QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 315. 10 Centimes. 1er-15 JANVIER 1904.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

1904

La Paix Universelle

A SES AMIS
A SES LECTEURS ET ABONNÉS

SOMMAIRE

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de nous faire parvenir au plus tôt le montant de leur réabonnement pour l'année 1904, ou bien de faire bon acceuil au reçu de 3 francs 25 centimes que nous leur ferons présenter par la poste dans la première quinzaine de janvier. L. R.

Fâcheuses conséquences de la philosophie spéculative du matérialisme

La philosophie spéculative du matérialisme ayant pour base le néant ne peut rien produire de durable. Celui qui méconnaît les lois de Dieu ne fera jamais rien de bon, de juste et de beau ; car toutes les actions humaines qui sont le résultat d'un faux principe ne peuvent apporter que le désordre dans les actes de la vie.

Celui qui se prive des visions de l'idéal marche dans les ténèbres. Méconnaissant la loi de Dieu, il se prive aussi des plus douces consolations.

Il importe toutefois de bien poser les principes de la vérité éternelle et de l'universalité de l'Etre suprême, créateur de toutes choses, qui a toujours été et sera toujours.

Dieu étant cause et effet, sans commencement et sans fin, constitue le principe incréé de l'harmonie universelle que rien ne peut troubler dans son principe et dans son fondement.

Sans l'existence d'un Dieu unique, tout-puissant, éternel et immuable, il n'y aurait ni ordre, ni justice, ni harmonie dans les actions de la vie humaine.

L'Etre éternel est donc rationnellement, rigoureusement, sans cause ni effet; car une chose qui n'a pas eu de commencement ne peut avoir une fin.

La philosophie spéculative du matérialisme, qui généralise tous les principes, ne peut opposer aucun argument rationnel à cette vérité immuable et éternelle, qui est la condamnation des données sur lesquelles s'appuie le matérialisme. Cette philosophie, reposant sur le néant, est une montruosité, aussi bien dans ses principes que dans ses conséquences.

Un Etat qui aurait pour principe et pour base une philosophie sans idéal, sans amour mutuel, sans sentiments de fraternité et sans espérance de la vie future, n'aurait que des hommes sans caractère, sans raison, sans bonne foi, sans dévouement, des femmes sans amour maternel et sans attachement à la famille, une jeunesse frivole et efféminée, sans perspectives d'avenir et serait une nation sans énergie, se guidant sur un flambeau sans lumière, incapable de s'unir de la solidarité fraternelle.

Dans une telle situation d'esprit, les habitants composant une telle nation seraient sans véritable bonheur ; ses richesses seraient de décevantes illusions et des mirages trompeurs.

Un état matérialiste serait donc en décadence et incapable de marcher sûrement dans la voie du progrès moral et social. Ces relations entre les individus seraient une confusion où le vice ne serait pas distingué de la vertu ; ce serait donc la négation et l'éclipse des beaux sentiments de l'amour de l'humanité et de l'esprit de bienfaisance, qui peuvent seuls unir les peuples dans la voie de l'harmonie sociale et de la fraternité humaine.

Les matérialistes, méconnaissant les opérations de l'âme, perdent de vue les beautés du monde universel. Sous l'empire de viles passions, ils désirent le néant pour éviter la responsabilité de leur vie déréglée.

Il est certain que, sans idéal spiritualiste, la nature humaine s'abaisse et se laisse envahir par les désirs immodérés des choses matérielles et des jouissances dépravées de la vie terrestre, qui atrophient la raison et obscurcissent la conscience.

Ah! il est évident que lorsque le ciel de la pensée est assombri par les épais nuages du matérialisme, les civilisations pâlissent, les beaux sentiments de générosité et de bienfaisance sont étouffés par l'égoïsme étroit qui paralyse toutes les bonnes inspirations et isole les membres de l'humanité les uns des autres.

Les matérialistes méconnaissant les lois de l'harmonie universelle, souffrent eux-mêmes de cette désharmonie. Ils sont donc les artisans des peines et des ennuis qui les assaillent, à certaines heures de leur existence.

N'ayant pas d'autre perspective que le néant, rien, absolument rien ne peut ranimer leur courage dans la voie de l'harmonie universelle. Pour eux, c'est une vie sans consolations réelles ; c'est la désespérance perpétuelle qu'aucune vision ne vient tempérer.

Aussi, on peut affirmer qu'une nation composée de matérialistes néantistes ne serait pas viable. Elle n'aurait aucun lien pouvant unir tous ses membres dans la voie de la fraternité humaine qui est la base de toute nation bien ordonnée et organisée sur des principes de moralité sociale.

Les hommes qui ne bornent pas leurs espérances en la vie présente, qui voient au contraire la vie telle qu'elle est dans le monde de l'au-delà, aiment à entendre l'écho des belles pensées et à sentir se décupler les beaux sentiments qui leur rappellent leur destinée ; ils aiment aussi entendre dans d'autres âmes la répercussion des belles visions des mondes de l'espace. Ces sentiments sont naturels à toutes les personnes qui n'ont pas atrophié leur cœur au contact de l'égoïsme étroit qui envahit les âmes dominées par de basses passions.

Le culte de l'idéal est un écho charmant des mondes qui sont destinés à devenir notre patrie. Ce sont assurément ces grandes pensées, ces nobles sentiments et ces visions éthérées qui font les splendeurs des peuples et la gloire des hommes qui y aspirent.

Il importe que les hommes, réellement convaincus de ces belles et consolantes vérités, les répandent parmi ceux qui les ignorent ou qui les méconnaissent.

Soyons donc des esprits d'action ; efforçons-nous de contribuer à l'œuvre de propagande de ces beaux enseignements, persuadés que la semence jetée avec profusion parmi les incrédules fructifiera parmi les masses.

La croyance en la vie future, la connaissance de la vérité éternelle, l'amour de Dieu, manifesté par l'amour du prochain, la considération des beautés et des splendeurs éternelles, de l'Infini, doivent illuminer tous les cœurs sensibles aux aspirations divines.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

Évolution de l'Idée religieuse

Il existe certainement un lien étroit entre nos idées politiques et nos idées religieuses. La bourgeoisie, qui fit la Révolution de 1789, était en majorité voltairienne, si elle était restée déiste elle n'était plus catholique.

De nos jours l'on voit, dans nos parlements, les membres de la droite et quelques modérés appartenant à cette même bourgeoisie, défendre avec opiniâtreté la puissance catholique, les cultes religieux : tandis que les membres de la gauche, qui représentent le peuple, la démocratie, font publiquement profession d'athéisme.

Ce qui n'empêche pas ces représentants, radicaux-socialistes et socialistes, de défendre devant le pays les idées les plus généreuses et d'essayer de les réaliser au moyen des lois.

Le parti socialiste a été le premier, dans tous les pays, à protester contre la guerre, à demander le désarmement, à revendiquer le droit à la vie pour les faibles. J'ajoute que parmi mes amis, les plus actifs, les plus dévoués au bien public, sont athées et matérialistes.

Comment concilier cette constatation avec l'affirmation des écrivains spiritualistes et religieux, qui prétendent que tous les maux de notre société proviennent de l'incrédulité.

Ne serait-il pas plus logique de penser que le sentiment religieux revêt des formes infiniment variées et qu'ainsi, par exemple, les philosophes du dix-huitième siècle, y compris Voltaire et Diderot, étaient plus religieux que les pères jésuites et les abbés-régence qui les injuriaient ; les conventionnels plus que les chouans ; et qu'aujourd'hui la vraie religion est représentée par les socialistes, par tous ceux qui travaillent à l'avènement d'une humanité meilleure.

Il y a environ dix ans, je lisais dans un journal lyonnais cette pensée d'un écrivain libéral : « Le parti socialiste n'est pas à craindre, parce qu'il n'est mû par aucun sentiment religieux. La société actuelle courrait un grand danger si ces gens agissaient poussés par une foi religieuse et unis par les liens invisibles de cette foi. »

Eh bien, cet écrivain se trompait, le socialisme n'a fait que croître depuis, et les apôtres de cette conception politique et sociale, ceux qui en sont les chefs, sont véritablement entraînés par une foi enthousiaste qui les pousse à prêcher aux peuples un évangile de bonté autrement actif que l'évangile chrétien.

L'habitude que les religions anciennes, qui font encore notre éducation, nous ont donnée d'idéaliser nos pensées en Dieu, de ne voir que le ciel comme l'aboutissant de nos rêves de justice et de bonheur, fait qu'en notre conscience rien n'est vivant que Dieu, que Dieu tenant la place des réalités, isolant cette conscience de ces réalités vivantes et contingentes, qui lui sont pourtant nécessaires pour l'exercice de sa souveraineté et la connaissance de tous ses devoirs. Il nous semble que là réside la cause de l'infériorité d'action morale de la part des hommes se disant religieux ou simplement déiste, que l'on constate à notre époque.

La science naturelle, dépouillée de toute métaphysique, nous a habitués à raisonner avec logique sans nous laisser prendre à la magie des mots.

Le sentiment religieux peut exister en dehors de l'idée divine, sans laquelle on peut trouver l'unité.

Il est aussi difficile de croire l'Univers créé par Dieu que de croire qu'il a toujours existé, parce que, dans la première hypothèse, il nous faudrait expliquer qui a créé Dieu et que l'éternité de l'Univers, qui tombe par quelques parties sous nos sens, est aussi facile à comprendre que l'éternité divine.

Si vous me dites que l'Univers ne s'est pas fait de lui-même, comment me soutiendrez-vous que Dieu s'est fait de lui-même ?

Anacharsis Clouts disait, à la tribune de la Convention : « N'allons pas expliquer l'existence d'une nature incommensurable par l'existence d'une autre nature incommensurable. Vous cherchez l'éternel hors du monde et je le trouve dans le monde. Je me contente du cosmos incompréhensible, et vous voulez doubler la difficulté par un Théos incompréhensible. »

On ne peut nier qu'aujourd'hui les hommes de progrès, les intelligences les plus actives et les cœurs les plus généreux, s'ils ne sont athées, du moins ils ne laissent l'idée divine au second plan et n'en fassent plus le principe souverain par excellence.

C'est que les droits de l'homme sont toute une doctrine philosophique, qui a arraché du ciel la souveraineté qui appartenait à Dieu seul pour l'apporter sur la terre et la donner à tous les hommes. C'est que la science nous a révélé bien des lois, qui nous ont donné une conception différente de la vie universelle et des vues nouvelles sur l'organisation des peuples. Nous comprenons, de plus en plus, que si l'individu n'est rien par lui-même, s'il n'est même pas libre, il devient tout-puissant par sa fusion dans l'unité sociale, et que ces unités sociales que l'on nomme nations, ne seront véritablement puissantes et libres, à leur tour, que lorsqu'elles se fondront dans l'unité humaine, pour former la grande famille fraternelle des terriens.

L'idée chrétienne, aux premiers siècles de notre ère, comme l'idée socialiste de nos jours, n'acquit une grande puissance de développement que parce qu'elle représentait, incarnait la protestation de justice et d'humanité des faibles et des miséreux, contre les puissants et les riches : contre ces égoïsmes conservateurs et barbares, qui, pour se maintenir et accaparer toutes les jouissances, livrent le monde à l'erreur et bercent la crédulité des foules qu'ils exploitent.

Si l'idée chrétienne a fait faillite aux espérances de fraternité qu'elle enseigna, c'est qu'en arrachant les peuples à la servitude des conquérants, elle les livra à une autre servitude, celle de Dieu : l'unité divine, la théocratie, plus redoutable à la liberté de l'homme que le polythéisme.

Voilà ce qui doit nous faire réfléchir et nous rendre prudents. Nous devons nous demander, en étudiant l'histoire, en comparant le passé au présent, si raisonnablement l'idée religieuse, telle qu'on l'a comprise jusqu'à présent, est véritablement utile aux hommes, et si nous ne devons pas travailler à sa transformation en remplaçant Dieu par l'Homme, en idéalisant et en universalisant la nature humaine, et en plaçant dans son devenir la réalisation de la toute-puissance.

En face de la grande évolution des idées, le devoir des spirites n'est pas de piétiner sur place en défendant une vieille métaphysique, mais d'y apporter par des faits bien étudiés, appuyés par un raisonnement empreint de l'esprit scientifique, la preuve de la survie.

L'homme commence à être persuadé que le bonheur et la justice sont en lui, qu'il peut les créer par sa volonté ; qu'à ce sentiment élevé de sa souveraineté, nous y ajoutions et lui donnions la certitude de son immortalité, et il n'est pas de puissance créatrice auquel cet homme ne puisse atteindre.

Joseph Blain.

L'ÉTAT FLUIDIQUE

Aromes, Fluides, Essences, Parfums

J'ai publié dans la *Paix Universelle* du 31 juillet dernier un article intitulé « L'État fluidique » ; nous disions, en terminant, que *aromes, fluides, essenses* étaient les trois termes d'une même Entité Astrale : LE FLUIDE MAGNÉTIQUE UNIVERSEL BIPOLAIRE.

Ce fluide magnétique bipolaire, pris isolément dans un de ses termes, c'est-à-dire dans un état particulier quelconque d'onde vibratoire éthérée à l'état plus ou moins physique, psychique ou animique, se caractérise, à l'un de nos sens, l'odorat, par un parfum.

Ce parfum est la sécrétion objectivée de l'onde éthérée vibratoire et, suivant ses qualités ou ses défauts constitutifs, cette odeur détermine en quelque sorte le degré de perfectibilité ou d'imperfectibilité, de bienfaisance ou de nocivité de l'onde éthérée en vibration.

Comme l'onde dont il émane est selon nous essentiellement mobile, subit sans discontinuité une évolution vibratoire ; le parfum qui est généré par elle subit, lui aussi, des modifications parallèles caractérisées par une diversité continue dans l'odeur.

Le parfum engendré suivra donc une gamme ascendante ou descendante dont les variations dépendront des forces tensives, hypertensives ou hypotensives de l'onde elle-même et de toutes celles du voisinage. Le milieu ambiant extérieur qui environne l'onde elle-même ne saurait en effet rester neutre ; il doit fatalement influencer l'onde et son parfum de sa propre force et de son propre parfum.

Si nous poussons l'analyse plus loin, nous sommes encore obligés de faire intervenir comme factum susceptible d'influencer l'onde et son parfum : ses forces, toutes les forces directes ou indirectes qui gravitent dans les plans planétaires propres de l'ambiance physique, psychique et astrale de la planète, et encore les forces plus élevées, plus diolysées, plus quintessenciées qui proviennent des plans de l'univers visibles à nos sens, dont les gravitations de forces se répercutent sur les divers degrés de notre plan terrestre.

Ces considérations permettent de saisir en même temps que la complexité du problème, la souplesse, le peu de fixité de ces parfums, leur extrême mobilité déterminant des variations que tous les odorats ne sont pas susceptibles de saisir au passage, parce que eux-mêmes sont insuffisamment évolués et manquent de l'énergie, de la finesse électro-magnétique, capables de leur permettre de reconnaître le parfum.

Plus un parfum est fin, subtil, plus sa correspondance d'onde vibratoire est fine, subtile, plus il faudra de finesse et de subtilité d'odorat à la muqueuse du percipient pour le saisir et le fixer.

Si vous voulez avoir *de naso* une idée réelle de la mobilité de la grande variabilité et par conséquent de la grande richesse des ondes vibratoires, de leurs bouquets, de leurs aromes, de leurs parfums, déambulez de jour et de nuit, seulement vingt-quatre heures, par monts et par vallées, et la nature, toujours souriante et éloquente parce que, expansive de parfums, qu'elle soit calme ou colère, se charge de vous répondre en répandant, sur tous vos sens, un bouquet de bouquets à chaque pas, si variés de parfums, d'aromes et d'essences, que vous n'aurez que l'embarras du choix, et votre embarras sera réel si vous voulez vous arrêter sur un seul, faire un choix du plus embaumé, du meilleur, du plus doux ou encore du plus acide ou du plus excitant.

La nuit porte conseil : commencez donc à cette heure à sortir de vos demeures, *de urbi* et de ses rues où planent une atmosphère saturée de parfums négatifs, consensus de toutes les passions humaines, *et de tous les déchets* de ces mêmes passions, morts et vivants en voie de décomposition ; allez d'un pas alerte vers un horizon plus positif où règne l'effluve harmonique, engendré *par le végétal*, contemplant *de ces cimes coniques* la voûte azurée, comme pour marier toutes les ondes de ce monde astral avec celles que, de ses racines, il a puisé par les atomes d'eau, au centre, à la source même de notre planète.

Dès vos premiers pas, tout votre être, vos narines, tous vos sens sont pénétrés d'une foule d'odeurs rafraîchissantes et réconfortantes qui, à chaque nouveau pas, apparaissent et disparaissent pour réap-

paraître plus loin, se jouant par leur subtilité, œuvre du temps, de l'espace et des végétaux, *du tout en action*, d'autant plus facilement de vous que vos sens sont obtus et qu'ils ne peuvent de ces odeurs retenir que ce que votre vie ou état d'âme trinitaire est capable de s'assimiler, car *on ne saisit* au passage que le tantum et le quantum d'odeur que l'on a le pouvoir de recueillir.

Pour le sentir, le comprendre, il faut être capable de le recueillir.

Mais continuez votre route, à l'ombre de la nuit, relevant de temps à autre la tête pour admirer et prendre comme guides ces cierges étincelants qui gravitent sur vos têtes, vous verrez qu'au fur et à mesure que la nuit s'avance dans le même lieu, si vous y stationnez quelque temps, les bouquets sur place changeront, et si vous avez la constance d'attendre, jusqu'au matin, que l'aube éveille le soleil et que les premiers rayons de cet astre lumineux viennent éclairer le vert chatoiement des feuillages et blanchir davantage ceux dont l'Envers est d'un blanc velours, alors vous verrez encore les senteurs d'alentour prendre un air matinal qui, à chaque lune, à chaque jour, à chaque saison, aura son arome, son parfum particulier et dominant.

Allez au printemps de la vie, alors que la nature s'éveille de son long repos, bien gagné du reste par le travail de l'été précédent ; allez divaguer à travers champs, humer, toucher, vous laver de rosée du matin.

Ce sont des larmes odorantes, pleines de parfums, que l'astral, dans sa bonté suprême, condense sur la terre pour qu'ils s'harmonisent à votre usage par le végétal avec ceux de la terre, pour qu'à son tour l'homme s'en serve.

Mais le soleil étale ses ailes de rayons ; il aveugle les autres astres ; il sature le végétal et la terre de ses parfums faits de rayons multicolores et incolores, visibles et invisibles, calorifiques et obscurs ; alors, il domine le végétal, la terre, et sous le soleil de plomb il nous semble que toutes les années printanières de la nature en extase et diversifiée disparaissent pour se laisser dominer par le parfum solaire : dont l'éclat intensifié rend l'âme indolente à saisir l'odeur subtile et versatile des autres ondes vibrantes de notre Ether planétaire, lui-même enveloppé par l'éclat du *Soleil Roi*.

Nous venons de battre la campagne pour la démonstration de notre thèse ; revenons, maintenant, dans notre demeure pour y compléter, si possible, d'une façon moins romantique, notre pensée touchant le sujet, tout en souhaitant que notre voyage champêtre fasse œuvre d'argument auprès de nos lecteurs.

Chez l'homme, les parfums peuvent et doivent caractériser tous les phénomènes vivants et vécus : l'état de santé et la maladie.

Donc, tout ce qui a été dit et écrit à travers les âges de l'humanité par les initiés *sur les parfums de l'homme* est fondé, mais ce qu'il importe de déclarer, c'est que leurs qualités révélatrices, leur variabilité, leur mobilité, leur diffusibilité, etc., etc., sont dépendantes de l'état constitutif trinitaire, et plus particulièrement de l'état d'âme de celui qui se dégage et de celui qui perçoit.

Il ne faut donc pas s'attacher *à la lettre* de la définition que chacun donnera de tel parfum dégagé et perçu à propos de tel ou tel cas, de telle et telle maladie ; car, en sus de la variabilité, de l'effluve elle-même, chaque percipient percevra l'odeur et la dénommera suivant *un mode* dépendant du déterminisme de ses propres ondes constituant un état d'âme ou mieux sa *personnalité globale*.

Néanmoins, le médecin psychologue, *rara avis* ? qui est arrivé à un état d'âme lui permettant de pénétrer les arcanes des aromes, essences et parfums négatifs, peut, avec ce seul critérium comme guide, faire d'intuition le diagnostic de toute maladie locale et générale.

Le système nerveux, ce réseau de fils conducteurs, si merveilleux d'organisation de vie, dirige les parfums à travers toutes les mailles de notre organisme ; il contribue même à leur formation, puisqu'il en reçoit la commande du sympathique et de l'âme, et de là, il les saisit et en draine une partie par les plaques terminales de la peau, dont les pores les extériorisent à la fois sous forme solide, épidémique, liquide, fluidique ; enfin, également, par les autres voies excrétoires où partout un parfum plus ou moins aigu affirme la vie et ses ondes vibratoires décomposées et décomposables, d'où naissances et renaissances, apparitions et disparitions d'aromes, de fluides, d'essences formant ensemble bouquets composés.

Citons un fait entre mille :

Un homme de 60 ans nous est adressé par un jeune et sympathique confrère, porteur d'une cataracte double, dure, sénile, de couleur gris sombre ; dès qu'il eut mis les pieds sur le seuil de notre cabinet, pendant que de l'œil nous faisions le diagnostic de la lésion locale, du nez nous faisions le diagnostic de syphilis et nous étions au moins à dix pas de notre malade.

Ce malade n'avait sur son corps aucune tare de nature spécifique, il niait ; et, malgré cette double négative, nous avons maintenu notre diagnostic de syphilis *fait de nez* et le traitement institué par notre jeune confrère vint confirmer la justesse, la précision de notre décision nasale et, plus tard, il put être opéré de cataracte avec succès.

Quelle odeur dégageait donc ce malade ? Quel nom lui donner, pour la peindre et la caractériser ? C'était une odeur négative, plutôt nettement répulsive qu'attractive ; mais souffrez que je ne la dénomme point, ce qui, pour votre instruction, ne vous servirait à rien ; car, après tout, mon nez n'est pas le vôtre et l'odeur de mon malade était puissance négative chez lui et dans son ambiance a^1, alors que chez le vôtre ou chez un autre elle pourra être a^2 ou a^3, etc., etc.

Arrêtons donc la définition et si vous voulez vous former, vous faire à cet exercice du diagnostic des maladies par le nez, touchez, voyez, mais surtout humez, sentez par vous-mêmes l'odeur personnelle du malade avec votre propre nez.

Il en résultera pour vous, science et préscience, deux fruits savoureux de l'âme, dont vous ferez profiter votre malade pour vous dédommager du parfum négatif dont il aura endommagé, pour quelques instants, votre ambiance et dont vous le débarrasserez tout ou partie s'il veut consentir à vous prêter pour son compte aide et appui ; qui avec *le maître* faisant l'arcane trois ; qui est tout en un et lui en trois.

Si enfin vous avez la science des parfums en odeur de sainteté, étudiez-la sur les sujets somnambuliques ou susceptibles d'autres états *à finale en ique* et vous verrez que, normalement, à chaque sujet correspond un parfum dont l'arome varie à chaqne état. Ici encore, le parfum qui sort du corps du sujet est en correspondance avec son dégré d'extériorisation : *il est le verbe de saturation de l'aura du sujet*.

Concluons : tout corps, quelle que soit sa nature constitutive, physique, psychique, animique, exhale sans discontinuité des parfums qui l'identifient.

Pour les penseurs et les psychologues attentifs et exercés, ces parfums sont *des révélations* qu'ils doivent utiliser pour redresser *les torts* physiques, moraux et animiques de l'humanité, panser ses plaies.

La connaissance exacte de cette science exige une étude personnelle, patiente, ayant pour base l'ascension spirituelle et pour contrefort les vertus actives ; la science classique, ce *ridiculus mus* de notre monde planétaire, méconnaît et ignore encore aujourd'hui cette branche de science quintessenciée, sans doute parce qu'elle n'est pas assez matérielle. Cependant nous abordons le vingtième siècle, l'Ere nouvelle ; la matière radiante de Croatus, ce génie lumineux, loyal, honnête, intègre, est connu : traçant ainsi une première

voie lumineuse au quatrième état de la matière, dont l'existence s'affirme encore à nouveau par les rayons du radians et que les découvertes ultérieures du siècle naissant vont confirmer encore, au point d'en imposer la reconnaissance, la connaissance et l'étude à tout un monde de lilliputiens scientistes, classiques, extérés dans leur esprit de caste théo-autocratique, que le demi-dieu orgueil aveugle et enchaîne.

Mais le destin se joue d'eux comme il se joue des parfums; le temps est proche où, saturé par lui, il répandra sur le monde *son parfum cyclique sui generis.*

Parmi les hommes, les plus obtus, pénétrés de son idéal, rassurés, convaincus, à la joie de naître, mourir et renaître pour vivre et revivre sans cesse à travers l'échelle des mondes, ne nient plus le quatrième état de la matière, dont leur double forme fut et est comme l'essence de leur âme.

A cette heure, l'humanité ressaisie élèvera son âme vers le *grand tout* pour le remercier de l'avoir définitivement dotée d'une nouvelle science, *la science des fluides*; Dieu en est le grand moteur universel, il en détient la grande clef, l'âme de *l'homonculus* en aura la petite clef et il en centuplera la force rien que par la conscience claire de son existence et de ses effets.

Docteur A.-B. L.

Extrait des Cours de Magnétisme

QUATORZIÈME LEÇON

(Suite.)

Somnambulisme, lucidité, revue des théories, possibilité de l'action à distance, preuves de cette action.

Un jour, dit le docteur Garcin (1), après avoir endormi ma somnambule, je fus obligé, pour une affaire imprévue, de la laisser seule quelques instants. C'était la première fois que je l'abandonnais à elle-même, et j'étais loin de prévoir l'usage qu'elle devait faire de ce moment de liberté. Quelle ne fut pas ma surprise, ou plutôt ma frayeur, lorsque je revins. Elle était étendue sur son fauteuil, sans mouvement et sans apparence de vie. Pulsations insensibles, teint livide et jaunâtre, lèvres et gencives décolorées. Absence, ou du moins nul signe de respiration, membres encore flexibles, mais commençant à se raidir, extrémités glacées et comme déjà saisies par le froid de la mort. Tout cela, rapidement constaté, me fit croire un instant qu'il ne me restait plus qu'un cadavre entre les mains.

Cependant, par un acte de volonté suprême, j'essayais de retenir, ou, plutôt, de rappeler la vie dans ce corps, d'où elle paraissait s'être échappée. Quelques minutes après, le visage semble se colorer un peu; la respiration reprend, et les pulsations du cœur se font sentir. Enfin, revenant tout à fait de ce long et affreux évanouissement:

Me voilà, dit-elle, me voilà, rassurez-vous.

Qu'avait-elle donc fait pour provoquer un état dont les suites auraient pu devenir si déplorables, dans le cas où mon absence se fût prolongée?

Le voici; laissons-la parler elle-même:

« J'avais lu, me dit-elle, des choses fort curieuses sur Saturne, dans un livre où l'on prétendait que les planètes sont habitées. Me trouvant seule tout à l'heure et magnétisée, ce que j'avais lu s'est présenté à mon esprit, et j'ai voulu savoir si cela avait quelque fondement. Là-dessus je me suis élancée à la recherche de Saturne; j'ai quitté cette terre et me jouant des espaces immenses qui se trouvaient devant moi, je me suis élevée si haut, si haut, que vous ne sauriez en avoir une idée.

« A mesure que je montais, je me disais:

« Tout va se détraquer dans la machine du corps; si l'on vient, on croira peut-être que je suis morte. Mais je ne serai pas longtemps absente; encore un effort, et je suis dans Saturne.

« Ne me croyez pas si vous le voulez, mais enfin, je suis allée dans Saturne. J'en viens, et j'y serais encore, si vous ne m'aviez rappelée. »

Je passe sous silence toutes les merveilles qu'elle me raconta sur cette planète et ses habitants. Son récit, fût-il rigoureusement exact, ne saurait trouver place ici. Reprenons au moment où elle repart de Saturne:

« Je ne pouvais me lasser d'admirer ce beau séjour, la lumière qui l'environne et l'éclat dont brillent les êtres que Dieu y a placés. Mais, au milieu de cette contemplation, j'ai éprouvé comme des secousses, dont je n'ai pas d'abord conçu la raison. Ces secousses m'arrivaient par l'intermédiaire du fluide qui communiquait avec mon corps, elles étaient l'effet de votre volonté. Comme elles continuaient, je me suis dit:

« On m'appelle là-bas; il faut partir. Quel dommage! une si belle contrée, une si belle société! Sans compter ce que je n'avais pu voir encore.

« Me voilà de nouveau lancée à travers les espaces...

« Vous savez tout le reste. Avez-vous remarqué comme la vie revenait peu à peu dans mes membres, comme la circulation se remettait, et les frissons que j'éprouvais de temps à autre pendant mon retour? C'est parce que je m'approchais de la terre; c'est aussi par suite des divers changements de température dans les régions que je traversais. J'aurais pu rester encore un quart d'heure, et même une demi-heure sans aucun danger sérieux. »

Etant donnée l'observation du docteur Garcin et tant d'autres, nous pourrions admettre jusqu'à preuve du contraire que dans les phénomènes de cette nature il y a momentanément émancipation de la personnalité psychique, qui elle quitte le corps pour explorer d'une façon plus directe les milieux où les circonstances le permettent.

Certains penseurs croient à un sixième sens que peu à peu l'homme peut développer pour acquérir des connaissances supérieures. Louis Figuier entre autres croit à l'existence de ce sixième sens, mais il ne peut ni le définir ni le démontrer. C'est encore là une hypothèse toute gratuite qui du reste n'explique pas les faits. Et cependant malgré les théories, malgré les divergences d'idées et de vues, partout les phénomènes revêtent la même constance et la même forme.

Il faut donc admettre qu'une même loi primordiale préside à l'accomplissement de ces phénomènes.

Si nous étudions le corps humain dans ses manifestations de la vie, nous constatons qu'il est soumis à l'empire de la pensée, que cette pensée elle-même étant immatérielle doit émaner d'un principe autre que le corps.

En effet, si nous fixons un instant notre pensée avec *attention* sur un point quelconque de l'espace, soit à l'état de veille ou de sommeil, nous pouvons parfaitement recevoir un choc violent sans nous en apercevoir. Une balle dans la mêlée, une amputation dans le sommeil ne nous laisseront aucun souvenir de l'instant précis ou la chose est arrivée.

Très souvent ainsi nous laissons un lambeau de notre chair aux épines du chemin sans nous en rendre compte et, lorsque, plus tard, revenus de la méditation ou nous étions plongés aux choses

(1) Elie Méric, *Le Merveilleux et la science*, p. 297 et suivantes.

plus terre à terre, nous nous demandons en vain où nous avons pu nous déchirer ainsi.

Mais, où ce principe supérieur qui constitue le moi individuel apparaît d'une façon plus tangible en dehors de la limite des sens, c'est précisément dans ces phénomènes étranges de vue à distance et surtout de prévision de l'avenir, de même aussi dans les phénomènes de double, triple, quadruple personnalité, si bien étudiés par le docteur Azam sur la personne de Félida, et par le docteur Charcot sur celle de Rosa, à la Salpêtrière.

Comment admettre qu'un sujet ne possédant que peu de connaissances sur un objet déterminé en passant par une autre phase, ou plutôt revêtant un autre état psychique, se révèle bien supérieur à lui-même.

Les molécules qui composent notre cerveau auront beau vibrer de façon différente, elles ne nous rendrons jamais supérieurs à nous-mêmes, puisque sortis de cet état spécial, nous sommes identiquement ce que nous étions tout d'abord, et cependant cette anomalie apparaît dans la plupart des cas qui intéressent l'espèce humaine, lorsqu'il s'agit de la conduire vers un degré supérieur, soit pour son bien-être matériel, soit pour son bien-être intellectuel.

Ici c'est un sujet somnambule qui donne des remèdes et fait un diagnostic sur le cas d'un malade d'une façon bien plus sûre que ne le ferait la plupart de nos sommités scientifiques.

Là il vous dira ce qui se passe dans un pays lointain, même par-delà les mers, sans jamais y avoir été; ailleurs encore, il parlera d'habitants d'autres planètes, ce qui, en somme, ne doit pas être plus impossible que de voir d'un continent à l'autre. La réalité d'une chose donne corps à ce que nous n'admettons qu'à titre d'hypothèse de l'autre; puis, revenu à lui-même, il est incapable de donner une explication sur le plus futile sujet.

N'y a-t-il pas là tout un champ nouveau à explorer ?

Mais la science s'arrête sur les limites qu'elle s'est assignées, elle borne son champ d'action à la constatation des phénomènes, ce qui est déjà bien grand de sa part. Elle ne peut pas explorer plus loin, craignant d'être obligée de reléguer au banc de l'oubli les théories qu'elle a toujours professées et soutenues comme articles de foi; elle craint d'être spiritualiste par la force des choses, aussi se cantonne-t-elle dans un champ restreint pendant que quelques hardis pionniers plantent les jalons qui doivent lui servir plus tard à étayer de nouvelles théories en faisant intervenir directement le principe intelligent qui réside en chaque être, pour la manifestation des phénomènes observés.

Ce principe intelligent, c'est l'âme, qui peut se manifester librement dans le corps et en dehors du corps, suivant les lois établies pour l'harmonie et la stabilité des êtres et des mondes qui se meuvent à travers le temps et l'espace, et cette âme agit et réagit sur le corps suivant les milieux, les temps et les circonstances, pour activer sa propre évolution vers de plus hautes destinées que celles qui nous lient à la terre.

(*A suivre.*) A. BOUVIER.

Communication médiumnimique obtenue en 1888

Qui affirme que notre humanité va marcher rapidement vers un état meilleur de justice et d'harmonie.

Si vous voulez conserver une certaine grandeur, si vous voulez ne pas être mis au-dessous de la brute, vous êtes obligés de vous réunir en société. Ce n'est que par la réunion de tous que vous pouvez vivre; cela doit vous montrer que vous ne pouvez rien par vous-mêmes, que votre force n'a d'autre point de départ que la collectivité.

Si quelqu'un d'entre vous voulait essayer de pourvoir seul à tous ses besoins, il est bien évident qu'il échouerait; donc, si votre société repose toute sur l'union, plus vous serez unis, mieux vous rentrerez dans l'esprit de votre organisation.

Si vous faites tant d'efforts stériles, la cause en est au manque d'unité dans l'effort; réunissez tous ces lutteurs, qui s'acharnent en sens inverse, et aucun obstacle ne résistera à leurs efforts combinés.

Réunir des rivaux! quel problème, quelle utopie! Vous êtes, ma foi, simple de le prétendre. Vous êtes bien audacieux de venir nous le dire sans craindre de nous indisposer contre votre impertinence; car, Dieu me damne! vous vous moquez de nous.

Non, non, mon ami, je suis d'autant plus sérieux que la question est grave, que la plaisanterie serait là hors saison. Prenez le courage de suivre mon raisonnement et vous serez bientôt convaincu que loin de rire je vais au contraire vous paraître des plus sérieux. Ainsi vous dites que la fraternité ne peut exister dans notre société humaine? Moi je prétends qu'elle existera, que vous marchez vers son règne plus vite que vous ne le croyez.

Ne voyez-vous pas, de toutes parts, ces nobles émulations vers toutes les grandes conceptions; partout les hommes s'assemblent pour se communiquer leurs desseins, leurs généreuses pensées; partout les sociétés, les familles, les collectivités, s'entremettent pour soulager les misères, égaliser la fortune en procurant à tous la vie et les secours dans les afflictions; les malades sont secourus avec empressement; nulle part des malheureux qui meurent de faim, comme on les voyait dans les siècles passés. Laissez passer encore quelques années et vous verrez bien mieux la marche ascendante que vont prendre les idées d'humanité.

Ah! vous croyiez que le bien ne sera jamais pratiqué, que les hommes devront toujours errer dans les mêmes faiblesses? Que tous les efforts que font les esprits, que Dieu envoie en foule pour nous pousser en avant, seront stériles? Eh bien! nous verrons! Ces mêmes esprits, dont vous niez l'existence et l'influence, vous feront marcher, vous, comme les autres. Rien ne résiste aux transformations quand le temps en est venu. Une phase nouvelle vient d'éclore pour votre humanité; toute la formidable incubation d'idées que les siècles passés ont ressassées, sans pouvoir en tirer autre chose que des discordes, va enfin produire un enfantement de paix, de concorde et de fraternité.

Ne pensez pas que cela se produira sans aucun effort de la part des hommes? oh non! Dans cette rénovation il y aura lutte entre ceux qui sont pour le progrès et ceux qui veulent rester dans les vieux errements. Prenez partie dans la lutte; essayez d'entraver le progrès, et vous verrez? Rien ne résistera, je vous le répète! Voilà pourquoi, ô hommes! les esprits du Seigneur, vos frères et vos protecteurs, viennent vous dire: instruisez-vous, armez-vous de la connaissance exacte de vos devoirs; le moment est décisif! rien ne peut vous être d'un aussi grand besoin. Celui qui dans un combat se fait tuer faute d'avoir appris à se servir de ses armes pendant les instants de paix, ne peut s'en prendre qu'à lui de son malheur; il en est de même de votre avenir. Si vous vous fourvoyez, si vous ne prenez fait et cause pour la vérité, faute de la connaître, vous serez responsable. Si vous n'avez rien fait pour vous éclairer, pourrez-vous dire que vous êtes aveugle et que vous avez frappé au hasard?

Allons, au travail! piochez dans les livres de la révélation nouvelle, vous y trouverez, avec la connaissance de votre personnalité, les devoirs qui doivent la conduire au faîte du bonheur et de la puissance.

Médium, J. BLAIN. PANCRACE.

POUR ET CONTRE

(*Suite.*)

— La vraie doctrine est celle qui vous est enseignée par des êtres détachés de tous les liens matériels, qui souvent induisent l'homme en erreur, par le besoin qui lui fait pressentir que la doctrine qu'il enseigne il lui sera utile de la suivre et d'observer les maximes qu'il émet et dont le premier il voudrait s'affranchir en suivant ce principe : « Fais ce que je dis, mais non ce que je fais. »

Combien d'hommes qui, à toutes époques, ont levé l'étendard en faveur d'une idée, d'un principe qu'ils auraient voulu faire partager aux autres, tandis qu'eux-mêmes avaient déjà changé d'opinion à ce sujet et avaient la croyance bien ébranlée, et quand même la faisaient passer dans l'âme de leurs prosélytes !

L'enthousiasme naît vite et ne connaît pas de bornes, dans les premiers moments. Puis, quand les pensées sans cesse grandissantes s'arrêtent sur les détails, observent toutes les imperfections, l'enthousiasme s'évanouit et fait place aux doutes et aux appréhensions, le voile se fait épais. Alors, plus de héros, plus de vertus, plus de patrie ; l'âme se reploie à tout jamais sur cette idole d'un jour.

— Définissez-nous la vie.

— La vie est formée d'un puissant assemblage de forces qui, divisées à l'infini, produisent les sources fécondes qui, par une multitude d'issues, donnent naissance à ces atomes, à ces infiniment petits, lesquels, sous l'effort croissant, se meuvent, grandissent et se développent pour atteindre le sommet de leur viabilité, ajoutant à la puissance vitale dont l'univers est saturé, toujours proportionnant et faisant subir les graduations multiples dans l'échelle des êtres animés. L'espace, l'univers entier est animé, et l'homme dans son orgueil ne peut se le persuader ; il se croit le pivot, l'être essentiellement utile de la création, et, lui disparu, d'autres renouvellent cette idée insensée.

Cette pensée est fatale à tous ceux qui ne savent pas lire dans le grand livre de la philosophie ; car celui-là seul est grand qui connaît sa petitesse relative.

Tout être cessant matériellement son existence recommence une vie différente, mais qui est quand même une vie propre. Il n'est plus rien pour cette échelle qu'il quitte, il ne forme plus l'échelon que pendant une période variable il a cru ne devoir jamais quitter. Mais il a commencé un nouveau MOI, n'étant plus rien pour celui qu'il quitte, mais ce dernier a formé à son insu la base de ce renouveau qui se développe avec plus ou moins de facilité et de rapidité, par le fait même des fleuves vivifiants qui prennent leur source dans l'essence même des trésors spirituels amassés dans les existences antérieures.

— Dites-nous sur l'écriture ce que vous voudrez, mais en onze mots.

— Assemblage de lettres formant des mots, de mots formant des phrases.

42. — 30 septembre 1889. — Faites-nous un discours sur les joies éprouvées par les esprits qui, se croyant parmi leurs descendants, prennent part à leurs réunions.

(Ma fille touchait une valse au piano dans une autre salle en ce moment-là.)

— Les joies ressenties par les Esprits sont d'une nature éphémère. Le souffle qui passe, la feuille qui s'agite, le rêve envolé, tout cela est l'image du sentiment éprouvé par notre phalange aérienne. Le sentiment intime ne peut être comparé à ce qu'éprouve l'homme. La pensée éthérée peut-elle être comparée à votre pensée ? Nous sommes impressionnables, mais différemment de vous.

Tout chez nous est fugitif en ce qui concerne nos liens de famille. Nous désirons le bien de tous ceux que nous aimons, mais nous ne nous alarmons point sur ce qui peut leur advenir de fâcheux. Nos larmes ne peuvent plus couler, puisque la source en est tarie.

— Mais si vous êtes captif, comme vous nous l'avez dit, dans le cerveau du médium, vous devez partager ses joies et ses tristesses.

— Les captifs, c'est vous, ô mortels ! Je suis libre et ma captivité n'est qu'apparente ; attaché au médium, je n'en suis pas moins libre de lire dans la nature et de puiser à la source de vie spirituelle. Les mots ne sont rien, ils ne touchent pas à mon désir, à mon pouvoir illimité en tant qu'espace. Vous raisonnez toujours comme si vous parliez à un de vos semblables ; les distances qui nous séparent sont immenses et rien ne pourra nous rapprocher, si ce n'est la mort.

— Eh bien, je ne suis pas pressé ! Parlez-nous d'autre chose.

— Artiste ingénue, je vous salue. La nature est fêtée et chantée dans ce morceau de maître.

L'artiste sublime plane dans les régions supérieures, et, transporté dans un vaste idéal, il improvise et crée les choses perçues dans une extase divine.

Régions supérieures, beautés enchanteresses, radieuses filles du firmament, quel mortel aura assez de génie pour vous comprendre et célébrer vos grandeurs, magnificences entrevues, lueurs sacrées inspirant les artistes et sitôt effacées ?

Rapide comme l'éclair, la valse s'envole dans un fol élan. La valse fait bondir les jeunes danseurs, fait sautiller l'âge mûr et fait rêver chacun. Elle emporte l'âme dans un rêve étoilé et fait naître l'amour ; elle sème sur ses pas l'ivresse et le plaisir. Mais toutes ces impressions fugitives s'envolent souvent avec les dernières notes.

Mineure ou majeure, la note me transporte : le sentiment est resté sensible dans notre monde et toujours l'impression est agréable quand, triste ou folle, la trille est faite par des doigts agiles et exercés.

(On dit le tril et non la trille.)

— Définissez le mal, mais en onze mots.

— Variante des actes de l'homme ne prévoyant pas le résultat futur.

— Correspondez-vous entre vous, esprits, comme nous entre nous ?

— Non, nos communications sont de genre tout différent, pas de comparaison possible ; si nos communications avec les humains prennent ce caractère de compréhension, c'est parce que nous fonctionnons par le médium.

Nos rapports entre nous, esprits, sont comparables à vos intelligences qui parfois se heurtent ou sont conformes, sans pour cela qu'il y ait eu de rapports directs entre nous.

— Comment alors savez-vous qu'il existe d'autres esprits que vous ?

A. GOUPIL.

(*A suivre.*)

Le Laboureur

Au milieu des cailloux par les espaces vides,
Surgit l'âpre charrue aux pierres se mêlant,
Là commence l'ornière aux cent gueules avides,
Ici meurt le ruisseau sur le sol inclément.

« Tu seras laboureur sur cette terre avare
Où s'engouffrent les vents », dit la voix du Destin,
— Implacable destin, je frissonne et m'effare,
Mon germe va-t-il naître au soleil du matin ?

— Marche, répond la voix des siècles sans mesure,
Devant qui tout est rien et les rocs et les pleurs,
« Va, répands ton sillon pour la moisson future,
Ma faux moissonnera les blés mûrs et les fleurs ! »

« Seigneur votre soleil épuisera sa course ;
De degrés en degrés toute chose tarit,
A la fin, las d'efforts je veux boire à la source
Qui s'offre sous l'ombrage et, divine, sourit.

— Je révèle mon cœur au Dieu de la Justice
Et j'ose arrêter et quitter le combat,
Insultant à ce cœur par l'indigne artifice,
J'ose fléchir enfin comme un coursier qui s'abat !...

« Marche », me dit la voix tranquille qui se lève,
Et tranquille me suit sur les champs dépouillés,
— Pour toi j'éveillerai le rayon de ton rêve,
J'épurerai le sol de cendre sous tes pieds ;

Pour appui prend la haine, et pour soc la colère
Que sifflent l'envieux, tes ennemis riants,
Car dans l'éternité ton Dieu te dit en Père
Je courbe et sais lever le front de mes enfants.

— Laboureur qui vient pâle, au soir long de la plaine
Sous la sueur coulant de tes tempes flétries,
Trompé par la nature aussi changeante que vaine
Ayant donné ta force à des printemps taris,

Méconnu par ton siècle ou glorifié du monde,
Va, bénissant le sort des précurseurs sacrés,
Pensif, libre, écoutant le bruit de la grande onde
Où meurt la flèche en feu des destins ignorés.

— Seul, oh non, tu le vois lumineux sous l'outrage,
Elevant sur sa croix l'avenir éperdu,
Le maître des moissons tenant la faux de l'âge,
Oui, ta gerbe il la veut, que lui répondras-tu ?

— Est-ce à toi de gémir quand l'esprit le flagelle
Et mêle sa tempête à ton tragique effort !
L'âpre charrue est là sur la route rebelle !...
— J'épandrai la moisson sur le sillon qui dort.

— Seigneur, meurtri, blessé, foulant la terre esclave
J'avance, laboureur, vers la moisson de Dieu,
Et fort de votre force, brisant toute entrave
Me voici sous l'œil clair de votre infini bleu.

Ne faites point parler ma paresse infertile
Marchant à vos desseins d'un pas lent et glacé,
Ni ma chair alliée à ma main inhabile ;
Au milieu des cailloux, mon sillon est tracé !...

Paris, 1903.

O. DE BÉZOBRAZOW.

LES LIVRES

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, par M. SAGE, 1 vol. 362 pages. Prix, 3 fr. 50. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris 1904.

Le Sommeil, cette *image de la Mort*, s'est toujours présenté comme un *état mystérieux* derrière lequel on pressent que se cachent de grandes vérités et d'utiles découvertes.

Les états qui en dérivent, *le Somnambulisme* ou *l'Hypnose*, comme on l'appelle plus scientifiquement de nos jours, ajoutent à ce mystère un intérêt plus grand encore, en nous laissant entrevoir dans l'âme humaine des facultés *aussi prodigieuses qu'insoupçonnées*.

L'étude du *Sommeil* et de *l'Hypnose* est donc le vestibule obligé de l'étude de l'être humain. Beaucoup de bons esprits entrevoient même qu'il pourra peut-être en sortir de grandes probabilités *sur la connaissance d'une Vie future*.

Des préjugés d'école ont jusqu'à présent empêché nos savants officiels d'aborder fructueusement ce domaine.

Il était donné à l'auteur de *Madame Piper* et de *Zone frontière* de l'explorer, et d'y apporter sa vaste érudition, son esprit critique, clair et toujours scientifique, son style net et mordant.

Tout le monde lira avec intérêt, avec fruit :

Le Sommeil naturel et l'Hypnose.

Phénoménographie ou *Recherches originales sur les Facultés peu connues de l'homme*, avec 13 figures dans le texte, par M. T. FALCOMER, professeur à l'Institut royal de Venise, membre de plusieurs Sociétés savantes. En vente : Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris, 1 fr. 50.

Cette brochure de 54 pages, grand in-8°, contient le compte rendu in extenso des séances de typologie, lévitation de tables, rotations de meubles et autres phénomènes obtenus par un jeune médium, Mlle Nilda Renardi, avec ou sans contact des mains : variations de poids des objets, empreintes, écriture directe, transports d'objets, messages, attouchements, coups ou raps, apparitions, apports, lumière, silhouettes obtenues, résonance métallique et autres sons, etc.

Ces procès-verbaux, signés par des personnes ayant assisté aux séances, sont empreints de la meilleure bonne foi et n'ont été rédigés que lorsque toutes les précautions eurent été prises pour éviter toute fraude et contrôler tous les phénomènes. Aussi cette brochure intéressera-t-elle tous les vrais chercheurs en dehors des lecteurs spirites que les faits rapportés confirmeront dans leur croyance à la survivance de l'âme et aux manifestations de leurs chers disparus.

M. le professeur Falcomer a droit à tous nos remerciements pour avoir consacré son temps et ses veilles aux recherches si intéressantes qu'il a bien voulu nous communiquer.

SECOURS IMMÉDIAT
ET VIEILLARDS NÉCESSITEUX

Du 28 novembre,	Mme Sigaud	10 fr.	»
Du 5 décembre,	Mlles Bournillon	6	»
Du 7 —	M. Barudio	1	»
Du 8 —	M. J. Molosse	20	»
Du 8 —	M. B.	0	25
Du 8 —	M. B. B.	0	50
Du 9 —	M. E. Vauchez	50	»
Du 9 —	Mme de la Motte	50	»
Du 10 —	Mme Michaud	33	»
Du 12 —	M. Besson	0	40
Du 17 —	Anonyme n° 2014	50	»
Du 19 —	Mme Carle	25	»
Du 22 —	Mme Roland	1	20
		247 fr.	35

Pour l'œuvre fédérale

Du 16 décembre, M. Ferrand . . . . 1 fr. »

Le Gérant : A. BOUVIER.

6-1-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 316. 10 Centimes. 16-31 JANVIER 1904.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

CONFÉRENCE LÉON DENIS

Sans avoir reçu de personne mandat pour le faire, quoique ne pouvant nous en rapporter qu'aux bruits qui circulent çà et là chez les membres de la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes visités par les organisateurs, nous croyons devoir annoncer, dans l'intérêt même de la cause qui nous est si chère, que M. Léon Denis fera à Lyon, le 31 janvier, à 2 heures, dans la salle du Palais d'été, sa deuxième conférence.

A cette occasion nous verrions avec un sensible plaisir les abonnés à la *Paix universelle*, les membres de la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, toutes les personnes suivant régulièrement les cours et expériences des mercredi et vendredi de chaque semaine, salle Paul-Bert, assister à cette conférence, dont l'intérêt supérieur ne saurait échapper à personne.

Lors de la première conférence que l'éminent conférencier fit en novembre dernier, nous ne pûmes à regret l'annoncer dans le journal, la date, comme la présence du conférencier à Lyon d'ailleurs, nous ayant été tenue cachée en vertu d'une consigne si sévère, si rigoureuse que nous ignorons encore dans quel hôtel M. Léon Denis était descendu.

En présence d'une telle suspicion dont on s'expliquerait difficilement le pourquoi, nous crûmes sage de nous abstenir personnellement d'assister à la conférence, comme nous croyons qu'il le sera de nous abstenir encore au 31 janvier, tout en applaudissant au succès que pourra y obtenir le conférencier.

N'ayant appris le décès de Mme Denis mère que par les journaux, nous n'en avons pas moins pris part à la douleur qu'occasionna chez le fils la séparation.

Nos amis comprendront nos réserves, que nous étendrons d'autant plus que nous ne voulons en rien troubler la quiétude de l'apôtre, et nous les engageons, d'une façon toute particulière, de n'en tenir aucun compte, lors de la présence à Lyon de l'écrivain, de l'orateur qui mérite à juste titre de la considération générale, et que nous serons heureux de savoir applaudi par tous nos amis le 31 janvier.

Les actes, échos de la conscience, ne sauraient être interprétés quand ils sont accomplis surtout par des hommes qui ont pour guides le savoir, l'expérience, la sagesse. Seuls les événements peuvent par la suite les justifier. Attendons l'avenir.

LA RÉDACTION.

Fédération lyonnaise et régionale des Spiritualistes modernes

La fête donnée le dimanche 27 décembre 1903 dans la vaste salle des Folies-Bergère a obtenu un légitime succès.

Plus de 500 fédérés avaient répondu à l'appel du Bureau fédéral, témoignant ainsi par leur présence de leur sollicitude à l'égard des vieillards nécessiteux, venus là au nombre de 18 pour y recevoir leur pension annuelle de 50 francs.

En leur nom, nous adressons les plus chaleureux remerciements aux donateurs, dont la modestie égale la générosité.

M. Metzger, professeur, président de la Société d'études des phénomènes psychiques de Genève, a traité avec un rare talent d'érudition : « De la Solidarité sociale » ; sa conférence sera publiée *in extenso* dans *la Paix universelle*.

La partie concert a été conduite par M. Laubert, pianiste, au delà de toutes les prévisions, de même que la symphonie fédérale, sous son habile direction, s'est montrée à la hauteur de sa tâche.

Nous devons une mention toute spéciale à Mme et M. Nicolas Tremel, professeurs de mandoline et guitare, sociétaires du Vieux-Gui, dont le talent musical a fait l'admiration du public dans *Murmures d'amour*.

Mme Despeyroux-Dusserre, professeur de chant, s'est montrée le guide sûr d'une voix qui charme et ravit dans *l'Angelus de la mer.*

MM. Stéphane et Johannès se sont surpassés dans le duo du *Chalet.*

M. Comes a été l'artiste consommé dans le duo : *les Étoles.*

M. Joseph, monologuiste, sociétaire du Vieux-Gui, a dit avec beaucoup de succès : *l'Électeur.*

Tous, musiciens, artistes, ont rivalisé de talent. Le Bureau fédéral les remercie, tant de leur dévouement que de leur complet désintéressement.

A 6 heures, un banquet de 90 couverts réunissait à l'hôtel des Quatre-Nations quelques-uns des vieillards à qui il était offert, le Bureau fédéral et bon nombre de familles fédérées.

La plus franche, la plus cordiale gaieté n'a cessé de régner au cours de la soirée ; chacun s'est retiré, se donnant rendez-vous au 27 mars et sous l'impression d'un inoubliable souvenir.

A l'issue de la conférence l'ordre du jour suivant a été voté à l'unanimité :

Cinq cents personnes réunies à Lyon, salle des Folies-Bergère, le 27 décembre 1903, à l'occasion de la fête de la vieillesse, donnée par la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, adressent à M. Émile Combes, président du Conseil, l'expression de leur respectueux dévouement, l'engagent à demander d'urgence aux Chambres le vote du monopole de l'instruction publique par l'État, comme pouvant seul permettre aux jeunes générations d'acquérir les vertus civiques et morales nécessaires à l'édification sociale de l'avenir.

LE BUREAU FÉDÉRAL.

Le Monopole de l'Instruction publique par l'État

Une interview d'Emmanuel Vauchez.

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui — ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier numéro — la très intéressante interview de notre ami Emmanuel Vauchez, que nous empruntons à notre excellent confrère la *Démocratie Vendéenne* :

« Je suis toujours, nous a déclaré en substance Emmanuel Vauchez, l'homme du principe qui m'a conquis à l'obligation scolaire. L'enfant est le but de la famille ; il ne doit pas en être l'instrument. Tout, dans la famille, doit être subordonné aux droits de l'enfant. Quand ces droits sont violés, quand l'enfant est sacrifié par sa famille, c'est alors qu'apparaît le devoir de la grande famille qu'est l'Etat. L'Etat doit intervenir dans la famille, et au besoin contre elle pour protéger l'enfant.

La plus belle des attributions de l'Etat, c'est de protéger l'enfant contre l'adulte, le faible contre le fort, le pauvre contre le riche, l'ignorant contre le savant, toutes les fois que l'adulte, que le père de famille trahit les véritables intérêts de l'enfant, toutes les fois que la force n'est pas au service de la justice, que la richesse ne s'emploie pas au bien général, que l'homme instruit veut abuser de son savoir pour tromper l'ignorant.

De même que la force n'est pas faite pour opprimer les honnêtes gens, que la richesse n'est pas uniquement destinée à satisfaire l'égoïsme de quelques-uns, que la science a pour objet d'éclairer et non d'égarer, de même la famille a pour raison d'être d'*élever* les enfants dans le sens large du mot, c'est-à-dire d'en faire des citoyens plus instruits, meilleurs et plus heureux que leurs devanciers.

L'Etat doit donc intervenir contre les parents ignorants qui, ne comprenant pas l'intérêt de leurs enfants, manquent à leurs devoirs. Les congrégations qui s'occupent d'enseignement n'instruisent pas ; et le peu d'instruction qu'elles distribuent est mêlé de tant d'erreurs, employé à développer tant de servilité, destructive de toute initiative, assaisonné de tant d'excitations haineuses, qu'elles forment des esprits faux, bornés, incapables de se tirer d'affaire dans la vie, des esprits de sujets et non de citoyens, des cœurs flétris par des haines précoces et injustifiées, des intelligences encombrées des pires préjugés.

L'instruction congréganiste produit l'abaissement des caractères, l'engourdissement des cerveaux, l'atrophie des cœurs. Il est impossible qu'un gouvernement républicain digne de ce nom tolère un pareil empoisonnement, même s'il a la complicité de certaines familles. L'État a pour devoir d'enlever aux congrégations le droit de déformer ainsi le génie national et d'armer une France cléricale contre la France démocratique.

Mais, pour enlever aux congrégations la possibilité d'enseigner, l'expérience a prouvé qu'il n'y a comme moyen que le monopole de l'Etat. Tant qu'on admettra que le droit d'enseigner est un droit naturel dont l'Etat n'a qu'à contrôler l'exercice, on sera toujours la dupe des congrégations, habiles à prendre tous les costumes pour ouvrir les écoles.

Certes la communication de la pensée doit être et rester libre entre les hommes. C'est le rôle de la démocratie d'assurer cette liberté. Mais autre chose est la transmission de la pensée entre adultes, à travers de libres discussions qui finissent toujours par mettre l'erreur en face de son propre néant, autre chose est l'enseignement donné par des maîtres à des enfants qui reçoivent sur parole et sans contrôle possible de leur part l'instruction qu'on leur dispense quoi qu'elle vaille. L'erreur ne peut pas prétendre, au même titre que la vérité, au droit de s'installer en conquérante dans l'esprit du jeune enfant qu'on lui livre sans défense. Il n'y a que l'esprit adulte capable de critique qui ait le droit de se voir offrir l'erreur sur le même plan que la vérité.

Il faut donc que le contrôle de l'État sur l'instruction publique soit efficace. Et pour cela il faut proclamer qu'une doctrine ne peut prétendre à être enseignée aux enfants que si elle est classée par ses caractères scientifiques et l'adhésion de tous les esprits impartiaux au nombre de ces vérités indiscutées qui doivent meubler, les premières, des intelligences naissantes. Le droit d'enseigner aux enfants est donc un de ces droits dont la collation doit être réservée à l'État. C'est à celui-ci que revient nécessairement le soin d'autoriser à enseigner, sous certaines conditions, des maîtres qu'il choisit ou qu'il agrée, mais auxquels il doit toujours pouvoir retirer cette autorisation dès qu'apparaît l'abus. Et, pour cela, il ne suffit pas que l'État exige un diplôme. Il faut que l'État puisse retirer le droit d'enseigner, comme il le confère. Il faut un monopole d'État, monopole que l'État ne sera pas toujours et partout tenu d'exercer directement, mais qui fera de quiconque enseigne un délégué de l'État, dont la délégation sera toujours révocable dans certains cas faciles à déterminer. Le maître qui enseigne en vertu d'une délégation de l'Etat n'est pas nécessairement tenu d'enseigner une doctrine d'État. Il suffira d'exiger de lui qu'il n'enseigne pas contre l'État.

C'est dans cette direction que doit s'orienter le Parlement, s'il veut faire œuvre utile. Les députés et les sénateurs qui restitueront à l'État les droits qu'on a eu le tort de lui enlever en matière d'enseignement, au nom de la plus décevante et de la plus dangereuse des prétendues libertés, auront bien mérité de la Patrie. La liberté d'enseigner n'a rien de commun avec la liberté de l'empoisonnement des consciences.

Quant aux Congrégations mendiantes, on a eu raison de les dissoudre. Elles donnent un exemple immoral, celui de la mendicité

et de la fainéantise. Les prêtres *séculiers*, spoliés par les moines de toutes robes, devraient applaudir à la suppression du clergé prétendu *régulier*. Mais, comme notre clergé des paroisses a été livré de longue main par ses évêques aux moines qui ont, dans presque tous les séminaires, monopolisé sa formation intellectuelle, notre pauvre clergé national est tombé si bas qu'il n'a pas une vision plus nette de ses propres intérêts que des intérêts religieux dont il se prétend le représentant.

Que notre clergé est loin de l'esprit de celui qui a rendu possible la Révolution en s'unissant au Tiers-Etat! Le bas clergé d'aujourd'hui n'aspire plus qu'à se faire le plat valet des riches et des nobles qui lui préfèrent, toutes les fois qu'ils le peuvent, les congrégations par lesquelles nos prêtres se laissent gruger, pourvu que de temps en temps on leur jette quelque prébende à ronger.

Avec un pareil clergé, embrigadé par les adversaires de la démocratie, asservi et surexcité par les moines, il n'y a plus à composer. Des représailles sont nécessaires contre ses violences et son fanatisme ; il nous faut la séparation des Églises et de l'État. Il faut en finir avec une situation anarchique. Députés et sénateurs dignes de ce nom ne devront pas laisser se clore cette législature sans avoir prononcé le divorce entre l'Église catholique et la République. »

Belle manifestation en l'honneur du propagandiste Vauchez.

Il y a quelques jours, les amis de l'éminent précurseur, du propagandiste laïque Emmanuel Vauchez, se réunissaient dans les salons de l'hôtel du Remblai et de l'Océan aux Sables-d'Olonne, pour fêter, en un banquet intime, la nouvelle distinction — bien méritée, du reste — qui vient de lui être attribuée par le Gouvernement de la République.

Il nous faudrait une colonne entière de l'*Informateur* pour citer tous les noms des hautes personnalités qui assistaient à ces agapes amicales ; nous nous contenterons de citer : M. d'Auriac, préfet de la Vendée, un de ces fonctionnaires trop rares, hélas! qui honorent grandement un pays et dont la France peut s'enorgueillir à juste titre ; Dequerre, inspecteur d'Académie, qui sait allier à une grande fermeté une bienveillance inaltérable pour le personnel placé sous ses ordres ; et l'ancien juge de paix de Montereau, l'honorable M. Bordelais, actuellement juge de paix aux Sables-d'Olonne, qui a laissé de si excellents souvenirs pendant le trop court séjour qu'il a fait parmi nous.

Depuis son arrivée aux Sables, il a continué ses bonnes traditions de Montereau et a su en peu de temps acquérir les sympathies de toute la population sablaise en général et celle de notre ami Emmanuel Vauchez en particulier.

Nous profitons de cette occasion pour envoyer à M. Bordelais, qui est un fidèle abonné de l'*Informateur*, l'expression de nos meilleurs sentiments.

Nous nous excusons de ne pouvoir citer tous les invités, mais nous nous ferions un crime de ne pas citer les dames qui avaient bien voulu, par leur présence, apporter un rayon de soleil à cette charmante fête de l'amitié : Mmes d'Auriac, Robert Leroy, Dequaire et Launois.

Les journaux républicains de la région étaient tous représentés. L'*Informateur* devait y être aussi, mais notre collaborateur et ami Aug. Thibaudot, gracieusement invité par son vénéré compatriote Emmanuel Vauchez, n'avait pu, à son grand regret, retenu qu'il était à Paris, se rendre aux Sables à l'époque fixée.

Le dîner était de tout point parfait. Il nous suffira de dire qu'il était servi par la maison Morizot-Schobert, dont la réputation est solidement établie. Nous recommandons cette excellente maison à ceux de nos amis appelés aux Sables par leurs affaires ou par leurs plaisirs.

Au moment des toasts, M. d'Auriac, préfet de la Vendée, prend le premier la parole.

Il commence par dire « qu'il est très heureux et très fier d'offrir à M. Emmanuel Vauchez, au nom de ses amis les républicains sablais, la distinction que le Gouvernement lui devait depuis longtemps. Il est vrai, ajoute-t-il, que sa vie toute de travail et de dévouement avait été en partie récompensée par la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Mais l'administration de l'Instruction publique ne pouvait oublier la part prise par Emmanuel Vauchez dans l'œuvre de l'Enseignement. Personne n'ignore qu'avec Jean Macé il en fut l'initiateur. Pendant quelque temps, la France honora l'idée sans la comprendre. Nos désastres de l'année terrible survinrent ; la nation comprit les besoins, et grâce à la voix de Jean Macé et à l'impulsion d'Emmanuel Vauchez, le principe généreux de l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, fut proclamé. »

Il évoque la beauté de la séance de clôture du Congrès de 1881 au Trocadéro, présidée par Gambetta lui-même.

« Lorsque, dit M. le Préfet, on évoque ces grands noms de Macé et d'Emmanuel Vauchez et les souvenirs qui sont à la fois si loin et si près de nous, il semble que l'on « rappelle une époque disparue et des temps héroïques ! » Héros, en effet, ceux qui fondèrent cette grandeur, car ils eurent la conscience de fonder un monde nouveau, d'enlever l'enseignement à ceux qui, ne le possédant que par tradition, ne l'exerçaient que d'après des méthodes empiriques, pour y substituer la véritable révélation de la Science et de la Raison, et c'est par eux que la France et le Monde qui la suit toujours se referont une âme nouvelle ! » (*Applaudissements.*)

M. le Préfet termine en remettant à Emmanuel Vauchez les palmes d'officier de l'Instruction publique, en or avec brillants, offertes par les républicains. Une indescriptible ovation est faite au héros de la fête, on crie : « Vive Vauchez ! Vive l'apôtre de l'Enseignement laïque ! »

Avec sa bonhomie franc-comtoise et sa verve particulière, M. Vauchez remercie M. le Préfet de ses bonnes paroles et se déclare prêt à continuer la lutte pour assurer le triomphe des idées de progrès qui doivent assurer le bonheur de la société humaine... « Par l'école, par l'enseignement, dit-il, s'enrichira le patrimoine de la France intellectuelle, dont le flambeau a, de tout temps, rayonné sur le monde entier pour le plus grand bien des peuples arriérés. » (*Vifs applaudissements.*)

Ensuite, prennent successivement la parole : MM. Dequaire, inspecteur d'Académie ; le docteur Godet, président du Comité républicain des Sables ; Batiot, ancien député, conseiller général ; Guillemé, maire de la Roche-sur-Yon. Dans des discours fréquemment applaudis, ils font connaître — ce que les lecteurs de l'*Informateur* savent déjà — le courage, je dirai plus, l'héroïsme d'Emmanuel Vauchez, ne reculant devant rien pour proclamer le principe généreux de l'instruction gratuite, laïque et obligatoire. « Gratuite, comme le disait M. d'Auriac dans son discours, afin que le pauvre puisse bénéficier des avantages réservés jusqu'alors aux favorisés de la fortune, en envoyant ses enfants sur les bancs de l'école ; obligatoire, pour que personne ne puisse en refuser volontairement aux siens les immenses bienfaits ; enfin laïque, pour démontrer qu'elle n'était pas une œuvre de tradition, mais de raison. »

M. Guillemé termine son discours en levant galamment son verre à Mme d'Auriac et aux dames présentes.

Inutile de dire que ce toast est l'objet d'une sympathique ovation.

Enfin, pour terminer, notre excellent confrère, Paul Joinaud, rédacteur à la *Démocratie Vendéenne*, prend la parole en ces termes :

« MONSIEUR LE PRÉFET,
« MESDAMES,
« CITOYENS,

« Je crois inutile de venir à mon tour, au nom de la Presse républicaine, féliciter notre éminent ami Emmanuel Vauchez, pour la bien modeste distinction qui vient de lui être attribuée par le Gouvernement de la République.

« Un citoyen tel que celui que nous fêtons ici, dans le rayonnement d'une célébrité aussi grande, aussi belle, aussi méritée que la sienne, fondée sur la reconnaissance des populations les plus intéressantes de notre démocratie, ne peut plus être honoré par le ruban. (*Vifs applaudissements.*)

« CITOYEN,

« Au nom de mes confrères ici présents, au nom de la Presse républicaine radicale et radicale-socialiste que j'ai l'honneur de représenter ici, je lève mon verre au vaillant propagandiste Vauchez, dont l'œuvre éminemment nationale et démocratique imposera à ses bénéficiaires présents et futurs le respect, l'admiration et le culte du nom de son créateur. »

Nous nous associons de tout cœur au toast de notre confrère et exprimons à M. Emmanuel Vauchez les sentiments que notre collaborateur Thibaudot n'aurait pas manqué de lui exprimer au nom de la rédaction de l'*Informateur*, s'il avait pu assister à cette charmante fête de famille. LA RÉDACTION.

Le Cercle Parisien de la Ligue Française, de l'Enseignement ne pouvait manquer de s'associer à la joie des nombreux amis d'Emmanuel Vauchez. Aussi a-t-elle adressé à son ancien secrétaire général le télégramme suivant :

A. M. Emmanuel Vauchez, Sables-d'Olonne (Vendée).

Conseil général et Cercle parisien réunis en séance mixte vous envoient chaleureuses félicitations.

Le Secrétaire général, Léon Robelin.

L'Informateur.

Discours prononcé au Banquet de la Vieillesse

LE 27 DÉCEMBRE 1903

Par M. CÉLESTIN BRÉMOND,
Secrétaire général.

Tout corps masque un esprit,
Toute chair est linceul.
V. H.

« MESDAMES, MESSIEURS,

« L'étude expérimentale de la destinée humaine conduit impérieusement vers cette solution rationnelle : que la vie est éternelle, que la naissance et la mort, phénomènes naturels, dérivés de la transformation matérielle, de l'évolution intellectuelle, en déterminent simplement les modes.

« Raisonnée, cette solution crée chez le libre penseur la conviction que les êtres, de la mime au mammifère, de la cellule végétale au géant des forêts, de l'homme le plus primitif au plus perfectionné des humains, tous, sont indissolublement liés par la loi immuable régissant l'harmonie universelle, les stigmatisant, en quelque sorte, d'un véritable caractère de fraternité; établissant parmi eux des sexes et des formes, qui ne seront jamais autres que de simples modifications répondant aux nécessités de leur transformation évolutive. Le libre penseur aura trouvé par l'étude et l'observation de l'esprit dans la matière. Il aura, en outre, reconnu cet ordre souverain régnant en absolu dans la nature, ordre établi par une sagesse directrice, que n'aura pu — selon lui — enfanter le hasard, et duquel la remarquable simplicité ne lui en aura que mieux révélé la grandeur. Que sera cette sagesse directrice ? C'est ce que les bornes mises à la science lui défendront de dire, mais c'est ce que sa raison admettra en ce credo : l'âme est, Dieu peut-être, sans Église et sans dogme.

« Tel est le cas du spiritualiste moderne. Il est le nôtre. En face des certitudes acquises, au prix parfois de bien rudes efforts, mais toujours à la satisfaction de la conscience, nulle inquiétude sur le devenir ne doit plus subsister désormais : sous leur autorité doit crouler cet édifice de croyances surannées, qu'une éducation ignare avait construit en notre esprit juvénile en apparence, encore dépourvu de sain discernement.

« Au fur et à mesure que l'adulte avance dans le domaine de la vie éternelle, sa délivrance s'opère ; elle s'opère à la voix de sa conscience, qu'indigne l'exposé des malheurs sociaux que l'histoire impartiale soumet à son libre examen ; malheurs qu'engendrèrent la superstition, la fausse gloire, sous l'influence instigatrice de vampires, agissant au nom d'une espèce de divinité imaginaire que toutes les supplications d'une « vierge mère » ne calmeront pas, et à la justice de laquelle ne saurait suffire l'immolation du plus juste d'entre les hommes.

« Sorti de cet imbroglio qu'est l'enfance, évadé pour ainsi dire de ce labyrinthe qu'est la jeunesse, l'homme affranchi de toute tutelle s'élève enfin dans ces régions sereines de la pensée, où il puisera du vrai. Soudain, les questions de droit et de justice, comme une obsession permanente, y hantent son cerveau, et, de même que, dès les premiers rayons de lumière, il se demanda pourquoi la vie ! de même, maintenant, il se demande : pourquoi souffrir ?

« A ce moment, sa raison, que des efforts multiples et l'évolution auront développée, s'aidant des convictions acquises, des subjectivités qu'elles engendrent, répondra : L'éternité étant le domaine de la vie des êtres, le principe de fraternité étant le criterium de la vie même, seules les souffrances naturelles ont leur raison d'être ; tout excès chez celles-ci, comme toutes celles qui ne rentrent pas dans le cadre de la nature, sont l'œuvre des vices qu'engendrèrent chez l'homme l'égoïsme et l'orgueil.

« C'est en cet instant, pour ainsi dire, solennel de notre existence, que tout un passé de pouvoirs d'autorité absolus, de despotisme, venant répondre au : pourquoi souffrir ? se déroule à nos yeux; il nous montre des hommes, défiant tout droit, toute justice, toute morale, s'érigeant en maîtres, et, au nom d'un égoïsme passionnel, exercer sur leurs frères les pires des abus, apaiser toutes leurs soifs, satisfaire toutes leurs passions, sous la protection efficace du sabre et du goupillon, qu'ils grugent d'appâts alléchants au détriment du peuple, aux protestations duquel ils répondent : « Dieu le veut ! Droit, justice, devoirs : vains mots ! Fraternité humaine : folie ! »

« Qui jamais établira tout ce que la tyrannie religieuse et laïque d'antan coûta de larmes de sang à nos aïeux, au pauvre peuple, qu'elle spolia, qu'elle réduisit à la plus simple expression vitale ! La poussière des cercueils en tressaille encore d'épouvante et d'effroi !

« L'évolution progressive des masses a fait cesser, tardivement, la contraction despotique de cet empire sur la masse du monde, ou plutôt, en brisant les spectres, en affaiblissant les trônes, elle a réduit à leur plus simple expression les déchaînements de ses instincts. D'âge en âge, des richesses intellectuelles, véritables missionnaires, sont venues en leur heure prendre place dans le corps social, pour y inspirer plus de dignité, plus de conscience, lui rappeler sa véritable origine ; leurs enseignements ont fait tressaillir ces foules asservies, les ont conduites aux actes de légitime révolte qui devaient assurer leur souveraineté. 89 marquera dans l'histoire éternelle des

peuples une des étapes les plus glorieuses de l'homme, sur la route indéfinie de la vie. Gloire! Honneur! à tous ceux qui, en cette année, — que trop souvent on appelle terrible — luttèrent pour la liberté humaine, le triomphe des justes revendications populaires, agitèrent en l'âme du peuple français ce talisman précieux qu'est l'instinct de l'affranchissement.

« La révolte était fatale! Aux grands poids, les grandes secousses! Aux grands maux, les grands remèdes! Comme la mer, l'humanité se balance et s'agite! Comme elle, elle subit des tourmentes qui activent sa marche ascendante, la conduisent à plus de bien-être! Et que peut l'homme contre le déchaînement des éléments? Hélas! entraîné par lui, il subit la tourmente, soumis comme tous les êtres à ce sort fatal de la destinée des mondes qu'a établi pour l'éternité la loi immuable du progrès.

« Le bien a sa source près du mal même, l'étendue de celui-ci détermine parfois la somme de l'autre, c'est ce qui fait le trouble des cœurs généreux, aspirant au mieux par le bien. Toujours les bornes de notre savoir qui le disputent à la somme de nos désirs.

« Un siècle s'est écoulé depuis la Révolution : que sont devenus les grands principes qu'elle enfanta? Hélas! le sang de ses martyrs se perdit dans la vase des turpitudes, des bassesses réagissantes en des germes qu'elle sut préserver, sans avoir pu féconder la semence que ses héros répandirent. A peine, à cette heure, songe-t-on à enseigner aux générations de l'avenir les droits de l'homme. La Trinité souveraine : Liberté, Égalité, Fraternité, qui devait s'épanouir sous l'action puissante et féconde de sa vertu végétative, devait de longs jours encore rester incomprise et lettre morte, n'avoir de vrai sur la terre de France, ce pays des grandeurs morales, qu'une banale inscription, régner près des pouvoirs publics, régner partout, sauf dans les cœurs.

« L'idéal devait rester utopie!

« Les hommes de la République française du dix-neuvième siècle, successeurs plus ou moins autorisés des génies de la Révolution, n'ont donné au peuple qu'une liberté relative, tant est puissante encore l'autorité de cette éternelle ennemie du peuple qu'est l'alliance du sabre et du goupillon, toujours prête à s'opposer aux grandes réformes démocratiques, aux actes de préservation sociale. Quel retard ne voyons-nous pas apporter dans l'accomplissement de cette grande réforme de l'enseignement parce que des Chambres françaises, des bancs des ministres au confessionnal, on s'inspire encore de tolérance, de concessions, faussant le principe même de liberté que l'on prétend vouloir défendre. Ne voyons-nous pas journellement des tribunaux spéciaux, jugeant par caprice, condamner un prévenu avant de le savoir coupable? La revision du jugement de Rennes en dira long sur la justice et l'égalité des hommes.

« Ne voyons-nous pas encore tous les jours des navires, — véritables carcasses infernales où s'entassent des milliers de meurtriers — sillonner les océans, allant, au nom de la civilisation humaine, semer au milieu de paisibles populations la dévastation et la mort? Est ce de la Fraternité? Et tout cela, quand les accords de la nature entière nous répètent ce chant joyeux : Soyez libres, soyez égaux, soyez frères! Quand l'esprit de la Révolution française continue à tracer sur le fronton des édifices publics : Liberté! Égalité! Fraternité!

« L'aube se lève, nous dit-on de toutes parts, bientôt les vestiges armés et ensoutannés du passé auront fait place au travail pacifique régénérateur, à la libre pensée. Bientôt n'est pas demain, quoique demain ce fut encore tard! Sans vouloir faire œuvre de pessimisme, ce qui n'est pas de notre goût, nous dirons : Au cas où l'aube sereine, comme à tant d'autres époques, tarderait à paraître, déchirons le voile qui en ravit la splendeur aux regards des hommes, montrons tout ce qu'ont de néfaste le cléricalisme, la paix armée; le premier n'a plus le moindre droit à l'indulgence, et si la paix armée est un état qu'il faille conserver encore pour maintenir le loup à distance, il n'en est pas moins de notre devoir de préparer sa disparition du sein de l'humanité, la seule et véritable patrie qui vaille qu'on lui accorde un culte.

« Tous nos efforts doivent converger vers ce but. Ne sommes-nous pas, nous croyants, les seuls vrais libres penseurs? Est-ce que le spiritualisme moderne peut, en sa philosophie, nous détourner de la pure politique même? Nous estimons, au contraire, que puisque le cléricalisme a tout accaparé dans l'État, c'est jusqu'aux confins de cet État, où le poursuit la libre pensée, que nous devons le poursuivre à notre tour. Il ne faut pas craindre de nous rencontrer avec qui que ce soit dans l'arène où s'édifient les lois sociales, d'y remplir notre double tâche de réformateurs, d'édificateurs. Il faut que nous fassions cesser cette accusation de sectaires, dont on nous gratifie encore journellement dans tous les milieux, et qui sied si mal avec ce que sont en réalité les véritables spiritualistes et leurs intentions. Il faut dire hautement que l'on s'est mépris sur ces dernières, que nous sommes avant tout des positivistes pratiques, mais non des mystiques, laissant à ceux-là seuls qui nous raillent le soin de rester insensés.

« Le moyen, Mesdames, Messieurs, est plutôt négligé qu'inefficace, les fautes, les abus du clergé, précieux auxiliaires du progrès, ont éloigné de l'Église des hommes restés profondément chrétiens, imbus de la morale de ce vrai christianisme, qu'un néantisme, imprudent et dangereux à la fois, a cru devoir méconnaître à la suite d'un examen par trop superficiel. Rallier ces hommes, en former des groupes puissants, telle semble devoir être l'œuvre du spiritualisme scientifique dépouillé de toute investiture dogmatique, que toutes les écoles devront enseigner un jour, comme étant le seul et véritable régénérateur social.

« Nous devons rendre justice, certes! aux spiritualistes militants, toujours trop rares, qui, par le passé, coordonnèrent leurs efforts vers une diffusion plus étendue des grands principes rénovateurs qui sont la base même du spiritisme; en relisant *la Paix universelle* des années 94 à 98, j'y ai admiré les pages glorieuses qui illustrent à cette heure le vaillant Bouvery; il fut un de ceux qui surent, au cours de leur trop court passage ici-bas, joindre l'exemple au précepte, stigmatiser leur hardiesse de cette loyauté échos de la sagesse pure, de la grandeur intellectuelle; contrairement à tant d'autres, il a su rester fidèle à son drapeau, mourir à la peine, mourir à l'honneur. Si le but que ces devanciers poursuivirent n'a pas été atteint selon nos désirs, c'est plutôt aux difficultés insurmontables qu'ils rencontrèrent qu'à l'ardeur qu'ils déployèrent dans la lutte qu'il faut s'en prendre.

« Salut! à ces valeureux qui nous précédèrent, puissent-ils nous accorder leur assistance dans le labeur que l'avenir nous réserve.

« L'événement qui vient de se dérouler sous nos regards semble indiquer que les difficultés sont en partie aplanies. En effet, à Lyon, 650 spiritualistes modernes, répondant à notre appel en vue d'une action commune, adhéraient au mouvement et, le 15 octobre, manifestaient par une adresse au Gouvernement leur volonté ferme de briser avec le vieil adage de faussetés, et de voir le spiritualisme occuper enfin dans le monde la place qui lui revient. Lyon pourtant a aussi son Montmartre, d'où partent aux heures solennelles des rayons électriques, allant fouiller les paisibles demeures pour y rappeler chacun à l'observation « due » au culte mourant. On sait que l'ambiance de cette ville ne manque pas d'observantisme, et c'est précisément parce que nous l'avions remarqué et senti même, que notre action n'y a pas manqué de rudesse et d'audace.

« La Fédération Lyonnaise est maintenant un fait acquis, elle vivra, non pour mourir et renaître comme cela se produisit par le

passé, mais pour survivre grande et prospère, se souciant fort peu des entraves insignifiantes, sans portée aucune, que des partis rétrogrades tentent vainement d'établir sur sa route. Dès la première heure de son affirmation, elle a attiré sur elle l'attention des pouvoirs publics, nous nous en réjouissons pour l'avenir. Il est à supposer que si, de toutes les grandes villes de France, étaient parvenus au Gouvernement des encouragements de la nature de ceux qui partirent tout récemment des Folies-Bergère, leur importance, comme leur particularité auraient considérablement atténué les hésitations qui faillirent compromettre la grande réforme de l'enseignement.

« Mesdames, Messieurs, ne l'oublions pas, nous ne pourrons faire œuvre d'organisation sociale pratique que lorsque la société aura été délivrée de cet enseignement nocif qu'inspire le *Syllabus*, que lorsque, sans moyen d'existence, moines et prêtres auront à compter avec le respect dû aux lois de préservation sociale, que lorsqu'enfin la séparation de l'Église et de l'État aura été votée par le Parlement et appliquée par nos ministres sans défaillance.

« L'ennemi de la société humaine est toujours le même, pliant comme le roseau, se redressant rigide comme le chêne, suivant les circonstances, il rivalise avec tous les fléaux dans l'œuvre de dévastation au sein des masses, toute faiblesse à son égard pourrait engendrer le pire des désastres. Le Gouvernement de la République a prévu le danger, encourageons-le dans son œuvre de salubrité publique, car c'est d'elle, formant l'esprit laïque, que naîtra le culte de la raison, de la conscience, de la libre-pensée que s'accomplira la réforme, que s'opérera la consécration du spiritualisme moderne.

« Oh ! nous savons que les prétentions prolétariennes font sourire parfois ! On s'étonne que des enfants du peuple osent écrire ou parler, on préférerait nous voir timides et laisser ce soin aux titrés, au savoir des parchemins. Nous devons faire fi de ces appréciations déplacées qu'inspire le fol orgueil, car si le savoir terrestre a des ramifications inaccessibles aux infortunés, le savoir céleste a des richesses que nous disputerons toujours avantageusement aux privilégiés. Il se répand partout, et de préférence chez la plèbe honnie, dédaignée, méprisée. Peut-il d'ailleurs en être autrement ! Le spiritualisme moderne n'est-il pas comme la renaissance du pur christianisme ? Son fondateur, le grand des grands d'entre les hommes, ne s'adressait-il pas aux esclaves de préférence ? Qui furent ses apôtres, sinon les plus humbles, les plus modestes, les plus ignorants de la terre ? S'adressant à eux, nous dit l'histoire, il leur parlait avec amour, tandis qu'il chassait du temple les pharisiens, qu'il traitait d'hypocrites.

« Il semble y avoir une grande relation de causalité entre ses actes et ceux du spiritualiste qui est à la tête du Gouvernement actuel : celui-ci s'attache à garantir le peuple contre un enseignement pervers et immoral, l'autre l'en préservait, tous deux employèrent le même moyen : l'expulsion.

« L'étude des manifestations du spiritualiste moderne conduit les hommes d'État vers ces actes, et le peuple, auquel elles semblent s'adresser de préférence, vers l'affranchissement ; et ce peuple resterait timide, se montrerait insensible ? Il serait capable, lui, le seul bénéficiaire, d'une ingratitude ? Allons donc ! La souffrance a rendu son âme généreuse, il est regrettable que des hommes l'ignorent encore.

« C'est parce que nous avons entendu la voix du pur christianisme, c'est parce que nous avons bénéficié de ses manifestations, de ses enseignements, que nous sommes devenus organisateurs propagandistes, au nom de la reconnaissance, au nom de la solidarité. Enfants du peuple, nous avons osé croire qu'en répandant nos modestes acquisitions intellectuelles nous pourrions éviter à nos frères bien des amertumes, trop d'isolement, nos actes en cela restent l'écho de notre conscience, contre laquelle les sévérités humaines seront toujours sans effet. Mesdames, Messieurs ! amis ! frères ! qui avez consacré les moments les plus précieux de votre existence à l'édification en vous de la croyance au spiritualisme moderne, n'écoutez jamais pour agir que la voix de votre conscience ; soyez modestes, mais soyez-le sans excès. Les titres n'ont jamais fait l'homme, seuls ses actes peuvent l'ennoblir ou le déprécier ; forts de votre conviction, de votre droit à toute revendication, restez groupés ! serrez vos rangs ! marchez d'un pas ferme et résolu à la conquête de toutes les libertés, n'excluez pas l'indulgence dans les luttes à soutenir contre les ennemis de vos droits, mais donnez-lui des limites, qu'elle ne puisse engendrer chez eux des abus qui vous rendraient victimes. Si nous avons à vivre en frères, n'oublions pas que les grands ont à nous servir l'exemple de la fraternité avant de dédaigner nos efforts, de critiquer nos actes.

« Enfants du peuple, envisageons l'avenir avec confiance. Sachons bien qu'il sera toutefois ce que nous l'aurons fait, soyons attentifs, vigilants envers sa préparation. Le droit et le devoir étant corrélatifs ne sauraient s'affirmer l'un sans l'autre. Revendiquons, revendiquons sans cesse, en ne cessant de nous inspirer de la justice. Nous vaincrons ! c'est écrit ! Le bonheur régnera par tous et pour tous, si nous avons su y contribuer par l'union indissoluble de toutes nos volontés.

« Mesdames, Messieurs, je bois à la réforme universelle par le spiritisme scientifique et moral. Je bois à la grande fédération de ses forces, qui en consacrera l'exécution. »

LES BIENFAITS DU MAGNÉTISME

Clinique de la rue Paul Bert.

TRAITEMENT A DISTANCE

Un cas observé au cabinet magnétique.

Les séances du mercredi sont suivies par plus de cent personnes, avec toujours un plus vif intérêt, les résultats continuent à y être très encourageants, tant pour les personnes qui viennent y solliciter des soins pour leurs parents et amis alités que pour les sujets qui y prêtent leur concours aussi dévoué que désintéressé ; que ces personnes qu'inspire un sentiment à la fois noble et généreux nous permettent de leur adresser nos félicitations et, au nom des souffrants qu'ils calment ou qu'ils guérissent, les plus chaleureux remerciements.

Puisque tout est compté dans l'existence, nul doute que l'abnégation reçoive un jour le juste prix qui leur en revient.

C'est aux malades que nous allons laisser le soin de fixer les lecteurs sur la possibilité pour le magnétisme d'agir efficacement à distance. Nous prenons quelques lettres parmi toutes celles qui nous ont été adressées, et que nous ne pouvons publier, vu l'abondance des matières destinées au journal.

« MONSIEUR,

« La malade Mme C.., que vous avez soignée mercredi soir, et qui habite chemin des Pins, 23, a été réveillée subitement à l'heure où vous avez porté votre action. Elle a éprouvé un frisson qui lui a parcouru tout le corps, ensuite elle s'est endormie et a passé une bonne nuit, le lendemain elle allait mieux.

« Je vous remercie pour elle. « G... »

Lyon, le 9 octobre 1903.

« MONSIEUR,

« Mon père s'est trouvé subitement soulagé mercredi soir vers

10 heures. Il a fort bien ressenti l'action. Pendant deux jours il n'a pas éprouvé de douleurs violentes.

« Tous nos remerciements. « E. H... »

Lyon, le 9 octobre 1903.

« MONSIEUR,

« La malade Mme C..., que vous avez soignée mercredi dernier à distance, va un peu mieux. Elle me charge de vous remercier pour elle et de vous dire de bien vouloir continuer à la soigner jusqu'à ce qu'elle puisse venir elle-même à la salle.

« Mes salutations empressées. « V. G... »

Lyon, le 12 octobre 1903.

« MONSIEUR,

« Je vous remercie beaucoup du grand bien que vous m'avez fait mercredi. J'ai eu un grand repos toute la nuit, et je vous prierais, Monsieur, de vouloir bien continuer, vous me ferez un grand plaisir.

« Recevez, etc... « J..., rue Platière, 30, Tarare. »

« MONSIEUR,

« Nous constatons une fois de plus que l'action à distance produit des miracles ; mon père s'est trouvé bien mieux depuis mercredi soir.

« Je ne dis pas qu'il soit guéri ; dans tous les cas, nous avons constaté, chaque fois que vous l'avez soigné à distance, un mieux très grand dans son état de rhumatisant.

« Avec tous nos remerciements, je vous prie, etc. « E. H... »

Lyon, le 14 octobre 1903.

« MONSIEUR,

« Mon mari et moi vous remercions des soins que vous donnez à mon mari par vos sujets. Nous vous prions de vouloir bien continuer le traitement à distance.

« Mon mari n'a rien éprouvé mercredi à 10 heures, mais il a bien reposé tranquillement sans tousser, tandis qu'avant, il toussait une partie de la nuit. Il mange mieux et dort mieux depuis, mais il n'est pas entièrement guéri.

« Recevez, etc. D... »

Oullins, le 27 novembre 1903.

« MONSIEUR,

« Ayant été très satisfait du résultat obtenu dans votre dernière réunion donnée mercredi rue Paul-Bert, je m'empresse de vous en faire parvenir les bons effets. J'ai trouvé ma femme beaucoup mieux à mon arrivée.

« Recevez, etc. « Ch... »

Lyon, le 3 décembre 1903.

« MONSIEUR,

« Mercredi soir, à 10 h. 10, ma mère, très affaiblie par suite d'un refroidissement, au moment de l'action dormait ; le lendemain, à son réveil, elle constate un grand mieux et se trouve plus forte. Quelques heures après elle était complètement rétablie. « J. M... »

Lyon, le 4 décembre 1903.

« MONSIEUR,

« Je viens vous dire que je vais beaucoup mieux depuis que vous avez bien voulu avoir la bonté de vous occuper de moi.

« Je vous dirai que la nuit du mercredi au jeudi je l'ai à peu près bien passée, j'ai pu dormir, car voilà deux mois que je ne reposais point. Je vous dirai, Monsieur, que j'avais un point au côté gauche qui me faisait bien souffrir, je ne l'ai plus ressenti depuis mercredi.

« Recevez, etc. »

Lyon, le 10 décembre 1903.

« MONSIEUR,

« Hier mercredi, le 9 décembre, ma femme a été traitée à distance par un de vos sujets. En rentrant chez moi elle m'a dit qu'elle se ressentait mieux, et elle a passé une très bonne nuit.

« Dans l'espoir, etc. « G. J... »

Lyon, le 20 décembre 1903.

« MONSIEUR,

« Les malades que je vous ai recommandés mercredi vont mieux. Mme G... est hors de danger. L'état de M. R... s'améliore.

« Merci donc pour mes amis. « S. P... »

Lyon, le 30 décembre 1903.

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous informer que M. D..., sur lequel vous avez exercé mercredi dernier l'action curative à distance, est complètement rétabli. Ce même jour, à 10 heures du soir, instant précis où l'action a eu lieu, M. D... a été pris subitement d'une grande transpiration suivie d'un profond sommeil. A son réveil, il était beaucoup mieux, et aujourd'hui, je le répète, il est complètement guéri.

« Avec mes remerciements, etc. « A... »

Si nous tenons compte que la plupart des personnes soignées sont inconnues des sujets, comme du directeur des expériences, nous trouvons un sujet d'étude passionnant en ce domaine de la pensée agissante, et en les résultats obtenus de quoi défier tout scepticisme. Nous avons hâte de dire qu'à l'issue de chaque séance les sujets, dont le système pensant s'est trouvé au contact des maladies souvent — pour ne pas dire toujours — les plus rebelles, n'éprouvent aucun malaise une fois éveillés, l'équilibre normal succède toujours aux effets de la transe, tous se retirent comme imprégnés de nouvelles forces.

Si les résultats obtenus par le magnétisme pratiqué à distance, tant par le magnétiseur seul que lorsqu'il s'adjoint des personnes prédisposées à l'extériorisation pendant le sommeil magnétique, sont concluants, ceux obtenus par les magnétiseurs sur les malades qui les approchent nous disent autrement la valeur de cet agent naturel, qui toujours donne la santé où elle fait défaut, là où tous les agents thérapeutiques se sont montrés impuissants à la ramener. Quel précieux collaborateur n'a pas retrouvé en lui la médecine officielle, laquelle si souvent s'est cependant montrée hostile à sa libre pratique ?

Considéré au point de vue de la thérapeutique, le magnétisme rend les plus grands services que l'on puisse espérer ; en effet, quoi de plus cher au monde que la santé ? Quel est l'humain qui n'ait pas eu à déplorer l'altération de ses forces physiques, qui n'ait pas eu à gémir sous l'action de quelque douleur ? D'autre part, que d'incurables n'a pas abandonnés le savoir officiel ! êtres grouillant dans le palais comme dans la mansarde, et aux oreilles desquels ne parviendra plus désormais aucun mot d'espérance !

Le magnétisme régénérateur arrête cette altération des forces physiques, il rend à l'écrivain ses facultés d'assimilation, il fait taire la douleur, rend à l'ouvrier sa vigueur, son agilité, fait vibrer harmonieusement toutes les fibres de la matière, rend au système pensant de l'être la volonté perdue, le courage nécessaire à la lutte incessante pour l'existence. Il est la vie de l'homme et des siens, la joie de la famille, l'espoir — pour tous — du lendemain.

Nous avons applaudi à Lyon à l'heureuse initiative prise par notre éminent ami et compatriote, le docteur Moutin, de la Faculté de médecine de Paris, vice-président de l'Institut psychique international, président de la Société d'étude des phénomènes psychiques, qui vient de créer avec le concours de notre ami Boveri, une clinique magnétique gratuite fonctionnant comme celle de Lyon. Nous attendons du savant et de son dévoué collaborateur les résultats de nature à inspirer aux pouvoirs publics la consécration de cette science — vieille comme le monde — qu'il faut encore appeler nouvelle n'ayant pu obtenir une sanction officielle suffisamment étendue.

Nous pouvons dire que le magnétisme est le fils de ses œuvres,

son autorité toujours grandissante ne peut être attribuée qu'à ses multiples et merveilleux résultats. Il n'a fallu rien moins qu'il mette le miracle au point pour que l'on s'intéresse à lui. Si encore on l'avait fait sans défiance! mais hélas! 250.000 pétitionnaires attendent depuis des années le résultat de leur démarche en faveur de sa libre pratique. On a eu beaucoup à faire au Parlement, nous dit-on, et cette question devait arriver à n'être résolue qu'après bien d'autres non moins importantes.

Là, nous voulons bien le croire, est l'unique raison du retard apporté; toutefois, tout en ayant applaudi à la grande œuvre réalisée par le Parlement, œuvre sociale dont la raison et la conscience ne peuvent que se montrer satisfaites, nous l'aurions vu avec une réelle satisfaction s'intéresser davantage, en vertu même du droit commun et au nom de la liberté, à cette si intéressante question du magnétisme, dont l'œuvre est scientifique et humanitaire à un très haut degré.

Nous soumettons aux lecteurs impartiaux un cas tout particulier que nous avons eu le grand avantage d'observer dans ses détails les plus infimes, pendant quinze jours et quinze nuits, en compagnie de M. Bouvier, praticien de vingt-cinq années, en son cabinet du cours Gambetta.

Une personne que le savoir officiel avait irrévocablement destinée à un de ces cloaques qu'on appelle « maison d'aliénés », était depuis quelques jours soumise au traitement magnétique; les résultats obtenus ne l'étaient pas au gré de ses désirs, quoique suffisants pour démontrer l'efficacité du traitement. Un certain jour, avec un parfait sang-froid, elle nous prévient qu'il était indispensable que son corps fût soumis à la torture, pour que la guérison puisse s'accomplir, et qu'elle-même se chargeait de ce soin, sans que nous n'ayons à intervenir que comme observateurs. Puis elle nous donne par écrit les diverses phases auxquelles son corps, nous disait-elle, allait être soumis. « Soyez sans aucune crainte — ajoutait elle — laissez agir tout simplement. »

Il était 7 heures du soir. La malade quitte son corset, ne gardant que sa robe très légère, se met les cheveux pendants.

C'est dans cette tenue que, se plaçant au milieu du cabinet, elle raidit le corps, penche la tête en arrière et sans le plier fait une chute, en ayant soin, au préalable, d'élever les bras en l'air, de ramener les épaules en avant pour que la tête seule reçoive le choc, C'est ce qui se produit. Une fois étendue sur le parquet, elle nous dit: « Vous pouvez noter, j'ai vu blanc, cela me fait plaisir. » Je rappelle que les grandes lignes de la crise nous avaient été données par la malade. A ce moment, le silence le plus absolu est observé par le sujet. Nous examinons ce corps, le pouls est très régulier, la déglutition normale.

A 8 heures, le bras droit se lève et, après un vigoureux élan, le poing fermé frappe cinq fois le front avec violence, puis ce sont les deux bras qui se relèvent à la fois et qui frappent dix coups de poings. Le corps se relève à demi, les poings par quatre fois s'abattent sur la tête qu'ils entraînent avec une extrême violence sur le parquet; l'opération est renouvelée par deux fois. A ce moment, nous examinons le corps: les yeux sont fermés, le souffle est léger, pas la moindre lésion à la nuque, mais ecchymoses au front, les yeux et la bouche sont clos.

Et ce traitement nouveau genre se poursuit toute la nuit, la malade s'était donnée très exactement à 7 heures du matin, sur le front, l'estomac, l'aine droite de préférence, 498 coups de poings, avait frappé le parquet de la tête 62 fois. On juge dans quel état pouvait être ce cadavre. A notre grande stupéfaction, la malade se relève assez vivement et, sans proférer la moindre plainte, le moindre gémissement, se dirige vers un lit à proximité et s'y étend. Je dois dire que les coups étaient donnés alternativement avec des passes qu'elle se faisait elle-même, de la main droite, sur les parties du corps les plus torturées. Où la malade puisait-elle la force nécessaire à ce travail, on en conviendra, peu commode? C'est ce que nous établirons dans une relation plus étendue du fait.

Mais là ne devait point s'arrêter le traitement. Un jeûne absolu de huit jours était imposé à la malade par elle-même. Il fut rigoureusement observé. Il serait trop long de décrire toutes les péripéties de ce drame, mais il est bon de dire que pendant la durée de ce jeûne maintes fois la parole était retirée chez la malade, pendant quarante-huit heures elle dut mettre un bandeau noir sur les yeux, ceux-ci ne pouvant supporter la lumière. Le douzième jour la malade était entièrement remise et nous faisait connaitre ce détail émouvant, qu'elle n'avait cessé d'être consciente et par conséquent qu'elle avait tout enduré, cela sans qu'il lui fût possible de demander même une goutte d'eau pour apaiser sa soif. Aujourd'hui cette personne est dans sa famille, elle y est depuis cinq mois, alors qu'autrefois elle ne put s'y souffrir.

Que de problèmes restent insolubles pour la science officielle et que la pratique du magnétisme permet de résoudre à la satisfaction de la raison et de la conscience! Il est la clef de cet inconnu mystérieux que la libre pensée serait téméraire à vouloir négliger plus longtemps. Il découvre des lois jusque-là inconnues, insoupçonnées même par elle Il est en ses manifestations comme la consécration de tous ses actes, l'apothéose de toute son œuvre. Aller à lui, c'est aller à la vérité, à la justice sociale, à la régénération humaine, à l'apogée du bonheur humain. Le sait-on? Le croit-on au Parlement?

Célestin Brémond.

NOTRE TOMBOLA

Nous prions les porteurs de billets dont les numéros suivent, de retirer leurs lots avant fin février prochain; passé ce délai, ils seront acquis à l'œuvre.

3	142	285	424	560	695	829	962	1096	1232	1369	1505	1637
9	146	289	426	562	700	831	970	1102	1240	1372	1507	1643
14	153	295	433	568	705	836	975	1107	1245	1380	1515	1650
20	160	300	440	575	706	843	976	1111	1250	1385	1518	1655
23	163	304	445	576	711	846	983	1116	1254	1389	1521	1657
26	169	306	449	585	718	852	986	1125	1257	1392	1529	1665
33	171	313	452	586	721	856	991	1130	1263	1400	1535	1666
36	179	320	460	593	729	861	1000	1132	1269	1405	1539	1675
41	182	325	463	600	734	866	1005	1139	1275	1410	1542	1680
48	190	329	469	602	738	871	1010	1141	1279	1413	1546	1684
51	193	331	475	607	742	879	1011	1146	1281	1418	1552	1686
58	197	336	480	615	750	885	1019	1151	1290	1424	1559	1694
65	201	341	484	618	752	889	1021	1160	1295	1430	1563	1699
69	208	346	489	623	760	895	1030	1165	1299	1431	1570	1701
73	215	354	495	630	761	899	1031	1167	1305	1438	1575	1706
79	216	357	500	634	769	902	1040	1172	1306	1444	1580	1714
85	225	362	501	637	774	906	1045	1180	1311	1446	1584	1716
86	229	370	506	642	780	911	1048	1183	1316	1455	1590	1721
91	234	372	513	650	785	920	1052	1186	1325	1457	1594	1727
96	237	380	519	655	788	925	1060	1191	1326	1465	1600	1731
101	241	382	524	656	795	926	1065	1199	1334	1467	1601	1738
108	247	390	526	661	796	934	1070	1205	1338	1473	1606	1741
112	251	391	531	670	804	940	1071	1210	1342	1480	1611	1750
119	259	400	536	675	806	945	1076	1215	1349	1482	1617	1754
124	262	404	542	677	815	949	1085	1216	1354	1486	1621	1757
127	268	406	547	683	819	954	1086	1224	1357	1495	1627	1763
135	275	411	555	686	825	960	1091	1227	1362	1500	1635	1770
137	276	420										

Le Gérant : A. Bouvier.

17-1 04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 317. 10 Centimes. 1er-15 FÉVRIER 1904.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

FÊTE ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Le Bureau fédéral porte à la connaissance des fédérés qu'il a décidé, dans sa séance du 3 janvier, que cette fête anniversaire serait célébrée par la Fédération en une conférence qui sera faite dans la vaste salle du restaurant Michaud, ancien établissement Denis, cours Lafayette, 230, par M. Georges Fulliquet, docteur ès sciences, le savant si connu et tant apprécié du public lyonnais. L'entrée en sera gratuite.

A l'issue de la conférence, qui aura lieu au cours de l'après-midi, à une heure et sur un sujet qui seront fixés ultérieurement, un banquet réunira tous les fédérés, qui auront à cœur de rehausser par leur présence l'éclat de cette fête de la pensée donnée en l'honneur de celui dont les écrits, les révélations apportèrent au monde autant de douces joies que de sûres espérances.

L. B. F.

Les Fluides humains

COURS FAIT A L'AMPHITHÉATRE CRUVEILHIER

Le 14 janvier, à 5 heures du soir, à l'amphithéâtre du cours libre de l'École pratique de l'École de Médecine, devant un auditoire nombreux et intéressé, le docteur Hippolyte Baraduc a commencé son cours de biologie générale expérimentale, qu'il continuera les jeudis suivants à la même heure.

Il a pris pour sujet « l'homme fluidique », démontrable par la radio-photographie humaine et les mouvements d'une aiguille biométrique qui chiffre et mesure par des arcs de cercle différents les différentes vibrations du double fluidique contenu dans le corps humain.

Il a exposé ses deux méthodes de radio-photographie humaine spontanée, et de biométrie, en les comparant au point de vue du mouvement imprimé à l'aiguille par l'émanation humaine, et de la puissance photo-chimique de cette même émanation réduisant les sels d'argent.

Il a exposé une série de photographies donnant les empreintes de la vitalité de l'homme, et les a divisées en trois catégories : ondes d'émanation, irradiations, et éclats de la vitalité lorsqu'elle se projette ou fait explosion dans un moment excessif d'expansion. Après avoir invoqué et démontré la priorité de ses deux méthodes, il a développé la thèse suivante : que la signature authentique de la force sur la plaque, le mouvement que cette force imprime à l'aiguille, constituaient deux méthodes scientifiques et thérapeutiques qu'il applique journellement aux maladies nerveuses. Il a terminé en disant tout l'intérêt qu'on pourrait retirer de l'emploi de ses deux méthodes, vieilles de plus de dix ans, lorsque, dans un laboratoire de physiologie, elles seraient simultanément employées avec l'écran au platino-cyanure de baryum, si bien que l'homme fluidique pourrait à la fois être étudié dans ses vibrations par la plaque qui en reçoit l'empreinte photo-chimique, c'est-à-dire la signature authentique, le biomètre qui en chiffre le mouvement d'émanation, et l'écran de MM. Charpentier et Blondlot dont la fluorescence s'illumine sous leur influence. Ces trois méthodes réunies permettront de se rendre exactement compte de l'allure du mouvement vital, de sa puissance photo-chimique, et de son degré de luminosité.

La fin de ce cours a été saluée par les applaudissements des auditeurs, qui ont tenu à emporter des exemplaires de la préface du récent ouvrage du docteur Hippolyte Baraduc sur « les vibrations de la vitalité humaine chez les sensitifs et les névrosés », qui avaient été déposés sur le bureau.

Les Effluves humains (Rayons N)

On nous écrit :

Les partisans du magnétisme animal sont dans la joie, et ils n'ont pas tort.

Depuis Mesmer, en passant par Deleuze, Du Potet, Crookes, le colonel de Rochas, le grand physiologiste Charles Richet, l'astronome Camille Flammarion, Maxwell, pour ne citer que quelques savants qui se sont occupés du fluide magnétique, les effluves humains étaient contestés par la science officielle.

Or, M. d'Arsonval, membre de l'Académie des Sciences, vient de faire une communication, à ladite Académie, de la découverte de rayons émanant du corps humain et visibles à la lumière du radium. Ce sont deux savants de Nancy, MM. Charpentier et Blondlot qui, les premiers par ce procédé, ont aperçu ces rayons qu'ils ont appelé N, première lettre du nom de Nancy.

M. Blondlot raconte que, en faisant des études sur les rayons X, il aperçut d'autres rayons, lesquels ne se réfractaient pas comme les précédents.

Il en fit part à son collègue, M. Charpentier, qui, à son tour, dit-il, et par hasard, constata que, au voisinage d'un muscle, l'écran fluorescent brillait davantage.

Donc les muscles émettaient des rayons, dit-il, et l'émission était d'autant plus intense qu'il s'agissait de l'approche d'une partie plus nerveuse.

Nous sommes heureux que la science ait enfin enregistré ce phénomène, bien qu'elle n'ait fait qu'enfoncer une porte ouverte.

Le commandant Darget a fait don à la bibliothèque de Tours, en 1896, d'un album de 85 photographies représentant des effluves humains qu'il projetait sur les plaques avec sa main tendue ou en approchant le cliché de son front en pleine obscurité.

M. le maire envoya une lettre de remerciements.

La Revue scientifique du 19 février 1898 porte la note suivante : « Le commandant Darget adresse une réclamation de priorité au sujet d'épreuves photographiques obtenues sans lumière. » (Séance de l'Académie des sciences du 14 février 1898.)

Parmi les photographies qui sont à la bibliothèque de Tours, il y en a plusieurs qui représentent des formes mentales de la pensée que le commandant a obtenues en mettant pendant quelques minutes une plaque au-dessus de son front en pensant fortement à la figure de l'objet qu'il voulait imprimer sur le cliché. Il a graphié également le fluide émis par les animaux et les végétaux. MM. Charpentier et Blondlot ont remarqué que parmi les effluves il y en avait de colorés ; or, M. Darget nous a montré des clichés colorés de toutes les couleurs du spectre solaire et dont les colorations devaient être, sans doute, en rapport avec l'état physique ou mental des personnes qui émettaient leur fluide magnétique sur ses plaques.

M. Blondlot a dit que l'acier trempé dégageait des effluves ; le commandant Darget nous a montré les effluves émis par une rondelle d'acier posé tout simplement sur la gélatine d'une plaque, tandis qu'une plume en cuivre qui était à côté a marqué une empreinte sans laisser de traces fluidiques.

Il nous a montré aussi des photographies de différentes maladies. Il prétend que chaque maladie a une vibration particulière, *sui generis*, et que, lorsque des plaques plus aptes à enregistrer ce genre de vibrations seront inventées, la médecine aura fait un grand pas, puisque le diagnostic sera toujours certain.

Les rayons N n'ont pas dit leur dernier mot. Ils sont dans la situation de la primitive électricité de Galvani, dont la cuisinière se moquait parce qu'il faisait danser les grenouilles.

Or, cette danse a été le point de départ du télégraphe, du téléphone et des multiples manifestations présentes et futures que ce fluide, encore insuffisamment connu, doit nous donner.

Par conséquent, les nouvelles affirmations du commandant Darget nous apparaissent comme réalisables. XXX.

(*La Dépêche du Centre et de l'Ouest.*)

PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

Bien qu'il n'y ait rien de nouveau sous le soleil et que chacun semble revendiquer le droit de priorité pour ce qui est d'actualité, signalons en passant que les fluides et leur condensation par projection pour créer ou déterminer certaines formes voulues étaient mis hors de doute dès 1891 par A. Bouvier (1) qui graphiait sur de simples cartons des formes qui subsistaient plusieurs heures après l'opération et cela d'une façon assez précise pour être reconnues par plusieurs personnes présentes aux expériences.

C'est un sujet captivant sur lequel nous reviendrons, bien que l'auteur se soit surtout attaché à diriger ses expériences vers la réalité objective d'actions à distance dans le domaine de la thérapeutique.

HONORÉ.

SOLIDARITÉ

Conférence faite salle des Folies-Bergère le 27 décembre 1903.

Une idée, un fait plutôt, domine toute l'histoire du monde : c'est l'éternel changement de tout ce qui est, de tout ce qui paraît. Considérez, en effet, les multiples créations qui nous entourent. Grandes ou petites ; perdues dans les lointains les plus reculés de l'immensité, ou situées à portée immédiate de nos mains, il n'en est pas une, à notre connaissance, qui offre le caractère de fixité, de durée, d'immutabilité surtout, que nous voudrions quelquefois voir aux choses. Il semble, en vérité, que la nature entière va répétant incessamment le cri fatal de Bossuet : *Marche* ! *marche* ! Avec tout ce qui existe, nous sommes entraînés dans un tourbillon effroyable vers des destinées que nous entrevoyons à peine. S'arrêter est impossible Revenir en arrière, ou s'isoler du grand tout, ne se peut. Tout arrêt, d'ailleurs, à le supposer réalisable, serait la mort.

Donc, les astres desquels nous séparent des abimes insondables, aussi bien que l'insecte minuscule qu'en passant écrase notre pied ; les soleils formidables qui se meuvent dans les espaces sans bornes, et l'humble fleurette dont la vue réjouit nos yeux, tout autour de nous, et tout en nous est soumis à la loi inexorable du mouvement, du changement. Une solidarité tout à la fois grandiose et terrible nous enserre tous, êtres et choses, dans les mêmes liens irrésistibles.

Sans nous occuper, pour le moment, de ce qui est extra-terrestre ; sans considérer ni les gigantesques globes de feu que sont les étoiles, ces soleils de l'infini, ni les satellites, plus modestes en leurs dimensions, qu'ils vivifient de leurs effluves embrasés, ni les astres mystérieux qui promènent leurs chevelures de lumière dans les solitudes illimitées de l'espace, n'êtes-vous pas frappés de ce qu'il y a d'inconstant, de variable, de fugitif, dans les conditions vitales qui

(1) Voir à ce sujet *la Paix Universelle*, numéro des 16-31 décembre 1891.

sont celles de la terre ? Votre pensée ne s'est-elle jamais effarée au spectacle de ce que nous voyons ? Nous étions assurés de fouler un terrain solide, d'une solidité à toute épreuve. Nous parlions volontiers avec une sécurité pleine de satisfaction intime de notre « plancher des vaches ». Et voici que sous l'effort de je ne sais quelle force intérieure, le sol qui nous supporte se met à trembler comme une feuille qu'agite le vent. En un clin d'œil tout est bouleversé. Le palais orgueilleux et l'humble chaumière ne sont plus qu'une même ruine. Les lourds décombres ensevelissent dans la même catastrophe, et le vieillard caduc, et l'enfant, l'espérance de ce qui devait être, le souvenir de ce qui n'était presque plus. La fiancée est arrachée à son doux rêve de bonheur, la tendre mère frustrée de son amour. Rien plus ne subsiste, qu'un pêle-mêle indescriptible où s'éteignent, dans les affres d'une horreur sans nom, les vies les plus précieuses, les vertus les plus hautes, les beautés les plus pures, les plus joyeux rires. Force aveugle, force fatale que recèle en son sein et que déchaîne parfois, pour notre malheur, le misérable globule terraqué qui sert de soutien à notre pauvre vie !

D'autres fois, c'est un volcan qui entr'ouvre ses cratères. Des vapeurs pestilentielles s'en échappent, une atmosphère de feu se répand tout autour. Des nuages montent, lourds et épais, qui, emportés par le vent, étendent au loin la terreur et la mort. Les poumons, qui s'ouvraient pour une respiration de vie, s'emplissent de poison embrasé. Tout l'être frémit, une douleur mortelle le fait se tordre, les traits se crispent... enfin, le corps se convulse dans un dernier spasme, c'est fini.

Ou c'est une mine qui, traîtreusement, s'effondre sur ceux qui l'ont excavée; ou c'est le grisou qui se venge d'avoir été libéré de sa prison mille fois séculaire; ou c'est l'ouragan déchaîné qui, se ruant follement à l'assaut de tout ce qui lui fait obstacle, s'en va hachant les moissons, déracinant les arbres, projetant au loin les débris des maisons arrachées à leurs fondements...

De quelque côté que nous nous tournions, où que nous regardions, la mort, la maladie, l'accident, l'imprévu nous guettent, soit pour nous faire mourir subitement dans un cataclysme quelconque, soit pour nous tuer longuement sous l'étreinte d'un mal qui ne pardonne pas.

Sujets à de communs malheurs; également victimes d'une fatalité qui ne distingue pas entre ceux qu'elle frappe, ni ne s'informe point de leur race ou de la couleur de leur peau, immolant à je ne sais quelle nécessité interne, jeunes et vieux, hommes et femmes, ceux qui sont bons et ceux qui voudraient l'être, ceux qui suivent la voie du vice et ceux qui en rêvent — nous devrions, semble-t-il, serrer nos rangs, nous unir plus étroitement, pour résister, dans la mesure du possible, aux multiples, aux pressants, aux imminents dangers qui de partout nous menacent.

Mais hélas ! le monde extérieur, si terrible qu'il nous soit, n'est rien auprès de ce que nous nous sommes à nous-mêmes. Et je ne parle pas seulement des grandes catastrophes que déchaîne sur l'humanité ce fléau, ce monstre hideux qui a non : guerre. Si c'est notre orgueil qui l'a engendré, c'est notre stupidité qui le multiplie et le nourrit. Pour un mot ou pour un geste, pour une digestion mal faite, ou un estomac en déroute, des centaines de mille hommes, des millions quelquefois, se précipitent les uns sur les autres, et, tant à coups de canons qu'à coups de sabres, de fusils, de baïonnettes, s'entre-déchirent à qui mieux mieux, en des carnages dont aucune plume ni aucune parole ne sauraient traduire l'indicible épouvante. C'est la folie du meurtre qui, par une contagion quasi universelle et irrésistible, s'étend à des peuples entiers, jetant au charnier des champs de bataille, les vies par milliers, arrachant aux mères, aux épouses, aux enfants des cris de douleur, et parfois de rage, que l'écho sinistre répète à l'infini.

Non, ce n'est pas seulement la guerre en grand, la guerre entre peuples, qu'il faut maudire. Il y a des causes secondaires, minimes en apparence, qui dépassent autant la guerre en malfaisance, que celle-ci elle-même surpasse par l'énormité de ses catastrophes, toutes celles dues à des causes naturelles adverses. De ce nombre sont les haines et les discordes qui divisent les individus et les familles ; les luttes de classes entre habitants d'un même pays ; les colères et les menaces qui, sourdement, minent les sociétés ; les rivalités commerciales et industrielles ; les intérêts de toute nature qui s'entre-heurtent. Et pour aller plus avant encore, pour pénétrer dans un domaine plus intime et qui, tous, nous touche de plus près, que dirons-nous de nous-mêmes, de nos caractères propres, de notre manque de support, de notre irascibilité, des injures qui nous viennent à la bouche comme d'elles-mêmes, des poings levés et abattus qui suivent de si près les mauvaises paroles, quand ils ne les précèdent pas, de tout enfin ce qui constitue le caractère moral et immoral de chacun de nous ?

Parfois, en constatant tous les germes morbides qui nous menacent ; tout le mal, toutes les misères, toutes les souffrances qui sont en nous et autour de nous, nous serions tentés de dire le mot de tous les découragements, de tous les scepticismes, de toutes les indifférences, de toutes les paresses, de toutes les lâchetés : *A quoi bon ?* Ce qui doit être sera, nos efforts n'y changeront rien. Laissons donc brûler les maisons, laissons subsister les guerres, laissons les eaux librement déborder de leurs lits, la famine ravager la terre et les vies, l'iniquité régner en souveraine. Prenons notre parti de tout ce qui est, et de tout ce que nous sommes. Vouloir s'opposer au courant qui nous entraîne, nous et les choses, serait bénévolement s'exposer à plus de heurts, à plus de chocs, à plus de meurtrissures, à une plus grande somme de douleurs.

Cette voix, heureusement, n'est pas la seule qui parle en nous. Une autre se fait entendre qui nous tient un langage différent. « Le premier devoir, nous dit-elle, est de croire au devoir. » Or, s'il y a devoir, il y a aussi pouvoir. Le mal dont nous pâtissons n'est pas nécessaire. Comparez plutôt le passé au présent. Malgré nos faiblesses, nos incohérences, nos défaillances, quelle distance parcourue, que de grandes choses accomplies ! Par ce qui a été fait, jugez de ce que nous ferons, quand nous le voudrons, d'une volonté ferme, d'un cœur droit, d'une intelligence sûre. Tout nous y devrait inciter. Assurément, si la nature nous a départis des muscles, des facultés intellectuelles, avec ce certain quelque chose qui leur commande, qui dirige leur action, ce n'est pas pour que nous les laissions s'engourdir et s'atrophier dans une indigne mollesse, mais pour lutter, pour lutter sans cesse, et, finalement, pour triompher. Hier était misérable au delà de toute expression. Aujourd'hui l'est moins déjà ; demain sera meilleur, si nous savons vouloir et faire, vouloir et faire avec pour phare cette grande et belle idée de la solidarité qui nous réunit ici en ce jour.

⁂

La solidarité peut être considérée à un double point de vue. On peut placer l'individu, tout petit, tout seul, en face de la société, formidable par sa masse, et l'on peut placer celle-ci en face de celui-là. De l'un à l'autre, il y a action et réaction nécessaires. Le premier ne serait pas sans la seconde. Du moins n'aurait-il qu'une existence, la plus misérable, la plus pitoyable, la plus dénuée d'intérêt et de bien-être, la plus mortellement angoissante qui se puisse rêver. La seconde existerait encore bien moins sans le premier, puisqu'elle n'a de réalité que celle des unités qui entrent dans sa composition. C'est notre force qui fait la sienne, notre vie qui fait sa vie, notre bonté qui la rend bonne, notre équité qui la fait juste.

Elle reflète exactement, dans son ensemble, ce que nous sommes tous dans le détail. De là, une première conséquence dont, je le crains, on oublie trop de tenir compte dans les critiques virulentes que l'on fait chaque jour de notre pauvre civilisation. Si la société, en effet, est mauvaise en bloc, c'est que ceux qui la constituent le sont, trop souvent, hélas! en tant qu'individus; si, en trop d'occasions, elle est injuste et odieuse, c'est que nous-mêmes, chacun en particulier, nous sacrifions trop facilement la justice et le droit à des intérêts qui n'ont rien de commun ni avec le droit ni avec la justice. Cette considération en amène une autre, non moins importante. Nous pouvons exercer la solidarité de deux manières : négativement et positivement; négativement, quand nous nous abstenons de faire du mal aux autres; positivement, quand nous nous efforçons de leur faire du bien. La première peut paraître facile et de minime importance en comparaison de l'autre. Je l'estime, quant à moi, bien plus difficile et de portée bien plus considérable. Ne criez pas au paradoxe. Il n'y en a pas ici. Il y en a si peu que je suis persuadé qu'avec la solidarité négative, sérieusement pratiquée, la solidarité positive deviendrait inutile ou superflue, ou il ne s'en faudrait de guère.

Il nous arrive à tous, n'est-il pas vrai, d'être bons, occasionnellement, et comme par accident? Non seulement, il ne nous coûte pas de l'être ainsi, nous le sommes avec bonheur, nous félicitant volontiers, dans notre for intérieur, d'avoir le cœur si sensible, d'être si aisément accessible à la souffrance d'autrui. La difficulté, la vraie, commence, quand il s'agit, non plus de tendre une main secourable au prochain, mais de ne pas lui montrer un poing qui menace. Cette observation élémentaire, ne l'avez-vous pas faite cent et cent fois? Ne remarquez-vous pas chaque jour, par votre expérience intime, combien il est plus facile de donner une part de ce qu'on possède, que de sacrifier une parcelle, la plus minime, de ce qu'on est, soi. C'est qu'ici, quand on touche à notre personne, intervient un facteur nouveau, l'amour-propre, despote terrible, toujours armé en guerre, toujours prêt à foncer sur l'ennemi, réel ou supposé. Et malheureusement, l'ennemi de l'amour-propre est tout le monde, tous ceux qui, dans le cours de la vie, nous frôlent ou nous heurtent, le camarade d'atelier, le voisin, l'inconnu qui passe dans la rue, le père, la mère, la femme, l'enfant. Tous, sans le vouloir, et sans le savoir, le blessent. Pour un rien, un mot mal compris, un geste interprété à faux, une attitude qui nous semble provocante, il se hérisse, se fait agressif, et bientôt, dépassant toute mesure, oubliant, en un instant, qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent, on saute à pieds joints par-dessus cette solidarité négative qui semblait d'une pratique si commode, pour tomber à bras raccourcis, au figuré s'entend, sur l'adversaire, quel qu'il soit, qui s'est permis de nous toucher au point sensible.

D'où vient le malheur de tant de familles? D'où la tristesse qui, pareille à un voile de deuil, s'étend sur tant de pauvres êtres humains? Notre premier mouvement est presque toujours de regarder autour de nous pour en chercher la raison dans les choses extérieures. C'est une erreur, une très grosse erreur. Ne cherchez pas au dehors, dans les circonstances matérielles adverses. L'ennemi, le fauteur du mal est en nous, il est nous-mêmes. C'est toujours ce fatal amour-propre, cet amour de soi, qui fait si vite et si complètement oublier tous les autres. Voici, par exemple, un mari qui, le soir venu, rentre de son travail. La journée n'a pas été bonne. Le patron lui a fait des observations qui lui ont déplu; un camarade d'atelier l'a froissé, en le plaisantant mal à propos. Peut-être, tout simplement, est-il mécontent de lui-même, pour n'avoir pas fait consciencieusement sa tâche quotidienne. Son front est plissé, les sourcils contractés, la face dure. La nichée, femme et enfants, attendait de lui, espérait de la bonne humeur, ce rayon de soleil qu'est la joie sincère. Ils avaient mal fait leur compte. Monsieur étant mécontent, il faut que tout le monde en supporte les conséquences. Il cherche querelle à tous; gronde les enfants, parce qu'ils remuent et s'agitent; grommelle des choses indistinctes entre ses dents, peste contre la soupe qui n'est pas cuite à point, ou contre le beefsteak, trop dur à son gré. Bientôt toute la maisonnée est au même diapason. Chacun rentre en soi, tous les rires fuient; il ne reste que des figures rembrunies. Est-ce là, je vous le demande, la solidarité, même négative, qu'il eût fallu pratiquer dans le cercle de la famille? Non seulement, on n'a pas fait de bien, on a fait, délibérément, le mal. Plutôt que de faire effort, de se surmonter, de secouer la lourde atmosphère du dehors, de faire, en un mot, abstraction de soi, en faveur des autres, on a estimé qu'il était plus commode, plus digne peut-être d'un homme, de laisser le champ libre à sa mauvaise humeur. Si encore les coupables étaient atteints, ce ne serait que demi-mal, mais point. Ce sont les innocents, c'est la femme, ce sont les enfants qui paient.

∴

Cela n'a l'air de rien, un peu de mauvaise humeur, c'est si naturel. Très naturel, en effet. Avez-vous compté, pourtant, combien elle coûte d'inquiétude, de larmes et d'angoisses à des êtres chers? Vous êtes-vous demandé de quelle somme effrayante, elle diminue le bonheur qui est dans le monde? de combien elle augmente le fardeau de la vie? Or, ajouter si peu que ce soit à un fardeau déjà trop lourd; retrancher, ne fût-ce qu'un sourire, de ce qui rendrait la vie bonne, si nous le voulions, n'est-ce pas manquer, manquer sciemment à la grande loi de la solidarité, de cette solidarité qui est sur toutes les lèvres, mais qui, chez la plupart, est si loin du cœur?

J'ai parlé des maris, parce qu'étant chefs de famille, ils ont des responsabilités plus grandes, et, s'il se peut, plus directes, plus immédiates. Mais, interrogez-vous, vous, jeunes gens, qui n'avez pas encore fondé de foyer. Pensez à ceux qui vivent à vos côtés, à vos parents et grands-parents, à vos sœurs et à vos frères, à tous ceux, enfin, qui vous coudoient plus ou moins aux rudes sentiers de la vie. N'avez-vous point de reproches à vous faire? Je ne vous demande pas si vous avez toujours fait le bonheur de ceux qui vous ont élevés? Nous n'en sommes pas à la partie positive de la solidarité. Je vous demande, s'il ne vous est pas arrivé de leur être un sujet de tristesse et de douleur, de douleur d'autant plus sensible, d'autant plus aiguë que vous êtes aimés davantage? Et si votre conscience vous condamne, si vous êtes obligés de vous avouer à vous-mêmes que plus d'une fois vous avez fait couler les larmes de votre mère, de votre père, de vos sœurs, alors, de nouveau, se pose la question terrible en sa monotone répétition : Qu'avez-vous fait de la solidarité?

∴

Prenons un autre cas. Le mari, le père, excellent ouvrier, pourrait gagner de bonnes journées, apporter un certain bien-être dans la famille, être l'orgueil des siens par la dignité de sa vie, et son assiduité au travail. Tous ne demanderaient qu'à l'aimer de tout leur cœur. Mais il s'est laissé détourner vers les cabarets, où il dépense follement, en des libations stupides autant que réitérées, son argent, celui des siens. Chancelant, trébuchant, dans un état qui devrait faire pleurer, et qui, trop souvent, faire rire, il se traîne péniblement de lieu infâme en lieu infâme. La journée se passe entière à s'avilir au niveau de la brute. Le soir, vaguement, il se souvient qu'il y a quelque part dans la ville une femme et des enfants qui sont les siens, un logis où, inquiet et anxieux, on l'attend. Après

bien des tours et des détours, il arrive chez lui. Les enfants n'ont peut-être pas mangé ; la femme se trouve accablée sous sa misère et son impuissance. Mais lui, la bouche pâteuse, les yeux vitreux ou injectés de sang, l'injure aux lèvres, et, trop souvent le poing levé, lui, qui n'a rien apporté, exige qu'on le serve. A force de boire, il a pris faim. Il lui faut à manger. Qu'importent la femme et les enfants, en regard de ses appétits !

Est-ce tout ? Non. Le cas ici est bien plus grave. Cet homme qui ne sait ni se tenir ni se conduire, qui sacrifie tout à sa funeste passion, qui est à peine digne de son nom d'homme, dans l'état horrible, dégradant et dégradé où il se trouve, a la prétention d'aimer et de procréer. Et, effectivement, il procrée. Mais les enfants, que deviendront-ils ? Conçus en l'état d'ivresse du père, ils sont condamnés par avance à toutes les misères, à toutes les déchéances, à toutes les infériorités de la vie. Physiquement, ils sont plus faibles que les enfants normaux. Les maladies s'abattent sur eux, plus nombreuses et plus malignes. Ils sont atteints des infirmités les plus diverses, et souvent les plus répugnantes, victimes avant même de naître, de la coupable inconduite du père. La surdité les frappe et la cécité. Le poison est en eux qui, de toutes les manières, lentement les tue. Pas plus que le corps, l'intelligence n'est indemne. Ou elle est faible jusqu'à la nullité, jusqu'à l'idiotie, ou elle se perd en divagations perverses, se repaissant d'imaginations criminelles, en attendant que de l'imagination, le crime passe dans la réalité. Au moral, la distinction du bien et du mal n'existe que partiellement et par intervalles. Les éclipses sont fréquentes, et, pendant les éclipses, tout est possible. Tels sont les fruits détestables et effrayants de l'alcoolisme. Ceux, tous les jours plus nombreux, qui s'adonnent aux excès alcooliques, sont, vous en conviendrez sans peine, les pires d'entre les criminels. Ils ne se tuent pas seulement eux-mêmes, lentement, goutte à goutte en quelque sorte. Ils frappent dans leur source les générations futures, affaiblissent la race, diminuent les bons instincts, multiplient les mauvais, nous conduiraient, si nous n'opposions pas d'irrésistibles digues à leurs débordements, à la ruine de toute civilisation, de toute société. Que pensez-vous qu'ils répondront à la question : Qu'avez-vous fait de la solidarité ? Ils l'ont foulée aux pieds de toutes les façons. Outre qu'ils n'ont pas fait le bien qu'ils pouvaient et devaient faire, ils se sont attelés à une besogne immorale entre toutes, semant à pleines mains le malheur autour d'eux, et des germes de ruine et de mort à profusion. Et, vous l'avez remarqué plus d'une fois, ces mêmes hommes qui sont le fléau et le danger de nos sociétés, qui pratiquent de si pitoyable façon la loi de solidarité, quand il s'agit des autres, qui se font un Dieu de leur ventre ou de leur gosier, ces mêmes hommes se réclament avec colère, avec fureur de la loi de solidarité. Ils n'ont rien fait pour personne ; ils se sont tout au contraire élevés contre les individus, contre la famille, contre la société, ennemis de chacun, ennemis de tous. Et ils trouvent logique, ils trouvent juste, au besoin ils exigent que la société les soutienne, pourvoie à tout ce qui leur est nécessaire, les loge, les nourrisse, les prenne à sa charge. Le marché est excellent pour eux. Pour la société, c'est un marché de dupes. A qui n'a rien donné, rien n'est dû. C'est aussi bien la loi de justice que la loi de solidarité.

∴

Mais n'insistons pas. Poursuivons plutôt notre étude de la solidarité négative. Parmi les causes créatrices de mal et de souffrance, il est impossible de ne pas citer les méfaits de la langue, de cette langue qui tantôt est la plus merveilleuse, la plus sublime des choses, et tantôt la plus détestable, la plus insupportable, la plus odieuse. C'est d'elle que viennent les médisances et les calomnies, le mensonge, les paroles déloyables et hypocrites. C'est elle, trop souvent, qui au lieu de promouvoir l'union des cœurs travaille à les désunir. C'est elle qui excite les haines et les discordes, elle qui se propose l'abaissement du prochain, elle qui le vilipende, qui insinue les soupçons meurtriers. Ses coups sont autant de blessures que nous infligeons, quelquefois à ceux qui sont présents, plus souvent à ceux qui sont absents, autant de coups de poignard qui pénètrent dans la chair, mieux dans le cœur de celui que nous visons. Il n'est pas de réputation, si bien assise soit-elle, qui puisse longtemps résister aux effets malfaisants des méchantes langues. On dit bien pour s'excuser : les écrits restent, les paroles s'envolent. C'est la plus grossière des erreurs. Les paroles, celles surtout qui portent le mal, ne s'envolent pas, elles s'impriment en lettres de feu dans les profondeurs de notre être. Elles y demeurent gravées ineffaçablement, nous blessent et nous reblessent chaque fois que nous les évoquons, ou qu'elles-mêmes, spontanément, remontent de l'inconscience à la conscience. C'est une robe de Nessus, non pas attachée à nos flancs, mais mêlée à notre sang, qui s'infiltre dans nos fibres les plus intimes. Tout effort fait pour l'arracher ravive la plaie... Si l'on pouvait faire le compte des douleurs qui ont pour unique origine des coups de langue ; si l'on pouvait dénombrer les larmes qu'ils font couler, et les cœurs qu'ils font saigner, peut-être serait-on épouvanté des ravages exercés, peut-être s'apercevrait-on avec une stupéfaction mêlée de terreur, que le fléau de la guerre lui-même le cède à celui de la langue. Si le mal ici est moins apparent, il est plus profond et ce qui l'aggrave, l'augmente, le multiplie, c'est qu'il est de tous les instants. La langue jette le brandon formidable du doute invisible, mais toujours présent, entre les êtres qui s'aiment le mieux et s'estiment le plus ; lance les traits enflammés et incendiaires qui séparent irrémédiablement, en élevant entre les uns et les autres d'insurmontables barrières.

Ce qui est vrai de la parole parlée l'est également, l'est nécessairement de la parole écrite. La langue et la plume sont des armes redoutables et dangereuses au même degré. Ne pas mesurer la force des coups que l'on porte ; d'autant plus exulter qu'ils pénètrent plus profondément et blessent davantage ; n'avoir qu'une crainte, celle de ne pas les asséner avec assez de vigueur ; entasser les accusations sur les accusations, les invectives sur les invectives, les insultes sur les insultes, c'est faire la pire des œuvres de destruction, qui est de dévaster les âmes. C'est, par conséquent, et de propos délibéré, contrevenir à la loi de solidarité qu'on ne craint pas, parfois, de défendre par ces moyens qu'elle désavoue et qui en sont la complète négation.

Je sais bien combien il est difficile de retenir l'épithète cinglante qui nous vient aux lèvres ou au bout de la plume, quand on a, ou qu'on croit avoir raison, plus souvent encore quand on a tort. L'énergie de l'expression semble alors une excuse à l'injustice que nous commettons. C'est qu'il y a encore dans les meilleurs parmi nous une part de l'animal de proie que nous étions. Notre cœur, à peine digne de ce nom, se délecte, se repait des blessures que nous faisons. Plus elles sont graves, plus nous sommes satisfaits. Notre amour-propre est agréablemeut chatouillé en constatant la sûreté de notre coup de main ou de notre coup de langue. Si nous étions des sauvages, franchement sauvages, il n'y aurait rien à dire. Nous agirions conformément à notre nature. Mais nous avons des prétentions à la civilisation, nous parlons de solidarité. Et alors, agir de la sorte, devient incompréhensible et inexcusable. Notre conduite est l'illogisme même. Mais ce n'est pas seulement la logique qui est en défaut et nous condamne, c'est notre sentiment aussi, notre sentiment surtout, qui devrait être bon et qui n'est que féroce.

***

Tournons-nous d'un autre côté. Voici le patron et voici l'ouvrier. Voici le capital et voici le travail. Allez au fond des choses. Les intérêts des uns et des autres se confondent dans la plus étroite, dans la plus irréductible des solidarités. Il devrait donc exister entre eux, semble-t-il, la plus parfaite entente ; ils devraient marcher de concert et du même pas vers le même but : le bonheur le plus grand possible pour tous. Que voyons-nous cependant ? Des patrons qui, trop pressés de s'enrichir, sans souci de ceux sur le travail desquels ils édifient leur fortune, retiennent une part de la rémunération légitime qui leur est due. Que leur importe la misère de l'ouvrier ? Se désintéressant de son sort, l'exploitant sans merci, — le mot, en certains cas, est d'une rigoureuse exactitude — ils ne voient dans l'effort des autres, dans leur lutte pour plus de bien-être ou moins de souffrance, qu'une entrave ou une menace à l'assouvissement immédiat et assuré de leur passion de l'or. Ne leur demandez rien. Ils n'accorderont rien. Impitoyables, à la place du cœur une pierre, ils écrasent sous le char de leur scandaleuse fortune les malheureux qui essaient de se mettre en travers de leur route. Ce sont de véritables tigres à face humaine. Ils sont le déshonneur, la honte, le danger, la mort d'une civilisation. Mais, hâtons-nous de le dire, les patrons ne sont pas tous taillés sur ce modèle. Il en est parmi eux de bons, il en est d'excellents. Et le nombre en va augmentant sans cesse. Beaucoup font ce qu'ils peuvent en faveur de leurs ouvriers, désirant que la vie leur soit agréable et bonne. Cela aussi, il faut le dire, d'autant plus qu'en d'autres milieux on ne rend pas toujours justice à leurs efforts méritoires.

Puis, il faut bien l'avouer, puisque c'est la vérité, les patrons ne sont pas les seuls coupables, ne sont pas les seuls à se soustraire à la loi de solidarité. Il est des ouvriers qui, en d'autres occasions, et pour d'autres motifs, n'y obéissent pas davantage. Faut-il rappeler ici les imprudents, peut-être faudrait-il dire les criminels, qui, malgré tous les conseils et au risque des plus grandes catastrophes, font du feu, allument leur pipe dans les endroits les plus dangereux, au voisinage d'amas de poudre, dans des mines à grisou ? Ils savent que la moindre étincelle peut être la mort pour eux et la mort pour leurs camarades. Sans tenir compte, cependant, d'aucune autre considération, ils ne songent qu'à la satisfaction du goût ou de la passion qui les domine. On sait, d'autre part, les expressions : sagoter et saboter qui sont entrées dans le langage courant, et qui signifient l'ouvrage mal fait, la négligence dans le travail, les matières premières sacrifiées, quand une surveillance insuffisante rend la chose possible, possible sans danger pour les coupables. Et qu'est-ce encore que quitter le travail sans avertissement préalable, à l'encontre de toutes les promesses faites, malgré tous les accords intervenus, sinon un manquement à la loi de solidarité ?

Ainsi, tant d'un côté que de l'autre, on néglige l'observation de cette loi de solidarité négative qui consiste à ne pas porter préjudice aux autres. Si les premiers, les patrons, sont peut-être plus coupables, ont plus de responsabilités à cause même de leur situation privilégiée, on ne peut pas cependant innocenter les autres. Le mal est toujours le mal, quels que soient ceux qui le commettent, qu'il pèse plus spécialement sur les individus, ou qu'il s'attaque davantage au corps social dans son ensemble, à tous tant que nous sommes et qui que nous soyons. Nous voudrions arrêter les effets d'une action coupable à des limites précises que nous ne le pourrions pas. On ne fixe pas de bornes au mal, c'est impossible. Il a des répercussions que nous ne soupçonnons pas, frappe du côté où l'on s'y attendrait le moins. Comme une pierre, jetée dans l'eau, y trace des cercles concentriques de plus en plus étendus, ainsi une iniquité commise dans une partie quelconque du monde, contre un individu ou une société quelconque agit, invisiblement peut-être, mais sûrement, aux plus lointaines distances. Quand nous prétendons ne nous venger que d'une personnalité déterminée, notre vengeance porte plus loin, atteint des innocents qui n'en peuvent mais, devient la source et la cause de nouvelles injustices, de nouvelles et imméritées souffrances. Si nous y songions davantage, sans doute serions-nous plus justes, et nous laisserions-nous moins entraîner au courant de nos passions ou de nos caprices. Un exemple seulement : nous avons tous gardé, n'est il pas vrai ? le souvenir de la guerre du Transvaal. Nous n'y étions pour rien, ne l'ayant ni voulue ni conseillée. M. Chamberlain nous était assez indifférent. Qu'il se rattachât en politique au parti libéral, ou au parti conservateur, nous n'en avions cure. C'était affaire à lui et à ses électeurs. Cependant, nous avons tous ressenti le contrecoup de la guerre déchaînée par ses louches manœuvres. En ne voulant frapper que les Boers, il nous a atteints nous-mêmes. Les difficultés de la vie se sont aggravées pour tous, par le renchérissement de quelques denrées de première nécessité. Qui sait si quelques-uns de nos enfants n'ont pas été absolument ses victimes, ne sont pas morts par sa faute, sa faute uniquement ? Encore ne parlons-nous ici que de l'action visible, de la répercussion sensible. Si nous pouvions jeter un regard derrière le voile qui nous cache le monde invisible, que n'y constaterions-nous pas ? Que de rancunes, de colères et de haines ! Quels amas de matières inflammables pour de futurs incendies !

***

On pourrait indéfiniment continuer ce chapitre de la solidarité négative, montrer que le mal qui se fait des uns aux autres, prend les formes les plus inattendues et les plus variées. Parfois, en vérité, on dirait que quelque malin génie nous inspire pour plus sûrement conduire nos coups, pour nous faire trouver chaque jour de nouveaux moyens de nuire, et cela dans tous les rangs de la société, à tous les âges de la vie. Un exemple encore, la jeunesse. Le jeune homme se croit tout permis, n'a le respect de rien. Volontiers, il se croit d'autant plus homme qu'il abdique davantage toute dignité humaine, comme si de faire sottises sur sottises, de consentir à toutes les promiscuités, de descendre toute la série des déchéances, lui était un titre d'honneur et de gloire. On est particulièrement surpris de constater en quel souverain mépris beaucoup tiennent la femme, et ce sentiment, le plus beau et le meilleur, qui s'appelle l'amour. Au lieu de se proposer ce haut idéal qui élève l'homme dans les régions des rêves divins, ils ne poursuivent que des satisfactions vulgaires qui, outre qu'elles sont de l'ordre le plus inférieur, offrent les plus grands dangers pour la santé, pour la vie même de ceux qui les recherchent. Que de maladies honteuses et incurables rapportées de la fréquentation de certaines maisons dont la seule existence parmi nous est un déshonneur public ! Le sang vicié pour toujours, la force vitale amoindrie en suite de cette viciation, fatigué peut-être, ayant la nausée de plaisirs trop faciles, on songe à se marier. Mais voyez l'étrange prétention ! Souillé à toutes les boues, le corps et le cœur également pollués, on exige de la jeune fille qu'on veut épouser, qu'elle soit irréprochable sous le rapport des mœurs. Du côté de la barbe est la toute-puissance. A l'homme on passe toutes les libertés, toutes les licences, tout ce qu'il se passe à lui-même. N'est-elle pas déplorable, navrante, cette alliance de toutes les contaminations avec toutes les puretés ? Et le temps ne serait-il pas venu enfin d'avoir à cet égard les mêmes exigences pour l'homme et pour la femme ? Mais si, nous détournant de la femme, nous envisageons l'enfant, la situation est bien plus triste encore. Un homme *qui a fait la vie,* qui est ruiné dans sa santé jusqu'aux intimités de son être, est incapable de communiquer à ceux qui naî-

tront de lui, cette vigueur de corps, cette saine constitution, qui sont d'une si capitale importance dans la vie. Son passé, le passé du père, les condamne à une irrémédiable infériorité dans le dur combat qu'ils devront livrer contre toutes les forces conjurées de la nature et des hommes. Il ne croyait le malheureux, que s'amuser, quand il était jeune et valide. Et voici que chacun de ses excès blessait et tuait, blessait et tuait ceux que, les procréant, il devait aimer et armer pour la lutte. C'est là, n'est-il pas vrai ? un effrayant manquement à la loi de solidarité négative : ne pas faire du mal aux autres, s'abstenir de leur nuire.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre que cette solidarité dont nous nous targuons tant et dont, constamment, nous avons la bouche pleine, nous la violons à tout instant et de toutes les manières. Nous voulons bien que les autres, chacun en particulier, et la société dans son ensemble l'exercent à notre égard le plus largement, le plus complètement possible. Eux ont des devoirs vis-à-vis de nous, devoirs qu'ils sont tenus de remplir, ou l'on verra bien. Mais quant à nous vis-à-vis d'eux, c'est une autre affaire. Dans la pratique de la vie de tous les jours, pour nos paroles et pour nos actes, pour nos pensées surtout, nous réclamons avant tout la pleine liberté de nos aises. La solidarité, comprise d'une certaine façon, exigerait de notre part une surveillance constante, il nous faudrait mettre un frein à notre langue, peut-être la tourner sept fois dans la bouche avant de rien dire. Ce serait horriblement gênant. Aussi ne faisons-nous rien de tout cela, laissant la pauvre solidarité devenir ce qu'elle pourra au milieu du conflit des passions contre lesquelles elle se débat. Est-ce juste pourtant ? Et celui qui se dérobe au devoir est-il bien venu de se réclamer du droit ? Je n'en crois rien.

De tout ce qui précède, il ne ressort pas avec moins d'évidence, que c'est un tort, un tort grave, de ne considérer la solidarité que sous sa forme *gros sous*, ainsi qu'on le fait dans beaucoup de milieux. Les gros sous, sans doute, jouent leur rôle, un rôle d'une importance considérable en cette affaire. Dans une société bien organisée, tous ceux qui ont combattu, tous ceux qui ont fourni leur part au bien-être général, qui ont travaillé sans réussir à économiser, tous ceux-là, les vaincus de la vie, sont dans leur droit quand ils en appellent à la société. Celle-ci leur doit quelque chose. Le leur accorder dans la plus large mesure qu'il se peut n'est que justice. Il n'en est plus de même, quand il s'agit de ceux qui, au lieu de lui être utiles, le pouvant, lui ont, au contraire, toujours été à charge. Nous l'avons déjà dit : A qui ne donne rien, rien n'est, dû. Est-ce à dire que nous abandonnerons les faibles, les infirmes, ceux qui, pour une raison ou une autre, sont incapables de suffire à leurs besoins ? Non, certes. Mais ici interviendra un autre sentiment que celui de la justice. Celle-ci veut qu'il soit rendu à chacun suivant ses œuvres, beaucoup à celui qui a beaucoup fait, peu à celui qui a moins fait. Cela est, on ne saurait le contester, juste, strictement juste, comme il est juste, strictement juste, de pratiquer la loi du talion : dent pour dent, œil pour œil. Oui c'est juste, mais ce n'est que juste. Or, à l'état de civilisation où nous sommes arrivés, de longs siècles après les enseignements que nous ont laissés les philosophes les plus illustres, les penseurs les plus profonds, les plus hommes de bien que notre race ait connus, nous ne pouvons plus nous contenter de ce qui est strictement juste. Il est des cas très nombreux, où nous avons besoin d'être plus que justes charitables.

Je sais bien que le mot *charité* sonne mal aux oreilles de nos contemporains, qu'il est bas coté dans le monde d'aujourd'hui. Je ne puis pourtant m'abstenir de m'en servir. C'est, quoi qu'on en ait dit l'un des deux ou trois mots les plus sublimes de notre langue. Bien entendu, il ne faut pas le prendre dans le sens mesquin, étroit, misérable, qu'il a dans le langage courant, mais dans sa haute et large acception primitive, dans celle que lui donnait l'apôtre, quand il la plaçait au-dessus de l'espérance et au-dessus de la foi, ou qu'il la définissait ainsi : « Quand même j'aurais toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Et quand même je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, et que même je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité n'est point insolente ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est point malhonnête ; elle ne cherche point son intérêt ; elle ne s'aigrit point ; elle ne soupçonne point le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice mais elle se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité ne périra jamais. » (I, *Cor.*, ch. XIII, v. 2-7.)

Voilà comme il convient de comprendre la charité. Vous serez, j'en suis sûr, de mon avis, si j'affirme qu'elle a encore, qu'elle aura toujours quelque chose à dire à nos cœurs et à nos consciences. La loi peut m'obliger à être juste, à rendre à chacun ce qui lui revient pour son travail ou sa peine. Elle peut me contraindre à donner pour les déshérités de la vie telle part de mon bien, même péniblement acquis, qu'il lui plaira de fixer. Elle peut établir des lois de solidarité extérieure d'une rigueur excessive. Il me sera impossible de m'y soustraire, étant donnée ma faiblesse, et étant donnée la puissance qu'elle tient de la masse sociale. Maîtresse des corps il lui est loisible, non seulement d'être juste — ce qui est son devoir — mais même d'être injuste, d'être criminelle, d'être inique. Sa force, appuyée sur l'opinion publique, lui servira d'excuse. Il arrive que nous nous écrions, inconscients, comme les juifs du temps de Jésus : « Que le sang de l'innocent retombe sur nous et sur nos enfants. » Toutes ces choses, la loi, l'État les peut. Il est un domaine où son empire s'arrête, où sa force se brise. Ma pensée lui échappe, mon sentiment reste libre. Je dirige en maître, envers et contre tous, j'oriente, comme il me plaît, ma vie intérieure, la plus précieuse, au fond, celle qui importe davantage, celle aussi d'où procèdent toutes les manifestations sensibles qui révèlent mon individualité. C'est à ce domaine intérieur que je revendique comme mien, comme mien proprement, qui me rend fort contre toutes les oppressions, qu'appartient cette fleur de la nature humaine : la charité. Vous aurez beau légiférer, faire loi sur loi, jamais vous ne m'obligerez d'aimer mon prochain, de lui donner ma vie, de lui donner mon cœur surtout, si ma libre volonté y répugne. Le consoler dans ses afflictions ; le soigner dans ses maladies les plus hideuses ; lui tendre une main secourable au moment où, de chute en chute, il va disparaître dans les abîmes ; le suivre, pour le sauver, dans les bouges ou les fanges où se complaît sa bassesse dégradée ; toutes ces choses relèvent uniquement du for intérieur, de la libre conscience, d'où elles jaillissent spontanément. Personne n'a droit, personne n'a pouvoir sur elles. Elles se pratiquent librement, volontairement, par *charité*. Nous sommes dans un domaine qui dépasse la stricte justice, et la simple solidarité. Ce n'est plus du devoir, c'est, je le répète, de la charité. C'est donc bien à tort qu'on s'effraie du mot ou de la chose : charité. Où la solidarité épuise sa force et son droit, où la justice s'arrête impuissante et lasse, c'est elle qui entre en scène. Son œuvre est et restera la plus haute, la plus merveilleuse, la plus divine qui soit. Elle éliminée, elle disparue, l'humanité aurait perdu son plus beau fleuron, et le monde, ainsi déserté, ne nous offrirait plus que des cœurs secs et morts.

La science, qui étudie les faits et leurs conséquences, qui va de l'avant sans autre souci que la vérité, la science nous dit que les faibles, les misérables, les infirmes, tous ceux qui ne suffisent pas à leur vie et à leurs besoins, sont une entrave et une menace pour notre civilisation, un poids mort que nous traînons à notre suite, au risque de la

déchéance de notre race. A l'en croire, nous devrions les sacrifier sur l'autel du progrès, comme les anciens exposaient aux bêtes, ou à la mort par la faim, les enfants mal venus. Et, il faut l'avouer, à son point de vue, le point de vue de la vérité, qui est ici celui de l'utilité immédiate, à son point de vue, la science a raison, tout à fait raison.

Mais autre est le langage de la charité, autre son but. Elle veut tout sauver. Elle va vers les ivrognes pour essayer de les arracher à leur vice. Elle tend la main vers toutes les déchéances et toutes les souillures, dans un immense désir de rendre tous les coupables, quels qu'ils soient, à la dignité d'une vie honnête et pure. Sa pitié va jusqu'aux paresseux, jusqu'à ceux qui, le pouvant, ne rendent aucun service à la société, et qui, en conséquence, n'ont rien à lui réclamer, qu'il serait juste d'abandonner à leur détresse, attendu qu'il faut rendre à chacun selon ses œuvres. « La charité espère tout et supporte tout. »

***

Mais revenons un moment à la solidarité, avant de conclure. Nous avons essayé de montrer, trop brièvement, trop superficiellement, de quelle somme énorme le mal diminuerait dans le monde, si nous pratiquions avec soin, avec constance, la loi de solidarité négative. Cette solidarité pourrait se résumer en ces mots : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fissent. » La solidarité positive, complément nécesaire, complément indispensable de la première, est de même tout entière dans ces mots : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fissent. » Mais eussions-nous épuisé la question a ce double point de vue, il resterait bien à faire et bien à dire. Il faudrait montrer comment le présent est solidaire du passé. Nous avons des préjugés qui nous viennent directement de nos ancêtres, des façons de penser, de parler, qui sont les leurs. Nous avons hérité d'eux, avec le mal qui est considérable, des avantages nombreux et divers où sont cachés, comme le germe dans la graine, de nouveaux et de plus nombreux biens. En somme, presque tout ce que nous avons, et presque tout ce que nous sommes, nous le devons à ceux qui ne sont plus. Nos richesses et nos économies, tous les travaux et tous les capitaux : chemins de fer, canaux, routes, fontaines, champs défrichés, terrains améliorés, marais désséchés, villes construites, habitations de toutes sortes et en tous lieux ; trésors littéraires et artistiques, chœfs-d'œuvre de la littérature, de la peinture, de la musique... tout cela, dont nous vivons, c'est l'héritage du passé, de ce passé que nous croyons mort et disparu, mais qui est bien plutôt éternellement présent et vivant. C'est de lui que nous tenons nos aspirations, un peu inégales, intermittentes, vers un idéal supérieur, comme aussi nos retours passagers mais trop fréquents vers l'ancien état de barbarie.

Les rapports du présent avec le futur, la solidarité de nous à nos descendants, ne seraient pas moins intéressants à étudier. Il s'y joindrait une idée de responsabilité grave pour nous. Puisque demain héritera d'aujourd'hui, ne devrions-nous pas faire des efforts, le plus d'efforts possible, pour lui laisser, s'il était possible, un héritage net de tout déficit ? Est-ce à ce but que nous marchons, quand nous laissons l'alcoolisme faire la tache d'huile parmi nous ? les haines s'exciter toujours plus vives entre les citoyens ? les négations, plus hardies et plus absolues, s'afficher plus audacieuses ? le matérialisme nous envahir, et rabaisser l'idéal de l'humanité au niveau presque de celui de la brute ? Il n'est pas nécessaire de résoudre la question. Il suffit de la poser !

Il y aurait enfin à arrêter nos regards sur un dernier point. L'humanité ne s'étend pas seulement dans le temps : présent, passé, futur. Elle s'étend aussi dans l'espace. Il y a l'humanité des vivants et il y a l'humanité de ceux que nous appelons les morts. Nous agissons sur eux, ils réagissent sur nous. La solidarité qui nous lie aux nôtres, à ceux que nous avons connus et aimés, à ceux qui, auprès et au loin, ont quitté notre terrestre séjour, cette solidarité n'est pas rompue par la mort. Elle existe aussi nette, aussi certaine, que celle du passé au présent, du présent à l'avenir. Quel sujet à traiter ? Que de choses à dire ? Mais il est tard, il faut conclure.

***

Je lisais il y a quelque temps, dans une vieille petite grammaire, cette simple phrase : « Dieu préfère les mains pures aux mains pleines. » Or, dans la société à laquelle nous appartenons, je vois, me semble-t-il, beaucoup plus de gens occupés à s'emplir les mains, qu'à se les tenir pures. L'un n'a d'autre but que d'y entasser l'or, jusqu'à l'en faire déborder, dût-il, pour aboutir à ce résultat, multiplier les larmes, les souffrances, l'angoisse, la mort ; être, tour à tour, voleur, bourreau, tortionnaire, assassin. Un autre, hanté par l'ambition guerrière, ne rêve que carnage. Il lui faut les hurlements des blessés, le râle des mourants. Plus les canons vomissent de mitraille, plus éclate strident le feu des fusils, plus intense est le cliquetis des sabres se heurtant dans l'inhumaine mêlée, plus les cadavres s'allongent à côté des cadavres, et plus il exulte de joie sauvage. Qu'importent les taches sur ses mains, les hontes sur son front, le sang à ses pieds ! Il a joué à son jeu, il est satisfait. D'autres, dont les désirs vont moins haut dans le crime, dont l'instinct les porte vers de moindres culpabilités, ou vers des culpabilités moins apparentes, se rejettent sur les lâches médisances, sur les calomnies viles. Ceux-ci ne frappent pas à coups d'épée. Ils s'en tiennent prudemment aux coups d'épingles, aux coups d'épingles qui ne tuent pas, mais qui blessent, et qui, cent fois, renouvellent les mêmes blessures. La plupart, celui-ci d'une façon, celui-là de l'autre, ne savent pas se garder les mains pures. C'est que les mains pures supposent la pureté du cœur et des pensées. Si vous laissez votre désir s'égarer sur la femme ou la fille du prochain, l'adultère est à la porte : toute pensée tend à sa réalisation. Si vous nourrissez des sentiments malveillants à l'égard des autres, si vous cherchez à les trouver en défaut, avec une maligne satisfaction, méfiez-vous encore. Vous allez tout à l'heure ternir sa réputation, commettre un vol, le pire de tous les vols : un vol d'honneur. Ne regardez pas avec des yeux de convoitise ce qui n'est pas à vous, la tentation de posséder pourrait être plus forte que votre volonté. Quoi que nous fassions contre le prochain ou à son détriment, que nous l'attaquions dans sa vie, dans ses biens, dans son honneur ou dans ses affections, nous trahissons également la loi de la solidarité. Nous aurons, cela est possible, cela est probable même, les mains pleines ; à coup sûr nous ne les aurons pas nettes. Or, l'essentiel, la seule chose, à vrai dire, qui importe, c'est de les avoir pures. La loi de solidarité ne sera vraiment réalisée qu'à cette condition.

DANIEL METZGER.

NOTRE ŒUVRE

Résultats de notre œuvre de secours pendant l'année 1903.

Reçu de divers au 31 décembre	447 fr.	70
Produits de la salle Paul-Bert	300	10
Produit de la tombola	453	00
	1.200 fr.	80
Reste de l'année 1902	100	70
	1.301 fr.	50
Distribué (secours immédiat) pain, charbon, location, etc	333 fr.	95
Dix-huit pensions de 50 francs l'une	900	00
	1.233 fr.	95

Reste à nouveau pour 1904 : 1.301 fr. 50 — 1.233 fr. 95 = 67 fr. 55.

A. B.

Le Gérant : A. BOUVIER.

1-2-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 318. 10 Centimes. 16-29 FÉVRIER 1904.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

FÊTE ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Le Bureau fédéral porte à la connaissance des fédérés qu'il a décidé, dans sa séance du 3 janvier, que cette fête anniversaire serait célébrée par la Fédération en une conférence qui sera faite dans la vaste salle du restaurant Michaud, ancien établissement Denis, cours Lafayette, 230, par M. Georges Fulliquet, docteur ès sciences, le savant si connu et tant apprécié du public lyonnais. L'entrée en sera gratuite.

A l'issue de la conférence, qui aura lieu à 3 heures de l'après-midi, sur un sujet qui sera fixé ultérieurement, un banquet réunira tous les fédérés, qui auront à cœur de rehausser par leur présence l'éclat de cette fête de la pensée donnée en l'honneur de celui dont les écrits, les révélations apportèrent au monde autant de douces joies que de sûres espérances. L. B. F.

Fédération lyonnaise et régionale des Spiritualistes modernes

ORDRE DU JOUR

Cinq cents personnes réunies à Lyon, salle des Folies-Bergère, le 27 décembre 1903, à l'occasion de la fête de la vieillesse, donnée par la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, adressent à M. Émile Combes, président du Conseil, l'expression de leur respectueux dévouement, l'engagent à demander d'urgence aux Chambres le vote du monopole de l'instruction publique par l'État, comme pouvant seul permettre aux jeunes générations d'acquérir les vertus civiques et morales nécessaires à l'édification sociale de l'avenir.

Lyon, le 23 janvier 1904.

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu transmettre à M. le Président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes, une adresse de félicitations et de dévouement au Gouvernement, votée par la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, le 27 décembre dernier.

M. le Président du Conseil me charge d'être, auprès des signataires de cette adresse, l'interprète des meilleurs remerciements du Gouvernement, qui a été très touché de cette manifestation.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur, de vouloir bien être, auprès des membres de la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, l'interprète de ces remerciements.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Préfet du Rhône.

LA TÉLÉPATHIE

La communication des âmes. — Pressentiments et visions. — Explication plausible. — Expériences à tenter. — La culture de la force psychique.

L'Océan vous sépare de l'être aimé. La pensée de l'absent, qui ne vous abandonne jamais tout à fait, répand une teinte de mélancolie sur la trame de vos actes quotidiens. Parfois, cependant, l'image devient plus nette, le regret plus cuisant. Presque toujours, la recrudescence du souvenir annonce quelque nouvelle ou présage un retour prochain.

Vous flânez sur le boulevard. Une force intime vous oblige à vous retourner. Vous vous trouvez en face d'un ami, dont la pensée subite vient de vous envahir.

Qui n'a ressenti les mornes angoisses de l'attente ? Pendant de

longues heures et d'éternelles minutes, l'âme court vainement au-devant de la personne attendue ; elle ne rencontre rien. Tout à coup, l'image de l'être espéré apparaît ! Il est encore loin, mais il approche ; la porte s'ouvre, le voilà !

Les dictons populaires attestent la vérité de ces observations intimes : « Les oreilles ont dû vous tinter : nous avons parlé de vous hier soir. » Ou bien le proverbe : « Quand on parle du loup, on en voit la queue ! »

Donc, c'est un fait cent fois vérifié, que les pensées se joignent à travers l'espace, que les cœurs s'étreignent à distance, que l'absence matérielle n'interrompt pas les mystérieux entretiens des âmes.

Ces phénomènes, qui relèvent de la télépathie inconsciente, n'avaient pas encore reçu d'explication scientifique. Les sceptiques disaient : « Pures coïncidences ! » Mais quand les coïncidences sont tellement fréquentes, quand chacun en a remarqué mille fois la répétition, le hasard n'explique rien. Il faut bien chercher alors une relation de cause à effet.

Les mystiques imaginent que les âmes ont la faculté de vagabonder hors des corps, qu'elles possèdent des sens immatériels, affranchis des lois de l'espace et du temps. Mais comment peuvent-elles se détacher ainsi des corps, sans cesser de les animer ? Or, ces unions sympathiques de pensée s'opèrent dans l'état de veille, sans extase, sans catalepsie, sans que le cours ordinaire de la vie soit interrompu.

Supposez, au contraire, que le corps humain, comme tant d'autres substances, soit doué d'une puissance radio-active spontanée, qu'il soit lui-même une source de vibrations capables de produire instantanément, à travers un milieu infiniment subtil, des vibrations induites dans le système nerveux de l'être sympathique, tout devient clair, ou du moins explicable.

Il n'est plus besoin de recourir au hasard des sceptiques ou aux hypothèses invérifiables, sinon absurdes, des mystiques. La télépathie devient un phénomène naturel, et qui peut être soumis, comme toutes les autres lois physiques, à l'observation et à l'expérience.

∴

S'il est vrai que les rayons N de M. Charpentier émanent de nos cerveaux, de nos fibres nerveuses et musculaires, avec une intensité qui varie suivant l'effort de la volonté, et qui se traduit par des variations lumineuses sur la plaque fluorescente, ces rayons ou vibrations se produisent suivant certaines lois, qu'il est urgent d'étudier et de vérifier.

Ainsi, on a remarqué que ces effluves traversaient la plupart des obstacles matériels, mais que, cependant, certaines matières, telles que le papier mouillé, les interceptaient ou les faisaient dévier.

Il y a là une expérience à tenter.

Les rayons N, avons-nous dit, peuvent être le véhicule de la force psychique, et produire chez l'être sympathique, c'est-à-dire accordé à l'unisson, des vibrations induites correspondantes, d'où ces accords de pensée et de volonté qui étonnent les non-initiés.

Eh bien ! il y a des hommes qui, par privilège naturel ou par exercice, possèdent au plus haut degré la puissance d'émettre ces effluves nerveux et d'en régler la projection. De plus, chacun de ces hommes exerce spécialement son action psychique sur un autre être, accoutumé à subir son influence. Telles sont les relations d'hypnotiseur à hypnotisé, de suggestionneur à suggestionné.

Pourquoi n'entreprendrait-on pas une série d'expériences, dûment contrôlées, qui permettraient d'établir que la suggestion obéit à des lois analogues à celles des rayons N ? Il ne s'agit pas de vérifier encore la télépathie à distance infinie. Mais qu'un docteur de l'école de Nancy, habitué à communiquer sa volonté ou sa pensée à ses malades, interpose un écran de papier mouillé entre lui et son sujet. On verra si sa puissance demeure intacte, et si la transmission psychique n'est pas interrompue ou modifiée.

Expériences difficiles et délicates, car les lois des vibrations N sont à peine entrevues. Elles valent d'être tentées, et sans retard. La science peut en recevoir un progrès immédiat et s'annexer, par suite, de vastes domaines dans le champ indéfini de l'inconnu.

∴

Du moins, grâce au principe des vibrations N, il n'est plus permis de dire que la télépathie est inexplicable, non plus qu'après la découverte du radium, il n'est permis de reléguer le mouvement perpétuel dans le domaine inaccessible des chimères.

Nos efforts de volonté, de passion, de pensée se traduisent au dehors de nous, non plus par une éjaculation de fluide nerveux, par un épanchement du corps astral, mais par des vibrations auto-radiques, qui se répandent à travers l'espace avec la rapidité de la lumière ou de l'électricité. Nous sommes donc tout imprégnés de ces vibrants effluves.

Mais il en est de ces rayonnements psychiques comme des ondes herziennes de la télégraphie sans fil. Ils se dissipent, inutiles et vains, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un appareil récepteur, disposé à vibrer par induction.

Cet appareil récepteur de la vibration psychique, c'est l'âme harmonieuse, l'âme sœur. C'est elle, et elle seule, qui, à la rencontre de l'effluve, entre en mouvement, en émotion. En elle naît la pensée correspondante, le sentiment sympathique. Le souvenir vivace, qui s'est traduit par une forte émission de vibrations, va la trouver à l'autre extrémité de la terre, et évoque le souvenir analogue. La pensée de l'être aimé éclaire soudain l'âme sœur, comme la lumière du soleil éclaire la lune et les planètes. Celle-ci renvoie à sa source le reflet de la pensée initiale, de même que la lune nous renvoie la lumière cendrée qu'elle a reçue elle-même du reflet de la terre.

Ainsi les êtres vivants, créés pour se comprendre et s'attirer, se renvoient les effluves psychiques, ainsi que les astres font éternellement entre eux, dans l'espace obscur, des échanges de rayons.

L'exemple des hypnotiseurs et des suggestionneurs prouve que la faculté d'émettre des vibrations nerveuses, de les répandre au dehors, de les concentrer sur des sujets spéciaux, peut être accrue par l'exercice et l'habitude. Il prouve encore que l'éducation peut accorder les âmes au même diapason et créer l'harmonie entre les activités qui émettent et les passivités qui reçoivent.

Ainsi, la télépathie peut devenir, non seulement une science qui rend compte des phénomènes, mais un art qui les reproduit à volonté et qui en augmente l'intensité.

La télépathie se cultivera bientôt, comme se cultivent la force physique, l'intelligence ou la volonté.

Qui sait même si, parmi ces nations de l'Orient où se conservent et se propagent tant de secrets, l'art de la télépathie n'est pas déjà parvenu à produire ces prodiges fabuleux que rapportent les voyageurs, et que l'incrédulité occidentale se refuse à admettre ?

L'empirisme, tout comme l'imagination, a souvent devancé la science. La féconde nature réalise tous les possibles. Le merveilleux n'est pas l'impossible.

(*Le Matin*, 28 décembre.)

L'ÉCUEIL

L'écueil dont nous voulons parler est celui sur lequel sont venus échouer, depuis que l'homme vit en société, tous les efforts des penseurs, des philosophes et des initiateurs de l'humanité. De tous temps, pour excuser à ses propres yeux ses travers, ses vices et ses méfaits, l'homme a invoqué, à l'heure où sa conscience le vitupérait, cette raison facile et singulière qui n'était autre en somme que celle de ses semblables : qu'il serait bien sot de s'imposer une discipline tandis que les autres ne se refusaient aucune des satisfactions et des joies de la vie ; que les vertus se rencontrent si rarement que ce serait duperie de s'astreindre à les pratiquer. Entré dans cette voie funeste, insensiblement la conscience s'est émoussée, les sentiments généreux se sont atrophiés et ont fait place à l'égoïsme, qui a régné en maître dans le cœur de l'homme. Dès lors il ne pouvait plus être question d'union, de fraternité. L'homme est devenu un adversaire pour l'homme. Préoccupé uniquement de donner satisfaction à ses intérêts personnels et à ses passions, il dissimule sa pensée et fait taire ses scrupules ; s'il lui arrive même d'user de procédés déshonnêtes, il s'absout en se disant que dans la lutte pour la vie tous les moyens sont bons pourvu qu'on réussisse et que les apparences soient sauvées.

A cet égard, l'état d'âme de l'humanité actuelle ne diffère pas de celui de tous les âges. C'est un legs de l'atavisme et, dans leur ignorance profonde, les hommes semblent avoir pour unique souci de l'entretenir précieusement dans leurs relations. Ces tares provenant de notre passage dans l'animalité se sont ainsi invétérées, comme trop souvent nous le constatons autour de nous, le cœur navré de ne pouvoir y remédier. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'au récit de quelque duperie, de quelque nouvelle escroquerie audacieuse de gens dénués de sens moral, on entend des parents tenir ce langage à leurs enfants : « Vous voyez toute la laideur de l'humanité. Gardez-vous d'être trop bons, car dans la vie il faut toujours s'attendre à être dupé ! »

Eh bien ! voilà l'écueil, car dès lors l'enfant s'applique à réprimer les élans généreux de son cœur. De certains faits isolés, il conclut au général, et voilà comment s'accrédite cette persuasion en somme erronée, parce que trop absolue, que l'humanité est composée de dupeurs et de dupés. Qu'on se tienne en garde, le cas échéant, contre les agissements malhonnêtes, d'accord. Mais en quoi cela exclut-il la pratique du bien ? Est-ce que la vraie bonté ne doit pas être éclairée ? Et à défaut de discernement, l'expérience ne suffit-elle pas à nous prémunir, sans que, sous prétexte de nous défendre, nous étouffions en nous les sentiments les plus nobles et qui sont notre honneur, puisqu'ils sont inspirés par le principe divin qui nous anime ? Selon la belle devise du spiritisme : « Hors la charité, pas de salut », loin de haïr et de condamner nos frères ignorants qui s'abandonnent, ne devons-nous pas plutôt les plaindre et employer tous nos efforts à ouvrir leurs yeux à la lumière et leurs cœurs à l'amour ?

On objectera que l'égoïsme est la caractéristique de l'humanité prise dans son ensemble ; soit, mais il n'en existe pas moins, à son honneur, bon nombre de gens de cœur pour qui le « chacun pour soi » n'est pas l'unique règle de conduite. Ce qui prouve bien, d'ailleurs, que le cœur humain n'est pas *essentiellement* mauvais, c'est que la plupart des hommes, indifférents, dans la vie courante, à tout ce qui ne les intéresse pas directement, sont capables, dans certaines circonstances, d'un mouvement de pitié et même d'un accès de générosité. C'est qu'une catastrophe ou une grande calamité aura réveillé au fond de leur cœur le sentiment d'humanité qui s'y était endormi, et ravivé, au moins pour un instant, l'étincelle divine ensevelie sous les cendres du personnalisme, mais non éteinte. Il est d'autant plus fâcheux d'entraver l'essor des sentiments généreux, que l'homme vraiment bon exerce sur tous ceux qui l'approchent la plus heureuse et la plus salutaire influence. Et l'on ne saurait trop y insister, cet homme-là est un collaborateur de Dieu même, qui est Amour et Bonté suprême. Bien loin de mettre obstacle au développement du sentiment d'humanité, nous avons le devoir d'y aider de tout notre pouvoir, car ne perdons jamais de vue que l'égoïsme étant notre plus cruel ennemi, il ne faut laisser échapper aucune occasion de le combattre.

Non, l'humanité n'est pas *essentiellement* mauvaise, je le répète, car le plus méprisable des êtres, fût-il un grand criminel, contient en lui-même, à son insu, le principe divin, qui réside à l'*état latent* en tout ce qui est, en tout ce qui vit, et surtout dans l'homme, la plus haute expression du monde manifesté. Mais lorsqu'il est sorti de l'animalité, l'homme est en bas de l'échelle d'évolution qu'il lui faut gravir et même, trop souvent, il perd la douceur et les instincts affectueux que l'on rencontre au plus haut degré chez la plupart des animaux domestiques ; on peut affirmer que le chien, par exemple, est, à cet égard, infiniment supérieur à l'immense majorité des hommes. Il convient, d'ailleurs, d'observer ici que l'animal ne fait, en cela, qu'obéir à la *Loi*, à laquelle il ne peut se soustraire, tandis que l'homme, être conscient, est astreint à lutter constamment contre ses mauvais instincts pour évoluer. Alors entre en scène le libre arbitre, dont l'accroissement est lent tout d'abord. Au sortir de l'animalité, le sentiment du bien et du mal est encore obscur chez l'homme. Il se trouve dans la situation de celui qui pendant une longue période a vécu dans les ténèbres et dont les yeux sont frappés soudain par la lumière du jour. Il s'ignore encore et n'a qu'une notion confuse de son nouvel état d'être conscient. Il lui faudra de nombreux stages dans la vie terrestre pour s'affranchir des tares qu'il a héritées de son passage dans les règnes inférieurs, car l'*âme animale* persiste plus ou moins chez la plupart des hommes, et c'est à elle qu'ils obéissent bien souvent à leur insu.

La maîtrise de l'*âme animale*, c'est la domination en nous de la matière, de toutes les mauvaises passions et la reconnaissance de notre *conscience spirituelle*. Cette maîtrise implique la notion exacte du composé humain, et, par analogie, permet d'arriver à la compréhension du plan de l'univers. N'oublions pas, en effet, que l'homme est un *microcosme*, ou univers infinitésimal, analogue au *macrocosme*, ou univers intégral. La lutte est longue, pénible, cruelle même, pour conquérir la domination de la matière, nécessaire à la spiritualisation de notre être. Combien parmi nous, plus ou moins possesseurs de la vérité, peuvent se dire complètement vainqueurs du « moi » haïssable ! C'est qu'il faut détruire en nous tout ce que nous avons coutume de considérer comme la condition du bonheur sur terre pour y substituer le désintéressement, l'esprit d'abnégation, de dévouement et de sacrifice, c'est-à-dire l'amour de l'humanité.

Or, c'est là précisément ce qu'il importe d'enseigner, et si nous sommes parfois dans la nécessité de nous prémunir contre la malveillance des frères dévoyés qui, dans leur ignorance, se tissent une destinée malheureuse, gardons-nous bien de nous croire autorisés par leur funeste exemple à détruire dans le cœur de nos enfants et de nos amis les germes des sentiments d'humanité dont notre devoir impérieux est au contraire de favoriser l'essor. Le « Aimez-vous les uns les autres » est la loi suprême, et c'est parce que l'homme l'a transgressée que s'est perpétuée la misère sociale.

Spero.

ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

Œuvre et doctrine théosophiques.

Le comte Prozor, consul général de Russie à Genève, vient de publier en brochure une conférence pleine de lumière et de clarté sur des questions qui intéressent tous les groupes spiritualistes, et c'est à ce titre que je crois devoir en parler.

Le comte Prozor nous dit que les idées théosophiques ont leur véritable origine en nous-mêmes ; elles sont nées avec notre vie et se sont développées avec elle. Il définit la théosophie « la recherche de la cause première », recherche par la pensée, par la volonté, par l'étude, par une aspiration vers l'idéal.

L'homme, en prenant conscience de lui-même, se reconnait à la fois un et multiple ; un, parce que ses actes et sa vie entière forment un tout continu ; multiple, parce qu'en réfléchissant il se convainc que sa nature est complexe. Il se sent guidé par un principe moteur dépendant de sa volonté et se demande d'où lui vient ce principe, et ainsi il découvre qu'il possède une âme supérieure à son corps, lequel n'en est que le revêtement. Cette conception a ses racines dans la conscience humaine, obscure et rudimentaire chez les êtres nouveaux, mais lumineuse chez les âmes évoluées.

Le théosophe admet plusieurs corps, autrement dit plusieurs états de matière ; le périsprit s'appelle double éthérique et est revêtu d'autres substances de plus en plus subtiles. (Corps ou degrés sont des mots qui renferment la même idée.) Le « manas inférieur » est la pensée qui sert d'impulsion à l'existence terrestre ; le « manas supérieur », l'aspiration vers la connaissance des lois immuables qui régissent les mondes. Le premier plonge dans le monde des effets, le second dans le monde des causes ; l'un sert de moteur à la personnalité, forme éphémère qui se renouvelle à chaque incarnation, l'autre constitue l'individualité indestructible, immortelle, grandissant, se perfectionnant par les expériences des vies successives. Tout cela s'opère d'après la loi du Karma, mot sanscrit qui signifie action et qui se traduit par cet aphorisme : l'homme récolte toujours ce qu'il a semé.

En montant un échelon de plus dans l'analyse de l'être humain, on trouve un élément supérieur au manas, c'est le corps causal ou penseur. Par la concentration de la pensée, celui-ci participe à la vie universelle, il entre en communion avec l'infini, se transforme en expansion, et cette expansion est un acte d'Amour.

Au-dessus du corps causal, il y a le corps spirituel (ou Boudhi), qui participe par la vie intérieure à la vie du grand Tout. Cette évolution s'achève à un degré encore plus élevé, lorsque l'esprit a la conscience entière, illimitée de l'élément qui est l'essence même de son être (Atma ou corps divin).

L'état atmique ou nirvanique n'est donc point la négation de l'individualité ; seules certaines intelligences vulgaires ont pu l'interpréter ainsi. Les vrais théosophes disent que le Nirvana, loin d'être l'anéantissement de l'individu, est son élévation à la plus haute puissance.

Ce terme « corps », poursuit l'auteur, a soulevé bien des objections. Beaucoup de personnes comprennent que réellement l'âme est revêtue de plusieurs enveloppes : erreur profonde ! Ces enveloppes constituent une unité, et les éléments qui les composent ne sont qu'une seule et même matière plus ou moins affinée, plus ou moins subtile suivant le degré d'évolution. Ainsi fait une substance chimique ; l'eau par exemple, solide à l'état de glace, devient liquide, gaz ou vapeur sans perdre son caractère primordial.

L'idée matière pour les théosophes devient inhérente à tous les états une matière mentale, bouddhique, atmique. La composition de l'Univers est identique à la composition de l'être humain ; les hommes dont la vie intérieure est très puissante arrivent à avoir conscience de ces différents plans ou aspects. Ils sont rares, parce que généralement les sensations extérieures troublent, dérangent l'harmonie intime indispensable pour les percevoir.

Quelquefois, cependant des intuitions, des pressentiments, des impulsions nous sont donnés qu'aucune cause palpable ne saurait expliquer : c'est qu'inconsciemment nous sommes en communication avec le monde spirituel. Lorsque l'être est plus développé, il devient conscient, alors il vit de la vraie vie, vie d'amour, vie d'expansion universelle.

C'est ainsi que se présente aux théosophes avancés l'idée de l'Homme-Dieu, qui est l'idée fondamentale du Christianisme. Quand l'âme est parvenue au point culminant de son évolution, elle sait quelle est sa véritable essence, son vrai *soi* ; alors elle commence à comprendre Dieu, car Dieu n'est pas le balbutiement du début, mais l'affirmation de la fin. Ce n'est pas le premier talonnement, mais la lumière suprême, ce n'est pas la nuit, c'est le jour de l'esprit. Et ce jour se lève quand l'esprit a atteint le point où sa vie fait un avec la vie universelle.

C'est de l'idée de cette unité que naît l'idée de Dieu. L'amour, la volonté qui sont en nous remplissent l'Univers ; les éléments qui constituent notre être permanent sont les éléments qui constituent le grand Etre permanent. La connaissance, l'amour, la volonté sont les trois aspects du Dieu qui se manifeste : de là est née l'idée de la Trinité.

De la connaissance ou du Père naît l'amour, le Fils ; et à la connaissance, à l'amour s'unit la volonté, l'esprit, troisième principe qui règle et ordonne l'Univers, afin que, par l'œuvre d'amour, ce qui est changeant devienne permanent, ce qui est multiple devienne un.

Ainsi s'accomplit l'évolution, qui n'est autre chose que l'affirmation de l'Unité par la Multiplicité, puisque par l'évolution la multiplicité se résout dans l'unité. Dieu, la Nature et l'homme sont les bases, la foi de toutes les religions ; mais cette foi a besoin d'être éclairée par la connaissance, et la connaissance ne s'obtient que par l'effort de toutes nos facultés, parce que les ténèbres de l'ignorance engendrent la peur. Et le vrai théosophe n'a pas peur de Dieu, pas plus qu'il n'a peur de ce qui l'entoure, puisque Dieu est un avec ce qui l'entoure.

Il ne craint pas davantage la mort, car il sait que le corps physique n'est qu'un instrument d'évolution sur le plan physique et que ce corps sera remplacé par un autre tant qu'il conservera le désir de vivre ici-bas. Il sait encore que ce désir éteint, ses facultés mentales le conduiront dans les sphères radieuses où il vivra de la vie véritable, la vie universelle, la vie d'amour ; il sait que l'individualité s'affirme de plus en plus à mesure qu'elle grandit en puissance, en s'élevant de degré en degré. Cela suffit pour bien mourir et aussi pour bien vivre.

Le sentiment que le théosophe a de son unité avec tous les êtres le pousse invinciblement à les aider pour les débarrasser des faiblesses qui entravent leur marche ascensionnelle. Par la concentration de la pensée, il acquiert le pouvoir d'agir sur la pensée d'autrui ; certain que chaque homme possède en lui un principe divin, il fait le sacrifice de son propre calme pour l'amener chez les autres, afin que ce principe parle et se manifeste.

Voilà la morale théosophique. Elle n'a ni formule, ni précepte, elle ne violente pas les êtres, elle veut au contraire les rendre libres en les dépouillant de leurs infirmités. Cette libération ne peut se faire que par l'effort intérieur, et c'est cet effort que le théosophe veut seconder. Il veut aider l'esprit inexpérimenté à s'orienter vers le chemin qui conduit au but de toute existence : l'évolution, la vraie connaissance du *soi*.

Les points de repère de ce sentier sont les épreuves qui nous frappent, les événements, fortuits en apparence, mais révélateurs en réalité, conséquences logiques de nos vies antérieures et qui constituent notre Karma. Une application soutenue peut éclairer ce point obscur, et tout cela ensemble constitue le Dharma. La connaissance de notre Dharma, telle est la tâche ardue qui nous incombe. Il ne s'agit pas de nous enorgueillir de nos vertus, qui ont pu être des vices transfigurés par le travail de la volonté, ni de pleurer sur nos fautes, car le découragement engendre la peur, et la peur paralyse l'énergie. C'est la diminution de notre force de volonté qu'il faut redouter, parce que cela entrave notre marche progressive.

Nous avons certainement des guides, nos frères aînés qui, ayant parcouru toute la route, ont pour mission de nous aider ; mais leur amour s'exprime en activant l'évolution et non en la contrecarrant. Ils n'interviendront donc que pour nous stimuler, nous aiguillonner, nous exalter et, en effet, c'est de l'exaltation que naît la lumière ; l'exaltation est le commencement de la Sagesse, elle ne conduit pas au vertige, au contraire, elle augmente la lucidité dans la solution de problèmes de l'Univers, en faisant naître l'intuition.

La Théosophie étudie toutes les manifestations de la pensée humaine qui servent de base aux religions de tous les peuples ; elle recueille toutes les Écritures, tous les symboles et toutes les œuvres de la sagesse universelle fondues en une seule, parlant le même langage. L'ésotérisme caché sous l'exotérisme révèle la même vérité, c'est-à-dire le Dieu *un* dont tout émane, où tout revient.

La Théosophie ouvre ses portes aux enfants, aux ignorants ; aux savants, aux riches, aux pauvres : « elle ne veut pas de tour d'ivoire ».

Ce qu'elle veut, c'est aider l'homme à atteindre la cime sereine où l'esprit trouve la paix, d'où la vue s'étend jusqu'aux horizons les plus lointains ; d'où la pensée, dans un sublime élan, s'élève librement jusqu'à la Cause suprême.

... Tel est le résumé succinct d'une des plus belles conférences qui ont été données à Genève. Il n'est pas possible d'envisager l'individualité humaine d'une manière plus élevée : le conférencier fait vibrer les forces les plus nobles, conduit son auditoire sur les plus hauts sommets et remplit les âmes de lumière.

La vraie fraternité, la solidarité, tels sont les chemins qui conduisent l'homme au but pour lequel il a été créé : la communion avec la Cause des Causes, communion où l'être, tout en conservant son individualité, participe à la Vie Universelle, vie d'amour, de félicités sans limites...

Signé : Un Spiritualiste.

LOGOMACHIE

On a dit et redit cette vérité, que si Dieu a fait l'homme à son image, celui-ci le lui a bien rendu.

C'est spirituel, mais peu explicite.

Discuter sur Dieu, son existence ou sa non-existence, me semble aussi puéril, toutes proportions gardées, que de discuter sur le fait que les planètes sont ou ne sont point habitées. Qu'en savons-nous et qu'en pouvons-nous savoir ?

Nous ne pouvons connaître Dieu.

Dès lors, comment discuter sérieusement sur ce sujet plus que transcendant.

L'école positiviste, par la bouche de Littré, a fort intelligemment déclaré que Dieu est l'*inconnaissable*.

On ne saurait être plus sage.

Cela coupe court à tout absolument, et, bien qu'étant une affirmation, réserve à l'heure ignorée encore de la connaissance toute explication.

Les religions issues du védisme, comme la catholique par exemple (par le bouddhisme), ont déclaré que Dieu est un pur esprit, infiniment parfait, etc...

C'était assez pour l'âme, mais insuffisant pour la raison.

Quelques philosophes comme Kant font de Dieu la Raison et la Loi consciente de l'Univers.

Cela dit beaucoup aux évolués, mais rien aux masses.

La Bible a fait de Jéhovah un être anthropomorphe, venant parfois sur la Terre, se communiquant aux hommes, se fâchant, se vengeant, se calmant, etc...

L'art du moyen âge a représenté Dieu, comme jadis faisaient les Romains de Jupiter Tonnant, planant sur des nuées, dans une majesté sereine de vieillard auguste.

Enfin l'imagerie prétendue religieuse des catholiques contemporains a fait de même, en amplifiant encore par des cœurs saignants, transpercés de flèches et environnés de rayons lumineux.

Il est évident que toutes ces platitudes et ces inepties ont beaucoup contribué à objectiver l'idée d'un dieu anthropomorphe dans l'esprit incultivé des masses.

Mais cela, c'est déjà le passé, qu'il est aussi inutile de regretter que d'invectiver, puisqu'il est entendu, n'est-ce pas, que nous évoluons.

Or, l'idée de Dieu est restée dans les masses, comme la personnification de l'absolu, dans ce que nous pouvons en concevoir, c'est-à-dire l'infini et l'invariable en tout : l'immanente justice, par exemple, cette aspiration si radieuse, si puissante, si vibrante de l'Humanité tout entière.

Et bien cela est bon et vrai en soi et n'est, en rien, contraire à ce que, dans l'état de nos connaissances, nous pouvons concevoir des lois supérieures qui régissent le Cosmos.

Dès lors, pourquoi prétendre effacer du concept général l'idée divine, puisqu'elle est adéquate à l'idée suprême d'éthique ou de morale que se font de l'Absolu les masses évoluantes ?

Non seulement cette prétention est vaine, mais elle entraîne à un combat de mots, à une véritable logomachie, qui demeure sans résultat utile.

C'est la réflexion que je me faisais en lisant l'article de *la Paix universelle* du 1er-15 janvier dernier, intitulé : « Évolution de l'idée religieuse.

M. J. Blain, son auteur, y déclare en effet :

« L'habitude que les religions anciennes, qui font encore notre éducation, nous ont donnée d'idéaliser nos pensées en Dieu, de ne voir que le ciel comme l'aboutissant de nos rêves de justice et de bonheur, fait qu'en notre conscience rien n'est vivant que Dieu, que Dieu tenant la place des réalités, isolant cette conscience de ces réalités vivantes et contingentes, qui lui sont pourtant nécessaires pour l'exercice de sa souveraineté et la connaissance de tous ses devoirs. Il nous semble que là réside la cause de l'infériorité d'action morale de la part des hommes se disant religieux ou simplement déistes, que l'on constate à notre époque.

La science naturelle, dépouillée de toute métaphysique, nous a habitués à raisonner avec logique sans nous laisser prendre à la magie des mots.

Le sentiment religieux peut exister en dehors de l'idée divine, sans laquelle on peut trouver l'unité.

Il est aussi difficile de croire l'Univers créé par Dieu que de croire qu'il a toujours existé, parce que, dans la première hypothèse, il nous faudrait expliquer qui a créé Dieu et que l'éternité de l'Univers, qui tombe par quelques parties sous nos sens, est aussi facile à comprendre que l'éternité divine.

Si vous me dites que l'Univers ne s'est pas fait de lui-même, comment me soutiendrez-vous que Dieu s'est fait de lui-même?

« Anacharsis Clootz disait, à la tribune de la Convention : « N'allons pas expliquer l'existence d'une nature incommensurable par « l'existence d'une autre nature incommensurable. Vous cherchez « l'éternel hors du monde et je le trouve dans le monde. Je me con- « tente du Cosmos incompréhensible, et vous voulez doubler la « difficulté par un Théos incompréhensible. »

« On ne peut nier qu'aujourd'hui les hommes de progrès, les intelligences les plus actives et les cœurs les plus généreux, s'ils ne sont athées, du moins ils ne laissent l'idée divine au second plan et n'en fassent plus le principe souverain par excellence.

« C'est que les droits de l'homme sont toute une doctrine philosophique, qui a arraché du ciel la souveraineté qui appartenait à Dieu seul pour l'apporter sur la terre et la donner à tous les hommes. C'est que la science nous a révélé bien des lois, qui nous ont donné une conception différente de la vie universelle et des vues nouvelles sur l'organisation des peuples. Nous comprenons, de plus en plus, que si l'individu n'est rien par lui-même, s'il n'est même pas libre, il devient tout-puissant par sa fusion dans l'unité sociale, et que ces unités sociales que l'on nomme nations ne seront véritablement puissantes et libres, à leur tour, que lorsqu'elles se fondront dans l'unité humaine, pour former la grande famille fraternelle des terriens.

« L'idée chrétienne, aux premiers siècles de notre ère, comme l'idée socialiste de nos jours, n'acquit une grande puissance de développement que parce qu'elle représentait, incarnait la protestation de justice et d'humanité des faibles et des miséreux, contre les puissants et les riches; contre ces égoïsmes conservateurs et barbares, qui, pour se maintenir et accaparer toutes les jouissances, livrent le monde à l'erreur et bercent la crédulité des foules qu'ils exploitent. »

Et notre confrère termine en adjurant les spirites, en présence de la grande évolution qui s'opère dans les esprits, de se libérer de l'esclavage de l'idée divine.

Notre cher confrère nous permettra-t-il de conclure à notre tour :

S'il est vrai que le devoir des spirites n'est point de piétiner sur place, il n'est pas moins utile d'abandonner toute vaine logomachie, toute dispute de mots: Dieu! mais révérons-le en notre âme — si nous en possédons l'intime conscience — comme le mystérieux et ineffable Inconnu planant sur le Cosmos, et puis, marchons ferme en avant, sans plus prétendre à le comprendre qu'à nous tourmenter de savoir si la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel sont ou ne sont pas réalisables.

Qu'est-ce que cela peut bien nous faire, je vous le demande?

Ah! ce qui, à mon sens, doit primer toutes choses à l'heure présente — heure haletante d'émoi — c'est de tendre invinciblement à améliorer les conditions sociales au sein desquelles nous nous mouvons.

Le vieil adage : *Mens sana in corpore sano* est toujours vrai et applicable, par conséquent.

Oui, cher confrère, oui, spirites, chers frères en croyance, évoluons sur le plan terrestre, puisque aussi bien c'est sur celui-là que nous sommes, et, pour Dieu! ne nous payons pas de mots.

Persuadons-nous que, s'il est vrai que nous commençons à avoir conscience de notre autonomie, des lois d'équilibre et de justice qui règlent le Monde dans la suite du temps et l'étendue de l'espace, c'est parfait, c'est splendide; mais enfin n'oublions pas que la Terre où nous gravitons fait partie du Cosmos et que là aussi doivent quelque jour se manifester ces si belles lois d'équilibre et de justice que nous nous plaisons tant à admirer ailleurs.

Or regardons et reconnaissons que nous en sommes furieusement éloignés.

Partout en effet, la force continue à primer le droit. Partout l'altruisme est un grand et noble mot, mais une bien faible réalité. Partout l'individualisme règne en maître absolu et..... vénéré.

Donc, quand l'Humanité, qui souffre tant de cette situation, aura compris qu'au lieu de discuter sur des mots, sur des pointes d'aiguilles, des formes plus ou moins saisissables de constitutions *dénommées* politiques, il serait mieux, parce que plus fécond, de créer un idéal nouveau (le nôtre, par exemple), tangible, rationnel et humain, quand, disons-nous, cette nécessité sera comprise des masses qui présentement grouillent dans un invraisemblable gâchis, alors un grand pas sera fait, parce qu'il est exact que ce que l'on comprend bien s'exécute aisément.

Eh bien, en Europe, nous remuons des idées socialistes, communistes et quelques autres encore, toutes plus différentes, plus divergentes les unes que les autres et selon que nous appartenons à l'une ou à l'autre des petites chapelles qui se fondent sous le vocable de ces idées, nous nous imaginons avoir trouvé une panacée universelle. Alors il arrive cette chose fâcheuse : c'est d'abord qu'on ne s'entend pas du tout, puis, qu'en élaborant de prétendus programmes, on s'aperçoit, oh douleur! qu'ils se combattent entre eux, ce qui n'est pas sans influer sur leur possibilité d'application.

— Encore une utopie ! dit le ploutocrate, qui s'en frotte énergiquement les mains.

— Alors, faudra tout chambarder! disent les combattifs... et il y en a ! Sur ce, une circonstance aidant, une grève, une bagarre, on... fait de l'application : on chambarde.

Arrive nécessairement la répression, parce qu'enfin évolution n'est pas révolution; puis, pour finir, on aboutit à une régression.

Et c'est ainsi qu'on piétine sur place. Et tout cela parce qu'on s'est payé de mots : toujours la néfaste logomachie.

Et pourtant la vérité est une.

Les peuples ne souffrent que de leur injustice collective et réciproque.

Du jour où ils l'auront comprise, cette vérité, leur sort sera changé *en puissance*; il ne restera plus que la mise en œuvre ce qui, je le reconnais, demeurera encore une grosse affaire, mais qui, en somme, ne sera par rapport à l'idée *réalisée en puissance*, dont nous parlons, que comme le règlement d'administration publique vis-à-vis de la loi organique dont il émane.

En fait, mais dans un ordre purement moral, c'est ce que les spirites ont accompli, c'est ce qu'ils proclament et professent depuis un demi-siècle, et il faut reconnaître que cela n'a pas nui à la diffusion de leur doctrine.

Eh bien ! que les autres en fassent autant, si le cœur leur en dit.

J. BEARSON.

Extrait des Cours de Magnétisme

QUATORZIÈME LEÇON

(Suite.)

Somnambulisme, lucidité, revue des théories, possibilité de l'action à distance, preuve de cette action.

Nous sommes arrivés au point où le magnétisme touche de tellement près l'animisme, si bien mis au point par Aksakoff, et le spiritisme, si bien défini par de nombreux chercheurs et savants, qu'il est extrêmement difficile de préciser où il finit et de dire où les autres commencent.

Les relations sont tellement étroites, la ligne de démarcation de

chaque chose est tellement peu tranchée, qu'il est vraiment difficile d'étudier l'une sans pénétrer dans le domaine des autres; et comme la science ne veut rien admettre en dehors de ce qui tombe directement sous les sens, elle est forcément limitée à ce que lui révèle la perfection microscopique de ses instruments de laboratoire.

Pour le penseur tout un monde se révèle dans les plans grandioses de la création; armé de sa raison comme instrument d'analyse, il étudie le plan invisible, pour lui devenu aussi réel que s'il le touchait de la main, le voyait des yeux et l'entendait de ses oreilles; et dès cette vie, participant en réalité de la grande vie sidérale, il se sait et se sent dans l'immortalité.

Je viens de parler d'immortalité, c'est peut-être empiéter un peu trop loin dans le domaine de la philosophie, quoique logiquement nous soyons arrivés à un point où il serait nécessaire de s'en occuper pour tâcher de comprendre la raison d'être de chaque chose, surtout en ce qui touche à nos maux et leurs causes. C'est là un sujet sur lequel nous reviendrons également: le champ est vaste, et nous avons encore beaucoup à explorer.

Pour aujourd'hui contentons-nous, puisque nous nous occupons plutôt de thérapeutique que de lucidité, de rechercher si, dans l'action à distance, le principe intelligent, l'âme, ne serait pas la seule et vraie cause de toute action connue, vue ou ressentie.

En effet, comment expliquer ces phénomènes de guérisons réputées miraculeuses, qui ont lieu sans autre cause apparente que le simple désir d'un individu possédant en lui les facultés nécessaires.

Ici je ne veux pas encore formuler de théorie. Je me contenterai simplement d'exposer des faits, tout en émettant d'abord cette proposition: que, puisque le principe intelligent peut voir, sentir, analyser pendant le sommeil, il n'y a pas de raison pour que ce même principe, par suite d'un entraînement spécial, ne puisse également voir, sentir, analyser à l'état de veille. C'est là quelque chose que nous pouvons constater nous-mêmes expérimentalement puisque tous les mercredis, et publiquement, nous enregistrons ainsi un certain nombre de guérisons sans même voir les malades; que ceux-ci habitent Lyon, Rome, Madrid ou Berlin, le phénomène revêt toujours la même constance.

Toutefois, avant que de rapporter ce qui m'est personnel ou encore ce qui se produit dans cette salle aux yeux de tous, permettez-moi de vous citer une fois de plus le baron du Potet, qui, parlant de l'action à distance, s'exprime ainsi:

« Lorsque vous n'avez point de sommeil magnétique à craindre, vous pouvez user de ce moyen. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer par quel mystère l'agent magnétique peut se transporter, envoyé et soutenu par la pensée, à une *grande* distance; c'est un fait reconnu. Bien que, par ce développement, les phénomènes magnétiques perdent un peu de leur efficacité, ils suffisent cependant pour entretenir une action commencée et faire du bien. J'ai moi-même plusieurs fois usé de ce moyen, et les malades (bien que souvent ils ne fussent pas prévenus) sentaient eux-mêmes naître les symptômes qu'une magnétisation directe et rapprochée leur avait appris à reconnaître. Mais, lorsqu'il y a sommeil magnétique, vous devez craindre sa reproduction, et, comme vous n'êtes plus là pour diriger et maintenir cette crise dans certaines limites, vous devez éviter de l'abandonner au hasard. Le dormeur magnétique tombe quelquefois, n'étant point maintenu, dans un espèce de somnambulisme naturel; il en commet les actes, et la durée de son sommeil ne peut vous être connu. Il y a là plus de motifs qu'il n'en faut pour que vous soyez réservés dans de semblables expériences, ou plutôt pour que vous en risquiez jamais une. Je conçois que le désir de convaincre les incrédules et de montrer un grand pouvoir ait fait hasarder cette expérience. Beaucoup de magnétiseurs peuvent être cités, qui ont pleinement réussi, mais tous ont eu des craintes fondées sur les suites; quelques-uns même s'en sont cruellement repentis. Un tel pouvoir demande de la sagesse et de la prudence, et le désir de faire le bien ne suffit pas toujours. »

Je dois dire que mes craintes sont moins fondées que celles du Maître que je viens de citer; voici pourquoi: d'abord je ne cherche jamais le sommeil, parce que parfois il présente des inconvénients, ne serait-ce que d'effrayer les familles en face de révélations possibles de la part du malade, ce qu'il est toujours bon d'éviter, de même aussi que pour éviter la curiosité malsaine qui s'éveille en face de ce sommeil particulier.

En second lieu parce que dans l'action à distance je m'arrange autant que possible de façon à localiser l'action magnétique sur l'idée de guérison plutôt que sur l'idée de sommeil, ce qui est très essentiel; de plus, j'ai toujours constaté des résultats aussi prompts et aussi sérieux pendant la veille que pendant le sommeil, que mon action soit exercée à *distance* ou directement; la seule condition pour obtenir de bons résultats, c'est de penser au malade d'une façon assez intense pour arriver à l'influencer.

Ici nous sommes en plein mystère. Comment influencer une personne inconnue, et parfois à de grandes distances, dans un pays que la plupart du temps vous ignorez même géographiquement. Avancer de telles choses est bon tout au plus à faire hausser les épaules, et pourtant les faits sont là, nombreux, faciles même à renouveler chaque jour, comme je suis toujours prêt à le démontrer expérimentalement.

Afin de bien démontrer que je ne me contente pas d'hypothèses, qu'ici tout est réel — laissant théorie et méthode de côté — permettez-moi, malgré ce que vous savez déjà, de vous citer une fois de plus quelques cures dues à l'action à distance.

Je puise au hasard:

Marseille.

MONSIEUR BOUVIER,

Ma femme, le jour de la réception de votre lettre, a commencé matin et soir à unir sa pensée à la vôtre aux heures indiquées.

Elle sent à ces moments-là une fraîcheur parcourir son bras et sa main droite. La douleur qu'elle ressentait dans le creux de la main a cessé; nous croyons donc à la guérison sous peu de temps.

T.

Annoisin (Isère).

MONSIEUR,

Je viens vous donner des nouvelles de la famille, qui à présent est en bonne santé.

Tout va pour le mieux: moi, l'homme désespéré par suite de ma pleurésie purulente, je suis sauvé. Voilà déjà quelque temps que je ne ressens plus de douleurs, je travaille comme par le passé. Je ne puis que vous adresser mes plus sincères remerciements, car la somme que je vous dois est impayable: je vous dois la vie.

Votre tout dévoué, GIDON fils.

MONSIEUR BOUVIER,

Tout en suivant vos bons conseils je me trouve toujours mieux, ma santé devient plus florissante, je mange mieux. Veuillez, je vous prie, me continuer votre action bienfaisante.

Agréez, etc. J.-M. CHANTELOT.

A Saint-Didier-sur-Rochefort (Loire).

MONSIEUR BOUVIER,

A l'heure qu'il est je suis heureux et nous sommes tous heureux de vous annoncer que notre chère fille va tout à fait bien maintenant, elle reste levée une bonne partie de la journée et a repris l'appétit, ce qu'elle mange ne la fatigue pas. Le docteur M. C... a été étonné la dernière fois qu'il la vue de voir un si grand mieux, etc.

P. B..., Drôme.

Tarare (Rhône).

« MONSIEUR BOUVIER,

« Nous venons vous remercier d'avoir bien voulu penser à notre fillette qui, heureusement, va bien mieux et est hors de tout danger.

« CHOLLET. »

Vaise.

« CHER MONSIEUR BOUVIER,

« Je viens vous remercier des bons soins que vous avez bien voulu me donner à distance et qui m'ont bien soulagée. Le samedi 6 septembre, à 3 heures et demie, heure exacte où mon mari était chez vous et au moment même où vous agissiez sur moi, mes douleurs, qui étaient très fortes et continuelles, ont cessé immédiatement. Après, je n'eus pas une minute de fièvre, ce qui a fort surpris les personnes qui étaient autour de moi, et principalement Mlle P..., accoucheuse, qui s'attendait à ce que j'eus beaucoup de fièvre. Tout s'est bien passé, grâce à votre magnétisme bienfaisant, etc.

« E. S. »

rue Gorge-de-Loup.

1er août.

D'un docteur :

« CHER MONSIEUR,

« Voulez-vous que nous fassions une nouvelle tentative de traitement à distance sur moi-même.

« J'ai remarqué depuis une quinzaine de jours que mon pouls radial présente de fréquentes intermittences ; quelle en est la cause ? Est-ce une lésion cardiaque? Est-ce un réflexe ou un trouble nerveux, je ne me suis pas fait ausculter. Seulement je fumais beaucoup et depuis que je me suis aperçu de mon malaise, j'ai supprimé le tabac.

« Malgré cette suppression, l'intermittence persiste, et avec elle une sensation légèrement angoissante.

« De bonne foi, je me ferai un devoir de vous rendre compte *du nouveau* s'il en survient.

« Votre dévoué,

« Docteur F. »

Du même, compte rendu :

« CHER MONSIEUR BOUVIER,

20 août.

« Je vais maintenant tout à fait bien, je suis heureux de vous l'annoncer et de vous remercier de votre précieux concours.

« Je vous remercie également de votre envoi de journaux, qui seront lus avec intérêt et profit par les personnes auxquelles je les distribue.

« Cordialement à vous. « Docteur F. »

En présence de ces faits, et ils sont excessivement nombreux, — personnellement c'est par douzaines que je peux compter les lettres comme celles qui précèdent — n'est-on pas tenté de croire au miracle ou à l'imposture? N'est-on pas tenté de dire que des forces surhumaines, ou insuffisamment connues, président à la production de tous les phénomènes de la vie, ou bien que l'on est constamment le jouet du mensonge?

Eh bien ! s'il en est ainsi, l'homme n'a plus sa raison d'être ; s'il est le jouet du mystère, à quoi lui sert la vie, à quoi servent les dévouements que nous rencontrons chaque jour dans tous les milieux. Heureusement que le long martyr des siècles a permis à l'espèce humaine de remonter des sombres profondeurs du noir mystère aux sommets lumineux qui nous permettent d'envisager la vie sous son vrai jour.

La lente éclosion de la pensée à travers ces forces multiples nous permet enfin d'étudier les lois qui régissent la plupart des phénomènes relatés et enregistrés chaque jour par maints observateurs, et nous constatons, avec bonheur, que chaque pas en avant nous rapproche de l'idéal que nous poursuivons.

Les hommes dominés par la souffrance recherchent le mieux par tous les moyens possibles, et lorsque ce mieux s'est produit, lorsque satisfaits, en apparence, qu'une joie passagère semble réjouir les cœurs et rayonner dans les yeux, d'autres désirs, d'autres aspirations naissent encore pour nous pousser vers le mieux, à la recherche de la vérité qui, quoi qu'on en dise, n'est pas encore dépouillée de tous les haillons dont l'espèce humaine se plaît à la couvrir, haillons que cependant le temps et les bonnes volontés lui arracheront peu à peu ; après quoi, plus conscients de leur destinée et se sachant tous frères, les hommes, s'appuyant sur les faits qui deviennent de plus en plus nombreux et probants, marcheront d'un commun accord, la main dans la main, à la conquête de l'absolu.

A. BOUVIER.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire humoristique, par J. CHAPELOT, officier d'Académie, auteur des *Contes Balzatois*, joli volume de 210 pages. Prix, franco : 2 fr. 30.

Avant-propos de l'auteur.

Sous une forme parfois *badine, folâtre* et souvent *balzatoise*, je vise à attirer dans mes engins anticléricaux — non pas à l'instar de l'araignée qui attend, tranquillement, dans le *milieu* ou dans le *trou* de son filet (selon son espèce), les insectes pour les manger ou leur sucer le sang — mais bien, au contraire, pour mettre à découvert les instincts pernicieux et pervers de ce vampire de l'humanité qui a nom : *cléricalisme*.

Je sais bien que cette profession de foi anticléricale n'est guère de nature à donner à mon Dictionnaire la chance d'une réussite commerciale en librairie ; mais j'ai cru que ceux qui pensent comme moi, augmentant rapidement et de jour en jour, je trouverais toujours assez d'amis lecteurs pour récompenser les efforts que me permettent mes faibles moyens dans la lutte contre l'ennemi de tout progrès.

Si, contre toute vraisemblance, je me suis trompé, je m'en consolerai en pensant que j'ai peut-être contribué quand même à faire évader un rayon de la Lumière-Vérité que l'Eglise romaine tient prisonnière sous son boisseau, depuis le temps qui s'est écoulé entre l'élection du saint Pape infaillible Saint-Pierre et celle du non moins infaillible Pie X.

En 1870-71, nous avons subi l'invasion prussienne — je n'apprends rien à personne. — Eh bien, j'ai la conviction que si nous avions le malheur de continuer à fermer les yeux sur les menées des moines de toute robe, nous serions mis, avant longtemps, dans l'impossibilité de lutter contre l'invasion suprême de la Théocratie.

Je vais terminer, en vous faisant part, chers lecteurs, du grand plaisir que j'éprouvai, en août dernier, en apprenant que Pie X et Rampolla s'étaient mis à pleurer à saintes et chaudes larmes en se donnant la sainte accolade.

Mais — voyez mon entêtement d'hérétique invétéré — on ne m'ôtera jamais de la *caboche*, comme on dit à Balzat, que Pie X pleurait d'une sainte joie et Rampolla d'une sainte rage.

Et vous, lecteurs, qu'en pensez-vous ?

Moi, Balzatois que je suis, je reste convaincu que les antichrétiens se trouvent principalement parmi ceux qui ont cette monumentale prétention — quoi qu'ils n'y croient pas eux-mêmes — de représenter Dieu.

Admirez ce tableau :

Les papes au sommet, les cardinaux, les archevêques, les évêques au milieu, et les curés à la base de cet orgueilleux édifice que tous espèrent toujours voir s'élever jusqu'à Dieu, et qui n'est destiné qu'à s'effondrer sous le ridicule, la risée des hommes sensés et honnêtes, des vrais chrétiens, et sous les efforts de l'armée scientifico-spiritualiste, dont les armes sont pour le moins aussi bien aiguisées que celles du Saint-Esprit.

J. CHAPELOT.

Adresser les demandes à l'auteur, rue Malbec, 91, à Bordeaux, ou à l'imprimerie du *Subiet*, à Matha (Charente-Inférieure).

Le Gérant : A. BOUVIER.

22-2-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 319. 10 Centimes. 1er-15 MARS 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

MASSAGE ET MAGNÉTISME

Lorsque la loi du 30 novembre 1892 a été présentée aux Chambres, la Commission, par l'organe de son rapporteur, le docteur Chevandier (de la Drôme), a déclaré, dans son exposé des motifs, que *les articles visant et prescrivant l'exercice illégal de la médecine ne pourraient être appliqués aux masseurs et magnétiseurs que le jour où ils sortiraient de leurs pratiques habituelles et, sous le couvert de leurs procédés, prescriraient des médicaments, chercheraient à réduire des fractures. Jamais notre intention n'a été de les viser, c'est donc mal à propos qu'ils ont pris l'alarme.*

Qui trompe-t-on ici, pourquoi a-t-on poursuivi des magnétiseurs ?

Ce sont des médecins qui se sont faits les dénonciateurs, mais sans doute ils ont honte du rôle qu'ils ont joué, et aujourd'hui ils se cachent derrière les pharmaciens, qui ne se plaignent pas.

DOCTEURS,

Ceux d'entre vous, qui font passer leurs intérêts personnels avant ceux du malade, méditez ces déclarations de praticiens de la plus haute valeur.

ROSTAN. — Chaque formule médicale est, pour ainsi dire, une erreur.

Professeur LOUIS. — La plupart des méthodes curatives offrent des effets déplorables.

BROUSSAIS. — Le souffrant demande un verre d'eau, ne peut obtenir qu'une dose de poison.

CHAUVET. — La médecine a toujours été plus nuisible qu'utile à l'humanité.

PROPPORT. — Médecine, pauvre science ! Médecins, pauvres savants ! Malades, pauvres victimes, etc.

Les appréciations de ces maîtres feront réfléchir le législateur, qui ne voudra pas sacrifier les malades, en les déclarant propriété des médecins.

LA RÉDACTION.

A Monsieur le Président de la Commission des Pétitions

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

De passage à Salies-de-Béarn, j'ai eu l'honneur de vous adresser, le 29 janvier 1903, la lettre suivante :

« MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONCITOYEN,

« J'ai donné mon concours à la pétition en faveur du massage et du magnétisme dans l'intérêt de l'humanité (ce que j'ai fait toute ma vie). Cette pétition est patronnée par un grand nombre de personnalités marquantes : sénateurs, députés, savants, médecins, littérateurs, etc., et, en outre, il a été déposé à la Chambre 212.749 signatures ; depuis il en est arrivé une vingtaine de mille (1) que je vous ferai adresser, si vous voulez bien m'y autoriser.

« La question est on ne peut plus simple : pour le massage, il s'agit d'exiger la création d'Ecoles de massage comme il en existe en Suède et dans d'autres pays.

« Quant au magnétisme curatif, il peut faire beaucoup de bien et pas de mal, il doit donc être libre, car il n'exige aucun médicament.

« Les pièces que je vous adresse vous renseigneront, et je suis prêt à répondre à toutes vos questions. Comme le rapport ne réclame aucun développement, M. Chenavaz m'écrit que vous pourriez vous

(1) Le total des signatures à ce jour est d'environ 240.000.

en charger ; je viens vous prier de le faire, et cette question bien simple sera rapidement terminée.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Signé : EMMANUEL VAUCHEZ. »

J'ai été très étonné de recevoir, le 2 janvier 1904, un avis émanant de la 6e Commission des pétitions, prononçant l'ordre du jour avec les motifs suivants :

« M. Vauchez Emmanuel demande que les droits des masseurs-magnétiseurs soient définis par une loi complétant celle du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la pharmacie.

« La Commission est d'avis qu'il n'y a point de suite à donner à la pétition de M. Vauchez et qu'il ne lui appartient pas de se prononcer sur une question qui ne relève que de l'initiative parlementaire de chaque député pris individuellement. »

Permettez-moi, Messieurs, de protester énergiquement contre cet ordre du jour. Je ne suis pas seul à réclamer la réforme de la loi, mais serais-je seul, que ma demande mériterait d'être examinée et discutée sérieusement. Vous m'obligez à manquer de modestie en vous rappelant que depuis 1866 j'ai travaillé à la fondation du Cercle parisien et, avec Jean Macé, à l'organisation de la Ligue de l'enseignement, mon nom est associé à un grand nombre de réformes utiles :

1° En 1870, création, en France, de dépôts pour les régiments d'Afrique, afin d'éviter une perte de temps et d'argent en cas de mobilisation.

2° En 1871, pétitionnement en faveur de l'instruction obligatoire, gratuite et laïque, qui a produit plus de 1.400.000 signatures remises à une Commission de la Chambre. Si cette Commission avait fait comme vous, la loi n'existerait pas.

3° Enquête faite auprès des Conseils municipaux sur le même sujet, où près de 25 millions de population se trouvaient représentés, et a amené la transformation du Sénat, puis le vote de la loi par cette Chambre.

4° A la création des bibliothèques et écoles régimentaires.

5° Au mouvement d'éducation militaire de la jeunesse pour arriver à la diminution du service militaire.

6° A l'organisation du sou des écoles laïques.

7° Campagne pour fournir gratuitement des globes, cartes géographiques, tableaux du système métrique, tableaux d'histoire naturelle, etc., à plus de 2.500 écoles de France et d'Algérie.

8° A la création de plus de 1.000 bibliothèques populaires, pédagogiques et sociétés d'instruction diverses.

9° De 1896 à 1898, ouvert une enquête sur la suppression des congrégations religieuses et la séparation des Eglises et de l'Etat.

10° Collaboration en faveur du massage et du magnétisme.

Le magnétisme est une des grandes forces de la nature ; l'arrêter dans son développement, ses applications, sa voie progressive, serait aussi insensé que de supprimer l'électricité sous prétexte de conjurer la foudre.

Le magnétisme est de l'électricité animale (force vitale). C'est un curatif puissant, reconstituant les organes en dissolution. Cette science, se vulgarisant, apprendra aux mères à en appliquer les bienfaits à leurs enfants débiles.

La population française diminue, ou tend à rester stationnaire. C'est un résultat inévitable de la marche de la civilisation ; d'ailleurs, la puissance d'une nation ne se mesure pas au nombre de ses habitants, mais à la valeur de ses enfants, qui auront reçu une meilleure éducation morale et physique. Cette diminution a lieu bien plus par la mortalité de l'enfance que par la diminution des naissances ; qu'on vulgarise le magnétisme, et l'on arrivera au but qu'on cherchera vainement ailleurs.

11° Campagne pour le monopole de l'enseignement par l'Etat, etc.

Je crois, Messieurs, que de pareils états de service méritaient d'autres procédés ; il ne s'agit pas de moi seulement, les 243 mille signatures recueillies sont appuyées par plus d'un millier de personnalités marquantes dont je vous ai adressé les listes imprimées.

Il me semble impossible qu'un examen désintéressé n'amène pas la Commission à modifier ses premières conclusions.

Recevez, Monsieur le Président ainsi que les membres de la Commission, l'assurance de ma considération distinguée.

EMMANUEL VAUCHEZ.

AU LÉGISLATEUR

Au moment où les débats d'une cause toute humanitaire se préparent, grâce à l'activité de l'éminent apôtre EMMANUEL VAUCHEZ, pour enlever ou laisser à l'homme ce qu'il a de plus cher : sa liberté d'action en ce qui touche à sa propriété individuelle, il est bon de jeter un coup d'œil sur les causes qui peuvent annihiler ou aider cette action, lorsqu'il veut travailler et faire valoir cette propriété au profit et pour le plus grand bien de son semblable.

La première de ces causes est le parti pris du monde savant officiel, qui, se croyant lésé dans ses intérêts scientifiques ou individuels, fait des efforts désespérés pour empêcher la diffusion d'une vérité vieille comme le monde.

La seconde est l'action du Gouvernement, qui doit avoir à cœur le respect des droits de l'homme et aider la diffusion de cette même vérité.

Je veux parler du magnétisme humain, qui, nié jusqu'ici parce qu'il était resté dans le domaine de l'empirisme, arrive quand même à avoir droit de cité. La science s'est enfin prononcée, en le débaptisant bien entendu ; le magnétisme, c'est bon pour les vieilles femmes, il faut le laisser de côté. Ce qui est vrai, c'est l'hypnotisme, c'est la suggestion, c'est le vitalisme... et aussi l'effluve magnétique, n'en déplaise aux intéressés. MM. Charpentier et Blondlot viennent de le prouver, toujours après coup il estvra i;d'autres savants et non des moindes, sans parler des profanes, en avaient démontré la réalité il y a de belles années, tant au point de vue expérimental qu'au point de vue de la thérapeutique. Inutile de revenir sur leurs noms, ils sont suffisamment connus.

Sans m'arrêter sur le côté purement expérimental, qu'il me suffise de donner ici l'appréciation de quelques médecins sur ce sujet important, pour montrer que cette chose rejetée et acceptée tour à tour mérite de fixer l'attention des chercheurs en général et du législateur en particulier, puisque c'est sur lui seul que l'homme peut se reposer pour disposer de sa *propriété*, et ici cette *propriété* est l'élément vital qu'il possède et qu'il peut distribuer à autrui, c'est un devoir qui s'impose à toute conscience honnête.

« *Le Gouvernement est institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels et imprescriptibles.* (Droits de l'homme, article premier.)

La *propriété* fait partie de ces droits.

Parlant de magnétisme, le docteur Huguet, du Var, s'exprime ainsi (1) : « Je me fais un devoir d'apporter ici le tribut de ma reconnaissance envers le magnétisme animal, auquel, avec l'enseignement médical plusieurs fois séculaire de mes ancêtres, je dois tout ce que j'ai appris de vrai et d'utile en médecine. »

(1) *Le Magnétisme humain*, 1889.

Après avoir flagellé les hautes cours officielles qui firent défiler sous leurs coups sanglants les martyrs du vrai savoir et de l'humanité, et démontré ce que peut le magnétisme où la science officielle est impuissante, il termine ainsi :

« Nous mettons au défi MM. les suggestionneurs et hypnotiseurs de faire une seule cure dans le genre de celles que nous venons de mentionner et dont les témoins sont tout prêts à affirmer l'exactitude. »

De son côté, le docteur Gérard dit :

« Une grande vérité existe, aveugle qui ne la voit pas : la vie rayonne de tous les êtres forts, elle rayonne même en raison directe de la bonne santé et de la force de l'opérateur ; c'est une loi au même titre que celle qui régit la chaleur ou la lumière, sa puissance se manifeste toujours en raison directe des masses et en raison inverse des distances.

« La vie aussi se transmet, s'infuse et s'ajoute en imposant les mains avec bonté, avec amour sur les déshérités de la santé, et cela en raison directe de notre vitalité, mais aussi en raison de l'amour que nous avons pour le prochain, car il faut être bon pour secourir son semblable avec ses propres forces. »

Ailleurs, après avoir différencié l'hypnotisme d'avec le magnétisme, il conclut :

« La thérapeutique magnétique est de toutes la moins dangereuse à manier, en raison de la douceur de ses moyens d'action et de la similitude de ses principes avec les principes de la vie elle-même. »

De son côté, le docteur Mouton (1), qui voudrait voir le magnétisme entrer dans toutes les familles, dit :

« En ce qui nous concerne, nous tenons pour certain que l'hypnotisation (2), pratiquée sur les enfants en bas âge atteints d'affections dont le diagnostic et le traitement sont particulièrement difficiles, assurerait la guérison de 60 p. 100 de ceux qui, avec les méthodes actuelles, sont fatalement emportés. »

D'après ce qui précède, puisque les médecins eux-mêmes disent que l'homme rayonne une force capable de reconstituer la vitalité où elle fait défaut, et que les êtres les mieux doués peuvent en faire profiter leur semblable, le législateur se fera un devoir de préciser, par un nouveau texte ou par une addition à celui existant, l'article 16 de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la *médecine* et non de la *pharmacie* en se reportant au rapport du docteur Chevandier, député de la Drôme, qui dit :

Tant que les masseurs et magnétiseurs resteront dans leurs attributions respectives, ils ne tomberont pas sous les coups de la loi.

Ce texte n'ayant pas été respecté sous un prétexte quelconque, magnétiseurs et malades ont soumis leurs revendications au Parlement par un pétitionnement couvert de 243.042 signatures, confiants en l'équité du législateur, puisqu'il s'agit d'une œuvre humanitaire au premier chef.

A. BOUVIER.

DE L'ANESTHÉSIE CHIRURGICALE

APERÇU HISTORIQUE

Par le docteur VIGOUROUX, avec lettre-préface du docteur BERTRAND-LAUZE, conseiller général du Gard.

Divinum est opus sedare dolorem.
(HIPPOCRATE.)

Sous ce titre, l'imprimerie Firmin, Moutane et Sicardi : *Montpellier*, vient de publier un travail très consciencieux dû à la plume du docteur Vigouroux, auquel nous empruntons la lettre-préface que nous livrons à la méditation de nos lecteurs :

« MON CHER NEVEU,

Je te félicite, par la simple devise en tête de ce travail, d'avoir fait revivre pour quelques instants Hippocrate, ce grand médecin philosophe, que la microbiologie contemporaine, *absorbante personnalité médicale*, a relégué au plus $n^{ième}$ plan de l'oubli.

Ton étude historique sur les différents modes d'anesthésie intéressera tous ceux qui savent tirer *de l'histoire* ce qu'elle doit donner à l'Évolution toujours en marche ; une synthèse d'idées qui, en se coordonnant dans l'âme humaine bien équilibrée, la guident vers de nouveaux horizons, à la limite desquels surgit un déterminisme de conceptions que l'homme, dans son orgueil incommensurable, croit nouvelles, mais que le cycle des temps anciens, aussi prospère que les nôtres, avait déjà usagé pour les humanités qui nous ont précédé dans *la vie planétaire*.

C'est ainsi que ce que tu appelles le sommeil *hypnotique*, que nos savants contemporains se sont *appropriés* sous le nom d'hypnotisme, n'est en réalité qu'une des formes complexes *du magnétisme* qui était, a été et est encore connu de tous les initiés d'Orient et d'Occident, comme un des principaux rameaux de cet arbre scientifique qui est l'*Akasa céleste*, qui, comme le radium, épanche ses radiations fluidiques indéfiniment, d'atome à atome, de minéral à minéral, de végétal à animal et de ceux-ci à l'homme.

En résumé, l'effluve *magnétique* est partout ; il *infiltre* le consensus planétaire dans ses parties les plus obscures, les plus viles, les plus informes, les plus matérielles, comme dans ses parties les plus pures.

Tout ce qui vit, et tout vit et revit, est un perpétuel échange de *magnétisme*, et les influences planétaires réciproques de mondes à mondes, de vivants à vivants sur ces mondes ne sont que des interpénétrations concentriques et excentriques d'effluves magnétiques réciproques, dont les variations hypotensives et hypertensives sont régulées par la force psychique universelle, Dieu, le maître des mondes, seul organisateur et détenteur de toutes les lois de gravitation condensatrices et extériorisatrices d'effluves radiaires, elles-mêmes irradiées de la loi primordiale qui est toute en lui et lui en toutes.

Si la science classique a pu ainsi de temps à autre, comme par exemple pour l'hypnotisme, prendre à l'empirisme certaines de ses formules et les faire siennes par une interpolation de nom, elle n'a jamais pu faire prendre le change à ceux qui savent que les titres universitaires ne donnent pas seuls le *don* de la vraie connaissance, celle qui ne va pas sans un brin de *sagesse*.

Le magnétisme, son étude, les lois qui le régissent sont du *domaine psychique*, vaste nouveau champ où la science du vingtième siècle va pouvoir puiser largement, ce qui l'obligera à refondre tout son classique actuel dans un creuset qui donnera à l'humanité une nouvelle base, un nouvel alliage, amalgame de science et de foi, éclairées par les effluves psychiques radiaires de tout ordre en une étroite communion.

Chaque jour, cette nouvelle science étend son domaine, aux yeux et à la barbe des savants classiques, ébahis de cette nouvelle doctrine. Les magnétiseurs empiriques Lafontaine, baron du Potet, etc., etc., ont depuis longtemps démontré que le sommeil magnétique offrait à tous les points de vue moins de danger que le sommeil anesthésique, obtenu par un anesthésique quelconque ; il était donc tout naturel que les chirurgiens s'attachassent un magnétiseur puissant pour produire sur leurs opérés, au préalable, ce sommeil si bienfaisant, qui ne laisse après lui aucun déchet, aucun trouble organo-psychique, parce qu'il ne produit dans l'organisme aucun phénomène de double

(1) MOUTON, *le Nouvel Hypnotisme.*
(2) Lisez *Magnétisation.*

décomposition. Cette coassociation, sans doute, diminuerait la personnalité chirurgicale, mais il importe peu, elle est d'intérêt humanitaire. Elle sera donc un jour.

Le sommeil magnétique agit par simple déplacement psychique ; il extériorise l'être et sa sensibilité et ainsi la neutralise momentanément. Après la démagnétisation du sujet, tout rentre dans l'ordre psychique normal, sans que le sang, ce corps organo-psycho fluidique ait subi la moindre altération.

L'éther, le chloroforme par la voie inhalatoire ne sont-ils pas au contraire des déformateurs puissants du globule sanguin, et par suite des irradiations vitales ultérieures ?

Les magnétiseurs, de purs empiriques, non diplômés, s'évertuent depuis de nombreuses années à montrer au monde savant classique que le corps humain dégage des radiations ; de nombreuses épreuves photographiques, prises dans les meilleures conditions de probité scientifique, sont la démonstration vivante de ce fait : mais nos savants classiques de leur côté, s'évertuent à contrecarrer, à nier cette découverte car, sans doute, elle n'émane pas de leur moi, et la confrontation des idées résultantes les obligerait à la répudiation anticipée d'œuvres personnelles qui leur tiennent à cœur, mais qui eux morts vivront l'espace d'un matin ; tandis que le magnétisme, parcelle de la vérité éternelle, comme elle survivra intégralement à toutes les conceptions déformantes, et malgré eux et elles, évoluera pour éclairer l'humanité dans sa marche ascendante.

Les magnétiseurs empiriques, véritables pionniers de la science akasique, ont aujourd'hui la satisfaction de voir l'effluve du radium permettre, sous une autre forme, la démonstration des radiations du corps humain.

MM. Charpentier et Blondlot viennent de construire un appareil révélateur de ce fait ; cela suffit pour donner une fois de plus raison à l'empirisme et permettre à la science de s'enrichir encore une fois d'un fait empirique.

Et la science prise entre ces deux dilemmes : « Frère, il faut mourir », ou « Frère, il faut se rendre », n'hésite pas à choisir le second. Et aussitôt, pour lui donner un acte de naissance classique, elle le débaptise, et de même que les Eglises dans leurs conciles et synodes ont déformé *la pureté primitive et simple du sentiment d'idéal* par l'adjonction de formules humaines, elle cherche ou cherchera pour les besoins de sa cause, des hypothèses complexes de pensée et de dessin pour en donner l'explication.

Je profite de ton travail, mon cher neveu, pour annoncer aux savants classiques qui auraient et ont des idées noires et maléfiques contre la science psychique qui point à l'horizon de ce siècle, qu'ils perdent leur temps ; car un noyau de pionniers à l'ombre de son berceau le protègent, pour que, préservé de l'abâtardissement de tous les dogmes actuels, il puisse relever l'idéal humain et le diriger vers des conceptions nouvelles, qui lui donneront définitivement *une idée plus haute* et plus pure de l'homonculus dans son évolution continue, et de l'idéal suprême, suprême directeur de l'évolution globale des mondes entre eux.

Le travail, le labeur incessant, telle est la loi fondamentale de l'Univers ; travail et vie ne font qu'un dans le tout.

Le travail est le flambeau qui éclaire l'âme et attire à elle les effluves magnétiques de l'ambiance akasique ; ainsi elle s'amende, s'améliore, se purifie, se débarrasse de ses scories, et se meuble pour l'avenir, à vivre ici-bas ou ailleurs, d'effluves magnétiques positifs de plus en plus quintessenciés qui la rapprochent de l'idéal suprême.

La science psychique établira dans l'avenir que, si le travail est pour l'homme le fil conducteur de l'effluve akasique positif, la douleur, est en quelque sorte, aussi pour lui comme le *fil conducteur détertif de toutes les impuretés de l'organisme dans sa constitution trinitaire*. Et alors, s'il est « divin d'apaiser la douleur », de la réguler, il est contraire aux lois de nature de la paralyser par une narcotisation intensive.

L'*abus* des narcotiques est préjudiciable à l'homme malade ; c'est le meilleur moyen d'enrayer les extériorisations négatives allant de l'intérieur à l'extérieur, soit par les *excreta* glandulaires de la peau, soit par les *excreta* des orifices expulsifs divers, qu'il est inutile de nommer ici.

Si le sommeil anesthésique a, en chirurgie, ses légitimités nécessaires, j'estime que la rachicocaïnisation doit être repoussée par tout chirurgien consciencieux ; elle opère dans une région trop délicate et dont on ne saurait, sans danger, modifier *chirurgica manu* les actions tensives, hyper ou hypotensives *liquides* et *fluidiques*.

La bio-psycho-physiologie de l'avenir réserve, à notre avis, aux médecins et aux chirurgiens d'alors, bien des surprises. Peut-être leur permettra-t-elle de simplifier l'outillage chirurgical, qui va tous les jours en se compliquant.

Peut-être enrichira-t-elle la médecine de nouvelles méthodes, qui détrôneront la chirurgie et permettront à la médecine de ressaisir le pavillon qu'elle baisse sans discontinuité devant la chirurgie.

Et les seringues hypodermiques et sérothérapeutiques, au milieu de cette évolution, qui pourra bien être une révolution, que deviendront-elles, les malheureuses ?

Comme les objets de Pompéï ou des générations passées, vivront-elles le sommeil géologique ? C'est un sommeil profond que l'œuvre du temps incruste de son stigmate indélébile, pour éclairer les peuples futurs sur les analogies des conceptions positives et négatives qui les rattachent à leurs précurseurs.

Cordialement à toi.

Docteur A. BERTRAND-LAUZE.

Janvier 1904.

Le magnétisme, l'effluviographie

Quiconque, a éprouvé les satisfactions les consolations que réservent à l'homme les recherches dans l'invisible, ce domaine si longtemps insondable, mais duquel les sciences psychiques ont peu à peu entrouvert les portes, où cependant toute certitude acquise révèle un nouveau mystère à éclaircir, où tout rappelle ces cimes inaccessibles de la nature ne tombant sous les sens, que pour mieux en déterminer l'impuissance, est mû par le désir irrésistible de faire connaître ses impressions de les comparer à celles du plus crédule, de les exposer à celui qui ne sait, d'attirer sur elles l'attention de l'indifférent, de parler à tous du mystérieux infini dont l'observation s'imposa par il ne sait encore quelle force magique à son examen, et au cours de laquelle son esprit de plus en plus actif peut s'enrichir de réalités, de subjectivités, voire même d'utopies que les découvertes, ou plutôt les constatations des scientistes officiels devront tôt ou tard reconnaître comme des vérités susceptibles d'apporter chacune au monde, de nouveaux bienfaits.

Bien rares sont en effet les hommes qui s'inspirent de cet égoïsme étroit cachant avec un soin jaloux ce qu'ont révélé la recherche et l'étude, autant ils sont peu prodigues des biens matériels, autant ils se le montrent des richesses intellectuelles acquises, quel qu'en ait été le prix.

C'est là une constatation que les temps passés et présents nous apportent, et qui n'en fera pas moins la gloire de la postérité quel que soit l'état social qui l'interprète, aussi juste ou injuste que soit l'interprétation.

Les générations de l'avenir ne regretteront jamais cet acte de soli-

darité sociale leur ouvrant des horizons nouveaux qu'elles n'auront plus qu'à explorer pour leur édification personnelle, quelle que puisse être leur apréciation, aussi juste que soit leur jugement sur le véritable sentiment dont s'inspirèrent les semeurs de savoir et d'idées.

Toutefois, quel que soit le zèle déployé dans la divulgation des connaissances acquises, quel que soit celui que les générations apporteront à les recueillir, leur étendue n'en continuera pas moins à démontrer notre ignorance.

De même que toute valeur morale s'évanouit devant celle que les hommes ont le devoir d'atteindre, de même toute découverte s'efface devant le champ immense de celles qu'il reste à faire. Nos acquisitions demeurent restreintes, l'infériorité reste notre partage, au fur et à mesure que s'affirment le progrès, l'évolution. Les générations de l'avenir resteront soumises à ce privilège ; toujours sans cesse l'inaccessibilité se dressera devant elles, comme pour que n'en soient jamais atténuée la somme de leurs désirs, l'étendue de leur ignorance. La joie de leurs conquêtes atténuera bien peu le trouble que l'immensité des richesses universelles à acquérir leur occasionnera. Dans cette angoise se révèle la grandeur de la loi d'évolution, bien faite pour faire naître et développer les grandes facultés humaines, amener l'homme à la pleine connaissance de lui-même, l'élever par le savoir toujours de plus en plus étendu à une de plus en plus haute sagesse, à en faire le roi de la nature.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on voit telle ou telle école s'approprier le mérite d'avoir découvert telle ou telle force de la nature, quand surtout cette même force est utilisée par des milliers de chercheurs, après avoir été fixée par quelques-uns d'entre eux avec autorité, mais sans ostentation et sans gloire.

Ce que l'on nous présente aujourd'hui comme venant de l'école de Nancy, et que M. d'Arsonval présentait à l'Académie des Sciences le 4 décembre dernier — je veux dire les rayons N — n'est autre que le vieux magnétisme, raillé, houspillé par tout ce qui fut académie, savoir officiel et que l'on nous annonce comme découvert, enfin ! en nous le présentant sous une forme détournée.

Cette école, ces messieurs, ressemblent fort à ces explorateurs qui, revenant d'Occident, crieraient à tue-tête qu'ils ont aperçu un nouveau continent jusque-là ignoré par eux, qu'ils l'ont donc découvert, et que pour leur gloire, il y a lieu de le dénommer : Les deux Charpentières-Blondlotes ou autres, ceci, indépendammant de la gloire dont la postérité devra entourer leur mémoire.

A César ce qui est à César, messieurs de l'Académie et d'ailleurs. Il y a beau temps que l'action des rayons N est exercée efficacement dans le sens que vous faites triste figure à vouloir nous indiquer aussi tardivement. Nous pouvons affirmer sans crainte d'être contredit, qu'il existe en France des milliers de praticiens de l'effluviographie qui, fort heureusement, n'ont pas attendu vos savantes instructions pour l'appliquer aux soulagements des souffrances humaines, à la réparation des erreurs de la science médicale, erreurs où la conduisaient, il faut bien le dire, son dédain constant pour la réalité, le dangereux parti pris. La conscience humaine a fait justice de votre prétendu mérite, et si le savoir officiel vous décerne le titre que vous convoitez, elle l'a devancé et de beaucoup à l'égard des chercheurs dont vous avez dédaigné les travaux, et des magnétiseurs que les syndicats médicaux livraient aux tribunaux il y a peu de temps encore. Lisez donc la grande presse, tout y est dit à leur plus grand honneur.

Puissiez-vous, par la reconnaissance que vous venez de faire de ce précieux agent qu'est le magnétisme, inspirer aux pouvoirs publics, à la justice française égarés par une sotte malveillance, la considération qui leur fit défaut en bien des circonstances ; ce sera justice tardive, mais ce sera justice tout de même. Les victimes qu'ils laissèrent condamner, ou qu'ils condamnèrent y trouveront leur revendication, et sera évité à la société le triste retour de pareilles erreurs judiciaires.

L'école de Nancy n'a donc pas fait une découverte, mais une simple constatation, vers laquelle l'a entraîné la force des choses.

Quel contraste ! A peine M. d'Arsonval venait-il de présenter le magnétisme à l'Académie que la commission de pétition à la Chambre déclarait nulle et sans effet celle faite en faveur de sa libre pratique en France.

On se demande à quel mobile a pu obéir cette commission du Parlement français, où siège une forte majorité paraissant imbue de principes démocratiques, s'inspirant souvent du grand esprit de la Révolution française comme des droits de l'homme, dans la plupart de ses actes.

De ce fait, M. Emmanuel Vauchez, ce précurseur des grandes réformes sociales, rouvre la campagne qu'il avait si glorieusement conduite. Espérons que la commission des pétitions à la Chambre, revenant sur sa première décision, couronnera les efforts du vénérable républicain, dont l'énergie fut toujours au-dessus de toute entrave et duquel le succès couronna toujours l'incessant dévouement.

Nous n'osons croire que la dite commission dédaigne encore une telle autorité et entraîne avec elle le Parlement ; toutefois, il est bon de signaler la situation qui serait faite aux magnétiseurs par ce refus de statuer sur leur pétition. Livrés plus que jamais à la vindicte de quelques docteurs malveillants — quoique n'ayant jamais cessé d'être pour eux de précieux auxiliaires — ils continueront à être traités en malfaiteurs, condamnés par des tribunaux complices malgré les témoignages qui de plus en plus nombreux afflueront dans les prétoires en leur faveur, malgré même la reconnaissance de la souveraineté de leur pratique faite au sein de l'Académie des Sciences.

Il n'en sera pas ainsi, le Parlement ne déjugera pas l'Académie des Sciences, et alors qu'adviendra-t-il ? Les Académies consultées ne tendront-elles pas, à monopoliser le magnétisme au profit exclusif de l'Académie de Médecine ? pour ne faire autoriser sa pratique qu'aux docteurs seuls ?

La situation des magnétiseurs serait alors bien plus déplorable, car la loi ne manquerait pas d'armer la justice de sévérités qu'elle ne possède pas aujourd'hui, quoi qu'on en dise.

Placer les magnétiseurs dans cette alternative de ne pouvoir exercer leur faculté, serait un outrage de lèse humanité ; mais, à la rigueur, ils s'y soumettraient, la loi du plus fort étant encore la meilleure ; mais le magnétisme, lui, que deviendrait-il ? Et c'est là une question de la plus haute importance, sur laquelle nous ne saurions trop attirer l'attention de tous. Loin de rester ce qu'il est, le traitement supérieur entre tous, il deviendra entre les mains des docteurs un accessoire fantaisiste, le plus souvent inappliqué.

Il est plus facile aux docteurs de noircir des petits papiers, d'établir des ordonnances où préside la drogue, que de s'asseoir en face de son malade, ou de se recueillir longuement auprès de son lit s'il est couché, pour lui adresser en des contractions nerveuses ou musculaires les rayons N qui pourraient s'irradier de leur corps. Et ce trait méritoire demandé à leur valeur morale, ne serait-il pas la condamnation du procédé pharmaceutique ? la fermeture à brève échéance de tous ces laboratoires où, sans contrôle, sont prises, à l'encontre de la société, les plus graves décisions, où se fabriquent, au nom d'une chimification toujours antinaturelle, les plus violents poisons que l'on puisse absorber ? Non, ce serait trop demander aux princes de la science ; ce serait trop molester le vieux magnétisme, qui est loin d'avoir mérité « d'être mis au rancard ».

Mais à côté de ce danger que l'accaparement du magnétisme ferait

courir au grand régénérateur social, il en est une foule d'autres desquels le législateur aura à s'inspirer, quand les académies par lui consultées viendront le renseigner.

Pour être bon magnétiseur, il faut être doué d'une santé à toute épreuve, voilà une règle qui nous paraît devoir être absolue. Est-ce le cas en général de tous les docteurs? Il nous paraîtrait bien téméraire de le croire; le vieux dit-on qui chausse mal les cordonniers peut leur être appliqué, ils ne sont pas toujours moins malades que ceux en traitement.

Or, comme ce serait le cas, peut-on exposer des malades à être soignés par d'autres malades, quelquefois plus malades qu'eux? Non, « ce serait faire du diplôme une autorisation légale du crime, car si le diplôme de docteur offre quelque garantie de savoir, il n'en fait pas de même de la santé : madame Nature commande au savoir des parchemins, elle se rit de leur valeur comme de leurs prétentions.

D'autre part, le rayonnement existe-t-il chez toutes les individualités humaines? Nous pourrions en dire long pour répondre à cette question; restons dans l'affirmative et demandons-nous plutôt si les humains, rayonnant tous indistinctement, auront tous foi en leur rayonnement, auront le courage, le grand courage — il faut le dire — de s'en servir au soulagement des malades?

Là, est le secret, la grande loi du magnétisme humain, de l'effluviographie. Pouvoir et vouloir sont deux forces, devant rester inséparables dans leur application; combien seront-ils Messieurs de la science à les réunir?

En magnétisme, le pouvoir devient nul sans la foi, sans la volonté, de même que celles-ci seraient sans effet sans le premier. Et qu'on le sache bien, ces qualités ne s'acquièrent pas sur les bancs d'une école ou d'une faculté quelconque, aussi scientifique, aussi magnétique que soit l'enseignement donné; autrement dit, en magnétisme les diplômes n'ont aucune valeur, qui que ce soit qui les délivre. Les écoles développent les facultés, ne les distribuent pas.

Devant cette situation, quelle décision devra prendre le Parlement? Les droits de l'homme, dont il a la garde et auxquels il a l'impérieux devoir d'inspirer le respect, et la libre manifestation semblent la lui dicter.

Art. 4. — La loi est l'expression libre et solennelle de la volonté générale. Elle est la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Elle ne peut ordonner que ce qui est juste et utile à la société, elle ne peut défendre que ce qui lui est nuisible.

Si des magnétiseurs se montrent nuisibles à la société, qu'on réprime leurs actes que nous réprouvons par avance, mais qu'on laisse libres ceux qui, ne s'inspirant que de ce qui est justice et utilité pour elle, n'auront jamais à craindre la sévérité des lois.

CÉLESTIN BRÉMOND,
Retraité militaire.

DUALISME

La nature humaine, lorsqu'on l'envisage au point de vue de ses manifestations, présente des caractères vraiment déconcertants. En effet, tantôt mue par des impulsions affectives et généreuses, elle accomplit les actes les plus louables et les plus altruistes; puis, soudain, un revirement s'opère. L'être semble se résorber et ne concevoir la vie qu'en ce qui l'intéresse et les touche, faisant abstraction intégrale de tout ce qui n'est pas lui ou les siens.

Les pessimistes prétendent même que cette seconde attitude est de beaucoup la plus fréquente.

Voilà une de ces vérités que n'eût pas dédaignée l'immortel La Palisse, sans peut-être se donner la peine d'en expliquer le mécanisme ou la cause.

Vous, chers lecteurs, savez qu'elle réside dans la dualité de notre nature. Vous savez en effet que l'homme est double : esprit et matière, et que nous sommes bons ou mauvais, selon que nous subissons l'influx de l'un ou de l'autre.

Toute morale digne de ce nom ne saurait donc avoir d'autre objectif que celui de faire prédominer en nous l'attract spirituel aux dépens de l'autre.

« L'autre » ai-je dit, comme Platon dans *Timée*, je crois, qu'après avoir établi que l'homme est esprit et matière, n'appelle plus ensuite celle-ci que : *l'autre*; ce qui, soit dit en passant, ne manque pas d'un certain humour pour un philosophe de cette envergure.

Oh! ces deux tendances inverses! quels mauvais tours elles nous jouent, dans la vie de relations!

Aujourd'hui l'influx spirituel nous porte à un altruisme qui nous rend tout heureux et quelque peu fier de nos actes. Enfin, disons-nous, la bête est vaincue. Quel triomphe sur notre ancien égoïsme! Mais voici que les choses se compliquent, s'embrouillent. Nos intérêts, par exemple, ou notre orgueil, voire notre vanité se trouvent vivement engagés dans l'affaire. Alors, notre bel altruisme d'hier s'évanouit peu à peu. Une infinité d'excellentes raisons, pratiques d'ailleurs, se font jour dans notre pensée et des résolutions nouvelles s'imposent. La vie, nous disons-nous, a ses nécessités toujours impérieuses, auxquelles on ne peut échapper. Et, sous le bénéfice de ces lumineuses conclusions, nous prenons la ferme résolution de proroger l'altruisme à... des temps meilleurs.

Il en va de même en matière de conduite et d'opinion. Il est en effet douloureux de constater, tous les jours que Dieu fasse, la désinvolture avec laquelle bon nombre de nos contemporains modifient leur attitude et l'opinion qu'ils expriment, selon les circonstances.

Le dualisme, dans ce cas, atteint des proportions insoupçonnées, à ce point que, souvent, la même personne passe de l'un à l'autre camp avec une prestesse dont la rapidité n'a d'égale que l'excellence des raisons qu'elle invoque en faveur de ce qu'elle appelle, par un doux euphémisme, des modifications, sauf à les qualifier de palinodies, lorsqu'il s'agit des autres.

« L'homme absurde, a dit Talleyrand, est celui qui ne change point. » Talleyrand était un malin, donc...

Et voilà : c'est la vie, disent-ils, dans un soupir.

Il y a des cas où, cependant, l'homme le plus sincère est bien embarrassé pour se faire une opinion. Montesquieu a dit quelque part :

« Le principe des Républiques, c'est la vertu, celui des monarchies, c'est l'honneur. »

Voyez la perplexité de l'honnête homme mis en demeure de faire un choix entre la vertu et l'honneur! Quel supplice!

Je préfère me dire que Montesquieu était — à ses heures, bien entendu — un aimable pince-sans-rire qui, sur les sujets les plus graves, ne dédaignait pas d'appliquer d'innocentes calembredaines, histoire d'égayer ses contemporains.

Et les chefs d'Etats, qui ordonnaient des exécutions capitales... pour l'exemple... et, triste retour, les peuples qui imitaient, en sens inverse, ledit exemple... cela s'est vu, même en France.

Et, de nos jours, les admirables cours d'arbitrage qui fonctionnent à vide, cependant que les peuples s'entredétruisent ou se menacent de la façon la moins équivoque, sans plus tenir compte des cours en question que si elles n'existaient point.

Et les amis qui se trompent en se serrant chaleureusement les mains, et... mais nous n'en finirions pas si nous prétendions faire une énumération même succincte.

Dualisme que tout cela, n'est-ce pas?

Eh oui, conséquence de notre double nature, dualisme qui nous enserre avec d'autant plus de ténacité que la vraie foi dans le principe altruiste existe moins dans les âmes.

La foi réelle est vivante, elle prédomine, elle imprègne toute notre vie, tous les actes qui la composent, d'une atmosphère si limpide et si pure, qu'aucun mensonge n'y saurait trouver place. Elle exige de fréquents sacrifices, sans avantages correspondants, ici-bas ; de là son peu de succès.

Mais, dira-t-on, les fois ont trop menti aux hommes, ceux-ci les ont reniées.

J'entends bien qu'il ne s'agit ici que du mensonge des prêtres, qui ont, à l'envi, travesti toutes les fois, lesquelles ont été dès lors mal comprises ; c'est lamentable, mais c'est un fait et un fait brutal.

Eh bien, nous spiritualistes modernes, nous qui, partis de l'idée métaphysique du dualisme, appartenons à l'école qui a prouvé sa réalité vivante, scientifique, absolue, nous avons bien le droit de déclarer que nous sommes dans la vérité, lorsque nous attestons la prédominance nécessaire de l'Esprit sur la Matière.

Cette prédominance doit être effective dans l'application, au cours de notre passage sur ce globe, et cela sous peine de régression.

Qu'est-ce à dire? Est-ce que l'être humain peut retourner en arrière ; peut, méconnaissant les progrès accomplis, se replonger dans la matière, après avoir compris les splendeurs de l'esprit ?

Oui, sans doute, car il a son libre arbitre, unique base des mérites qu'il peut acquérir.

Et, si quelque doute pouvait s'élever dans notre pensée à cet égard, regardons autour de nous, quelque part que nous soyons sur ce globe, contemplons ce qui se passe.

Pouvons-nous refuser une certaine valeur intellectuelle, une aptitude réelle à la direction, à tant de gens que nous voyons se mouvoir dans les classes dirigeantes et dont l'action est si prépondérante sur les masses?

Non, n'est-ce pas !

Font-ils œuvre utile?

Assurément non, au contraire.

Eh bien ! n'est-il pas exact qu'ils sont un frappant exemple du dualisme, comme nous l'exposons au début de cet article ?

Ils sont manifestement en état de régression, état plus fréquent qu'on ne le croit et qui explique vraiment d'autres états correspondants, mais paraissant une énigme pour une foule de gens.

C'est incompréhensible, disent-ils ; voyez donc tel et tel, gens intelligents, fort bien doués à divers égards et qui pourtant manquent tout ce qu'ils tentent, rien ne leur réussit et leur situation est misérable.

Voilà bien l'école de la régression, voilà bien l'épreuve juste et réparatrice imposée à ceux qui, dans une existence antérieure, foulèrent aux pieds les principes de justice qu'ils avaient précisément mission de faire triompher.

Avancez, progressez sur tous les plans de la vie, dit la loi éternelle, mais seulement par la vérité et la justice.

Oui, nous sommes bien réellement libres... en notre âme, qui que nous soyons.

« Mon royaume n'est point de ce monde », disait le doux Nazaréen et il ajoutait : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Le dualisme toujours, impossible de s'y soustraire.

Mais si nous quittons le plan général, nous retrouvons en nous-mêmes le double courant qui ne cesse de nous solliciter en sens contraires :

Notre organisme physique d'abord, dont les sens non encore débarrassés de l'animalité, retentissent parfois si brutalement sur sa conduite.

Le moral ensuite, mal épuré, qui conserve comme une lie cachée aux plus intimes de ses recoins, ces basses tendances, ces honteuses impulsions qui étonnent et font rougir le front, lorsqu'on les découvre tout à coup, insoupçonnées.

Prosterne-toi alors, ô divine Psyché, devant ce douloureux, mais inéluctable mystère du dualisme et réjouis-toi plutôt de ces pudeurs qui n'attestent, en somme, que la victoire sur le Mal, que ton triomphe en ce duel perpétuel qu'est la vie, jusqu'à l'heure bénie où, libérée de toutes les vilenies, tu monteras enfin, radieuse et pure, vers Celui qui n'a semé devant toi tant d'obstacles que pour que ton triomphe fût à la fois plus réel et plus conscient.

J. BEARSON.

Les Évolutions des Hommes et des Civilisations

Aujourd'hui l'humanité se débat dans des convulsions sociales ; car la haine du travail contre le capital ne fait que s'accentuer. L'amour de l'humanité, ce lien si puissant pour cimenter l'harmonie sociale, devient l'exception dans les aspirations générales des peuples.

Quand donc la généralité des hommes s'inspirera-t-elle de cette pensée du poète du *Chant du crépuscule* :

> Heureux qui peut aimer et qui dans la nuit noire,
> Tout en cherchant la loi, peut rencontrer l'amour
> Il a du moins la lampe, en attendant le jour,
> Heureux ce cœur ! Aimer, c'est la moitié de croire.

Ah ! aimons donc, dans nos douces rêveries, tous les hommes quels qu'ils soient ; car l'amour vrai n'a pas de limites.

La belle âme reflète toutes les beautés du cœur. La grandeur des sentiments grandit d'ailleurs toutes les actions humaines. C'est un rayon brillant émanant de l'infini qui se perpétue.

L'homme bienfaisant qui entrevoit sa destinée et qui s'y conforme, trouve dans cet idéal la domination de la pensée et de l'esprit sur la matière. Ces deux éléments, destinés à se compléter se livrent, néanmoins un perpétuel combat. Chaque victoire du premier sur le second fait monter d'un échelon l'esprit sur la matière, jusqu'à ce que cette dernière soit entièrement vaincue. Ceux d'ailleurs, qui, s'abandonnant à la matière, ne prennent pas l'âme comme lampe de sécurité, restent stationnaires dans la voie du progrès.

L'esprit sage doit peser, juger et rectifier toutes les pensées, toutes les actions humaines, qui s'écartent de l'harmonie universelle. Celui qui ne perd jamais de vue de l'idéal qui lui montre sa destinée, trouve dans cette vision céleste, émanation de l'infini, la voie qu'il doit suivre. Ces beautés infinies, ces splendides rayons de l'idéal nous montrent constamment la route que nous devons suivre pour arriver au bonheur.

Dans cette voie de l'harmonie universelle, la mort si redoutée devient un ange de délivrance ; car l'esprit, quittant sa dépouille terrestre, prend son essor vers les régions sereines de la vie réelle ; il retourne dans la patrie commune près de sa famille spirituelle.

Ceux qui restent sur la terre sont affligés de ne plus voir leurs chers disparus ; mais l'esprit, émanation divine, franchit, avec la rapidité de la pensée, la distance des mondes de l'espace, tandis que le corps est destiné à se décomposer et à redevenir poussière.

A la mort, l'esprit, quittant sa dépouille terrestre, prend son vol vers les régions sereines de la vie réelle ; il retourne dans la patrie commune, près de sa famille spirituelle.

L'esprit, émanation divine, franchit avec la rapidité de la pensée l'espace infini, tandis que le corps, partie matérielle, reste esclave de la terre. Aussi les aspirations des hommes tendent toujours à s'affranchir de cette chaîne de sang et de boue, qui les retient captifs sur la terre.

Quand on considère l'ensemble des travaux et des efforts de l'hu-

manité pour conserver la vie, on voit clairement que son but unique consiste à combattre la mort, pour l'entraver et la retarder le plus possible. L'homme pressentant son immortalité repousse naturellement la mort, qu'il cherche toujours à éloigner, comme un événement anormal.

Mais cette crainte, cette frayeur même de la tombe est bien atténuée pour ceux qui entrevoient leur destinée, pour ceux qui sont bien convaincus que les hommes comme les générations passent et ne laissent que des souvenirs qui s'effacent avec le temps.

On ne peut contempler, dans la nuit des âges, les peuples disparus dans la poussière des siècles, sans reconnaître que les civilisations passent comme tout ce qui existe dans la nation du monde universel.

Que reste-t-il, en effet, des peuples anciens ? Un confus souvenir et une date dans l'histoire. Mais cette disparition ne constitue pas un anéantissement. Certes, la nature a beau déchirer la trame de notre corps périssable, l'être humain conserve sa personnalité, parce qu'il sent son immortalité. Nous passons de la vie à la mort parce qu'elle nous ouvre les portes de la véritable vie. Oh ! alors, nos souvenirs de la vie terrestre pâlissent à la mort, qui représente l'aube radieuse de la véritable vie.

Chaque époque a rêvé et rêvera encore les rayonnements de la vie future.

Sa dissolution du corps humain fait refleurir notre âme plus libre, plus belle, allant d'un idéal confus à un idéal supérieur empreint d'une sublime réalité.

Ah ! aimons, dans nos douces rêveries, ceux qui ne sont plus de la terre et ceux qui sont destinés à y revenir, pour y accomplir un nouveau pèlerinage. Puissent toutes ces vies les rendre plus heureux et nous consoler de la nôtre ! Que ces nombreuses existences passées sur la terre apportent à chaque âme quelques consolations ; qu'elles inspirent à tous les esprits la solidarité et le bonheur toujours croissant pour les âmes qui marchent d'un pas ferme dans la véritable destinée à venir.

Quand on considère la série des âges, on éprouve une espèce de tristesse de voir cet éternel recommencement de deuil de l'humanité. Le lien qui rattache les destinées éternelles des humanités ne peut briser ni s'interrompre.

L'enchaînement qui lie le passé au présent prouve que les liens qui nous unissent à la vie ne se brisent pas ; qu'ils continuent d'exister à travers les siècles. Par-dessus les chaînes des existences terrestres, qui, comparées à l'éternité, ne durent que des instants, la vraie vie se perpétue éternellement, bravant la mort.

L'idéal constitue une vision, nous montrant, d'une manière vague, les beautés des mondes supérieurs. Il constitue en outre la perspective anticipée du beau, du bien, du bon et la splendeur du vrai dans une forme illuminée et animée par la vérité divine.

Mais ce qui distingue Dieu de tout ce qui existe, c'est parce qu'il est la cause sans cause de tous les effets.

L'idéal du devoir est le droit, et l'idéal du droit est le devoir. Ces deux éléments réunis forment une vérité entière. Mais le devoir est au droit ce que l'ordre est à la liberté.

Ah ! penser, espérer et aimer sont des biens tellement grands qu'ils donnent à l'homme les plus douces joies et les plus suaves jouissances.

Les belles intelligences, les nobles cœurs des personnes d'un génie transcendant s'élèvent par leurs bonnes actions au-dessus des âmes vulgaires qui sont dominées par l'égoïsme.

Travaillons donc sans trêve ni défaillance à la grande œuvre qui a pour synthèse l'éternel amour dans le monde infini.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

Conte de Fée

Le mariage est en déroute.
On voit voler sur grande route
Locomobile ou bien vapeur,
Cherchant de l'or, plutôt qu'un cœur.
Au seul amour on se dérobe.
Et nombreuses sont à présent
Nos filles sur le globe
Qui rêvent jusqu'à l'aube,
Ou parlent en rêvant
De leur prince charmant.

Mais, aujourd'hui, tout prince est dès l'aurore en course,
En quête d'une belle apportant une bourse ;
Et, souvent sans métier, plus souvent sans valeur,
Devient prince charmeur.

Avenir nuageux, pâle sphinx qui te voiles,
Qu'as-tu fait des soleils et des robes d'étoiles,
Dont se vêtaient jadis Peau-d'Ane et Cendrillon,
En ces grands bals parés, suivis d'un cotillon,
Où l'amour, commençant à tracer son sillon,
A la longue tissait ses onduleuses toiles,
Pour au Temple, bientôt, sonner un carillon ?...

A vingt ans, pour aimer, on dit que le temps presse ;
Qu'aujourd'hui, comme hier, ne vivra plus demain ;
Qu'on cherche loin, souvent, ce qu'on a sous la main.
Et, de plus en plus dur pour la belle jeunesse,
Le temps, de ces lenteurs, se chagrine et se blesse.
Ne voyant plus aimer d'un amour simple et franc,
Il ne fait plus surgir un prince bienfaisant,
Aux habits tissés d'or, aux mains pleines d'argent,
Qui cherche un cœur naïf ; ni l'étonnante fée,
Pendue à sa béquille et fort mal attiffée,
Qui semble vieille, vieille, avec l'ombre du soir,
Puis, devient *Belle Dame* et fait naître l'espoir !...
Cette fée est partie et ne fait plus de reines.
Depuis que l'on tient tant à l'éclat des marraines,
Aux robes de brocard, à tant de choses vaines,
La vieille ne vient plus avec ses deux mains pleines,
Comme aux temps des aïeux, fournir des prétendants
Austères en amours, généreux, complaisants,
Ni doter de vertus tous nos bébés naissants.

Toulouse, 31 juillet 1903.

Mme CORNÉLIE.

Secours immédiat et Vieillards nécessiteux

Du 6 janvier,	Mme Tivollier	2 fr.
6 —	M. Dechaud (Isère)	5
12 —	Anonyme (Vaucluse)	2
9 février,	M. E. Chevreuil	2
20 —	M. J. Malosse	2
	Total	13 fr.

ŒUVRE FÉDÉRALE

14 janvier, de	M. Peresson	1 fr.	»
29 —	Mme Gas	1	05
4 février,	Mme Peter	5	»
9 —	Mme Legrand	2	»
10 —	Mme Cavalier	4	»
22 —	Mme Bouttier	6	»
	Total	19 fr.	05

Le Gérant : A. BOUVIER.

2-3-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 320. 10 Centimes. 16-31 MARS 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Fédération lyonnaise et régionale des Spiritualistes modernes

Anniversaire d'ALLAN KARDEC

Dimanche 27 mars, à 2 heures et demie précises, salle du restaurant Michaud, 230, cours Lafayette, conférence publique par M. Georges Fulliquet, docteur ès sciences.

Sujet traité : Du sentiment moral ! Du sentiment religieux !

A l'issue de la conférence, expériences de magnétisme. Le langage des fleurs, etc.

A 6 heures : Banquet fraternel entre les Fédérés. Soirée de famille.

Des jeux divers seront mis à la disposition des Fédérés pendant toute la durée de la fête.

Le Bureau Fédéral considère comme un devoir rigoureux pour tous les spiritualistes modernes de Lyon et la région, de venir témoigner, par leur présence, l'admiration et la reconnaissance dues à l'œuvre du maître vénéré.

Il compte sur le bon vouloir de tous pour que soit donné à cette fête anniversaire un caractère véritablement solennel.

Nous croyons devoir reproduire *in extenso* la haute opinion d'Hippolyte Desinard Rivail (dit Allan Kardec) sur la doctrine dont *il* fut et restera le plus grand apôtre. En elle, les spiritualistes modernes du présent et de l'avenir trouveront une ligne de conduite sage autant que pratique pour la bonne vulgarisation des sciences psychiques et l'exécution stricte de ses volontés. Restreindre cette exécution à des limites quelles qu'elles soient, c'est dénaturer l'œuvre. Les spiritualistes modernes lyonnais et régionaux, s'inspirant des enseignements du grand vulgarisateur du spiritisme, poursuivent leur œuvre de propagande sans restriction, sans limite, persuadés qu'ils sont de cœur avec lui, qui avait su prévoir. Que l'on en juge.

« Le Spiritisme a eu, comme toutes choses, sa période d'enfantement, et jusqu'à ce que toutes les questions principales et accessoires qui s'y rattachent, aient été résolues, il n'a pu donner que des résultats incomplets ; on a pu en entrevoir le but, en pressentir les conséquences, mais seulement d'une manière vague. De l'incertitude sur les points non encore déterminés devaient forcément naître des divergences sur la manière de les considérer ; l'unification ne pouvait être que l'œuvre du temps ; elle s'est faite graduellement, à mesure que les principes se sont élucidés. Ce n'est que lorsque la doctrine aura embrassé toutes les parties qu'elle comporte, qu'elle formera un tout harmonieux, et c'est seulement alors qu'on pourra juger ce qu'est véritablement le Spiritisme.

« Bien que le Spiritisme n'ait pas encore dit son dernier mot sur tous les points, il approche de son complément, et le moment n'est pas éloigné où il faudra lui donner une base forte et durable, susceptible, néanmoins, de recevoir tous les développements que comporteront les circonstances ultérieures, et donnant toute sécurité à ceux qui se demandent qui en prendra les rênes après nous.

« La doctrine est impérissable, sans doute, parce qu'elle repose sur les lois de la nature, et que, mieux que tout autre, elle répond aux légitimes aspirations des hommes (1) ; cependant sa diffusion et son installation définitive peuvent être avancées ou retardées par des circonstances, dont quelques-unes sont subordonnées à la marche générale des choses ; mais d'autres sont inhérentes à la doctrine elle-même, à sa constitution et à son organisation ; c'est de celles-ci dont nous avons spécialement à nous occuper pour le moment.

« Bien que la question de fond soit en tout prépondérante et finisse toujours par prévaloir, la question de forme a ici une importance capitale ; elle pourrait même l'emporter momentanément et susciter des entraves et des retards selon la manière dont elle sera résolue.

« Nous aurions donc fait une chose incomplète et laissé de grands embarras à l'avenir, si nous n'avions pas prévu les difficultés qui

(1) Croyance en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la pluralité des existences, au progrès incessant et à la possibilité de communiquer parfois avec ceux qui nous ont quittés.

peuvent surgir. C'est en vue d'y parer que nous avons élaboré un plan d'organisation pour lequel nous avons mis à profit l'expérience du passé, afin d'éviter les écueils contre lesquels se sont heurtées la plupart des doctrines qui ont paru dans le monde. Ce plan pouvant se prêter à tous les développements que réserve l'avenir, c'est pour cela que nous avons donné à cette constitution la qualification de *transitoire*.

« Le plan ci-après est conçu depuis longtemps, parce que nous nous sommes toujours préoccupé de l'avenir du Spiritisme ; nous l'avons fait pressentir en diverses circonstances, vaguement, il est vrai, mais suffisamment pour montrer que ce n'est pas aujourd'hui une conception nouvelle, et que, tout en travaillant à la partie théorique de l'œuvre, nous n'en négligions pas le côté pratique. »

Qui mieux est kardéciste que les spiritualistes modernes de Lyon et la région, évolutionnistes !

CÉLESTIN BRÉMOND.

MICROBIOFOLIE MÉDICALE

La caste académique, dont nous a si malencontreusement doté le baron Portal, affiliée à tous les instituts pasteurisateurs, a, avec le concours de tous ces manipulateurs du microscope et des petites fioles, un état d'âme particulier dans le monde médical actuel, dont le titre de cet article est l'expression qualificative.

Si par hasard vous rencontrez en un lieu quelconque un jeune médecin, et Dieu sait si la chose est commune par ce temps de pléthore médicale, ne vous inquiétez pas par avance du sujet de conversation ; tout aussitôt leur logos vous fait part de leur hantise du jour. Le matin, ils se lèvent avec des microbes dans la tête pour toute la journée ; le soir, ils se couchent avec un excédent des microbes de la veille qui se sont saturés de ceux de la journée, et la hantise continue la nuit pendant le sommeil du corps.

Si cette monomanie, stigmate indélébile de la déchéance de l'Esprit médical actuel, n'était préjudiciable à l'humanité qu'en paroles, le commun des mortels n'aurait qu'à rire *in petto* de tous ces décadents, dont la cause originelle doit être imputée sans restriction, *sans circonstances atténuantes*, aux maîtres de l'Enseignement médical d'Etat.

Mais cette microbiofolie est préjudiciable au premier chef aux malades, à leurs familles.

Les malades sont, tout d'abord, toujours follement emplâtrés de pansements coûteux, onéreux pour beaucoup de malades de la classe ouvrière, voire même de la classe moyenne.

Ensuite ils sont intoxiqués, eux et leur entourage, par voie directe et indirecte d'essences qualifiées d'antiseptiques ; mais dont l'exagération des doses est nocive à la réintégration des tissus vivants, parce que souvent retardante des cicatrisations, mais aussi poison à la totalité de l'organisme, qui assimile ces essences par le poumon et par les points du corps avec lesquels ils sont en contact.

L'entourage vit obligatoirement dans cette atmosphère nauséeuse, la respire et y puise de belles migraines d'intoxication, quand il n'y puise pas des haut-le-cœur.

Enfin, cette pratique exagérée de l'antisepsie soumet le patient à de rudes épreuves *de pelotage*, qui en l'espèce, par leur excessivité et la psychologie du moment, n'ont rien d'agréable pour lui.

Les lois de l'hygiène contemporaine, auxquelles les architectes les plus experts et les plus diserts en art monumental sont appelés à collaborer avec les médecins les plus en vue, exigent des municipalités, des départements et de l'Etat, pour les installations d'hôpitaux, des conditions telles, que le luxe le plus effréné et les dispositifs complexes mis en œuvre font entrer en danse les millions.

Millions dont les revenus distribués aux pauvres malheureux à domicile, ou destinés à hospitaliser par des mesures moins dispendieuses un plus grand nombre de malheureux à l'hôpital, permettraient à coup sûr à la société d'accomplir plus efficacement ses devoirs de solidarité sociale.

Parmi les exigences de l'hygiène contemporaine, il en est une, à la vérité logique et légitime, qui veut que les hôpitaux soient autant que possible extérieurs aux grandes agglomérations, c'est-à-dire à la campagne, pour que les malades y jouissent à loisir d'un air pur et sans tache, malaxé et régénéré par les végétaux et l'espace éthéré, pour qu'il soit ensuite sans mesure puisé par les poumons de ces pauvres épuisés.

Donnez-vous la peine d'aller dans les hôpitaux modernes remplissant ces conditions d'hygiène champêtres ; *ils puent littéralement* les antiseptiques, phénols de tout degré, iodoforme et autres ingrédients du même ordre.

Un kilomètre avant d'arriver au seuil de la grande porte où le concierge veille sur les règlements et leur affiche, l'odeur si complexe et si délétère (mais antiseptique ?) s'empare de l'odorat de votre nez, qu'il soit fin ou obtus, et plus vous approchez, plus ça continue et s'intronifie. Si par nécessité vous arrivez aux corridors et dans les salles, alors c'est pire : l'air antiseptisé contient de tout, *sauf l'oxygène* réparateur.

Celui-ci n'est pas éliminé de l'ambiance, mais j'ose dire que sa puissance électro-positive d'assimilation est, sinon annihilée, au moins réduite, réduite à l'excès par les forces électro-négatives, opposées par tous ces antiseptiques évaporés dans l'ambiance de son ambiance.

Du moment que l'air, dans la mesure de son pouvoir volumétrique normal, de sa densité normale, de sa constitution normale, voit s'associer à lui des vapeurs, essences, aromes d'un autre ordre générés à l'excès par synthèse humaine, il s'ensuit pour celui-ci des *transformations et des malformations* dans sa modalité d'être qui, en se plaçant sur le terrain psycho-métaphysique pur, est une modalité d'onde vibratoire où les sens et les électives, par le caractère de leurs vibrations mêmes, déterminent la faculté d'assimilation positive pour l'organisme, au besoin de charge vitale éthérée qui, en l'espèce, est l'air.

Après de telles considérations, j'espère que ceux qui ont de ces forces une conception nette et judicieuse me comprendront lorsque j'affirme que de tels abus, conscients ou inconscients, s'ils ne sont criminels, sont pour les malades, quels qu'ils soient, une véritable calamité.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que, quelle que soit la densité de ces antiseptiques, j'exagère, et qu'en ouvrant simplement les fenêtres, tant en emporte le vent.

Le vent, dans le cas dont s'agit, étant donné le degré de saturation par les antiseptiques, étant donné leur volatilité, leur pesanteur, la continuité et l'étendue de la surface d'évaporation, finit par n'apporter dans les salles que de l'air du voisinage, lui-même imprégné d'antiseptiques.

J'arrête ici ces quelques considérations philosophiques basées sur l'observation et la réflexion, pour montrer encore *le ridicule* de l'antisepsie médicale dans les familles.

Comme exemple, nous prendrons pour aujourd'hui ce qui se fait en accouchements.

Les grands maîtres, ceux qui peuvent se payer le luxe d'avoir des seconds, aides et sans aides se livrent à des pratiques antiseptiques préalablement à l'accouchement, folles par leur exagération. Leurs aides, leurs sous-aides doivent s'y soumettre, et les malheureuses femmes et leur entourage subissent la ridicule torture de malaxations et d'exceptionnelles lessives.

La mère a-t-elle accouché, je passe sur ce qui est fait à l'enfant; mais si, par hasard, un microbe quelconque gîte dans le quartier, chez un voisin loin ou près, et Dieu sait qu'il en est toujours ainsi, tout aussitôt de condamner la demeure de l'accouchée et l'accouchée elle-même à l'isolement le plus complet, en interdisant l'entrée de sa chambre à certaines personnalités.

Si par hasard un gros ponte quelconque autorise une mère aimée ou tout autre parent affectionné venant d'un pays quelconque, dit contaminé, l'autorisation n'est donnée que tout autant que le voyageur consentira à se déguiser et, comme en plein carnaval, à revêtir un masque, des gants, un vêtement d'occasion, sous lequel le visiteur étouffe de ridicule, et sous lequel il lui est vraiment impossible d'apporter à l'aimée *ce baume de l'âme*, qui vaut à lui seul plus que tous ces satanés antiseptiques.

Et alors, comme en province les élèves de ces grands maîtres ne peuvent pousser l'imitation de leur idolâtre professeur jusqu'à l'absolu, ils poussent l'esprit de charité jusqu'à interdire au parent, *à la mère* de rentrer dans la chambre de sa fille.

Chez ces professionnels l'âme est à la hauteur de leurs conceptions microbiologiques de la vie.

Quant à la malheureuse accouchée, sans doute comme la nature dans ces conceptions d'extériorisations glandulaires, vaginales et utérines n'a pas prévu nos antisepsies naturelles physiologiques aussi parfaites que celles de tous ces grands personnages (?), on la malaxive en finale de lavages vaginaux et intra-utérins quand on ne termine pas par un superbe et savant curettage, histoire de désintégrer l'épithélium utérin et sa fibre sous-jacente.

De là peut-être tant d'hystérie ou autres névroses lymphatico-sympathies sacrées !

En voilà assez pour aujourd'hui, nous reprendrons l'affaire à l'occasion.

L'Académie et tous ces nobles personnages médicaux qui la fréquentent, sont loin de nous hypnotiser au point de nous empêcher de leur servir de temps à autre un peu de notre esprit critique, puisé aux sources de la Provence, non loin du pays du Tartarin, qui a pu peut-être aussi inspirer dans une certaine mesure à son auteur : *Les Morticoles*.

L'antiquité ne connaissait pas d'aristocratie médicale, l'institution académique est contraire à l'esprit démocratique ; si par ses dogmes pseudo-scientifiques et assurément contre nature elle croit museler la santé du peuple, Francs, Gaulois et Celtes, nous saurons ouvrir contre elle une campagne aussi active et efficace que celle que cette démocratie a entreprise, avec succès, contre les dogmes théologiques enfantins et mercantiles, qui arrêtent par leur obscurantisme l'âme de la nation initiatique, pour le meilleur devenir international.

Docteur A. B. L.

(*La Vie nouvelle.*)



LE MAGNÉTISME CURATIF

Le magnétisme curatif réclame de ceux qui le pratiquent les facultés développées inhérentes à ce moyen de guérison et de soulagement des malades et le dévouement le plus absolu ; car le magnétiseur envoie une partie de sa vie aux personnes privées de la santé. Magnétiser pour guérir, c'est donc secourir les malades avec sa propre vie.

Mais l'action magnétique repose avant tout sur la pensée et la volonté. Elle a surtout pour mobile la bienfaisance et l'ardent désir, en vue de soulager ceux qui souffrent. La volonté surtout constitue une puissance spirituelle par laquelle les limites de l'organisation corporelle ne peuvent former des obstacles insurmontables, pour arriver aux résultats désirés. Il est certain assurément que les sentiments émanant de l'âme peuvent donner à l'action magnétique son plus haut degré de puissance et d'énergie. Ils mettent une forte quantité de vie à la disposition du magnétiseur, qui doit s'efforcer de réchauffer le malade et de bien le pénétrer de sa chaleur vitale.

La pratique du magnétisme curatif réclame de la part de ceux qui s'y dévouent un courage invincible et une abnégation absolue. C'est la pratique de la bienfaisance dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus sublime. Mais le magnétisme, reposant sur les facultés naturelles à l'homme, ne peut être l'apanage de personne.

C'est donc avec raison que M. W. R. Scheibler, délégué de Berlin au Congrès spirite et spiritualiste international de 1900, a affirmé en ces termes le principe du magnétisme curatif :

« Le magnétisme, c'est la médecine née avec l'homme ; et le magnétiseur, c'est l'homme fait médecin par la nature. »

C. Chardel, conseiller à la Cour de cassation, affirme, dans son important ouvrage ayant pour titre *Essai de psychologie physiologique*, que le fluide vital magnétique est une modification de la lumière qui constitue la vie spiritualisée, et qu'elle sert d'agent à l'âme pour l'exécution de tous ses actes. Ce célèbre auteur a écrit encore dans son important ouvrage : « Magnétiser est un usage de la vie ; mais la plupart des hommes ignorent qu'ils possèdent cette faculté. »

« Nous sommes libres, dit-il, de magnétiser comme nous sommes libres d'agir. »

Les facultés magnétiques sont aujourd'hui étudiées avec soin par des hommes dévoués et compétents.

Le magnétisme à distance, qui fait en ce moment la préoccupation des chercheurs, donne des résultats merveilleux qui sont une preuve de plus de la puissance des fluides magnétiques.

M. Bouvier, directeur de *la Paix Universelle*, se livre à des expériences qui font l'admiration de ceux qui les suivent. Mais ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que M. Bouvier donne des preuves de son dévouement à l'humanité souffrante ; car depuis de nombreuses années, il pratique le magnétisme curatif avec le plus grand succès.

Nous lisons à ce sujet, dans le numéro d'avril 1897 du journal *Revue scientifique et morale du spiritisme*, le compte rendu fait par M. Gabriel Delanne d'une conférence qu'il fit à Lyon et du banquet qui la suivit, des éloges des spirites de Lyon et surtout des chefs de groupes.

Nous remarquons la mention, particulièrement flatteuse à l'égard de M. Bouvier, conçue en ces termes :

« M. Bouvier, au cœur d'or et magnétiseur émérite, directeur de *la Paix Universelle*, met en pratique les maximes de l'Evangile.

Avec une charité inlassable, il se consacre gratuitement, deux fois par semaine, rue Terrail, à la guérison des malades. J'ai vu plus de 100 personnes venir chercher dans cette salle la santé physique et le bonheur moral. Quel spectacle et quel enseignement, lorsque l'on voit notre frère, aidé par ses élèves, magnétiser, pendant des heures entières, les malheureux qui viennent auprès de lui pour trouver un remède à leurs maux ! Quel labeur immense et quel courage il faut pour s'astreindre à cette tâche pénible, qui ne rapporte ni vaine gloire, ni profit. Mais notre ami est récompensé par la gratitude et la reconnaissance de tous ceux — et le nombre en est grand — auxquels il a rendu la santé; c'est pour lui la plus douce des récompenses que celle qu'il trouve dans l'affection de tous ses frères. »

Certes, de pareils éloges de la part du savant et célèbre conférencier, M. Gabriel Delanne, se passent de commentaires.

Le dévouement sans bornes qu'apporte M. Bouvier à la guérison des malades prouve la bonté de son cœur et la grandeur de ses sentiments. Les malades trouvent près de lui non seulement un soulagement, et généralement la guérison à leurs maux, mais encore les plus douces consolations.

Espérons que l'exemple que donne M. Bouvier de la bienfaisance réellement effective et de toutes les vertus, sera imitée par tous les bons spirites, qui sont bien pénétrés que c'est la bienfaisance qui fait la grandeur des hommes et le suprême mérite des actions humaines.

DÉCHAUD, *publiciste*,
à Oran.

UN DERNIER MOT

La vie, qui est la cause de toute évolution, a-t-elle toujours existé ? Le spirituel a-t-il créé la matière ? ou la matière, par ses transformations, ses évolutions, sa vie éternelle, a-t-elle donné naissance au spirituel ? Le spirituel, est-ce la partie la plus évoluée de l'Univers ? Autant de problèmes insolubles.

Dieu existe, dites-vous, de toute éternité, il est la cause incréée, l'âme universelle, il est la toute-puissance et par lui l'Univers a ses lois. — Mais alors quel est le rôle des innombrables humanités ?

Que font dans le présent, que feront dans l'avenir ces groupes incalculables d'intelligences unies pour une œuvre commune ? et par cela seul qu'elles vivent, progressent en connaissance, en liberté et en puissance ?

Le Dieu que vous vous représentez règne sur l'Univers en autocrate parfait, je vous l'accorde, comme le Czar règne sur la Russie ; il devient notre petit père; et, que vous le vouliez ou non, vous vous représentez l'Univers comme une vaste monarchie où les êtres montent, de hiérarchie en hiérarchie, jusqu'au Maître suprême.

Dans ces conditions, la liberté de l'esprit, ou de l'individu spirituel, est limitée; sa puissance n'est plus qu'une délégation d'En-Haut; son progrès, ses œuvres propres sont limités à des fonctions appropriées aux besoins du Monarque suprême.

Pour nous, Dieu nous paraît être plutôt le principe de la Vie, étant en tout, mais jamais visible comme intelligence: plutôt en bas qu'en haut, car il est la Vie et non l'Intelligence. L'Univers, manifestation visible de cette vie, est comme un vaste laboratoire, où naissent incessamment des forces nouvelles, qui ne sont que le produit évolutif de cette vie ; mais, dès que ces forces s'individualisent, qu'elles ont conscience de leur individualité, elles montent peu à peu vers plus de liberté et plus de puissance, et elles n'ont d'autre Dieu que les volontés, sœurs plus fortes, ou l'influence bienfaisante des groupes plus évolués que celui auquel elles appartiennent.

L'Intelligence devient ainsi le produit de la vie dans sa collaboration avec le Temps. La Vie est une dans ses multiples manifestations, l'Intelligence est diversifiée à l'infini : par là l'Univers est le vaste champ d'expérience des intelligences parvenues à des degrés de connaissances et de puissances différents; et ce monde spirituel universel nous apparaît comme une vaste république, où tous les êtres sont égaux en droit, mais inégaux en connaissances et en puissances, où la liberté la plus grande existe, limitée seulement, comme elle l'est dans notre société, par la liberté des autres et les besoins inhérents aux différents degres d'évolution.

Ou je ne m'y connais plus, ou voilà encore de la logomachie, mon cher Bearson, mais c'est le dernier plat de cette espèce que je vous sers, et je vous prie de l'avaler sans trop de répugnance malgré sa composition indigeste.

Eh certes ! j'en aurais beaucoup moins écrit sur ce sujet, sachant aussi bien que vous ce Principe inconnaissable, si je n'avais vu les spirites, parmi les plus intelligents, parler de Dieu avec la même assurance et dans les mêmes termes, que les prêtres catholiques : il est vrai que le Dieu qu'enseignent les esprits des livres d'Allan Kardec, n'est pas différent du Dieu de la tradition chrétienne, planant audessus du monde et de la série des êtres qu'il a créés, en souverain Maître.

Vous dites, Bearson, querelle de mots, logomachie, permettez-moi de vous répondre avec un penseur moderne : « Il est bien rare qu'un mystère disparaisse; d'ordinaire, il ne fait que changer de place. Mais il est souvent très important, très désirable, qu'on parvienne à le changer de place. D'un certain point de vue, tout le progrès de la pensée humaine se réduit à deux ou trois changements de ce genre; à avoir délogé deux ou trois mystères d'un lieu où ils faisaient du mal pour les transporter dans un autre où ils deviennent inoffensifs, où ils peuvent faire du bien. Parfois même, sans que le mystère change de place, il suffit qu'on réussisse à lui donner un autre nom ; ce qui s'appelait « les Dieux » aujourd'hui s'appelle « la vie ». Et si la vie est aussi inexplicable que les dieux, nous y avons du moins gagné que personne n'a le droit de parler ou de nuire en son nom ».

Cela dit, nous sommes d'accord, ami Bearson ; et, comme vous, je pense « que nous devons tendre invinciblement à améliorer les conditions sociales au sein desquelles nous nous mouvons. » Comme vous je suis convaincu, mais en atténuant un peu votre phrase, « que les peuples souffrent de leur injustice collective et réciproque ».

Mais, croyez-vous que cette vérité n'est pas depuis longtemps connue et enseignée ? Je n'ai pour cela qu'à vous rappeler que la plus ancienne des religions enseigne la migration des âmes et la loi de Karma. Les peuples dont elle fait l'éducation sont-ils plus avancés que nous ? Hélas non !

Comme vous, je suis convaincu que le bonheur des hommes n'est l'œuvre d'aucune constitution politique, mais je pense que ces constitutions reflètent le degré de moralité et de connaissance des milieux où elles s'élaborent ; elles sont le produit d'un idéal, sa réalisation matérielle. Les constitutions sont un pacte volontairement conclu entre les hommes appartenant aux classes dirigeantes d'un pays, pour aider à la réalisation de la Justice dans l'Ordre.

Quant à la vérité, elle est peut-être une, mais dans l'abstrait, dans la connaissance totale ; chez les humains, elle est multiple, variée; elle revêt des aspects différents en rapport avec la diversité des tem-

péraments, et le progrès semble plutôt résulter de l'antagonisme des idées que de l'unité. Et si, sur l'idée divine, je tiens un langage qui n'est pas commun chez les spirites, ce n'est pas tant pour les convaincre et gagner à mes idées, que les obliger à réfléchir sur les leurs.

J'ai certainement une grande foi en la valeur de la doctrine spirite et une sincère reconnaissance pour le bien qu'elle m'a fait, pourtant je ne peux croire qu'elle suffirait, telle qu'elle est, à transformer en bien tout le mal qui existe ; j'estime plutôt qu'elle apporte des idées nouvelles qui éclaireront les autres doctrines évoluant à ses côtés, comme elle-même leur emprunte beaucoup de leurs connaissances. Elle ouvre surtout la voie à de nouvelles recherches dans le domaine psychique, qui nous conduiront, il faut l'espérer, à réaliser la preuve matérielle de l'existence de l'âme et de sa survie.

Ce qui me fait penser que le spiritisme kardéciste n'est pas la panacée universelle capable de guérir tous nos maux, c'est que je vois encore la majorité des spirites recourir à l'aide des religions pour l'éducation de leurs enfants et pour les phases de la vie qui s'appellent : la naissance, le mariage et la mort.

Je ne leur demanderais pas d'aller dans les temples catholiques, juifs ou protestants, pour y renverser les autels, comme faisaient les premiers chrétiens pour les dieux du paganisme ; mais il me semble que notre doctrine gagnerait beaucoup, aux yeux des profanes, si elle suffisait à la direction de leur conscience, si elle leur donnait la force, l'énergie nécessaire, pour ne point s'abaisser à consentir aux rites d'une religion que l'on prétend avoir dépassée et à laquelle on ne croit plus.

Et puisque, en fait, dans un ordre purement moral, comme vous le dites, ami Bearson, par notre doctrine, nous pouvons réaliser en nous l'idée de justice *en puissance*, laissons donc les morts enterrer leurs morts et tomber ce que le temps a usé ; attelons nos énergies à réaliser les œuvres jeunes nées des idées les plus modernes, et, par Dieu ! montrons qu'il y a en nous une lumière, une force morale active, en travaillant à la tête du grand mouvement social qui tend à organiser un monde nouveau.

Joseph Blain.

EN AVANT

Lorsque des régions sereines, où se réfugient l'âme et la raison de l'homme évolué, celui-ci laisse tomber un regard distrait sur le grouillement qui l'environne, lorsqu'involontairement il sonde la profondeur des sottises, des mensonges et des vilenies qui constituent ce qu'on appelle, par un doux euphémisme : la société, il peut apprécier toute l'exactitude de cette maxime attribuée à un pape : *Mundus vult decipi, ergo decipiatur !* Puisque le monde veut être trompé, qu'il le soit donc !

Toutefois une grande tristesse émane de cette constatation, parce qu'elle éclaire d'une lueur aussi vive que lugubre les faits qui accompagnent la marche de l'Humanité vers des aspirations qui, dans ces conditions, ne sont qu'un mirage décevant. On croit entendre comme un glas passant sur le monde et vibrant comme un sanglot.

La lutte pour la vie ! Voilà tout ce que les économistes ont trouvé pour justifier et expliquer les épreuves de l'existence humaine. Tout est envisagé au seul point de vue de la matière, de la vie animale. Arrière à tout idéal, qui ne peut être qu'un mensonge, puisque la Pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau ! Arrière à toute philosophie, qui n'est qu'un jeu de l'esprit ; à toute inspiration qui, n'est que l'appel du faible dans la tourmente, dans la lutte pour la vie, car il n'y a que cela !

Et, comme conséquence logique de ces volumineuses conceptions, le matérialisme enseigne au monde, qui approuve avec ensemble, que :

Dieu est une fiction inventée par la crainte.

La vie n'est qu'un phénomène dynamique.

Le devoir n'est qu'une nécessité sociale auquel échappent les habiles, pourvu qu'ils aient souvent l'air de s'y soumettre.

L'affection n'est qu'une appétence, qu'un attrait inconscient, quand il n'est point sensoriel.

Le mal et le bien ne sont que des aspects opposés, des phénomènes vitaux qui, par suite, ne sauraient avoir d'autre sanction que la résultante des faits qu'ils génèrent : bonne ou mauvaise, suivant le cas, et... voilà tout.

Eh ! oui, voilà bien tout ce que le matérialisme, cette philosophie (!) des forts (!!), enseigne. Tel est l'unique baume qu'il offre aux souffrances de la multitude qui peine, se meurtrit, s'abrutit et s'affole à traîner le char social, où se gobergent les fiers inventeurs du matérialisme.

Est-ce que, vraiment, le monde veut absolument être trompé ?

Eh ! non, le pauvre ! Seulement, avouons-le, il en a bien l'air par sa passivité, par sa prodigieuse endurance à la douleur et à l'abjection, par sa résignation inconsciente... jusqu'ici.

Mais oserai-je émettre, en présence de Messieurs les matérialistes, maîtres de ce monde, cette humble proposition :

M'est avis que vient l'aurore d'une ère nouvelle... pour eux, qui pourrait bien leur prouver qu'à force de tromper les autres, ils se sont trompés eux-mêmes, ce qui n'est pas si banal qu'on pense.

Or ça, puisque nous sommes au moins fixés d'une façon certaine sur ces phénomènes de la souffrance, de la douleur, de la joie et du plaisir, lesquels se manifestent d'assez inégale façon, pourquoi ne chercherions-nous pas une autre voie que celle des ténèbres pour atteindre à la vérité ?

Notre globe est vieux, son humanité est jeune, si l'on considère l'état de son évolution. Toutefois, un phénomène étrange se dégage de cette évolution. C'est qu'elle est faite d'alternatives contraires : la Vérité, révélée par de puissants génies aux masses attentives, s'est occultée au fur et à mesure que ces mêmes masses progressaient dans un état social meilleur.

Dieu avait créé le monde.

Le monde créa Satan.

Cette dualité imbécile et criminelle fut un des moyens, le plus néfaste assurément, dont les despotes, à tous les degrés, se servirent pour asservir les esprits et les corps des peuples.

Les brillants flambeaux de vérité qu'avaient allumés les Manu, les Çakiamouni, Kong-tu-tsé, Pythagore, Platon, s'éclipsèrent.

On ne sait quelles innommables aberrations s'amalgamèrent et s'imposèrent sous le nom de religions, épaississant de plus en plus les ténèbres sur le monde.

Un pape en conclut gravement que celui-ci voulait être trompé !

Et ce fut ainsi, bien entendu, pendant des siècles, et... ce n'est pas fini.

Parlons net.

Les religions ont détenu et détiennent encore des parcelles de vérité, celle-ci voilée par des mythes, des dogmes, des enseignements hors d'âge, mais enfin les religions ne sont point tout erreur, bien loin de là.

Telles quelles, nous les voyons satisfaire d'assez nombreux adeptes,

qui se complaisent ainsi dans ce que Balzac, avec son intense compréhension des choses, appelait les nuées du sanctuaire.

Paix à eux, les heureux, les doux et humbles de cœur ainsi que les appelait le Maître, le Rabbi Jésus.

Ces lignes ne sont point écrites pour eux — et je les en félicite — mais bien pour les autres qui, ayant perdu le doux flambeau de la Foi, s'en vont par la vie comme des aveugles, à tâtons et sans confiance, sans certitude du point où tendent leurs efforts.

Car avoir une conception de la vie, c'est-à-dire savoir et comprendre d'où on vient, où l'on est et où l'on va, tout est là.

Deux voies s'ouvrent vers cette connaissance :

La voie mentale et scientifique et la voie durement expérimentale.

La première n'est à la portée que d'un très petit nombre, la seconde est ouverte à tous... ceux qui, de bonne foi, consentent à ouvrir les yeux de la raison et du bon sens.

Parlons donc ici de cette voie ouverte à tous les hommes de bonne volonté... ce qui est à la portée de tout le monde.

Il n'y a pas d'effet sans cause, les deux sont corrélatifs.

Or, l'homme existe; donc, sa vie a un but.

A peine éclos à la vie, cet homme a conscience de *l'équité*, car, chez l'enfant, rien ne provoque l'étonnement ou la colère comme l'infraction à cette immanente loi de Justice qui pèse quand même sur le monde. On constate même parfois la même impression chez l'homme social — mais c'est plus rare.

Eh bien, alors, chers contemporains, pourquoi donc vous refuser si obstinément à admettre — pratiquement — que telle est la Loi suprême : la Justice ! Et que, par suite, vos luttes, ici-bas, ne peuvent manquer d'avoir une sanction.

Mais, direz-vous peut-être, dans votre ignorance radicale des *causes*, tout cela, c'est de la métaphysique, du papotage philosophique, nous voulons du tangible; pas tant de raisonnements, mais des faits palpables !

Allons, c'est parfait, eh bien, alors, puisqu'il vous faut palper, ô sempiternels saints Thomas, donnez-vous donc la peine d'entrer dans le domaine du *Psychisme*, les chapelles y sont nombreuses, mais font toutes partie de la même cathédrale.

Mais pour Dieu — ou plutôt pour vous-mêmes — cessez de vous immerger voluptueusement dans les eaux stagnantes et nauséabondes du matérialisme ; cessez, dis-je, de *vouloir être trompés* et, selon vos aptitudes, regardez autour de vous : la vérité, toujours modeste, mais non peureuse, se montrera et vous éclairera.

Les mystérieux phénomènes de l'hypnose (l'ancien magnétisme), ceux de la double vue, de la clair-audience, de la suggestion mentale, du transport des sensations, de l'action à distance, de la lévitation, des apparitions tangibles ou phantomales, des actions motrices sans causes visibles, des communications d'entités inconnues mais réelles se manifestant dans des conditions déterminées (ce qu'on appelait jadis : *Spiritisme*), tous faits indéniables, attestés, vérifiés aujourd'hui par les princes de la Science officielle.

Voyez, choisissez, mais ne croupissez pas dans la nauséabonde ornière où vous tient le matérialisme, avec tout son cortège de hontes morales et de dégradations physiques.

Sachez, nous vous en supplions, *vouloir ne pas être trompés* !

Car vous l'êtes toujours et quand même, ô matérialistes, mes frères ! surtout quand, l'ayant enfin compris, vous vous suicidez pour en finir, ce qui est votre dernière erreur par *pétition de principe*, puisque vous tentez l'immersion dans le néant, et qu'au contraire vous arrivez brusquement dans la réalité.

Mais alors combien elle est triste et lugubre !

Au lieu d'arriver doucement de l'autre côté de la vie, par la porte de la mort naturelle, vous y faites irruption avec toutes vos ignorances, toutes vos tares, tout votre arriéré !

C'est pourquoi, quelque aride que soit la tâche, nous qui *savons de science certaine*, nous avons le devoir absolu de venir vous attester formellement ceci :

En voilà assez de mensonges, d'erreurs et de sottises.

La vie n'est pas qu'un phénomène dynamique, c'est en même temps une manifestation individuelle, rationnelle et qui comporte une sanction inévitable.

La forme de l'état présent de l'homme ici-bas n'est ni unique, ni définitive. La vie, qui est universelle, comporte les états les plus variés, les plus gradués, par le travail de celui qui la détient.

A chacun selon ses œuvres.

Voilà la voie, la vérité et la vie, nécessairement indiquées ici plus que sommairement, mais de façon à être comprises par qui veut comprendre.

Mais, ô tristesse incomparable, il est des êtres qui ne veulent pas comprendre, entendez-vous : *qui ne veulent pas* !

Ah ! c'est vraiment à eux que s'appliquent la sentence :

Puisqu'ils veulent être trompés, qu'ils le soient donc !

C'est peut-être en songeant à ces malheureux, que Dante inscrivit sur la porte de son *Enfer* cette inscription si vraie, si douloureuse, si fatale :

— O voi ch' entrate, lasciate o qui speranza !
Per me si va nella citta dolente.
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente !

« *Vous qui entrez ici*, abandonnez tout espoir !

« C'est par moi qu'on pénètre en la cité douloureuse, qu'on se mêle à la race perdue, qu'on s'abîme en l'éternelle douleur ! »

. . . .

En terminant, je veux manifester l'espoir que, si ces lignes tombent sous les yeux d'un matérialiste, elles provoqueront chez lui le désir d'essayer de voir et de comprendre, de cesser de piétiner sur place pour marcher en avant, vers le progrès, vers la lumière.

Alors s'il est de bonne foi, si sa vanité ne l'aveugle pas, si en un mot il ne tient pas absolument à être trompé, il verra et comprendra qu'ici-bas :

La vie est une manifestation inéluctable de l'*individualité* humaine, sur un plan approprié à son évolution, dont l'échelle de Jacob est l'image ;

Que cette individualité part des bas-fonds de l'ignorance pour atteindre les régions sereines où, dans un ravissement *toujours actif*, l'être arrive enfin à comprendre la cause et les fins de *l'homme* et les destinées divines auxquelles son âme est appelée, au sein de la sublime harmonie des Mondes toujours grandissants, toujours plus radieux !

J. BEARSON.

Extériorisation de la Pensée

L'EXTÉRIORISATION DES IMAGES MENTALES

Le Spiritisme, en donnant la preuve expérimentale que l'âme existe après la mort, a démontré clairement que le principe de la sensibilité n'est pas attaché au corps matériel et qu'il réside dans la partie spirituelle de nous-même, dans l'esprit. Sans doute, pendant la vie, le corps et l'âme sont unis si intimement que toute modification du corps est sentie par l'âme et que, réciproquement, tout état de l'esprit réagit sur l'organisme ; mais c'est dans l'âme que réside le pouvoir de sentir, et rien ne met mieux en évidence cette grande vérité que les troubles de la sensibilité qui résultent directement de l'imagination.

Sans que le corps physique éprouve aucune blessure, l'âme, sous l'influence d'une vive émotion, peut ressentir des douleurs très fortes, bien que la cause de ces douleurs soit purement imaginaire. En voici quelques exemples empruntés à un auteur très sérieux, le docteur Hack-Tuke (1), qui en a réuni un grand nombre.

Gratiolet relate un fait assez connu qui se produisit à Paris, dans une émeute, qui prouve fort bien l'effet d'une impression psychique sur la sensibilité. Une compagnie de soldats et de gardes nationaux engagés dans la rue Planche-Mibray étaient depuis un moment exposés de tous côtés à un feu meurtrier. Un des combattants reçut à l'épaule une légère contusion produite par une balle déviée, et il y fit à peine attention. Après l'escarmouche, néanmoins, éprouvant de la douleur à l'endroit qui avait été atteint, et s'imaginant avec effroi qu'il avait reçu une blessure bien plus grave, il sentit un flot de sang qui coulait de la plaie sur le côté de la poitrine. Il le sentit réellement, bien que la peau n'eût pas même une égratignure (2). »

« Gratiolet parle encore de deux étudiants en médecine occupés à disséquer, dont l'un donna en jouant un coup de manche de scalpel sur le doigt allongé de son camarade. Effrayé, s'imaginant qu'il était coupé, celui-ci poussa un cri terrible ; et quand il reconnut son erreur, il affirma avoir ressenti une douleur si vive, qu'il croyait que l'instrument avait pénétré jusqu'à l'os. »

Dans ces deux exemples, un choc physique sur la peau a été le support de l'idée imaginaire, de l'auto-suggestion. Mais il arrive parfois qu'aucun contact direct n'a été ressenti, et cependant l'impression est aussi forte.

« Le professeur Benett raconte qu'un boucher, voulant suspendre une lourde pièce de viande, glissa et se trouva suspendu par le bras au crochet. On le dégagea, et on le conduisit terrifié chez un pharmacien ; il dit qu'il souffrait cruellement. Le crochet n'avait traversé que le vêtement; le bras était indemne, et cependant le boucher ne cessait de crier qu'il souffrait beaucoup, pendant que l'on coupait la manche pour examiner le bras. »

On pourrait multiplier ces exemples ; mais il nous paraît plus utile de montrer que, si une idée fausse peut causer une douleur, une autre idée, non moins imaginaire, peut supprimer une douleur réelle, causée, par exemple, par une maladie ou par une opération chirurgicale. Voici un exemple de guérison par auto-suggestion. Dans ses *Leçons sur l'hystérie et l'hypnotisme*, M. le professeur Pitres écrit (3) :

« L'an dernier, j'électrisais un matin, comme je viens de le faire devant vous aujourd'hui, le bras d'une jeune femme atteinte de paralysie hystérique. La séance durait depuis quelques instants à peine quand je m'aperçus que l'un des fils des électrodes n'était pas fixé à la borne de l'appareil, de telle sorte que le courant ne passait pas dans le membre. Je continuai néanmoins l'opération sans rétablir la continuité du circuit et, après cinq ou six minutes, la malade était complètement débarrassée de sa paralysie.

« Etait-elle une simulatrice ? Je n'ai aucune raison de le croire. Je pense plutôt qu'elle appartenait à cette catégorie de malades qui font pour les moindres causes des accidents très réels, mais purement dynamiques, et par conséquent capables de disparaître sous l'influence de simples excitations psychiques. Elle était convaincue que l'électrisation devait la guérir et elle a guéri quand elle a cru qu'elle était électrisée, par un mécanisme analogue à celui qui préside aux guérisons dites miraculeuses et aux cures par les pilules de *mica panis* (mie de pain) ou d'orviétan, *et qui est peut-être le mécanisme général et uniforme de la guérison de tous les accidents hystériques* (1). »

(1) Hack-Tuke, *Le Corps et l'Esprit*, p. 164 et suiv.
(2) Gratiolet, *De la Physionomie*, p. 286.
(3) Voir p. 416, t. I.

Voici une observation que M. Hack-Tuke tient de M. Woodhouse Brain, chargé des anesthésies au Charing Cross Hospital, et qui a une très grande expérience de cette pratique :

« En 1862, je fus appelé, dit-il, à administrer le chloroforme à une jeune fille très nerveuse, profondément hystérique, à qui l'on devait enlever deux tumeurs sébacées du cuir chevelu. En arrivant à la salle d'opération, on s'aperçut que le flacon de chloroforme avait été reporté à la pharmacie. J'examinai l'inhalateur dont j'avais alors l'habitude de me servir ; il était vide et n'avait même plus l'odeur du chloroforme. J'envoyai chercher le flacon, et, pour habituer la jeune fille au masque de l'appareil, je le lui appliquai sur le visage ; immédiatement elle se mit à respirer rapidement au travers. Au bout d'une demi-minute elle dit : « Oh ! je sens, je sens que je m'en vais ! » Le flacon de chloroforme n'était pas encore arrivé. On engagea la malade à respirer doucement ; mais, à ce moment, sa main, qui était restée croisée sur la poitrine, glissa sur le côté. Comme elle ne la relevait pas, j'eus l'idée de lui pincer légèrement le bras pour voir quel degré de souffrance son état d'hystérie lui permettait de supporter. Un pincement faible la laissa indifférente ; je pinçai plus rudement, et même aussi fort que je pus : à ma grande surprise elle parut ne sentir rien du tout. L'occasion me parut favorable, et je priai le chirurgien de commencer ; il incisa une des tumeurs, et comme le kyste était peu adhérent, il l'arracha.

« A ce moment j'avais ôté le masque. Voulant voir jusqu'où irait l'imagination de la jeune fille, je dis au chirurgien qui se disposait à enlever la seconde tumeur : « Attendez un instant, elle semble revenir à elle. » Immédiatement, la respiration, qui jusque-là avait été tout à fait calme, changea de caractère et devint aussi rapide que lors de la première application de l'inhalateur. La jeune fille se mit à remuer le bras. Je réappliquai l'appareil ; la respiration redevint aussitôt calme. La seconde opération se termina sans que la malade fît un mouvement. Pendant qu'on lavait les plaies et qu'on mettait un pansement, je lui demandai si elle avait senti quelque chose. « Non, dit-elle, je ne sais pas ce qui s'est passé. » A sa sortie de l'hôpital elle croyait fermement à la puissance de l'anesthésique qu'on lui avait administré. »

La conviction profonde que le chloroforme supprime la souffrance avait suffi pour enlever à cette jeune fille toute perception de sa douleur. Dans ce cas, nous sommes en présence d'un phénomène d'auto-suggestion spontanée ; mais il n'est pas rare de voir l'insensibilité se produire chez certains sujets hypnotiques lorsque dans leur sommeil on leur affirme qu'ils ne ressentiront aucune douleur au réveil, pendant qu'on leur fera une opération chirurgicale. Voici une observation de M. Pitres qui ne laisse pas de doute à cet égard (2) :

« Paule C... est hémi-anesthésique du côté droit, le côté gauche de son corps a conservé sa sensibilité normale. Or, sur sa cuisse gauche, côté sensible, un petit phlegmon s'était développé à la suite d'une injection de morphine. La tuméfaction des tissus sous-cutanés avait le volume d'un gros œuf de poule ; la peau était rouge violacé, chaude, et au centre des parties indurées on sentait manifestement de la fluctuation. Toute la région enflammée était le siège d'une sensibilité exquise. On ne pouvait la toucher sans arracher des larmes et des cris à la malade, qui refusait absolument de laisser ouvrir son abcès.

« L'occasion me parut favorable pour étudier la puissance des suggestions post-hypnotiques. J'endormis la malade et lui intimai l'ordre de laisser ouvrir son abcès sans protester aussitôt après

(1) C'est nous qui soulignons.
(2) Pitres, *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme*, p. 170

qu'elle serait réveillée. J'ajoutai *qu'elle ne sentirait rien, absolument rien, quand même le bistouri pénétrerait dans sa peau*, et je la réveillai. On lui offrit alors de pratiquer l'opération dont on lui avait déjà parlé plusieurs fois, et elle accepta sans hésitation. M. André Boursier prit un bistouri, incisa lentement, et couche par couche, la peau qui recouvrait le phlegmon. Cette incision donna issue à la valeur d'un verre à bordeaux de pus épais, crémeux, de coloration rougeâtre. On vida le foyer en comprimant fortement les parties indurées. Pendant tout ce temps *la malade regardait en souriant l'opérateur*; elle ne poussa pas un cri; elle n'eut pas une contraction du visage. Elle était seulement très étonnée de ne sentir aucune douleur à l'ouverture d'un abcès dont elle avait tant souffert les jours précédents (1). »

Ce pouvoir de supprimer la douleur, par l'idée qu'on ne la sentira pas, est réellement un phénomène merveilleux; il met en pleine lumière l'action toute-puissante de l'âme sur le corps et nous montre ce que nous pourrions faire normalement, si nous savions utiliser ces forces cachées qui dorment en nous et qui produiraient de si magnifiques résultats si nous savions nous en servir.

Ce pouvoir de supprimer par ordre verbal toute sensation, douloureuse ou non, d'une partie du corps d'un sujet, a reçu le nom d'*anesthésie systématisée*; elle peut se produire sur tous les sens, mais ce qui est plus intéressant pour nous, c'est de constater que cette idée agit sur tel endroit nettement délimité du corps qui ne sent plus rien, tandis que les autres parties voisines conservent leur sensibilité normale.

Lorsque l'on trace un cercle ou une étoile sur le bras d'un sujet, en lui suggérant que toute la surface de son corps comprise dans ce dessin est insensible, il ne sent rien des piqûres, des brûlures ou des pincements qui sont exercés à cet endroit. L'idée d'insensibilité s'est concrétée dans une figure particulière; elle s'est extériorisée; elle est sortie du cerveau pour se fixer à la surface du corps, et ce qui est remarquable, c'est que cette anesthésie ne correspond à aucune configuration anatomique des rameaux nerveux superficiels. Ce sont plusieurs parties de nerfs différents qui sont anesthésiées. Il nous paraît que, dans ce cas, l'image mentale n'est pas restée interne; on dirait qu'elle a été projetée à la place indiquée et qu'elle a supprimé localement la sensibilité de toutes les fibres nerveuses qui étaient comprises dans son périmètre, car en deçà et au delà de la figure les nerfs sont encore sensibles.

(*A suivre.*)

(1) MM. Liebault, Bernheim, Liégeois, P. Janet, Cloquet, etc., racontent des faits semblables, ce qui établit nettement l'existence de l'anesthésie suggérée, soit pendant le sommeil, soit comme suggestion post-hypnotique.

LIVRES NOUVEAUX

Les Frontières de la Science (2e série.)

Dans la plupart des sciences, on se sert des faits déjà connus pour imaginer des théories qui les relient entre eux en les rattachant à des causes hypothétiques dont on déduit, par le raisonnement, des conséquences qu'on cherche ensuite à vérifier.

Quand ces conséquences ne se vérifient pas, ou qu'on découvre de nouveaux faits ne rentrant pas dans les théories, ces théories deviennent caduques et il se passe souvent bien des années avant qu'on puisse en édifier d'autres.

Ce sont ces faits *irréguliers* que M. de Rochas, s'appuyant tantôt sur l'histoire, tantôt sur ses propres expériences, a recherchés dans le domaine des différentes sciences qui ont un rapport plus ou moins direct avec la science psychique.

Dans une première série publiée en 1902, l'auteur a donné d'abord une vue d'ensemble sur *l'état actuel de la science psychique;* puis il a résumé toutes les recherches faites jusqu'à cette époque au sujet des différentes espèces de *radiations* qu'on découvre aujourd'hui bruyamment, bien que leur existence et leurs propriétés aient été signalées depuis longtemps par Reichenbach et ses disciples.

La deuxième série qui vient de paraître contient des études très complètes sur les localisations cérébrales, sur les *actions psychiques des onctions, des contacts et des émanations*, enfin un long article très curieux sur la *lévitation du corps humain*, accompagné de la reproduction d'une vingtaine d'anciennes gravures représentant des lévitations de saints.

Librairie des sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 2 fr. 50 pour la 1re série; 3 fr. 50 pour la 2e série.

Somnambulisme et Thérapeutique, par A. BARMOND, 1 volume in-8 de 140 pages.

Cet opuscule, d'un modeste philanthrope, contient une étude intéressante, utile sur le somnambulisme et sur plusieurs sujets, naguère en grand renom.

Le lecteur, savant ou profane, y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité, principalement dans les pages relatant la *Thérapeutique de feue Mme Vve Kelsch, de Nancy*.

Thérapeutique originale, dont l'efficacité égale la simplicité : *elle soulage toujours, guérit souvent, sans sortir des limites de l'hygiène.*

Elle se compose en grande partie de plantes médicinales indigènes, inoffensives, si délaissées aujourd'hui.

« Les simples vivent de l'air que nous respirons, du sol qui produit nos aliments; ils sympathisent avec notre sang, nos organes, *et possèdent tous les éléments de guérison.* » (Préface du livre.)

Les preuves de ces assertions abondent dans la première partie du livre.

La seconde partie a pour titre :

Remèdes éprouvés de sources différentes. P.-G. Leymarie, libraire-éditeur, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, et chez tous les libraires Prix : 2 francs.

AVIS

Nous rappelons à nos amis et aux Fédérés spiritualistes modernes Lyonnais et Régionaux que M. le pasteur Georges Fulliquet fait, le *premier dimanche* de chaque mois, à 2 heures et quart précises, *Salle Paul-Bert*, 6, rue Paul-Bert, une conférence sur l'Histoire des religions.

Les Fédérés régionaux sont spécialement invités à assister à ces conférences qui tiennent lieu de réunions fédérales, ce qui permet à chacun de prendre connaissance des travaux élaborés dans le courant du mois, en même temps que tous peuvent y puiser d'excellentes leçons dans l'intérêt même de la cause commune.

LE BUREAU.

Le Gérant : A. BOUVIER

18-3-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 321. **10 Centimes.** 1er-16 AVRIL 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — **PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE** — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LA GUERRE

Non je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien.
Et le sage qui ne craint rien,
A le beau droit de tout écrire.
VOLTAIRE.

A l'heure ou paraîtront ces lignes, des centaines de mille hommes en armes, en qui des marches longues et pénibles, le dénuement, la faim, la rigueur mortelle de la froide saison, auront développé les instincts brutaux au détriment de tout sentiment humain, surexcités par les exhortations haineuses, vindicatives de chefs qu'aura grisés l'appât de conquêtes, de fausses gloires, de vains honneurs, se seront vautrés en véritables bêtes fauves les uns sur les autres, se disputant l'existence en des corps à corps, en des entre-déchirements dignes de la plus abjecte des sauvageries.

Leur but, disons-le hâtivement, aura été de sauver la patrie, de plaire à leurs empereurs, dieux et rois, dans la douce consolation de mourir pour eux. Quelle aberration ! ! !

Ce monstre horrible qu'est la guerre, pourvu par la civilisation, la science, le progrès, des engins les plus, les mieux destructeurs, aura commis des milliers de meurtres, soumis par eux d'inombrables familles à la pire des désolations, à l'affreux désespoir, après avoir fait tarir, en ses préliminaires de dévastation infâme, les sources les plus précieuses de fécondation, de prospérité sociale. En véritable tortionnaire, il aura répandu ses effets partout, ses ramifications se seront étendues du champ à la ville, de la mansarde au palais, de l'enfant au vieillard; partout, couleront des larmes, partout régnera le deuil, partout s'appesantira la misère, partout la mort menaçante d'effroi.

Encore une fois, et pour longtemps peut-être, notre cher idéal de paix Universelle devait rester utopie.

Ne tremblons-nous pas en effet à cette pensée, que des siècles s'écouleront avant que l'humanité, se ravisant enfin sous l'impulsion de la science, du progrès, de la civilisation vrais, fasse taire en son sein tous ces instincts de barbarie, de patriotisme dégradant, proclame le bannissement de la guerre avec tout son outillage d'horreurs, de malheurs, de crimes homicides, implante à tout jamais le règne du travail fécond, d'harmonie sociale, de paix universelle, s'élève enfin à ce haut degré de souveraineté qui lui assurera la gloire, la prospérité.

Nous n'avons pas ici à prendre fait et cause pour tel ou tel d'entre les belligérants, à justifier tel ou tel de leurs actes, il nous suffit de savoir que par eux la guerre existe, et que rien à nos yeux la justifiant, nous avons le devoir de la maudire, de la rendre exécrable aux yeux de tous.

Voyez cependant quelle prudence l'on apporte à se dire en guerre : Russes et Japonais inondent les cours européennes de rapports, de déclarations verbaux et écrits, où tous deux y protestent de leur innocence, tous deux y proclament leur désir ardent de vivre en paix : ils sont tout ce qu'il y a de plus pacifique au monde, ils déclarent regretter amèrement ce surcroît de victimes innocentes, tout ce branle-bas général, tout cet effroi populaire, mais ils ont hâte d'ajouter : qu'ils ne pouvaient oublier pourtant, même au nom de la paix générale, qu'ils étaient deux peuples civilisés, deux grandes nations laborieuses, honorables surtout et que l'atteinte portée à leur amour-propre, à leur dignité, ne pouvait mesurer son étendue au nombre des victimes, pas plus qu'à celui des malheurs effroyables que sa réparation allait engendrer.

Et voilà pourquoi et comment l'eau des mers est rougie de sang humain, voilà pourquoi la plage, de toutes parts, y est devenue une véritable morgue européenne, cela pendant que les oiseaux de proie, croassant joyeusement sur les bords du Yalou, s'y gavent de chair humaine, se riant en leur régal frugal de la bêtise, de la cupidité, de l'animalité des hommes.

Quelle réponse tout de même à ce beau geste du grand Empereur de toutes les Russies, venu en France naguère pour y parler de paix, y fondant cette alliance que l'or français ne manque pas de sceller, et qui devait, selon tous, maintenir l'équilibre européen, être le prélude d'une paix durable.

Quelle réponse à tous ces hourrahs, ces vivats, ces étreintes de Cronstadt et d'ailleurs ! quelle réponse à l'institution du tribunal d'arbitrage ! quelle réponse à toutes ces visites réciproques des cours, des parlements européens ! Quelles tristes conclusions apportées à tous ces heureux préliminaires, à tous ces élans, à tout cet enthousiasme en faveur de la paix.

Là n'était donc pas le dernier acte de la triste et séculaire comédie humaine ?

On a donc épuisé toute la largesse de vue, la source des sentiments humains, en ces milieux potentiels alors que nous étions en paix, pour que l'on n'y trouve plus aujourd'hui le courage du beau geste opportun ?

Ce grand Empereur, dépositaire des nobles traditions vécues, qui tout récemment encore parla si haut, si fort, si bien de la paix, ne pouvait-il donc pas, avant de laisser attaquer ses sujets, se souvenir qu'un tribunal d'arbitrage siégeait à La Haye ? A-t-il consulté les mânes illustres de son père avant de prendre une décision ?

Un délai de six mois avait été exigé par lui pour répondre aux intentions belliqueuses de son adversaire ; que ne le faisait-il plus tôt, en soumettant le différend à ce même tribunal. Qu'importait que celui-ci ait ou n'ait pas adhéré à l'arbitrage ? Il s'agissait de la paix du monde, et, quelle qu'ait été sa décision, tous, du plus belliqueux au plus pacifique, s'y seraient conformés. Là, on aurait eu l'occasion de reconnaître, d'apprécier la nécessité, l'efficacité de la paix armée et, sans conteste, d'éviter le pire des désastres.

Sire, vous avez perdu l'occasion du plus beau geste de votre vie : celui-ci, évitant la guerre, vous aurait autrement immortalisé que celui qui annonça la paix. Tel le lion de la Fontaine, fallait-il donc que vous laissiez le moucheron, chétif insecte, sonner l'alarme universelle, sans comme lui vous soucier de la toile d'araignée qui l'aurait réduit au silence ?

Pourquoi ce geste n'a-t-il pas été fait ? Fallait-il que la guerre s'imposât à votre volonté, en dépit du prix que vous accordiez à la paix ? Que cet empire de feu votre père se couvrît de malheureux éplorés ?

Quelle énorme responsabilité ne venez-vous pas d'assumer devant lui, devant votre Dieu, devant ce Dieu qui n'a jamais été le Dieu des armées, devant ce Dieu que l'on ne représente pas, que l'on ne connaît pas, que l'on glorifie si mal, quand en autocrate l'on préside au déchaînement des pires instincts, quand on laisse égorger la moitié de son peuple, quand l'on livre l'autre moitié à une de ces endurances morales que l'intelligence humaine se refuse à décrire tant elle est douloureuse et cruelle.

Toute l'Europe, inquiète, anxieuse, se mobilise: il n'y a plus une de ses moindres possessions en Extrême-Orient qui ne soit couverte de soldats en vedette prêts à faire feu, attendant pour cela le simple signal du combat.

A quoi vont servir toutes ces agglomérations humaines, ces armements multiples, ce vaste déploiement de forces ? Hélas ! noirs présages, que nous réservez-vous ? Que serez-vous ?

Quel malheur que tout ce brouhaha des forces métalliques, explosives, destructives, toutes plus infernales les unes que les autres, n'ait pas eu lieu six mois plus tôt, non pour assurer, comme à présent, une défense jugée insuffisante, mais pour immobiliser dans leurs terres respectives les deux agresseurs, en vertu de l'expression même de la volonté européenne partie de La Haye, au nom de la justice, du droit et de la paix.

Quels secrets mystérieux révélera encore au monde l'issue de cette conflagration générale ? Et, disons-le bien vite, quel triste spectacle de civilisation ne sera-t-elle pas pour les générations à venir.

Belle civilisation humaine, que nous prônons sans cesse, que nous portons partout, pour te posséder si peu, où donc es-tu ?

Triste comédie humaine, à quand le dernier acte ? Quand donc, hommes, serons-nous assez hommes pour comprendre et sentir surtout qu'il n'y a pas de sentiment plus exécrable que celui qui nous porte à vouloir la mort de notre semblable, quel que soit le prétexte invoqué ? Quand donc serons-nous suffisamment soucieux de notre affranchissement, de notre liberté, de notre droit de vivre, pour n'obéir qu'aux décisions de la souveraineté populaire ?

Quel triste spectacle que ces deux peuples se sacrifiant pour le bon plaisir de leurs empereurs, rois et dieux tout à la fois, oubliant, pour leur valeur tant contestée, qu'ils laissent aux prises avec la misère leurs pères et mères affaissés sous le poids des ans, leurs épouses et enfants, à qui va manquer le pain et le lait indispensables, qui vainement tendront les bras pour demander secours, assistance! protection peut-être, contre un ennemi brutal, immoral assassin.

Quel affreux état de choses que ces hommes torturés par le froid, la faim, le dénûment complet, perdant au printemps de la vie leur titre d'homme, leur droit à l'existence, comme celui d'être aimé, expirant sous le pied du vainqueur, sans un mot de consolation, sans l'expression d'un regret, sans un espoir, sans un adieu !

MONSTRE HORRIBLE QUE LA GUERRE !!

Plus que jamais s'impose la souveraineté populaire ; seule une République universelle, formée des Républiques du monde entier, instituées en vertu du droit des gens sur les débris monarchiques, pourra donner à l'humanité la paix, source de travail, de fécondation, de véritable prospérité sociale, où tous, jouissant de leurs droits respectifs, comme des fruits du travail sans crainte d'usurpation, pourront vivre en frères, travailler tout au moins dans la concorde à l'édification d'un règne de sagesse où les hommes, chacun pour tous, tous pour chacun, se feront une loi absolue de l'amour fraternel.

Spiritualistes modernes, nous ne pouvons pas séparer de notre idéal de vérité celui de la paix universelle, nous devons dire hautement toute la réprobation que nous inspirent les guerres fratricides, lutter sans merci et sans trêve contre ce chauvinisme éhonté qui a pour prix les seuls lambeaux d'un étendard rougi de sang humain, et qui, sous le couvert d'un patriotisme étroit, sème partout la dévastation et la mort. Il ne faut plus que l'homme se fasse un lucre de se battre et de mourir en musique, pour un geste, une parole de mauvaise humeur. Il ne faut pas que nos enfants puissent voir là, comme une gloire ou l'accomplissement d'un devoir. Inculquons-leur ce principe, qu'en dehors du triomphe des revendications par la saine et loyale discussion qu'inspirera une instruction plus étendue, il ne saurait y avoir de gloire et de devoir. Disons-leur que la patrie, c'est la grande famille humaine; que se consacrer à sa bonne harmonie, c'est faire du plus parfait patriotisme.

Travailler à la cause de la paix universelle, c'est servir la cause de la justice, de la raison et du progrès; c'est servir la cause de la vérité, la cause des causes, c'est accomplir son devoir, tout son devoir.

Cébrélesmontin.

Enseignement des anciens philosophes conforme à celui de Jésus

La doctrine enseignée par Jésus était contenue dans celle de la plupart des anciens philosophes. Jésus n'a donc rien innové.

Chilon de Sparte (600 ans avant notre ère) disait : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. »

Cléobule de Rhodes (660 ans avant Jésus-Christ) enseignait: « Faites du bien à vos ennemis. »

Epiménide de Crète disait (536 ans avant Jésus-Christ) : « Le sage est un envoyé de Dieu pour éclairer les hommes. »

Pythagore de Samos (608 ans avant Jésus-Christ) disait : « Tous les hommes sont égaux et frères et aimez-vous les uns les autres. »

Socrate d'Athènes (470 ans avant Jésus-Christ) disait : « Connais-toi toi-même. »

Solon de Salamine (640 ans avant Jésus-Christ) disait et proclamait les mêmes enseignements.

Jésus a dit plus tard, dans son sermon sur la montagne : « Faites aux autres hommes ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. »

Toute la morale chrétienne se trouve dans les doctrines de Manou Confucius, Bouddha et dans la plupart des principes enseignés par les philosophes égyptiens, chaldéens, babyloniens, indiens, grecs, romains et de tous les peuples anciens.

La doctrine de Bouddha contient en entier tous les préceptes chrétiens, à l'exception toutefois des pratiques idolâtres que ceux-ci poussent à l'excès.

On peut donc affirmer que la morale enseignée par Jésus n'a pas fait faire un pas en avant à la morale de tous les peuples de tous les pays.

Le cléricalisme, cette faction politique, très dangereuse pour la société, n'a créé que des pratiques absurdes qui tombent devant la raison, ce flambeau que Dieu a donné à l'homme pour distinguer le vrai du faux. Mais la raison, oblitérée par le cléricalisme, cesse de comprendre et même d'apercevoir les lumières sacrées qui émanent de la conscience et du sentiment.

L'illustre Sénèque a dit : « Au jour de la mort, on n'a à soi que ce que l'on a donné. »

L'ordre des Esséniens professait la même doctrine et enseignait les mêmes vérités que le Spiritisme s'efforce de nos jours de propager de toutes parts.

L'amour de Dieu et du prochain a été de tout temps et sera toujours le précepte fondamental et le principe essentiel par excellence de la religion de tous les peuples. Ces principes sacrés étant éternels, n'ont pu être inventés par Jésus, qui n'a absolument rien innové.

Quelles que soient les croyances des hommes, l'amour de Dieu et du prochain, qui est le principe inéluctable de la sagesse, sera toujours le fondement de toutes les philosophies religieuses de l'humanité.

Les religions et les sectes sont partout différentes dans leurs formes et dans leurs cérémonies, parce qu'elles sont l'œuvre des hommes, mais la morale qui en découle est partout la même, puisqu'elle vient de Dieu, qui est éternel et immuable.

La morale, sagement enseignée par la pratique, produit la lumière. Elle est le phare lumineux de l'âme humaine, lui montrant les éternelles régions de l'Infini.

On aime, en effet, à admirer les beautés de l'horizon d'un beau jour, dans la pensée que ces beautés, si pleines de charmes, nous représentent l'avenir de l'Au-delà, dont les perspectives et les splendeurs sont incomparables. C'est le rayonnement des beautés infinies. A l'aspect de ces douces visions de jours sans fin, sans peines et sans ennuis se déroulent à nos regards enchantés, sous le charme de ces perspectives idéales, ces pensées parfumées de douces espérances et de visions de l'infini, laissant toujours dans l'âme des effluves pleins d'onction et de charmantes visions.

Mais pendant le cours de notre vie, nous confondons souvent le jour présent avec celui qui l'a précédé. Cependant, on ne devrait jamais perdre de vue qu'on ne se baigne jamais deux fois dans la même eau d'un fleuve ou d'une rivière, parce que ces cours d'eau changent continuellement de place et qu'ils vont s'abîmer dans la mer.

Le passé n'est plus qu'un point abstrait, et le présent nous échappe pour se confondre avec le passé ; il n'y a donc que l'avenir, lequel repose sur Dieu éternel et sur l'âme immortelle.

Quand la vérité divine n'est pas la base et le pôle des actions des hommes, rien ne les guide sur la route de leur destinée. Courant avec frénésie et acharnement après les richesses, les plaisirs et les honneurs, ils méconnaissent leurs devoirs de charité et de bienfaisance à l'égard de leurs semblables. L'égoïsme, souvent le plus étroit, domine alors toutes leurs aspirations. Au lieu de leur inspirer des principes qui ont pour base : la charité bien ordonnée commence par les autres, ils mettent en pratique, au contraire, la doctrine cléricale d'après laquelle la charité bien ordonnée commence par soi-même.

Au lieu de s'inspirer encore du principe social : chacun pour tous et tous pour chacun, notre génération s'inspire encore des mêmes erreurs cléricales du chacun pour soi et Dieu pour tous.

Une génération s'inspirant des enseignements cléricaux, ne peut que péricliter ou piétiner sur place.

Ceux qui veulent mettre en pratique la véritable morale divine, doivent élever leurs pensées à la hauteur de leur mission terrestre. Pour eux les faveurs de la vie présente n'étant que des chimères, ils doivent donc s'inspirer de cette pensée : La gloire, les honneurs, les richesses et les plaisirs n'étant que des illusions, il faut chercher le bonheur dans les œuvres de bienfaisance, qui peuvent seules donner à l'âme cette joie, ces consolations qui la rapprochent de l'Infini.

Telle est la morale enseignée par tous les grands philosophes des peuples anciens.

Mais de tout temps la lutte pour la vie a atrophié les esprits des masses débordées par les besoins matériels.

D'autre part, de tout temps aussi les détenteurs de la fortune se sont montrés de mauvais intendants de Dieu par l'abus qu'ils ont fait de la fortune ; ces abus se continuent de nos jours.

Déchaud, *publiciste*, à Oran.

ERREUR DU TRAITEMENT HYDROTHÉRAPIQUE

Le Remède est pire que le Mal.

Le curé Kneipp a mis à la mode le traitement hydrothérapique, je vais prouver que c'est une erreur de plus qui s'ajoutera à la sérothérapie, cette folie médicale qui est actuellement en vogue ; ce sera dur, je le comprends pour MM. les docteurs d'entendre un profane donner des preuves de lucidité, lorsque, de par leur diplôme, eux seuls devraient posséder la lumière scientifique ; car en disséquant les cadavres on ne fait que l'étude de la matière, et c'est au contraire l'étude de la vie et de ses lois qu'il faut faire, et tâcher de comprendre les différentes évolutions dynamiques qui s'opèrent dans tous les états maladifs ou déséquilibrements de l'être.

Chacun de nous a dû remarquer, à la suite d'une émotion, qu'une faiblesse générale de tout l'organisme en était le résultat ; cette faiblesse est en raison directe de la violence de l'émotion, et même si cette dernière est trop forte on passe à l'état cataleptique, suivant la nature du sujet, et quelquefois de cadavre !... Maintenant examinons toujours scientifiquement, ce qui se passe et quelle est la cause de ces différents états pathologiques qui sont causés par l'émotion ; les chevaliers du bistouri chercheront des théories de réflexes, n'osant pas avouer leur ignorance ; ce qui se passe à ce moment ne peut pas s'expliquer par les lois matérielles, mais cependant il est facile de prouver qu'il y a une perte nerveuse du principe vital, ce que les savants appellent les rayons N, et les pauvres magnétiseurs le fluide magnétique ; nous naissons tous avec un certain potentiel, ou réserves vitales, et nous atteignons un âge plus ou moins avancé (sauf les cas d'accidents) selon l'économie que nous avons faite de ce

fluide précieux qui est la vie ; dans les différentes luttes que nous avons à soutenir pour combattre les maladies, nous faisons donc un emprunt à ce capital.

Que se passe-t-il lorsqu'on plonge un pauvre malade tout brûlant de fièvre typhoïde dans un bain d'eau glacée ? Croyez-vous, Messieurs, que ce malade qui se débat n'éprouve pas une légère émotion au contact de cette eau ? Remarquez... la nature parle... le pauvre malade réunit toutes ses forces pour la lutte suprême... il résiste en désespéré... il faut plusieurs hommes pour le contenir... les parents ahuris n'ont pas le courage de résister... cela a presque l'air d'un homicide avec préméditation... mais l'homme de l'art s'est prononcé, la guérison est à ce prix !... A la sortie du bain on le met dans un lit bien chaud, afin de provoquer une réaction ; le malade est dans une faiblesse extrême ou état comateux. Cette lutte se répète plusieurs fois, et si le malade est robuste, il guérit de la fièvre typhoïde, et alors les médecins ont raison, et voilà nos Esculapes prenant des poses académiques comme s'ils avaient découvert la pierre philosophale ; en effet ces savants ont guéri la fièvre typhoïde... en *faisant un vieillard*, car on a anticipé sur le capital, et le malade a 15 ou 20 ans de moins à vivre ; mais peu importe, c'est une bagatelle, on n'y regarde pas de si près, l'essentiel est que la fièvre typhoïde soit partie, et alors, allez-vous me dire, selon vous qu'aurait-il fallu faire pour guérir cette fièvre ? C'est bien simple, Messieurs, il fallait faire des projections de rayons N suivant les règles de l'art ; par ce moyen vous auriez donné de votre fluide vital au lieu de lui *enlever le sien* par ces immersions funestes, et une réaction salutaire se serait produite sans épuiser le malade ni occasionner de ces convalescences interminables qui sont toujours la conséquence d'un traitement absurde ; mais pour s'ériger en magnétiseur il faut être sain de corps et d'esprit, avoir une santé robuste, donner de votre vitalité, cela fait réfléchir n'est-ce pas ? Vous n'en n'avez pas de reste, car beaucoup d'entre vous ont les jambes en dentelle, ensuite il est impossible de donner ce qu'on ne possède pas ; ce n'est pas étonnant, l'étude de cette science remplie d'erreurs fatigue beaucoup, par conséquent il est préférable d'user les réserves vitales du malade, *c'est plus pratique* ; et cependant c'est si simple pour guérir, la nature seule guérit : *Natura medicatrix*, mais à la condition qu'on lui aide, puisque la maladie c'est la nature en travail curatif ; donner sa vie pour ceux qui souffrent, voilà le rôle du vrai magnétiseur.

Pour tous les cas traités par l'hydrothérapie c'est toujours la même théorie : guérison de la maladie aux dépens des réserves vitales du malade ; même la méningite serait vite guérie si on suivait un traitement magnétique dès le début, au lieu de mettre de la glace sur le cerveau. La péritonite, la bronchite chronique, et même la tuberculose sont passibles du même procédé, ce qui serait plus curatif que l'application de serviettes mouillées ; car le malade est positiviste par excellence, il veut toujours guérir mais de préférence avec une addition de force ou de fluide vital, plutôt qu'une soustraction ; et du reste ce n'est pas étonnant que le fluide magnétique soit curatif au plus haut degré, c'est même très logique, puisque c'est la vie.

J'ai eu souvent sous la main des malades ayant subi un traitement hydrothérapique, et toujours il se produisait une sensation de froid si violente sous l'action magnétique que le malade grelottait prétendant ressentir le même effet que sous une douche glacée ; après plusieurs séances, selon la gravité du cas et l'âge de la personne, le malade guérissait, et la sensation du froid diminuait à chaque séance.

Je suis heureux de me trouver exactement de la même opinion que deux célébrités médicales, et je me hâte de le dire, tous les médecins ne sont pas morticoles ; nous en comptons beaucoup qui approuvent le magnétisme curatif, mais malheureusement le nombre en est restreint, ce sont des vrais amis de l'humanité, peu glorieux de ce hochet qu'on appelle un diplôme et qui acceptent le progrès n'importe d'où qu'il vienne ; voici l'appréciation de ces deux illustres professeurs sur l'hydrothérapie : « Continué pendant longtemps, le traitement hydrothérapique *use la vie* qu'il devrait conserver ; c'est une manière de vivre avec énergie, mais de vivre vite ; j'ai été souvent frappé de la rapidité avec laquelle *ont vieilli* les adorateurs passionnés de l'eau froide. » (Docteur Léon Simon.)

Hufeland, ce médecin expérimenté, comptait, parmi les meilleurs moyens de *s'inoculer prématurément la vieillesse*, le système de s'endurcir par de longs et fréquents bains d'eau glacée.

Ces deux savants avaient constaté l'effet meurtrier, mais la *cause* leur avait échappé ; notre bon Lafontaine avait raison lorsqu'il a dit : En toute chose il faut considérer la fin.

J'aurai certainement encore beaucoup à dire sur ce sujet, néanmoins je serai très heureux si cet article peut ouvrir les yeux à ceux qui cherchent la lumière avec sincérité et contribue à sauver la vie à beaucoup de victimes de l'obcurantisme médical.

BESSON, LÉOPOLD (à Toulouse).

Extériorisation de la Pensée

(Suite)

C'est déjà un phénomène bien curieux que celui de cette anesthésie sur une partie limitée de l'épanouissement d'un tronc nerveux qui conserve sur tout le reste de son parcours son activité normale, mais l'étonnement redouble lorsqu'au lieu d'anesthésies, qui sont des phénomènes d'inhibition, on constate que l'image hallucinatoire a des propriétés physiologiques très actives, car elle agit parfois sur le corps d'une manière identique à celle des agents dont se sert la médecine. On connaît depuis longtemps le pouvoir de l'imagination sur le corps, et aucune drogue n'a produit des effets aussi frappants que la boulette de mie de pain ; mais il est du plus haut intérêt de montrer la puissance d'une idée se manifestant objectivement par une action physique extérieure, visible à tous les yeux. Voici quelques observations de M. P. Janet sur ce sujet (1) :

« On connaît les expériences décisives de M. Focachon à Nancy, de MM. Bourru et Burot à Rochefort. J'ai répété quelques-unes de ces expériences, par exemple la brûlure par suggestion sur Léonie et sur Rose. Elle produisit sur la première une forte rougeur et un gonflement de la peau, et sur l'autre une véritable brûlure avec bulle blanche et couche durcie les jours suivants. Mais le phénomène qui m'a particulièrement intéressé et qui est plus facile à reproduire, c'est simplement le sinapisme par suggestion. Il se produit lentement chez Léonie, mais plus rapidement chez Rose, presque sous les yeux ; en quelques heures la peau rougit fortement à l'endroit désigné, se gonfle et offre l'apparence d'un sinapisme fortement marqué, dont la trace persiste même bien plus longtemps qu'à l'ordinaire.

« *Ce gonflement de la peau est étroitement en rapport avec la pensée du somnambule* (2) ; d'abord il se produit à l'endroit qui a été désigné et non à un autre ; puis il affecte la forme que le sujet lui prête. Je dis un jour à Rose, qui souffrait de contractures hystériques à l'estomac, que je lui plaçais un sinapisme sur la région malade pour la guérir. Je constatais, quelques heures plus tard, une marque gonflée d'un rouge sombre ayant la forme d'un rectangle allongé, mais, détail singulier, dont aucun angle n'était marqué, *car ils semblaient coupés nettement.* Je fis la remarque que son sinapisme avait une forme étrange : « Vous ne savez donc pas, me dit-

(1) P. JANET, *l'Automatisme psychologique*, p. 168.

(2) C'est nous qui soulignons tous les passages de cette citation.

elle, qu'on coupe toujours les angles des papiers Rigollot pour que les coins ne fassent pas de mal. » *L'idée préconçue de la forme du sinapisme avait déterminé la forme et la dimension de la rougeur.* J'essayais alors un autre jour (les sinapismes de ce genre enlevaient très facilement ses contractures et ses points douloureux), de lui suggérer que je découpais un sinapisme *en forme d'étoile à six branches;* la marque rouge eut *exactement la forme que j'avais dite.* Je commandais à Léonie un sinapisme sur la poitrine du côté gauche en forme d'un S, pour lui enlever de l'asthme nerveux. Ma suggestion guérit parfaitement la maladie et marqua sur la poitrine un grand S tout à fait net. »

Dans tous ces exemples, l'idée mentale s'est objectivée sous forme d'un dessin extérieur visible sur la peau de la malade, mais, de plus, elle a produit une rubéfaction identique à celle qu'aurait amenée un sinapisme véritable. Il y a donc une double action : 1° celle du dessin, phénomène intellectuel; 2° celle d'une altération morbide des tissus de la peau, phénomène physiologique en corrélation intime, par sa forme et son étendue, avec l'image hallucinatoire suggérée. Cette association peut être variée de différentes manières, non seulement en donnant à la figure hallucinatoire les contours les plus divers, mais aussi en suggérant que ce seront des cyanoses, des brûlures, des vésications, des exsudations sanguines qui se produiront en même temps. Citons des exemples de chacun de ces cas (1).

CYANOSE PAR SUGGESTION

Le récit suivant est emprunté à un compte rendu fait par le docteur Levillain d'une expérience du professeur Charcot à la Salpêtrière.

« Quelques sujets hystériques souffrent, paraît-il, d'une enflure avec cyanose locale (coloration bleue) et abaissement de la température superficielle, désignée par le professeur Charcot sous le nom d'œdème bleu. Le professeur Charcot dit qu'il est le premier qui ait décrit cette anormalité hystérique en 1889. Il lui vint l'idée de la produire par suggestion hypnotique. Le 26 avril 1890, une hystérique fut mise en état d'hypnose profonde, et il lui fut suggéré que sa main droite et son poignet enfleraient et qu'il y aurait de la cyanose. Après son réveil, cette suggestion se réalisa peu à peu et en quatre jours la main droite fut dans le même état que celui des sujets atteints spontanément. La surface était lisse, gardait difficilement l'empreinte du doigt, mais l'enflure était nettement marbrée de bleu (le sujet n'avait pu garder sa bague et il y avait anesthésie). Une plaque très rouge se produisait sous le contact. M. Charcot endormit de nouveau le sujet, lui affirma que sa main était revenue à l'état naturel et aida à la suggestion par un petit massage. Au bout d'un quart d'heure, l'anesthésie, la coloration veineuse et l'enflure avaient disparu (2). »

VÉSICATOIRE SUGGÉRÉ

« Une des plus importantes parmi ces perturbations organiques produites par une idée est l'expérience de *vésication* faite par M. Focachon, pharmacien à Charmes; cet expérimentateur applique sur l'épaule gauche de son sujet endormi des timbres-poste maintenus par quelques bandes de diachylon et par une compresse; il lui suggère en même temps qu'on lui applique un vésicatoire, puis le sujet est gardé en surveillance. Vingt heures après, on enlève le pansement, qui est resté intact. Au-dessous, l'épiderme épaissi et mortifié présente une couleur blanc jaunâtre; cette région de la peau est entourée d'une zone de rougeur intense avec gonflement. Cet état fut constaté par de nombreux médecins, parmi lesquels M. le professeur Beaunis, qui présenta à la Société de psychologie physiologique, le 29 juin 1885, les photographies de ce vésicatoire. »

(1) Nous empruntons quelques-uns des faits cités à l'article de M. W.-H. Myers sur la conscience subliminale, dont une traduction française est en cours de publication dans les *Annales psychiques*, depuis l'année 1898, et à la *Revue de l'hypnotisme*, qui en contient un grand nombre.

(2) *Progrès médical*, 11 et 18 octobre 1890.

Nous allons reproduire le récit d'une série d'expériences faites en 1888 par le docteur Gibotteau (1), qui sont du plus haut intérêt et qui montrent avec évidence cette transmission d'images mentales, à mesure qu'elles se produisaient. Le sujet était Mme R..., surveillante à l'hôpital où le docteur Gibotteau était interne.

Un soir Mme R... vint chez M. Gibotteau. « A ce moment, dit-il, mon ascendant sur elle était considérable. Je résolus de me borner à lui donner des hallucinations, mais de les faire aussi nombreuses et aussi variées que possible. Pendant toute la séance elle resta assise sur un canapé à environ 1 mètre de moi, qui étais assis sur un fauteuil à sa gauche, à angle droit.

Un guéridon était devant elle. Dès le commencement, elle ferma à moitié les yeux et prit un air un peu vague, mais il n'y eut pas de changement dans sa voix, pas de réveil, pas de phénomène d'oubli, et il m'est impossible d'appeler sommeil l'état dans lequel elle se trouvait. A aucun moment je ne lui donnai la main, ce que j'avais d'ailleurs fait avec elle dans d'autres circonstances.

Je commençai par lui faire regarder les objets placés sur la table devant elle : cette table était recouverte d'un tapis jaunâtre, sans dessin bien apparent. La lampe était sur la cheminée à quelque distance, mais on y voyait assez pour lire.

Je dois dire un mot de la méthode employée ; j'usais d'artifice, car les représentations visuelles sont très peu développées chez moi. Après avoir regardé les objets réels, je fermais les yeux, j'en évoquais de mon mieux l'image mentale et, toujours les yeux fermés, je modifiais ce tableau suivant ma fantaisie. Je l'ai déjà dit, le sujet avait les paupières baissées, et je pense que, de même que pour moi, ce qui changeait pour elle, c'était moins l'image réelle que l'image mentale. Il est donc un peu ambitieux d'appeler hallucinations les résultats que j'obtenais. Ce n'est que tout à fait à la fin de la séance, au bout de trois heures, que Mme R... finit par ne plus bien distinguer de la réalité les tableaux que je lui suggérais. Jusque-là elle se rendait compte de leur nature réelle, et pourtant, quand ils étaient effrayants, elle prenait peur et me priait de cesser.

Un gros encrier à ressort était sur la table. Elle le vit successivement glisser à droite et à gauche jusqu'au bout du tapis, s'y promener en tous sens, s'ouvrir brusquement comme par l'effet du ressort, se renverser en répandant l'encre ; plus tard, l'encrier s'ouvrit et il en sortit un petit serpent. J'imaginai alors de le supprimer mentalement et de ne plus voir que le tapis : le succès fut immédiat, l'encrier avait disparu et resta absent le temps qu'il me plut.

Il y avait devant la cheminée un grand morceau de papier d'emballage gris, qui gardait la forme du paquet qu'il avait recouvert et laissait sous lui une cavité. Ce papier se mit à onduler, à se soulever et il sortit de dessous un cochon d'Inde, plusieurs lapins. J'imaginai un de ces lapins blanc, puis il me prit fantaisie d'y ajouter quelques rares taches de couleur. « Tiens, me dit-on, un lapin blanc, il a une oreille grise ou jaune. » Au lapin succéda un énorme serpent. D'abord roulé sous le papier qu'il soulevait, il se déroula et parut devant la table, à la terreur de Mme R... — Je ne puis me rappeler si je réussis à le faire siffler comme je l'essayais.

Alors j'essayais d'animaux plus grands. Vers la porte de la chambre, je fis venir un cheval bai, puis un cheval blanc, un lion (plutôt deviné que vu, car j'arrivais mal à l'évoquer), un ours debout dressé sur ses pattes. Un cheval vint aussi entre la table et la cheminée. Enfin l'ours vint prendre ma place sur le fauteuil. Tantôt je me déplaçais en imagination et je voyais le fauteuil avec l'ours (un grand ours brun) comme assis à ma place ; tantôt j'essayais de me transformer en animal, voyant ses pattes à la place de mes bras, etc.

(1) *Annales psychiques*, 1892, p. 328.

La distinction entre les deux méthodes est très nette et je compte y revenir ailleurs ; la seconde, transformation directe, m'a paru le plus facile.

Je mis successivement à ma place un chien (très bien vu), un cheval (cabré à la place du fauteuil), un lion (toujours mal évoqué). Je fis défiler à plusieurs reprises ces animaux en changeant l'ordre. Alors reprenant le fait de la disparition de l'encrier, j'imaginai mon fauteuil *vide*, et aussitôt on me dit : « Où êtes-vous ? vous n'êtes plus dans le fauteuil, cela me fait peur. » Je recommençai plusieurs fois, alternant avec les animaux, jamais il n'y eut d'erreur : « Je ne vous vois pas disparaître tout à coup, mais à votre place *il y a une espèce de brouillard* (1), qui se rétrécit vite, et quand il n'y en a plus, le fauteuil est vide. » Je profitai de l'enseignement et je trouvai plus efficace et moins fatigant d'imaginer à ma place un brouillard gris qui diminuait du contour au centre. Je regrette très vivement de n'avoir pas essayé de me montrer dans une autre place de la chambre, le fauteuil où j'étais réellement paraissant vide.

La séance continua, avec moins d'intérêt peut-être. Sur le lit, qui faisait avec les rideaux une tache sombre, je fis apparaître, couchées et généralement accoudées, une dizaine de personnes familières, B..., des internes, des infirmiers. Mme R... avait quelque difficulté à les reconnaître. Cependant, dans une autre séance, les résultats eussent passé pour bons.

Il était près de minuit, je mis fin à la séance qui avait duré environ trois heures (peut-être un peu moins), et j'accompagnai mon sujet vers son domicile. Mon influence sur elle n'avait pas diminué, et tout le long des rues elle voyait, suivant ce qu'il me plaisait, les réverbères arrachés tomber sur elle : des tas de pierres s'entassaient sur le trottoir et l'*obligeaient* à en descendre : les maisons chancelaient et se penchaient ; des fenêtres s'ouvraient, il en tombait des matelas ou des hommes. Toutes ces images étaient très fugaces. Je passais rapidement de l'une à l'autre, mais je réussissais à coup sûr.

Depuis je n'ai jamais réussi à obtenir une séance aussi remarquable, ni de Mme R... sur laquelle mon influence décrut rapidement ni d'aucun autre sujet. Je n'estime pas à moins de 400 ou 500 le nombre des images que je transférai : un très petit nombre ne réussirent pas : quelques animaux près de la porte, et les figures sur le lit surtout ; mais il n'y eut aucune méprise sérieuse. Je n'ai pas besoin de dire que je ne donnais aucune occasion de deviner ce que je voulais montrer. »

Ce récit si instructif aurait été encore plus probant, si un ou plusieurs témoins pouvaient affirmer qu'il est exact dans tous ses détails. Nous n'avons certainement aucune raison de mettre en doute l'absolue bonne foi du docteur Gibotteau, mais ses expériences eussent été d'un intérêt incomparable si le compte rendu en avait été fait immédiatement sur des notes prises pendant la séance. Ces desiderata sont remplis avec les expériences du docteur Binet-Sanglé que nous reproduisons partiellement, n'ayant à nous occuper ici que du transport de l'image mentale (2).

Voici, d'abord, quelques détails sur les assistants :

M... est une femme de 45 ans environ, courte, trapue, d'apparence masculine. Les traits sont prononcés, le teint mat, la physionomie impassible. Elle semble étrangère à tout ce qui l'entoure et ne veiller que de cette demi-veille qu'est la veille hystérique. Elle présenterait divers symptômes d'hystérie. Je n'ai pu l'examiner à ce point de vue.

O... est un homme de 35 ans environ, intelligent et nerveux.

(1) C'est nous qui soulignons pour appeler l'attention du lecteur sur ce fait que l'image mentale hallucinatoire, quand elle disparaît, se comporte très souvent comme un brouillard qui se dissipe. Nous en citerons d'autres exemples qui peuvent nous fournir un indice sur la nature de la substantialité de l'image mentale.

(2) *Annales psychiques*, mai-juin 1902, p. 129.

Dans les premiers jours de mars 1902, j'ai fait à Angers, avec ces deux sujets, les expériences que je vais rapporter. Elles ont eu lieu de 9 heures à 11 heures du soir, dans un salon de 5 m. 20 sur 4 m. 75, bien éclairé, que j'ai moi-même choisi et dont je donne le plan ci-contre, en présence du docteur Legludic, directeur de l'Ecole de médecine d'Angers, et de six personnes sûres, chaque assistant est représenté sur le plan par un point.

Je suis à une extrémité du salon devant une table H. avec O... M. est à l'autre extrémité, à une distance de 5 mètres, devant une autre table, suffisamment isolée des personnes présentes pour qu'on ne puisse lui souffler. Elle s'est rapidement endormie sur un ordre de O... Elle a les yeux bandés avec un bandeau non truqué. Entre elle et O., contre les murs du salon, sont rangés les assistants, parfaitement silencieux et immobiles. Aucune communication, de quelque nature qu'elle soit, n'est possible directement ou indirectement entre les deux sujets.

TRANSMISSION DE SENSATIONS. — J'ai devant moi, sur ma table trois paquets contenant des poudres blanches d'aspect identique, le premier du bioxalate de potasse, le second du bromure d'ammonium, le troisième de la poudre de savon. Je suis seul dans l'assistance à connaître le contenu de ces paquets, que je puis distinguer à l'aide de signes de moi seul connus, et je les ai fait préparer, le jour même, par un pharmacien qui ignore dans quel but et qui n'assiste pas aux expériences.

A l'aide d'un rouleau de papier humide, je dépose sur la langue de O... un peu de bioxalate de potasse.

Instantanément, à l'autre extrémité de la pièce, la mimique de M... traduit, avec une exactitude parfaite, la sensation gustative provoquée chez O... par cette substance. A plusieurs reprises, ses joues se creusent, ses lèvres se projettent en avant : « Ça pique, dit-elle, ça serre la langue » ; et elle se met à cracher.

Je fais la même expérience avec le bromure d'ammonium. A peine O... a-t-il goûté ce sel que la mimique de M... traduit la sensation correspondante. Elle crache encore et déclare : « C'est salé. »

L'expérience avec la poudre de savon n'est pas moins démonstrative : « C'est fade, dit M... on dirait de la farine, de l'amidon. » Cette fois encore la transmission s'est faite instantanément. Je dépose sur la langue de M... un peu de bromure d'ammonium et lui demande si elle reconnaît la substance qu'elle a goûtée en premier lieu. Elle me répond affirmativement. Il y a donc erreur de sa part.

Je fais la même expérience avec la poudre de savon. Mais, cette fois, je pose la question de la manière suivante : « Est-ce là la substance que vous avez goûtée en premier lieu, en second lieu ou en troisième lieu ? » — « C'est la troisième » me répond-elle, ce qui est exact.

L'erreur commise pour le bromure d'ammonium peut être attribuée à l'analogie qui existe entre la saveur de cette susbtance et celle du bioxalate de potasse.

Interprétation. — Il est certain que *quelque chose* a passé du cerveau de O... ou du mien au cerveau de M..

Mais y a-t-il eu réellement transmission de sensation ? On peut supposer en effet que O..., en goûtant du bioxalate de potasse, par exemple, a pensé : « Ça pique, ça serre la langue », et que les images d'articulation verbale correspondantes à ces mots ont été transmises à M... Mais, dans ce cas, il faudrait admettre que celle-ci a transformé instantanément ces images d'articulation en sensations gustatives, car sa mimique ne laissait aucun doute sur l'existence d'une hallucination. Je crois plutôt, et il est plus simple d'admettre, qu'il y a eu transmission immédiate de sensation.

Qu'est-ce qu'une sensation gustative ? Un ensemble de mouvements nerveux perçus par le cerveau. Quand la transmission de cette sensation a lieu, c'est en réalité tout un complexus de vibrations qui

se transportent dans l'espace et qui affectent chez le sujet récepteur les parties du cerveau spécialement affectées à ce genre de perceptions. Nous voyons donc que des modifications dynamiques internes peuvent s'extérioriser en conservant leurs caractères propres qui les distinguent des autres perceptions. Nous aurons l'occasion plus loin d'utiliser ces données expérimentales.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE *sur les transmissions d'images.* — M..., toujours endormie et les yeux bandés, est assise devant sa table, face au mur qui est dépourvu de glaces, de telle sorte que, même sans bandeau, elle ne pourrait voir ce qui se passe dans la salle. O... est auprès de moi devant ma table. Aucune communication n'est possible entre les sujets.

Je présente au docteur Legludic le premier volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Carpentier, 1890, et un coupe-papier. Il passe le coupe-papier dans le livre, qui s'ouvre à la page 196. Je prie M. J..., assis auprès du docteur Legludic, de souligner un mot quelconque sur cette page. Le mot souligné est *vautour*. Ce mot n'est pas prononcé, même à voix basse, et n'est lu des yeux que par M. J... et par moi. J'esquisse alors sur une feuille de papier une tête et un cou de vautour, et prie N... de transmettre l'image à M...

Au bout de quelques secondes, celle-ci déclare : « C'est un oiseau »; puis : « c'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes »; et enfin : « c'est un vautour. »

La phrase : « c'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes » prouve qu'il y a eu transmission de mon croquis, c'est-à-dire d'une image visuelle de O... à M... (c'est du reste, d'après O..., la transmission qu'il opère le plus aisément. Il traduit mentalement en images visuelles ce qu'il veut transmettre). La phrase : « c'est un vautour » paraît prouver qu'il y a eu en même temps transmission d'une image d'articulation verbale, car mon croquis ne suffisait guère à faire reconnaître un vautour.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE. — Je présente au docteur Legludic le deuxième volume des *Contemplations* de Victor-Hugo, édition Wetzel. Le livre s'ouvre à la page 253. Le mot souligné par M. J... est *limace*. J'esquisse une limace sur le papier et prie O... de transmettre l'image.

M... commence par déclarer : « c'est une limande »; puis, se reprenant : « Ça rampe, c'est gluant. » (Elle prononce ces mots avec une expression de dégoût). Puis : « c'est une limace ».

La phrase : « c'est une limande » prouve qu'il y a eu transmission d'une image d'articulation verbale, qui d'abord a été mal interprétée. (Je répète qu'aucune communication, surtout par la voix, n'était possible entre O... ou un autre assistant et M... De plus, les assistants du côté de M... ne pouvaient voir mon croquis.)

Les phrases : « Ça rampe, c'est gluant, c'est une limace » prouvent qu'il y a eu transmission d'une série d'images, probablement visuelles, se rapportant au mot limace.

TROISIÈME EXPÉRIENCE. — La troisième expérience est faite avec les mêmes précautions que les précédentes. Le mot souligné est *croix*. J'exécute un croquis et prie O... de le faire reproduire par M... Celle-ci trace immédiatement et coup sur coup deux croix. On remarquera qu'elles ne sont pas identiques à la mienne. Mais il faut tenir compte que le sujet a dû les exécuter les yeux bandés. Dans ces trois expériences, il est probable que la transmission n'a pas été faite par O... seul; mais que le docteur Legludic, M. J... et moi y avons inconsciemment collaboré (1).

TRANSMISSION DES IMAGES D'ARTICULATION VERBALE. PREMIÈRE EXPÉRIENCE. — Je présente au docteur Legludic le deuxième volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Charpentier, 1890. Le livre s'ouvre à la page 290, et M. J... souligne le vers suivant :

Souffle, bise ! Tombe à flots, pluie !

Je dis à O... de lire mentalement ce vers et de le faire répéter à haute voix par M... Celle-ci commence par prononcer un certain nombre de syllabes commençant par S. Elle a des soubresauts, des éclats de voix indiquant l'effort, et elle ne parvient pas tout d'abord à prononcer le premier mot du vers. O... m'invite alors à lire mentalement en même temps que lui : il a remarqué que la transmission se faisait plus aisément quand on se mettait à deux pour la faire. Nous nous y appliquons. M... finit par dire :

Suffle

Et enfin :

Souffle, bise !

Elle ne va pas plus loin.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE. — Le docteur Legludic ouvre le même volume à la page 197, et M. J... souligne le vers suivant :

Le Dieu ne viendra pas. L'Eglise est renversée

Après un tâtonnement moins long que dans la première expérience, M... prononce ces deux mots :

Le Dieu.

Puis brusquement d'un seul jet :

Le Dieu ne viendra pas.

Elle n'achève pas le vers.

Toutes les conditions exigées par la critique la plus sévère se trouvent réunies ici pour donner au récit un caractère rigoureusement scientifique : impossibilité d'une correspondance sensorielle entre le sujet et les opérateurs; tirage au sort des images qui doivent être transmises; affirmation des témoins, tout concourt à imposer la conviction.

Nous pourrions rapporter encore les expériences du docteur Ermacora, qui a fait suggérer sous forme de rêve, à une enfant de cinq ans, par son sujet Mlle Marie M... à l'état de trance — ou plus exactement par une personnalité qui s'incarnait dans Mlle Marie sous le nom d'Elvire, — des figures représentant des dessins scientifiques que l'enfant, le lendemain, reconnaissait au milieu d'un grand nombre d'autres gravures de même nature. Toutes les précautions étaient prises par M. Ermacora pour éviter une fraude, peu probable, mais toujours possible : c'est pourquoi le sujet était enfermé à clef dans une chambre et des scellés posés sur la porte, pendant que l'enfant dormait dans une autre pièce sous la surveillance de la mère de Mlle Marie. Les expériences furent au nombre de 100, divisées en deux séries; la première série déjà publiée en comprend 71. Sur ces 71 expériences il y eut 35 succès complets, 19 succès incomplets et 17 insuccès. Mais parmi ces 17 insuccès, 4 ne le furent qu'en apparence, 10 s'expliquent par des circonstances défavorables; il n'y a donc en tout que 3 insuccès véritables.

Cette transmission d'images peut se faire à grande distance, comme semblent le démontrer les expériences de MM. Desbaux et Léon Hennique qui eurent lieu entre Paris et Ribemont (Aisne), c'est-à-dire entre deux endroits séparés par une distance de 171 kilomètres (1).

Nous pouvons donc admettre comme démontré que l'image mentale voyage dans l'espace pour aller d'un cerveau à un autre, et lorsque par suggestion on fait apparaître sur le corps d'un sujet un dessin en forme d'étoile, nous admettrons qu'il y a eu projection directe depuis les centres nerveux de l'encéphale jusqu'à la périphérie du corps où la suggestion s'est réalisée. Essayons maintenant de comprendre le phénomène si compliqué des suggestions qui agissent sur le corps en y produisant des désordres physiologiques, à un endroit déterminé, comme en causerait un agent extérieur appliqué à la même place, autrement dit, comment l'idée d'une brûlure, par exemple, peut amener les mêmes résultats qu'une brûlure réelle.

(1) Cette assertion nous paraît un peu risquée, car le docteur Binet-Sanglé ne dit pas que ni lui ni les autres personnes citées aient été mises en rapport magnétique avec le sujet, et nous savons déjà que c'est une condition presque indispensable pour que la transmission de pensée soit possible. Dans les expériences suivantes, le rapport entre le docteur Binet-Sanglé et M... est établi par l'intermédiaire de O..., le magnétiseur.

(1) *Annales des sciences psychiques*, 1891, p. 2500 et suiv.

PAPILLON BLEU

Petit papillon bleu,
Fleur vivante et volage,
Malgré le Ciel en feu,
Tu te mets en voyage,
Mignon papillon bleu.

D'azur, en camaïeu,
Est teinte ta tunique ;
Les prés verts sont l'alleu
Que ton droit revendique,
Charmant papillon bleu.

Sous le regard de Dieu,
Qui fleurit la luzerne,
Jouant à plus d'un jeu,
Un ciel gris te consterne,
Léger papillon bleu.

On te trouve en tout lieu
Que le Soleil caresse
D'un regard rose, ou feu,
Pour te mettre en liesse,
Gentil papillon bleu.

Sous la robe de vœu
Qui recouvre ton aile,
A la fleur un aveu,
Maintes fois se révèle,
Galant papillon bleu.

Fines comme un cheveu
Sont les frêles antennes
Dont ta tête, au milieu,
S'orne comme les rennes,
Fringant papillon bleu.

T'élançant comme un preux,
Ton aile qui voltige
Sur ce qui te plait mieux,
Cherche de tige en tige,
D'aimés papillons bleus.

Et, volant deux à deux
Sur la fleur qui parfume,
En l'Ether vaporeux,
L'encens d'amour qui fume
S'élève en rayons bleus !

Quand s'est formé le nœud
De cet amour frivole,
Dont les fleurs sont l'enjeu,
Au sein d'une corolle,
Tu dors, papillon bleu.

Puis, sans nul désaveu,
Poursuivant seul ta course,
Dans l'herbe, sur un pieu,
Effleurant une source,
Tu vas, papillon bleu.

Pour vivre, il te faut peu;
Mais courte est ta carrière;
Et tu nous dis adieu
Quand a sonné Brumaire,
Joli papillon bleu.

En faisant pour le mieux,
Agit la Providence.
Ainsi qu'à leurs aïeux,
L'hiver serait souffrance
Pour nos papillons bleus,

Afin qu'ils soient heureux
Et que rien ne tracasse
Leur vol vif et joyeux,
Automne vient et chasse
Tous nos papillons bleus.

Et, toujours gracieux,
Vers les horizons jaunes,
Ils vont, victorieux,
Chercher sous d'autres zones
D'autres papillons bleus.

Ou bien : tumultueux,
Gonflant leur vol immense,
Les vents naviguent mieux,
Dispersant la semence,
Que nuls sur les flots bleus.
Agiles, chatouilleux
De leur rôle en ce monde,
En poussant devant eux
La graine vagabonde
De nos papillons bleus.

Souffles doux, ou fougueux,
Ils vont en caravanes,
Pour semer, généreux,
Dans l'herbe des savanes
Fleurs et papillons bleus.

Lors, sous milliers de Cieux,
De ces milliers de graines,
Pour réjouir les yeux,
Naissent larves, phalènes,
Sœurs des papillons bleus.

En souvenir pieux
De ma première enfance,
Chérissant en tous lieux
La volage inconstance
Des doux papillons bleus,

De tout filet je veux
Bannir en ma prairie
Les détours tortueux,
Pour laisser leur patrie
Aux gais papillons bleus.

Toulouse, 4 août 1903. Mme CORNÉLIE.

BIBLIOGRAPHIE

Le Comité de la Société d'études des phénomènes psychiques de Paris, vient de mettre en vente le compte rendu du Congrès spirite de 1900 au prix de 12 francs.

Nous ne saurions trop recommander l'acquisition de ce volume, synthèse des travaux que toutes les écoles et de nombreux savants présentaient au Congrès, à toutes les personnes que les sciences occultes, spiritiques et magnétiques intéressent.

Adresser les demandes à la Société française d'études des phénomènes psychiques, 57, rue du Faubourg-Saint-Martin, Xe arrondissement, Paris.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

5 Mars	Anonyme.	10 fr. »
10 —	Un Vieux spirite	» 50
15 —	M. J. Molosse	2 »
	TOTAL . . .	12 fr. 50

Le Gérant : A. BOUVIER

2-4-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 322. 10 Centimes. 16-31 AVRIL 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que la conférence que M. Georges SULLIQUET *fait tous les premiers dimanches de chaque mois, dans la Salle Paul-Bert, aura lieu, pour le mois de Mai, le deuxième dimanche de ce mois, et non le premier, en raison des fêtes du premier Mai.*

L. R.

FÉDÉRATION LYONNAISE et RÉGIONALE des SPIRITUALISTES MODERNES

Fête Anniversaire

d'ALLAN-KARDEC, du 27 Mars 1904

Dès 3 heures, plus de 600 Fédérés, parmi lesquels plusieurs venus de la région, se réunissaient dans la salle Michaud fort bien aménagée pour la circonstance, pour y entendre M. Georges Fulliquet, docteur ès sciences dans sa conférence sur : « Le Sentiment moral, le Sentiment religieux ».

M. Bouvier, qui présidait, retrace en termes élevés l'œuvre du Maître Allan-Kardec, œuvre restée impérissable et à laquelle s'adapte parfaitement le sujet choisi par le conférencier.

Il donne la parole à M. Fulliquet, trop avantageusement connu de tous les spirites, comme de tout le public lyonnais, pour qu'il ait à le présenter.

Celui-ci prenant la parole le fait avec ces accents de sincérité qui caractérisent le véritable croyant, l'apôtre convaincu ; avec ce talent d'élocution, qui reste le privilège du savant, avec cette élévation de sentiment de pensée qui réveille les sentiments engourdis, qui émeut les plus sceptiques, qui fait le délire des foules en apportant aux cœurs la suprême et douce espérance.

Il est toujours heureux, dit-il, de se trouver au milieu d'hommes se réunissant pour fêter la mémoire de tel ou tel homme de bien, pour affirmer l'existence de Dieu, pour proclamer leur croyance en la spiritualité.

Il montre le sentiment moral comme étant le lien reliant les humains au juste, au bien, dont Dieu ne peut être que la plus haute expression, comme la personnification même.

C'est par le sentiment moral, qui constitue la plus belle, la plus heureuse fortune que l'homme puisse posséder, que nous sentons Dieu dans sa réalité, que nous sommes liés à lui.

En dehors de cet avoir, tout est chimère ; la possession de l'or, des biens matériels cesse à la tombe ; le sentiment moral suit l'esprit, comme lui, il est impérissable.

Seul est riche l'homme qui croit, en qui est éveillé le sentiment moral, qui sent Dieu, qui sent l'esprit, avec lesquels il est en communication intime, permanente.

Le sentiment moral donne la bonté, inspire la solidarité, la fraternité.

L'homme en qui vibre ce sentiment aura hâte de le réveiller dans son entourage. Le sentiment est naturel.

Le sentiment moral est celui qui, en face du mal nous crie au fond de la conscience : Si tu le fais, tu es un misérable.

Par lui, nous sommes contraints de nous juger. Par lui, nous sommes en quelque sorte obligés de faire le bien, d'éviter le mal.

En lui se reflète la beauté de l'âme. L'extérieur chez l'individu n'indique rien ; la beauté du visage n'est rien, la force musculaire n'est rien. Tout chez l'homme n'est rien, sans le sentiment moral.

M. Fulliquet fait un exposé succinct des grandes lois universelles, des beautés naturelles dont la magnificence intéresse au plus haut point les penseurs, les chercheurs ; le sentiment moral nous guide, nous inspire dans leur observation, nous contraint pour ainsi dire à y puiser les connaissances qui nous seront indispensables dans la vie. Puis tout à coup, la petite fenêtre s'ouvre, au sommet de ce cycle des connaissances terrestres, et c'est par elle que nous aperce-

vons au loin le monde immense de la révélation, le monde du beau, du vrai, du juste, le monde de la réalité.

A ce moment pour nous commence l'épanouissement du sentiment religieux. C'est en ce domaine, dont l'ouverture ne se refermera plus, que nous découvrons tout un monde nouveau, rempl d'êtres animés vivant en frères, et auquel monde désormais nous serons liés.

La lutte commence alors pour les aspirations du cœur, auxquelles Dieu semble n'avoir point donné de limites.

Tous, tous, nous voulons être en communication avec ce monde, qui soudain s'est révélé à nous. Tous, tous, nous voulons rendre cette communication de plus en plus étroite, de plus en plus intime. Seuls, nous ne le pouvons pas; alors nous nous réunissons par familles, en groupes, en sociétés, et c'est là le sentiment religieux, nous révélant de nouvelles forces, de nouvelles lois pour ainsi dire, nous révélant le monde moral, d'où jaillissent à flots les sentiments de la justice, de la solidarité, de la fraternité humaine, sentiments pouvant transformer notre monde matériel.

Oui, de ce monde idéal de moralité peuvent descendre sur notre terre les éléments de transformation sociale.

Mais n'oublions pas que cette transformation doit toutefois commencer par nous-mêmes. Chacun de nous a à s'améliorer : le seul obstacle à une transformation sociale, c'est nous-mêmes.

Il est bon de créer des sociétés au centre desquelles l'instruction vraie se complète, s'affine, où l'amélioration se fait. Seuls nous ne pouvons rien, seuls nous ne produisons rien, seuls nous sommes impuissants envers nous-mêmes.

Mais unis nous sommes forts, et d'autant plus forts contre le mal, que nous nous appuyons sur le monde moral. Nous sommes d'autant plus forts qu'ayant trouvé, senti Dieu au delà de ce monde moral, nous l'évoquons, nous le prions, il nous écoute en père.

Au lieu de faire opposition à la religion, que ne lui demande-t-on, avec plus d'insistance, de persévérance de se transformer, de se mettre en rapport avec la raison, la science et le progrès.

Un homme est vraiment religieux, et on le reconnaît vraiment religieux, lorsqu'il sait s'améliorer, se transformer pour plus de conformité avec toutes les révélations du monde moral.

Il faut, à l'exemple de Kant et d'Allan Kardec que vous fêtez aujourd'hui, aller à Jésus qui fut simple, modeste, vraiment moral, vraiment religieux.

Il faut édifier une religion de tout ce que les religions ont de vrai et de bon, une religion ouverte à tous et où sans mysticisme, sans préjugés, sans la routine des temps écoulés, en s'inspirant des découvertes scientifiques, des subjectivités du monde moral, tous les humains réunis dans une même pensée commune se consacreront à l'édification sociale meilleure par le développement intégral de l'homme, par le développement du véritable sentiment religieux.

Cette conférence, dont nous ne donnons qu'un imparfait et bien incomplet compte-rendu, a été fréquemment interrompue par les applaudissements nourris et enthousiastes de tout l'auditoire.

Une véritable ovation a été faite au conférencier, à la suite de sa péroraison, qui est la définition exacte de l'esprit qui anime en ce moment les spiritualistes modernes du monde entier.

Les deux ordres du jour suivants ont été votés par acclamation, par tout l'auditoire.

1er ORDRE DU JOUR

Six cents spiritualistes modernes lyonnais et régionaux réunis à Lyon salle Michaud, le 27 mars 1904, à l'occasion de l'anniversaire d'Allan-Kardec adressent à M. Émile Combes président du Conseil, l'expression de leur respectueux dévouement, le félicitent hautement de son habileté à déjouer toutes les intrigues cléricales, l'engagent à continuer jusqu'au bout l'œuvre de laïcisation pour une meilleure édification sociale, pour le triomphe du spiritualisme vrai.

Sollicitent son bienveillant appui en faveur de la libre pratique du Magnétisme en France.

2e ORDRE DU JOUR

Six cents spiritualistes modernes lyonnais et régionaux, réunis salle Michaud, cours Lafayette, 230, à Lyon, le 27 mars 1904, à l'occasion de l'anniversaire d'Allan-Kardec, après avoir entendu M. Georges Fulliquet, docteur ès sciences, dans sa conférence sur : « le Sentiment moral, le Sentiment religieux », lui adressent l'hommage de leur haute considération, de leur fidélité, le remercient chaleureusement du concours constant et dévoué autant que désintéressé qu'il n'a cessé de donner à l'œuvre de la *Fédération*, forment le vœu : que les efforts incessants et multiples qu'il consacre à l'édification plus vraie du sentiment religieux soient couronnés de succès, et que la *Féderation Lyonnaise et Régionale des spiritualistes modernes*, devenant, par son appui moral, grande et prospère puisse contribuer efficacement dans l'avenir au triomphe du *spiritualisme vrai*.

En quelques paroles bien senties M. Bouvier remercie le conférencier, puis il procède à quelques expériences ayant trait au langage des fleurs; les poses extatiques que ces dernières occasionnent chez les sensitifs impressionnent vivement l'auditoire.

Ces expériences démontrent combien de forces il reste encore à découvrir, dans ce domaine immense du monde merveilleux. Elles sont comme la porte de l'inconnu captivant à cette heure toute la pensée humaine.

Les expériences terminées, le public profitant d'une température clémente, se répand dans les allées du vaste établissement Michaud en attendant l'heure du banquet.

A 6 heures, 161 (cent soixante-un) convives prenaient place sous la présidence de M. Georges Fulliquet aux quatre tables disposés avec goût et méthode sous l'habile direction de M. Michaud.

Le menu suivant a été servi, à la satisfaction de tous nos Fédérés, joyeux de se retrouver si nombreux au jour anniversaire du maître vénéré Allan-Kardec.

MENU

Potage parfait
Saucisson chaud de campagne
Turbot sauce vénitienne
Rosbif périgueux
Petits pois paysanne
Dindonneaux à la broche
Salade

Fromages, corbeilles de fruits, dessert varié, 1 bouteille de vin par personne.

Au dessert M. Georges Fulliquet dit combien il est heureux de voir que les spirites ne sont pas ce que les font la critique, la raillerie, il dit aussi qu'il a eu maintes fois l'occasion de voir des médiums et qu'il a été heureux aussi de constater qu'ils ne sont pas les êtres exceptionnels qu'il avait entendu dépeindre.

Il est frappé de cette aménité, de cette cordialité, de cette loyale franchise, de cet esprit de concorde et de fraternité qui règne chez les Fédérés ; il lève son verre à la santé de tous, il boit à la prospérité de la France, à la santé de celui qui préside si dignement à sa destinée.

M. Bouvier lève son verre à la mémoire d'Allan-Kardec, il rend hommage au dévouement du secrétaire général de la Fédération, boit à sa santé, à celle de sa famille.

M. Brémond dit combien il est heureux du résultat de ses efforts. Il boit à la santé des médiums sans le concours desquels dit-il ni Allan-Kardec ni personne, n'aurait jamais rien découvert dans le monde invisible, dans l'inconnu. Il boit en outre à la prospérité de la Fédération lyonnaise et émet le vœu que bientôt toutes les villes de France auront chacune leur Fédération, de l'union des-

quelles s'imposera aux pouvoirs publics, l'enseignement spiritualiste moderne.

La série des toasts étant terminée vient l'heure des réjouissances. spontanément un concert s'improvise ; M. Laubert est au piano, son fils est là pour le seconder.

Tour à tour des chants, des déclamations se font entendre, venant égayer tous les convives.

Puis c'est le moment de la danse; chacun s'en donne à cœur joie jusqu'à onze heures, heure à laquelle on se retire, emportant de cette fête grandiose de la pensée un inoubliable souvenir.

Pendant le banquet, des télégrammes ont été adressés :

1° A M. le Président du banquet des spirites Parisiens réunis au Palais Royal à l'occasion du même anniversaire.

2° A M. le Colonel Comte Albert de Rochas à L'Agnélas.

3° A M. le Président de la Fédération Spirite du Sud-Est, le docteur Bertrand-Lauze à Alais.

4° A M. Emmanuel Vauchez aux Sables-d'Olonne.

5° A M. Metzger, Président de la société d'étude des phénomènes psychiques, de Genève.

M. le Colonel Comte Albert de Rochas répond : « J'ai été très sensible à votre télégramme, et je vous prie d'être, à l'occasion, l'interprète de mes remerciements aux Fédérés qui ont bien voulu penser à moi.

« Nous poursuivons tous le même but, qui est de nous éclairer sur notre destinée après la mort.

« L'âme, se dégageant de ses voiles, perçoit ce qui l'attend. »

M. Emmanuel Vauchez répond :

« Je vous remercie, ainsi que les membres du banquet, des témoignages de sympathie que vous avez bien voulu m'envoyer.

« Je veux espérer que masseurs et magnétiseurs obtiendront satisfaction, dans l'intérêt de la justice et de l'humanité. »

M. Delanne écrit ce qui suit: « Dimanche dernier, en arrivant au banquet à six heures, on m'a remis votre dépêche, et les 120 assistants au banquet ont acclamé leurs frères Lyonnais, ainsi que ceux de Toulouse qui avaient eu la même bonne pensée. »

De M. Metzger : « Vous voudrez bien transmettre tous mes remerciements à nos chers Fédérés, à nos amis, réunis pour célébrer Allan-Kardec. »

Nous voilà loin des jours où, non sans difficulté, le comité provisoire arbora les statuts de la Fédération. Le 2 août 1903 nous nous trouvâmes 110 délégués pour élire le Bureau Fédéral; quel chemin parcouru en quelques mois ! L'association des spiritualistes modernes compte très exactement à cette heure 682 adhérents, et chaque jour nous arrivent des adhésions nouvelles.

Le Bureau Fédéral, réuni en séance extraordinaire le vendredi 1er avril à 8 heures du soir, a décidé la mise à l'étude immédiate d'un projet consistant à fêter au mois d'octobre prochain le centenaire de la naissance d'Allan-Kardec et l'anniversaire de la fondation de la Fédération. A cette occasion, un buste du Maître Vénéré sera érigé par souscription dans la salle Paul-Bert, devenue le lieu des réunions fédérales.

La souscription est ouverte à tous, soit dans les Bureaux du journal cours Gambetta 5, soit à la salle Paul-Bert.

Tous les spirites de Lyon et la Région, Fédérés ou non, auront à cœur de témoigner par une obole, aussi minime soit-elle, de la reconnaissance, de l'admiration dues à l'œuvre du Grand Apôtre, et de pouvoir profiter de l'heureuse occasion de son centenaire, pour se retrouver nombreux, comme au jour du 27 mars, pour honorer sa mémoire, pour affirmer leur croyance en la spiritualité.

Le Bureau Fédéral va se consacrer à l'étude de ce projet de double fête et établir un programme de glorification, de réjouissances, qui réponde de son mieux tant à la circonstance qu'aux désirs de tous les Fédérés. Dire ce que l'on pense ne saurait suffire, à cette heure, il faut aussi l'affirmer, le proclamer hautement ! Quand l'on défend une vérité, il faut en étendre la défense jusqu'à ce qu'elle s'impose, et elle s'imposera toujours, quand le nombre des défenseurs aura été considérable.

Nous fûmes 110 le 2 août 1903. Nous fûmes près de 700 le 27 mars 1904, nous serons plus d'un millier en octobre, pour affirmer notre croyance en la spiritualité conforme à la science et à la raison se développant chaque jour, au souffle du progrès.

Ces fêtes de famille, où par centaines l'on se réunit à la table commune, laissent au cœur des empreintes que rien n'efface ; la Société s'inspire d'un tel égoïsme, l'on y souffre si amèrement, que l'on ne se reconnaît plus, dans ce domaine des réjouissances de la pensée, où des gens qui se connaissent simplement pour s'être vus, se transmettent leurs impressions, étonnés de voir que pas la moindre contradiction les souligne. C'est là pour eux un bonheur indéfinissable, que celui de se trouver en contact avec leur propre pensée, leur propre conviction, de se voir, de se reconnaitre tant de fois au cours de la journée, en des étrangers, devenus leurs amis, devenus leurs frères, à l'unisson desquels ils vivront désormais.

C'est le commencement peut-être, ou plutôt, n'ayons pas trop hâte de le dire, c'est le prélude du règne de Fraternité, où les humanités ne formant plus que des familles, travailleront d'un commun accord à implanter le règne de l'amour parmi les hommes.

Fraternité d'un moment, Fraternité tout de même; répétons-en souvent, souvent, la manifestation, elle nous fera oublier bien des amertumes, elle sèchera bien des larmes, car elle nous préparera le meilleur avenir, car elle fera dire encore aux désorientés qui nous observeront avec surprise : « Ils sont étonnants ces gens-là ! ! ! »

Célestin Brémond.

LA TÉLÉPATHIE AVEC FIL

I

Les expériences que je vais rapporter ne doivent être considérées que comme une simple indication pour les personnes qui me suivront dans cette voie encore inexplorée. Il est fort difficile, en effet, pour celui qui observe des phénomènes nouveaux, de saisir le véritable lien qui les enchaîne; on est exposé à attribuer à une cause unique des effets semblables en apparence, mais qui, en réalité, sont souvent dus à des causes différentes; ce danger est spécialement à redouter quand il s'agit de phénomènes psychiques où la suggestion joue un si grand rôle. Ce n'est qu'après de nombreuses observations faites sur des *sujets et par des observateurs différents* qu'on peut espérer, grâce à la confirmation ou à l'infirmation expérimentale des conséquences de l'hypothèse primitive ayant servi à relier les faits, de présenter une théorie ayant quelque chance de durée.

Ces réserves faites, je crois qu'il ne faut pas hésiter, par amour-propre de savant, à porter à la connaissance de ceux qui, comme nous, cherchent à faire pénétrer la lumière dans la région encore si obscure de la psychologie physiologique, des documents, même informes, à cause des difficultés et même des dangers de toute nature qui entourent ces sortes de travaux.

Il me semble, du reste, que le phénomène des contractures à distance peut être la base d'une étude progressive et méthodique de la transmission de pensée. Tout ce qu'on sait déjà nous autorise, en effet, à supposer que cette transmission de pensée se réduit, au moins dans la grande majorité des cas, à une série de vibrations transmises par un cerveau actif à un cerveau passif *accordé* pour les recevoir.

Quelques métaphysiciens rejettent cette théorie, disant que l'esprit immatériel ne saurait agir sur la matière. C'est cependant ce qui se fait dans tous les actes de la vie, provoqués par notre volonté. Mais je n'ai pas besoin de m'occuper de la nature de l'esprit qui pense ; il me suffit de constater que, quand quelqu'un pense et veut parler, il formule sa pensée dans un langage intérieur, et que cette pensée ainsi formulée agit sur les nerfs et sur les muscles de l'organe de la parole pour y déterminer une série de contractions donnant naissance aux mouvements qui constituent le langage articulé.

Ce sont des contractions analogues, mais dues à des causes bien plus énergiques, dont j'ai cherché à étudier la transmission.

II

Expériences avec Politi.

Politi est un médium romain, devenu célèbre dans ces derniers temps par des séances où l'on obtenait avec lui des matérialisations partielles. Très désireux d'être témoin de ces phénomènes, quelques amis et moi nous l'avons fait venir à Paris au mois de juillet 1902, mais nous n'avons obtenu d'une façon nette que des mouvements à distance et des lueurs phosphorescentes. Au bout de douze séances dont nous étions convenus et pendant lesquelles je m'étais abstenu de toute manœuvre magnétique sur le médium pour ne point porter de trouble dans ses facultés spéciales, je le soumis à des essais méthodiques, et je reconnus que :

1° Il était très facilement suggestible ; il suffisait de lui faire fermer les yeux pour le mettre en état de *crédulité*. Si, par exemple, quand il avait les yeux fermés, je lui disais : « Quand vous ouvrirez les yeux, vous regarderez dans ce coin de la chambre et vous verrez telle personne que vous connaissez », l'hallucination se produisait avec une si grande intensité que j'étais obligé de lui affirmer que ce n'était pas le fantôme de cette personne qui lui apparaissait(1) ;

2° Il est sensible aux lois de la polarité ; je l'ai contracturé et décontracturé suivant les lois connues ;

3° Il a présenté par suggestion le phénomène connu sous le nom d'*objectivations des types*(2) ;

4° Il possède des points hypnogènes. Je me suis borné à constater ceux qu'il avait aux plis des poignets(3) ;

5° Quelques passes suffisent pour extérioriser sa sensibilité, et il ressent parfaitement les actions exercées sur les objets qu'on charge de cette sensibilité ;

6° Il est arrêté par une barre que je trace sur le sol avec mon pied.

Après ces constatations, et me rendant à l'aimable invitation de M. de Albertis qui m'offrait de passer deux jours dans sa villa de Joinville, où déjà il avait donné l'hospitalité à Politi, je procédai avec ce médium comme j'ai l'habitude de procéder avec mes autres sujets. Au lieu d'accumuler dans une longue séance des essais qui exaspèrent leur système nerveux et finissent par les affoler, je vis complètement avec eux ; avec eux je me promène, je prends mes repas, je cause ; je me fais raconter les incidents de leur vie, leurs impressions physiques et morales ; à l'improviste, je tente une expérience, puis je les laisse reposer et je recommence plus tard après avoir réfléchi sur les phénomènes que j'ai observés, de manière à varier les conditions pour éliminer les fausses interprétations et à les comparer avec ceux que j'ai obtenus avec d'autres sujets.

(1) Ces personnes lui apparaissent dans la situation où il *s'imaginait* alors qu'elles se trouvaient.

(2) On peut admettre que les possessions dont il nous a donné le spectacle étaient quelquefois des auto-suggestions.

(3) On sait depuis longtemps que, sur les points hypnogènes, la peau est insensible. Le premier, j'ai reconnu que de ces points partent des radiations présentant à l'état de veille les mêmes caractères que les couches sensibles qui s'extériorisent sur le reste du corps par les manœuvres magnétiques chez certains sujets ; ces radiations sont attirées ou repoussées par un aimant suivant les lois de la polarité.

C'est ainsi qu'ayant lu quelque part que Mesmer avait endormi une dame en mettant sa canne dans l'eau d'un bassin où cette dame avait plongé son ombrelle, je sortis le matin avec Politi, que j'emmenai sur le bord de la Marne. Je le priai alors de tremper sa canne dans la rivière où je plongeai moi-même la mienne à quelques pas en amont en faisant un effort musculaire. Cet effort détermina une contracture violente du bras du médium qui faillit tomber à l'eau, comme si celle-ci l'avait attiré. Je recommençai deux ou trois fois l'expérience dans des positions diverses et je constatai qu'une barque ou un petit cap interposé entre nous deux arrêtait l'effet.

Nous revînmes alors dans le jardin de la villa et nous procédâmes à des essais variés. Nous observâmes ainsi, par exemple, que la secousse se propageait très facilement par le jet d'un tuyau d'arrosage ou le long d'un fil de fer servant à l'étendage de la lessive ; mais, dans le premier cas, il fallait que je touchasse le jet au sortir de la lance, et, dans le second, que le fil de fer ne fût pas mis en communication avec le sol par un autre corps aussi conducteur que lui.

Après déjeuner, M. de Albertis nous accompagna dans notre promenade, et voici comment il a raconté dans une revue italienne les faits dont il avait été témoin :

« De Rochas, Politi et moi, nous nous rendîmes sur les bords de la Marne, rivière qui divise en deux parties la commune de Joinville-le-Pont. Large d'environ 60 mètres, profonde de 5 à 10 mètres, elle a un courant peu rapide. Le colonel monta sur une barque et se fit conduire au milieu de la rivière ; Politi et moi nous en prîmes une autre et nous descendîmes le courant pour nous arrêter à une distance d'environ 400 mètres.

« Il était convenu avec le colonel que, lorsqu'il ferait un signal en élevant sa canne, j'inviterais le médium à plonger la sienne dans la rivière. Politi devait tourner le dos à Rochas pour ne pas voir quand ce dernier, à son tour, toucherait l'eau.

« Cela fut fait. Le colonel donna le signal ; je transmis l'ordre à Politi qui immergea sa canne et attendit. Quelques secondes s'écoulèrent sans que le médium ressentît aucun effet. Tout à coup son bras fut violemment secoué ; sa main se contracta ; il chercha à résister tant qu'il put, et on voyait que la canne était attirée au fond de la rivière. J'élevai à mon tour un bâton pour avertir Rochas que le phénomène venait de se produire. Il me déclara ensuite que mon signal correspondait à l'immersion de sa canne avec un retard de trois à quatre secondes, probablement nécessaire pour la transmission de la force magnétique. Cette expérience fut répétée à plusieurs reprises et donna constamment le même résultat. Notre barque était placée à peu près sur la même ligne que celle de Rochas par rapport au fil de l'eau.

« Quand nous voulûmes agir transversalement, le colonel se tint sur le bord de la rivière, et nous nous éloignâmes, dans notre barque, en nous dirigeant vers l'autre bord perpendiculairement à la direction du courant. Les effets magnétiques ne furent perçus que jusqu'à une cinquantaine de mètres ; ce qui tend à prouver que, pour un sujet de la sensibilité de Politi, la secousse magnétique est perçue dans le sens du courant, sur une masse d'eau qui ne dépasse pas une cinquantaine de mètres de largeur pour une rivière comme la Marne et qui s'étend au moins jusqu'à 400 mètres de longueur. Les expériences faites, le jour suivant, sur les rails d'un tramway, laissent supposer que cette force peut se transmettre à une distance beaucoup plus grande, grâce à ce nouveau genre de conducteur.

« Les expériences sur les rails furent exécutées de la manière suivante :

« Le colonel se tint sur le pont de Joinville qui traverse la Marne et sur lequel passe la ligne du tramway de Champigny. A l'insu de Politi, nous avions arrêté nos conventions.

« Il était alors 10 h. 40 du matin. Politi et moi nous devions nous éloigner de Rochas en longeant l'un des rails dans la direction

de Champigny et en marchant rapidement. Tous les 20 ou 30 mètres, je devais ordonner au médium de prendre contact avec le rail en appuyant sa canne dessus, et je devais espacer mes ordres de telle façon que l'un des contacts se produisît à 10 h. 55 précises. Nos deux montres étant réglées l'une sur l'autre, nous nous mîmes en marche.

« Comme je l'ai dit plus haut, le médium ne connaissait pas nos accords. Aussi, quand nous fûmes à une centaine de mètres de Rochas et qu'il toucha le rail, il fut surpris de ne pas recevoir de secousse. « Nous sommes déjà trop loin, me dit-il. — Ne t'inquiète « de rien, lui répondis-je, nous avons la consigne de marcher, et « nous ne devons pas penser à autre chose. »

« A mesure que nous nous éloignions, je répétais de temps en temps à Politi l'ordre d'appuyer sa canne sur le rail, ce qu'il faisait nonchalamment comme si l'insuccès était déjà prouvé.

« Il devait s'imaginer que le colonel était constamment en contact avec le fer du rail, et il ne pouvait comprendre pourquoi je m'obstinais à m'éloigner quand il était déjà démontré qu'à une plus courte distance la secousse ne pouvait l'atteindre.

« Enfin, voilà 10 h. 54, nous sommes à 1.100 mètres du colonel. Je laisse encore passer cinquante-cinq secondes, après quoi j'ordonne à Politi de toucher le rail. Il obéit, le sourire aux lèvres, mais à peine a-t-il eu le temps d'approcher sa canne du fer qu'il jette un cri de douleur et un juron en pur patois romain.

« Je constate que ses doigts sont contracturés et que les tendons du poignet vibrent violemment. En faisant un effort, le médium arrache sa canne du rail, la jette loin de lui et se frotte la main.

« L'expérience avait réussi d'une façon indéniable, mais il fallait la répéter, ainsi que j'en avais convenu avec Rochas.

« Nous nous éloignâmes encore en attendant l'autre secousse qui devait se produire à 11 heures précises. Nous parcourûmes ainsi 205 mètres. A deux reprises, Politi, devenu plus timide parce que la main lui faisait mal, toucha le rail mais sans résultat. Ce fut à 11 heures et quelques secondes qu'il sentit enfin la deuxième secousse.

« Ces expériences, que nous avons renouvelées le jour suivant, à une distance moins grande, mais en variant davantage la forme des phénomènes, peuvent être répétées à volonté par qui que ce soit. »

Cette dernière phrase de M. de Albertis comporte une restriction; il a omis de signaler qu'il fallait que l'opérateur fût en rapport magnétique avec le sujet. C'est ce qui avait lieu d'une façon constante entre Politi et moi à la suite des magnétisations précédentes; M. de Albertis ne produisait rien à moins que je n'eusse *momentanément* établi le rapport entre lui et Politi, en le touchant.

(*A suivre.*) Albert de Rochas.

(*Extrait du Cosmos.*)

LES PROBLÈMES

Réponse à « **Dernier mot** » de M. J. Blain.

Eh mon Dieu, oui, cher monsieur Blain, chers lecteurs, notre pauvre humanité se trouve incessamment, aux cours de son passage ici-bas, en présence de problèmes dont bon nombre sont insolubles, ainsi que vous l'observez dans votre article plus haut rappelé, du second numéro de mars dernier.

Mais laissez-moi vous remercier d'en poser quelques-uns qui me paraissent moins difficiles à résoudre que ceux qui se rapportent aux causes premières, si voilées encore dans l'état de nos connaissances.

Je vais l'essayer et ne serais pas étonné que nous fussions de plus en plus d'accord.

I. — Les Kardécistes purs ont exactement la même idée de Dieu que les prêtres catholiques.

Cela tient à deux causes : d'abord à la très grande difficulté qu'il y a à se faire une idée saisissable de Dieu, qui est l'Inconnaissable. Puis à cette circonstance que le maître A. Kardec reproduisait dans ses œuvres les enseignements des désincarnés, enseignements conformes aux idées ayant cours dans la généralité des incarnés. En outre, personnellement, A. Kardec n'avait pas, en présence de l'étendue de son œuvre, qu'il s'agissait avant tout de faire accepter de la généralité des hommes, A. Kardec, disons-nous, n'avait pas à se livrer à des aperçus plus ou moins lumineux, mais nouveaux et nécessairement abstraits, sur le sujet même faisant la base de sa théodicée.

II. — Si la vie, dites-vous, est aussi inexplicable que *les Dieux*, nous y avons du moins gagné que personne n'a le droit de parler ou de *nuire* en son nom.

Eh que si. N'avons-nous pas eu au dix-neuvième siècle un M. Malthus, économiste anglais, lequel fit école et la fait encore dans toute l'Europe et même ailleurs, et qui non seulement parla au nom de la vie, mais encore nuisit fort en son nom, car son école proclame de nombreuses énormités, dont voici la base, dans son *Essai sur la population :*

« Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si les riches n'ont pas besoin de son travail, est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis pour lui. La nature lui commande de s'en aller et elle ne tardera pas à mettre elle-même cet ordre à exécution. »

Et le maître de Malthus, Herrenschwand, dans son *Discours fondamental sur la population*, est plus net encore, lorsqu'il déclare :

« Le fléau des États étant l'excès de population, la sagesse des législateurs consiste à puiser dans l'humanité des moyens raisonnables de s'en délivrer. »

Quand on songe que l'économie politique repose sur ces bases-là, cela fait rêver...

Je sais qu'il faut, pour rester dans le vrai, ne rien exagérer, mais, sans plus m'entendre à cet égard, je vous demande, cher confrère, à penser aux deux aimables propositions qui précèdent et de juger si, oui ou non, en somme, elles ne sont pas encore la base inspiratrice de l'*Economie* sociale, c'est-à-dire : extinction du prolétaire et non pas du prolétariat ?

III. — C'est pourquoi j'ai dit, et vous demande la permission de répéter, que les peuples ne souffrent que de leur injustice collective et réciproque. Et je n'en veux d'autre preuve que vos propres paroles : « Les constitutions réflètent le degré de moralité et des connaissances des milieux où elles s'élaborent; elles sont le produit d'un idéal et un pacte volontairement conclu entre les hommes appartenant aux classes dirigeantes d'un pays. »

Car alors le problème se pose ainsi :

Dire quelle est la nature (bonne ou mauvaise) d'une constitution sociale dont le fonctionnement produit d'une part une majorité de prolétaires et d'autre part une haine irréductible entre ceux-ci et les autres ?

IV. — Enfin l'humanité ne gagnerait-elle pas, au point de vue matériel comme à celui moral, de pratiquer réellement l'altruisme, puisque cette haine des classes est une géhenne pour la majorité en même temps qu'un perpétuel sujet de crainte pour la minorité ? Ce qui, en passant, prouve bien que la constitution sociale importe seule, celle politique n'étant qu'une résultante tout à fait secondaire de la première : la constitution politique de l'Angleterre nous en donne un exemple remarquable.

V. — Puis, faisant allusion à l'état de décadence des peuples de l'Extrême-Orient, qui bien avant nous connaissaient les lois de survivance de l'âme et du Karma, vous observez : « Sont-ils plus avancés que nous ? Hélas non ! » A quoi je réponds :

Oui, les bouddhistes sont décadents ; mais les causes en sont précisément de leur détestable constitution sociale en castes, constitution qui leur fut imposée par le brahmanisme et la corruption de la caste sacerdotale. D'autre part ce merveilleux pays fut toujours convoité par les conquérants et, vous le voyez, cela continue toujours. La belle et pure morale de Cakya-Muni s'obscurcit graduellement au cours des vicissitudes si nombreuses que les peuples eurent à subir. Chaque peuple suivant son tempérament se plia aux nécessités vitales que lui imposèrent ses vainqueurs ; les Hindous contemplatifs se résorbèrent, ne vivant plus que dans l'attente du Nirvana. Les Chinois plus positifs ne visèrent plus qu'au bien-être matériel. Les Japonais, sceptiques par nature et d'ailleurs en pleine féodalité naguère encore, cherchèrent longtemps leur voie, ils crurent l'avoir trouvée il y a 50 ans et firent une évolution à la fois sociale et politique si profonde, qu'ils en sont arrivés au point où nous les voyons. Les Indo-Chinois suivent... de loin. Quant aux mahométans asiatiques, nous n'en parlerons point, si vous voulez, car leur dogmatisme fanatique n'a rien à voir avec la douce doctrine de Bouddha.

VI. — La vérité, à mon humble avis, est toujours *une ;* seuls ses aspects varient ; quant au progrès, il ne me paraît être que le triomphe même du principe de la Vérité dans son application.

VII. — C'est pourquoi je ne fais aucune difficulté à dire avec vous :

« Laissons les morts enterrer leurs morts et tomber ce que le temps a usé. »

Oui, car il faut absolument que le progrès suive sa marche en avant ; il faut que l'Esprit triomphe de la matière ; que la raison prédomine sur les terreurs enfantées par l'ignorance ; en un mot que la Liberté éclaire les esprits et qu'aucun voile ne cache désormais aux hommes de *bonne volonté* le but vers lequel tendent leurs efforts : leurs défaites comme leurs triomphes.

* * *

Et maintenant, chers lecteurs qui avez bien voulu nous suivre dans cette lutte courtoise, vous admettez, sans doute, que, chacun de nous ayant ses forces et ses faiblesses propres, il nous faut arriver à un dégagement, aussi complet que possible, des faiblesses en question, qui ne sont que les vestiges de l'égoïsme natal, le vrai péché originel. Car l'effort ainsi produit ne peut manquer de contribuer par lui-même à notre amélioration personnelle dans le sens de l'altruisme, lequel est la voie, la vérité et la vie, comme d'ailleurs n'ont cessé de le proclamer les nobles esprits qui éclairèrent le monde.

J. BEARSON.

L'Evolution de l'idée religieuse

« Il faut voir Dieu dans tout ce qui est juste et bon, l'homme seul ayant créé le mal. » Voilà la phrase impie, que j'ai lu souvent sous la plume de spiritualistes libéraux appartenant encore à un culte chrétien. Je dis phrase impie, parce qu'elle est à la fois erronée et injurieuse, qu'elle méconnait absolument la grandeur et la beauté de l'effort humain qui a tout transformé ici-bas.

La force, qui a déterminé l'éclosion de la vie sur notre terre, nous paraît, quand on étudie ces premières manifestations, être une force aveugle, n'ayant aucun plan déterminé. Les premières formes de la vie sont grossières et ne s'adaptent que lentement au milieu. La lutte pour l'existence de ces êtres, qui s'entre-dévorent, est terrible et donne lieu à des formes d'animaux bizarres et monstrueuses : quand l'homme apparaît, la vie s'est affermie, le chaos des premiers âges a disparu et la planète est rentrée dans une phase d'existence régulière ; sa croûte s'est solidifiée et ses eaux se sont fixées dans les vallées les plus profondes. Mais néanmoins, que de dangers, que de souffrances vont assaillir nos premiers ancêtres ! Que de cataclysmes vont encore bouleverser le sol sur lequel ils vont errer misérables et affamés !

Que l'on se fasse une idée de leur vie : seuls, des animaux, ils sont nus, ils n'ont ni griffe, ni mâchoire armée de défense ; ils n'ont que leurs mains : instrument merveilleux, il est vrai, qui va les placer au premier rang de l'échelle terrienne.

Tout autour d'eux une nature sauvage, des forêts impénétrables, des marais pestilentiels, remplis d'animaux féroces et carnassiers, et de reptiles monstrueux.

Comment ont-ils pu vaincre un tel milieu ? comment ont-ils pu survivre dans ce combat de tous les jours contre tant d'ennemis ? C'est là le miracle qui a donné à la race humaine tant de vitalité. Il est certain que si l'homme était né dans un milieu plus favorable, ses mœurs, ses goûts eussent été moins combatifs et partant moins barbares et sanguinaires ; mais aussi il eut moins progressé et sa vie fut restée primitive et simple : car les causes de tout progrès humain sont les nécessités physiques et morales, vraies ou factices, qui poussent incessamment les hommes à la recherche du mieux.

Quoi qu'il en soit, l'homme a vaincu la Nature rebelle et sauvage, il a transformé ses productions ; il a fait la vie régulière et harmonique, où existait primitivement la destruction sauvage par l'instinct aveugle et brutal de la faim. Tout ce que nous possédons de biens, de beauté, de justice, il l'a créé par ses efforts, par ses souffrances, par ses luttes contre la Nature et contre lui-même. Et il nous apparaît que ce Dieu de bonté, ce Père, auquel on attribue toutes nos richesses morales acquises, auquel on veut absolument que nous croyons, s'il nous a créé le premier germe de vie, n'a guère mérité, par la suite, de notre reconnaissance.

Nous ressemblons beaucoup à des enfants abandonnés, fils de père inconnu et d'une mère (la Nature) terriblement acariâtre et insensible. Néanmoins, nous avons grandi, et nous sommes d'autant plus sûrs de notre génie et de nos gloires futures, que nous avons dans notre passé, dans notre enfance, mangé davantage de la vache enragée.

Il y a peut-être dix mille ans que sont apparus, dans l'Inde, les premiers rudiments de civilisation ; il y avait, peut-être déjà vingt mille ans que l'homme existait. Que de générations usées pour créer l'homme moderne ! Que d'efforts sans but certain et d'erreurs acceptées et rejetées tour à tour ! Dites-moi ? si un Dieu, ayant puissance et bonté comme celui que les religions nous enseignent, avait présidé à cette œuvre, aurait-elle passé par autant de vicissitudes, et verrions-nous encore des races d'hommes absolument primitives, d'une capacité intellectuelle inférieure parfois à certains animaux ? Car il en est à qui on ne peut faire comprendre que 2 et 2 font 4, qui vivent comme des troupeaux, sans famille, sans chef, nues et affamées : ces races vont disparaissant au contact des races civilisées.

Ces survivances des premiers âges sont véritablement étranges et il nous serait impossible de croire à l'âme immortelle, si nous n'acceptions l'idée de réincarnation.

Ce qu'il y a de certain, c'est que de nos jours une réaction se fait contre l'idée de Dieu, telle que nous l'avions conçue, et beaucoup parmi les penseurs sérieux, déistes, protestants libéraux et même catholiques, l'ont rejetée.

L'abbé Marcel Hébert, l'auteur de la *Dernière Idole* (Dieu), prêtre non interdit, écrivait dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (juillet 1902, p. 401) : « Il est devenu à jamais impossible de dire, en le prenant à la lettre, ces paroles : Je crois au Père Céleste, à l'Amour Infini, créateur de la phtisie, de la peste, du cancer, des cyclones et des volcans... »

Jamais cette question ne fut fouillée avec autant d'ardeur qu'à notre époque, et l'athéisme contemporain, chez un grand nombre

d'esprits d'élites, est le fruit d'analyses profondes et même de sentiment élevés. Beaucoup de déistes ont cessé de l'être dès qu'il ont voulu exprimer leur foi en termes précis, en rapport avec les réalités de notre vie.

Que nos prières continuent à s'élever vers cette Humanité triomphante, que doivent former dans l'espace, invisibles, ceux de nos frères qui nous ont devancé dans la voie du bien ; que cette espérance, en leur sympathie et en un avenir de vie meilleure, nous soutienne et rende notre marche plus assurée, rien de meilleur et de plus juste !

Mais croyons aussi en nos propres forces et soyons assurés que nous sommes les artisans de notre avenir, que le bien est le produit d'expériences acquises par de longs efforts, et tout ce que nous possédons, de vérité et de justice, nous l'avons acquis, de bien être, nous l'avons créé.

Ne cherchons pas à rattacher notre doctrine aux vieilles traditions religieuses : on ne raccommode pas de vieux habits avec du drap neuf, ni on ne met de vin nouveau dans de vieilles futailles.

Le spiritualisme moderne doit s'appuyer uniquement sur la nouvelle conception du monde, que nous donne la grande loi d'évolution, fille de notre science moderne.

N'éloignons pas, par une religiosité enfantine et un déisme puéril, les savants, qu'intéresseraient nos études et surtout les phénomènes, si délicats, si variés et si extraordinaires, des différentes médiumnités. Laissons le mysticisme aux impuissants, aux égoïstes et aux détraqués, et agissons autour de nous par tous les moyens, pour redresser les énergies morales et créer l'autonomie réelle des consciences, et quelles que soient la vérité de demain et les réalités de l'Au-delà, nous aurons bien mérité de l'une et des autres.

J. BLAIN.

Extrait des cours de Magnétisme

QUINZIÈME LEÇON

Encore l'action à distance. — Réalité des phénomènes. — Les causes.

MESSIEURS,

Nous allons continuer notre étude de l'action à distance afin d'essayer d'en connaître les causes puisque déjà nous en avons vu les effets, tant par les cures admirables que je vous ai fait connaître que par les phénomènes relatés par différents auteurs qui peuvent démontrer que tout n'est pas utopie dans ma manière de voir.

De même aussi je vous ai montré les divergences de vues pour expliquer un même fait, de sorte qu'il paraît difficile de se former une opinion précise dans l'ordre des manifestations pour pouvoir affirmer et soutenir la moindre théorie ; néanmoins je vais m'efforcer de vous faire entrevoir non pas le mécanisme des phénomènes dans son entier, mais tout au moins dans une de ses parties et, là, de même que dans ma dernière leçon, je serai obligé de faire intervenir ce puissant facteur que nous appelons l'âme humaine.

Nous avons vu d'une part l'individualité revêtir différents caractères bien tranchés de personnalités distinctes les unes des autres dans la manifestation de ses facultés mentales, soit pendant le rêve, soit à l'état de veille, mais aussi presque toujours d'une façon inconsciente, c'est-à-dire ne se rappelant de rien de ce passé mystérieux une fois revenues à la vie normale.

Certains psychiques revêtent ainsi plusieurs états d'être complètement distincts les uns des autres ; on croirait à les voir qu'habiles comédiens ils se griment à volonté pour faire revivre autant de personnages que l'imagination peut en concevoir : tantôt supérieurs à eux-mêmes, ils sont des Bossuet, des Fénelon, des Descartes, des Pascal, des Newton, des Napoléon ou des César ; ou bien descendant les degrés de l'échelle, ils deviennent des Ravachol, des Pranzini, des garçons de café, des laboureurs, des charretiers ou des mendiants, etc. ; en un mot toutes les personnalités peuvent se refléter dans leur cerveau et passer comme dans un vaste kaléidoscope devant les yeux étonnés des personnes appelées à étudier ces curieux phénomènes de la pensée toujours active.

D'où viennent ces singuliers états ?

Est-ce l'effet d'un cerveau malade qui en impose à des cerveaux bien équilibrés, ou bien des cerveaux bien équilibrés prennent-ils plaisir à se laisser leurrer pour être agréable à un imposteur. La chose me semble difficile à admettre.

Je crois au contraire que nous assistons là à tout un drame de la pensée où la vie se révèle encore après la mort. Je crois que la psyché séparée de la matière qu'elle animait ici-bas, continue ses manifestations de la vie sous une autre forme, après s'être débarrassée des langes de la chair, et que chacune des manifestations distinctes chez un même sujet révèle la manifestation d'une âme différente.

Ici je touche un point qui peut laisser quelque peu sceptiques les personnes qui ne sont pas habituées à l'étude de l'occulte. Parler de l'âme, de ses manifestations possibles en dehors du corps semble peut-être osé ! Cependant si nous voulons bien nous reporter aux leçons précédentes, nous pourrons nous rappeler que dans l'état de rêve, le corps est loin d'être la véritable cause des phénomènes qu'il nous a été donné de voir.

Si maintenant nous voulons aller plus loin et sortir des phénomènes de pure mentalité pour de véritables phénomènes d'ordre physique, émanés de l'entité psychique, nous constaterons que non seulement l'âme agit pendant la vie à l'état de veille et à l'état de rêve de différentes façons, mais nous pourrons constater également que, bien que toujours liée à son corps, elle peut agir matériellement en dehors de lui pour manifester sa présence réelle par des actes absolument tangibles ; c'est ainsi qu'en dehors de ce qui m'est personnel je vous citerai des faits absolument invraisemblables qui n'en sont pas moins des réalités, puisqu'ils sont constatés et enregistrés d'une façon des plus sérieuses et que d'un autre côté ces faits se produisent dans tous les milieux, où ils peuvent également être étudiés.

Je sais bien que, pour beaucoup, montrer l'action de l'âme pendant la vie en dehors du corps va ressembler aux contes des mille et une nuits, mais qu'importe si ces contes nous conduisent à la découverte de la vérité et si cette vérité éternelle dépasse encore toutes nos conceptions dans le domaine du merveilleux.

Pouvons-nous donc dès l'instant prétendre posséder toute science, pouvons-nous affirmer que demain ne nous réserve de nouvelles surprises. N'assistons-nous pas de ce moment même à des découvertes qui étonnent le monde : les rayons X, le radium, les rayons N et tant d'autres en marche vers le progrès. Autant de choses qui doivent empêcher de nier a priori et qui au contraire doivent nous inciter à accepter comme autant de bienfaits les quelques parcelles de la *Vérité une* répandues çà et là, qui viennent nous dessiller les yeux.

Je viens de parler de l'âme, de ses manifestations possibles pendant la vie, au corps et en dehors du corps, c'est là une question troublante qui s'impose de plus en plus à l'analyse et que le chercheur impartial ne saurait passer sous silence sans faillir à la vérité, et quelles que soient les raisons données ou les hypothèses émises, aucunes n'empêcheront le plus petit fait d'avoir son existence, pas plus qu'elles n'en détruiront la cause.

Je pourrais déjà, pour la démonstration de cette théorie, me servir de la transmission de pensée d'individu à individu, puis de cette même transmission de la pensée à distance pour montrer que par

un véhicule encore mal connu deux êtres peuvent correspondre ensemble sans autre lien que leur mutuelle sympathie. Mais il y a mieux, puisqu'il est possible de projeter volontairement son double au dehors du corps et même de le faire photographier: personnellement j'ai pu réaliser quelques expériences qui ne me laissent aucun doute à ce sujet; d'abord involontairement, puis volontairement par suite d'un entraînement particulier, j'arrivais à m'extérioriser, à me sortir comme être pensant, de la prison charnelle que je suis obligé de traîner comme l'escargot le fait de sa coquille.

Il y a quelques années, c'était dans les premiers jours de septembre, je prenais le train léger de 6 h. 20 du soir, venant de Vienne à Lyon. Je me trouvais complètement seul dans le wagon de tête et bien au milieu du premier compartiment, tournant le dos à la machine. A peine installé, ne me trouvant gêné par personne, l'idée me vint de magnétiser mon chapeau afin de me rendre compte si je pourrais le faire mouvoir sous mon action personnelle sans autre effort que celui de ma volonté.

Après quelques minutes de magnétisation, pensant à autre chose après le coup de sifflet de la machine annonçant l'arrivée à Estressin, machinalement je remis mon chapeau sur ma tête tout en suivant le cours de mes idées. Que se passa-t-il? Tout à coup je me vis assis en face de moi! La première idée qui me vint fut celle-ci, c'est fait! le train a déraillé, un accident est survenu et je suis passé dans l'autre monde. Pour me rendre compte de la réalité et chercher à savoir lequel des deux *moi* était le vrai, je me presse les flancs avec les mains et, oh stupéfaction! je ne sens aucune résistance; alors je m'approche de celui qui était en face de moi et qui ne bougeait pas, je le saisis par le milieu corps, mes bras passent également à travers. Cette fois je fus pris d'une véritable angoisse, je pensai à ma famille, à mes amis, en quelques instants qui me parurent des siècles, je remontai le cours de ma vie dont les actes se déroulaient en une apothéose qui finissait en me revoyant tout petit enfant sur les bras de ma mère, puis je me sentis pour ainsi dire me fondre en moi tout en m'épaississant au lieu de me diluer et finalement je repris possession entière de mon individualité.

(*A suivre.*)

A. BOUVIER.

MORT DU DOCTEUR LIÉBAULT

« C'est avec une douloureuse émotion que nous annonçons la mort de notre éminent concitoyen, M. le docteur Liébault, décédé jeudi, à cinq heures du matin, en son domicile, rue de Bellevue, 4.

« C'est un grand homme de bien, c'est une noble figure, dans sa modestie et son désintéressement qui disparaît avec le chef incontesté de l'école hypnotique de Nancy.

« Maître des Bernheim, des Liégeois, des Beaunis, le docteur Liébault était le chef de cette école qui considère l'hypnotisme d'après le côté psychique, école opposée à celle de la Salpêtrière, qui l'envisage d'après le côté matériel et mécanique des sensations.

« La vie du docteur Liébault est d'une belle simplicité, tout entière consacrée à l'amour ardent de la science.

« Né à Ferrières le 16 septembre 1823, il fait d'excellentes études à la Faculté de médecine de Strasbourg. Interne en 1848, docteur en médecine deux ans plus tard, ayant passé une thèse brillante sur les « Désarticulations fémorotibiales » il exerce son art d'abord à Pont-Saint-Vincent, puis vient à Nancy où il se livre à ses études si passionnantes sur l'état organo-psychique déterminé par le sommeil et les états analogues, études intéressant aussi bien le philosophe que le psychologue et le médecin.

« Le nombre des malades que Liébault a guéri par la suggestion hypnotique est incalculable. Il était accessible à tous, à toute heure.

« La compétence technique nous manque pour apprécier comme il conviendrait toute la valeur des doctrines du docteur Liébault.

« Disons simplement qu'il avait pensé que certains états du sommeil provoqué permettent au cerveau d'agir sur le corps humain au moyen de la force nerveuse accumulée dans cet organe et mise ensuite en mouvement par les idées suggérées à l'esprit. Ainsi agit un multiplicateur électrique.

« Rappellerons-nous quelques titres des nombreuses études du regretté défunt: *Du sommeil provoqué et des états analogues* (1866); *Ebauche de psychologie* (1873); *De l'anesthésie par suggestion* (1885); *Traité pour le traitement par la suggestion de l'incontinence d'urine* (1886): *Suggestion criminelle de l'hypnotisme* (1895); etc., etc.

« Les œuvres du docteur Liébault ont été traduites dans presque toutes les langues. Chose étrange ce grand savant que relativement peu de personnes à Nancy connaissaient, avait une réputation mondiale. Un Institut scientifique en Hollande, comme nous l'avons indiqué dans ce journal il y a quelques années, porte son nom.

« En 1891, une souscription internationale permit d'offrir à l'illustre savant un superbe objet d'art.

« Le docteur Liébault laissera le souvenir d'un savant d'une rare originalité et d'une haute valeur.

« Il fut aussi un vaillant exemple de Lorrain énergique. A lui revient l'honneur d'avoir imposé, d'avoir assuré le triomphe d'une théorie scientifique, née en province contre la théorie adverse des professeurs « officiels » de Paris.

« Au nom des amis du docteur Liébault nous avions demandé la croix de la Légion d'honneur pour le modeste savant. La joie ne nous a pas été donnée de lui voir décerner cette décoration qu'il aurait honorée.

« Mais ce qui vaut mieux, le nom du docteur Liébault est profondément gravé sur le livre d'or de science — en lettres indélébiles. »

(*De l'Est Républicain.*)

« Le docteur Liébault, pendant cinquante ans prodigua son dévouement régénérateur à des milliers de pauvres et de malades. Comme Proudhon il garda les dindons et les vaches. Sa famille voulait faire de lui un prêtre, mais il s'orientait vers une vocation moins mystique. Une fois docteur, il s'installa à Nancy, 4, rue de Bellevue; tous les matins 50 à 70 malades allèrent consulter ce sorcier diplômé, qui ne demandait pas d'argent.

« Naturellement ses confrères le traitèrent de charlatan et d'imposteur. On l'écarta de la Société de médecine. Il guérissait trop...

« Et ce traitement nouveau du mal éternel — étincelle magique d'un foyer toujours plus large et plus bienfaisant — est parti d'un petit bourg lorrain, de la maison rustique d'un simple médecin de campagne, unissant le dévouement humanitaire au génie. »

(*Du Gil Blas.*)

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

27 Mars	Mlle Nontain	9 fr.	»
29 —	M. Barthélémy	1	»
	TOTAL	10 fr.	»

Le Gérant: A. BOUVIER

14-4-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 323. 10 Centimes. 1er-16 MAI 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

ÉCHOS DE FÊTES

Nous avons publié dans le dernier numéro du journal le compte rendu aussi détaillé que possible de la célébration de l'anniversaire d'Allan-Kardec par la Fédération Lyonnaise et Régionale des spiritualistes modernes, comptant (693) six cent quatre-vingt-treize adhérents au 1er avril 1904.

On a vu que (700) sept cents personnes s'étaient réunies dans la vaste salle Michaud pour y applaudir l'éminent conférencier, M. Georges Fulliquet ; que (161) cent soixante et un Fédérés avaient pris part au banquet fraternel, et qu'enfin, une véritable soirée de famille avait clôturé la célébration.

Le résultat, nous l'avons dit, et nous le répétons à plaisir, a dépassé toutes les prévisions.

Aujourd'hui, nous sommes particulièrement heureux de faire connaître que, huit jours après, dans la même salle, la Fédération spirite Lyonnaise organisait une conférence en l'honneur aussi d'Allan-Kardec, que (300) trois cents personnes environ s'y réunissaient pour entendre et applaudir M. de Reyle, l'un des rédacteurs les plus distingués de *la Paix Universelle* ; et qu'enfin (51) cinquante et un Fédérés s'étaient réunis en un banquet fraternel pour clôturer la fête anniversaire.

Nous sommes d'autant plus heureux de cette constatation que depuis quelques années, l'apathie régnant chez les spirites lyonnais, on y fêtait sans trop d'empressement le centenaire du Maître.

Le bruit autour d'une cause a souvent sa raison d'être, parfois il est même utile ; qu'il s'étende jusqu'à ses adeptes, c'est du moins ce que semblent nous indiquer les récents événements à Lyon. Cette ville de près de cinq cent mille habitants, possédait peu ou pas d'organisation fédérale ; deux semblent rivaliser en ces temps, pour plus d'affirmation.

Vue de loin, cette situation paraît être déplorable au point de vue d'une doctrine dont la maxime est : « Aimez-vous les uns les autres ! » Vue de près, elle est considérée comme nécessaire à la vulgarisation du spiritisme à Lyon. Le temps fera taire en leur temps les rivalités ! L'heure sonnera alors de l'union complète ! Nous pouvons toutefois, sans crainte d'être contredit, affirmer que tous les spirites ou spiritualistes modernes lyonnais et régionaux restent unis par le cœur.

CÉLESTIN BRÉMOND.

LE Dr LIÉBAULT

Voulez-vous me permettre, Monsieur le Directeur, d'apporter un témoignage tout personnel de sympathie et de reconnaissance à la mémoire du docteur Liébault ? Lorsque sa réputation se fut répandue dans le monde et qu'il fut devenu le chef et l'initiateur de cette école de Nancy, qui devait si hardiment et si victorieusement s'opposer à celle de Paris — esprit contre matière — je voulus voir à l'œuvre, directement, le savant et vaillant médecin qui, au risque de toutes les vitupérations de ses collègues en l'art de guérir, *osa*, bien avant Charcot, lui seul contre tous, pratiquer l'hypnotisme. Les succès qu'il en obtenait, le sérieux et la simplicité de sa vie, garantissaient, non seulement sa parfaite bonne foi, mais aussi la sûreté de sa méthode. Sa personnalité physique n'imposait pas. Il était de petite taille et avait toute l'apparence de ces bons vieux médecins de campagne qui, sans bruit ni ostentation, souvent accomplissent une tâche admirable.

Le docteur Liébault ne rechercha pas la gloire. Elle vint le trouver tout naturellement, grâce à l'excellence et à la force magnifique de son œuvre. Avec quelle patience il soignait ses malades ! Avec quelle inlassable endurance il pratiquait les manœuvres des magnétiseurs, répétant indéfiniment, tout le long de la journée, les mêmes formules suggestives : « Vous allez être mieux, votre mal diminue,

votre souffrance s'en va », versant ainsi du matin au soir, à ceux qui venaient le consulter, l'espérance, le soulagement, la santé. Sans interrompre un instant son œuvre de salut, il s'entretenait avec les visiteurs, très nombreux, qui lui venaient de près et de loin. Il avait besoin de parler, d'expliquer, de faire pénétrer sa conviction dans l'esprit des autres. Cela faisait partie de son apostolat. Il y réussissait sans effort. Avec les chercheurs, il essayait de nouvelles expériences, reprenait les anciennes. Les plus sceptiques finissaient par se rendre à l'évidence.

Esprit large, sans préjugés ni parti pris, le docteur Liébault ne se livrait pas seulement à l'étude de l'hypnotisme, du magnétisme, de la suggestion. Il y a des questions connexes qui l'ont séduit comme tant d'autres. Du reste, on ne peut guère étudier le magnétisme et la suggestion sans rencontrer sur sa route le spiritisme, qui s'est imposé à Charcot lui-même par quelques-uns de ses phénomènes les plus frappants. Donc, le docteur Liébault, sans le vouloir ni le faire exprès, s'est trouvé face à face avec cette autre nouveauté stupéfiante : le spiritisme. Il en parlait avec la même simplicité, le même désir de savoir, la même sincérité que de ses autres travaux. Le mot ne lui faisait pas plus peur que la chose. Il savait que nous avons encore beaucoup, à apprendre, qu'il faut, en conséquence, laisser toutes grandes ouvertes les portes et les fenêtres qui donnent tant sur l'homme intérieur que sur l'homme extérieur. On ne pose pas — quelles que soient les prétentions de deux factions contraires — de bornes à l'esprit humain ni aux possibilités spirituelles.

Je tenais à rendre ce témoignage personnel à celui qui vient de disparaître du milieu de nous. Il a droit non seulement à toute notre admiration, mais à toute notre reconnaissance, pour le grand bien qu'il a fait durant sa vie, pour la beauté de son caractère, pour les services qu'il a rendus à la science, pour avoir démontré avec une invincible puissance, grâce à la suggestion, la maîtrise de l'esprit sur la matière. En de nombreux domaines, il a ouvert des chemins où l'humanité gagnerait à le suivre, simplement, comme simplement il y a marché lui-même. Remercions-le encore de tout notre cœur, et que son exemple et son souvenir, bienfaisants l'un et l'autre, vivent pour toujours au fond de nos cœurs !

Nature et Liberté

Pensif et plongé dans des réflexions n'ayant le plus souvent aucun rapport avec le côté matériel du monde dans lequel je vivais, mais transcendantes par l'élévation spontanée d'un sentiment que je ne pouvais définir, je me laissais doucement bercer par le clapotement régulier et continu de la rivière qui coulait à mes pieds et qui, par son doux murmure transportait mes sens vers un idéal inconnu.

Rien ne me paraissait plus suggestif que l'attraction produite sur moi par ce travail assidu de la nature, toujours en quête du nouveau et qui, sans passion et sans haine, exempte de toute préoccupation étrangère, persiste avec une rectitude et un ordre admirable à désagréger et désorganiser ce qui n'est plus susceptible de progrès, pour agréger et organiser à nouveau dans un autre sens, mais toujours mieux défini, amenant ainsi à un raffinement progressif une œuvre tout à fait supérieure pour que l'homme s'y arrête un instant.

Et isolé et assis au bord de cette eau, me laissant caresser par une faible brise d'été et les rayons dorés du soleil levant, mes pensées évoluaient autour de moi avec une rapidité sans égale, se reposant tantôt sur le brin d'herbe tout couvert de gouttelettes de rosée, tantôt sur les myriades d'insectes qui, voltigeant à la surface des eaux, semblaient y chercher quelque chose, et je me demandais comment tous ces petits êtres vivaient et pourquoi ce travail continuel de la nature ?

Qui n'a jouit d'un de ces moments d'extase au milieu de cette noble merveille toute d'enseignement et de vérité, au milieu de tant d'animation et de vie, ne saurait dire qu'il a vécu de la vie terrienne, car si le court passage que nous faisons sur cette terre n'est pas alimenté par cette mâne céleste qui nourrit l'esprit, ce dernier a été inutile et vain.

Je savourais donc avec délices les quelques moments que le hasard me procurait, et j'en profitais pour me plonger tout entier dans la lecture de ce grand livre ouvert pour tous, épelant tant bien que mal les mots et les phrases, mais persuadé qu'un jour viendrait où je pourrais le lire couramment.

J'en étais là de mes réflexions, et cet état d'extase, augmentant de minute en minute, paraissait vouloir s'emparer complètement de mon être, mais il faut croire que, dans ma préoccupation à m'y engager à fond, je risquais de fausser les faibles rouages de mon cerveau, car une voix de l'espace vibrante et claire, ayant à la fois le timbre de la douceur et la fermeté d'une conviction singulière s'écria : « Homme ! laisse un instant reposer ton cerveau, car ce dernier aura son jour pour travailler, tandis qu'à l'heure actuelle, faussé par une doctrine ignare et manquant de son meilleur point d'appui, il ne saurait discerner le vrai du faux ; mais écoute-moi et bientôt tu deviendras à même de saisir et de comprendre.

Tu souffres, homme ! Eh bien, réjouis-toi de tes souffrances et deviens serein au milieu de tes épreuves, car il ne tiendra qu'à toi de les faire cesser quand tu connaîtras la vérité.

Cette nature que tu admires et qui t'éblouit, cette nature qui t'enchante par sa perfection et son harmonie, et dont tu n'es, à franchement parler, qu'un simple atome, t'appartient pourtant, c'est ta propriété et en même temps ta mère nourricière. Elle t'appartient parce que, faible et sans ressource, tu ne saurais vivre sans elle, elle est ta mère et comme fils tu l'embellis parce que sans toi, ne représentant plus qu'un lieu sans progrès et un vaste cimetière, elle n'aurait plus sa raison d'être. Tu es libre au milieu d'elle ! Libre parce que sans la liberté tu ne saurais porter honnêtement le titre d'homme. Libre parce que, sans ce droit particulier qui fait de toi l'élu du devoir, ton existence devenue discutable, la seule raison qui pourrait la motiver ne reposerait plus que sur l'injustice d'un créateur imprévoyant et capricieux. Libre parce qu'il ne peut y avoir de justice sous la tyrannie et l'arbitraire. Libre parce que sans la liberté tu ne peux avoir ni responsabilité ni mérite. Enfin libre, parce que tu représentes ici une parcelle consciente de cette intelligente créatrice de toutes choses, d'où tout émane et où tout fait retour par les immuables lois de la perfection.

Regarde l'eau qui coule à tes pieds, majestueuse et belle ; elle aussi est libre, chacune de ses molécules qui la compose et qui a à son tour sa vitalité propre, est également libre dans son milieu, et nul ne saurait limiter cette liberté s'étendant sur cette nappe qui murmure et porte au loin la vie autrement que la nature ne le veut. Regarde la gouttelette de rosée, elle aussi est libre sur son brin d'herbe, et quoique soumise aux lois du transformisme, elle n'en est pas moins un petit monde organisé ; dans son sein pullulent des milliers d'êtres vivants, qui ne cessent également de se transformer et qui jouissent au milieu de ce petit océan d'une liberté sans égale. Regarde ! tous les insectes qui voltigent autour de toi, l'espace leur appartient et chacun s'y comporte à sa guise sans s'écarter pour cela des grandes lois qui régissent les mondes. Oui, tout est libre dans la nature ! L'oiseau s'élève dans les airs et son cri joyeux démontre pleinement qu'il n'est pas esclave ; tout évolue pour le progrès et la transformation incessante des êtres et des choses. Ce que tu voyais il n'y a qu'un instant, a déjà changé de forme ; ce que tes yeux voient présentement est en transformation tellement rapide, qu'il

ne t'est pas possible de fixer un temps, si minime soit-il, pour déterminer l'idée d'un moment ou d'une époque. Le présent n'est donc qu'éphémère, il n'existe pas, n'a jamais existé que dans l'imagination. L'avenir seul passe devant vos yeux s'y déroulant comme un vaste ruban incolore et ne donnant que l'illusion d'une action mal définie, ayant disparu avant que la pensée ait eu le temps de concevoir et de juger, tandis qu'à son tour, le passé, ne reposant que sur cette illusion affaiblie par l'éloignement, n'apparaît plus qu'à l'état de rêve. Regarde ! déjà les gouttelettes de rosée ont disparu sous l'action de cette force impalpable qu'on appelle le temps. Il n'y a qu'un instant tu pouvais les contempler et te faire une idée des petits êtres qu'elles renfermaient, et pour lesquels les années, les siècles, voire même l'existence de leur monde tout entière ne représentent que quelques secondes de ton existence propre, et à peine ai-je eu le temps de te dire quelques mots que tous ces mondes ont disparu, ils se sont fondus dans le cosmos pour y puiser de nouvelles forces et déjà même quelques-uns d'entre eux revivent-ils tous une autre forme.

Ces mondes ne sont point détruits, mais comme les mondes plus grands, ne pouvant vivre libres et évoluer que selon les grandes lois universelles, ils sont obligés de se fondre, de se désagréger pour s'agréger à nouveau sous l'égide de cette liberté qui est leur nature et qui contribue seule à leur perfectionnement et à leur progrès.

La nature, homme, libre dans son ensemble, libre dans ses parties, est l'emblème vivant de l'existence humaine. C'est le code palpable et visible des lois de l'Eternel, dont l'immutabilité ne peut faire aucun doute pour personne.

Or, si la nature nous offre un tel exemple d'émancipation et de liberté, à plus forte raison l'homme, essence de cette nature et couronnement de ses évolutions, doit-il vivre indépendant et libre au milieu d'elle. Ne crois pas, homme, aux fausses doctrines d'un passé d'absurdités et de barbaries qui tendent à te démontrer la nécessité de l'esclavage. Ne crois pas aux mensonges de la classe aisée qui, voulant passer son existence dans les grandeurs et le luxe, a besoin de la domesticité, et, si quelques misérables incarnés osent encore prétendre ou affirmer que la liberté n'est point faite pour tous les hommes, c'est que, aveuglés eux-mêmes par leurs passions et une licence que leur rapacité a rendue monstrueuse, ils redoutent pour eux ce qu'ils prennent tant à plaisir d'exiger et de faire souffrir aux autres ; ou bien par platitude et lâcheté, disent-ils autrement que le cri de leur conscience ne leur suggère.

« Homme, la libre nature t'a créé libre, c'est elle qui t'entretient la vie par sa propre matière et tu ne peux que dépendre d'elle dans ses évolutions terriennes. Or, si tu ne dépends que d'elle, nul autre qu'elle n'a le droit de t'ôter cette vie, ni d'attenter à cette liberté qu'elle a eu soin de te léguer comme un don précieux ; et comme la nature a son essence personnifiée en toi, et que tu représentes par conséquent la partie intellectuelle qui l'anime, pénètre-toi bien qu'à part elle, puisqu'elle est en même temps Dieu, tu n'as point de maître, de même qu'aucun de ceux que tu appelles tes frères ne saurait devenir ton esclave. Pénètre-toi aussi que cette nature est la mère commune et qu'à ce titre vous êtes tous sortis de son sein avec les mêmes besoins et revêtus des mêmes droits.

Sache que l'intelligence universelle, celle qui personnifie l'Etre suprême et qui est la quintessence de la nature terrestre et des myriades de mondes qui existent, celle qui s'affirme partout par l'amour, la sagesse et la vertu, ne saurait transgresser ses propres lois, par l'envoi dans les mondes d'êtres doués d'intelligence et de raison, mais ne devant pas tous subir la même destinée ni participer aux mêmes avantages.

Sache que, de par cette origine qui confond dans un même plan l'Être Parfait lui-même avec toutes les créatures vivantes, il ne peut y avoir de déviation, si minime soit-elle, et que tout ce qui a vie, tout ce qui se meut concourt vers le même idéal par une incessante perfection.

Sache que cette loi qui s'applique à l'universalité, et qui te montre dans le plus petit insecte une parcelle de l'Intelligence Universelle, te montre aussi au matériel que, originaire de la même source, animé du même souffle de vie, pétri de la même matière et nourri de la même essence, ton être ne représente que le couronnement matériel de l'œuvre terrestre, mais qu'en cet état, lancé dans une nouvelle vie, tu ne peux et ne dois que te perfectionner vers l'apogée spirituelle. Il résulte de ces deux états de choses que, sans restriction aucune un lien de fraternité unit tous les êtres en général dans cette évolution constante vers les plus hautes sphères de la vie.

Terrien, pénètre-toi bien de cela, grave-le dans ton cerveau afin que pas un fait n'échappe à tes investigations d'ici-bas sans une sanction saine de ta part, et quand tu auras bien saisi tu comprendras que, puisque la fraternité des êtres est une dans l'Univers entier sous la bannière de la liberté, à plus forte raison celle des hommes entre eux devient indiscutable et par conséquent obligatoire pour tous, sous cette essence libre, complétée par l'amour, la paix et l'harmonie.

Il en résulte donc que la fraternité des êtres est doublement nécessaire pour faire germer les sentiments féconds qui en découlent, car, sans cela, tous ces sentiments deviendraient vulgaires et fictifs ; mais il ressort pleinement de cette vérité, que tout être capable de raisonner et d'agir, a droit au titre d'homme et, qu'en possédant peut-être des facultés inférieures, il n'en a pas moins des droits égaux à ceux de ses semblables, et doublés, vu la circonstance, de l'aide et de la protection de tous.

Pourquoi te courber sous le joug, homme, alors qu'autour de toi tu ne rencontres que des frères aussi faibles que toi et n'ayant d'autres droits que ceux que tu possèdes ?

Mais les connais-tu ces droits seulement ? Non, le plus souvent tu préfères subir le joug que de réfléchir sur ta propre existence ; tu ignores que tu es libre, et qu'à ce titre tu as le droit de te gouverner ! Oui ! gouverne-toi toi-même selon les lois de la nature, ne cherche pas un dérivatif à tes pensées lorsqu'elles abordent cette question, en te supposant trop ignorant, trop inférieur, trop impuissant ou trop faible ; car ce serait te mettre volontairement au-dessous de tous les êtres, même de l'insecte, qui, à ce titre, serait cent fois plus libre que toi !

Il est donc nécessaire qu'au milieu de tes pensées extra-terrestres se greffe ce sentiment que la demeure céleste n'est pas un palais ni une forteresse enceinte de murailles, mais bien l'espace, cette immensité qui englobe l'Univers et qui ne peut être étudiée et comprise qu'autant que la demeure réduite du Terrien engendre des êtres suffisamment libres pour pouvoir l'étudier. Or, sache qu'un peuple ne peut être libre qu'autant qu'il se gouverne lui-même et que ses institutions, dépendant de son *veto*, sont conformes aux lois naturelles.

Si la terre était un monde supérieur, il est évident que tous les vices qui la gouvernent n'existeraient pas et qu'il suffirait, le cas échéant, de faire comprendre à ses habitants qu'ils sont libres, pour qu'immédiatement tout devienne parfait ; mais hélas ! son infériorité notoire, signe de la faiblesse des êtres qui la peuplent, ne permet pas de brusquer les choses pour faire vivre instantanément l'harmonie là où tout est désordre et cupidité.

Le Terrien est un être intermédiaire capable, tout à la fois, des plus nobles inspirations comme des plus ignobles bassesses ; son tempérament approprié à son avancement spirituel se trouve d'une faiblesse inouie par rapport à celui des êtres habitant les sphères supérieures ; il est soumis à une lutte de tous les instants dans l'accomplissement de ses épreuves, et ce n'est que rarement qu'il réussit à les supporter bravement.

Donc, partant de ce fait que l'homme ou terrien est faible, inconstant et suggestif, il faut bien se pénétrer que l'idéal terrestre ne

peut être invoqué pour le présent et que par conséquent c'est prêcher dans le vide que de vouloir y arriver par la force brutale ou la persuasion forcée. Mais la terre ne sera pas toujours ainsi corrompue ; un progrès sensible pénètre déjà dans les foules et laisse-moi te dire que si, sous prétexte que les temps ne sont pas venus, tu persistais à rester inactif, tu endosserais la plus terrible des responsabilités ! Ce qui n'est qu'utopie aujourd'hui sera vérité demain ! Ce qui paraît impossible à une époque devient possible et même perfectible à une autre.

En un mot, le progrès devant tout régénérer, la Terre n'échappera pas à cette loi et deviendra à son tour un de ces mondes supérieurs, nommés plus haut, et à ce moment l'idéal du droit et de la justice, paré des diamants de la vérité, ne sera plus éphémère ; il ne sera pas sujet à des déviations capricieuses provoquées par la faiblesse des Terriens, car cette faiblesse aura disparu sous le marteau des siècles et l'épuration de l'atmosphère terrienne.

La matière aura progressé, elle ne sera plus grossière comme à l'heure actuelle, et partant, plus saine et plus subtile, elle s'identifiera complètement avec l'esprit devenu également plus pur et plus avancé par les épreuves et la souffrance ; mais tout cela ne s'obtiendra que par le labeur de tous, et comme il n'y a pas d'époque fixée pour cet apogée, et qu'il n'arrivera qu'après un immense labeur de l'homme, ce dernier ne doit rien négliger de ce qui peut activer cet idéal.

Table donc sur ces données, homme, et apprends que ton premier devoir, qui est d'assurer d'abord le bien être de tes semblables avant de songer au tien, t'oblige de ce fait à ne pas rester inactif, ni étranger à tout ce qui touche à l'organisation terrestre, et que c'est faire preuve de fanatisme étroit, que de croire que ce soin incombe à d'autres mieux doués sous le rapport de la fortune.

Celui qui possède la lumière ne doit point la mettre sous le boisseau, et l'homme comme l'esprit ne sauraient vivre d'espérance et de béatitude. »

Et la voix se tut me laissant tout impressionné, et sous le coup d'une émotion visible. Je me relevais donc et quittais les bords de cette superbe rivière, me promettant d'y revenir souvent entendre les paroles de vérité.

SIGISMOND.

DIEU

L'essence et la nature de *Dieu* constituent une vérité inexplicable qui s'impose d'une manière absolue. Son existence est attestée par l'harmonie universelle, par l'intelligence, par la conscience, la raison et par toutes les aspirations de la pensée et du sentiment : sa grandeur et sa puissance dépassent toutes les conceptions du monde terrestre ; les efforts des savants, les hypothèses des philosophes et les théories de certains penseurs, plus présomptueux qu'éclairés, sont impuissants pour comprendre et définir l'essence et la nature de l'Etre suprême.

Dieu seul peut comprendre Dieu dans toute sa plénitude ; car l'Infini seul peut sonder à fond l'Infini. Etant toujours semblable à lui-même, il est éternel, parfait, infini et immuable.

Les définitions suivantes de divers auteurs, tout en donnant une vague idée de l'Infini des infinis, peuvent cependant servir de termes de comparaison.

Ainsi, on dit : *Dieu* est un, éternel et infini.

Dieu est le créateur incréé de tout ce qui existe. Par son immensité, il est une mer sans fond et un océan sans rivages.

Dieu est la cause sans cause de tous les effets, la source de toute intelligence, de toute justice et de toute puissance.

Dieu est tout et partout, quoique rien ne soit *Lui* excepté *Lui*.

Dieu est la vie éternelle et universelle, dans l'infini du temps et de l'espace, dans les siècles des siècles comme dans chaque instant : il est dans tous les mondes comme dans chaque atome. Tout donc est *Lui* et rien n'est hors de *Lui*. Toutes les existences sont donc une manifestation de la science.

Dieu est incompréhensible pour l'humanité de notre globe, essentiellement bornée. L'incompréhensibilité de *Dieu* lui est tellement propre, que refuser de croire en Dieu parce qu'il est incompréhensible, ce serait refuser de croire en *Dieu* parce qu'il est *Dieu*.

L'existence de *Dieu* est une vérité immuable et éternelle, une nécessité absolue qu'il faut admettre comme l'on admet l'infini du temps et de l'espace.

Dieu est l'âme consciente de l'Univers et la providence de tous les mondes ; il se révèle aux hommes par la multiplicité de ses œuvres, par l'ordre universel qui règne dans la nature.

Dieu règle et gouverne l'Univers ; sa loi d'amour unit tous les êtres et tous les mondes dans l'harmonie universelle. Mais l'homme terrestre, essentiellement borné dans ses conceptions, ne peut comprendre l'ordre admirable qui règne dans le monde universel, ni la hiérarchie qui en fait le fondement ; car sa nature finie ne peut connaître et approfondir l'essence de l'Etre infini.

Ceux qui considèrent attentivement et de bonne foi l'éternelle grandeur de la *Cause* suprême de tous les effets, n'ont pas besoin d'autres preuves pour affirmer leur foi en *Dieu*. La divine lumière rayonne d'ailleurs intuitivement aux regards des esprits droits qui ne ferment pas les yeux aux clartés infinies.

Victor Hugo a dit : « Connaître à fond *Celui* qui vit, ses attributs, son essence, sa loi, son pouvoir ; de tels buts sont plus hauts que l'effort de l'homme qui trépasse. »

Claude Bernard fait l'aveu suivant : « Les causes premières nous échappent partout, et partout également nous ne pouvons atteindre que les causes immédiates des phénomènes »

Eugène Nus, l'auteur d'œuvres remarquables, définit ainsi la Divinité : « Existence d'un Etre suprême, principe ordonnateur de la vie.

« Perpétuité de la conscience individuelle, avec la sanction morale qui en découle. »

Kératry considère l'existence de *Dieu* comme une vérité corroborée par la tradition, résultant de l'essence des choses et confirmée par les tendances intuitives de tous les peuples.

La croyance en *Dieu* est tellement nécessaire, tellement indispensable et tellement essentielle que toutes les nations l'invoquent au seuil de leur existence comme au sommet de leur civilisation. C'est donc avec raison que le psalmiste s'est écrié dans un élan enthousiaste de son cœur : « Les cieux racontent la gloire de *Dieu* et le firmament proclame sa puissance. »

Le philosophe de bonne foi et le penseur sincère et impartial croient sans arrière-pensée à une *cause* consciente de toutes choses, loi d'amour et d'harmonie, lien indissoluble de tous les mondes et de tous les êtres, sans chercher à sonder les vérités qui dépassent leurs conceptions, leur intelligence et leur raison.

Les facultés humaines ne peuvent dépasser les horizons inhérents à chaque planète et en rapport au degré d'avancement de chaque humanité et de chaque individu.

Il est impossible d'ailleurs de définir la Divinité par les seuls moyens de la langue humaine.

D'après Aristote, *Dieu* se sent, se conçoit par ses manifestations et par la grandeur de ses œuvres, comme l'on conçoit la pensée, malgré qu'elle n'ait ni forme ni couleur, ni enfin rien tombant sous nos sens.

Les hommes de tous les temps et de tous les pays, qui ont affirmé la Divinité, sont légion. Socrate, Platon, Jésus, Jeanne d'Arc, Bayard, Christophe Colomb, Galilée, Copernic, Rabelais, Raphaël, Michel-

Ange, Buffon, Voltaire, Diderot, Franklin, J.-J. Rousseau, Vincent de Paul, Victor Hugo, Lamartine, Newton, Cuvier, Garibaldi, Chevreuil, Pasteur, Thalès, Confucius, Pythagore, Zoroastre, Cicéron, Mahomet, Swedenborg, Allan-Kardec, Christna, Marc-Aurèle et une foule d'autres personnages de l'antiquité et de nos jours, sont de ce nombre.

Nous devons rendre hommage à tous les esprits missionnaires de Dieu sur la terre, qui sont venus y apporter la lumière, conformément aux besoins et aux aptitudes de chaque peuple et de chaque civilisation.

Leur dévouement, leur bienfaisance et leurs lumières ont accéléré le progrès partout où leur action s'est manifestée.

Quant à nous, adorons *Dieu* au delà des horizons bornés de la science enfantine des prétendus savants ; adorons-le dans les splendeurs de l'immensité des mondes universels. Qu'il soit toujours le but et l'objet de nos plus suaves consolations et de nos plus douces espérances !

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Extériorisation de la Pensée
(Suite)

Le périsprit et ses propriétés.

Il est un problème que ni physiologistes ni psychologues n'ont réussi à résoudre, c'est le suivant : Comment se fait-il que la mémoire se conserve, alors que les tissus nerveux du cerveau se renouvellent sans cesse ? Il est certain, comme le dit Claude Bernard, que tout phénomène vital est un phénomène de destruction organique. Lorsqu'une cellule cérébrale entre en activité, elle ne peut le faire qu'en décomposant une partie de ses éléments, et si elle fonctionne beaucoup, au bout d'un temps très court, elle est renouvelée complètement.

Etant donnée l'intensité de la vie mentale, nous devons supposer que chez un adulte, ces changements de matière cérébrale se sont produits un nombre de fois considérable depuis sa naissance. Dès lors, nous pouvons nous demander dans quels éléments se conservent les souvenirs, si toutes les parties constitutives des cellules impressionnées ont disparu.

On a objecté qu'une cellule ne se détruit pas en entier à chaque fois qu'elle fonctionne ; qu'une partie seulement se décompose, et que la nutrition la rétablit, non pas seulement dans son intégrité antérieure, mais avec la modification produite par la dernière cause qui a agi sur elle, de sorte qu'elle a accumulé et conservé en soi tous les mouvements qui l'ont ébranlée. Soit, mais il n'en est pas moins vrai que le changement complet des molécules de la cellule ne se produit pas sans une perte de force vive, et qu'au bout d'un certain nombre de fois que ces substitutions auront lieu, le mouvement primitif sera allé en s'affaiblissant, et cela d'autant plus que le renouvellement aura été plus fréquent. Or, il n'est pas exagéré de prétendre que chez un homme de 50 ans, le cerveau a été reconstitué plusieurs centaines de fois dans toutes ses parties (1) de sorte qu'on se demande ce qui peut rester du mouvement imprimé aux molécules de la cellule primitive par une première impression. Cependant c'est un fait d'observation courante que, chez les vieillards, se sont les souvenirs de l'enfance qui renaissent le plus facilement, de sorte que ce phénomène est tout à fait incompréhensible si on ne voit dans la mémoire que des modifications de structure du tissu nerveux, que les physiologistes appellent des *résidus*, ou, selon Wundt, des *dispositions fonctionnelles*, ou enfin, avec Ribot, des *associations dynamiques*.

Le spiritisme, en nous faisant connaître l'existence du périsprit, a jeté un jour nouveau sur ce problème physiologique. L'enveloppe de l'âme se révèle à nous par des faits incontestables. On sait que pendant le dédoublement de l'être humain, l'esprit se montre avec son corps fluidique, pendant que le corps charnel est inerte. On a pu photographier ce double, en obtenir des empreintes, qui sont des copies fidèles du corps matériel, à ce point que les dessins de l'épiderme de la main fluidique sont identiques à ceux de la main en chair et en os.

Après la mort, l'âme conserve ce corps fluidique, et c'est grâce à lui qu'elle peut reconstituer temporairement un corps physique pendant les séances de matérialisation, lorsqu'un médium lui fournit l'énergie vitale et la matière nécessaire à cette incarnation momentanée (1).

A la naissance, c'est donc l'âme qui organise son corps, qui le maintient pendant toute la vie dans sa forme typique et qui enregistre dans son périsprit, dans cette partie stable, fixe de nous-mêmes, toutes les modifications psychologiques et physiologiques qui surviendront pendant le cours de l'existence.

Histoire de Louis V...

Une des observations qui mettent le mieux en évidence ces variations de la personnalité liées d'une manière stable à des changements organiques, est celle publiée par MM. Bourru et Burot (2) concernant un hystérique nommé Louis V... On a constaté chez cet individu jusqu'à six états de la mémoire en corrélation avec six périodes de sa vie, caractérisées par six états physiologiques déterminés. Ne pouvant reproduire en entier le récit circonstancié de l'histoire de ce malade, à cause de sa longueur, il nous suffira de signaler quelques-uns des faits typiques qu'on y remarque ainsi que les observations des auteurs.

« Louis V... est né à Paris le 12 février 1863, d'une mère hystérique et d'un père inconnu. Dès son bas-âge, il eut des crises d'hystérie accusées par des crachements de sang et des paralysies passagères. Maltraité par sa mère, il se sauva, et après une vie de vagabondage il fut condamné en octobre 1871, pour vol domestique, à être enfermé dans une maison de correction jusqu'à 18 ans.

« On l'envoie à la colonie de Saint-Urbain (Haute-Marne) où on l'emploie à des travaux agricoles ; en même temps il reçoit une instruction primaire dont il profite très bien, car il est à cette époque *docile et intelligent*. Un jour, pendant qu'il est occupé dans une vigne à ramasser des sarments, une vipère s'enroule autour de son bras gauche, sans le mordre. Il en eut une frayeur extrême et le soir, rentré à la colonie, il perdit connaissance et eut des crises. *Il survint une paralysie des membres inférieurs*, l'intelligence restant intacte.

« En mars 1880, il fut transféré à l'asile de Bonneval (Eure-et-Loir). Là on constate que le malade a la figure ouverte et sympathique, *que son caractère est doux*, qu'il se montre reconnaissant des soins qu'on a pour lui. Il raconte l'histoire de sa vie avec les détails

(1) Tous les jours nous perdons par la sueur, la respiration et les urines environ 3 kilog, de matière. Au bout d'un an, cela fait $365 \times 3 = 1095$ kgr. Au bout de 50 ans, nous avons 1095 kilog. $\times 50 = 54.750$ kgr. de matière qui ont passé dans notre forme. Si le poids moyen est de 75 kil., nous aurons $54750 : 76 = 731$, c'est-à-dire que le corps se sera renouvelé 731 fois environ. Mais le cerveau est peut-être la partie du corps qui fonctionne avec le plus d'intensité et dont la rénovation est la plus fréquente, donc l'évaluation précédente est très modérée.

(1) Gabriel Delanne. *L'Ame est immortelle*, p. 197 et suiv.

(2) Bourru et Burot, *la Suggestion mentale et les Variations de la personnalité*. Indépendamment de ces deux auteurs, Louis V... a été étudié par MM. Camuset, Ribot, Legrand du Saulle, M. P. Richer et M. J. Voisin.

les plus circonstanciés, même *ses vols qu'il déplore, dont il est honteux*; il s'en prend à son abandon, à ses camarades qui l'entraînent au mal. Il regrette fort ce passé et affirme qu'à l'avenir il sera plus honnête. On se décide à lui apprendre un état compatible avec sa paraplégie, son infirmité. Au bout de deux mois, V... sait coudre assez bien ; il travaille avec zèle, l'on est satisfait de ses progrès. On le porte tous les matins à l'atelier des tailleurs ; on l'installe sur une table où il prend naturellement la posture classique, grâce à la position de ses membres inférieurs *paralysés et contracturés*.

« Un jour il est pris d'une crise qui dure cinquante heures, à la suite de laquelle *il n'est plus paralysé*. Au réveil, V... veut se lever. Il demande ses habits et réussit à se vêtir, tout en étant fort maladroit ; puis il fait quelques pas dans la salle ; la paralysie des jambes a disparu. Une fois habillé, il demande à aller avec ses camarades aux travaux de culture. On s'aperçoit vite qu'il se croit encore à Saint-Urbain et qu'il veut reprendre ses occupations. En effet, il n'a aucun souvenir de sa crise et il ne reconnaît personne, pas plus le médecin et ses infirmiers que ses camarades de dortoir. Il n'admet pas avoir été paralysé et dit qu'on se moque de lui. On pense à un état vésanique passager très supposable après une forte attaque hystérique, mais le temps s'écoule et la mémoire ne revient pas. V... se rappelle bien qu'il a été envoyé à Saint-Urbain, il sait que l'*autre jour* il a eu peur d'un serpent, mais à partir de ce moment il y a une lacune. Il ne se rappelle plus rien. Il n'a pas même le sentiment du temps écoulé.

« Naturellement on pense à une simulation, à un tour d'hystérique, et l'on emploie tous les moyens pour le mettre en contradiction avec lui-même, mais sans jamais y parvenir. Ainsi on le fait conduire sans le prévenir à l'atelier des tailleurs. On marche à côté de lui en ayant soin de ne pas l'influencer. Quant à la direction à suivre, V... ne sait pas où il va. Arrivé à l'atelier il a tout l'air d'ignorer l'endroit où il se trouve et il affirme qu'il y vient pour la première fois. Quand on lui montre des vêtements qu'il a cousus quand il était paralysé, il rit et ne veut pas le croire.

« Après un mois d'expériences, d'observations, d'épreuves de toutes sortes, on reste convaincu que V... ne se souvient de rien. Le caractère s'est aussi modifié. Ce n'est plus le même sujet, il est devenu ***querelleur, gourmand et il répond impoliment.*** Il n'aimait pas le vin et donnait le plus souvent sa ration à ses camarades, maintenant ***il vole la leur***. Quand on lui dit qu'il a volé autrefois et qu'il ne devrait pas recommencer, il devient arrogant : « S'il a volé, il l'a payé puisqu'on l'a mis en prison. »

Quel problème pour le moraliste que celui posé par Louis V... ! Si l'on réfléchit que de simples modifications dans le corps physique amènent des changements aussi profonds, aussi radicaux dans le caractère d'un individu, combien devrons-nous être réservés dans nos appréciations sur la liberté morale, et quelle prudence et quelle mansuétude il nous faudra pour juger ces malheureux coupables dont la santé physique est souvent la cause principale de la dégradation morale dans laquelle nous les voyons.

«On emploie Louis V... au jardin. Un jour il s'évade, emportant des effets et 60 francs à un infirmier. Il est rattrapé à cinq lieues de Bonneval au moment où, après avoir vendu ses vêtements pour en acheter d'autres, il s'apprête à prendre le chemin de fer pour Paris. Il ne se laisse pas arrêter facilement ; il frappe et mord les gardiens envoyés à sa recherche. Ramené à l'asile, il devient furieux, il crie, se roule à terre. Il faut le mettre en cellule. Pendant le reste de son séjour à Bonneval, il continue à présenter quelques manifestations névrosiques, attaques convulsives, anesthésies et contractures passagères. Il sort de cet asile le 24 juin 1881 ; il paraît guéri.

« Il passe quelque temps à Chartres chez sa mère, puis on l'envoie aux environs de Mâcon chez un grand propriétaire agricole. Il tombe malade, reste un mois à l'Hôtel-Dieu de Mâcon et est transféré à l'asile de Saint-Georges près de Bourg (Ain), le 9 septembre 1881.

Pendant ses dix-huit mois de séjour dans cet asile, il a présenté des crises qui n'avaient aucune régularité, souvent très fortes, parfois légères, d'autres fois survenant par séries ; tantôt il était exalté comme un paralytique général ; tantôt presque stupide et imbécile. Dans certains cas, il n'a reculé devant aucune responsabilité, obéissant à ses instincts et à ses impulsions les plus dangereuses, sachant habilement les couvrir de sa qualité de fou. V... est sorti de Saint-Georges, le 28 avril 1883, amélioré et muni d'un pécule pour rentrer dans son pays.

« Il arrive à Paris on ne sait comment ; il est admis successivement dans plusieurs services, en premier lieu à Sainte-Anne et en dernier lieu à Bicêtre, où il entre le 31 août 1883 dans le service de M. J. Voisin, qui le reconnaît comme étant le sujet de M. Camuset, sans savoir ce qu'il était devenu entre Bonneval et Bicêtre.

« Du mois d'août 1883 au mois de janvier 1884, ses attaques sont rares et observées seulement par les surveillants. Le 17 janvier 1884, nouvelle attaque très violente, qui se reproduit les jours suivants avec accès de thoracalgie et alternatives de paralysies et de contractures du côté gauche et du côté droit. Le 17 avril, à la suite d'une crise légère, la contracture du côté droit a disparu. Il s'est endormi le corps plié, les mains derrière la tête et a tranquillement sommeillé. Le lendemain, il se réveille et demande ses habits à l'infirmier, il veut aller travailler. Il s'étonne que ses vêtements ne soient pas au pied de son lit ; il s'imagine qu'on vient de les lui cacher par plaisanterie. Il se croit au 26 janvier (jour d'apparition de sa contracture). On l'amène auprès du chef de son service. Il reste ébahi quand on lui fait remarquer que les feuilles sont aux arbres, que le calendrier marque 17 avril, que le personnel du service est modifié. L'hémi-anesthésie sensitivo-sensorielle persiste.

« Le mois suivant, il est calme et se promène dans la section. Le 10 juin, le malade a une série de crises et à leur suite la contracture du côté droit est revenue. Il est resté plusieurs jours au lit, dans l'état où il était du mois de janvier au mois d'avril. Il se croyait au 17 avril. Il parlait impersonnellement comme alors. Le lendemain, la contracture avait disparu et le sujet était revenu à son état primitif.

« Pendant les six derniers mois de l'année 1884, V... n'a présenté aucun phénomène nouveau. Son caractère est modifié. *Il était doux pendant la période de contracture* ; en dehors de ces périodes *il est indiscipliné, taquin, voleur*. Il travaille irrégulièrement. Les attaques sont toujours assez fréquentes. La contracture ne reparaît pas une seule fois, mais l'hémi-anesthésie conserve son caractère de stigmate indélébile. Le 2 janvier 1885, après une scène de somnambulisme provoqué, suivie d'une attaque, il s'évade de Bicêtre en volant des effets d'habillement et de l'argent à un infirmier, comme lors de son évasion de Bonneval.

« Il reste plusieurs semaines à Paris, en compagnie d'un ancien compagnon d'asile dont il avait fait la rencontre. Le 29 janvier 1885, il se fait engager dans l'infanterie de marine et arrive à Rochefort le 31 janvier. Pendant son séjour à la caserne, il commet des vols. Envoyé devant le conseil de guerre, une ordonnance de non-lieu est prononcée le 23 mars 1885, et le 27 mars il entre à l'hôpital. Dès son entrée, il est pris d'une série d'attaques d'hystéro-épilepsie. Le 30 mars, il présente une contracture de tout le côté droit, qui se dissipe au bout de deux jours, mais il reste paralysé et insensible de toute la moitié droite du corps. »

Lorsque ce sujet a été placé à l'hôpital de Rochefort, il avait une paralysie avec insensibilité du côté droit et il ne connaissait de sa vie que la deuxième partie de son séjour à Bonneval, une partie de son séjour à Bicêtre et enfin son séjour à Rochefort où il se trouve. En présence de cette paralysie dont la nature n'était pas douteuse, le premier soin qui s'imposait était d'essayer l'action des métaux et

de l'aimant. C'est ce qui fut fait méthodiquement par MM. Bourru et Burot, et sous l'influence de l'acier, de l'aimant à distance ou sur diverses parties du corps, du chlorure d'or, du nitrate de mercure, du fer doux, on put ramener tous les états pathologiques antérieurs, et en même temps réveiller la mémoire de tous les états psychiques concomitants. C'est d'ailleurs de cette manière que l'histoire de Louis V... fut reconstituée en entier par ces messieurs, qui en ignoraient les particularités, et l'enquête à laquelle ils se livrèrent permit de constater la parfaite authenticité de tous les détails fournis par le sujet dans chacun de ces états, alors qu'il en perdait le souvenir aussitôt qu'il revenait à son état du moment.

Comme notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans le développement des faits, il nous suffira de reproduire le tableau dressé par M. Arthur Myers, de Londres, qui permet d'embrasser facilement toutes les modifications physiologiques de Louis V... depuis sa naissance jusqu'au moment où il est à l'hôpital de Rochefort.

TABLEAU DES PRINCIPAUX ÉTATS DE PERSONNALITÉS DE LOUIS V...

	1	2	3	4	5	6
Paralysie......	Hémiplégie droite.	Hémiplégie gauche face comprise	Hémiplégie gauche face non comprise.	Paraplégie.	Légère parésie de la jambe gauche.	Pas de paralysie.
Anesthésie....	Côté droit.	Côté gauche.	Côté gauche.	De la moitié inférieure du corps.	De la jambe gauche.	Hispéresthésie de la jambe gauche.
Caractère.....	Violent.	Doux de 21 ans.	Doux de 19 ans.	Timide, parler enfantin. Tailleur.	Obéissant soumis enfant 14 ans.	Convenable.
Éducation	Assez bonne	Bonne.	Bonne.	Mauvaise.	Bonne.	Passable.
Esthésiogènes..	»	Acier sur bras droit.	Aimant à dist. sur bras droit. chlor. d'or, nit. de me.	Aimant sur la nuque.	Aimant sur le sommet de la tête.	Fer doux sur la cuisse droite.
Dynamomètre.	Dr. 0 » Ga. 36 k.	Dr. 36 k. Ga. 0 »	Dr. 36 k. Ga. 0 »	Dr. 21 k Ga. 25 k.	Dr. 18 k. Ga. 20 k.	Dr. 30 k. Ga. 30 k.

D'une manière générale, on peut tout de suite remarquer, en examinant ce tableau, que le caractère violent est associé avec l'hémiplégie (paralysie de la moitié du corps) droite et forme contraste avec le calme quand l'hémiplégie est gauche.

Ces états sont obtenus, et c'est un point très important, par des agents physiques qui déterminent des modifications physiologiques se révélant par des changements de la distribution de la sensibilité et de la motilité. En même temps que ces changements physiques, se produisent des transformations régulières de l'état de conscience, si constantes que, pour faire disparaître à son gré tel ou tel état de conscience, il suffit à l'expérimentateur de provoquer par l'application convenable de l'aimant, d'un métal, de l'électricité, telle ou telle modification de la sensibilité et de la motilité. Et cet état de conscience est complet pour l'état qu'il embrasse : mémoire du temps, des lieux, des personnes, des connaissances acquises (lecture, écriture), des mouvements automatiques appris (art du tailleur); sentiments propres et leur expression par le langage, le geste, la physionomie. La concordance est parfaite.

« Envisagés seuls, disent les auteurs, les changements subits de l'état physique sont déjà bien surprenants. Transporter, et mieux encore, faire disparaître et apparaître, à son gré, sensibilité, motilité, anesthésie, dans tout le corps ou dans une partie déterminée du corps, semble toucher au merveilleux. Ce changement si étonnant n'approche pas encore de la transformation qui s'opère simultanément et par le même agent dans le domaine de la conscience. Tout à l'heure le sujet ne connaissait qu'une partie limitée de son existence; après une application de l'aimant, il se trouve transporté à une autre période de sa vie, avec les goûts, les habitudes, les allures qu'il avait alors. Que le transfert soit bien conduit et on le débarrasse de toute infirmité du mouvement ou de la sensibilité; *en même temps le cerveau se dégage presque en entier;* le livre de la vie est complètement ouvert et l'on peut lire aisément dans tous les feuillets.

(*A suivre.*)

PENSÉES

Pourquoi l'enfant appartient-il d'abord à l'État, avant d'être à ses protecteurs naturels ?...

Pourquoi celui-ci doit-il assumer l'éducation de sa « pensée », assurer le développement de sa jeune intelligence, affirmer sa raison hésitante et encore bornée, extirper les superstitions enserrant son enfance, fortifier, maintenir la rectitude de son jugement naissant ?...

Parce que l'État, plus conscient, plus éclairé que l'individu isolé, saisit mieux l'orientation à donner aux jeunes intelligences et, d'ailleurs, a l'impérieux devoir de diriger vers le progrès des mœurs, vers l'évolution des « idées », des principes religieux, les générations nouvelles.

Pourquoi donc la religion se voit-elle repoussée par les hommes détenant le pouvoir ? Pourquoi se sent-elle reléguée de plus en plus, occupant et absorbant moins la « pensée » humaine ?...

Parce que l'homme actuel perçoit, pressent, au-dessus de lui, une « philosophie » plus haute, plus noble, plus pure, « transcendantale », qui vient élever son esprit, éclairer son intelligence, en purifiant son âme et en insufflant, dans son être intime, une surabondance, un « influx » de vie intellectuelle, de « rénovation morale ».

ÉLISÉE BERTON (*Marseille*).

NÉANT & RÉINCARNATION

I

Les anciens, voyant en nos bêtes
Tant d'intelligence étonner,
Faisaient aller en ces pauvrettes
Nos âmes pour y séjourner.
De nos jours, les esprits sceptiques
N'ont d'autre espoir que le Néant.
Je préfère les temps antiques
Ennemis du gouffre béant.

Progresser pendant l'existence
En se dressant sur le passé :
C'est le secret de la Science,
Le beau réveil du trépassé.
Etant lui-même son ancêtre,
Il gravit de nouveaux sommets,
Eternisant ainsi son être,
Pour rêver des bonheurs complets.

Pourtant, ce n'est qu'en sens inverse
Que le Vrai semble se trouver;
Grandissant, l'esprit se déverse
Dans le mieux pour se relever.
Et s'il ne reste pas rebelle
Au rayon qui pour l'âme a lui :
Il s'élance et gravit l'échelle
Que les temps mettent devant lui.

C'est pourquoi ceux qui dans ce monde
Font tout pour rendre l'homme heureux,
Et la terre un peu plus féconde,
Sans s'en douter, le font pour eux.
Car, si souvent la mort s'acharne
A briser de récents liens,
Toute âme qui se réincarne
Toujours, toujours reprend ses biens.

II

Chaque décès n'est donc qu'une halte à la tombe,
Puis une ascension calme dans l'Au-Delà.
Comptant sur le Néant, quand il croit qu'il y tombe :
Que doit penser celui qui se trouve encor là ?

III

Que doit penser cet être, en se sentant lui-même
Bien vivant dans l'Ether, de voir son corps plus bas ?
Car depuis que, pour toi, sonna l'heure suprême,
Ce néant, sur ta couche, ami, tu l'enjambas !...

Lorsque, par un bienfait, reviendra ta mémoire,
Que ton esprit rêveur aura pu s'enquérir ;
C'est à la Vérité qu'en reviendra la gloire :
Elle dit que l'Esprit ne peut jamais périr !

FAUX DEHORS

Ici-bas chacun joue un rôle,
Si souvent rôle mensonger,
Que toujours croire sur parole,
Pour le sage est un vrai danger.
On exalte ce qui décore :
Les grands noms comme les rubans,
Quand le vrai mérite s'ignore,
Que de bruit pour des charlatans !...

Que de fous, que de joyeux rires
Sont un voile où perce l'ennui ;
Sous leurs masques, que de vampires
Ont sucé l'être sans appui.
Que de lèvres sont sans franchise,
Que de cœurs n'ont pas de bonté ;
Que de croyants vont à l'église,
Sans connaître la Charité !

Mme CORNÉLIE.

LES LIVRES

La *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, vient de publier le 4e volume du *Traité expérimental de Magnétisme*, par H. DURVILLE.

Ce volume, élégant in-18, illustré de nombreuses figures, relié toile, du prix de 3 francs, traite de la Théorie et des Procédés du magnétisme contemporain, expose d'une façon claire et précise la théorie des centres nerveux, qui permet d'établir le diagnostic des maladies sans rien demander aux malades, explique la marche du traitement, donne des indications précieuses sur les crises auquel il peut donner lieu, et tous les renseignements nécessaires pour appliquer avec succès le magnétisme au traitement des maladies.

La Presse

L'Echo du IXe arrondissement, le Paris, le Radical, le Patriote, l'Echo de la Vendée, la Vendée républicaine, la Démocratie Vendéenne, la Démocratie des Hautes-Pyrénées, le Grand National, l'Informateur, l'Echo de la montagne, le Réveil des campagnes, le Petit Comtois, la Vie nouvelle, etc., ont reproduit et commenté très favorablement la protestation que l'énergique M. Emmanuel Vauchez adressait le 25 février 1904 à M. le président de la Commission des pétitions à la Chambre en faveur de la libre pratique du Magnétisme en France.

La *Revue spirite*, Journal d'études psychologiques et spiritualisme expérimental. Revue mensuelle fondée en 1858, par Allan-Kardec.

Bureaux : 42, rue Saint-Jacques, Paris.

La *Revue scientifique et morale du spiritisme*, 40, boulevard Exelmans, Paris.

Revue de l'Hypnotisme et de la psychologie physiologique paraissant tous les mois.

Rédaction et administration, 4, rue Castellane, Paris.

Bulletin de la société d'études psychiques de Nancy, paraît tous les deux mois.

Siège social provisoire : rue du Faubourg-Saint-Jean, 25, Nancy.

La Vie nouvelle et Philosophie de l'Avenir.

Revue hebdomadaire de vulgarisation des sciences occultes et des sciences appliquées.

Directeur : O. Courrier, à Beauvais (Oise).

Le Messager (Spiritisme — Questions sociales — Magnétisme).

Administration à Liège (Belgique).

Revue Hermétique (Scientifique — Littéraire — Bibliographique) paraît tous les trois mois.

Abonnements à M. Vulliermet, imprimeur à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie).

AVIS

Les abonnements à *la Paix Universelle* partiront dorénavant du 1er janvier. Il sera adressé la collection des numéros parus à toute demande faite au cours de l'année.

***

Une nouvelle information de la Société Française d'étude des phénomènes psychiques nous fait connaître que c'est au prix de 5 francs net qu'elle livre l'ouvrage du congrès de 1900, au lieu de 12 francs, comme nous l'avions indiqué dans le numéro du 1er-16 avril.

Adresser les demandes au siège de la Société, 57, faubourg Saint Martin, Paris.

***

Nous rappelons à nos lecteurs qu'un abonnement à *la Paix Universelle* donne droit d'entrée à toutes les séances du mercredi soir, et que nous considérons tous nos abonnés Lyonnais et Régionaux comme membres de la Fédération à moins d'ordre contraire de leur part.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

8 avril : de M. Noiret	0 fr. 40
19 — Un spirite convaincu.	2 fr. »
TOTAL.	2 fr. 40

Le Gérant : A. BOUVIER.

27-4-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 324. 10 Centimes. 17-31 MAI 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

FÉDÉRATION LYONNAISE ET RÉGIONALE

des Spiritualistes Modernes

Ordre du Jour voté le 27 Mars 1904.

Six cents spiritualistes modernes lyonnais et régionaux, réunis à Lyon salle Michaud, le 27 mars 1904, à l'occasion de l'anniversaire d'Allan-Kardec, adressent à M. Émile Combes, président du Conseil, l'expression de leur respectueux dévouement, le félicitent hautement de son habileté à déjouer toutes les intrigues cléricales, l'engagent à continuer jusqu'au bout l'œuvre de laïcisation pour une meilleure édification sociale, pour le triomphe du spiritualisme vrai.

RÉPONSE

PRÉFECTURE du Rhône — Cabinet du Préfet

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Lyon, le 30 avril 1904.

« MONSIEUR,

« Vous avez bien voulu transmettre à M. le Président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes, une adresse de félicitations et de dévouement au Gouvernement, votée par la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.

« M. le Président du Conseil me charge d'être, auprès des signataires de cette adresse, l'interprète des meilleurs remerciements du Gouvernement, qui a été très touché de cette manifestation.

« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien être, auprès de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, l'interprète de ces remerciements.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Le Préfet du Rhône. »

TALISMAN DE L'ÊTRE HUMAIN

L'organe immatériel le plus essentiel à l'incarné, c'est la raison que Dieu lui a donnée pour l'instruire de ses droits et de ses devoirs.

Pensée de l'âme, elle devient le guide sûr, qui peut le conduire à la vérité : ces qualités sont les mêmes à tous les antipodes terrestres, elles n'ont jamais varié et ne varieront jamais, attendu qu'elles sont éternelles et quintessenciées dans l'harmonie de la nature.

Il n'est donc point permis à l'incarné d'abandonner la raison un seul instant de son existence, fût-il pour accomplir un suprême sacrifice, car nul être humain, nulle autorité n'est autorisée à diriger l'âme de son prochain et par conséquent ne saurait se l'approprier, ou l'anéantir, sans commettre une violation sacrilège.

Mais la raison, quoique propriété exclusive de l'homme, a plus que tout autre chose besoin de liberté, de soins, d'éducation. Si, d'un côté, elle guide instinctivement l'être humain, elle est aussi sujette aux écarts, par suite de l'ignorance, des vices, et très souvent par la mauvaise direction donnée à l'éducation. Dans ce cas la raison perd toutes ses qualités et toute sa valeur morale, car elle devient déraison...

Il y a donc lieu d'ouvrir de bonne heure à ce talisman vital les portes grandes ouvertes de la liberté, mais pressée surtout par une étude approfondie de soi ; et de l'universalité, sans cela, la tige de la plante se fausse, s'anémie et devient sujette à pencher au gré des vents.

Dans le cas contraire la tige prend en rigidité et en solidité ce qu'elle perd en croissance.

L'homme ainsi dirigé se forme pour les grandes choses. Il acquiert

la certitude de son moi conscient, entrevoit la vie future, progresse, évolue et grandit, car l'usage naturellement dirigé de la raison a suffi à faire totalement tomber son orgueil, et successivement tous les vices inhérents au milieu ambiant dans lequel il vit.

Sans doute l'homme arrivé à ce degré supérieur du perfectionnement éprouve de la gêne et de la souffrance au milieu de la société corrompue qui l'environne.

Il ressemble en effet au point d'exclamation que l'on rencontre dans une phrase, attendu que sa personne est l'exception et non la règle dans la façon de se diriger.

Mais comment un ouvrage se fera-t-il si l'ouvrier ne le commence jamais? Peut-on conclure raisonnablement que la société peut évoluer en pratiquant la vie! Non, cela est matériellement et moralement impossible.

Une société n'évolue que dans la vertu! Voilà ce qui explique le peu d'évolution du monde terrien; c'est que, à part quelques rares incarnés vertueux, pratiquant le libre et naturel usage de la raison, le reste ne fait que de fausses notes dans le concert.

Vous vous dites parfois : Que de choses à faire encore pour arriver à l'à peu près de la perfection!!! Et oui, il y a beaucoup de choses à faire, mais ce qu'il faut que vous fassiez, vous autres spirites, c'est de multiplier les exceptions terriennes au point d'en former la règle.

Vous travaillez, ou plutôt vous croyez travailler pour cela, en appliquant certaines données spirites, mais vous oubliez toujours la plus essentielle, celle d'extirper de votre être jusqu'à la dernière racine le parasite de l'orgueil.

« Vous êtes docteurs en Israël, — disait Christ aux pharisiens — et vous ignorez ces choses! Comment le reste des mortels peut-il les connaître? »

Ces quelques phrases sont un peu en dehors du but que nous nous proposons aujourd'hui, attendu que nous ne voulions pas vous atteindre personnellement, mais en présence de votre obstination à rester ancrés à l'orgueil quoique docteurs en Vérité, nous n'avons pu passer outre, et nous avons profité de la corrélation intime qui existe avec la raison naturelle et la déraison, pour faire cette diversion, espérant que vous voudrez bien en tenir compte, si vous tenez à ce que notre concours vous soit continué.

Si l'incarné avait pu vivre totalement isolé de ses semblables, il est certain que les vices ne l'auraient pas envahi, et que sa raison, limitée à l'instinct de la conservation, n'aurait également subi aucune atteinte, mais il n'aurait aussi nullement progressé. Une fois satisfaction donnée à ces sens, son être tout entier aurait vécu en paix avec la nature toujours prodigue de bienfaits; il n'aurait guère connu la douleur, ni les souffrances; mais quel but aurait-il poursuivi? quelle fin aurait-il eue? Et, pour avoir une fin, il fallait aussi qu'il eut un commencement. Or comment a-t-il eu ce commencement sinon par la famille, groupement primitif intangible et naturel de l'humanité?

Le contraire aurait été irraisonnable, c'est-à-dire la bestialité. Les animaux, chez qui ce sens est incomplètement développé, s'accouplent en effet, élèvent leur progéniture; mais dès que celle-ci peut se suffire, ils l'abandonnent instinctivement, ce qui fait que bientôt le père et la mère ne reconnaissent plus leurs petits. les oublient, ignorent certainement au bout d'un certain temps s'ils ont même existé et, réciproquement, les petits ignorent bientôt les soins qu'ils ont reçus de la paternité.

Ainsi l'homme aurait vécu, s'il n'eût eu d'autres sens que ceux de l'animal. Il aurait inévitablement agi de la même façon et son degré de responsabilité n'aurait pas existé. Donc, au point de vue intellectuel et moral, l'homme est le dernier échelon de la nature matérielle sur la terre, il est incontestablement la fleur de cette nature, et c'est bien le but que l'Eternel avait déterminé pour les êtres incarnés en les faisant évoluer par tous les règnes, et en quintessenciant la fleur par la raison qui est le propre de la nature divine.

Ainsi, l'homme animé de ce sens supérieur ne pouvait l'abandonner, attendu que sa seule puissance sur le reste des êtres résidait en cette qualité essentiellement supérieure.

Abandonner la raison, c'eût été pour lui assez d'être homme pour se rabaisser non pas au niveau des bêtes, mais au rang de l'aliénation mentale. Aussi peut-on concevoir sans effroi que certains de ces hommes puissent prêcher contre l'aliénation de cette raison, et tendent à la réduire à rien. Quelle aberration de pensée et quelle opacité de vue n'offrent pas ces êtres sinistres, que la rapacité des biens terrestres et la noirceur des vices ont rabaissés au niveau des êtres inférieurs de l'animalité.

Seul, l'usage libre et entier de la raison au milieu de la vie naturelle permet à l'homme de se diriger dans toutes les sphères de son activité, il lui permet non seulement d'agir, mais encore de comprendre la direction à donner à toutes choses et surtout à la société dont il est membre inséparable.

Né raisonnable, l'homme se doit tout entier à la collectivité avec des sentiments de justice, d'égalité et de solidarité que l'amour du bien lui commande; son but est de rendre constamment la société supérieure, et en la perfectionnant il rend ainsi un hommage sacré à l'œuvre du Tout-Puissant du don qu'il lui a fait en lui donnant la raison.

Les premières conséquences de la raison ont été la création de la famille, les conséquences de cette formation morale ont engendré la société, base unique de l'évolution progressive de tous, par le concours inséparable de tous. Encourageons donc ceux qui réclament sans cesse pour la société plus d'équité, plus de justice et d'égalité, ceux qui en son nom travaillent sans trêve à l'édification de ce vaste édifice, et qui, munis de pouvoirs, modifient, arrangent, changent et transforment d'un jour à l'autre les matériaux que la gangrène de l'orgueil ronge et dévore. L'assez bien doit faire place au bien, le bien au mieux, le mieux doit s'acheminer vers le parfait.

Les peuples qui s'endorment dans la mollesse et se contentent de leur bien-être matériel personnel sont des peuples égoïstes qui périssent tôt ou tard. Il faut donc que l'activité soit le critérium de la conscience humaine, faire essai sur essai, réforme sur réforme, changer ce qui est pour le remplacer par ce qui n'est pas; car toute chose apparait en son temps et à son heure quand l'activité marche. Ce qui est utopie aujourd'hui est vérité demain; car l'erreur n'est que l'amoncellement des décombres qui cachent la vérité. Sus aux décombres! telle doit être la devise de tous et le cri de guerre des peuples qui n'ont pas tout à fait perdu la raison.

Et ainsi l'impossible deviendra possible, tandis que l'idéal grandissant inondera bientôt toute la terre de sa lumière régénératrice.

Pour qu'un gouvernement soit réellement le directeur digne d'une société, il faut qu'il laisse à tous le libre usage de la raison, et si ses actes ne servent qu'à affermir les individus dans l'accomplissement de leurs devoirs, et le respect de leurs droits, chacun doit le respecter et lui obéir, afin que nulle conspiration ne vienne briser l'harmonie. Mais si ce gouvernement se hasarde à sacrifier la société aux passions mesquines d'un despote s'il cherche à faire de la société un troupeau de brutes semblables aux bestiaux conduits par le pâtre, s'il porte atteinte à la raison en la comprimant et en l'étouffant par la force, si avec cette même force il n'hésite pas à terrasser la foule dans ses revendications les plus légitimes, le devoir d'obéir disparaît derrière le droit du citoyen.

Le gouvernement des hommes est d'ordre matériel quand il dit : J'ordonne! Tout citoyen a le droit de se demander s'il doit obéir; et si sa raison le lui défend, il ne doit pas hésiter à se sacrifier, car il

est un gouvernement d'ordre spirituel qui émane de Dieu et dont la supériorité en la matière doit primer toute sujétion.

Les hommes, sachons-le, n'ont renoncé à leur indépendance personnelle que pour la retrouver complétée dans la société organisée; ils se sont donné des gouvernements pour les diriger, que pour bénéficier en communauté des biens généraux, afin d'éviter les dangers et les misères; c'était là un concept parfait de la raison, puisque le but était surtout d'éviter les écarts que la raison particulière de chacun pouvait occasionner dans la vie commune. Le fusionnement des idées émanant de chacun devait ainsi trouver un milieu favorable à la liberté de tous, comme à l'intérêt de tous.

Ce renoncement d'indépendance était donc volontaire mais cependant soumis à des garanties que nul n'avait le droit de transgresser, ce qui fait que le gouvernement représentant la société est la chose publique, la propriété de tous, avec le concours moral et intellectuel de tous.

La liberté elle-même a donc présidé à la formation des gouvernements, et ceux-ci n'ont droit à l'existence qu'autant qu'ils possèdent cette marraine de leur baptême primitif. Nul attribut après la raison n'est aussi nécessaire à l'humanité que cette liberté qui caractérise l'être raisonnable, et le confond avec la société dans un amalgame rationnel, juste et naturel. Ainsi la raison et la liberté sont aussi essentielles à l'humanité que l'âme et le corps sont nécessaires à la vie terrestre.

A quoi servirait-il à l'homme que l'Eternel l'ait doué de la faculté de penser, de raisonner et de réfléchir, si faute du libre arbitre, il était condamné à ne faire usage de la raison? A quoi servirait à l'homme une entière volonté, si cette liberté devait fatalement le pousser vers sa perte. Si Dieu avait voulu qu'une certaine catégorie d'individus eussent le monopole de la raison il aurait, sans aucun doute, créé une espèce particulière d'êtres supérieurs à l'homme, et desquels l'homme dépendrait irrévocablement. Or, on peut constater que depuis le dernier des prolétaires jusqu'au plus haut des potentats, la nature humaine est la même partout; aussi bien chez l'ignorant comme chez le savant la raison est la même, et n'a, chez l'un comme chez l'autre, aucune supériorité.

Comme conséquence, l'homme, fleur de l'humanité, doit être libre dans la société, et les lois et les décisions de l'Etat ne doivent exercer dans la société que le rôle que joue la raison dans chaque homme.

La raison dit à l'incarné:

« Dirige-toi, règle-toi, modère tes passions, prends garde à l'erreur, sois laborieux, doux et bon, évite d'être rapace, n'ai pas de haine, aime ton prochain, fais le bien, évite le mal, ne sois pas orgueilleux, ne gaspille pas inutilement, mais, au contraire, sois charitable et paternel. »

Le devoir d'un gouvernement est de dire la même chose à la société et de donner l'exemple, car les incarnés n'ont créé ce gouvernement que pour donner à la raison de chaque individu un concours plus efficace de direction, pour l'affermir dans ses droits et devoirs et l'ennoblir davantage.

Sigismond.

La Télépathie avec Fil [1]

III

Expériences avec Mme Lambert.

Ne pouvant continuer mes expériences avec Politi, par suite de mon départ de Paris, je fis venir à ma maison de campagne de l'Agnélas Mme Lambert, sujet très sensible, qui m'avait servi de réactif dans mes recherches depuis plus de douze ans.

Après avoir reproduit avec elle les phénomènes déjà décrits du rail et de la rivière et constaté de nouveau le phénomène d'attraction violente par l'eau (1), je m'attachai à étudier plus spécialement la transmission du fluide magnétique le long d'un fil métallique.

A cet effet, je plantai en terre un certain nombre de piquets de bois que je coiffai avec des flacons en verre pour servir à la fois de support et d'isolateur à un fil de fer galvanisé de 2 millimètres de diamètre et d'à peu près 200 mètres de longueur.

Mme Lambert tenant à la main un des bouts du fil et moi l'autre, il fallait, dans nos premières expériences, que j'exerçasse avec mes doigts une assez forte pression pour déterminer la contracture; puis, le sujet devenant de plus en plus sensible, grâce à nos essais répétés, il suffisait, à la fin, que Mme Lambert plaçât sa main à une dizaine de centimètres sur le prolongement du fil et que je dirigeasse l'effluve se dégageant de mes doigts sur le fil sans le toucher. De plus, quand j'avais obtenu la contracture par un procédé ou un autre, il me suffisait de souffler sur le fil pour la faire cesser.

Le phénomène du *rapport* s'est manifesté comme avec Politi, mais avec plus d'intensité encore, car il suffisait que je fixasse les yeux sur un tiers pour que ce tiers devînt apte à produire les contractures.

Si le fil de fer était mis en communication avec le sol par un autre fil de fer, les contractures ne se produisaient plus. Il n'en était plus de même si cette communication se faisait par un fil de cuivre.

Je constatai alors directement que même un effort violent exercé par moi à l'un des bouts d'un court fil de cuivre n'impressionnait pas Mme Lambert tenant l'autre bout.

Le cuivre n'était donc pas conducteur pour mes radiations, mais il pouvait l'être pour celles du sujet qui ne sont pas nécessairement identiques aux miennes. Pour m'en assurer, je mis entre les mains de cette dame, dont j'avais au préalable extériorisé la sensibilité, une étoffe de soie, objet que je savais, grâce à des expériences précédentes, se charger de ses effluves; puis je plaçai l'étoffe à une certaine distance de la main du sujet. Il me suffisait alors de toucher l'étoffe pour que le sujet ressentît le contact dans sa main. Une fine grille de cuivre interposée entre l'étoffe et la main arrêtait complètement l'effet qui était, au contraire, notablement augmenté par l'interposition d'une grille de fer au bout de quelques instants.

Il résultait de là que, d'une part, le cuivre était un mauvais conducteur des radiations humaines (2), et que, d'autre part, une grille

---

[1] Suite, voir *la Paix Universelle*, nº 322.

(1) Chez Mme Lambert comme chez Politi, j'ai constamment déterminé la contracture en pressant avec ma canne le bas du tronc d'un arbre vivant pendant que le sujet touchait avec la sienne le haut du tronc; la contracture n'avait plus lieu si les contacts étaient inversés; je suppose que la transmission de la radiation était favorisée par le mouvement ascendant de la sève. — La contracture se communiquait quand nous touchions avec une canne, moi, le haut, et elle, le bas d'une petite chute d'eau; elle ne communiquait pas dans l'action inverse par une raison analogue, les radiations paraissant entraînées par les molécules matérielles. — Il n'y avait pas non plus contracture quand le sujet ou moi touchions les feuilles, l'autre touchant le tronc: dans ce cas l'effluve s'affaiblissait en se diffusant dans les branches et le feuillage. — La production de la contracture par l'intermédiaire d'un rail ne se produisait plus quand le terrain était très mouillé, le sol étant alors devenu à peu près aussi conducteur que le fer. — Enfin, j'ai remarqué que tous les corps dont les molécules étaient les mieux orientées étaient les meilleurs conducteurs: ainsi, une canne de jonc conduisait mieux qu'une canne en bois ordinaire; un fer laminé, comme un rail ou un fil de fer, conduisait mieux qu'un fer forgé. — Une barre de fer recouverte de vernis ou nickelée et isolée ne transmet pas la contracture, ce qui semble prouver que les radiations, provenant de pressions exercées à la surface de la barre, se propagent comme l'électricité par cette même surface. — La transmission des contractures se fait plus facilement quand le conducteur a une plus grande section qui facilite l'*écoulement* du fluide.

(2) En supposant qu'elles aient, chez tous les hommes, les mêmes propriétés que chez Mme Lambert et chez moi, ce que des expériences ultérieures pourront seules prouver.

de fer semblait agir comme un résonnateur. Ces deux conclusions ont été confirmées par les expériences suivantes :

1° Si je plaçais la main de Mme Lambert à l'intérieur d'une bobine recouverte de fil de cuivre et actionnée par une forte pile, le bras était attiré ou repoussé, suivant le sens du courant et suivant que c'était le bras droit ou le bras gauche. Si, au lieu de faire communiquer le fil avec le pôle, je prenais l'une de ses extrémités dans la main droite et l'autre dans la main gauche, j'avais beau serrer avec mes doigts l'une ou l'autre de ces extrémités, je ne produisais aucune action sur Mme Lambert. Je déterminais, au contraire, une attraction ou une répulsion puissante si je remplaçais la bobine avec fil de cuivre par un fil de fer enroulé en spirale autour d'un cylindre de carton. Les effets s'inversaient quand j'inversais le courant humain par le changement de main. Ainsi le fer serait le conducteur de choix pour le fluide humain, et le cuivre pour le fluide électrique : il y aurait là un moyen de les dissocier si le fait venait à être bien confirmé (1).

2° Nous avons dit que, quand on interpose entre le sujet et un objet chargé de ses radiations (ce que l'on appelle une *mumie*) une grille de fer, cette grille arrête d'abord les radiations. On constate alors qu'elle s'en est chargée et qu'elle est devenue elle-même une mumie, c'est-à-dire que les actions mécaniques exercées sur elle se répercutent sur le sujet.

3° En projetant mes radiations digitales à travers une grille de fer serrée (grille de garde-manger) sur la main de Mme Lambert, je la contracturais beaucoup plus fortement que si cette projection s'était faite directement. Les radiations produites par un effort musculaire de ma part sont mal conduites par l'air, il faut que j'approche ma main de très près du bras de Mme Lambert, pour que, en fermant violemment le poing, je contracture son bras; l'effet se produit, au contraire, à plusieurs décimètres de distance si j'interpose entre mon poing et son bras une grille de fer. Un jour, j'ai projeté mes rayons digitaux sur sa main à travers la grille, pliée de manière à faire quatre doubles. J'ai produit ainsi une commotion terrible; le sujet a été contracturé de tout le corps, a perdu connaissance, sa respiration a été arrêtée et j'ai eu de la peine à le faire revenir à son état normal par des insufflations chaudes sur un de ses points hypnogènes. Le lendemain, j'ai dirigé mes radiations digitales à travers la grille également pliée en quatre; Mme Lambert, mise en état de percevoir ces effluves par le sens de la vue, était placée sur le côté et assez loin de leur direction. Elle vit toute la grille s'illuminer et rayonner ensuite par toute sa superficie.

4° En découpant dans la grille une surface d'environ un décimètre carré pouvant se charger assez vite, j'ai vu que, au bout de quelques instants, l'effet des actions exercées sur une mumie se transmettait au sujet, quand la grille était placée sur une surface isolante, comme une table en bois ciré; mais si j'approchais de la grille *saturée* un corps conducteur quelconque, la grille se déchargeait instantanément et la communication était interrompue.

Ces constatations permettent de proposer la théorie suivante :

La grille de fer isolée, en vertu de sa grande conductibilité, est un accumulateur de fluide. Elle emmagasine et retient celui de la mumie qui est en quantité limitée, et empêche ainsi, au moins pendant un certain temps, la communication de s'établir entre le sujet et la mumie (2). Elle soutire au contraire celui du magnétiseur qui est relativement illimité et, par conséquent, elle augmente la rapidité et l'effet du courant; il y aurait là un effet analogue à ce qui se produit quand on désobstrue l'œil d'une source d'eau vive. Quand elle est saturée, elle se décharge avec une intensité proportionnelle à la quantité de fluide dont elle est chargée.

L'action multiplicatrice de la grille de fer me donna l'idée de confectionner deux calottes en toile métallique, d'en coiffer le sujet et moi, puis de les réunir par un fil de fer et d'essayer si je pourrais ainsi obtenir une communication quelconque de pensées. Je n'obtins rien, que des maux de tête très désagréables au sujet.

IV

Expériences avec Joséphine.

Politi était un homme d'une quarantaine d'années, fort et robuste. Mme Lambert avait trente-cinq ans et des tares hystériques. Joséphine a dix-huit ans ; elle présente une santé normale, sauf un peu d'anémie : elle est bonne à tout faire chez un de mes fournisseurs et a une conduite des plus régulières ; elle est fort sensible et a parcouru en quelques séances, d'une façon régulière, les diverses phases de l'hypnose que j'ai décrites dans mon livre sur l'extériorisation de la sensibilité.

Par suite des nécessités de sa situation sociale, je n'ai pu expérimenter sur elle que dans l'appartement de ses maîtres et dans des conditions assez mauvaises, parce que, à la rigueur, elle pouvait, étant à une des extrémités du fil de fer employé, se rendre compte des opérations que je faisais à l'extrémité opposée du fil, bien que j'aie toujours pris la précaution de me tenir dans une chambre voisine et de me placer hors de sa vue.

Ces réserves faites, j'ai constaté que, quand elle était mise en rapport avec moi par quelques passes, non seulement elle était contracturée et décontracturée par une pression ou un souffle sur le fil, mais encore qu'elle pouvait distinguer la nature de l'action que j'exerçais sur le fil : pincement, chatouillement, baiser, brûlure, coupure. Une coupure profonde, faite sur le fil de mon côté, détermina même un jour une douleur assez vive pour provoquer, quelques heures après, une raie rouge sur son doigt qui touchait le fil ; c'était là évidemment un stigmate dû à la suggestion.

En outre, j'avais pu, grâce à la délicatesse de ses perceptions et à la connaissance que j'avais acquise de sa sensibilité, lui communiquer des messages à l'aide d'un alphabet conventionnel formé par des séries de coups assez légers pour qu'elle les ressentît sans être contracturée.

Malheureusement, Joséphine perdit peu à peu ses facultés exceptionnelles dans cette voie quand je fus conduit à les développer dans une autre direction, celle de la *régression de la mémoire*, dont j'entretiendrai peut-être un jour les lecteurs du *Cosmos*; je pus néanmoins constater pendant cette période décroissante quelques phénomènes venant confirmer mes expériences précédentes avec d'autres sujets.

Une ficelle sèche conduisait très mal les contractures; elle les conduisait bien dès qu'on la mouillait et elle était elle-même sensible sur toute sa longueur. Si j'exerçais une pression sur un objet non conducteur, comme le dessus d'une table, et que j'y fisse placer aussitôt après la main du sujet, celle-ci était contracturée pourvu que la pression eût été assez forte. — Une pression incapable de contracturer de cette manière en devenait capable si elle était exercée avec l'interposition d'une grille qui en augmentait l'effet.

V

Jusqu'ici, je n'ai parlé que des conducteurs visibles ou de l'air, et j'ai fait remarquer que les *radiations digitales* se propageaient par-

(1) Il faut remarquer que cette expérience seule ne serait pas concluante, parce que le fil de cuivre est isolé par une enveloppe de soie, et qu'on a vu plus haut que le fluide humain semblait arrêté quand le fil conducteur était recouvert par une enveloppe non conductrice. Il eût fallu refaire l'expérience avec un fil de cuivre enroulé autour du cylindre de carton; je n'avais plus les éléments nécessaires pour la tenter quand j'y ai pensé.

(2) Je rappelle que si l'on interpose entre le sujet et les radiations digitales du magnétiseur un mouchoir de poche, on n'empêche pas les effets de ces radiations sur le sujet; on les intercepte, au contraire, si le mouchoir est mouillé ou si on interpose un verre d'eau. Ces deux objets se chargent de fluide et le transportent, pour ainsi dire, où l'on veut. C'est le principe des cures par l'eau magnétisée.

faitement à travers l'air, qui est cependant peu conducteur par lui même quand il est sec. C'est que ces radiations digitales sont elles-mêmes des conducteurs qu'on peut comparer à des fils métalliques; on peut s'en convaincre facilement en pinçant l'air sur la ligne droite qui rejoint l'extrémité de l'un des doigts du magnétiseur et un point déterminé du corps du sujet, le sujet ressent le pincement sur le point visé.

Il en est de même pour les *radiations oculaires*. Si je pince l'air entre mon œil et un point du corps du sujet que je regarde (1), le sujet sent le pincement sur ce point, il ne ressent rien si le pincement se fait en dehors de la ligne. Bien plus, la sensation peut être déterminée par le pincement sur le rayon réfléchi.

La démonstration de la réalité objective des radiations oculaires peut servir à expliquer un certain nombre de phénomènes tels que le mauvais œil, l'action exercée par le regard sur les oscillations d'un pendule (2), et, pour rentrer dans le cadre de cet article, la justesse de ce dicton populaire: « Lire la pensée de quelqu'un dans ses yeux »; les radiations oculaires feraient alors l'office de fils conducteurs entre les deux cerveaux.

ALBERT DE ROCHAS.

(Extrait du *Cosmos*.)

LA MORT C'EST LA DÉLIVRANCE

La mort c'est la délivrance des maux terrestres; elle est donc l'ange qui allège et abrège les épreuves de la vie; car mourir c'est aller dans la vie universelle, c'est quitter la prison; elle est, en un mot, le réveil béni.

Les anciens appelaient les morts les gardiens vigilants des cités, les protecteurs attentifs des familles, les hôtes invisibles de toutes nos fêtes, les anges protecteurs qui veillent sur le berceau des enfants, les messagers de Dieu, les voix mystérieuses qui annoncent les dangers qui nous menacent.

Nous devons donc regarder la mort comme une bienfaitrice qui fait tomber les chaînes qui nous retenaient captifs; elle nous donne la liberté de rentrer dans notre véritable patrie.

A la mort du corps, l'être individuel continue de vivre dans le monde astral, qui comprend l'espace infini où il trouve la rémunération de ses bonnes œuvres ou la suite pénible de ses mauvaises actions; car, fatalement, le bien produit le bonheur et le mal a pour conséquence la peine et le malheur. Mais il est une chose qu'il faut savoir oublier : le bien que l'on fait et le mal que l'on reçoit.

C'est d'ailleurs dans l'acte même de mourir que la vie se montre sous l'aspect de ce qu'elle a de plus élevé et de plus sublime. Tous les éléments de la nature universelle étant vivants, nul être ne saurait donc mourir, puisque la mort ne peut frapper l'âme immortelle.

La mort n'est autre chose qu'un enfantement et le développement de la vie nouvelle, dont nous jouissons dans l'espace.

La mort ainsi que la naissance sont deux progrès de l'être qui franchit, à chacun de ces événements, les obstacles de la vie normale, laquelle s'épure de plus en plus.

La nature ne saurait anéantir la vie de l'être qui est une manifestation partielle de la vie universelle, qui a pour principe Dieu même. L'anéantissement d'un être quelconque anéantirait une partie de la vie universelle, ce qui causerait un trouble dans la nature.

La mort n'est donc qu'une phase de la vie générale des êtres. Elle est certainement pénible pour ceux qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme.

(1) Beaucoup de sujets ressentent une piqûre simplement quand le magnétiseur fixe avec intensité un point de leur corps.

(2) CHEVREUL, Lettre à Ampère. *Revue des Deux-Mondes*, 1833.

La vie terrestre est une espèce de rideau qui nous cache un autre monde, qui est notre véritable patrie. La mort n'est donc qu'un changement d'existence, une période de la vie générale des êtres; elle est, en un mot, un mouvement en avant et la fin d'une pénible campagne.

La mort, a dit saint Martin, n'est qu'une heure de notre cadran, et notre cadran doit tourner éternellement.

La cessation de la vie terrestre n'est donc pas l'éternelle absence; car nous revivons au delà du tombeau d'une vie plus libre et plus heureuse. La mort c'est la renaissance et le calme après la tempête.

L'illustre Senèque a dit : « Au jour de la mort, on a à soi que ce qu'on a donné. »

A la mort, l'œil de la chair se ferme, mais l'œil de l'esprit s'ouvre pour contempler les splendeurs éternelles.

La mort ouvre les portes d'une vie nouvelle et la réalité d'une ascension glorieuse vers l'idéal du vrai, du juste et du bien. C'est l'âme brisant sa chaîne au seuil de sa prison. Nos corps, que le temps détruit et dont la poussière se disperse au vent des siècles, retournent dans les éléments qui les composent.

« Oui, a dit Victor Hugo, la mort c'est la vie, car les liens brisés sur la terre se renouent dans l'immortalité. »

Pourquoi pleurer et regretter nos chers disparus? Pourquoi s'abîmer dans la douleur?

En pensant à ceux qui ont quitté la terre, rappelons-nous toujours que tout passe, les grandeurs comme les misères. La tombe est le berceau de l'âme et la fin d'une épreuve. L'humanité se déroule inconsciemment; l'homme marche, l'homme roule comme les flots poussés les uns par les autres. La poussière que les morts laissent sous le sol est foulée par des hommes dont la dépouille mortelle subira le même sort. C'est la loi fatale de la transformation de la matière.

Tout passe dans ce monde frivole. L'esprit seul, cette émanation divine, jouit de l'immortalité.

Le vrai spirite, dont l'âme est toujours prête pour retourner dans sa véritable patrie, voit mourir son pauvre corps sans crainte ni défaillance. Pour lui, mourir plus tôt ou plus tard, son âme est toujours prête pour le départ, sachant qu'elle n'est pas faite pour les ténèbres de l'anéantissement. Si le corps devient poussière, l'esprit devient brillant soleil.

L'espoir nous transporte, par la pensée, dans les régions où règne le bonheur; il nous montre les beautés éternelles et translucides de l'espace infini.

La mort étant la naissance dans un monde nouveau, la crainte de ce passage doit diminuer et même disparaître; car elle cache les plus douces jouissances de la vie réelle et positive. Nous devons donc comprendre que ce monde n'est que transitoire et que notre véritable patrie est dans les mondes éthérés. La mort est le retour de l'exilé dans sa famille spirituelle; elle montre les beautés de la vie de l'esprit dans l'espace infini.

Il importe que ces riantes pensées, ces consolantes espérances, qui nous montrent l'idéal comme la réalité entrevue, entretiennent et excitent notre courage et notre vaillance dans les luttes de la vie terrestre. Que les âmes d'élite, détachées des superfluités de la terre, laissent au temps le soin de couvrir le passé de ses voiles, et qu'elles s'élancent radieuses vers l'avenir divin pour remplir la mission qui leur incombe. Mais la pauvre vie humaine, tour à tour joyeuse et plaintive comme tout ce qui vibre, aime et passe, constitue une éternelle épopée ou un drame perpétuel. C'est le plaisir et la douleur qui se succèdent sans cesse.

Ces alternatives rassurantes doivent bannir de nos cœurs la crainte exagérée de la mort, qui n'a rien de redoutable pour celui qui en connaît les conséquences.

Ah! que la mort est belle quand elle est bien envisagée!

La main qui déploie son voile dans les mondes visibles, qui

donne au firmament d'azur toutes les beautés, au soleil d'or et au ciel ses innombrables constellations, n'est-elle pas la même main qui a créé la poussière du tombeau ?

Ah ! combien sont belles et riantes ces perspectives; combien sont radieuses ces heures où l'âme est dominée par ces beautés ravissantes, par ces espérances de bonheur et d'immortalité, qui lui montrent la mort comme un ange de délivrance.

Ces rêves, qui sont l'écho qui doit devenir une réalité, constituent des visions qui nous montrent notre véritable destinée. Dans ces moments heureux où l'âme semble se détacher de la matière, tout l'incite à unir ses aspirations vers le foyer divin, dont les limites sont le ciel des cieux.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

EXTRAIT DES COURS DE MAGNÉTISME

QUINZIÈME LEÇON. — (*Suite.*)

Encore l'action à distance, réalité des phénomènes. — Les causes.

En d'autres circonstances, expérimentalement, je pus me dédoubler volontairement et m'objectiver ainsi vers un certain nombre de personnes.

Si j'étais le seul à réaliser ces phénomènes, je n'en parlerais pas, mais, étant donné la multiplicité des faits, je n'hésite plus, et pour en montrer une fois de plus la possibilité, voici un cas que j'emprunte à M. Gabriel Delanne dans son livre *Le Spiritisme devant la Science.*

« Sire Robert Bruce, de l'illustre famille écossaise de ce nom, est second d'un bâtiment. Un jour, il vogue près de Terre-Neuve, et, se livrant à des calculs, il croit voir son capitaine assis à son pupitre, mais il regarde avec attention et celui qu'il aperçoit est un étranger dont le regard froidement arrêté sur lui le surprend.

Le capitaine près duquel il remonte s'aperçoit de son étonnement, et l'interroge.

« — Mais qui est donc à votre pupitre ? lui dit Bruce.

« — Personne.

« — Si, il y a quelqu'un, est-ce un étranger ?... et comment ?

« — Vous rêvez ou vous raillez ?

« — Nullement, veuillez descendre et venir voir. On descend et personne n'est assis devant le pupitre ; le navire est fouillé en tous sens, il ne s'y rencontre aucun étranger.

« — Cependant celui que j'ai vu écrivait sur votre ardoise ; son écriture doit y être restée, dit Robert Bruce.

« On regarde l'ardoise, elle porte ces mots : *steer to the north-west*, c'est-à-dire gouvernez au nord-ouest.

« — Mais cette écriture est de vous ou de quelqu'un du bord ?

« — Non.

« Chacun est prié d'écrire la même phrase et aucune écriture ne ressemble à celle de l'ardoise.

— Eh bien ! obéissons au sens de ces mots : gouvernez le navire au nord-ouest ; le vent est bon et permet de tenter l'expérience.

« Trois heures après, la vigie signalait une montagne de glace et voyait, y attenant, un vaisseau de Québec, démantelé, couvert de monde, cinglant vers Liverpool et dont les passagers furent amenés par les chaloupes du bâtiment de Bruce.

« Au moment où l'un de ces hommes gravissait le flanc du vaisseau libérateur, Bruce tressaillit et recula fortement ému. C'était l'étranger qu'il avait vu traçant les mots de l'ardoise. Il raconta à son capitaine le nouvel incident.

« Veuillez écrire *steer to the north-west* sur cette ardoise, dit au nouveau venu le capitaine, lui présentant le côté qui ne recouvre aucune écriture.

« L'étranger trace les mots demandés.

« Bien ; vous reconnaissez là votre main courante, dit le capitaine, frappé de l'identité des deux écritures.

« — Mais vous m'avez vu vous-même écrire, vous serait-il possible d'en douter ?

« Pour toute réponse, le capitaine retourne l'ardoise, et l'étranger reste confondu voyant des deux côtés sa propre écriture.

« — Auriez-vous rêvé que vous écriviez sur cette ardoise ? dit à celui qui vient d'écrire le capitaine du vaisseau naufragé.

« — Non, du moins je n'en ai nul souvenir.

« — Mais que faisait à midi ce passager ? demande à son confrère le capitaine sauveur.

« Etant très fatigué, ce passager s'endormit profondément, et autant qu'il m'en souvient ce fut quelque temps avant midi. Une heure au plus après, il s'éveilla et me dit : « Capitaine, nous serons « sauvés aujourd'hui même ! » ajoutant : « J'ai rêvé que j'étais à bord « d'un vaisseau et qu'il venait à notre secours. » Il dépeignit le bâtiment et son gréement ; et ce fut à notre grande surprise, lorsque vous cinglâtes vers nous, que nous reconnûmes l'exactitude de sa description. Enfin ce passager dit à son tour : « Ce que je vois ici « me paraît familier, et cependant je n'y suis jamais venu ! »

Je pourrais ainsi multiplier les exemples et nous arriverions à nous convaincre que, sous l'empire de différentes causes, l'être humain peut se dédoubler et s'objectiver dans le milieu ou en dehors du milieu où il se trouve, mais jusqu'ici c'est d'une façon inconsciente et toute spontanée.

Si maintenant, étant donnée la possibilité de se dédoubler soit pendant le sommeil ou la veille, tel est le cas d'Emilie Sagée rapporté par le même auteur, nous voulons aller plus loin dans l'étude des phénomènes, nous arriverons bien vite à nous convaincre que, par suite d'un entraînement spécial, il est possible de le faire volontairement et consciemment.

Voici du reste une apparition volontaire (1) des plus intéressantes, parce que deux personnes l'ont vue ; le récit a été copié sur un manuscrit de M. S. H. B ; il l'avait lui-même transcrit d'un *journal*, sur lequel il relatait les événements qui lui survenaient quotidiennement.

« Un certain dimanche du mois de novembre 1881, vers le soir, je venais de lire un livre où l'on parlait de la grande puissance que la volonté humaine peut exercer. Je résolus, avec toute la force de mon être, d'apparaître dans la chambre à coucher du devant, au second étage d'une maison située 22, Hogarth Road, Kensington.

« Dans cette chambre couchaient deux personnes de ma connaissance : Mlle L. S. V... et Mlle C. E. V..., âgées de vingt-cinq et de onze ans. Je demeurais, à ce moment, 23, Kildare Gardens, à une distance de trois milles à peu près de Hogarth Road, et je n'avais parlé de l'expérience que j'allais tenter à aucune de ces deux personnes, pour la raison bien simple que l'idée de cette expérience me vint le dimanche soir, en allant me coucher ; je voulais apparaître à une heure du matin, très décidé à manifester ma présence.

« Le jeudi suivant, j'allai voir ces dames, et, au cours de notre conversation (et sans que j'eusse fait aucune allusion à ce que j'avais tenté), l'aînée me raconta l'incident suivant :

« Le dimanche précédent, dans la nuit, elle m'avait aperçu debout près de son lit et en avait été très effrayée, et, lorsque l'apparition s'avança vers elle, elle cria et éveilla sa petite sœur qui me vit aussi.

« Je lui demandai si elle était bien réveillée à ce moment, elle m'affirma très nettement qu'elle l'était. Lorsque je lui demandai à quelle heure cela s'était passé, elle me répondit que c'était vers une heure du matin.

(1) *Les hallucinations télépathiques.*

« Sur ma demande, cette dame écrivit un récit de l'événement et le signa.

« C'était la première fois que je tentais une expérience de ce genre, et son plein et entier succès me frappa beaucoup.

« Ce n'est pas seulement ma volonté que j'avais fortement tendue, j'avais aussi fait un effort d'une nature spéciale, qu'il m'est impossible de décrire. J'avais conscience d'une influence mystérieuse qui circulait dans mon corps, et j'avais l'impression distincte d'exercer une force que je n'avais pas encore connue jusqu'ici, mais que je peux maintenant mettre en action à certains moments, lorsque je le veux.

« S.-H. B. »

Malgré la réalité de ces phénomènes bien et dûment constatés, nous ne savons encore rien du mode particulier d'action de l'âme humaine dans ses manifestations. Nous allons serrer la question de plus près et il faut l'espérer nous arriverons peut-être à une plus juste compréhension, surtout en ce qui touche au domaine de la thérapeutique.

(*A suivre.*) A. Bouvier.

Hommage au Magnétisme

Depuis quelques mois on parle beaucoup à l'Académie de médecine des rayons N, découverts par M. Charpentier de Nancy. Les savants officiels oublient seulement de dire que les magnétiseurs connaissaient depuis longtemps le rayonnement du corps humain. Ils appelaient cette force fluide magnétique ou force vitale et, grâce à sa transmission, ils guérissaient même des malades considérés comme incurables par les médecins.

Un fait nouveau vient de prouver une fois de plus les propriétés curatives de cette force mystérieuse.

J'avais été atteint en 1902, à la suite de la fièvre typhoïde, d'arthrite sèche qui me faisait horriblement souffrir. J'eus beau consulter de nombreux médecins, aucun ne fut capable de me soulager. En mars dernier un de mes amis me conseilla de voir M. M... qui, disait-il, avait déjà guéri plusieurs malades dans mon cas.

Bien que très incrédule j'allai trouver ce monsieur, et quand je lui eus exposé ma situation il voulut bien consentir à me soigner.

Je fus étonné de sa façon de procéder et encore plus surpris des résultats obtenus. Par la seule imposition des mains et quelques passes magnétiques le long du corps, il a réussi à me guérir d'un mal que je croyais incurable.

En présence de cette guérison j'estime qu'il est de mon devoir d'appeler l'attention des médecins et des savants sur cette force à peine connue et qui possède de si belles propriétés.

Par l'effort de toutes les bonnes volontés, on découvrira sans doute les lois qui régissent la force vitale.

Alors les foules n'appelleront plus miracles les guérisons extraordinaires obtenues par quelques individus. La science les expliquera et elles sembleront dès lors toutes naturelles.

N. Lux,
17, rue de la Patrie.

(*Le Réveil du Morbihan*, 29 avril 1904.)

Extériorisation de la Pensée

« C'est dans ce livre que nous avons dû feuilleter pour connaître la vie de notre malade *que nous ignorions absolument*. Il y avait beaucoup de pages arrachées; il fallait les reconstituer. Il a suffi d'appliquer un aimant sur les cuisses pour faire apparaître *tel ou tel état physique entraînant sa mémoire propre*; mais, dans aucune condition, il n'a été possible de faire apparaître la mémoire totale, parce que dans aucun cas l'absence de troubles physiques n'était complète.

« Il restait à faire l'épreuve complémentaire, agir directement sur l'état de conscience, et constater si l'état physique se transformerait parallèlement. Pour agir sur l'état psychique, on n'avait d'autre moyen que la suggestion, dans la forme suivante : « V..., tu vas te réveiller à Bicêtre, salle Cabanis, le 2 janvier 1884. » V... obéit; au sortir du somnambulisme provoqué, l'intelligence, les facultés affectives sont exactement les mêmes que dans le *deuxième état*.

« *En même temps, il se trouve paralysé et insensible de tout le côté gauche du corps.*

« Dans une autre suggestion, on lui commande de se trouver à Bonneval, alors qu'il était tailleur. L'état mental obtenu est semblable à celui décrit au *quatrième état, et simultanément est apparue la paralysie avec contracture et insensibilité des parties inférieures du corps* (1).

La démonstration paraît donc complète :

1° En agissant sur l'état somatique par les moyens physiques, l'expérimentateur place le sujet dans l'état concordant de sa conscience;

2° En agissant sur l'état psychique, il fait apparaître l'état somatique concordant.

La loi qui se dégage est bien nette ; il existe des relations précises, constantes et nécessaires entre l'état somatique et l'état psychique, ou plus simplement entre l'état physique et l'état mental, telles qu'il est impossible de modifier l'un sans modifier l'autre. Mais si c'est dans le périsprit que sont associées indivisiblement ces modifications parallèles et simultanées du corps et de l'esprit, on comprend maintenant d'une manière précise ce phénomène de trouble qui succède presque toujours à la mort terrestre, et qui plonge l'esprit dans une sorte de délire, qui ne le quitte que lorsque l'âme est revenue à son état normal, par suite du rétablissement des fonctions périspritales, si profondément bouleversées par l'arrachement qui se produit à la mort entre l'enveloppe fluidique et le corps matériel.

Pour en revenir au problème des modifications physiologiques produites par une image mentale, nous sommes maintenant en possession des éléments nécessaires pour comprendre comment l'idée d'une brûlure arrive à déterminer les mêmes effets que la brûlure réelle (2). Il ne faudrait pas, suivant nous, s'imaginer que la suggestion possède en soi des propriétés physiques, c'est-à dire que lorsqu'on dit au sujet qu'il sentira une brûlure sur le pouce, cet ordre ait une puissance calorifique quelconque. Si, par suite, une rougeur et une ampoule se produisent à l'endroit désigné, c'est que l'esprit du sujet a ressuscité, dans leur ordre, tous les faits qui ont eu lieu jadis lorsqu'il s'est brûlé réellement. Nous devons voir dans ce phénomène le renouvellement de ce qui s'est produit à une période quelconque de la vie passée du sujet.

L'enveloppe périspritale a conservé, sous forme de mouvements, la trace des émotions douloureuses, ainsi que tous les processus de désorganisation des tissus, consécutifs à l'action de la cause extérieure qui a produit ces désordres. Tous les états psycho-physiologiques associés qui ont été produits par cette brûlure subsistent donc en nous, à l'état latent, dans la subconscience, et ils peuvent renaître : non seulement lorsque la cause qui les a engendrés se répète, mais même, parfois, lorsque le souvenir de cet état se réveille dans la conscience, et que l'attention se porte avec force sur la partie du corps qui leur a donné naissance. C'est ainsi que le souvenir d'un mal de dents, par exemple, lorsqu'il est intensifié par l'attention,

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) Voir le numéro d'août, p. 65 et suiv.

peut arriver jusqu'à produire l'idée d'une douleur aussi cuisante que le mal lui-même. C'est du moins ce que nous affirme M. Alfred Fouillée, d'après son expérience personnelle. Citons son observation : (1)

« A vrai dire, le souvenir d'une jouissance ou d'une souffrance *comme tels*, indépendamment des perceptions, idées et circonstances concomitantes, n'est pas une représentation, mais un renouvellement, une reproduction sensible, c'est-à-dire une production incomplète et avortée de la jouissance même ou de la souffrance. Pour me souvenir de tel mal de dents, il faut que je me représente les dents où j'ai localisé jadis la douleur, puis le mot *douleur* même, qui sert de signe ; mais comment arriver à me représenter ce mal *en lui-même* ? Pour cela il faut que je reproduise incomplètement la douleur. Il est des philosophes qui déclarent la chose impossible et qui prétendent que l'on reproduit seulement les perceptions et états intellectuels concomitants, ainsi que les mots. C'est en effet ce qui a lieu d'ordinaire, mais, selon nous, on peut aussi reproduire incomplètement dans la conscience l'élément *pénible* du mal de dents. Pour cela il faut employer un procédé indirect, et ce procédé consiste à évoquer d'abord les images des réactions motrices qui accompagnent ou suivent le mal de dents. Je fais l'expérience :

« Je fixe fortement ma pensée sur une des molaires de droite, je localise d'avance la douleur que je vais essayer d'évoquer ; puis j'attends. Ce qui se renouvelle d'abord, c'est un certain état vague et général de la conscience qui est commun à toutes les sensations pénibles et qui doit correspondre à la réaction générale provoquée par la douleur. Puis cette réaction se précise à mesure que je fixe la douleur sur la dent. A la longue je sens un afflux plus grand du sang dans la gencive, et même ses battements. Puis je me représente un certain mouvement qui s'accomplit d'un point à un autre de la dent ou de la gencive, comme quand quelque chose de lancinant traverse de part en part un organe ; c'est le *trajet* de la douleur. Je me réprésente aussi la réaction motrice occasionnée par le mal, le grincement de dents, la convulsion de la mâchoire, le mouvement même des lèvres, dont les commissures se relèvent, etc. Enfin, si je pense fortement toutes ces circonstances, je finis par sentir d'une manière plus ou moins sourde le rudiment même de l'élancement. Dans une expérience que je viens de faire, j'ai provoqué un réel mal de dents dans une molaire qui y est d'ailleurs sujette. J'ai senti la chaleur, le battement du sang, le mouvement qui traverse de part en part comme un trait, enfin un léger élancement douloureux, à tel point que je me suis demandé si j'avais découvert un mal de dents sourd qui préexistait ou si j'avais moi-même réveillé la douleur endormie. Je retire de l'expérience un agacement général des dents et une impulsion à passer ma langue sur les gencives.

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.

PENSÉES D'AUTOMNE

Le beau temps n'est plus ; les oiseaux s'en vont,
Riches de leurs ailes.
Le vent gémira ; les toits fumeront ;
Loin, les hirondelles
Inaugureront
Des saisons nouvelles.

La jeunesse fuit, la vieillesse vient,
L'eau coule des sources ;
Tout vit en courant !... Et, nul ne prévient
Où sont les ressources
Que le temps détient,
Pour prix de ces courses.

La bise a soufflé, des froids sont venus :
Tout se pelotonne.
Que d'êtres sans feu, que d'enfants tout nus,
Que le Sort rançonne.
Pauvres, méconnus,
L'hiver les moissonne !

En la terre inerte, allant sans regret,
Ils n'ont plus d'envie.
Ils ont peu compris l'émouvant secret :
La loi de survie,
Qui, du corps muet,
Fait poindre la vie.

Que notre âme encor verra d'autres jours,
Quoiqu'ici tout passe.
Que Beau, Bien et Mal, chacun suit son cours,
Mais... tout fil se casse.
Que, pour maints séjours,
L'Esprit se déplace.

Nos jardins fleuris, un jour, sont fauchés.
La feuille tremblante,
Pour nourrir le sol des arbres penchés,
Tombe molle et lente.
Aux troncs écorchés,
La plaie est béante.

Tout chanta la vie et tout semble mort !...
Mais un long murmure,
Qui lutte en geignant, quand le froid nous mord,
Dit que la Nature
Est riche en ressort :
Que seule elle dure.

En son lourd travail aux terres du Ciel,
De la grande *Cause*
De cet Univers, l'agent éternel,
Elle décompose ;
Puis, à son appel,
Renaît chaque chose.

Et tout évolue, où le Passé gît.
Ce qu'on voit s'éteindre,
Doucement s'endort. Un principe agit,
Qu'on ne peut dépeindre ;
Mais, tout il régit :
Nul ne peut l'enfreindre.

De beaux jours luiront ; viendront les oiseaux
Qui nous sont fidèles.
Tout rechantera : les fleurs, les ruisseaux
Et les hirondelles.
Et, de nids bien chauds,
Sortiront des ailes !...

MME CORNÉLIE.

Toulouse, novembre 1903.

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE
à la Mémoire d'ALLAN-KARDEC

Le Bureau Fédéral	34 fr. »
M. Bachelot	5 »
M. Besson	0 fr. 50
TOTAL	39 fr. 50

Nous comptons sur le bon vouloir de tous les spirites ou spiritualistes modernes, pour nous permettre, par leur obole, d'élever à la mémoire du Maître un buste de nature à rappeler à tous ses mérites, ses bienfaits.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

20 avril Anonyme	1 fr. »
23 — Mme Barudio	2 »
TOTAL	3 fr. »

(1) ALFRED FOUILLÉE, *La psychologie des idées-forces*, p. 201.

Le Gérant : A. BOUVIER.

10-5-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 325. 10 Centimes. 1er-15 JUIN 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDEPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ — RAISON — JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE — SAGESSE — AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LES RAYONS N ET LA MAGIE

Les faits qui semblaient jadis surnaturels à nos aïeux ne paraissaient tels qu'à cause de l'ignorance de ceux qui pouvaient les remarquer et les relater. Des observations primitives et des théories mystiques se sont peu à peu dégagées les sciences actuelles, en rejetant un encombrant résidu de superstitions.

Trop souvent, cependant, les représentants de la science officielle se sont empressés de rejeter de prétendues superstitions, sans se préoccuper suffisamment de chercher si ces croyances n'étaient pas l'expression plus ou moins mythique de phénomènes réels. Cet empressement exagéré s'explique par la tendance qu'ont la plupart des hommes à nier les faits quelque peu douteux qui seraient en contradiction avec leurs théories, de peur de voir s'écrouler le pauvre édifice de leurs spéculations. On oublie trop souvent qu'une théorie n'est généralement pas absolue ; qu'elle a seulement une existence éphémère ; que, si elle n'est pas détruite aujourd'hui par la constatation d'un fait, elle le sera demain par la constatation d'un autre fait. Une théorie n'est, en effet, le plus souvent, qu'une hypothèse qui lie divers faits révélés par la méthode analytique, qui permettra peut-être d'en mettre de nouveaux en évidence, mais qui devra être remplacée par une autre, dès qu'il faudra faire entrer dans le faisceau déjà formé un nouveau fait bien constaté pour lequel une place n'aura pas été réservée. Dans beaucoup de cas cet empressement peut aussi s'excuser par la complexité et l'obscurité des notions que nous ont laissées nos aïeux, complexité et obscurité qui proviennent de ce que les observations scientifiques étaient transmises sous deux formes, l'une mythologique ou exotérique à l'usage du peuple, l'autre occulte ou ésotérique à l'usage des initiés. Comme l'ont bien fait remarquer Corre et Laurent : « Très réels, malgré, les incrédules, les faits anciens ne demandent, pour prendre place dans la science, que des observations attentives et précises, base d'une explication sérieuse, moins commode assurément que le surnaturel, mais qui dépossèdera peu à peu celui-ci de son domaine (1). »

Lorsque nous retrouvons un phénomène admis comme réel dans les traditions populaires et dans les vestiges d'enseignement ésotérique que nous transmet l'occultisme, nous avons de grandes chances de pouvoir vérifier un jour ou l'autre la possibilité de ce phénomène et nous pouvons utiliser les renseignements que nous fournissent les sciences occultes. Malgré ses expressions qui peuvent sembler étranges aux profanes, l'occultisme est en effet exclusivement rationaliste et applique à toutes les connaissances cette double formule : « Le hasard n'existe pas ; le surnaturel n'existe pas. »

Depuis quelques années, diverses découvertes, en particulier celles des rayons X, de la télégraphie sans fil, de la radio-activité, des rayons N, sont venues transformer un certain nombre des théories de la science officielle et en même temps justifier des théories et expliquer des phénomènes qui étaient considérés jusqu'à ce jour comme relevant des sciences occultes.

La découverte des rayons N par le professeur Blondlot, de Nancy, doit ouvrir les portes de la science officielle à un certain nombre de faits et de théories que beaucoup de savants rejetaient encore il y a quelques jours avec mépris dans le domaine incertain de l'occulte.

Ces rayons N sont des radiations produites par les sources de lumière les plus diverses ; ils peuvent s'emmagasiner dans certains corps tels que l'or, l'argent, le fer, le silex, qui deviennent ensuite de nouveaux centres d'émission de ces rayons ; ils ne peuvent s'emmagasiner dans certains corps tels que l'aluminium et le bois. Ils sont encore produits par les ferments solubles au moment où ces ferments agissent sur les matières qu'ils transforment, et par tous les êtres vivants tant du règne végétal que du règne animal.

M. Charpentier a montré que ces rayons sont produits par l'homme au niveau des muscles, des nerfs et des centres nerveux en activité. L'émission est même plus ou moins intense au niveau de telle ou telle localisation cérébrale, suivant la fonction qui entre en jeu ; ainsi, pendant que parle le sujet en observation, les radiations se produisent avec plus d'intensité au niveau de la région du crâne, qui correspond à la circonvolution de Broca, centre du langage articulé.

Ces rayons accroissent l'éclat d'une étincelle électrique, rendent

(1) CORRE et LAURENT, La Suggestion dans l'histoire. *Revue scientifique*, 16 septembre 1893.

lumineux des écrans enduits de substances fluorescentes ; ils sont polarisables et réfrangibles et suivent les lois de la réflexion ; ils traversent certains corps opaques à la lumière, mais n'impressionnent pas les plaques photographiques. Ils présentent des longueurs d'ondes différentes et sont par conséquent inégalement réfrangibles. Ils sont transmis à distance et par rayonnement direct et par l'intermédiaire d'un fil métallique.

Nous avons déjà dit que cette nouvelle forme d'énergie était emmagasinée par certains corps et ne l'était pas par d'autres, si bien que les corps inorganiques peuvent se diviser en deux catégories, ceux qui accumulent les rayons N et ceux qui ne les accumulent pas. Il est bon de se rappeler que d'après les magnétiseurs tous les corps inorganiques peuvent présenter un état magnétique positif ou négatif et que le fluide humain peut être emmagasiné par différents corps et en particulier par le silex. Une croyance analogue se retrouve d'ailleurs dans les plus vieilles théories médicales des Chinois, pour lesquels tel ou tel médicament est de nature chaude ou froide, active ou passive, sèche ou humide, mâle ou femelle, ou plus exactement relève surtout de l'un des deux grands principes de toutes choses, de YANG (principe positif) ou YN (principe négatif) (1).

Les magnétiseurs et les occultistes doivent triompher en voyant l'existence des rayons N admise dans la science officielle. Les premiers ne manqueront pas de faire remarquer que le fameux baquet de Mesmer contenait de la limaille de fer et du verre pilé, corps qui emmagasinent puis émettent les nouvelles radiations ; ils diront sans doute que, par l'intermédiaire de ce baquet et des tiges de fer qui y plongeaient, les malades émiettaient ou recevaient de la force neurique de telle façon que chacun d'eux se trouvait impressionné et modifié par ses voisins : les groupes qui s'occupaient de magnétisme animal auraient donc bien mérité leur nom de *sociétés de l'harmonie*. Quoi qu'il en soit, rappelons, avant qu'elles ne soient confirmées ou infirmées par de nouvelles expériences, quelques-unes des doctrines des magnétiseurs et des occultistes.

Certains corps minéraux cristallisés tels que le spath d'Islande, présenteraient une activité magnétique positive dans l'une de leurs moitiés, négative dans l'autre.

Les plantes présenteraient une activité magnétique opposée au niveau de leur racine et au niveau de leur tige.

Les êtres du règne animal et en particulier les hommes seraient « polarisés » : la moitié droite du corps présenterait une activité magnétique opposée à celle de la moitié gauche. En dehors de la visibilité directe des effluves humains, dont nous aurons à parler plus loin à propos des recherches de Rochas et du docteur Luys, on invoque divers arguments pour démontrer cette polarité ; si vous faites étendre à une personne les deux mains, la paume en haut, et si vous imposez vos mains à 5 centimètres de distance au-dessus de celles de votre sujet, d'abord de façon à ce que les mains de nom contraire se trouvent face à face, puis, en croisant les avant-bras de façon à ce que les mains de même nom se trouvent face à face, vous éprouvez dans un cas une sensation de courant chaud. Si vous endormez un sujet par imposition de la main droite sur le front, il vous suffit la plupart du temps de pratiquer ensuite l'imposition de la main gauche pour le réveiller. De nouvelles recherches permettront de voir s'il n'y a là qu'un effet de suggestion, comme on l'a objecté.

Les partisans du magnétisme animal pourront peut-être justifier, grâce à la nouvelle découverte, la pratique des passes et l'usage des objets magnétisés, puisque des rayons N sont émis par le corps humain et emmagasinés par certains corps. En ce moment, pour multiplier les expériences avec de faibles quantités de radium, on se sert d'eau rendue radio-active par l'absorption des rayons de radium ; l'eau et les amulettes magnétisées n'auraient-elles pas une efficacité analogue ? N'auraient-elles pas emmagasiné le fluide ou plus exactement les rayons humains du magnétiseur ?

La nouvelle découverte sera peut-être encore plus intéressante pour les occultistes. Déjà Paul Adam a fait, dans *le Journal*, des rapprochements entre les auréoles dont on s'est plu à entourer la tête des saints de diverses religions et les rayons N qui émanent du cerveau en activité ; il a même fait remarquer que les cornes lumineuses avec lesquelles on représente Moïse, au moment où il est censé transmettre à son peuple la parole divine, semblent implantées dans le crâne au niveau de la circonvolution qui constitue, généralement à gauche, le centre de la parole. On verra probablement se justifier les théories de la magie sur la transmission de la pensée à distance, soit directement par émanations des rayons humains, soit indirectement, par l'intermédiaire de ces rayons emmagasinés dans des objets.

Dans les envoûtements de haine ou d'amour, les sorciers pratiquaient la *charge* contre leurs victimes, au moyen de substances capables d'emmagasiner les radiations humaines ; ils croyaient renforcer leur maléfice en sacrifiant des animaux et en se servant de substances telles que le sang, le sperme, la graisse, qui ont peut-être aussi la propriété de dégager cette nouvelle forme d'énergie. Les occultistes admettent que des corps, tels que des pierres qui ont emmagasiné la force neurique, peuvent en être rapidement privés par le feu ; il serait curieux de constater s'il se passe un phénomène analogue pour les corps qui ont emmagasiné les rayons N.

La nouvelle découverte, à laquelle semblent beaucoup s'intéresser savants et profanes, n'a pas étonné ceux qui se sont livrés à l'étude des sciences occultes ; il y a longtemps que ces derniers connaissent l'existence des radiations humaines, qui semblent comprendre les rayons N et probablement aussi d'autres radiations dont l'existence n'est peut-être pas encore suffisamment démontrée :

En 1846, plusieurs savants, et en particulier Arago, avaient observé Angélique Cottin, de Bouvigny (Orne), qui présenta pendant quelque temps la propriété d'exercer une action soit attractive, soit répulsive sur les objets qui l'entouraient.

En 1850, le docteur Pineau constatait des phénomènes analogues chez Honorine Séguin.

De Reichenbach avait étudié sous le nom de lumière odique une lueur qu'il avait cru observer à la pointe des doigts.

En 1868, Bailly soutenait, dans une thèse, l'existence d'une force neurique rayonnante et, en 1887, Barety, de Nice, étudiait les propriétés de cette force (1).

En 1887, dans son livre *les Forces non définies*, de Rochas affirmait, après Reichenbach et d'autres auteurs, la polarité magnétique du corps humain et l'existence réelle d'effluves se dégageant de ce corps ; il complétait son étude, en 1895, dans *Extériorisation de la sensibilité*. Certains sujets, les *sensitifs*, qui pourraient distinguer dans l'obscurité les deux pôles d'un aimant, grâce à des rayons qu'ils voient s'en dégager et qu'ils déclarent rouges au niveau d'un pôle et bleus au niveau de l'autre, prétendent voir des effluves analogues se dégager du corps humain, bleus à gauche, rouges à droite ; ils distinguent par des différences de coloration de même nature les deux parties symétriques d'un cristal ou les deux extrémités, tige et racine, d'un végétal.

En 1893, le docteur Luys publiait dans les *Annales de psychiatrie* une étude sur la visibilité directe des effluves cérébraux.

En 1896, M. Narkievicz Iodko, de Nad-Niemen, pense avoir démontré, grâce à ses procédés « électro-biographiques », que la force nerveuse peut s'extérioriser ou tout au moins qu'un homme possède un champ magnétique réel. Cet expérimentateur a, en effet,

(1) Docteur JULES REGNAULT, *Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites*, p. 23. Challamel, éditeur, Paris, 1902.

(1) BARETY, *Des propriétés d'une force particulière du corps humain (force nerveuse rayonnante), connue vulgairement sous le nom de magnétisme animal*. Paris, 1887.

observé sur ses photographies de doigts d'individus, des radiations variables avec l'état de santé de ces individus, mais toujours très nettes. Il n'a observé de radiations analogues qu'autour des aimants (1).

M. le docteur Baraduc a fait aussi quelques expériences dans lesquelles il a vu la force nerveuse ou force vitale extériorisée impressionner des plaques photographiques.

De nombreuses objections ont été faites à ces dernières expériences, en particulier par Gebhart dans la *Revue scientifique*.

Cependant tous ceux qui étudiaient d'une façon suivie les phénomènes psycho-physiologiques, désignés jusqu'à ce jour sous le nom de phénomènes occultes, et en particulier la suggestion à distance, étaient fatalement amenés à admettre l'existence d'une force neurique rayonnante et d'une espèce de champ magnétique humain.

« Autour de chaque homme, comme autour de chaque aimant, il doit exister un champ magnétique ; ce serait là une sorte d'atmosphère nerveuse que l'homme emporterait avec lui partout ; chaque personne serait influencée par tout objet ou toute autre personne qui se trouverait assez près d'elle pour modifier son champ magnétique ; c'est par une telle modification que s'expliqueraient la sympathie ou l'antipathie de telle personne pour telle ou telle autre personne (2). »

Pour démontrer la probabilité de l'existence d'un champ magnétique autour de chaque homme, on pouvait invoquer différents faits :

Un hystérique est paralysé du côté droit ; on approche de lui, *à son insu*, un aimant, et la paralysie est transférée du côté gauche.

On suggère à un individu hypnotisé d'accomplir tels ou tels actes en se servant de son *bras droit* ; si on le laisse agir, il accomplit bien la suggestion ; mais si on approche de lui un aimant, il y a transfert ; il accomplit la suggestion en se servant de son *bras gauche*. La modification qui se produit ici, dans la répartition de l'influx nerveux, n'est-elle pas analogue à la modification que produirait un aimant dans un champ magnétique quelconque ?

On pouvait aussi invoquer comme argument le transfert d'une maladie d'une personne à une autre personne : « Il se présente un jour, à la consultation du docteur Charcot, à la Salpétrière, une jeune fille qui venait des environs de Paris et qui n'était jamais entrée dans l'hospice. M. Charcot l'examine et porte le diagnostic d'hémiplégie hystérique. Séance tenante, on la fait asseoir sur une chaise et on dissimule sa présence au moyen d'un écran ; puis on va chercher dans la salle des malades une hystérique hypnotisable. On la place derrière l'écran de telle façon qu'il lui soit impossible de savoir quelle est la personne assise de l'autre côté de l'écran, et on l'hypnotise. Au bout d'une minute, la malade hypnotisée était hémiplégique à son tour. Notons, d'autre part, que cette expérience a été répétée plusieurs jours de suite et que la malade, au bout de quatre jours, a été débarrassée complètement de l'hémiplégie dont elle était atteinte depuis plus d'un an (3).

Ne dirait-on pas avec juste raison qu'il se produit dans ces faits une sorte de phénomène d'induction ?

Et si le champ magnétique d'un sujet est impressionné par un aimant ou par un autre sujet, il réagit aussi sur les objets environnants et en particulier sur les aimants, ainsi que l'a observé le docteur Luys, il y a une dizaine d'années, dans ses expériences sur les couronnes aimantées ; la couronne était placée pendant quelques minutes sur la tête d'un malade présentant des troubles nerveux, puis transportée sur la tête d'un sujet hypnotique en léthargie ; ce sujet présentait alors les mêmes troubles que le malade. « Des états cérébraux extra-physiologiques, des troubles encéphaliques variés tels que vertiges, étourdissements, sensation d'épuisement, de dépression générale, des terreurs vagues, liées à la neurasthénie, peuvent être ainsi *dérivés* à l'aide de couronnes magnétiques et transférés sur des sujets en état hypnotique (1). » Les états psychiques étaient transférés de la même façon.

Aussi, après avoir analysé ces études, pouvions-nous écrire, il y a déjà quelques années, dans notre travail *la Sorcellerie* (2) : « La couronne aimantée *emmagasinerait* donc les vibrations cérébrales du malade ; elle pourrait être influencée par un homme, comme elle le serait par un champ magnétique puissant. » Et nous pouvions conclure, en rapprochant ce phénomène d'autres faits analogues et surtout de plusieurs observations de suggestions à distance, dont quelques-unes personnelles, à l'existence d'une force neurique rayonnante.

Ces diverses expériences ont une grande importance pour expliquer l'action qu'on attribue aux fakirs et aux sorciers. « Il ne faut pas oublier, ajoutions-nous, que le sorcier, homme généralement très nerveux, doit se représenter d'un façon très vive l'effet qu'il veut produire (hallucination d'un ennemi, guérison d'un malade) ; il se sert très souvent de charmes, dans lesquels entrent de la poudre d'aimant et autres ingrédients ; il pourrait se faire ainsi que le charme qu'il place près de son ennemi, que l'amulette qu'il remet au malade, seraient chargés de sa suggestion. L'on comprendrait aussi quelle action réelle aurait une amulette chargée de la suggestion de nombreux opérateurs ou de nombreux croyants. Il faudrait pouvoir vérifier *directement* l'existence d'un champ magnétique humain... »

Cette vérification, que nous souhaitons, se trouve faite par la découverte de M. Charpentier.

Les rayons N ne constituent sans doute qu'une partie des radiations émises par le corps humain ; ils ne peuvent être identifiés avec les radiations étudiées par Narkievicz Iodko et par le docteur Baraduc, car ils n'impressionnent pas les plaques photographiques. Ils se rapprochent peut-être davantage des effluves cérébraux visibles entrevus par de Rochas et par le docteur Luys ; il ne faut pas oublier, en effet, que les milieux transparents de l'œil sont fluorescents et que les rayons N pourraient vraisemblablement produire, en traversant ces milieux, une fluorescence suffisante pour être perçue par une rétine très sensible.

De nouvelles études seront nécessaires pour éclairer cette question, et c'est dans l'espoir de les faciliter que nous avons rappelé, quelque étranges qu'elles puissent paraître, les principales recherches qui ont été faites sur ce sujet.

Cette courte étude nous permet déjà d'entrevoir quelques-uns des points les plus intéressants à élucider.

Il faudrait voir si la « polarité » existe pour les rayons N, c'est-à-dire si les radiations émises, après emmagasinement, par les cristaux et produites par les végétaux et les animaux, sont différentes au niveau des deux moitiés symétriques d'un cristal, au niveau de la tige et de la racine d'une plante, au niveau du côté droit et du côté gauche d'un animal ou d'un homme.

Il faudrait chercher si ces radiations sont produites par le sang frais, par le sang menstruel, par le sperme, si elles sont emmagasinées par la graisse, car ces éléments se retrouvent dans les pratiques de la magie et dans les cérémonies de la plupart des religions ; si les objets qui ont emmagasiné ces radiations s'en trouvent déchargés, lorsqu'on les a plongés dans de la cire ou lorsqu'on les a traités par le feu, car ce sont là les moyens qu'emploient les magistes pour priver un objet du fluide magnétique humain ou du charme

(1) *Journal de Magnétisme*, mars 1896.

(2) Docteur J. REGNAULT, *La Sorcellerie*, p. 255.

(3) PAUL RICHER et GILLES DE LA TOURETTE, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. (Déchambre-Lereboullet), Paris, 1889. — Article « Hypnotisme ».

(1) Docteur J. LUYS, De l'action des couronnes aimantées dans le traitement des maladies mentales et nerveuses. — *Annales de psychiatrie et d'hypnologie*, 1893.

(2) Docteur J. REGNAULT, *La Sorcellerie (ses rapports avec les sciences biologiques)*. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1897.

dont il serait chargé : ce sont ces moyens qu'employaient encore, en 1896, divers occultistes, et en particulier Papus et l'abbé Schnebelin, pour *décharger* des pierres magnétisées ou charmées recueillies dans la fameuse « maison hantée » de Valence-en-Brie.

Il serait bon de voir si les femmes n'émettent pas des radiations en plus grande abondance au moment de leurs règles ; dans beaucoup de pays on attribue aux femmes des actions à distance plus ou moins étranges, qu'elles produiraient seulement pendant cette période : on croit qu'elles troublent la production de fermentations ou d'émulsions ; on croit dans le peuple qu'elles ne peuvent préparer une mayonnaise ou un ayoli sans les faire « tourner ». Dans les Indes et en Chine, il leur est interdit d'entrer dans la chambre d'un varioleux, parce que leur seule présence pourrait modifier l'éruption au point de rendre les cicatrices plus apparentes. Le docteur Laurent a étudié, dans les *Annales des sciences psychiques*, il y a quelques années, une série de phénomènes étranges produits par des femmes dans ces conditions. On nous avait même dit que les fabricants de produits photographiques étaient obligés d'interdire aux femmes, pendant la période des règles, l'entrée des chambres où se font les émulsions de gélatino-bromure d'argent, pour que les plaques photographiques soient parfaites; c'est une légende, ainsi que nous l'ont appris MM. Lumière, auxquels nous avions demandé des renseignements à ce sujet.

Pour les différentes variétés de radiations humaines découvertes ou à découvrir, il sera nécessaire de chercher quelle est leur action sur les corps inorganiques, sur les réactions chimiques et surtout sur les plaques photographiques, car, dans les expériences de Baraduc et dans de nombreuses séances de spiritisme, on a vu des plaques photographiques impressionnées. Il faudra voir si elles agissent sur les courants électriques, les champs magnétiques, les rayons X et les autres radiations déjà connues ; si elles modifient la germination et la croissance des plantes, ainsi que le prétendent les fakirs ; si elles ont une action générale sur les animaux et sur l'homme ; si elles ont enfin une action locale sur les organes ou les tissus organiques. Cette dernière action contribuerait à expliquer l'efficacité des passes et des effleurements dans le traitement de certaines affections et en particulier des plaies et des ulcères.

Les rayons N augmentent bien l'intensité d'une étincelle électrique, c'est même cette propriété qui les a fait découvrir ; il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'ils accélèrent également l'action d'autres forces.

Les occultistes trouveraient là une sorte de justification de la magie, dont la définition est « l'application de la volonté dynamisée à l'évolution rapide des forces de la nature ».

Docteur JULES REGNAULT.

(Extrait de la *Revue*, ancienne *Revue des Revues*.)

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

LES STIGMATES DES MYSTIQUES

Saint François d'Assise est le premier, en Europe, qui présenta le phénomène des stigmates. Après un jeûne de 40 jours, raconte saint Bonaventure, il vit un séraphin crucifié, qui perça ses pieds, ses mains, son côté droit et imprima ainsi sur son corps les stigmates de la passion. Depuis cette époque un grand nombre d'extatiques reproduisirent des faits semblables, qui sont relatés par les écrivains religieux ; mais nous préférons nous servir des travaux des savants qui ont étudié cette question, car ils ont cet avantage d'être dégagés de toute influence de milieu, de tout enthousiasme confessionnel et de présenter les faits avec une parfaite impartialité.

Citons particulièrement l'histoire de Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine, qui a été étudiée par une commission nommée par l'Académie de Médecine de Belgique. M. Warlomont, un des enquêteurs, a publié un travail, auquel nous allons emprunter les détails qui suivent (1) :

Pendant cinq mois, MM. Mascart et Warlomont étudièrent Louise Lateau, âgée à cette époque de 24 ans. Depuis son enfance, elle s'était adonnée d'une manière constante aux pratiques religieuses.

« Elle avait une dévotion spéciale pour les douleurs du Golgotha. Longtemps avant sa première communion, qu'elle fit à l'âge de onze ans, elle savait méditer sur les grands mystères, bien qu'elle n'eût appris de personne la méthode de la méditation. Toute petite, elle aimait à répéter les doux noms de Jésus et de Marie; elle avait une grande dévotion pour la passion du Sauveur, faisait souvent le chemin de la Croix, assistait assidûment à la sainte Messe, et disait depuis longtemps son chapelet chaque jour. »

Dans la nuit du 15 avril 1868, elle tomba en un état d'extase et ne cessa de prêcher sur un ton pieux. Elle vit la Sainte Vierge et plusieurs saints. Cet état dura jusqu'au 21. C'est alors que se montrèrent les stigmates. Le sang coula du côté gauche le vendredi 24 ; il coula du même côté ainsi que des pieds, le vendredi suivant ; la semaine qui suivit, il en fut de même pour la paume des mains. Enfin, chaque vendredi, ces hémorragies continuèrent à se produire jusqu'au 25 septembre, époque à laquelle, pour la première fois, le sang coula pareillement au front.

L'accès, comme on l'a appelé, dura d'abord sept ou huit heures ; mais, à l'époque où la commission observait, il durait seulement deux heures et demie. Tant qu'il persistait, Louise Lateau « devenait insensible aux excitations extérieures ; elle semblait assister au drame du Golgotha et révélait, par des attitudes significatives, les émotions dont son âme était affectée ».

Le rapport des commissaires part du 18 septembre 1874. La première opération que fit M. Warlomont fut d'enlever doucement le sang desséché qui se trouvait sur le front, et d'examiner la peau à la loupe. *Il n'y découvrit aucune égratignure*; il y vit seulement quelques points bruns qui semblaient être des parcelles de sang coagulé. La peau, après avoir été lavée, fut luisante et claire tout le reste du jour. Aux mains, il y avait des taches sanguinolentes ; mais le sang coulait alors d'une manière si continue qu'il fut difficile de voir le fond de la plaie. Examinées à la loupe, les papilles de la peau étaient rouges, gonflées et ressemblaient à des bourgeons charnus. Les pieds ne furent pas examinés avec le même soin ; le côté ne le fut pas du tout. Sur l'épaule droite, il y avait une plaie qui présentait quelques gouttes de sérum très légèrement teintées de sang.

Un prêtre vint apporter la communion ; Louise Lateau, s'agenouillant sur le sol en pierre, les yeux fermés, croisa ses mains sur lesquelles on étendit le drap de communion. Elle entra alors dans une phase extatique d'hypnotisme. Immobile, elle ressemblait à une statue de marbre; elle avait les yeux fermés. En écartant les paupières, on trouva que les pupilles étaient largement dilatées, fixes, et insensibles à la lumière. On toucha le pourtour des plaies ; ces parties, qui précédemment étaient sensibles et douloureuses, *ne donnaient plus le moindre indice de souffrance*. En réalité, il y avait partout une anesthésie (insensibilité) complète, sauf à la cornée qui était légèrement sensible. Le pouls, qui d'abord était à 120, tomba à 100 pulsations. Quand Louise Lateau reprit connaissance, elle parut sortir d'un profond sommeil. Le sang continuait de suinter des

(1) Voir le numéro d'octobre, p. 193, et les suiv. Nous sommes obligés de prier le lecteur de bien vouloir relire les articles précédents, car dans une étude de longue haleine qui paraît par fragments, la suite logique de la démonstration semble disparaître, masquée par les détails, cependant nécessaires, qui l'accompagnent.

(1) Docteur Warlomont, *Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine*. Bruxelles, 1873.

plaies. La sensibilité revint graduellement; le pouls remonta à 120. Le sang musculaire s'exerçait irrégulièrement. *Louise Lateau ne pouvait, sans regarder, savoir dans quelle position un membre était placé.*

Elle entra en extase à un moment prévu : deux heures de l'après-midi. Avant ce moment elle avait les pupilles légèrement contractées; ses paupières étaient presque closes, les yeux sans expression. Mais lorsque la crise extatique commença, les yeux ouverts et mornes se fixèrent en haut, dirigés vers la droite; les pupilles étaient dilatées *et presque insensibles à la lumière*. Pendant un couple d'heures, Louise Lateau fut presque insensible à ce qui se passait autour d'elle. C'était la première période. La seconde fut celle de la génuflexion, dans laquelle elle joignit les mains et resta pendant un certain temps dans l'attitude de la contemplation. Dans une troisième période elle se prosterna à terre, sans avoir de rigidité. Au bout d'un instant, elle fit un mouvement rapide, étendit les bras en forme de croix, et resta pendant une heure et demie dans la même attitude.

Pendant l'extase, un abondant flux de sang coula des stigmates; la peau était insensible. Le pouls tomba à 70 dans la troisième période, et fut à peine perceptible. La respiration devint très lente, et le murmure respiratoire faible. M. Crittchett assistait à l'un des examens de la commission. Son fils, M. C. A. Critchett, dit aux enquêteurs qu'il fut convaincu de l'authenticité du phénomène et l'attribue à des troubles de menstruation.

M. Warlomont construisit un appareil dans lequel il enferma la main droite pendant 20 heures avant l'apparition des plaies; il semble avoir pris tous les moyens propres à empêcher Louise Lateau de se toucher les mains: il avait aussi coupé les ongles très courts. Néanmoins l'hémorragie se produisit; le sang fut examiné au microscope. La conclusion à laquelle la commission arriva fut que, pour les extases et les stigmates, il fallait exclure l'idée de simulation. « Les stigmates et les extases sont réels. On peut les expliquer physiologiquement. »

M. P. Janet a été à même d'étudier à la Salpêtrière une extatique qui présentait également des stigmates, et en enfermant le pied de cette personne dans un appareil, il s'assura positivement que la stigmatisation est un fait incontestable (1).

Comment devons-nous juger ces faits ? Fidèles à la méthode scientifique, nous avons le devoir de ne pas multiplier les causes sans nécessité, et si nous trouvons chez le sujet lui-même les raisons qui expliquent le phénomène, il sera tout à fait inutile de faire appel à l'intervention d'une intelligence étrangère, angélique ou démoniaque, comme le font les théologiens.

Il est évident qu'il faut rechercher l'origine des stigmates dans les méditations des mystiques sur la passion. Ce point a été signalé par les écrivains religieux eux-mêmes, puisque saint François de Sales, à propos de saint François d'Assise, écrit (2) :

« L'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et les meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées en l'image présente, l'entendement recevait les espèces infiniment vives que l'imagination lui fournissait, enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté, pour se complaire et se conformer à la passion du bien-aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second crucifié. Or l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée ès endroits correspondants à ceux auxquels son amant les avait endurées. L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant de saint François jusqu'à l'extérieur et blessa le corps du même dard de douleurs duquel il avait blessé le cœur. »

Saint François ajoute à ces causes internes celle du séraphin qui darde des rayons ardents, mais cette action est accessoire, le rôle principal est donné à l'amour et à l'imagination. Nous connaissons bien aujourd'hui l'intensité que peut acquérir l'image mentale sous l'influence de l'attention subconsciente. Il n'est donc pas étonnant que chez une jeune fille comme Louise Lateau, de tempérament nerveux, hystérique, le groupe d'idées sur lequel son esprit se fixait sans cesse depuis des annnées ait pris une importance considérable dans la subconscience et se soit projeté, sous forme de dessins des stigmates, aux différents endroits du corps qui correspondent aux plaies du Christ sur la croix.

Nous avons constaté que l'idée hallucinatoire a une forme déterminée, — celle que lui impose la suggestion ou l'auto-suggestion — et nous ne serons pas trop surpris d'observer que, chez certains mystiques, les stigmates offrent, parfois, l'aspect des clous qui étaient enfoncés dans les pieds et dans les mains et qui résultent des changements produits sur les excroissances cellulaires de la peau, comme dans les cas de nœvi que nous étudierons plus loin. A cette concentration localisée de la pensée, succèdent des troubles vaso-moteurs, avec congestion des points compris dans le périmètre de l'image projetée. L'exsudation sanguine n'est pas non plus un fait miraculeux, puisque nous avons vu que Louis V..., dans ses crises, se donnait l'ordre de saigner à une heure déterminée, suivant certaines lignes, et que le phénomène se réalisait. Chez Louise Lateau, avec la répétition, non seulement il put se produire une transsudation passive du sang, mais encore l'irritation occasionnée devait inévitablement causer les rougeurs de la peau et favoriser beaucoup la tendance à l'hémorragie. En outre, l'état d'extase dut contribuer à accentuer la détermination de l'afflux sanguin vers les parties affectées, non seulement à cause de ces effets particuliers qui surviennent dans la circulation des hypnotiques, comme Braid l'a démontré, mais aussi en vertu de l'association d'idées qui s'établit dans l'esprit de Louise Lateau entre cet état et les stigmates. Le vendredi, jour où les phénomènes se produisaient, peut être considéré comme un point de repère qui ramenait automatiquement la série des phénomènes psycho-physiologiques de l'extase et des stigmates.

Cette interprétation naturelle de ces phénomènes nous semble plus logique que celle qui met en cause des êtres spirituels qui auraient pour mission de martyriser de pauvres victimes innocentes, dont l'âme pure, consumée d'amour, ne mérite en aucune manière ces tourments.

Que penser de ces soi-disants séraphins qui perceraient d'un trait ardent le corps des saints pour y produire des plaies accompagnées de souffrances intolérables ? Ce ne seraient plus des créatures angéliques, miroirs de toutes les vertus, mais des tortionnaires infligeant des supplices pour la plus grande gloire d'un Dieu que l'on nous dit bon et miséricordieux. La raison et le sentiment protestent contre ces cruelles imaginations théologiques d'un autre âge, et la science rend service à l'idée de justice en nous débarrassant de cette conception barbare d'un Dieu qui verrait avec délices les tortures des meilleurs parmi ses enfants.

LES NŒVI

On sait que pendant la grossesse beaucoup de femmes sont prises de désirs obsédants, parfois bizarres et même extravagants. C'est une très vieille croyance populaire que, si cette envie n'est point satisfaite, l'enfant portera sur la peau, sous forme de tache ou de tumeur, l'empreinte ineffaçable de l'objet convoité par la mère: fraise, cerise, framboise, vin, café, etc. On appelle nœvi, ou vulgairement envies, ces marques de naissance. Avant d'entrer dans la discussion, citons comme exemples quelques-uns de ces faits d'après

(1) P. Janet, Une extatique. *Bulletin de l'Institut psychologique*, juillet, août, septembre 1901.

(2) Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, I. VI, ch. 20 (cité par M. Janet).

Carl du Prel, dont nous empruntons le résumé à M. Sage (1) :

« L'imagination d'une femme enceinte est si puissante, dit Paracelse, qu'elle peut transformer de bien des manières le fruit que cette femme porte dans ses entrailles. » Van Helmont, de son côté, s'exprime ainsi : « Une femme enceinte qui a envie d'une cerise peut faire qu'il en vienne une à l'endroit du corps du fœtus correspondant à celui de son propre corps où elle a porté sa main pendant qu'elle avait l'envie. Je dis une véritable cerise de chair, qui deviendra verte, jaune ou rouge, suivant les saisons, aux époques où les véritables cerises prennent ces couleurs sur les arbres. Si l'homme qui porte la marque de naissance habite l'Espagne, la cerise de chair deviendra rouge plutôt que s'il habite la Hollande. »

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.

POUR ET CONTRE

(Suite et fin).

Les ondes qui se produisent nous avertissent que l'univers est envahi par des êtres de notre espèce, de même que les bruits de la nature, en parvenant à votre ouïe, vous apprennent que le milieu dans lequel vous vivez subsiste dans chaque partie du globe.

Nous percevons les agglomérations, les multitudes de pensées qui, en effleurant les nôtres, les vivifient et leur donnent plus de puissance et d'harmonie.

Songez que le médium attire le moteur qui met en action le développement des idées complexes se réflétant dans sa personne.

Du choc des idées jaillit la lumière : il faut donc que votre pensée, comme un fluide, communique avec la mienne. Il ne serait pas de mon pouvoir de vous exposer un système, ni même de vous faire approfondir les mystères de l'Au-delà. Je suis près de vous, j'attends le moment propice pour faire naître l'idée en la faisant concorder souvent avec une banalité, ou qui paraîtra telle à un esprit peu observateur. La nature est tellement bizarre dans ses lois que, malgré nous, nous sommes plus que discrets et ne pouvons dépasser des limites qui nous sont assignées par notre propre force morale. Je voudrais vous faire pénétrer plus avant dans les régions de l'Esprit éternel et je parais avare alors que je voudrais être prodigue. Songez à la barrière qui nous sépare.

Nous ne voulons pas frapper trop vivement les intelligences, même les mieux préparées. L'humanité doit rester terrestre; chaque parcelle intelligente est utile et il ne faut pas trop distraire l'homme de la tâche qu'il a à accomplir sur terre : l'inconnu est trop attractif.

Nous avons besoin qu'on croie en nous. Mais il nous suffit qu'une pensée soit de temps en temps dirigée vers nous : aller au delà serait reculer et détruire les efforts antérieurs pour le but vers lequel nous conduisons l'humanité.

Ce fut notre dernière séance; depuis ce jour-là, le médium a pris en vain le crayon : nous n'avons plus rien obtenu.

Mme G... ne se souvient de rien de ce qu'elle a écrit, si ce n'est au même degré de tout ce qu'elle peut avoir lu. Par contre j'ai une faculté de mémoire très grande pour ce que je compose personnellement, et je récite souvent très exactement mes écrits personnels anciens, ou ces mêmes communications pour les avoir recopiées. Cependant le style de ces compositions est plus coulant, et généralement la tournure est plus heureuse que celle que je pourrais donner à mes écrits.

On y remarque aussi beaucoup d'expressions en *ante*, semblant résulter de ce que le médium a lu jadis son Fénelon.

Il est visible aussi que, dans des cas, la rédaction a été un peu ampoulée par l'influence directe du médium.

(1) Sage, *la Zone Frontière*, p. 128 et suiv. Voir également Liébault, *le Sommeil et les états analogues*.

Mme D..., une parente qui a assisté à une partie des séances, tourne bien ses lettres dans les choses banales, mais ne pourrait plus de ces choses d'une matière active, le médium cessa de faire des essais. A mon second retour, en avril 1890, nous voulûmes reprendre nos essais, mais inutilement. L'impression particulière et indéfinissable de *possession* qu'éprouvait le médium précédemment ne se faisait plus sentir; si je lui donnais un sujet à traiter, le médium ne trouvait rien sans effort de pensée, et c'était sa pensée seule qui ressortait, banale, terne, n'ayant plus aucune analogie avec ce qui précède.

Depuis, j'ai pris connaissance de divers ouvrages : *Magie pratique*, de M. Jules Lermina; *Analyse des choses*, de M. Paul Gibier; j'y ai retrouvé des assertions en tout conformes à des choses qui nous avaient été communiquées, entre autres : que la notion du temps échappe aux Esprits, assertion que nous n'avions ni lue, ni entrevue avant cette communication.

En 1890, j'achetai le livre de Flammarion, *Uranie*, que Mme G... n'a lu qu'en 1891 ; on y trouvera des idées absolument semblables à celles que j'ai émises sur la transmission des idées à travers l'espace et que j'ai déduites de mes expériences et de nos communications. Quelqu'un qui comparerait ces écrits médianimiques à ces divers ouvrages serait porté à croire que Mme G... les avait lus antérieurement.

Les phénomènes psychiques donnent bien, en des lieux éloignés, des assertions identiques, par des médiums qui ne se sont jamais connus; ce qui tendrait à démontrer qu'à travers maintes déclarations contradictoires, du moins en apparence, il y a une certaine unité d'action de la puissance occulte intelligente.

En 1890, j'ai lu l'ouvrage du docteur Antoine Cros *le Problème*, où j'ai trouvé encore des concordances étonnantes entre les idées de cet auteur et celles de notre philosophe inconnu, entre autres : que l'homme se créait lui-même ses paradis et devient ce à quoi il a aspiré, ce que notre inconnu a traduit sous diverses formes et notamment par celle-ci :

Rêvez, rêvez toujours, vous serez toujours les maîtres de vos destinées (?).

Mais je ferai remarquer encore que, dans bien des cas, la création spontanée d'une même idée dans divers cerveaux peut découler de la loi simple de causalité.. Étant donnés des cerveaux également doués, également instruits et les bases essentielles d'une invention à découvrir ou d'un mystère à pénétrer, il y a là des causes à peu près égales qui peuvent conduire à des solutions à peu près égales; ces divers cerveaux pourront donc aboutir aux mêmes solutions, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir des forces étrangères à leur propre mécanisme.

On doit toujours aller au plus simple dans l'explication des faits, sans vouloir trouver de l'occulte et des esprits partout, mais aussi sans vouloir quand même repousser l'intervention d'agents inconnus et nier les faits, quand ils ne peuvent s'expliquer simplement.

En examinant tout ce qui précède et tous les travaux faits sur la matière, il est manifestement impossible de former des conclusions sur les causes et les lois de ces phénomènes ; c'est l'avenir qui répondra. Toutes les théories semblent justifiées par des cas et avoir leur représentation dans les combinaisons possibles de ces forces naturelles. Il est manifeste, quand on compare les effets intellectuels recueillis par les tables parlantes, ou tous autres phénomènes dits de médiumnité, à ceux obtenus dans les états de somnambulisme hynoptique ou naturel, que l'on trouve les mêmes phases d'incohérence, d'hésitation, d'erreur, de lucidité et de superexcitation des facultés.

D'autre part, la superexcitation des facultés n'explique pas les cas de citation de faits inconnus ou de prédictions ; dans maints faits

de télépathie ou autres, toute explication éliminant l'intervention d'intelligences étrangères devient boîteuse.

Si on n'envisage que les effets physiques, nous retrouvons les mêmes similitudes entre les faits dits spirites et les phénomènes dus aux extatiques ou aux hypnotisés, parmi lesquels figure surtout la lévitation ou altération du poids des corps. Si l'on peut admettre que des psychiques peuvent, de par leurs seules ressources individuelles, produire certains phénomènes restreints de par leur seule volonté, il est hors de proportion avec le pouvoir humain d'attribuer aux seules facultés du médium un fait comme celui de Katie King : là encore il faut admettre un adjuvant plus puissant que l'homme.

Enfin, on remarque, dans les grandes lignes du moins, une unité de direction dans les déductions de tous les expérimentateurs ; on voit un courant puissant se former dans les idées ; la compréhension humaine semble s'être ouverte de nouveaux débouchés.

Mais il est encore impossible de formuler des principes bien arrêtés pour asseoir une théorie. Il existe une lacune à combler par des découvertes nouvelles, pour pouvoir rattacher ces phénomènes aux sciences actuelles avec lesquelles ils cadrent mal.

La difficulté, tant pour la divulgation que pour l'étude des phénomènes, gît dans ce fait qu'on n'en est pas encore maître et qu'on ne peut les reproduire à volonté.

Là où les forces matérielles seules sont en jeu comme dans un phénomène purement physique, nous reproduisons autant de fois que nous voulons et devant n'importe quelle assemblée le phénomène produit déjà une fois ; la même composition chimique donnera toujours les mêmes résultats ; s'il n'y a réellement pas de forces intelligentes indépendantes des opérateurs dans les phénomènes psychiques, il est probable qu'on arrivera à se rendre maître des éléments qui entrent en jeu, et qu'alors ils formeront une science positive comme la physique et la chimie. Dans le cas contraire, l'avenir de cette science est à la merci de ces forces intelligentes, et l'homme sera dérouté ou éclairé, selon leur volonté. Pour le moment, toute théorie est précaire et je ne donnerai pas de conclusions.

Goupil.

CRITIQUE IGNORANTE

J'ai souvent l'occasion de relever l'incompétence absolue de certains journalistes pour tout ce qui touche au spiritisme et aux sciences qui s'y rattachent de près ou de loin. Comme moi, les lecteurs de la *Paix universelle* ont dû également faire cette réflexion.

Tout dernièrement encore, un rédacteur de je ne sais plus quel grand quotidien élaborait un indigeste article contre le spiritisme, et ce avec la plus grossière ignorance du sujet traité. Il me semble que ce monsieur aurait mieux à faire que vouloir parler de ce qu'il ne connaît pas, ou, s'il veut absolument s'en mêler, qu'il consulte, superficiellement même, les ouvrages de MM. Crookes, de Rochas, Gibier, Delanne, et d'autres encore. Mais s'il savait ce que contiennent ces ouvrages, sa pensée, ou mieux, son raisonnement, se trouverait subitement modifié et, au lieu d'écrire contre, il écrirait pour.

Quoi de plus ridicule qu'un écrivain qui dénigre une doctrine dont il ignore le premier mot ? Le spiritisme, comme toutes les doctrines, est sujet à l'erreur ; mais cela prouve-t-il qu'il n'y a absolument rien de tout ce qu'il prétend ?

Il en est de même pour le magnétisme. Beaucoup d'ignorants vous soutiennent mordicus que ce n'est là qu'une ingénieuse théorie, purement hypothétique. Or, le magnétisme est prouvé et archiprouvé, et dernièrement encore deux savants ont découvert (est-ce bien le mot qui convient, ne faudrait-il pas dire *redécouvert ?*) que l'homme émet des radiations dénommées *rayons N*, rayons qui ne sont autres que l'*esprit vital* de Maxwel, le *fluide universel* de Mesmer et des magnétiseurs, l'*od* de Reichenbach, etc...

Ainsi donc, avant de dire quoi que ce soit sur telle ou telle chose, il faudrait prendre la peine de la connaître, ce qu'oublient trop aisément les critiques à court de nouvelles.

A. Porte, du *Trait des Ages*,
Directeur de la *Revue Hermétique*.

LETTRE AU PAPE

Certains catholiques reprochent au Spiritisme de ne pas admettre l'Enfer. Certes non, il n'admet pas l'existence d'un « enfer éternel » localisé, avec ses flammes, ses fourches et ses tortures corporelles renouvelées du Tartare des païens. Mais la position souffrante où sont plongés les coupables, selon l'enseignement *spirite*, n'en vaut guère mieux. Avec cette différence radicale toutefois que la *nature des peines* n'a rien d'irrationnel, que leur durée, au lieu d'être infinie, est subordonnée au repentir, qu'elles ne sont pas « irrémissibles » puisque leur durée, au lieu d'être infinie, est subordonnée au repentir suivi de l'expiation, accompagnée d'une équitable « réparation. Tout cela nous paraît parfaitement logique et conforme à la *vraie* doctrine de la justice et de l'infinie bonté de Dieu.

H. Elisée Berton, 20, rue Dragon, Marseille.

A quoi reconnaît-on le degré d'élévation d'un esprit, tant dans les *évocations spirites* que dans les relations de l'existence *terrestre* ? — On reconnait l'élévation *d'un esprit* à l'absence d'âpreté du langage, à l'harmonie des mots, à la valeur des communications, mais surtout *à la hauteur des pensées.*

Le Spiritisme a pour l'être pensant d'importantes conséquences. Il lui montre la vie terrestre pour ce qu'elle est, en la plaçant au point de vue de la vie future. Par les preuves matérielles qu'il lui en fournit, par l'intuition nette, précise, logique qu'il lui en donne, par les *exemples* qu'il met sous ses yeux, il semble transporter la pensée de l'homme conscient et de bonne foi par delà les espaces infinis. On voit et on comprend. Ce n'est plus cette notion vague et incertaine, injuste, terrifiante, heureusement problématique, que l'Eglise enseigne sur l'avenir ; pour le *spirite*, c'est une certitude acquise, c'est une réalité absolue, parfaitement saisissable.

Il fait plus encore : Le Spiritisme nous montre la « vie de l'âme », *l'être essentiel puisque c'est l'être pensant, remontant dans le passé à une époque inconnue et s'étendant indéfiniment dans l'avenir* : — de telle sorte que la vie terrestre, eût-elle la durée *d'un siècle* même, n'est plus qu'un point dans ce long parcours que nous nommons — d'accord là-dessus avec l'*Eglise* — l'ÉTERNITÉ.

Si la *vie* entière est si peu de chose comparée à la « vie de l'AME », que seront donc les incidents de l'existence ? Quel poids auront, dans la balance des « vies successives », les vicissitudes d'*une seule vie* ?...

Et pourtant l'homme, placé au centre de *l'une de ces existences*, s'en préoccupe comme si elle devait durer toujours. Tout prend pour lui des proportions colossales ; *la moindre pierre qui le heurte lui semble un rocher.* Une déception le désespère, un revers l'abat, un mot le met en fureur..

Sa *vue bornée au présent*, à ce qui le touche immédiatement, lui exagère la gravité des moindres incidents : *une question de préséance est une affaire d'Etat.*

On dirait vraiment que l'homme prend à tâche de se rendre aussi pénibles que possible les *quelques instants* qu'il doit passer sur la terre et dont il n'est pas le maître, n'étant jamais assuré — corporellement s'entend — d'exister encore le lendemain.

Combien toutes choses changent de face, quand par la pensée l'homme sort de l'étroite vallée terrestre et s'élève dans la radieuse, splendide, incommensurable « vie d'outre-tombe » ! Combien alors il prend en pitié les tourments qu'il se créait à plaisir !..... Combien alors lui paraissent mesquines et puériles les ambitions, les jalousies, les susceptibilités, vaines satisfactions de l'orgueil !... Il semble que, du sommet le plus élevé, du point culminant d'une haute montagne il contemple la fourmillière humaine, grains imperceptibles perdus au fond des vallées.

Si donc on élève sa pensée de manière à embrasser la « vie de l'âme », on arrive forcément à cette conséquence, qu'on y aperçoit l'existence terrestre comme une station momentanée. La « vie spirituelle » est la vie réelle de l'*Etre, parce qu'elle est indéfinie.*

Ce qui a manqué jusqu'à présent, c'est la preuve irrécusable de la « vie future », et cette preuve, le SPIRITISME vient la donner.

. . . .

Bien plus, il la montre telle que la raison la plus sévère peut l'accepter. Car il explique tout, justifie tout et résout toutes les difficultés et comble les lacunes multiples que l'*Eglise Catholique romaine* se refusait — et se refuse encore actuellement — à percer, à dévoiler, en en donnant le sens littéral vrai.

. . . .

Par cela même qu'il est clair et logique, il est à la portée des plus modestes intelligences. Voilà pourquoi le Spiritisme ramène à la croyance, à la foi sincère tant de gens qui s'en étaient écartés.

L'expérience démontre chaque jour que de simples artisans, des paysans sans instruction, comprennent ce raisonnement sans effort.

Ils adhérent de toute leur âme, de tout cœur, à la « philosophie spirite » d'autant plus volontiers qu'ils y trouvent, comme tous les malheureux, consolation, un immense soulagement, une intense consolation, un prompt et absolu réconfort moral, en même temps que la seule compensation possible — dans un avenir rapproché — à leur pénible et laborieuse existence.

(Extraits) Elisée H. Berton (de Marseille).

EXTRAITS

D'UNE ÉTUDE SUR LES GRÈVES ET LE SOCIALISME

par Elisée BERTON

L'un des apports de la Civilisation et du Progrès de l'humanité sur la terre, a été cette faculté concédée à l'ouvrier de se grouper afin d'agrandir sa puissance au point d'égaler son maître et de lui imposer sa volonté.....

. . . .

Du jour où le Socialisme, par l'étrange aberration de quelques esprits se constituant en corps de doctrine, s'est implanté sur notre terre, l'harmonie sociale et l'ordre de choses établi ont été troublés, les bases de la Civilisation mises en péril et le terrain préparé au désordre et à l'anarchie, seul idéal des âmes inférieures.....

. . . .

..... Avant de rejeter une théorie erronée, il est bon pourtant de l'examiner sous toutes ses faces, afin d'en extraire les parcelles de vérité qui pourraient quelquefois s'y trouver mêlées. Dans le Socialisme, il y a un fond de réalité; il peut être le lot d'un monde différent et supérieur au nôtre, mais à coup sûr, il ne répond ni à l'état peu avancé de notre terre, ni à sa constitution avec laquelle il est en complète désharmonie et à laquelle il ne pourrait se substituer sans un bouleversement général et profond de la Société actuelle.....

JOURNAUX QUI ONT SOUTENU LA CAMPAGNE

en faveur du Magnétisme

Le Réveil du Lot, à Cahors	du 12 mars 1904.	
L'Echo de la Vendée, à Luçon	—	—
La Démocratie, à Tarbes (Hautes-Pyrénées)	— 10	—
L'Avant-Garde, à Tarbes (Hautes-Pyrénées)	— 13	—
Le Patriote, à Fontenay-le-Comte (Vendée)	— 10	—
La Démocratie du Jura, à Lons-le-Saunier (Jura)	— 9	—
L'Union républicaine, à Lons-le-Saunier (Jura)	— 9	—
L'Echo de la montagne, à Saint-Claude (Jura)	— 12	—
Le Petit Comtois, à Besançon (Doubs)	— 10	—
Le Réveil des campagnes, à Besançon (Doubs)	— 12	—
Le Journal Paris, à Paris	— 23	—
Le Grand National, à Paris	— 17	—
L'Echo du IXe arrondissement, Paris	— 17	—
La Vendée républicaine aux Sables-d'Olonne	— 12	—
La Démocratie vendéenne, à la Roche-sur-Yon	— 10	—
La Gazette d'Abbeville, à Abbeville (Somme)	— 26	—
L'Informateur, à Montereau (Seine-et-Marne)	— 19	—
La Vie Nouvelle, à Beauvais (Oise)	— 20	—
L'Etoile de l'Est, à Nancy (Meurthe-et-Moselle)	— 25	—
Le Réveil des Vosges, à Epinal	— 25	—
Le Gil-Blas, à Paris	— 7 avril 1904.	
Le Radical de la Drôme	— 10	—
Le Réveil du Haut-Jura, à Morez	— 9	—

AVIS

Le dimanche 12 juin, conférence par M. Georges Fulliquet, sur l'histoire des Religions, à 2 heures et demie précises, salle Paul-Bert, 6, rue Paul-Bert. Tous nos amis et fédérés sont priés d'y assister.

A. B.

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE

à la mémoire

d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire

Mme Botto, 2 fr. — Mme Dayet, 0 fr. 30. — M. Besson, en deux fois, 0 fr. 75. — M. Bourier, Croix-Rousse, 1 fr. — Mme Moiret, Lyon, 2 fr. — M. Guirolé, Saint-Avertin, 2 fr.

Total	7 fr. 95
Liste précédente	39 50
Total général	47 fr. 45

Nous comptons sur le bon-vouloir de tous les spirites ou spiritualistes modernes pour nous permettre, par leur obole, d'élever à la mémoire du Maître un buste de nature à rappeler à tous ses mérites, ses bienfaits.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

2 mai	Mme Desvarenne, Roanne	1 fr.	»
6 —	M. Besson, Lyon	0	25
8 —	Mme Brun, Lyon	1	50
14 —	Mme Gallet, Vaucluse	5	»
18 —	Mme Duffaut, Arles	5	»
18 —	D'un anonyme par M. Desormiers	2	»
18 —	M. Carlet, montant de sa carte de banquet	3	»
	Total	17 fr.	75

Le Gérant : A. Bouvier.

25-5-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 326. **10 Centimes.** 16-30 JUIN 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ
RAISON
JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE
SAGESSE
AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AUX LÉGISLATEURS

Une nouvelle réglementation de l'exercice de la médecine en France s'impose plus que jamais ! Il est du devoir des représentants du peuple de l'inscrire en tête des lois de prévoyance sociale qu'ils se proposent d'examiner et de faire aboutir.

Depuis plus de trois ans, 250.000 — deux cent cinquante mille familles — réclament des pouvoirs publics la libre pratique du magnétisme en France. La justice française renvoie d'un prétoire à l'autre les magnétiseurs que poursuivent avec passion les syndicats médicaux, sans savoir comment doit leur être appliquée la loi ; enfin la cour de cassation, jugeant en dernier ressort, ne tient pas compte des intentions du législateur, condamne, en légiférant pour ainsi dire en son lieu et place.

Faudra-t-il longtemps encore que les intérêts particuliers soient protégés, au détriment de l'intérêt général ?

Faudra-t-il longtemps encore que les lois de la République soient ainsi faussement interprétées ? Nous ne le pensons pas.

Le peuple français veut être libre, libre d'aller chez le magnétiseur, comme de ne pas aller chez le curé ! Sénateurs et députés, pouvez-vous plus longtemps lui refuser cette liberté ? Vous devez dire enfin si vous ne voyez, dans l'exercice de la médecine, que le moyen de satisfaire des appétits, ou bien l'accomplissement de la plus haute mission sociale, s'étendant — quant aux procédés — à toutes les branches de la science, à tous les auxiliaires fournis par la nature.

Dans l'intérêt même de l'œuvre laïque et anticléricale, dont vous poursuivez la réalisation avec autant de tact que d'énergie — et pour cause — nous croyons devoir vous faire connaître : que tous les miracles des congrégations, comme du clergé séculier, ne sont autres que de simples faits magnétiques. Rendez libre la pratique du magnétisme, et il en sera fait de tous ces pèlerinages de badauds ou d'ignorants que le catholicisme s'évertue à mystifier.

Nous vous signalons ci-dessous un jugement dont la valeur vous édifiera sur la mentalité de nos juges, en matière d'exercice légal de la médecine.

Nous extrayons en outre du *Radical* de la Drôme les déclarations qu'y a faites M. Emmanuel Vauchez : « Le magnétisme est un puissant élément de progrès moral et physique. C'est une force naturelle considérable encore mal connue et mal comprise, redoutée des cléricaux qui l'exploitent, en faisant tous leurs efforts pour en arrêter le développement. Ils ont pour complices un grand nombre de républicains je m'enfoutistes, qui ne connaissent pas un mot de la question.

« Les miracles des prophètes, les miracles du catholicisme, les miracles de Lourdes, etc., ne sont que des phénomènes magnétiques : détruire ces légendes au grand avantage de l'humanité, tel est le but que doivent poursuivre les républicains s'ils veulent ouvrir les yeux. »

Exercice illégal de la médecine.

(De l'Écho de Paris.)

Cette question originale était posée hier aux juges de la dixième chambre :

Un médecin qui, dans ses consultations, se fait assister d'une somnambule, commet-il le délit d'exercice illégal de la médecine et la somnambule avec lui ?

Le syndicat des médecins de la Seine avait par avance répondu : oui, et avait entamé, comme partie civile, les poursuites contre le docteur Lasnes et la voyante Mme Ery.

Mais pour les juges, le cas n'était pas aussi simple. Ils n'ont pas seulement à réprimer des actes de concurrence, il faut aussi qu'ils mettent leur décision d'accord avec la loi ; or, il est bien certain que, consultant seul, le docteur Lasnes, étant dûment diplômé, ne commet aucun délit. Il est non moins certain que Mme Ery, toute somnambule qu'elle est, n'a pas le droit de prescrire des médicaments sous le contrôle du docteur, elle commet un délit. Dès lors, la collaboration de l'un avec l'autre a-t-elle pour effet de les rendre tous deux coupables ou tous deux innocents ? Tel était le problème.

En fait, voici comment les choses se passaient : lorsqu'un malade était dans le cabinet de M. Lasnes — et il y en avait beaucoup — le médecin endormait la voyante, et celle-ci lui dictait une ordonnance qu'il rédigeait et signait ; puis le malade, sa consultation payée, passait chez le pharmacien, prenait le médicament et guérissait s'il pouvait.

M. Séré de Rivière s'est tiré de cette difficulté avec un jugement trop banal pour un bon juge ; on était en droit d'attendre de lui des distinctions entre le rôle du médecin et celui de la somnambule, il n'en a rien fait : il s'est contenté de condamner les deux prévenus à 200 francs d'amende chacun, et d'attribuer 200 francs de dommages-intérêts au syndicat des médecins de la Seine.

Que faudrait-il penser d'un juge qui, statuant en vertu d'une loi réglementant les observations astronomiques, condamnerait un observateur pour s'être servi d'un instrument de précision, non encore en usage au moment du vote de ladite loi ? Et bien son jugement ne serait pas plus ignare que celui que vous venez de lire.

Comment, voilà un médecin consciencieux qui, dans l'intérêt de ses malades, cherche à découvrir la maladie, par les moyens les meilleurs qu'il a en son pouvoir, et on lui reproche de le faire ! c'est tout bonnement monstrueux.

Les médecins reconnaissent aujourd'hui que le magnétisme est un curatif puissant, mais ils veulent ignorer, de parti pris, qu'un bon sujet magnétisé voit avec facilité le siège et l'origine de la maladie ; alors le médecin peut agir avec connaissance de cause, et vous lui reprochez d'être un honnête homme. En vérité est-ce là la justice ? Il est grand temps que les chambres interviennent dans l'intérêt de la santé publique.

Il y va du sort de la justice française comme de celui de la population, que vous réglementiez l'exercice de la médecine conformément aux découvertes scientifiques, parmi lesquelles la plus récente — les rayons N — vous amènera à considérer que la faculté de magnétiser, étant une faculté naturelle qu'aucun savoir n'apporte en soi, vous devez la laisser libre.

Les médecins nous annonçent un prochain congrès international de médecine ; leur but est d'accaparer le magnétisme — qu'ils ont jadis conspué, raillé, méprisé — à leur unique profit. A vous législateurs de répondre à leurs vœux. Faites-le, en vous inspirant des contradictions dangereuses qui existent dans le corps médical, de ses fautes, de ses erreurs journalières, comme de l'insuffisance de nos juges en la matière, et de la dangereuse incohérence de leurs jugements.

N'oubliez pas surtout que le magnétisme, n'ayant acquis sa réputation de thérapeute exceptionnellement souverain que dans le redressement des erreurs de la médecine classique, sera, une fois libre, le plus précieux instrument de salut public.

LA RÉDACTION.

UN AUTRE PIONNIER

A propos de la fête de l'École laïque organisée par la Ligue de l'Enseignement, je rappelais, l'autre jour, le rôle qu'a joué le fondateur de cette ligue, Jean Macé, dans l'événement dont on va célébrer, le 19 juin, l'anniversaire.

Je montrais Jean Macé dirigeant, échauffant, activant par ses conférences le *Mouvement national du sou contre l'ignorance*, mouvement qui se traduisait, le 19 juin 1872, par le dépôt, aux archives de l'Assemblée nationale siégeant à Versailles, des signatures de douze cent mille pétitionnaires réclamant l'instruction obligatoire, laïque et gratuite. Chaque signataire avait versé un sou pour subvenir aux frais du pétitionnement.

Une commission, disais-je, ayant à sa tête Jean Macé et Emmanuel Vauchez, accompagnait sur la route de Versailles le chariot lesté de registres et de papiers.

Je me trompais. Ce n'était pas un chariot, c'était une modeste tapissière dont les essieux criaient sous le poids des requêtes. Les voyageurs, dans la joie de leur œuvre, chantaient. Ils s'arrêtèrent à Sèvres, pour déjeuner, et repartirent plus gais, plus confiants, plus résolus.

Quelques jours après que mon article eût paru, je rencontrai un de mes vieux amis, témoin des luttes que la Ligue de l'Enseignement eut à soutenir pour doter la République d'une nouvelle législation scolaire.

— Ah ! me dit-il, vous ne savez pas tout ! Cette journée du 19 juin 1872, et bien d'autres qui la précédèrent ou la suivirent, c'est par l'ancien secrétaire général de la Ligue, l'excellent Emmanuel Vauchez, qu'il faudrait vous les faire raconter. Jean Macé est mort, mais Vauchez vit toujours.

— A Paris ? demandai-je aussitôt, méditant déjà une visite.

— Hélas ! non. En Vendée. Aux Sables-d'Olonne, où il s'est retiré et où il continue sa propagande diligente en faveur de toutes les œuvres humanitaires. Ses fenêtres s'ouvrent sur l'Océan ; au soir d'une existence bien remplie, il partage ses rêveries entre la mer et la forêt, pour lesquelles il a une passion égale. Il retrempe ses forces physiques dans l'air marin et dans l'odeur balsamique des pins ; quant à son énergie morale, elle n'a pas besoin d'être ranimée, elle est la même aujourd'hui qu'il y a trente ans.

Ces notes succinctes excitaient trop ma curiosité pour qu'elle s'en contentât. J'insistai et mon ami reprit :

— Jean Macé aimait beaucoup son collaborateur et lui a maintes fois rendu publiquement hommage. « Si l'histoire est juste, disait-il, à côté du nom qu'immortalisera la loi Ferry, sur l'obligation scolaire, elle gardera une place à celui d'Emmanuel Vauchez, l'homme qui, pendant dix ans, a remué la France et préparé la victoire parlementaire du grand ministre républicain. » Jean Macé est un précurseur, sans doute, mais Vauchez en est un autre. Dès le mois d'août 1871, il entreprenait l'organisation des bibliothèques régimentaires, qui étaient déjà, deux ans après, au nombre de cent dix, contenant douze mille volumes. Et ces bibliothèques régimentaires, était-ce autre chose que l'embryon des Foyers et des Maisons du soldat, auxquelles la Ligue donne à présent ses soins ? Macé et Vauchez, d'ailleurs, malgré une différence d'âge sensible, avaient de bonnes raisons tous les deux pour étendre leur action au régiment. Vers 1845, Macé était caporal au 1er léger, à Rouen ; et en 1870, Vauchez, engagé volontaire, avait été caporal au 1er zouaves.

Je me reprochais tout bas bas d'ignorer ces dévouements aux bonnes causes, et j'écoutais avec avidité mon informateur poursuivre :

— La rencontre de Vauchez fut providentielle pour Macé, qui avait été longtemps, à lui tout seul, le président, le trésorier et le garçon de bureau de la Ligue. En 1866, lorsqu'il en conçut le projet à Blebenheim, dans son modeste logement composé de deux chambres, c'était sa femme qui passait des journées entières à mettre sous bande les circulaires répandues en France. Vauchez remplaça cette compagne admirable et fut d'un grand secours à Macé dans sa propagande en faveur du vaste pétitionnement de 1871-1872. Il écrivit plus de 7.000 lettres, expédia plus de 80.000 circulaires, réconfortant son ami aux heures inévitables de défaillance passagère. Jean Macé doutait quelquefois du succès ; Vauchez, lui, n'en doutait jamais. Il y avait entre ces deux collaborateurs, d'accord sur les principes, mais divisés sur les moyens d'action, des brouilles toujours suivies de réconciliation, scènes touchantes dont la raison et le sentiment fournissaient tour à tour les péripéties. A ces cœurs fraternels, que la République était chère ! De quels sacrifices n'eussent-ils pas été capables pour son triomphe en beauté !

— Est-il possible, observai-je, avec cette propension que nous avons toujours à juger les autres aussi peu instruits que nous le sommes, est-il possible que la démocratie ait déjà oublié ce qu'elle doit à un Jean Macé, à un Emmanuel Vauchez !

— Elle ne l'oublie pas, fit doucement mon interlocuteur. Au fond de sa retraite, Vauchez connaît encore des joies très enviables. Lors du 23e Congrès de la Ligue de l'Enseignement, qui se tint l'année dernière à Tunis, Vauchez reçut ce télégramme des continuateurs de son œuvre : « La pensée du Congrès se tourne vers les absents et leur envoie un salut cordial. » Enfin, il y a trois mois, à l'assemblée générale de l'amicale vendéenne, Vauchez fut encore l'objet d'une belle manifestation. Les Amicales, vous le savez, sont des Associations d'instituteurs et d'institutrices groupés pour défendre leurs intérêts professionnels et obvier aux inconvénients de l'isolement. Les instituteurs et les institutrices du Marais, de la Plaine et du Bocage, étaient donc réunis, le 13 mars dernier, aux Sables-d'Olonne, et se demandaient précisément entre eux par quelles démonstrations locales ils s'associeraient, le 19 juin, à la Fête de l'École laïque. On leur signala la présence dans la salle d'Emmanuel Vauchez. Le président de l'Association retraça brièvement les services rendus par le vieux lutteur, et une ovation spontanée le paya, en une minute, de trente ans d'efforts et de peines. Non, Emmanuel Vauchez n'est pas un oublié... Il n'est pas, d'ailleurs, de ceux qui se laissent oublier, tant qu'un souffle de vie leur reste. Son initiative recherche — et trouve encore — les occasions de s'exercer. En voulez-vous la preuve dernière ?

Toutes les preuves ! dis-je avec feu.

— Fidèle à cette méthode du pétitionnement qui donna, relativement à l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, de si précieux résultats, Vauchez a récemment sollicité du Parlement, de la même manière, la revision de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

— Que demande M. Vauchez ?

— Il demande justice, en se fondant sur la déclaration qu'a faite le rapporteur de la loi, le docteur Chevandier (de la Drôme), dans son exposé des motifs.

— Cette déclaration ?

— La voici : « Les articles visant et proscrivant l'exercice illégal de la médecine ne pourront être appliqués aux masseurs et magnétiseurs que le jour où ils sortiront de leurs pratiques habituelles et, sous le couvert de leurs procédés, prescriront des médicaments, chercheront à réduire des fractures. Jamais notre intention n'a été de les viser ; c'est donc mal à propos qu'ils ont pris l'alarme. »

— Bon.

— Bon, assurément, si cet engagement était tenu. Mais il ne l'est pas. Fréquemment et sur la plainte en concurrence déloyale, d'un médecin jaloux de son privilège, des masseurs et des magnétiseurs sont poursuivis et condamnés pour exercice illégal de la médecine. C'est contre cette abusive interprétation de la loi que protesta, l'année dernière, M. Vauchez, et que protestèrent avec lui les 240.000 personnes dont il avait recueilli les signatures, à l'appui d'une pétition adressée au Parlement.

« La question est bien simple, disait M. Vauchez. Pour le massage, il suffit de créer des Ecoles, comme il en existe en Suède et dans d'autres pays. Quant au magnétisme curatif, il peut faire beaucoup de bien et ne peut pas faire de mal. Il doit donc être d'autant plus libre qu'il ne comporte aucun médicament. »

En conséquence, l'auteur de la pétition demandait que les droits des masseurs-magnétiseurs fussent définis par une nouvelle loi complétant celle du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la pharmacie.

— Quelle suite fut donnée à cette requête ? demandai-je.

— Comment ne le devinez-vous pas ? Au commencement de cette année, la 6e Commission des pétitions répondit à M. Vauchez « qu'il ne lui appartenait pas de se prononcer sur une question qui ne relève que de l'initiative parlementaire de chaque député pris individuellement ».

— Et M. Vauchez s'est tenu pour battu ?

— Pas du tout. Il proteste avec l'énergie que lui communiquent et qu'entretiennent les 240.000 signataires de la pétition. Il est convaincu que le magnétisme est une grande force naturelle, force encore mal connue et d'une application indécise, mais dont la vulgarisation doit hâter les progrès et démontrer l'efficacité. Le dédain n'est pas un argument. Le corps médical traite le magnétisme comme il traite l'homéopathie. Mais hausser les épaules n'est pas répondre, et trop souvent l'ignorance nie pour se dispenser d'étudier et d'apprendre. Pourquoi les passes magnétiques auraient-elles moins de vertus que l'électrothérapie, la radiographie, la vibrothérapie, l'aérothérapie, la photothérapie, la kinésithérapie, l'hydromassothérapie, quotidiennement pratiquées par des médecins dont le diplôme n'est pas une garantie ni une excuse. Il suffit, d'ailleurs, aux professeurs de baptiser le magnétisme et l'homéopathie pour les faire passer du domaine de l'empirisme dans le domaine de la science, lorsqu'ils y trouvent avantage. Hypnotisme, suggestion, vitalisme, etc., changent l'étiquette sans changer le produit. Enfin, le magnétisme est encore, aux yeux de Vauchez, un puissant élément d'émancipation des esprits.

— Ah ! bah...

— Mais oui. Les miracles des prophètes, les miracles de Lourdes, tous les miracles par lesquels la superstition est nourrie, ne sont que des phénomènes magnétiques. Quand cette vérité sera reconnue, proclamée, l'œuvre du vieux pionnier de l'école laïque apparaîtra dans toute sa logique et dans toute son unité.

Le disciple perçait sous le biographe ; j'esquivai une discussion à laquelle j'étais insuffisamment préparé, et je dis seulement :

— La Fête du 19 juin sera sans doute pour M. Emmanuel Vauchez l'occasion d'un triomphe légitime. Qu'il ne manque pas d'en jouir et d'en jouir pleinement, car je doute que les prochains Congrès de médecine et de chirurgie lui tressent, de son vivant, couronne pareille.

Lucien Descaves.

LA GUERRE A OUTRANCE

Saint-Pétersbourg, 29 avril 1904.

Le messager du gouvernement publie la circulaire adressée par le ministre des Affaires étrangères aux représentants de la Russie à l'étranger, en date du 27 avril 1904 :

« La presse étrangère répand depuis quelque temps avec opiniâtreté des bruits relatifs à des intentions de médiation pacifique, qui se seraient fait jour chez quelques gouvernements européens, en vue de hâter la fin du conflit russo-japonais. Certains télégrammes annoncent même que des propositions auraient été faites en ce sens au gouvernement impérial.

« Vous êtes autorisé à démentir cette nouvelle de la façon la plus formelle ! La Russie n'a pas désiré la guerre, elle a fait tout ce qui était dans les limites du possible pour résoudre à l'amiable les complications qui s'étaient produites en Extrême-Orient ; mais après la perfide attaque de la part du Japon qui força la Russie à prendre les armes, une médiation pacifique quelle qu'elle soit ne saurait manifestement avoir aucune chance de succès.

« Le même gouvernement impérial n'admettra l'immixtion d'aucune puissance quelle qu'elle soit, dans les négociations directes qui

auront lieu entre la Russie et le Japon, après la fin des opérations de la guerre, pour établir les conditions de paix. »

Pouvait-on s'attendre de l'allié pour la paix à un pamphlet plus autocratique, plus impérieusement antipacifique? Viendra-t-on encore, des milieux patriotards français, chercher à nous faire entendre que notre allié est des plus pacifiques, et que l'alliance franco-russe sert uniquement au maintien de l'équilibre européen? Peut-on nous dire encore que, sans elle, celui-ci serait compromis? Ce document reproduit par toute la presse du monde entier n'est-il pas une offense directe à la noble et généreuse idée de l'arbitrage entre les nations? un abus caractérisé de l'alliance contractée par nous en faveur de la paix?

Nous répudions toute attaque à main armée ou non, les prises de corps sont de ces sortes de sauvageries qui rabaissent l'homme aux rangs les plus inférieurs de l'animalité; mais, vu l'état actuel de l'humanité, nous ferions triste figure à déconsidérer la défense, l'attaque même, légitimes, qu'inspirent le droit et l'équité.

Tel nous semble être le cas du Japon dans la guerre actuelle qui, au souffle de la destinée des peuples, montre au monde que la loi du plus fort n'est pas toujours la meilleure.

Après le différend qu'il eut avec la Chine, et alors que sa conquête pouvait s'étendre sans compromission — quoiqu'on en ait dit — pour les intérêts internationaux, jusqu'à Port-Arthur, la Russie, forte de sa prépondérance en Mandchourie, lui imposa l'abandon de ses droits sur ce qu'elle appelait, prématurément, sa forteresse en Extrême-Orient!

A cette époque, ce petit peuple, dont nous n'excusons les idées belliqueuses que parce que nos officiers français se sont évertués pendant de longues années à les leur inspirer, affaibli par ses luttes, occupé à réparer les désordres qu'elles avaient occasionnés dans les finances et l'administration de son empire, dut se confiner en silence dans ses terres, non sans être courroucé de cette intervention par trop inopportune. Plus tard, ayant rétabli ses forces épuisées, l'abandon forcé de l'une de ses conquêtes dut le préoccuper, et au nom du droit et de la justice le porter à la revendication.

Mal lui en prit; pendant plus de six mois il dut attendre les suites données à sa réclamation, et comme les préliminaires de leur arrivée furent l'envahissement de la Mandchourie méridionale par une armée russe de plus de cent mille hommes, que dès lors il se trouvait fixé sur les intentions du czar, il crut mieux faire d'attendre en l'attaquant en face. Qu'il employa pour cela des moyens plus ou moins parlementaires, d'accord; que ces mêmes moyens fussent à réprimer, très bien, mais la guerre imposée en quelque sorte par un ennemi qui abuse de votre infériorité numérique en n'écoutant qu'à demi vos revendications légitimes, n'est-ce pas l'autorisation à l'emploi de tous les moyens pour assurer la légitime défense du droit?

La guerre étant la plus ignoble des injustices, la plus atroce des iniquités, l'injure la plus dégradante qu'un peuple puisse faire à la raison, à la conscience humaine, à la morale, peut-on considérer comme blamables les moyens employés pour la faire, surtout quand maître du sort on a fait si peu pour l'éviter?

La guerre est un monstre dont les moyens employés n'établiront jamais la justification ou la condamnation; l'horreur qu'ils inspireront semble seule devoir par la suite nous éviter celle des batailles fratricides, puisque c'est là seul le remède, ne nous en plaignons pas. De l'excès du mal doit naître le bien!

En vertu du droit des gens, la Russie était moins chez elle à Port-Arthur que pouvait s'y croire le Japon, elle n'a donc qu'à s'en prendre à elle-même de l'attaque « perfide » de ce dernier.

Tout le secret de la guerre actuelle est là, il serait donc injuste de prendre fait et cause pour notre alliée dont les intentions si manifestement tyranniques, en ce qui concerne toute médiation, même au moment du traité de paix — émanerait-elle bien de nous-mêmes ses alliés — suffisent largement à tout esprit impartial pour juger sainement.

Nous aimons à croire que peu à peu ces sortes de levées en masse populaires, effectuées pour le bon plaisir d'un seul, cesseront pour faire place à des procédés de délibération plus civilisés, laisseront au travail, à l'instruction, toute leur liberté, pour pouvoir accomplir au sein des masses leur œuvre de transformation, d'éducation véritable; mais si, vu l'état actuel, nous avions à nous consacrer à la défense de notre patrimoine, ou à la sauvegarde de nos chères institutions républicaines, de notre liberté, qu'elles leçons n'aurions nous pas à tirer de ces événements actuels? Elles nous invitent pour l'instant à nous demander si nos alliés se seraient montrés à la hauteur du soldat français dans une guerre ou l'enjeu aurait été l'intérêt commun.

Depuis le commencement des hostilités, les armées russes éprouvent défaites sur défaites, chaque mouvement de l'ennemi est comme le signal d'un nouvel échec pour elles. Où est leur flotte? Que devient leur armée de terre? Faut-il que l'incurie règne dans leurs rangs, pour que quelques nègres civilisés puissent y semer une telle panique qu'il soit impossible d'y rétablir l'ordre, d'y organiser la retraite pratique?

Ainsi donc, le Czar, successeur du grand Empereur de la Paix, n'admettra aucune immixtion dans le sens pacifique; d'autre part, le Japon n'ayant pas fait connaître ses vues à ce sujet, mais allant toujours de victoire en victoire, sans trop se soucier des intentions de son adversaire, il est difficile de prévoir ce que sera l'issue de cette lutte. En attendant, ce sont chaque jour des milliers d'hommes qui paient leur large tribut au monstre qu'est la guerre, ce sont des milliers de mères éperdues, des milliers d'enfants éplorés, des milliers d'épouses désespérées, de la douleur desquels nul ne concevra jamais l'étendue.

Puissent tous ces gémissements, tous ces appels désespérés parvenir jusqu'à l'autocrate, et réveiller en son cœur — s'il y naquit jamais — le sentiment de la pitié. Puisse cet orgueil, désormais funeste au sceptre comme au trône, succomber sous le poids de toutes ces clameurs, attendrir chez l'homme la conscience, imposer à son bras le geste de la Paix.

Cébrélesmontin.

Avec tous ceux qui pensent que l'impérialisme est la plaie des nations, nous nous réjouissons de la fermeté dont le gouvernement vient de faire preuve à l'encontre des manœuvres, comme des intentions du colonel Marchand. La présence en Mandchourie du héros dont les excès patriotiques à Fachoda faillirent nous coûter un Sedan naval, avait pour but de le préparer à un rôle dont il fallait prévoir les conséquences. C'est fait.

C. B.

L'ETHER ET LA FORCE PSYCHIQUE

Essai de théorie.

EXPOSITION

On admet aujourd'hui une force unique régissant une matière unique. Cette observation est basée sur des faits nombreux et sur de nouvelles propriétés que possèdent les corps, qu'on ne soupçonnait pas jusqu'alors. Il a fallu admettre l'existence d'une matière très subtile remplissant le vide; cette matière, dont les vibrations et les divers états sont nommés calorique, lumière, magnétisme, électricité, est l'éther.

Suivant certains savants, l'éther remplit l'univers entier, et, dans un certain état ondulatoire, peut être ce qu'on nomme maintenant force psychique, ou, suivant les écoles, corps astral, fluide astral, od,

fluide odique, odo-électrique, électroïde, aéroscme, fluide universel, etc.

Sans entrer dans de longues considérations sur les propriétés de ce fluide éthérique, nous pensons toutefois que la réalité de son existence peut donner la clef de certains phénomènes incompréhensibles jusqu'alors.

On sait déjà que le calorique, la lumière, l'électricité, le magnétisme, quatre fluides impondérables, ne sont que les manifestations diverses d'un même agent universel, qui est la lumière. Or cette lumière est à la fois substance et mouvement, fluide et vibration perpétuelle. Il ne faudrait pas croire que cette théorie vient seulement de naître. Dès longtemps, les hermétistes enseignaient que le fluide astral, condensé dans l'homme, s'extériorisait de lui et pouvait être aperçu. Plus tard, le baron de Reichenbach vérifia l'existence de ce fluide astral, auquel il donna le nom d'*od*. Enfin M. de Rochas vient de nous prouver (1) après des vérifications minutieuses que le fluide astral pouvait être extériorisé du corps physique d'un sujet en état d'hypnose. Des voyants, appelés sensitifs par Reichenbach, doués d'une plus grande vitesse de perception que les autres, aperçoivent, dans certains cas, des effluves qui sortent des aimants et de l'homme (2).

ACTION DE LA FORCE UNIVERSELLE

Louis Lucas (3) a prouvé, à l'aide d'un galvanomètre très sensible, que l'approche de diverses personnes faisait plus ou moins mouvoir l'aiguille sur son cercle. Or cette force motrice ne peut être que la force universelle appelée od, électricité, éther, etc., suivant la forme extérieure de ses manifestations.

A l'appui de cette théorie, voici une série d'expériences qui ont été faites par M. Pelletier et qui méritent d'être analysées. Nous diviserons ces expériences en trois catégories :

1° Déplacement et mouvement d'objets inanimés à distance et sans contact;

2° Attraction et répulsion d'objets animés ou inanimés ;

3° Déviation et affolement de l'aiguille aimantée.

Je commence par le mouvement d'objets inanimés à distance et sans contact.

1° M. Jacolliot raconte qu'il a vu un fakir, nommé Covindassamy, étendre sa main au-dessus de la surface d'un vase plein d'eau et faire rider et bouillonner cette eau. A mon tour, j'ai rempli d'eau jusqu'aux bords un bol de porcelaine placé sur un guéridon et j'ai fait tenir à quatre de mes sensitifs leurs mains étendues à deux pouces au-dessus de la surface du liquide. Au bout de deux minutes, tout au plus, l'eau s'est ridée et s'est mise à bouillonner. Aujourd'hui, les sensitifs ne sont plus obligés de s'asseoir près du guéridon, ni d'étendre leurs mains à deux pouces au-dessus du bol; ils se tiennent à un mètre de la table et leur seule présence, même à cette distance, suffit à faire rider l'eau et à provoquer des bouillonnements. Quatre sensitifs ne sont plus nécessaires, trois, deux suffisent et même un seul.

(*A suivre.*) A. Porte du Trait des Ages.
Directeur de la Revue Hermétique.

EXTRAIT DES COURS DE MAGNETISME

QUINZIEME LEÇON (Suite)

Encore l'action à distance. — L'Etre psychique. Comment les cures s'obtiennent.

Si, remontant des faits aux causes, nous admettons la réalité des phénomènes observés et que nous admettions également que l'être psychique puisse se manifester en dehors du corps, ce même être ne doit plus être une abstraction, mais, au contraire, quelque chose de bien défini, il doit être limité, circonscrit, tenant une place, en un mot revêtant une forme quelconque susceptible d'impressionner nos sens matériels. C'est précisément ce que révèle l'observation la plus minutieuse ; si du reste il en était autrement, c'est-à-dire qu'il soit sans forme, sans contour, sans résistance aucune, ce ne serait rien et les néantistes auraient raison, mais je le répète, sa forme existe, ce n'est pas seulement une flamme, une lueur, un rayonnement quelconque, ce n'est pas non plus un souffle, une buée vaporeuse illusoire ; mais bien quelque chose de parfaitement déterminé, un corps avec tous ses contours, double exact de la personnalité humaine. C'est en un mot le fantôme humain, fantôme suffisamment connu du monde savant qui veut se donner la peine d'en faire l'étude.

A ce sujet le docteur Pascal, dans un article que j'emprunte au *Petit Var*, s'exprime ainsi :

Le Fantôme humain.

La matière affecte toutes les modalités possibles, depuis l'atôme jusqu'à l'agrégat moléculaire le plus dense. On lui reconnait, sur le plan physique actuel, quatre états bien distincts : les états solide, liquide, gazeux et radiant. Ces états, qui correspondent aux éléments terre, eau, air et feu, se retrouvent dans la matière humaine comme dans tout. Il n'est donc ni impossible, ni même étonnant que l'on puisse reconnaître dans l'homme un corps subtil, matériel, quoique invisible comme l'air. Ce qui peut sembler étrange c'est que ce *double*, comme il est appelé, puisse, dans certaines circonstances, sortir du corps grossier, agir à sa façon, devenir visible et voyager à distance.

Le phénomène du *dédoublement* est rare, mais il a pu être étudié dans presque tous ses détails par le colonel de Rochas et par des expérimentateurs de la valeur scientifique la plus incontestable : le grand chimiste Crookes ; le professeur de physique à l'Université de Leipsick, Zollmer ; le professeur de géologie à Saint-Pétersbourg, Wagner ; le conseiller d'Etat Aksakoff, etc. Ceux qui voudront étudier en détail ce que nous ne pouvons qu'esquisser ici n'auront qu'à lire les récits de ces observateurs et les compléter par l'enseignement transcendental de l'école théosophique sur ces matières mystérieuses.

La sortie du *double* rend compte d'une multitude de phénomènes, inexplicables autrement.

Certains malades voient et sentent à leurs côtés un compagnon qui les gène et dont ils se plaignent plus ou moins ; c'est un signe certain de gravité. C'est leur double qui sort de leur corps grâce à l'affaissement extrême de ce dernier.

Le docteur Gibier (*Analyse des choses*) cite le dédoublement d'un artiste écossais de grand talent pendant le sommeil de son corps.

Le somnambule Auguste Muller avait la faculté d'aller et de se montrer partout dans son « double », tandis que son corps était froid et raidi dans son lit.

La sous-maîtresse du pensionnat de Neuwelke, en Livonie, s'assoupissait fréquemment sur son siège pendant que les élèves voyaient son *double* qui voyageait dans la classe ou dans le jardin (*l'Humanité posthume*, par d'Assier).

Le double est lié au corps physique par une espèce de cordon, que lui transmet les blessures qu'il peut recevoir : c'est ce qui arriva en 1850, à Cideville (Normandie) au berger Thorel ; les détails de ce fait incroyable se trouvent dans une volumineuse instruction consignée au greffe de la justice de paix d'Yerville.

Le fameux fantôme produit si longtemps par Crookes à Londres — Katie King — n'était que le *double* du médium entransé, Mlle Cook ; ce fantôme parlait, riait, jouait comme un vivant ordi-

(1) *Extériorisation de la sensibilité*. Paris, 1899.
(2) *Lettres odiques et magnétiques*. Stuttgard, 1856. H. Durville, *Traité expérimental et thérapeutique du magnétisme*. Paris 1886.
(3) Louis Lucas, *La Chimie nouvelle*.

naire. On l'a photographié et pesé un grand nombre de fois, seul ou en groupe. (*Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, par W. Crookes).

Ce n'est pas tout. Il est un double astral plus subtil encore que celui dont nous venons de parler. Tandis que ce dernier ne peut échapper bien loin du corps, et lui fait courir un grand danger par son extériorisation, le fantôme dont nous allons parler peut voyager à des distances illimitées, ne risque pas d'être atteint par les blessures, et donne lieu à des phénomènes qu'on pourrait appeler miraculeux si le miracle n'était pas une absurdité.

Les mourants se transportent ainsi auprès de ceux qu'ils aiment et peuvent quelquefois se montrer à l'œil physique. C'est ainsi que lord Ayron et le fameux assyriologiste Georges Smith se montrèrent à des amis, à Londres, pendant que le premier était prostré par la fièvre à Patras et que le second se mourait à Hiéropolis.

Le livre publié par la Société des recherches psychologiques (*les Fantômes des Vivants*) contient des centaines d'exemples où des vivants ou des mourants apparaissent ainsi à d'autres personnes.

C'est aux doubles astrals que ressortissent les cas les plus incroyables de l'occultisme : possession, médiums « *à incarnation* », lycanthropie, transfiguration, vampirisme, etc.

Ces faits, si précis, si authentiques depuis l'investigation scientifique de ces dernières années, nous ramènent en plein moyen âge et nous forcent à admettre ce qu'on s'obstinait à rejeter jusqu'ici. Si au lieu de faire intervenir le diable pour consolider la religion au moyen de la peur, on avait étudié et prouvé l'existence du *double* humain, le scepticisme n'aurait pas régné si longtemps à ce sujet, et la superstition et l'ignorance n'auraient pas envoyé au bûcher des milliers d'innocents « sensitifs » qu'on croyait invariablement sorciers ou possédés du démon.

De la Lumière !

Eh bien oui de la lumière pour éclairer les ténèbres de nos intelligences, mais prenons cette lumière où elle se trouve et où elle existe en réalité, cherchons-en la source et bientôt nous aurons la douce joie de pouvoir remédier à nos maux physiques, parce que nous nous apercevrons que tout un monde se cache derrière ce que nous croyons de simples vibrations imprimées au cerveau sous l'empire de tout ce qui affecte nos sens.

Nous nous apercevrons que l'élément matériel qui compose notre corps n'est rien autre qu'un mauvais habit que l'être physique déchire et raccommode en travaillant à son propre devenir.

Il ne faut pas s'illusionner, le corps ne s'use ni ne se déchire pas seulement par le travail journalier et les ronces du chemin. Nous savons tous en effet que la plupart de nos maux naissent tantôt sous l'empire de trop grandes surexcitations cérébrales causées par le bouillonnement impétueux de la pensée, tantôt par l'inertie où nous tient la paresse de la pensée que nous ne savons pas toujours tenir en équilibre. C'est là du reste un sujet que nous examinerons en traitant de nos maux et leurs causes.

Revenons donc à nos actions à distance et voyons comment il est possible d'arriver à guérir ou soulager les personnes éloignées par ce que nous sommes convenus d'appeler la volonté, qui en somme n'est qu'un attribut de l'être intelligent, et nous savons déjà que cet être n'est pas le morceau de matière organisée que nous sommes, mais bien plutôt cet être fluidique, ce fantôme que nous venons de voir et qui lui-même est susceptible de bien des modifications dans la matière intangible qui le compose.

C'est en extériorisant ce double que, dans bien des cas, il est possible d'opérer les cures merveilleuses qui ont lieu chaque jour en dehors des sanctuaires académiques.

« C'est par l'intermédiaire de ce double, dit encore le docteur Pascal, que la plupart des phénomènes du magnétisme se produisent. La volonté agit directement sur lui et modifie la matière qui le compose, et lorsque la force de l'imagination intervient les résultats sont plus surprenants encore.

« C'est par l'action de l'imagination de la mère sur le double du fœtus qui se forme dans son sein que se produisent les marques, les nœvi, les *envies*.

« C'est par la contemplation longtemps continuée des pieds et des mains cloués au crucifix que se forment les « stigmates » sur les membres des saintes et des crésiaques.

« Dans ce cas l'opérateur c'est l'imagination exaltée des sujets, toujours névropathes ou hystériques.

« Dans le magnétisme la Volonté entraînée d'un homme se substitue à celle d'un sujet, produit la séparation du terme supérieur du trinaire humain, paralyse le système nerveux de la sensation et dirige ensuite à son gré le corps du sujet.

« Le double possède des sens comme le corps matériel a les siens ; l'éducation du sujet les développe et lui permet de se mettre en rapport avec le *Monde astral*. Ce monde est analogue, sinon semblable au nôtre ; il a ses êtres propres et reflète comme un miroir tout ce qui se passe sur le plan-physique. Dès que le sujet a appris à se servir de ses sens astrals, il peut *voir à distance*, ce qui paraît une impossibilité à notre science naissante et bornée. Mais qu'on ne croie pas trouver la lucidité chez les somnambules inscrites à la quatrième page des journaux :

« Les passes magnétiques, pratiquées d'une certaine manière, arrivent à extérioriser peu à peu le *double*; il s'écarte lentement de la peau et l'on peut constater alors l'insensibilité des téguments et le transfert de la sensibilité sur la partie de l'air occupée par le double extériorisé.

« Si l'on poursuit l'opération, le *double* sort complètement du corps auquel il reste attaché pourtant par un cordon brillant analogue au cordon ombilical ; il est attiré parfois vers l'opérateur et il en ressent les douleurs, les malaises, les maladies ; le même phénomène se produit si le magnétiseur place sa main sur l'épaule du sujet.

« Pendant ce temps, le corps de ce dernier s'affaiblit de plus en plus, et quand le « dédoublement » est complet, il gît comme inanimé ; sa vie ne tient plus que par un fil, et la moindre imprudence peut amener la mort.

« La substance astrale s'emmagasine dans certains corps : l'eau, les corps gras, la cire, la gélatine. Il suffit donc de mettre en contact pendant un temps suffisant le *double* avec l'un de ces divers corps, pour emmagasiner en lui une certaine quantité de substance astrale et établir un rapport entre ce corps et le sujet. »

Ici le docteur Pascal ne parle que d'un sujet spécial et des corps pouvant être imprégnés de l'astral de ce sujet, ce qui nous montre le bien fondé des objets magnétisés qui en bien des cas peuvent remplacer le magnétiseur, comme nous le verrons lorsque nous toucherons la question des *intermédiaires* pouvant être transportés au loin et produire des effets salutaires.

(*A suivre*.) A. Bouvier.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

LES NŒVI

Van Swieten voulait un jour enlever une chenille qui se trouvait sur le cou d'une jeune fille. Celle-ci se mit à rire : « Laissez la chenille en paix, dit-elle, je la porterai toute ma vie. » Etonné, van Swieten examina de près cette chenille extraordinaire : elle avait la

(1) Voir le numéro d'octobre, p. 193, et les suiv. Nous sommes obligés de prier le lecteur de bien vouloir relire les articles précédents, car dans une étude de longue haleine qui paraît par fragments, la suite logique de la démonstration semble disparaître, masquée par les détails, cependant nécessaires, qui l'accompagnent.

forme, la couleur et les poils d'une véritable chenille. La mère raconta que pendant sa grossesse une chenille lui était tombée sur le cou, et qu'elle avait eu beaucoup de peine à s'en débarrasser.

Montaigne parle d'une jeune fille qui était née toute velue, parce que sa mère, pendant la grossesse, avait placé au pied de son lit un tableau représentant saint Jean-Baptiste vêtu d'une peau de mouton. Le professeur Liébault parle d'une jeune fille dont la peau était tachetée de petites marques couvertes d'un poil brun, rappelant la fourrure du tigre. En effet, sa mère enceinte avait eu peur à la vue d'un tigre. Une femme fut tellement impressionnée à la vue des mains toutes bleues d'un teinturier qu'il lui en prit un tremblement dans les jambes : elle mit au monde un enfant dont les deux mains étaient bleues. Le docteur Brandis rencontra dans une famille une enfant qui semblait avoir été opérée d'un bec-de-lièvre d'une manière très habile : les deux côtés de la lèvre étaient unis par une cicatrice et on voyait encore la trace de la couture. Il demanda quel était l'habile chirurgien qui avait fait l'opération ; il apprit alors que la mère, étant grosse, avait été appelée chez une voisine du petit garçon auquel on était en train de faire l'opération du bec-de-lièvre : elle avait été vivement impressionnée à la vue de la lèvre saignante et des aiguilles d'argent, à tel point que son propre enfant en porta les marques.

Plus l'impression de la mère a été forte, plus le stigmate ressemble à l'objet qui a causé cette impression. En Italie, une chauve-souris s'étant égarée dans une salle de bal, les dames se précipitèrent pour la chasser avec leurs mouchoirs : la malheureuse bestiole se laissa choir sur l'épaule nue d'une de ces dames qui en eut une syncope. Peu après, cette dame mit au monde une fille qui portait sur l'épaule l'image parfaite d'une chauve-souris avec les ailes étendues. Tout y était : les poils gris, les griffes, le museau. La jeune fille devenue grande ne put jamais se décolleter.

Les impressions faibles, quand elles durent, produisent le même résultat que les impressions violentes et soudaines. Liébault raconte qu'un vigneron ressemblait d'étonnante façon à la statue du saint patron de son village, qui se trouvait à l'église. Pendant sa grossesse, la mère avait eu une idée fixe que son fils ressemblerait à ce saint. Kerner nous raconte que sa sœur Louise, mariée à un facteur, fréquentait constamment pendant sa grossesse la fille du professeur Maïer, qui avait un œil noir et un œil gris. Cette anomalie fut fidèlement reproduite chez l'enfant de la sœur de Kerner. Une dame que Carl du Prel a connue avait un grand désir de mettre au monde un fils pour en faire un prêtre : elle en avait même fait le vœu formel. Son premier enfant fut, en effet, un fils et il avait au haut de la tête une tonsure à la manière des prêtres catholiques. Cette tonsure persista pendant toute la vie, quoiqu'en se rétrécissant un peu.

Beaucoup de monstruosités sont dues aux mêmes causes que les simples marques de naissance. Carl Christian Krause dit avoir connu deux femmes qui étaient venues au monde avec des moignons en guise de main. Dans un autre cas analogue, le moignon congénital ressemblait à celui du mendiant cause de l'effroi, au point de présenter les mêmes cicatrices et les mêmes saillies.

Toutes les femmes enceintes d'un pays peuvent être affectées à la fois par la même violente émotion. Ce fut le cas à Loudun en 1793, lorsque l'arsenal fit explosion. Parmi les 92 enfants qui naquirent les mois suivants, 3 étaient atteints d'une sorte de crétinisme et moururent avant le cinquième mois ; 33 vécurent jusqu'au huitième et au dixième mois, mais dans un état très précaire ; 16 moururent au moment de la naissance ; 2 vinrent au monde avec des fractures des os longs.

Voici un fait récent publié par le *Matin* du 4 juillet 1903 :

LES SUITES D'UN RÊVE

Une jeune femme de dix-neuf ans, Louise Mirbel, avait vécu longtemps avec un nommé Pierre Chauvin, âgé de vingt-sept ans, dit « le Tatoué ». Cet individu était célèbre dans un monde spécial de Montparnasse par la superbe série de tatouages qui ornait son corps.

Brutal et ivrogne, il battait fréquemment sa maîtresse, qui n'osait le quitter, par crainte de ses représailles.

Il y a une quinzaine de mois, Pierre Chauvin fut arrêté à la suite d'un vol et condamné à quelques mois de prison.

Louise Mirbel profita de l'occasion pour s'enfuir. Bien résolue à quitter la honteuse vie qu'elle menait, elle vint habiter le quartier Picpus où elle fit la connaissance d'un brave ouvrier terrassier, Jean Barrau, âgé de trente-cinq ans, qui l'épousa.

Un jour, elle sentit qu'elle allait bientôt être mère. Une crainte pourtant restait en elle.

— Vois-tu, répétait-elle souvent à son mari, j'ai peur que cet individu, qui abusa de l'inexpérience de ma jeunesse, ne vienne un jour à me retrouver. Je tremble pour toi et pour moi, car « le Tatoué » est terrible dans ses vengeances.

Jean Barrau s'efforçait d'apaiser ses terreurs, mais en vain. La nuit, la pauvre fille voyait en rêve son ancien amant, et elle se réveillait toute tremblante.

Un matin, elle dit à son mari :

— J'ai fait cette nuit un rêve horrible. Il me semblait que « le Tatoué » était là. Je venais de mettre au monde notre enfant. Il le pressait dans ses bras et lui dessinait sur le corps tous les tatouages qu'il porte lui-même.

— Tu es folle, ma pauvre amie, répondit Jean Barrau... Oublie donc cet homme. Je te réponds qu'il ne te retrouvera jamais. Et, en tout cas, je serai là...

Or, hier matin, Louise Mirbel mit au monde un fils.

Qu'on juge de la stupéfaction de ceux qui l'assistaient en voyant sur le corps de l'enfant de larges taches bleuâtres dans lesquelles on remarquait aisément des traces de lettres et de dessin. Sur la poitrine, on apercevait très distinctement un cœur que transperce un poignard.

(*A suivre.*) Gabriel Delanne.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

LA MORALE CHRÉTIENNE (1)

I

Mesdames, Messieurs,

Les progrès de la science ont changé notre conception de l'univers, transformé les méthodes que nous appliquons à l'étude des phénomènes, substitué la notion de la loi à celle de l'arbitraire et du miracle, réduit la terre à n'être qu'un point dans l'espace, l'élément d'un petit monde perdu lui-même dans l'immensité ; mais ne peut-on soutenir que la vérité religieuse, qui est l'essence du christianisme, demeure tout entière ? Sans doute, la cosmologie ne s'identifie plus avec la théologie, l'univers ne nous apparaît plus comme le symbole transparent des doctrines de l'Eglise ; nous ne pouvons plus imaginer clairement nos idées sur le gouvernement providentiel du monde, localiser Dieu, le paradis et l'enfer ; mais n'est-ce pas l'occasion de répéter avec Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Les Pères et les docteurs, comme il était naturel, ont cherché à

(1) Extrait, d'après la *Grande Revue*, des conférences faites par M. Gabriel Séailles, à la *Coopération des Idées*, les 1er et 8 octobre derniers (V. *la Grande Revue*, nos de novembre et de janvier, et *la Coopération des Idées*, no de décembre).

concilier la religion nouvelle avec la science et la philosophie de leur temps ; ils ont réalisé l'idée chrétienne dans un corps de dogmes, où se combinent des éléments divers, juifs, alexandrins, helléniques. Jésus n'est ni un docteur, ni un savant ; il n'a pas d'opinion sur le mouvement de la terre, il n'a ni théologie ni dogmatique ; il n'apporte pas un système des choses, il apporte la vie nouvelle. Peu importe donc que croule l'édifice péniblement élevé par la scolastique. De cette matière intellectuelle qui l'opprimait se dégage plus brillant et plus pur l'esprit chrétien qui seul est de Dieu. Il y a quelque chose que les progrès de la science n'atteignent pas : l'œuvre propre de Jésus, sa vie et sa mort, qui sont toute sa doctrine ; d'un mot, la morale chrétienne. Que la terre tourne ou soit immobile au centre du monde, aussi pressante, aussi vraie reste la grande parole : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. » C'est le premier et grand commandement. Et voici le second qui lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même (1). »

La chose n'est point aussi évidente qu'on affecte de le croire. L'esprit, nous l'avons dit, n'est pas un lieu vide, où, au hasard, se juxtaposent des idées et des sentiments ; il est une activité vivante qui tend à organiser ses éléments intérieurs. En dépit des incohérences qu'on peut relever dans les principes des individus, dans les maximes et dans la conduite des peuples, l'esprit est systématique.

Tant qu'il peut assimiler ce qui pénètre en lui de nouveau il s'en tient aux idées maîtresses, qui le plus souvent lui sont imposées par son milieu ; la loi d'inertie fait la force de la tradition. Mais quand les contradictions deviennent trop flagrantes, quand elles ne peuvent plus se dissimuler à la conscience, l'esprit se sent divisé contre lui-même, et trouve dans ce malaise le besoin d'y échapper.

La vie intérieure, dans ce qu'elle a de sérieux et d'humain, est cette franchise avec soi-même, cette révolte contre les mensonges inavoués, cette volonté d'être, et, pour être, de soumettre la pensée à l'unité qui est sa loi. Il y aurait quelque chose d'étrange à ce que la science, ayant changé la conception de l'univers, donné à l'homme une incomparable puissance, dont les limites ne sont pas posées, notre idée de la destinée de l'homme, de son rôle ici-bas, de son rapport à la nature, ne se fût pas modifiée en conformité avec ces conditions nouvelles de la vie pratique. Ayons donc le courage de le dire : la science ne nie pas seulement les vieux dogmes, avec ce qu'ils perpétuent de la métaphysique alexandrine, la magie des rites et des sacrements, tout ce dont l'Eglise, durant des siècles, avec le concours du Saint-Esprit, a surchargé l'enseignement de Jésus, c'est la morale chrétienne elle-même, c'est sa conception de la vie, qu'elle contredit et qu'elle tend de plus en plus à affaiblir dans les âmes, par cette contradiction même. A l'esprit chrétien s'oppose un esprit nouveau.

A dire vrai, quand on ne s'en tient pas à des termes très généraux et qu'on essaye de définir la morale chrétienne, on ne laisse pas que d'être assez embarrassé. Si le Verbe de Dieu est immuable, cette morale, comme toutes les choses humaines, n'a pas cessé de se modifier. Elle s'est complétée par les emprunts qu'elle a faits au rationalisme païen, dès le IVe siècle, avec saint Ambroise, au *De Officiis*, de Cicéron, plus tard, avec saint Thomas, à l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote. Elle n'est pas pour le catholique, qui entre Dieu et lui veut l'intermédiaire du prêtre, ce qu'elle est pour le protestant qui croit découvrir la vérité du christianisme dans l'analyse réfléchie de sa propre conscience.

Qui la confond avec la morale de Jésus s'expose aux foudres des Églises : pour avoir prêché la non-résistance au mal, pour avoir pris au sérieux une parole que l'on affirme divine, pour en avoir tiré loyalement les conséquences sociales, Tolstoï s'est vu accuser « de dénaturer le texte sacré de l'Évangile » et excomunier par les prêtres d'une Église qui se déclare elle-même « orthodoxe ».

(Extrait de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*).

(*A suivre.*)

GABRIEL SÉAILLES.

(1) Remarquons que ces deux formules n'appartiennent pas à Jésus, qui ne fait que reprendre deux textes de la loi judaïque.

LE PARDON

13 Avril 1904.

AU MÉCHANT

O toi qui fis le mal, enfin songe à tes torts;
Contre le faible, en vain sont ligués tes efforts;
Sache que tout se brouille au chemin de la vie :
Dieu soutient la faiblesse en renversant les forts!..
Des maux longtemps semés, la vieillesse est servie.
Avec le temps qui fuit, tout change de décors :
Quand on a fait pleurer, surgissent les remords!...

AU VAINCU DE LA VIE

Le règne de l'ingrat n'est pas celui qui dure.
Si parfois en un monde hypocrite et parjure,
Très ignorant du mal, faible comme est l'enfant,
De l'ennemi caché, ton âme sent l'injure;
Qu'accablé de ses traits, tu n'es pas triomphant
Du mensonge qui tue, ou tout autre morsure :
Ne plains pas ton destin, mais celui du méchant!...

CONSEIL

Le mal est moins aigu, tout en laissant sa trace,
Quand, le soir, y songeant pour en demander grâce,
Tu fais de chaque offense un très noble abandon.
Mais on ne reprend plus alors le bien qu'on donne :
Lorsque notre âme est calme et devant Dieu pardonne,
Tout en se préservant des maux que l'on soupçonne,
On abolit la dette en signant ce pardon.

Mme CORNÉLIE.

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE

à la mémoire
d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire

Mme Mongin, 1 fr. — M. Tournus, 2 fr. — M. P. M. 2 fr.

Total	5 fr. »
Liste précédente	47 45
Total général	52 fr. 45

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 27 mai, d'un vieux Républicain	0 fr. 50
Du 7 juin, de M. P. M.	2 »
Total	2 fr. 50

Le Gérant : A. BOUVIER.

14-6-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 327. 10 Centimes. 1er-15 JUILLET 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LE SPIRITISME A LYON

Après les débats qui eurent lieu il y a une année à peine, nous constatons avec plaisir que le mouvement spirite s'étend de plus en plus à Lyon et dans la région, d'où arrivent chaque jour de nouvelles adhésions que le bureau féderal est heureux d'engistrer, et cela grâce au précieux concours du dévoué secrétaire général qui sut en la circonstance grouper toutes les forces vives capables de mener une œuvre à bien.

Profitant de la réunion mensuelle de juin pour faire l'exposé du travail collectif de l'année, le président rappelle que malgré les luttes du début pour asseoir sérieusement la Fédération, comme une marée envahissante, la pensée toujours active est venue démolir ce qui restait des vieux errements en fixant d'une façon plus certaine la méthode d'expérimentation, laissant à chaque groupement, comme à chaque individu, les moyens d'analyse et de discernement.

Plusieurs groupes ont obtenu des phénomènes suffisamment probants pour soutenir les bases du spiritisme, en assurer la marche en avant et finalement le triomphe certain.

Après avoir démontré ce que peut faire l'union entre tous tant au point de vue de l'idée collective que des bienfaits qui peuvent en découler pour la continuation et l'élargissement d'œuvres dejà commencées depuis de nombreuses années — vieillards nécessiteux, secours immédiat — permettant de faire de la solidarité pratique plutôt que théorique, M. Bouvier rappelle également les services rendus par les conférenciers qui ont prêté leur bienveillant concours à la fédération et tout particulièrement les admirables conférences de M. Georges Fulliquet, docteur ès sciences, sur l'histoire des religions, où il nous fut donné d'assister à la haute évolution de l'idée religieuse et sur quoi elle pouvait s'appuyer.

C'est tout d'abord le fétichisme, où nous voyons chaque individu, chaque famille, chaque tribu posséder un fétiche particulier venant d'ancêtres ou d'actions d'éclat des individus ou des collectivités.

Ici le fétiche est un rocher, le pic d'une haute montagne, un arbre, une forêt entière même ; là ce sont des animaux, des serpents, des monstres de toutes sortes, des chèvres, des moutons, etc, parfois les restes de ces animaux.

Ensuite c'est l'animisme avec son formidable cortège de forces en action, l'océan aux mystérieuses profondeurs, le torrent ou le fleuve qui coulent limpides ou impatients, les nuages qui s'amoncèlent sur nos têtes sont autant de choses animées regardées comme des divinités particulières.

A ce cortège de forces transformées en autant de divinités, l'homme a offert des sacrifices, tantôt pour les commander, les soumettre à son caprice, tantôt pour implorer leur bienfaisante action; mais en toute circonstance ne visant qu'une chose, l'accomplissement de ses désirs, il va sans dire que parfois la divinité était favorable, mais aussi souvent elle ne l'était pas.

Nous regrettons de ne pouvoir esquisser qu'à grands traits ces remarquables conférences, d'où chaque fois nous sommes sortis ravis, émerveillés, tant par l'exposé des doctrines passées en revue que par la beauté, la concision du langage, la facilité de la parole et surtout la chaleur d'âme avec laquelle le conférencier sait captiver son auditoire.

Au nom de la Fédération M. Bouvier remercie M. Georges Fulliquet de son bienveillant concours, fait des vœux pour que les leçons si profitables de cette année soient continuées après les vacances, puis il porte à la connaissance des fédérés, que M. Célestin Brémond, le secrétaire général de la fédération, appelé à ses nouvelles fonctions de receveur des postes, emploi qu'il attendait depuis un an par suite de son classement, devra être remplacé à la prochaine réunion générale.

Après avoir fait ressortir les services rendus à la fédération par M. Brémond, l'ordre du jour suivant est voté à l'unanimité:

« Les fédérés lyonnais et régionaux spiritualistes modernes, réunis en assemblée générale le 10 juin 1904, félicitent M. Célestin Brémond de l'énergie et du dévouement dont il fit preuve comme président du comité provisoire pour constituer et asseoir l'œuvre

fédérale en donnant, à Lyon et dans la région, une impulsion plus grande au spiritualisme moderne. Le remercient des travaux accomplis comme secrétaire général de la fédération et l'engagent à continuer, dans le nouveau milieu où les exigences de la lutte pour la vie l'appellent, l'œuvre essentiellement moralisatrice découlant de l'étude du spiritisme scientifique. »

La parole est ensuite donnée à M. Georges Fulliquet qui, continuant son histoire des religions, expose à l'assemblée la raison et le pourquoi des sacrifices et comment l'homme, après avoir sacrifié aux animaux ou à la nature, est arrivé peu à peu à sacrifier les animaux et même son semblable, toujours dans le but de soumettre les divinités à ses caprices, soit en les commandant soit en les implorant.

La séance est levée à 4 heures et demie en se donnant rendez-vous au mois d'octobre pour la reprise des conférences mensuelles et des cours et causeries hebdomadaires du mercredi.

Honoré.

ÉTRANGES PHÉNOMÈNES D'EUSAPIA PALADINO

(*Extrait du journal LE SOIR.*)

14 juin.

Par la qualité des témoins autant que par l'étrangeté des faits, les récits communiqués à l'*Institut Psychologique international*, en sa séance de janvier dernier et publiés en son Bulletin de mars-avril me semble mériter qu'on les signale. Je laisse la parole aux témoins, me réservant d'indiquer, à la fin de cet article, une explication partielle des phénomènes. Voici donc quelques citations du compte rendu de la séance :

Comtesse Greffulhe. — « Eusapia Paladino... présente les phénomènes les plus curieux et les plus extraordinaires qu'on ait jamais vus. Nous l'avons fait venir, la marquise de Ganay et moi, et sir William Crookes m'a dit : « Si vous la faites revenir, je me rendrai à Paris, car je n'ai pas vu depuis vingt ans de phénomènes constants de matérialisation.

« Des deux matérialisations dont les moulages sont ici, l'une (celle de la main) s'est produite chez nous. Le bassin de terre était placé en face d'Eusapia à une distance trop grande pour que celle-ci pût le toucher. A un moment donné, le rideau qui était tendu derrière elle a flotté rapidement, comme si un coup de vent l'avait poussé, et nous avons entendu très nettement le bruit que fait une main en se retirant de la terre glaise. Nous avons regardé immédiatement, et nous avons trouvé les doigts imprimés en creux.

« Ces phénomènes semblent avoir un rapport direct avec *l'état de souffrance et de dégagement de force* dans lequel se trouve Eusapia. Souvent à l'un de ses cris correspond une matérialisation. »

Marquise de Ganay. — « Nous avons entendu d'autres fois des coups si violents que nous croyions à tout moment que la table allait être brisée; nous avons vu également les armoires s'ouvrir à distance ; puis, assise sur ma chaise, je me suis sentie entraînée, comme si mon siège était attaché par une corde, et j'ai été repoussée violemment. Il y avait là quinze personnes, et toutes ont vu ce mouvement.

« Enfin je me rappelle très nettement avoir vu, à la fin d'une séance, après qu'Eusapia était réveillée, le verre d'eau qu'on lui avait apporté, venir et repartir de lui-même à 25 centimètres de distance. »

M. d'Arsonval. — « Dans le mémoire que m'a envoyé *M. A. de Grammont, qui est physicien très distingué à l'abri de toute suggestion, il est rendu compte de phénomènes de ce genre* ; c'est, je l'avoue, tout à fait extraordinaire. »

Marquise de Ganay. — « Je crois qu'Eusapia réunit tout ce que l'on peut rechercher. Nous l'avons vue élever une table à une certaine hauteur ; nous avons vu les chaises circuler au-dessus de nos têtes après s'être soulevées maladroitement.

« J'ai senti enfin une formation de mains au-dessus de ma tête, des mains énormes, des mains de roulier, puis une main comme celle d'un enfant de six mois, moite et chaude comme une main humaine. Il faut se défier de soi-même, mais il était impossible de confondre avec celles du médium cette main, coupée au poignet, nous semblait-il. »

Comtesse Greffulhe. — « Cette production de mains humaines, apparaissant et disparaissant, est un des phénomènes qui m'ont aussi le plus vivement frappée. Tantôt, elles sont fluidiques, comme neigeuses et phosphorescentes ; tantôt, elles sont matérielles. Je ne crois pas qu'une imitation, qu'un procédé mécanique, si parfait soit-il, puisse jamais donner la sensation que cause le contact de ces mains. Elles sont chaudes, animées d'une force propre. On en sent les doigts, les phalanges. Quand on veut les saisir, elles s'arrachent avec brutalité, ou s'évanouissent comme un fluide.

« Eusapia est une grande hystérique ; elle est craintive, a des crises de larmes, et l'on est obligé de lui tenir la main pendant la nuit. Pendant les expériences, sa figure prend une expression effrayante. Quand elle sort de sa crise, qui dure environ trois quarts d'heure, elle est presque morte et il lui faut une heure pour se remettre. »

Marquise de Ganay. — « Les conditions d'expérience sont des plus simples. Eusapia demande une table en bois qu'elle charge de son fluide, et cette table devient le réceptacle de sa force. Nous avons vu cette table, qui mesurait 1 mètre carré environ, s'élever à une hauteur de plus de 1 m. 50. Pendant six séances consécutives, le même fait s'est reproduit. »

Comtesse Greffulhe. — « La table restait parfois quelques secondes en l'air, contrairement aux lois connues de la pesanteur. C'est là, disent les initiés, un *simple phénomène de lévitation*. Mais quand on voit pour la première fois de ses propres yeux, sous le contrôle sévère de la raison et en se rendant compte de l'impossibilité d'une supercherie, de tels phénomènes se produire, on a l'esprit bouleversé. »

Des faits comme ceux observés par la comtesse Greffulhe et la marquise de Ganay, et par le physicien M. de Grammont étonnent la pensée. Et le public, ne pouvant ni rejeter des témoignages aussi exacts et sincères, ni comprendre comment ces faits sont possibles, éprouve l'embarras que ressent toujours l'esprit humain devant les faits incontestables qui paraissent inexplicables.

Essayons une explication partielle. Montrons, je ne dis pas toutes les causes qui peuvent concourir à ces phénomènes, du moins leur cause la plus prochaine, celle qui permet de comprendre leur possibilité. La science reconnaît de plus en plus que le système nerveux humain est associé à des forces, courants électriques, rayons N, etc., dont l'activité se révèle en rapport étroit avec la vie et les mouvements du corps humain. Dans l'état normal, ces forces absorbées par ce rapport ne produisent pas des phénomènes tels que ceux observés chez Eusapia. Mais admettons que, dans un état anormal, s'opère un dégagement de ces forces, qu'elles se détachent presque entièrement du système nerveux et agissent pour leur propre compte et non plus au service du corps matériel. Alors, au lieu de contribuer à mouvoir les membres de ce corps, elles pourront mouvoir une table, la soulever ; au lieu de vivifier la main du corps matériel et d'en épouser invisiblement la forme, elles pourront se détacher de cette main, se condenser et apparaître sous forme de main fluidique, plus ou moins tangible, et, à cause de la plasticité du fluide, de son élasticité, prendre d'autres aspects que celui de la main du médium.

Ce qui confirmait cette explication, c'est le lien direct que, d'après la marquise de Ganay, « les phénomènes semblent avoir » avec le

dégagement de force émané d'Eusapia. C'est aussi l'épuisement, noté par la comtesse Greffulhe, du médium après la séance. Il y a une sorte d'accouchement fluidique, dans lequel, non sans souffrances et cris comme dans l'accouchement naturel, le médium met au monde une entité temporaire qui agit sur les objets ou se condense et se rend visible.

Albert Jounet.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

(*Suite*) (1).

Sans suivre la morale chrétienne dans ses métamorphoses, sans nous attacher aux interprétations diverses qu'elle a pu recevoir, contentons-nous de dégager ce qui la distingue et la spécifie, l'idée générale qu'elle se fait de la nature et de la destinée des hommes. La morale antique, si variés qu'aient été ses systèmes, se résume dans cette formule : *sequere naturam*, suis la nature. Suivre la nature n'est pas s'abandonner à l'instinct, se livrer à tous les caprices de la sensibilité; l'homme doit être homme, comprendre ce qu'il est pour le devenir; il ne suit la nature qu'à la condition d'obéir à la raison. Si la nature et la raison, loin de se contredire, s'accordent, au terme s'identifient, si la véritable fonction de la seconde est de comprendre la première pour la réaliser, la science est la sagesse, le bien moral est le bien naturel, qui a la vertu, a le bonheur, et ce que nous appelons le péché n'est qu'une erreur de l'intelligence, nul ne voulant son mal volontairement.

Animal politique, l'homme n'achève sa nature et ne s'élève à l'existence humaine que dans la cité hellénique, qui par la loi manifeste la raison dans les rapports des hommes et réalise sa forme la plus haute, la justice. Ainsi, ce qui caractérise la morale antique, c'est qu'elle ne sépare pas le bonheur et la vertu, c'est qu'elle propose à l'homme pour fin le souverain bien qui dès ici-bas les concilie, et c'est qu'elle cherche le principe de la moralité humaine dans l'intelligence, faisant du souverain bien le prix de la sagesse.

Une idée nouvelle et contraire est au principe de la morale chrétienne, l'idée de la « coulpe », du péché. La nature n'est pas bonne, elle ne cherche pas le bien et l'harmonie, obscurément dans les choses, clairement dans l'homme, en qui elle prend conscience d'elle-même et devient la raison; elle est mauvaise, et, livrée à elle-même, elle ne peut produire que le désordre et le mal. Dans l'homme, elle est l'empire de la chair, l'égoïsme, la source de toutes les passions perverses, l'auxiliaire de Satan; en dehors de l'homme, elle n'est pas l'harmonie savante, jeu d'une pensée divine, qu'imaginait la Grèce, elle est le milieu tragique, où se trahit la colère d'un Dieu qui se venge par le règne de la souffrance et de la mort.

Ainsi, en tant qu'être naturel, l'homme est dégénéré, corrompu, fils du péché, mort à la vie de l'esprit. Dès lors, il ne suffit pas pour réaliser le souverain bien de se connaître soi-même, de savoir le bien et le mal, il faut, par un acte qui remette tout en question, par une crise de la volonté, « se convertir », changer son cœur, tourner les yeux de l'esprit vers des objets que ne voient point les yeux du corps. Le bien n'est pas d'achever la nature, mais de la détruire. Le chrétien meurt selon la chair pour renaître et pour revivre selon l'esprit. « Quiconque voudra sauver sa vie la perdra, quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi la retrouvera. » Conscience du péché qui se mêle à notre chair et coule dans notre sang; aspiration vers une délivrance dont on ne peut être l'auteur, humilité, appel à Dieu, conversion du cœur et de la volonté, inquiétude de la nature toujours présente, toujours mauvaise, pénitence, regrets et remords, renoncement à soi-même, sacrifice, joie de souffrir et d'expier, célestes espérances, tels sont les pensers nouveaux dont se nourrit la piété chrétienne. Le sage devient le saint.

La science n'est plus l'instrument de la sagesse; elle irait jusqu'au fond de la nature, sans en faire jaillir jamais la source pure; à la science se substitue la foi (πίστις). La foi est un acte de la volonté et un élan du cœur, elle porte l'intelligence au delà des réalités naturelles; elle est un abandon confiant, une soumission aimante et résignée à la parole et aux décrets de Dieu. Par elle s'opère la palingénésie (παλιγγενεσία), la renaissance spirituelle; l'Esprit habite dans l'homme régénéré. « Le fruit de l'Esprit (τό καρπος τοῦ πνευματο) est la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité » (Paul, *Gal.*, V. 22), toutes les vertus du chrétien.

La vertu maîtresse, principe de toutes les autres, qui dérive de la foi, qui déjà est contenue en elle, puisqu'elle en est l'achèvement, est la charité. La charité n'est autre chose que la foi agissante; ses manifestations sont de bonnes œuvres. « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu, et quiconque aime les autres est né de Dieu, et il connaît Dieu ». (1er *Ep.* de Jean, IV, 7). La charité est ainsi, pour les chrétiens, ce qu'était la sagesse chez les philosophes anciens, la racine de toutes les vertus. « Quand même je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme l'airain sonore ou comme une cymbale retentissante. » (I, *Corinth.* XIII, 1 sq.)

La charité n'est pas une vertu humaine, elle n'est pas la magnanimité d'un cœur généreux; on peut « distribuer tout son bien pour la nourriture des pauvres » et ne la point posséder; elle est un sentiment métaphysique ou, à plus proprement parler, un sentiment mystique, religieux Etre dégénéré, radicalement corrompu, l'homme n'a rien d'aimable par lui-même; l'amour que nous lui portons n'est que la conséquence de l'amour que Dieu lui porte. C'est pour plaire à Dieu, pour nous unir à lui d'intention que nous aimons notre prochain. Plus profondément, la charité est l'union avec Dieu le Père, la participation de son être et de son amour, le sentiment concret et vivant de la filiation divine qui fait tous les hommes frères, non par le sang qui coule dans leurs veines, mais parce qui se trouve en tous de l'Amour dont ils sont nés.

A cette morale, dont le premier dogme est la corruption de la nature, répond une conception nouvelle du souverain bien, c'est-à-dire de l'union du bonheur à la vertu. Tous les anciens avaient admis entre le bonheur et la vertu un rapport d'identié : pour Socrate et Platon, pour Aristote et Zénon, qui a la vertu a le bonheur; pour Epicure, qui a le bonheur a la vertu. L'harmonie de la nature et de la raison permet à la destinée de l'homme de s'accomplir ici-bas. Dans le christianisme, au contraire, tout est subordonné à la vie future qui seule livre le secret de la vie présente. La terre est pour l'âme un lieu d'exil, le corps une prison; l'âme ne redevient elle-même que dans la mesure où, par ses pensées et ses désirs, déjà elle s'en échappe et vit de la vie de l'esprit.

La vertu est la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et l'amour des hommes en Dieu et pour Dieu; le bonheur est la possession de Dieu. Aimer Dieu, c'est déjà, sans doute, dès ici-bas, tendre vers lui, s'en rapprocher; mais c'est ne le posséder encore qu'imparfaitement, ne le contempler qu'à travers les demi-ténèbres d'une nature déchue, d'une âme obscurcie par le péché, et l'amour tend à une parfaite union. La vertu ne fait donc que commencer le bonheur en le méritant. Le souverain bien n'est pas de ce monde, dans une autre vie s'achève notre destinée.

La foi répondant à cette attente, la foi, comme croyance à la réa-

(1) Voir le numéro d'octobre, p. 193, et les suiv. Nous sommes obligés de prier le lecteur de bien vouloir relire les articles précédents, car dans une étude de longue haleine qui paraît par fragments, la suite logique de la démonstration semble disparaître, masquée par les détails, cependant nécessaires, qui l'accompagnent.

lité future et nécessaire du souverain bien, devient une vertu nouvelle, l'*espérance*, qui a pour objet la béatitude promise aux élus et mêle une joie secrète aux sacrifices qui préparent à la goûter. La foi, l'espérance et la charité sont les trois grandes vertus chrétiennes, vertus intimement unies, inséparables, qui manifestent une même disposition de l'âme. Mais ces vertus ne dépendent pas de la liberté humaine, elles ne naissent pas de la science qui veut des raisons démonstratives, elles sortent moins encore d'une nature qui y répugne et qui les nie, elles veulent une impression d'en haut, un concours divin, une action de la grâce qu'il ne nous appartient pas de déterminer : L'Esprit souffle où il veut.

Il n'entre pas dans mes intentions d'amoindrir ou de calomnier la morale chrétienne ; ce qu'elle a obtenu des hommes, ce qu'elle leur a donné suffit à la défendre des injustices volontaires, et des partis pris inintelligents. Elle a approfondi les âmes, elle les a faites plus délicates et plus pures, elle a contenu la bête impatiente et brutale, elle a opposé à ses désirs immédiats le rêve du paradis et les cauchemars de l'enfer ; en liant la béatitude au sacrifice, elle a fait sortir le désintéressement de l'égoïsme même. Quelques-uns s'en scandalisent : l'instinct se retrouve, crainte, désir, espérance, tremblement ou appétit de la bête dans cette attente de la récompense ; mais, à ce qui se voit, à ce qui se touche, opposer victorieusement une image, un rêve de bonheur, ce qu'on ne vérifie pas par les sens, ce qui n'existe que dans la mesure où on le croit, n'est-ce pas idéalisme déjà, preuve que l'idée peut vaincre !

Sans doute, et dès longtemps les Stoïciens avaient proclamé le caractère sacré de la personne humaine et fondé la fraternité des hommes sur leur filiation divine ; mais Dieu était la raison dont tous nous participons; avec une candeur géniale, Jésus fait de Dieu, non plus par métaphore, mais à la lettre, notre père, un père qui doit et veut être aimé, et l'idée de la fraternité des hommes, qui n'était accessible qu'à quelques intelligences, s'identifie avec le sentiment religieux, se propage dans les cœurs.

Mais le chef-d'œuvre de la morale chrétienne est de donner un sens et comme un prix infini à la douleur. Pour nous qui cherchons le principe de la morale dans les lois de la vie et de l'action spirituelles, la douleur, sans doute, par la lutte dont elle devient l'occasion, par la résistance, par la résignation intelligente, par le courage, met en jeu la force intérieure, la révèle à elle-même et, en un sens, l'exalte. Supprimez la, le ressort de l'activité se détend. La vie n'est pas le repos dans la jouissance, l'inertie du plaisir passif, elle est la conquête du bien sous le stimulant de l'imperfection sentie. Mais s'il y a une douleur qui suscite l'effort par la révolte dont elle est le principe, qui tend à se nier elle-même par l'action qui en supprime les causes, il y a la douleur qui est infirmité, défaillance, recul de la vie tarie en sa source ; il y a l'espérance trompée, le sentiment de l'irréparable, la perte de ceux que l'on aime, la maladie lente, progressive, la torture inutile et cruelle ; au soir de la bataille, quand les ténèbres descendent, l'horreur du vaincu qui attend la mort dans le silence et l'oubli.

Le christianisme divinise la souffrance : Jésus, fils de Dieu et Dieu lui-même, est descendu sur la terre, il a pris avec notre corps toutes nos infirmités ; au point de vue de ce monde, il a été un vaincu, il a été méprisé, insulté, frappé, il a voulu souffrir, mourir, il a porté sa croix, il s'est attaché au bois de douleur, il a gémi, il a versé des larmes et il a sanctifié le supplice le plus infâme, le supplice de l'esclave qu'il a choisi pour lui-même. Le chrétien, celui qui regarde les choses des yeux de la foi et non des yeux de la chair, ne connaît plus de déshérité, de vaincu de la vie. La souffrance est un bien, elle a son prix en elle-même. Dieu recueille les misères les plus ignorées, les plus obscures, les plus humbles, pour en faire de la béatitude et de la gloire. Dans le vrai monde, dans la cité céleste, l'échelle des valeurs humaines se renverse : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ; bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. »

Si la loi de la vie, qui tôt ou tard se découvre, est de croître pour décroître, de décliner enfin vers les ombres de la mort, quelle doctrine plus précieuse que celle qui donne un sens à la souffrance qui, au lieu de n'y voir que la défaite de l'animal, y montre l'épreuve de l'homme et la voix du salut ! Quel coup de génie que de rendre la douleur aimable et chère à celui-là même qui la subit, que d'en faire un don, une sorte de grâce et de privilège, que de découvrir au delà de l'impuissance apparente du malade, du blessé de la vie, l'action en lui d'une énergie spirituelle qui ne se dépense pas en vain, qui crée quelque chose de positif et de réel dans un monde qu'il n'est pas donné de voir des yeux du corps, mais qui est le vrai monde de l'âme !

GABRIEL SÉAILLES.

(Extrait de la *Revue scientifique et morale du spiritisme.*)

(*A suivre.*)

CHEZ LES MASSEURS

Un banquet familial. — Masseurs, masseuses, gens de lettres et artistes. — Les « chirurgiens non sanglants » Les transformations d'un syndicat. — Le « Rappel » acclamé.

Tous les masseurs sont réunis :
Massons ensemble à l'infini...

auraient pu chanter, sur l'air populaire : « Dans les sentiers remplis d'ivresse », tous les convives qui assistaient, samedi soir, salle Coquet, 80, boulevard de Clichy, au 12e banquet annuel des Masseurs et Infirmiers de France. Au surplus, banquet charmant, intime et familial dans toute l'acception du mot, car, parmi ces convives, figuraient de graves personnages en robes ou en culottes courtes, dont l'âge oscillait entre dix et douze ans.

A la table d'honneur présidait, on ne peut plus paternellement, notre ami Pannelier, conseiller municipal du 14e arrondissement. A ses côtés avaient pris place : MM. le docteur Balley, médecin en chef des hôpitaux militaires, président d'honneur de la chambre syndicale des masseurs et infirmiers de France ; Léopold Tabary, directeur-professeur en chef de l'Ecole professionnelle des masseurs et infirmiers de France ; Sénépart et Gambart, professeurs ; Ratier, secrétaire général ; Me C. Comby, avocat à la cour d'appel ; Mme et M. G. de Vorney, chef des informations du *Rappel* et du *XIXe siècle* ; Mmes Balley et Moris, femmes de lettres; Mme L. Tabary et Mlle Dutertre ; Mme et M. Hubert Combe, président du Caveau et de la Lice chansonnière ; M. Prudent Pruvost, le jeune et distingué auteur-compositeur dont nous avons dit souventes fois le talent délicat à nos lecteurs ; MM. Eugène Brillouet, Lemoine, Mercier, Bernier, Paul Théodore ; Mme Villars, M. et Mme Chevrau, M. et Mme Leclaire, M. et Mme Schon, M. et Mme Boucher, etc.

Le massage scientifique.

Au champagne, toasts et discours : pour être masseur, on n'en est pas moins orateur et M. L. Tabary l'a prouvé aussitôt.

« Le massage, dit-il, que nous enseignons et pratiquons, n'est plus la vulgaire friction de jadis qui ne se faisait que d'une manière empirique sans base scientifique rationnelle.

« Entre nos mains, elle est devenue une science positive qui touche directement à l'art médical et chirurgical, sans médicaments, et constitue l'un des agents thérapeutiques les plus puissants pour combattre pied à pied un très grand nombre de maladies humaines.

« Les affections des systèmes nerveux, musculaires, osseux, de la

circulation et du sang sont, sans conteste, efficacement combattues par elle, quand elle est pratiquée par une main habile et expérimentée, surtout par les connaissances les plus profondes de l'anatomie complète, de la physiologie et de la pathologie.

« Dans un de ses derniers opuscules, le grand docteur Stopfer, de Paris, l'a dénommée : « médicament-mouvement », en y comprenant la kinésithérapie ou gymnastique médicale raisonnée qui doit le plus souvent la compléter dans tout traitement. »

M. Tabary énumère rapidement les cas si nombreux dans lesquels le massage peut exercer son action bienfaisante, il remercie avec effusion ses dévoués et brillants professeurs, MM. Sénépart et Gambart, ainsi que M. Ravier, l'actif secrétaire général, et il boit à la prospérité de l'Ecole professionnelle et aux succès de ses élèves.

M. le docteur Balley dit que ce banquet évoque la valeur théorique et pratique de l'enseignement de l'Ecole professionnelle.

« Les élèves diplômés, ajoute-t-il, constituent tous les ans une phalange de bons praticiens, hommes et femmes, qui sont reconnus de précieux auxiliaires du docteur en médecine. L'avenir de l'œuvre dont feu Crignon-Lorenza fut le pionnier de la première heure, est assuré sous la direction de son successeur, homme laborieux aussi, intelligent et instruit, très dévoué, M. L. Tabary, qui tient haut et ferme le drapeau des masseurs de France. Levons nos verres en l'honneur du président de l'Ecole professionnelle ! »

Vœux et souhaits.

Avec une fine et gracieuse bonhomie, M. Comby paraphrase l'exclamation de Mirabeau : « Que de femmes et que de fleurs ! » « Vous indiquez ainsi, dit-il en substance aux masseurs, que vous savez allier la psychologie à la physiologie. Vous n'ignorez pas, en effet, que l'effet moral est un merveilleux effet curatif et que le charme est la moitié de la guérison. » Il engage les masseurs à faire leur déclaration d'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, « déclaration qui suffira à les faire entrer dans le giron de l'*alma parens* », et il termine par ce souhait, exquis avec sa pointe de mélancolie : « A la prospérité de votre syndicat, de ce syndicat que j'ai vu naître, que je vois grandir et que je suis sûr de ne pas voir mourir. »

M. E. Brillouet, l'organisateur officiel, pour ainsi dire, des ambulances et des postes de secours dans toutes les manifestations populaires, a retracé la tâche énorme qui était incombée au Syndicat des Masseurs, à la Galerie des Machines, lors de la Marche de l'Armée ; M. Chevrau a parlé fort aimablement au nom des élèves de l'Ecole professionnelle, et M. Sénépart, professeur d'anatomie, a dit quel était le dévouement de M. Tabary, de M. Gambart, professeur de petite chirurgie, et de MM. Ratier et Brillouet.

Un historique instructif.

Enfin M. Pannelier, dans un discours spirituel au possible, nous fait un historique du massage à travers les siècles ; la place ne nous permet que de reproduire l'historique du Syndicat du... vingtième siècle.

La chambre syndicale des magnétiseurs et des masseurs de France a été fondée le 28 mars 1893 par MM. Durville, Martin Auffinger et Crignon-Lorenza.

A cette époque, les sociétaires étaient en grande partie des magnétiseurs-suggestionneurs, médecins-guérisseurs, fascinateurs, etc. Jusqu'en 1901, il fut fait des cours de magnétisme et de massage. A partir de 1901 il fut fait des cours d'anatomie et de massage les mardis et samedis. Chaque jeudi matin avait lieu une clinique gratuite. A la fin de décembre 1901 on organisa un cours d'ambulanciers, qui fut professé une fois par semaine pendant 7 ou 8 semaines seulement.

La mort de M. Crignon-Lorenza, président de la Chambre syndicale des magnétiseurs et des masseurs de France mit fin à cette organisation.

Depuis le 3 juin 1903, date de l'élection de M. L. Tabary, directeur et professeur en chef de l'Ecole supérieure des Magnétiseurs et des Masseurs de France comme président de la chambre syndicale, le mot « Magnétiseurs » a été remplacé par le mot « Infirmiers », à la suite d'un *referendum* fait le 31 juillet 1903. Le titre définitif de la chambre syndicale est : *Chambre syndicale des Masseurs et Infirmiers de France et Ecole professionnelle des Masseurs et Infirmiers de France.*

Les cours ont été également réformés. L'enseignement est plus scientifique et plus rationnel en ce qui concerne la massothérapie, pour les élèves en cours de scolarité, les lundis, mercredis et vendredis, de 8 heures à 10 heures du soir.

Tous les mardis, jeudis et samedis, de 8 heures à 10 heures du soir se tient, 151, rue Saint-Denis (IIe arrondissement), une *clinique gratuite* pour les pauvres des deux sexes qui sont l'objet d'une bienveillante attention et qui trouvent tous les soins gratuits que leur santé nécessite.

Les cours aux élèves en scolarité régulière sont faits :

« Les lundis, sur les pansements, les services d'ambulanciers et d'infirmiers, l'hydrothérapie et l'électricité, par M. Gambart, professeur diplômé des hôpitaux.

« Les mercredis, sur le massage, la kinésithérapie, la physiologie, la pathologie, la science diététique et l'hygiène en général, par M. L. Tabary.

« Les vendredis, sur l'anatomie complète, l'ostéologie, l'arthrologie, la myologie, l'angeiologie, la névrologie, par M. V. Sénépart, professeur.

« La clinique et les cours ont lieu au siège sogial, 151, rue Saint-Denis (IIe arrondissement).

« De nouvelles cartes d'identité, valables pendant quatre ans et de nouveaux insignes ont été créés.

« Des diplômes de fin d'études de 1re et de 2e classes sont donnés tous les ans aux élèves ayant subi les examens avec succès dans le courant d'octobre. Ces examens comprennent :

1° Examen oral : anatomie, physiologie, pathologie, etc.

2° Thèse sur une maladie osseuse musculaire, nerveuse, de la circulation du sang, avec description complète et le traitement rationnel sans médicaments par les agents physiques et mécaniques, etc.

3° Technique opératoire du massage et de la kinésithérapie sur malades, avec explications scientifiques.

« Ces diplômes d'aptitude à l'exercice de la Massothérapie sont signés par M. L. Tabary, les membres du conseil et de nombreux docteurs en médecine.

Le *Rappel* est considéré comme l'organe officiel du Syndicat et de l'Ecole, il publie toutes les délibérations en cours, articles intéressant la Chambre syndicale, l'Ecole et le développement de la science de cette corporation.

Un journal toujours jeune.

Cet exposé terminé, M. Pannelier dit en souriant qu'il a contracté envers les masseurs et plus particulièrement envers M. Tabary, qui l'a guéri radicalement, une dette de reconnaissance qui lui fait lever avec plaisir son verre à la prospérité du massage en France.

M. Tabary répond que ce mot de « massage » ne tardera pas à être complètement remplacé par celui plus exact de « massothérapie », et il porte la santé de tous les invités — parbleu ! — et plus particulièrement du représentant de « son cher *Rappel*, de son vieux et cher *Rappel*, qui a trouvé le secret de l'éternelle jeunesse ».

Inutile d'ajouter que tous ces discours étaient interrompus et clôturés par d'enthousiastes applaudissements.

Soirée intime.

On a ensuite chanté, monologué et dansé en famille — et comme les bravos étaient allés aux orateurs, ils s'en sont allés à M. Hubert Combe, le maître chansonnier; à M. René de Buxeuil, le talentueux auteur et compositeur aveugle; à Mme Balley, l'émouvant auteur du *Petit Tambour*; à M. Paul Théodore, le poète de l'élégie moderne, à M. L. Tabary; qui par une touchante poésie de sa composition, n'a pas eu de peine à faire ouvrir les bourses au profit de la clinique gratuite.

Au jour seulement, ces braves gens ont songé à se séparer :

Tous les masseurs sont réunis :
Massons ensemble à l'infini...

D.-C. Rantanplan.

(*Extrait du* Rappel *du 14 juin*).

RANTANPLAN

Oui, un coup de grosse caisse ne fait pas de mal pour faire connaître la résurrection sous une autre forme d'une œuvre mort-née. Je veux parler de l'œuvre dont il est parlé à propos du Syndicat des masseurs et magnétiseurs de France, dont les membres connus se chiffraient au début par quatre : MM. Durville, Martin, Auffinger et Crignon-Laurenza. Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Martin; quant à MM. Auffinger et Crignon-Laurenza, ils sont allés voir ce qui se passe dans un autre milieu ; ils étaient tous, croyons-nous, Parisiens et constituaient avec quelques médecins, guérisseurs, suggestionneurs, fascinateurs, etc., le corps même du Syndicat, car nous connaissons bon nombre de magnétiseurs qui ont fait leurs preuves, qui n'ont jamais fait partie de ce Syndicat, ils n'en ont peut-être jamais ouï parler.

Si une mort mis fin à la précédente organisation pour la transformer en chambre syndicale des infirmiers, les vrais magnétiseurs, qui ont autre chose à faire que d'administrer des lavements, doivent s'estimer heureux de ne pas appartenir à la corporation, car si avec une leçon bien apprise on peut servir un malade par « l'autre côté», il n'en est pas de même pour faire du magnétisme qui ne peut être exercé efficacement par des organisations spéciales, en un mot, par des êtres doués à cet effet, qui eux la plupart du temps font de la thérapeutique sans le savoir et surtout sans avoir appris à servir une tasse de tisane ou un clystère.

Une fois pour toutes, soyons donc logiques et ne cherchons pas à démarquer ce qui porte l'empreinte ineffaçable de la vérité.

Le magnétisme n'est pas le massage. Si pour l'un, il faut des études anatomiques spéciales pour agir avec connaissance de cause sur les muscles ou le trajet des nerfs, avec l'autre, il ne faut que de la volonté et de l'amour.

Pour être infirmier, il suffit d'être une machine capable d'appliquer bandes, compresses et donner des lavements lorsque la science s'est prononcée. Dans ce cas, laissons-les à leurs occupations favorites; peut-être sont-ils assez dévoués pour accomplir saintement leur besogne : mais de grâce, si nous faisons du magnétisme restons magnétiseurs et respectons au moins ceux qui nous ont devancés dans cette voie en conservant intact le legs qu'ils nous ont fait.

Dans la crainte sans doute de poursuites possibles maintenant que le magnétisme est reconnu par la science et que peu à peu il s'implante au sein même de nos académies, ceux qui devraient avoir à cœur de le défendre avec la dernière énergie se cachent derrière un nouveau mode d'application de la médecine en se croyant sauvés. Pas sérieux que tout ça, et tant que les choses iront ainsi nous serons toujours à même de dire aux froussards : Vous êtes ou des inconscients ou des êtres qui cherchez à vous tromper vous-mêmes en essayant de monter le coup aux autres sur vos valeurs personnelles.

Magnétiseurs, mes amis, laissons se débattre et vivre comme il le pourra le nouveau Syndicat, mais, pour Dieu, quoiqu'il en coûte, restons ce que nous sommes et efforçons-nous d'être toujours les dignes continuateurs des Mesmer, des de Puységur, des Deleuze, des Dupotet et tant d'autres qui toujours ont lutté et souffert pour la défense de la vérité.

Le Petit Tambour.

LA PRIÈRE

La prière est la chaîne d'or qui unit la terre au monde universel ; elle est une télégraphie sacrée, à l'aide de laquelle nous correspondons avec nos frères de l'espace, et surtout avec les esprits supérieurs que nous attirons par la chaleur de la pensée. Ce magnétisme est tellement grand, tellement intense que les invisibles ne peuvent résister à notre appel.

La prière est la messagère fidèle qui porte sur ses ailes d'or le baiser de notre cœur à Dieu et aux invisibles.

Exilés sur la terre, la prière nous aide à supporter nos épreuves et nous donne les consolations nécessaires ; elle cicatrise les blessures du cœur et nous donne le courage nécessaire pour supporter nos peines et nos ennuis, et elle nous inspire le dévouement et à la résignation aux maux de la vie et à la compassion aux misères de nos frères en humanité.

La prière doit être un élan spontané de l'âme qui sent le besoin de s'unir au principe de la vie, de chaleur et d'immortalité ; car la prière forme le lien qui unit l'esprit au monde universel et centralise l'amour qui part des régions divines. Elle réveille l'amour et la solidarité de nos semblables, qui est un écho de l'amour de Dieu ; elle exprime, dans une sublime pensée de l'extase du cœur, la quintessence de l'intelligence ; elle concentre, dans un profond recueillement, toutes les grandes sensations de l'âme, dont la synthèse est l'amour éthéré du bien, du beau et du vrai.

La prière est la vision lointaine des rayonnements infinis ; elle est l'écho de tous les beaux sentiments, l'expression des plus sublimes pensées et de la vraie reconnaissance, elle est la source d'où s'échappent les parfums de l'âme et le baume du cœur ; elle est la fusion de l'amour qui s'élance de la terre vers les régions translucides des mondes supérieurs, elle émane de la lumière éternelle qui éclaire le monde universel; elle est la voix sainte qui obtient de l'ange l'entrée des régions infinies : elle est l'encens de l'âme et le parfum du cœur.

La prière stimule la ferveur, affermit l'espérance et allège les maux. Les soupirs que chacun exhale en son cœur expriment les brûlantes aspirations de la pensée vers l'Infini des infinis ; elle domine toutes les préoccupations de la vie et toutes les entraves à l'harmonie universelle ; elle est une manifestation intellectuelle, un élan du cœur et un moyen certain de mêler nos voix aux concerts célestes ; elle nous aide à puiser des forces dans les rapports qu'elle établit entre le monde visible et le monde invisible. C'est la douce réalité du rêve enchanteur de l'immortalité et de l'ascension des êtres dans la hiérarchie des mondes, dont le terme est l'Infini.

Sous l'impression de nos cœurs attendris par les visions intuitives des rayonnements célestes ; à la vue du beau spectacle de la nature, qui nous émerveille par les splendeurs de son ciel étoilé, et quand une douce et brillante aurore séduit nos regards, une exclamation involontaire, un cri de joie et d'admiration nous échappent. Dans cette situation des perspectives infinies, la première pensée qui se réveille dans notre imagination nous rappelle Dieu, souveraine puissance et âme de l'univers, source de toute bonté, de toute beauté, de tout bien et de toute justice. Tous ces sentiments spontanés se

traduisent par la prière, parce qu'elle est leseul langage humain qui puisse nous unir à Dieu et au monde invisible.

La prière, cette synthèse de l'amour universel, rallie toutes les humanités sous les regards de Dieu ; elle fait jaillir sur les âmes épurées un torrent de faveurs ineffables ; elle est le soleil levant de la fraternité humaine et de la solidarité universelle ; elle est l'aurore du véritable bonheur pressenti et des douces joies entrevues ; elle est l'égide destinée à guider l'homme sur la route de sa destinée ; elle est en outre le lien qui le rattache à Dieu et au monde universel.

Voici dans quels termes dépeint la prière l'éminent poète Lamartine :

Prière ! O voix surna urelle
Qui nous précipite à genoux,
Instinct du ciel qui nous rappelle
Que la Patrie est loin de nous,
Vent qui souffle sur l'âme humaine
Et de la paupière trop pleine
Fait déborder l'eau de ses pleurs,
Comme un vent qui par intervalles
Fait pleuvoir les eaux virginales
Du calice incliné des fleurs !

Sans toi que serait cette fange ?
Un monceau d'impur limon,
Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon !
Mais pour toi son aile cassée
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course
Et lui faire boire à sa source
L'eau de la vie et de l'amour !

Le cœur des mères te soupire,
L'aire sonore roule ta voix,
La lèvre de l'enfant te respire,
L'oiseau t'écoute aux bords des bois ;
Tu sors de toute la nature
Comme un mystérieux murmure
Dont les anges savent le sens ;
Et ce qui souffre, et ce qui crie,
Et ce qui chante, et ce qui prie,
N'est qu'un cantique aux mille accents.

O saint murmure des prières,
Fais aussi dans mon cœur trop plein,
Comme des ondes sur la pierre,
Chanter mes peines dans mon sein !
Que le faible bruit de ma vie
En extase intime ravie
S'élève en aspirations,
Et fais que ce cœur que tu brises,
Instrument des célestes brises,
Eclate en bénédictions.

Les pensées sublimes du suave poète des *Contemplations* et des *Harmonies* prouvent une fois de plus l'importance et le véritable but de la prière.

Quel est celui, en effet, qui, dans les heures sombres et dans les jours abreuvés d'amertume n'a pas trouvé, dans un élan de son cœur vers l'Être suprême et les invisibles, les plus douces consolations et des espérances pleines de charmes ? C'est là le refuge des affligés.

DÉCHAUD.
Publiciste à Oran.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

LES NŒVI

Ces faits, dont on pourrait allonger la liste (2), prouvent que le phénomène des nœvi est réel. Il est incontestable que des enfants naissent avec certaines marques qui n'existent pas normalement chez les autres. Mais tout le monde n'est pas d'accord pour l'explication de ces phénomènes. Beaucoup de médecins nient que les envies soient dues à une action de l'intelligence de la mère sur le fœtus et ceci en grande partie, parce qu'il n'existe pas de liaison directe entre le système nerveux de la mère et celui du fœtus.

Mais cet argument n'a pas grande valeur pour nous, puisque nous avons constaté que l'image mentale peut s'extérioriser et qu'elle agit à distance sur un autre cerveau. La connexion intime et profonde qui existe entre le fœtus et la mère doit favoriser la projection de l'image, lorsque celle-ci atteint un haut degré d'intensité, sous l'influence de l'émotion.

Pour les sceptiques, toutes ces empreintes cutanées, ainsi que l'absence ou la difformité des organes, reconnaissent pour cause une maladie de l'œuf ou une tare héréditaire. Nous savons bien que l'on peut reproduire expérimentalement des monstruosités et que beaucoup de ces cas sont parfaitement explicables par des influences intra-utérines subies par l'œuf ou l'embryon, mais un nœvus tel qu'une cerise, une chenille ou une chauve-souris ne peut avoir évidemment la même origine, ni ne peut être expliqué par de simples actions mécaniques. Il faut donc chercher une autre cause que celle d'une influence physique.

Pour être impartial, il faut noter que, dans un très grand nombre de circonstances, les accoucheurs ont noté avec soin, avant la délivrance, toutes les idées préconçues de la mère, sans observer que, chez l'enfant, il y eût la moindre chose qui répondît à ce à quoi elle s'attendait. Le docteur Fisher (3) dit que, pendant vingt ans, il eut à demander à ses malades si elles craignaient quelques difformités pour leur enfant ; que le plus grand nombre lui exprimèrent des craintes d'un genre ou d'un autre, et spécifièrent souvent la nature de la difformité qu'elles craignaient ; que cependant, durant cette période, il n'avait rencontré que deux cas de malformation ; encore semblaient-ils n'avoir été influencés en rien par les préoccupations de la grossesse. Ses observations portent sur 1.200 cas. Hunter, lui aussi, avait dans 2.000 observations pris des informations avant la naissance de l'enfant, il n'avait jamais trouvé un seul fait où il y eut la moindre connexité entre le développement anormal de l'enfant et les émotions mentales de la mère.

Mais le docteur Hack-Tuck, qui rapporte ces opinions, ne dit pas nettement si oui ou non, dans les cas observés, les observateurs ont noté l'existence de marques de naissance. Ce n'est pas sur un nombre aussi restreint d'observations que l'on peut juger une pareille question, car il s'agit ici de faits exceptionnels et la statistique doit porter nécessairement sur un très grand nombre de cas et non sur quelques centaines, si l'on veut qu'elle signifie quelque chose.

Suivant nous, la question ne doit pas être posée de cette manière. Il ne s'agit pas de savoir si, normalement, les pensées de la mère ont assez d'influence sur le fœtus pour y laisser une trace matérielle ; nous constatons tous les jours, heureusement, qu'il n'en est pas ainsi, sans quoi chacun de nous viendrait au monde tatoué de la

(1) Voir le numéro précédent.

(2) Voir Le *Bulletin de la Société psychique de Marseille*, n° 5, septembre-octobre 1903.

(3 HACK-TUKE, *Le Corps et l'Esprit*, p. 236.

plus singulière manière. Ce qui est en discussion, c'est de savoir si, sur des tempéraments essentiellement nerveux, et par conséquent très impressionnables, une forte émotion morale est capable de produire dans l'esprit de la mère une image intense, laquelle pourra se répercuter jusqu'au fœtus, agir sur lui et laisser sur la surface de son corps une trace indélébile.

Ce qui nous fait envisager le problème sous ce jour particulier, c'est ce qui a lieu pour les suggestions. Nous avons vu que des vésications, des brûlures, des rougeurs en forme de croix ont été produites expérimentalement par des opérateurs dignes de foi, mais il ne faudrait pas en conclure que l'expérience pourrait être répétée sur le premier sujet venu. M. Bernheim a été témoin des effets produits par la suggestion d'un vésicatoire sur la somnambule de M. Focachon, mais il n'a pu depuis reproduire le même phénomène, bien qu'il ait expérimenté avec des milliers de sujets. Il en est de même pour les stigmates expérimentaux qui ne se produisent pas à volonté. Pour réussir, il faut avoir la chance de tomber sur un sujet assez sensible à ce genre spécial de suggestion. Nous pouvons donc admettre qu'une envie ne pourra naître sur un enfant que si la mère est éminemment auto-suggestible et, en plus, si elle possède la propriété d'extérioriser les images internes associées à une vive émotion. Ces deux conditions réunies doivent rendre le phénomène assez rare.

Ceci nous conduit à rechercher si dans les circonstances de la vie ordinaire les sensations visuelles, accompagnées d'émotions, arrivent à produire une action physique sur le corps de l'observateur. Si l'on constate qu'il en est ainsi, comme nous savons que la projection de l'image interne peut s'extérioriser, nous admettrons qu'elle pourra se fixer sur le fœtus, qui est incontestablement en relation sympathique avec la mère.

Voici quelques observations qui mettent bien ce point en évidence (1) :

Nous avons relaté plus haut (2) les deux faits rapportés par Gratiolet au sujet de l'influence qu'exerce l'imagination sur certains individus : l'un sentit couler un flot de sang de la blessure imaginaire alors qu'il avait une simple contusion, et l'autre ressentit une douleur comme si on lui avait coupé le doigt jusqu'à l'os, alors que c'était le manche du scalpel qui l'avait frappé. Dans les cas suivants, aucune action physique n'est exercée sur le sujet, mais il localise la douleur imaginaire dans son corps à la même place que celle où se produit la douleur de celui qu'il voit souffrir.

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.

LES LIVRES

Essai de Mysticisme antique, par A. PORTE DU TRAIT DES AGES, 1 volume in-8° d'environ 350 pages : **10** francs.

Le directeur de la *Revue hermétique* met en vente dès aujourd'hui par souscription, ce volume de luxe qui se recommande tout particulièrement aux occultistes, aux mystiques et aux lettrés. Les amateurs sont informés que cet ouvrage, **tiré seulement à 350 exemplaires** numérotés et signés, *ne sera livré qu'aux souscripteurs*, par conséquent, qu'il sera absolument impossible de se le procurer en librairie. On a donc tout intérêt à souscrire immédiatement pour posséder cet ouvrage unique en son genre : mystique et artistique.

Adresser les souscriptions accompagnées du montant de l'ouvrage à M. le Directeur de la *Revue hermétique*, à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie) ou à la *Paix universelle*.

5, Cours Gambetta, Lyon.

*

Vient de paraître : **LHomme terrestre**, par EMMANUEL DARCEY.

> Je n'ai pas compris qu'un être pensan pût vivre en paix, sans avoir une croyancet réfléchie sur la cause et le but de la vie.
> PASCAL.

C'est l'exposé d'une doctrine fondée sur les aspirations du cœur et de la raison et sur des principes certains, qui met devant nos yeux le tableau exact de notre infirmité, en même temps qu'elle nous montre notre véritable grandeur ; qui donne aux âmes le soutien moral qui leur est nécessaire ; qui répond aux questions qui naissent en l'homme sur les origines et les destinées de l'humanité, sur le Bien et le Mal, sur le lendemain de la Mort.

C'est l'écho de ces paroles, de ces écrits jetés à travers les foules par des âmes d'élite, des cœurs d'apôtres, des hommes sans or et sans ambition qui, tourmentés d'une autre vie, en ont pénétré le mystère.

Ce livre s'adresse aux affligés, à ceux qui souffrent moralement ou physiquement, aux malheureux, à ceux qui trouvent la vie mauvaise et le sort injuste, à ceux qui sont atteints de lassitude morale, qui cherchent la vérité et frappent en vain à toutes les portes.

Pour le recevoir franco, adresser **2 fr. 50** à la *Librairie des Sciences psychiques*, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE

à la mémoire

d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire

Du 9 juin	Mme Gœllet	5 fr. »
— —	Mlle L.	1
— 10 —	Un vieux républicain	0 fr. 25
— —	Mme Marois	0 50
— 11 —	Mme Roland	2 »
— 12 —	Anonyme corse	1 »
— 17 —	Vieux républicain	0 25
	Total	10 fr. »
	Liste précédente	52 45
	Total général	62 fr. 45

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 10 juin.	Un vieux républicain	0 fr. 25
— 11 —	M. Roland	2 »
— 17 —	Un vieux républicain	0 25
	Total	2 fr. 50

ŒUVRE FÉDÉRALE

De Mme Roland	1 fr. »
D'un vieux républicain	0 25
Total	1 fr. 25

(1) HACK-TUKE, *Le Corps et l'Esprit*, pp. 11, 105, 209, 212, 231, 238. Nous citons plus particulièrement cet auteur parce qu'il a fait une élimination sévère des cas douteux et que son ouvrage jouit d'une autorité incontestée.

(2) Voir *la Revue* de juillet 1903, pp. 9 et 10.

Le Gérant : A. BOUVIER

28-6-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

Quatorzième Année. — N° 328. 10 Centimes. 16-31 Juillet 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Vérité Raison Justice — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — Lumière Sagesse Amour

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous informons nos lecteurs qui ne reçoivent pas régulièrement leur numéro du journal, de bien vouloir nous prévenir si *huit jours* après la date de sa publication ils ne l'ont pas reçu ; très souvent les bandes sont déchirées ou sorties dans le cours du trajet de leur destination et les numéros font retour sans que nous sachions quel en était le destinataire et aussi parce qu'il n'est plus permis de coller le timbre à cheval sur la bande et le numéro expédié. Ceci pour nous permettre de réclamer à qui de droit.

L. D.

Montjaux (Aveyron), le 2 juillet 1904.

Aux SPIRITUALISTES MODERNES LYONNAIS et RÉGIONAUX

L'éloignement m'impose à cette heure un devoir, dont seul je puis concevoir la rigueur. Loin d'une œuvre à laquelle j'avais attaché un grand prix, je ne puis continuer une collaboration effective pourtant indispensable, et sans me résigner au silence, je dois résilier des fonctions nécessitant une assiduité constante.

Je remets donc à d'autres les fonctions de secretaire de la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes que vous m'aviez confiées, en formant le vœu que notre œuvre n'en devienne que plus grande et plus prospère.

Fédérés spiritualistes ou spirites Lyonnais croyant en la survie, je ne voulus jamais réveiller en vous les susceptibilités ; toujours, je voulus négliger les hommes, et ne voir que l'idée ; et quand les circonstances me contraignirent à molester les uns, ce fut toujours au profit des autres.

Notre polémique stimula du moins les énergies, nous donna : expérience, savoir, sagesse surtout. Au revoir compagnons de lutte, nous nous retrouverons un jour.

Célestin Brémond,
Receveur des Postes.

LEÇONS DE CHOSES

Une force supérieure dirige nos destinées de telle sorte, que c'est presque toujours en vain que nous nous efforçons chacun d'édifier celle-ci à notre gré ; nul ne peut, en fermant le soir à la lumière du jour ses paupières, assurer ce que sera son réveil au matin ; cependant, tout dans l'immensité continuera à s'agiter, à se mouvoir, pendant le sommeil profond des hommes, comme des êtres restés dans le silence de la nuit entièrement étrangers au mouvement perpétuel de la vie. A peine si quelques rares d'entre les premiers, initiés, selon les occultistes, aux mystères de celle-ci, auront la souvenance de quelqu'une de ces envolées de l'âme au delà de la sphère terrestre, où elle puise en des scènes symboliques les secrets de l'avenir.

Atômes infinitésimaux de l'univers, fixés quelque part sur le globe terrestre où notre rôle ne fut que ce que la force directrice avait voulu qu'il fût, c'est-à-dire positif ou négatif selon les nécessités afférentes à l'évolution, à la transformation de tout notre être, et en conformité avec les lois établies ; nous serons emportés vers un autre point de ce même globe, qu'elle aura désigné pour que nous y évoluions, tel qu'elle l'aura voulu, tel que sa sagesse immanente l'aura prévu ; les détails de notre destinée s'y dérouleront à son gré, sans que notre vouloir puisse en rien les modifier.

Telle est la constatation vers laquelle entraînent les observations dans tous les domaines de la vie. Bon nombre de savants, prétendus tels tout au moins, s'évertuent à nous redire : que là est le simple effet des lois purement mécaniques de l'univers, que tous les phénomènes de la vie, du plus rudimentaire au plus complexe, au plus abstrait, tout n'est que la résultante du mouvement perpétuel. Peu leur importe, que leurs propres découvertes leur apportent chaque jour des données scientifiques propres à les entraîner au

delà de leurs observations matérielles, peu leur importe que bon nombre de leurs confrères du monde scientiste dans lequel ils vivent, attirent parfois leur attention sur tel ou tel phénomène de l'ordre occulte ; plus rien ne les émeut, plus rien — en dehors de la joie de bien vivre — ne les intéresse. Ils ont formulé leur credo pour ne plus le modifier ; tel les sottes gens.

Autrefois, alors qu'enthousiasmé par les premières observations dans le monde de la révélation, j'affirmais hautement, sans réserve, ma conviction sur la réalité des phénomènes psychiques, je trouvais singulière cette opinion d'une partie du monde savant, et encore plus singulière m'apparaissait son indifférence à l'égard de sciences qui, dans l'avenir, sont appelées à devenir comme le summum des acquisitions terrestres.

M'adressant à certains d'entre ces scientistes qui s'étaient laissés aller à la raillerie, au mépris même à l'égard de chercheurs, d'explorateurs, dans le monde des forces occultes, je protestais au nom de tous, je citais des faits, j'en demandais une explication que l'on ne me donna jamais par la voie de la publicité, mais qu'un savant physiologiste, par lequel j'eus l'insigne honneur d'être visité, ne me refusa point ; elle fut conforme en tous points à celle, qu'à l'aide de grands efforts, j'avais trouvée moi-même; dès lors j'étais fixé, et me consolais des réserves faites à l'égard des sciences occultes par le monde de la science officielle, parce que imparfaite, incomplète ; je me consolais de ses railleries, de son mépris, en mettant les unes et l'autre, sur le compte de la tenue, des convenances mondiales ; non pas que la concordance explicative de mon honorable visiteur donna à ma conviction plus d'autorité, mais bien parce que ses déclarations verbales, discrètes, ne concordaient nullement avec celles écrites par lui. Lui manifestant mon inquiétude, au sujet précisément de cet état de choses qui m'apparaissait comme dangereux pour la vérité, rassurez-vous, me dit-il le moment viendra où des observateurs parmi lesquels beaucoup de savants auxquels vous faites allusion, et qui expérimentent en dehors des groupes initiateurs, affirmeront, comme vous le faites vous-même, et assureront le triomphe du vrai.

J'attends toujours ce moment, et cela après des années que l'illustre professeur me l'annonçât. Depuis lors j'ai bien vu, car ma situation particulière à Lyon m'a permis une observation journalière de plus de douze mois et dans un milieu des plus favorables, j'ai observé un nombre considérable de phénomènes qui m'ont amené à bien des réserves, quant à la distinction, à la classification, à en faire ; mais qui n'en ont pas moins raffermi ma conviction.

De plus, sortant du cercle des phénomènes spirites, j'ai cru entrevoir sur la route de l'initiation où le bon hasard m'a conduit, toute la suite de ce monde du mystère dont je n'avais encore que les premières notions. C'est la suite de l'éternel champ que doit explorer tout penseur.

Et ainsi se poursuit ma destinée, sans que je puisse dire aujourd'hui ce qu'elle sera exactement demain. Là en sont tous les hommes, car il ne saurait y avoir exception dans la grande évolution des êtres et des choses. Oui ! dans quelques heures peut-être, cette force directrice inanalysable, qui cesserait d'être si elle le devenait, mais qui s'impose plus que jamais à notre concept sans que celui-ci puisse l'atteindre, m'aura arraché à nouveau à mes investigations présentes, pour me transporter sur un des points du globe inconnu pour moi et où j'aurai à rechercher encore, au milieu d'occupations nouvelles, de recherches nouvelles, le secret véritable de ma destinée, et l'apogée du vrai.

« Chimères donc, nous dit l'école néantiste, que ces liaisons, que ces attachements, qu'en vain nous chercherions à consolider là où nous ne saurions être autres que des voyageurs d'un jour. Tout étant mécanisme dans la vie, ne nous attardons pas à créer en nous des sentiments éphémères, laissons périr les ratés et les faibles, car le sentiment véritable, celui-là seul qui puisse nous rendre heureux, est celui qui procure la joie des jouissances matérielles, les seules palpables, les seules qui puissent parler à l'homme. »

Et la croyance en la spiritualité de nous dire : réalités objectives, pleines d'attraits, de jouissances indélébiles, souvenirs impérissables que ces mêmes attachements, que ces mêmes liaisons intimes affectionnées ; que ces communions fraternelles sous la voûte étincelante et merveilleuse des cieux, dont les rayons magnétiques, puissamment concentrés vers nous aux heures d'études et de fêtes, viennent nous relier au monde des merveilles, au monde de l'idéal libre, égal, fraternel, parce que divin !

Pas de chimères pour le penseur libre, pas de jour sans lendemain, le rien a pour lui son pourquoi, tout est sanctionné dans la vie pour le spiritualiste moderne, pour l'homme qui sait.

La chute d'une feuille morte, venant choir au pied d'un homme, peut, en cet acte naturel, ouvrir en son esprit tout un monde de révélations.

J'ai parlé de classification de phénomènes, il m'est apparu comme extrêmement délicat d'y procéder ; une foule d'entre eux se présentent sous des aspects tels, qu'il est impossible de leur accorder telle ou telle intervention, le plus grand nombre s'adaptent fort bien aux deux explications animique et spiritique, d'autres semblent ne supporter que cette dernière : est-ce parce que aucune explication autre ne peut lui être accordée ? ou bien parce que l'observateur ne peut en trouver d'autre et la vraie ? Tel est le problème. Et il semble insuffisamment résolu. Quand je dis insuffisamment résolu, loin de moi la pensée de vouloir faire entendre que d'un trait de plume j'ai supprimé tous les faits que m'ont apportés près de quinze années d'expérimentation journalière, et qui restent comme le gage indéniable de ma conviction sûre ; mais je veux reconnaitre que la propagande et l'œuvre de vulgarisation sont dépourvues de précision. Quant à l'explication des phénomènes donnés comme spiritiques, c'est-à-dire dus uniquement à l'intervention d'esprits désincarnés, à quoi cela tient-il ? Là est encore un problème à résoudre, et je dois à regret, et quoique avec douleur, déclarer, qu'il n'est pas résolu. Je conclus donc que les phénomènes spirites sont beaucoup plus rares qu'on ne le pense, quoique existant sûrement. Qu'ils échappent à l'homme, tout aussi bien qu'ils le subjugent, en des ressemblances auxquelles les désincarnés restent parfois entièrement étrangers.

Les séances que j'ai dirigées cours Gambetta, 5, et rue Paul-Bert — les premières ayant lieu en présence seulement des membres du Bureau de la Fédération et de leurs familles, les autres devant 100 et 120 personnes — m'ont amené à ces conclusions. Des amis, auxquels j'avais cru devoir faire connaître mes impressions, me firent cette remarque que : expérimentant dans une clinique magnétique, lieu fréquenté journellement par des malades, mes expériences ne pouvaient être que relatives, c'est-à-dire se produire selon l'ambiance, et par cela même être d'ordre inférieur ou tout au moins rudimentaire. Il se pourrait, en effet, qu'il puisse en être ainsi. Mais alors, comment expliquer les guérisons spontanées, radicales, que j'y accomplissais souvent, indépendamment de celles qu'y accomplissait le Directeur, où bien d'autres magnétiseurs, voire des personnes à l'état de sommeil magnétique. Je ne veux pas me grandir, ni aux yeux des initiés, ni aux yeux des profanes, à quoi cela pourrait-il bien me servir, à cette heure. Je ne puis plus être un exploiteur du spiritisme, que l'on ne connaît pas plus, ici, que l'on y connaît Mahomet, mais assez souvent il m'est arrivé d'entendre une personne me dire : « Monsieur, je vous amène un, deux ou trois malades, j'avais telle affection que vous m'avez guérie complètement, tel jour, que je venais vous voir pour la première fois. » Est-ce cela que l'on appelle des phénomènes d'ordre inférieur ou rudimentaire ? Cet argument en face du communiqué de mes impressions n'était pas suffisant, et il ne saurait être invoqué pour justifier

l'absence d'esprits élevés ; ou alors, il faut admettre que les magnétiseurs du cours Gambetta, de la rue Paul-Bert, moi compris bien entendu, étaient de véritables Christ, ce qui est loin d'être vrai, chers lecteurs, sans pour cela diminuer en rien la valeur de tous ceux qui s'y consacrent aux soins à donner aux malades.

Mais alors, me dira-t-on, pourquoi n'obteniez-vous pas de phénomènes purement spirites, ou pouvant tout au moins être cités comme tels devant un public ? Et là je répondrai : Que je n'en sais rien ; en toute modestie je déclare que je ne sais pas, et serais très reconnaissant à la personne qui, sachant, voudrait bien me l'apprendre. Toutefois, je dois rappeler cette distinction que les phénomènes observés en tant que manifestation pouvaient, à mon sens, être d'ordre animique ou d'ordre spirite, quand dans d'autres milieux d'expérimentation on nous rapporte le récit de faits dûs uniquement à l'intervention des esprits.

Déjà je crois entendre certaines voix intérieures qui me disent : « Il y a des choses qui ne peuvent se dire, sans cela nous vous dirions que le milieu était trop mauvais ». « Dieu n'est pas dans le fracas », m'écrivait-on un jour. Ah ! voilà ! « Nous étions de mauvais spirites ; nous ne méritions pas les remarquables manifestations des invisibles, seules elles étaient autorisées pour le soulagement ou la guérison des malades. »

Et nous trouverions encore, parmi les grands spirites de l'époque, de prétendus moralistes qui nous obligeraient jusqu'à nous faire charitablement cette leçon. Ils voient, ces grands des grands, des infériorités, des défauts, de la corruption partout ; ils sont seuls les élus, et s'appliquent volontiers cette parole de l'Évangile : « Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » « Et nous les sommes » se diront-ils ! « Tel — dit aussi l'Évangile — qui voit une paille dans l'œil de son voisin et qui ne voit pas la poutre qu'il a dans le sien. » C'est ainsi que le Directeur d'un certain journal spirite, tout en s'évertuant à parler de Dieu, de charité et d'amour, à écrire de longues et fort bien imagées tirades sur la fraternité, se cogne avec son gérant ou publie des histoires d'amourettes, qui scandaliseraient le dernier des profanes.

Mais puisque vous êtes si sages, si doux et si bons que vous m'avez fait un crime de me défendre contre des attaques injustes, que n'obtenez-vous, par vos conseils, et l'exemple que vous donnez à tous, non pas l'amélioration des sociétés, des groupes spirites, mais tout au moins ne faites-vous pas naître chez eux plus de solidarité, plus de charité, plus d'amour ; au lieu de prendre fait et cause pour certains, de fuir ceux que vous jugez par trop mauvais, que n'allez-vous les moraliser, les ramener au bien. Christ ne faisait pas autre chose, et vous êtes apôtres, vous agissez la plupart du temps en son nom.

Oh ! non, nul n'a le droit de juger son semblable, la vraie charité consiste à oublier chez les autres leurs fautes s'ils en commettent et à agir envers eux en véritables frères ! Seul le fautif est responsable, lui reprocher sa faute, l'accuser est un acte essentiellement antispirite. Tant que les adeptes du spiritisme ne s'inspireront pas de ces principes évangéliques. « Ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugés », cette philosophie ne fera pas un seul pas en avant, elle s'évanouira, telle le catholicisme, sous la poussée du dédain humain, ne laissant à l'homme comme gage de son existence que le souvenir d'un passé sans lendemain et sans fruit.

Mais d'autres constatations j'ai faites, et elles ne m'ont pas moins peiné que les autres. J'ai vu de prétendus spirites, combattant le clergé catholique à outrance, confier aux membres de celui-ci l'éducation de leurs enfants, aller et envoyer à confesse ces derniers, éprouvant, à leur dernier soupir terrestre, le besoin inéluctable (*sic*), d'être soutenu par un prêtre ! D'aucuns plus expérimentés que moi, plus sages aussi, ont condamné les encouragements que, sur mon initiative, la Fédération lyonnaise et régionale a adressé au gouvernement de la République, au cours de son œuvre de laïcisation ; l'un d'entre eux déclara même : « Qu'il était du devoir des spirites de soutenir dans leur épreuve tous ces moines, nonnes et prêtres, que l'on pourchassait ». Pour un peu celui-là aurait évoqué l'âme des pharisiens et vendeurs, que Christ chassait du Temple, pour leur présenter les excuses dues à leur haut caractère.

Je voudrais bien savoir, si les spirites étaient un jour pourchassés de France même par un gouvernement plus laïque, plus antireligieux que celui que nous avons, si les moines, nonnes ou prêtres viendraient à eux pour les consoler. Oubliez-vous donc, grands charitables, que ce sont eux qui ont fait périr ignominieusement tous les ancêtres précurseurs de notre doctrine ? Oubliez-vous donc que Jeanne d'Arc est et restera éternellement leur grande martyre innocente ? Oubliez-vous donc que ce monde de haine, de fanatisme et d'orgueil nous qualifie de démoniaques ! Il n'y a pas jusqu'aux bonnes sœurs timides et candides qui écrivent « que le magnétisme et le spiritisme sont les deux instruments dont le diable se sert pour faire le plus de mal possible. » J'ai eu sous les yeux deux de ces lettres.

Avec un tel état d'esprit on risque d'offenser le progrès ; les hommes valent-ils mieux que l'idée ? je ne le crois pas, et j'estime que sans manquer de charité à l'égard des éprouvés par la marche ascendante de l'esprit irreligieux, on peut réprouver leur résistance tout en les plaignant, sans négliger de prêter à celle-ci le concours de nos efforts.

La théorie qui consiste à ménager la chèvre et le chou est celle des j'menfoutistes, je la réprouve, et le bureau Fédéral et la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes l'ont réprouvée avec moi, je les en félicite, et je les convie à confirmer ainsi leur marche en avant, ils mériteront de la vérité ; ils mériteront de l'avenir, et leur ancien secrétaire général les applaudira du fond de sa retraite, les aidera de son mieux par la plume à l'édification meilleure de l'édifice religieux, en assurant au préalable par leur concours à toute œuvre laïque la disparition de toutes ces vieilleries catholiques, dont l'œuvre constante a été d'enrayer les efforts de l'esprit humain vers plus de liberté, de justice et d'amour.

Fédérés, vous avez cru devoir, lors de votre dernière réunion générale, voter à mon adresse un ordre du jour de remerciements et d'encouragements à continuer la lutte quoique éloigné de vous, je vous en remercie, et je demande à votre Président de vouloir bien vous transmettre à la première occasion l'expression de ma vive gratitude et de mon éternel souvenir, de plus, l'assurance que la défense du vrai me tient toujours au cœur, et avec non moins de volonté qu'alors que j'étais au milieu de vous. Je n'oublierai pas toute la confiance, toute la sympathie que vous m'aviez accordées, les douces heures de réelle fraternité que nous avons vécues ensemble ; sachez bien que votre cause fut ma cause, qu'elle reste ma cause et qu'en toute circonstance je la défendrai sans faiblesse.

Célestin Brémond,
Receveur des postes et télégraphes
à Montjaux (Aveyron).

L'ÉTHER ET LA FORCE PSYCHIQUE

ESSAI DE THÉORIE

ACTION DE LA FORCE UNIVERSELLE (*Suite*)

2° J'ai construit un petit moulin en tourniquet en fichant une épingle, la pointe en l'air, dans une rondelle de liège ; la pointe est insérée dans un brin de paille fendu en quatre, et ces quatre parties fendues, étant rabattues, simulent les ailes d'un moulin. Je place cet

appareil au milieu du guéridon et je prescris à mes sensitifs d'étendre leurs mains au dessus. Presque aussitôt, le moulin se met en mouvement et plus les mains restent longtemps étendues (de 5 à 8 minutes) plus le mouvement s'accentue. Vers la fin de l'expérience, le moulin tourne avec une rapidité vertigineuse. Maintenant les sensitifs n'étendent plus leurs mains, ils se tiennent à un mètre du guéridon et le moulin ne cesse de tourner pendant toute la durée de l'expérience.

3° J'ai donné à cette expérience le nom de danse des feuilles, nom que j'ai emprunté à M. Jacolliot. Je fais remplir de terre un pot jusqu'aux bords. Je plante dans ce pot une tige de bois sec traversant des feuilles vertes percées d'un trou dans leur milieu et placées de distance en distance. Les sensitifs sont tout près du guéridon et étendent leurs mains, à deux ou trois pouces au plus, au-dessus de l'extrémité supérieure de la tige. Après un court espace de temps, sous l'influence de la force mystérieuse émanée des mains de mes sujets, les feuilles s'agitent vivement, puis descendent, puis remontent le long de la tige. Pour cette expérience, les sensitifs ont toujours les mains étendues et se tiennent toujours près du guéridon.

4° Je place une plume de paon au milieu du guéridon et les sensitifs se tiennent à un mètre sans étendre leurs mains. La plume s'agite, se démène, saute, tourne sur elle-même, parcourt toute l'étendue du plateau, qui a des rebords, puis, dans l'instant qu'on s'y attend le moins, fait un saut par-dessus les rebords et tombe à terre.

Dans cette catégorie d'expériences, M. Pelletier décrit encore d'autres phénomènes ; mais nous nous en tiendrons à ceux cités plus haut.

Passons maintenant aux faits d'attraction et de répulsion, que M. Pelletier considère comme spécialement dignes d'attention.

1° Je place au centre du plateau un certain nombre de petits morceaux de papier et j'invite un sensitif à étendre au-dessus une de ses mains. Les petits papiers ne bougent pas d'abord ; mais après une attente de deux minutes au plus, ils s'agitent, se déplacent, volent et sautillent comme si on tenait au-dessus d'eux un bâton de gomme laque préalablement électrisé par le frottement d'une peau de chat, chaque sensitif étend sa main à tour de rôle et l'effet d'attraction (certains petits papiers viennent quelquefois s'attacher à la main) est en rapport direct avec la somme de force psychique qui se dégage de son corps. Plus le sensitif a de force psychique, plus l'effet est intense.

2° Je retire les petits morceaux de papier et je mets à leur place un pendule électrique. Les sensitifs viennent, chacun à leur tour, tenir la paume de leur main à une distance de deux ou trois centimètres de la balle de sureau. Il y a attraction et l'attraction est toujours proportionnelle au degré de force psychique émise par la main du sujet.

3° Après l'attraction de la balle de sureau du pendule électrique par la main des sujets, je passe au phénomène d'attraction d'un sensitif par un sensitif. Je fais tenir deux sensitifs debout, les pôles de noms contraires en regard, c'est-à-dire dos à dos et à une distance l'un de l'autre de vingt à vingt-cinq centimètres. Petit à petit les deux sujets se sentent attirés l'un vers l'autre ; à mesure que le temps s'écoule, l'attraction s'accentue, puis, après cinq à six minutes, les reins et les épaules contraires, attirés par une force invisible, deviennent adhérents et se soudent ensemble. Après huit minutes, moment où l'attraction a atteint son maximum d'intensité, je dis aux sujets de marcher : les deux corps sont tellement collés que le plus fort entraîne le plus faible et la séparation n'a pas lieu. Pour l'obtenir je me sers du manche d'une grande cuiller en argent que je glisse entre les épaules et les reins, et encore c'est avec grand'peine que s'opère la séparation.

C'est M. de Rochas qui m'a enseigné cette expérience (1).

(1) Cette expérience et les suivantes sont basées sur les lois de la polarité humaine. Voy. H. Durville *Physique Magnétique*, Paris.

Déviation et affolement de l'aiguille aimantée.

1° Quand un sujet approche sa main ouverte de l'aiguille aimantée, celle-ci oscille d'abord, puis dévie, et la déviation est en rapport avec le degré de sensibilité du sujet.

2° Quand mes cinq sujets sont tous réunis autour de la table, la déviation est bien plus accentuée qu'avec un seul, alors même qu'avec ce seul sujet elle se montre très sensible. L'aiguille tourne sur elle-même et décrit tantôt un demi, tantôt un cercle entier, selon la quantité de force psychique qui se dégage du corps des sensitifs. L'aiguille ne se contente pas de tourner sur elle-même et de décrire un demi et un cercle entier, elle s'affole et tourne avec la rapidité d'un tourniquet sous l'influence d'un vent violent (1).

Tous les phénomènes que nous venons de décrire prouvent donc l'influence quelconque produite par un sensitif sur certains objets. Cette influence ne peut être expliquée que par la force universelle, autrement dit, il faut admettre l'existence d'un principe supérieur appelé éther par l'universalité des savants, od ou fluide astral par les occultistes. Nous ne pouvons pas approfondir la question de la constitution de l'éther ; nous nous bornerons à tenter de démontrer les analogies qui existent entre le fluide éthérique et le fluide électrique.

Les rapports connus qui lient les phénomènes physiques entre eux devaient faire préjuger qu'ils n'étaient que les modalités d'un même agent.

Toutefois, malgré Peltier qui établit cette identité, on souleva de nombreuses objections relativement à la théorie qui comparait le fluide électrique à l'éther. Voyons donc si l'éther présente les propriétés particulières au fluide électrique.

L'hypothèse de Franklin, qui imagina la théorie d'un fluide unique, oblige d'admettre que les molécules du fluide électrique sont douées de répulsion entre elles et d'attraction par la matière. L'éther, dans le vide des espaces inter-planétaires, se trouve soumis à une pression de 50 à 100.000 atmosphères, tout en conservant une élasticité parfaite, il faut donc que les molécules se repoussent fortement entre elles pour résister à une pareille pression ; d'autre part, dans l'intérieur des corps transparents, la vitesse de la lumière diminue en raison inverse de l'indice de réfraction. Ce résultat ne peut s'expliquer que par une diminution dans la tension de l'éther, sa densité restant la même, ou par un accroissement de densité, la pression restant la même. Ces deux effets ne peuvent être produits que par une attraction énergique de la matière des corps transparents par les molécules de l'éther, puisque, dans les deux cas, cette attraction détruirait, au moins en partie, la répulsion considérable des molécules d'éther les unes par les autres.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES,
Directeur de la « Revue Hermétique ».

EXTRAIT DES COURS DE MAGNÉTISME

QUINZIÈME LEÇON (Suite)

Action à distance. — Les Causes.

Nous savons maintenant que le double astral ou la personnalité physique peut jouer son rôle en dehors des corps, il n'y a donc rien d'impossible à ce que ce double puisse s'extérioriser suffisamment pour agir à distance sur autrui et produise ainsi les phénomènes que nous constatons chaque jour expérimentalement. Mais un magnétiseur n'a pas toujours le temps ni les sujets aptes au dédoublement pour envoyer leur fantôme vers des personnes éloignées, il faut donc

(1) Expériences citées par Papus : *la Magie et l'Hypnose*, Paris, Chamuel 1897.

qu'il arrive à y suppléer par un entraînement spécial. Il faut s'habituer à se dédoubler, à s'extérioriser soi-même, pour agir, non pas précisément en toutes circonstances, mais aussi souvent que des malades réclament vos soins, et c'est là surtout le difficile, *se dédoubler*, aller vers la personne affectée et recommencer ainsi ce travail de sortie et de rentrée dans l'organisme matériel, sans crainte de voir se rompre à tout jamais le lien fluidique qui relie l'âme au corps, c'est-à-dire sans crainte de la mort ; car en somme la chose est dans le domaine du possible, le cas de Mlle Von Salomon est encore trop récent pour l'avoir oublié.

Bien que l'action à distance ne soit pas une chose des plus faciles ni des plus agréables pour l'expérimentateur, ce n'en est pas moins un fait des plus probants tant par ce qui se passe chaque jour sous nos yeux que par ce que constatent en dehors de nous bon nombre de chercheurs indépendants ; les nombreux phénomènes qui se produisent dans cette salle tous les mercredis peuvent donner à réfléchir sur la valeur de la doctrine que nous nous efforçons de soutenir. Les cures opérées à distance, du milieu de cette enceinte, sont assez nombreuses et assez probantes pour ne pas nous attarder d'avantage sur ce sujet par des citations de faits que vous connaissez, et réalisés tant par le bienveillant concours de nos dévoués médiums que par moi-même ou l'action collective de notre milieu.

Si dans certains cas il est permis de croire à l'action directe d'un expérimentateur par suite de son dédoublement conscient, qui voit et analyse ce qui se passe vers la personne sur laquelle il agit, il en est d'autres où il n'en a nullement conscience tout en pouvant affirmer presque spontanément, la guérison ou l'incurabilité du malade. Il doit donc y avoir là une autre cause que celle due à son dédoublement ou au dédoublement d'un sujet quelconque, et cette cause toujours intelligente semble presque toujours renverser l'ordre naturel des choses pour se présenter chaque fois à l'homme comme un nouveau point d'interrogation.

Qu'elle est-elle cette cause ?

Qu'elle est sa nature ?

Comme cause nous la connaissons déjà, quand à sa nature intime il est difficile de se prononcer, l'homme n'est pas encore assez délivré de toute attraction à la matière pour en faire une analyse certaine.

Ce que nous pouvons dire, c'est que cette cause agissant comme intermédiaire entre le magnétiseur ou plutôt le guérisseur et le malade, et souvent à l'insu de l'un et de l'autre, est l'âme humaine dépouillée de son enveloppe matérielle ; c'est la céleste Psyché, c'est l'esprit.

En effet si nous admettons que nous puissions nous extérioriser, nous dédoubler volontairement pendant la vie, il n'y a pas de raisons pour que ce double ne puisse pas continuer les manifestations qui lui sont propres une fois la séparation complète d'avec le corps qu'il animait, c'est-à-dire après ce que nous appelons la mort.

Ceci admis nous aurons bientôt la clef de tous les phénomènes d'ordre surnaturel ou réputés tels, car rien ne saurait exister en dehors des lois naturelles.

Ce qui nous semble surnaturel est purement le fait de notre ignorance, aussi pour ne pas la faire voir nous préférons nier de parti pris que d'admettre des choses qui parfois peuvent devenir gênantes pour les théories en cours ; car de deux choses l'une, ou l'âme survit au corps et peut se manifester librement, ce qui peut nous faire concevoir la vie et ses conséquences sous un jour tout nouveau ; ou bien les fantômes qui s'objectivent ne sont que de pures hallucinations de cerveaux malades qui se croient à l'état de santé et qui, de ce fait, ne sauraient avoir d'autres forces qu'une fin prochaine par l'anéantissement de l'être sans autre espoir que la nuit profonde de l'oubli ; et ces fantômes, ces hallucinations, seraient incapables d'autres actions que les effets constatés sur les hallucinés eux-mêmes ; dès lors les actions objectives à distance ne sauraient exister, et cependant ces actions existent quelque fois sous notre vouloir conscient, en d'autres circonstances sans même que nous y pensions ; dans ces derniers cas, où est la cause productrice du phénomène ?

Si cette cause n'est ni chez le malade, ni en nous, il faut la trouver en dehors de chacun, et pour peu que nous nous donnions la peine de l'observation, nous arriverons bien vite à cette connaissance, qu'unis par des liens invisibles, deux mondes identiques dans leur origine et dans leur fin, quoique différents dans leur mode d'existence, n'en agissent et réagissent pas moins l'un sur l'autre d'une façon constante pour s'élever ensemble vers l'absolu en toutes choses.

Oui les morts sont liés aux vivants et souvent les maux des uns ne sont que la conséquence des souffrances des autres, car tous nous sommes solidairement unis pour marcher à la conquête du mieux.

C'est pour avoir oublié la plus juste notion de cette vérité, que jusqu'ici les doctrines les plus diverses ont tenté de résoudre le problème de l'énigme humaine sans y être arrivé, quoique à travers tous les temps et dans tous les lieux l'idée religieuse ait été basée sur les manifestations elles-mêmes, sur la vie objective de l'esprit en dehors du corps.

Si maintenant, partant de cette idée que les vivants agissent sur leurs semblables, en modifiant leur état psychique suivant la nature de leurs actes, et surtout suivant leur sympathie les uns pour les autres, nous pourrons concevoir comment l'esprit dépouillé de la matière, c'est-à-dire n'étant plus entravé par le corps, pourra de même, suivant sa perfection et aussi suivant la pureté de ses intentions, agir en bien sur un autre être de même nature, qu'il soit uni au corps par la vie matérielle ou qu'il en soit également séparé pour vivre de la vie spirituelle.

Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, plus l'esprit est pur, plus ses désirs sont sains et élevés, plus il est éclairé ; plus il a de pénétrabilité à travers la matière et par conséquent plus il a de force pour tonifier, pour régulariser tous les mouvements moléculaires qui s'opèrent dans le corps et dans ce cas, plus vite il ramène à l'état de santé.

C'est ainsi que sollicités, par un désir constant vers le bien, des êtres vraiment supérieurs nous viennent en aide pour guérir ou soulager ceux qui souffrent, lorsque nous-mêmes, empêchés par les distances ou toute autre cause matérielle, il nous est impossible d'agir.

Merci à ces invisibles qui nous confondent par leur action toute puissante en renversant les théories les mieux conçues ! Merci surtout à la Cause des causes qui permet que par un simple désir, prière de l'âme qui s'élève, nous puissions enfin amoindrir les souffrances sous lesquelles notre humanité accablée est bientôt prête à défaillir.

Merci ô toute puissance qui permet enfin que plus conscients de nous-mêmes, nous entrevoyons les lueurs de la nouvelle aurore, où se déroulent comme une immense apothéose les destinées radieuses auxquelles tous les êtres sont conviés et, qu'humbles mortels, nous puissions déjà goûter aux délices des vies futures par ces dédoublements bien et dûment constatés ; dédoublements qui nous permettent aussi bien dans le sommeil que dans la veille d'être toujours sur la brèche pour porter des consolations à tous nos frères désespérés, pour les guérir de leurs maux physiques et surtout pour laver la plaie morale dont souffre notre société toute entière.

C'est à nous, Messieurs, déjà pénétrés des raisons d'être de la vie, qu'il appartient d'être les guérisseurs de nos frères en attendant que l'avenir nous fasse leurs sauveurs.

Déjà nous savons qu'avec un peu de bonne volonté, nous pouvons en modifiant les fluides dont se sature leur organisme, guérir nos semblables de leurs maux physiques et cela par des moyens excessivement simples et à la portée de tous ; c'est-à-dire par de simples mouvements, par des passes, à la condition toutefois d'être nous-

même en état de santé, aussi bien sur le plan physique que sur le plan psychique.

Donc si nous voulons guérir autrui moralement et physiquement, apprenons à bien nous porter nous-mêmes, après quoi nous saurons faire œuvre utile et ici la chose n'est pas impossible, il suffit de vouloir sincèrement le bien d'autrui, méditer sur les conséquences de la vie, être sobre en toutes choses, s'unir avec l'invisible pour puiser dans son sens les forces nécessaires aux différentes manifestations de l'existence et se servir de ces forces pour le progrès des individus, pour le bien de l'Humanité.

Je me résume; dans l'action à distance l'effet peut être produit par l'opérateur lui-même lorsque, volontairement, il peut se dédoubler en quelque sorte et agir ainsi directement sur le malade ; en second lieu par un sujet qu'il endormira et dont l'âme, libérée momentanément, ira accomplir la mission qui lui est confiée.

En troisième lieu, et c'est ce que nous constatons le plus souvent, par une force étrangère à l'opérateur, au sujet et au malade ; cette force parait être une âme humaine sortie des langes de la matière avec toutes ses facultés : en tous cas, c'est une force intelligente, consciente de ses actes, et qui, en bien des circonstances, est venue nous affirmer avec preuves être un ancien habitant de la terre, théorie que nous sommes obligés d'accepter jusqu'au jour où la science, assez forte d'elle-même, pourra nous prouver le contraire, alors là nous nous inclinerons respectueusement.

A. Bouvier.

Fin de la quinzième leçon.

RÊVES AVERTISSEURS

Faut-il ajouter quelque foi aux rêves prémonitoires? se demande M. Henri de Parville dans son feuilleton scientifique du *Journal des Débats*.

C'est bien scabreux. Et, pourtant, on a cité de nombreux exemples, considérés comme très authentiques, qui sont bien de nature à entraîner la conviction des plus sceptiques. Dans tous les cas, en voici un nouvel exemple, qui nous est donné comme absolument véridique et qui date à peine de quelques semaines.

Un ménage, un petit ménage d'ouvriers, cherche à divorcer. Le mari s'est déjà séparé de sa femme. Celle-ci le perd de vue et ne sait plus ce qu'il est devenu. Elle aurait besoin de le savoir pourtant, et ne peut y parvenir malgré toutes ses recherches. Cette femme est encore jeune, mais fatiguée, souffrante et d'une nervosité exceptionnelle ; c'est une hypnotique qui ferait, dit-on, bonne figure à la Salpêtrière.

Une nuit, elle fait un rêve. Un petit chien qu'elle connait bien, puisqu'il vécut longtemps près d'elle, mais fut emmené par son mari, lui apparaît brusquement ; il aboie joyeusement et la couvre de caresses ; il s'installe près d'elle et ne la quitte pas des yeux. Au bout de quelque temps, le chien se lève et gratte à la porte. Il a fait sa visite et doit s'en retourner. Elle ouvre la porte et, dans son rêve, suit l'animal, qui s'éloigne en courant. Elle le voit s'éloigner, elle court derrière lui. Un quart d'heure après, peut-être, le chien s'arrête devant la porte d'une maison dont le rez-de-chaussée est occupé par un café, et disparaît. La rue, la maison, le quartier se gravent dans la tête de la dormeuse, au point qu'au réveil elle revoit le chien, le trajet, la maison, le café.

Elle est poursuivie pendant plusieurs jours par les détails de ce rêve. Est-ce une hallucination ? C'était bien le chien de son mari. Où va le chien doit être le maître. Et elle se décide à recommencer le trajet en suivant son chien. Elle retrouve la rue, la maison. Stupéfaite, elle entre.

— Est-ce ici que demeure M. X... ?

— Parfaitement, madame.

Ce cas de prémonition offre un certain intérêt, parce que Mme X..., préoccupée sans cesse de son rêve, avant de se décider à suivre la piste du chien, en avait parlé à trois personnes de son entourage, qui ont témoigné depuis de l'authenticité des faits.

(Extrait du *Messager* de Liège.)

Le Spiritisme & la Guerre

Nous sommes allé ce matin consulter Mme Aurélia, la célèbre voyante de la rue Cadet, pour savoir d'elle, qui avait prédit la guerre russo-japonaise, quelque chose sur les événements futurs en Extrême-Orient.

Introduit dans le sanctuaire du spiritisme, la charmante Italienne nous offre un siège et, tout en alignant devant elle un jeu de cartes, nous dit :

— Le grand jeu m'avait annoncé pour ce matin la visite d'un journaliste, vous voilà arrivé.

— Nous venons, madame, vous consulter au sujet...

Mais sans nous permettre d'achever :

— Inutile, nous dit-elle, de m'exposer le but de votre visite, je suis voyante, je lirai dans votre pensée.

Et, jetant quelques grains d'encens dans un brûloir :

— Vous voulez savoir de moi ce qui se passera... en Extrême-Orient.

Tout à fait étonné, nous faisons un signe affirmatif. Elle continue :

— Je vois du feu, du feu, et toujours du feu.

Nous insistons pour obtenir quelque détail, mais nous ne recevons pas de réponse, l'oracle est muet ; il a tout dit.

Harivel.

(Extrait du journal *la France*.)

Curieuse prédiction russe

On continue à parler beaucoup du départ de l'empereur pour le théâtre de la guerre. On cite à cet effet une prédiction de saint Sérafim, de Sarof, dont le corps a été, l'année passée, solennellement transporté dans une église construite spécialement à cet effet. Ce pieux personnage, mort il y a soixante-dix ans, vivait dans le désert de Sarof, au sud de Nijni-Novgorod, et était vénéré de son vivant comme prophète et thaumaturge.

Après sa mort, on s'aperçut que l'eau du puits près duquel il priait guérissait des malades, et cet endroit devint le rendez-vous de nombreux pèlerinages populaires. Le père Sérafim avait ainsi acquis une grande renommée et l'Église, ayant constaté la réalité des miracles qui se produisaient près de sa tombe, le canonisa. L'année dernière lorsque la translation de ses cendres eut lieu, l'empereur et la famille impériale y assistèrent ; et c'est le tsar lui-même, et trois grands-ducs, qui portèrent le précieux fardeau à l'église destinée à le recevoir. L'impératrice Alexandra Féodorovna, qui depuis quelque temps est devenue très pieuse, a elle-même dessiné les modèles des rideaux et décorations qui recouvrent l'endroit où reposent les restes du saint.

Parmi les prédictions de saint Sérafim, on trouve la suivante : « L'année qui suivra la translation de mes cendres dans une église, une guerre terrible se déchaînera sur la Russie, qui causera beaucoup

de mal. Et le tsar ira à la guerre et moi j'irai avec lui et nous déchirerons le tablier de l'Anglaise.

Cette prédiction est vivement commentée dans certains milieux de la cour, où l'on attache une grande importance à la promesse du saint d'accompagner le tsar à la guerre. Quant « au tablier de l'Anglaise » qu'on déchirera, cela ne doit pas nécessairement signifier une guerre avec l'Angleterre. Le « tablier de l'Anglaise » peut être très bien le Japon, dont l'Angleterre s'était couverte pour faire la guerre à la Russie.

En province, même parmi les classes élevées, on prétend que le père Sérafim ne serait autre que l'empereur Alexandre Ier qui, pour se disculper, de la part, même involontaire, qu'il eut dans l'assassinat de son père Paul Ier, serait entré dans les ordres et aurait passé sa vieillesse dans le désert de Sarof.

(Extrait de l'*Echo du Merveilleux* du 1er juin 1904.)

Dédié à l'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Un ancien collaborateur de la *Paix Universelle*, après ses longues heures de recueillement sur les destinées humaines, ayant pu franchir le seuil du mystère, m'écrit une lettre des plus suggestives au point de vue prophétique, lettre de laquelle j'extraie les passages suivants qui prédisent la transformation de la planète.

J'allais en aveugle, dit-il, vers un but lumineux, mais j'ignorais entièrement les secrets de la métamorphose prochaine.

. . . .

Il n'en est plus de même aujourd'hui.

. . . .

Cette manifestation prochaine de la Puissance céleste sur la Terre est précisément l'événement le plus extraordinaire qu'un monde puisse contempler.

Les choses sublimes partiront de la chute de l'Angleterre après que celle-ci aura accompli sa brusque agression contre la France.

Je ne puis rien changer à ce décret inéluctable.

L'embrasement du monde par *Ignès ardens*, dispensateur de la vie pure et sauveur du Globe, c'est la clef de tout ce que vous allez voir désormais.

Quand le *Lumen in cœlo* méconnu paraîtra, alors le monde s'infléchira et sombrera ; j'entends le vieux monde.

Toutes les âmes fidèles à Dieu seront fondues en une seule famille humaine ; ce sont les temps indicibles de l'amour que j'ai tant évoqués jadis.

La puissance ineffable qui règne au sommet des cieux règnera sur la terre.

Jusqu'au fond de la plus humble des chaumières, la félicité, la joie ruisselleront sans cesse.

Les Epoux seront transportés d'amour l'un pour l'autre. *L'Amour et l'Enthousiasme* REMPLIRONT TOUS LES CŒURS.

La Terre semblable au Paradis ; les habitants de la terre, blancs comme la neige ; et le Roi céleste présent devant tous, telle est la magnificence de demain. C'est l'œuvre directe de Dieu ; mais avant hélas ! nous allons subir sa justice ; heureux ceux qui pourront aborder aux rives de son amour.

La Paix en question durerera 25 ans, puis les hommes seront livrés à eux-mêmes de nouveau et la terre subira encore des épreuves avant la manifestation finale du Christ.

A vous, cher Monsieur Bouvier, bien cordialement, dans l'attente des beaux jours que j'annonce et qui sont prochains.

Votre vieil ami.

Voilà comme prédiction quelque chose de précis, la chute de l'Angleterre après sa brusque agression contre la France, puis ensuite 25 ans de bonheur dans la paix, l'*Echo du Merveilleux* pourra en prendre note pour son livre d'or.

A. Bouvier.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

(*Suite*) (1).

LA MORALE CHRÉTIENNE

II

Pour juger il est nécessaire de comprendre ; qui n'a pas saisi la vérité que contient une erreur n'en est pas vraiment affranchi. Je n'apporte aucune passion contre la morale chrétienne ; je sais qu'elle a ce grand mérite de n'être pas restée lettre morte, de s'être traduite en sentiments et en actes, d'avoir aidé, consolé, fortifié les hommes qui prenaient au sérieux et cette morale même et l'ensemble des dogmes qui en sont les fondements nécessaires. Je néglige tout ce qu'on pourrait dire sur l'art qu'ont apporté ceux qui l'ont prêchée ou exposée, à en faire quelque chose d'assez inoffensif. Je m'inquiète seulement ici de ce que nous croyons et de ce que nous pouvons croire, et je me demande si, en dépit d'une adhésion toute verbale, cette morale est la nôtre, si elle n'est pas, à dire vrai, un phénomène historique qui désormais appartient au passé. Je doute que la plupart de ceux qui se disent ou se croient chrétiens le soient bien réellement.

L'humanité a vécu deux mille ans, elle a créé la science, elle a créé l'industrie, elle a multiplié dans une proportion formidable ses moyens d'action ; comment maintiendrait-elle immuable son idée de la destinée et des fins de l'homme ? Il y a là une véritable absurdité psychologique. Tendant vers l'être, l'esprit tend vers l'unité de la diversité que toujours il enveloppe, et il s'efforce d'accorder ce qu'il fait à ce qu'il pense, ce qu'il veut à ce qu'il peut. Ce progrès nécessaire de la vie intérieure suffirait à condamner la révélation en rendant chimérique l'immutabilité prétendue des dogmes révélés.

Par cela même qu'elle a durant des siècles présidé à la conduite des meilleurs d'entre les hommes, qu'elle a eu ses martyrs et ses saints, la morale chrétienne garde le charme et la séduction de toutes les belles vies qu'elle a inspirées ; mais en fait, dédaigneuse des choses de la terre et de la vie sociale, ce qu'elle néglige ou ce qu'elle ignore est ce qui de plus en plus nous intéresse, ce qui la laisse indifférente est ce qui de plus en plus nous passionne ; ses lacunes répondent à nos besoins les plus pressants.

La morale de Jésus dans les évangiles sypnotiques est d'une très grande simplicité ; il est le Messie, il annonce le royaume de Dieu, il apporte la bonne nouvelle que le règne de la justice est proche. En un jour et à une heure que personne ne sait, pas même les anges du ciel, pas même le « fils de l'homme », le soleil s'obscurcira, les étoiles tomberont, et alors le fils de l'homme viendra porté sur les nuées avec une grande puissance et une grande gloire, « et je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent ».

Dans l'attente de cette révolution cosmique, de cette grande catas-

(1) Voir les numéros 326 et 327 de la *Paix Universelle*. Nous sommes obligés de prier le lecteur de bien vouloir relire les articles précédents, car dans une étude de longue haleine qui paraît par fragments, la suite logique de la démonstration semble disparaître, masquée par les détails, cependant nécessaires, qui l'accompagnent.

trophe que chaque jour peut amener, que faire ? S'attacher à tout ce qui va nous manquer, à tout ce qui va périr et ne nous offre de toutes parts que l'image d'une ruine imminente, fonder, créer sur la terre ? Non ; mais s'en détacher, vivre déjà dans le royaume de Dieu, dans la cité céleste que la voie du Messie annonce, avant que n'éclatent les trompettes du dernier jour.

La morale de Jésus est une morale d'attente et d'épreuve. Que l'homme abandonne ses biens aux pauvres, qu'il ne s'inquiète pas du lendemain : « Les oiseaux ne sèment ni ne moissonnent, les lis ne travaillent ni ne filent » ; qu'il n'ait pas recours à la justice humaine, qu'il n'aille pas devant les tribunaux, qu'il ne résiste pas au mal ; si quelqu'un le frappe sur la joue droite, qu'il tende la joue gauche.

Qu'importe le mal ici-bas ? Il ne s'agit pas de le combattre, de le supprimer, mais de le souffrir avec patience, car la forme de ce monde disparaît et les jours qui lui restent sont comptés. Je n'ignore pas que ces préceptes sont considérés à la fin comme divins et inapplicables, comme absurdes et révélés ; je sais que les prêtres de presque toutes les sectes chrétiennes s'accordent au moins à absoudre la violence, à invoquer le dieu des armées, à justifier le résistance au mal et la guerre. Mais les contradictions involontaires, les hypocrisies et les mensonges, la politique des Églises, leur acceptation du fait, leur art de s'y accommoder contribuent à découvrir les lacunes de l'idéal chrétien.

Quitte à les démentir dans la pratique, il est certains principes qu'il faut bien avouer et maintenir théoriquement, sous peine de ne plus pouvoir se tromper soi-même. Sans doute, on ne vit plus dans l'angoisse de la grande révolution cosmique qui doit inaugurer le royaume de Dieu, on ne se tient plus prêt au départ, s'allégeant de toute charge inutile, on s'installe sur la terre avec la confiance que la maison est solide et pour des siècles bien chauffée par le soleil que ne va pas souffler soudain une bouche géante. Il n'en reste pas moins entendu que la terre est un lieu de passage, la vie présente une énigme et une épreuve, dont le sens n'est donné que par la vie future qui rétablit toutes choses dans l'ordre. On a dit : le christianisme primitif fut avant tout l'attente du Messie, l'exaltation des âmes par l'espérance d'un paradis prochain ; la morale n'était que la conséquence de ce rêve, amour, détachement, sacrifice de choses désormais sans prix ; peu à peu, le temps a dissipé l'illusion, et la morale est demeurée dans sa vérité toute pure. Soit, mais la morale n'est demeurée que parce que le rêve des premiers jours a gardé son empire sur les âmes en se modifiant dans sa forme.

On recule le jour du jugement, on ne regarde plus chaque matin si le fils de l'homme n'apparaît point sur les nuées ; mais c'est à l'attente de la cité céleste, donc à sa réalité, que toute la morale est suspendue. La grande affaire n'est pas d'agir ici-bas. Il y aurait impiété à vouloir supprimer un mal qui tient à la corruption de la nature par le péché et qui fait partie de l'expiation décrétée par la vindicte divine. Pour supporter avec patience ce que nous ne pouvons éviter, nous avons la résignation de l'espérance, l'idée que rien n'arrive qui n'ait été voulu par Dieu, et la confiance que rien n'est voulu par Dieu qui ne se termine selon les lois de sa sagesse et de sa bonté.

Le vrai chrétien n'est ni le héros, ni le sage ; il est le saint, celui qui se retire, exténue en lui la nature, réduit ses besoins et ses penchants et meurt au monde ; celui qui, par la solitude, par la prière, par l'extase, anticipe, autant qu'il est possible ici-bas, la béatitude de la contemplation divine. La vraie cité n'est pas celle que forment les hommes sur la terre ; « notre société est dans le ciel d'où nous attendons le Sauveur qui transfigurera nos corps » (Saint Paul). Cette conception du royaume de Dieu, cette idée que la vraie cité des âmes est la cité céleste, que dès ici-bas nous devons tourner vers elle nos regards, y tendre de tout notre effort, telle est le dogme auquel le chrétien ne renoncera pas, auquel il ne peut renoncer, et qui laisse le christianisme étranger aux préoccupations qui, de plus en plus, dominent la conscience moderne. Notre morale est de moins en moins chrétienne par cela même qu'elle est de plus en plus sociale.

Jésus ne légifère pas pour une société qui doit durer, il ne vient pas réformer l'Etat, « son royaume n'est pas de ce monde » ; il fait appel aux individus, il leur enseigne les voies du salut par la perfection intérieure. Nos sociétés sont de la terre et, comme tout ce qui relève de la nature, elles participent du péché, de la corruption originelle ; si nos corps y habitent, nos âmes exilées s'en échappent dans la vision de la vraie patrie. Il n'y a pas, dès lors, à parler de morale politique. Si l'homme en tant qu'homme s'attribue des droits, il ne fait que retomber dans l'orgueil qui a perdu son premier père ; fils du péché, il n'a de valeur que régénéré, renaissant par la vie en Christ. N'invoquons pas un droit naturel qui n'est qu'une illusion de la superbe humaine. Vouloir la justice sur la terre ne serait-ce pas prendre au sérieux la vie présente, oublier qu'elle n'est pas la vraie vie ? A défaut de la justice, contentons-nous de la coutume et de la loi. « Rendez à César ce qui appartient à César. »

G. SÉAILLES.

(*A suivre.*)

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

du 4 juillet.	Anonyme à Saintes	1 fr. 05
— 5 —	Madame Fulchiron	1 »
— 6 —	Trouvé dans notre boîte avec mention : *pour vos pauvres vieillards.*	0 50
	Total	2 fr. 55

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE

à la mémoire

d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire

du 24 juin.	Madame Cavalier	1 fr. »
— —	Mademoiselle Brisaud	1 »
— 1er juillet.	D'un vieux républicain	0 50
	Total	2 fr. 50
Listes précédentes		62 45
	Total général	64 fr. 95

ERRATA. — Lire à l'article, *le Spiritisme à Lyon*, n° 327 de la *Paix Universelle*, 2e colonne, 1er paragraphe, 2e ligne *lente* évolution au lieu de *haute* évolution.

4e paragraphe, 3e ligne, lire limpides ou *impétueux* au lieu de *impatients*.

Le Gérant : A. BOUVIER.

13-7-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 329. **10 Centimes.** 1er-15 AOUT 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LA GUERRE

C'est dans la *Paix universelle* qu'il paraît logique de traiter de ce sujet, d'une si brûlante actualité.

Non pas que je prétende, par des raisonnements bien sentis, par des observations humanitaires ou autres moyens, illusoires, hélas ! tâcher de faire ressortir l'injustice ou l'horreur de cette vilaine chose qu'est la guerre. Je m'en garderai bien, sachant d'avance que je prêcherais dans le désert.

Je ne considérerai que les faits.

En dehors des conflits et des luttes qui font, un peu partout, sur le globe, couler le sang et les larmes, choses qui, selon certains penseurs, sont tout à fait moralisatrices, nous assistons — de loin — à une énorme conflagration entre deux grands peuples qui s'entremassacrent sur terre et sur mer.

Ils se battent d'ailleurs loin de leurs mutuelles patries et sur un territoire qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre.

Et pour quelle cause?

— C'est assez vague. Dans les manifestes, il a été question d'hégémonie, de sauvegarde d'intérêts primordiaux; on a même invoqué l'amour de la Paix, ce qui n'est certes pas banal.

Or, puisqu'ils sont deux adversaires, on peut croire qu'il y en a un qui a raison; à moins qu'ils ne l'aient tous les deux, autre occurrence peu banale.

Naturellement, il y en a un qui restera vainqueur, ce qui engendrera un ressentiment violent chez l'autre, et de génération en génération, le vainqueur sera pour cet autre l'ennemi héréditaire : d'où vendetta à mort et à perpétuité... jusqu'à ce que survienne l'interversion.

Et c'est pour cela que les mères enfanteront dans l'angoisse, que les champs verdiront et que l'humanité tout entière continuera de clamer la vie, l'expansion. pensera, aimera, s'efforcera de mieux faire et de mieux être et aspirera au... bonheur !

On peut s'étonner de l'étrangeté des moyens.

Cependant ces deux grandes nations seront, à la fin, épuisées d'hommes et de ressources. L'industrie, le commerce, à part quelques cas, seront profondément atteints ; les sciences, les arts et la littérature, relégués bien loin, subiront un temps d'arrêt peu favorable à leur développement.

Mais, dira-t-on, tout cela est évident et inévitable, ç'a toujours été ainsi.

— Vraiment. Eh bien alors que parle-t-on de progrès, de civilisation et de libération de l'esprit par la disparition des préjugés et de la barbarie. Ah ça, est-ce que M. de Moltke avait raison, lorsqu'il disait :

La guerre est sainte et voulue de Dieu !

Alors vive Moloch ! Vive le dieu des armées !

Dans ce cas, et pour être conséquents, souhaitons ardemment que la guerre apporte ses bienfaits à l'Europe attentive et que les armées de tous les peuples s'entrechoquent avec *furia* ou *furor* comme on voudra ; ce sera le triomphe des dieux susnommés et l'apothéose de l'humanité !

. . . .

Mais j'entends une voix narquoise qui sussure :

Vous n'y êtes pas, cher humanitaire. Les guerres sont nécessaires économiquement parlant et vous n'ignorez pas que l'économie politique et sociale est la haute science par excellence. Sans la guerre, il y aurait pléthore d'habitants et partant de consommateurs sur le globe. Les guerres, voyez-vous bien, rétablissent l'équilibre et la proportionnalité entre la production et la consommation. Voyez, dans les pays à population prolifique : on émigre en masse. Pourquoi ? Parce qu'on y manque de moyens de subsistance.

D'ailleurs la nature, n'a-t-elle pas, à défaut de guerres, les épidémies pour atteindre le même but.

— Croyez-moi, monsieur l'humanitaire, ce n'est pas avec de la sensiblerie que l'on fait de l'économie politique, c'est avec des raisonnements et de l'arithmétique.

Je ne prétends pas que la guerre et les épidémies ne soient pas des choses plutôt désagréables ; mais j'affirme qu'elles sont nécessaires, comme les amputations, pour sauver le reste du corps.

. . . .

Voilà à quoi n'avaient point songé le bouddha Cakya-Mouni, l'incarnation divine, vénérée des Japonais, ni Jésus-Christ, l'incarnation divine vénérée des Russes.

On ne pense pas à tout.

— D'ailleurs, conclut la voix narquoise, vous êtes immortaliste, n'est-il pas vrai ? Dès lors, toutes ces hécatombes, comme vous les appelez, délivrent une grande quantité d'âmes, ce qui est un bienfait pour elles.

— C'est exact, mais dans quelles conditions de violence, de soudaineté et de mépris des lois divines et humaines !

Ces âmes, jeunes pour la plupart, peu ou point évoluées, arrivent de l'autre côté de la vie avec d'inextinguibles besoins de vengeance pour des massacres futurs.

. . . .

— Mais demeurons sur terre.

Quand la guerre sera terminée, on conclura un traité solennel dans lequel les illustres parties contractantes établiront la paix sur des bases solides. Amen.

C'est égal, comme disait le spirituel A. Karr : « Pourquoi les toujours illustres parties contractantes ne commenceraient-elles pas par où elles finissent ?

— Mystère insondable pour l'humanitaire.

J. BEARSON.

LE BILAN DU MERVEILLEUX

LA TÉLÉPATHIE

(LES FANTOMES DES VIVANTS)

Après le miracle qui guérit, le miracle qui console ; après la psychothérapie, la télépathie. Nous voici enfin en plein merveilleux, ou plutôt en ce territoire sablonneux, jalonné de mirages, de pièges et d'oasis, sorte de « borderland », selon l'expression du grand journaliste anglais Stead, pays frontière entre la claire science et le mystère obscur. Nous allons écouter des histoires de revenants, comme si nous étions encore des petits enfants — mais avec des cerveaux d'hommes avides de contrôle et d'analyse.

Avant d'inquiéter les savants, ces poètes du vrai, la télépathie préoccupa les poètes, ces savants de l'inconnu. L'un d'eux, Tennyson, l'a même admirablement définie, et je ne puis mieux faire que de le citer :

Star to star vibrates light : may soul to soul
Strike thro', some finer element of her own ?

« La lumière, dit-il, en vibrant, se communique d'étoile à étoile ; l'âme ne peut-elle pas aussi envoyer à l'âme une parcelle plus subtile de soi ? » A cette interrogation, il semble que le doux moine de *l'Imitation* ait répondu de sa cellule quand il écrivit : « Je suis là où est mon cœur et mon cœur est là où il aime. » Les conversations d'Eckermann nous apprennent que Gœthe, aux heures d'exaltation passionnée, put constater, lui, le cerveau équilibré et serein par excellence, ce lien subtil des esprits qui se comprennent et s'entendent malgré la distance et sans l'emploi des signes habituels.

Chez bien d'autres, Bacon, par exemple, cette conviction s'est lentement formée en accumulant les menus indices que fournit la pratique de la vie. Mais aujourd'hui seulement nous savons que le pressentiment, poussé jusqu'à l'apparition, voyage vraiment le long d'inconnaissables routes, l'éther peut-être, sans l'intermédiaire des sens habituels, et que les âmes peuvent entrer en contact pendant le sommeil ou en état de veille par des impressions indéfinissables et directes, comme si elles possédaient des appareils de télégraphie sans fil, en leurs profondeurs...

La télépathie est définitivement aujourd'hui une branche de la psychologie ; elle est sortie des rêveries du mysticisme et a divorcé avec la métaphysique.

Ce mot, qui étymologiquement signifie « sensation reçue de loin », devrait embrasser les phénomènes innombrables, complexes, nuancés, de la clairvoyance, des rêves prophétiques, des révélations ; mais il n'est possible d'être clair qu'en restant précis et en se limitant. Nous ne considérerons pas comme faisant partie de la télépathie telle vision exacte et extraordinaire d'un Swedenborg, par exemple, percevant, à l'instant même où il avait lieu, un incendie ravageant son quartier, à Stockholm, alors que lui s'en trouvait éloigné à des milles et des milles, et ne disposait pas des moyens ordinaires de connaissance. Nous nous bornerons à envisager les cas de transmission d'humain à humain, quand il y a émission d'une part et réception de l'autre, et surtout lorsqu'un fantôme, le fantôme d'un vivant, porteur d'un véridique message, apparaît à un autre vivant.

Cette étude, qui à elle seule a suscité bien des volumes, peut aisément remplir un article.

De tout temps, je le répète, la télépathie a existé. Les grands esprits l'ont admise et souvent même éprouvée. Cicéron, ce voltairien avant l'heure, cet anticlérical des temps païens, riait des augures, mais croyait aux pressentiments. Dans son traité *De Divinatione*, il cite comme certaine une histoire de revenant des plus typiques. Elle est restée classique dans le genre : « Deux amis se rendent à Mégare et y logent séparément; l'un d'eux pendant son sommeil voit en songe à trois reprises son compagnon de voyage lui annonçant d'abord que l'hôte chez qui il habite veut l'assassiner, puis que les meurtriers entrent dans la chambre, enfin qu'il est mort, et qu'on trouvera, au lever du soleil, une charrette pleine de fumier sous lequel le cadavre sera caché. A son réveil, l'ami court à la porte indiquée, trouve la charrette, arrête le conducteur et découvre sous le fumier le corps de la victime... »

Saint Ambroise, évêque de Milan, dans une syncope, apprit la mort de saint Martin de Tours; Alphonse de Liguori aperçut le fantôme du pape Clément XIV agonisant. Plusieurs mystiques furent crus doués de « bilocation ». On les vit à deux endroits en même temps. Les hagiographes de Marie d'Agreda, enfermée dans un couvent d'Espagne, prétendent qu'elle envoya en Amérique son âme revêtue d'un corps subtil, pour y convertir les peuplades idolâtres...

Le pressentiment et l'apparition des vivants étudiés par la science moderne.

Nous devons à la fièvre d'occultisme de ces trente ou quarante dernières années et aux évidences de l'hypnotisme et de la suggestion l'étude de semblables faits, a priori absurdes, leur examen et leur classification sous la docte étiquette de la télépathie. C'est en Angleterre que la télépathie trouva son baptême et ses lettres de créances. Quoi de plus naturel ? L'Anglais naît beaucoup plus croyant que le Latin. Attaché aux écritures sacrées qu'il lit et médite, il n'a pas de peine à admettre les « fantômes des vivants », puisqu'il a dans le sang le dogme de la survie. Néanmoins, les doctes professeurs qui légiférèrent le pressentiment et l'hallucination véridique, prirent, pour n'être pas dupés, les précautions les plus sérieuses. C'est à la loupe qu'ils ont regardé ces phénomènes exceptionnels

avant de les déclarer authentiques. Avec les innombrables cailloux des menus faits et de sévères témoignages, ils ont pour la première fois édifié un monument solide que le scepticisme ne peut ébranler. Ils ne reculèrent pas même devant les dépenses. *The Society of psychical researches*, de Londres, envoie sur les lieux du miracle des agents vérificateurs comme le ferait une compagnie d'assurances. On contrôle les dates de l'apparition, si elles concordent avec un événement réel, s'il n'y a pas eu invention, exagération, illusion, travestissement de la vérité. On questionne les témoins. On se renseigne sur leur probité; on dresse des procès-verbaux qu'on leur fait signer. On prend note de l'intelligence et de la moralité du visionnaire, de ses antécédents, de son atavisme. C'est une sorte de procédure, une véritable enquête. Et l'on ne conserve que les faits ayant résisté victorieusement à tant d'épreuves. Il en est résulté tout d'abord un livre formidable comme masse, comme richesse et variété documentaire. On l'a intitulé hardiment *The Phantasms of the living*, et il a été contresigné par trois noms des plus doctes et des plus honorables, MM. Gurney, Myers, Podmore. Ce travail a été continué de trimestre en trimestre par les volumineux fascicules que publie un grave comité, où se coudoient des chimistes et des évêques, des membres du gouvernement et des poètes, des peintres, des officiers, des femmes éminentes, des philosophes, des philanthropes, des professeurs de physiologie. M. Balfour est à côté de Williams Crookes, Gladstone y sympathisait avec Russell Wallace, John Ruskin avec l'évêque de Carlisle, Mrs Sidwieg, lady Biddulph, lord Tennyson. La France suivit avec prudence. *The Phantasms of the living* fut traduit et abrégé par le regretté M. Marillier, avec une préface de M. Charles Richet sous ce titre plus réservé : *les Hallucinations télépathiques*. D'autre part, les *Annales des Sciences psychiques*, dirigées par le docteur Dariex, continuèrent la glane de ces petits miracles. Aujourd'hui la *Revue des Etudes psychiques*, publiée par César de Vesme, et le *Journal de Psychologie*, par les docteurs Pierre Janet et Dumas, alimentent la curiosité d'un public toujours plus étendu. Gare néanmoins à ceux qui voulurent pousser trop loin ces recherches aventureuses! Le docteur Gibier dut émigrer aux Etats-Unis, et le colonel de Rochas quitter l'Ecole polytechnique dont il était l'administrateur. Nous autres Français, nous sommes religieux ou voltairiens. Entre ces deux routes bien tracées, nous n'admettons pas les sentiers où l'on vagabonde. Notre pays de libre pensée tient en suspicion ceux qui pensent librement.

Objections contre la télépathie.

M. Camille Flammarion, astronome populaire, chercheur humanitaire et paradoxal, que de vastes conceptions entraînent et qui, en des romans déjà célèbres, magnifia le thème de la télépathie, réunit à son tour plusieurs centaines de ces apparitions des vivants, attestées par des amis, des lecteurs personnels et les abonnés des *Annales politiques et littéraires*. Il conclut par cette formule décisive:

« L'action d'un esprit sur un autre à distance, sans intermédiaire de la vue, du toucher, de l'ouïe, d'aucun de nos cinq sens, est un fait scientifique aussi certain que l'existence de l'électricité, de l'oygène ou de Sirius. »

C'était aller beaucoup trop loin, surtout au gré de M. Anatole France, qui déclare que tout caractère scientifique est incompatible avec la télépathie.

— Un fait isolé, m'a-t-il dit (et je crois citer à peu près textuellement ses termes), ne prouve rien, je verrais par exemple le Diable en personne, je lui répondrais : « Je vous vois, mais je ne crois pas en vous ! »

« Un fait exceptionnel est négligeable. Il n'apprend rien, car on ne peut pas le décomposer et on ne sait pas ce qui l'a amené. Un fait ne commence à avoir une signification que s'il est entré dans le domaine scientifique, c'est-à-dire si ce fait peut être reproduit indéfiniment dans les mêmes conditions ou prédit mathématiquement avec certitude. Une éclipse est un fait scientifique, c'est un fait également scientifique que l'or se dissout dans l'eau régale ; mais la transmission mentale, la télépathie, échappent à la science par l'irrégularité et l'imprévu des phénomènes. »

J'ai mis face à face ces deux opinions extrêmes, afin que la lumière résultant de leurs chocs éclairât le débat.

Nous sommes de l'avis de M. Anatole France s'il refuse à la télépathie cette certitude particulière qu'apportent les expériences de laboratoire ; mais, s'il entend dénier aux « fantômes des vivants » toute réalité, nous pensons que lui aussi, et dans le scepticisme cette fois, va beaucoup trop loin. Les phénomènes psychologiques, surtout les plus hauts et les plus délicats, comme l'inspiration, le génie, la foi, les mystères des brusques amours, ne sauraient être ni reproduits à volonté ni prévus. Ils n'en existent pas moins incontestablement. Une manifestation télépathique bien contrôlée, ayant laissé des traces sur un cahier de notes et dans la mémoire de témoins sérieux, n'est pas plus incertaine que la poussée, mystérieuse aussi, de l'instinct poétique, que personne ne songe à nier. Cependant, ni l'une ni l'autre ne sauraient être prévues ni recommencées à volonté.

Même dans le monde physique, combien d'événements incontestables — les aurores boréales, les tremblements de terre, les éruptions des volcans, etc. — échappent à nos méthodes scientifiques. On ne peut ni les expérimenter ni les annoncer mathématiquement. Un fait ne tire pas sa réalité de nos moyens plus ou moins adroits de le percevoir. La vérité ne dépend pas de la science; la science, au contraire, n'existe que par la vérité.

La réalité de la télépathie une fois sauvegardée, je crois bien difficile d'admettre, comme M. Camille Flammarion, qu'elle jouisse de l'éclatante évidence qu'il lui décerne. L'hypnotisme, la suggestion, l'autosuggestion, la psychothérapie peuvent être placés au rang des conquêtes définitives de l'esprit humain. Non pas qu'il ne s'y mêle aucune erreur : mais chacun, en prenant quelque peine, peut vérifier à son gré, l'exactitude de ces travaux désormais classiques. La télépathie ne présente pas les mêmes garanties. Les nombreux dossiers accumulés dans tous les pays ne comportent pas tous une certitude irrésistible. Moi aussi j'ai réuni personnellement un nombre considérable de ces anecdotes poignantes. J'ai même, s'il faut tout dire, reçu moi aussi plusieurs de ces mystérieux messages. Et je ne doute pas de la télépathie. Mais je ne saurais, en toute conscience, lui attribuer ce caractère indélébile et qui force l'universel assentiment, caractère que Paul Bert a magistralement défini en un de ses cours à la Sorbonne :

« Il n'y a science que là où s'est faite une lumière définitive qui illumine les moins clairvoyants. »

Les deux autres objections qui se dressent contre la télépathie, plus radicales, sont plus faciles à écarter. D'abord, le hasard, la coïncidence : ensuite la morbidité prétendue de ceux qui l'ont éprouvée.

A la première objection je ne saurais mieux répondre qu'en citant un passage d'une lettre que m'adresse le docteur Dariex, directeur éminent des *Annales psychiques* et passé maître en scrupuleuse observation.

« Je me bornerai à vous dire, m'écrit-il, que les faits de télépathie sont tellement nombreux et quelquefois accompagnés de détails si précis qu'il serait tout à fait puéril, absurde même de n'y voir toujours qu'une hallucination purement fortuite où le hasard serait seul en jeu et sans relation de cause à effet. Supposons l'agent A et le percipient B. Si B, sans aucune inquiétude au sujet de A, interrompt

tout à coup son déjeuner sous l'influence d'une vision subite qui lui fait voir A se débattant au milieu de l'eau, puis, après d'inutiles efforts, s'y enfonçant pour ne plus reparaître, si, d'autre part, cette vision est la représentation de ce qui s'est passé et si elle s'est produite au moment même où A se trouvait à plusieurs lieues de B, il n'est possible, en raison de la précision des détails, d'attribuer au hasard qu'une part absolument faible ; il suffit de réunir quelques cas de ce genre pour avoir la certitude morale de la télépathie. »

Je suis loin d'avoir une foi aveugle en la statistique, cependant elle a sa valeur. Or, le calcul des probabilités, appliqué à la télépathie, lui a été favorable. D'après M. Paulhan, résumant les longs travaux antérieurs des Français et des Anglais, « l'hypothèse d'une action télépathique serait quatre millions cent quatorze mille fois plus probable que celle de la coïncidence fortuite ».

La deuxième objection dénie aux sujets, « pressentants », « visionnaires » ou « clairvoyants », la valeur mentale et morale nécessaire à tout, pour être acceptés. « Ces hallucinés », nous dit-on, sont des malades, des hystériques, des « mathoïdes » (selon une expression chère à Lombroso, qui lui d'ailleurs admet la télépathie) ; ils se trompent et ils nous trompent. Ils inventent ou tout au moins déforment et exagèrent les événements mystérieux auxquels ils ont été mêlés...

Je ne dis pas que plusieurs prétendues communications télépathiques ne puissent tomber sous cette critique, mais ce sont des imitations du véritable pressentiment, des contrefaçons. Celles, justement, qui ont été retenues par les savants anglais, américains ou français, n'ont jamais été de simples déclarations crues sur parole, mais des faits ayant laissé des traces objectives ; je ne cesserai de le répéter.

Les écarter quand même serait cette superstition à rebours dénommée la néophobie. Peut-on considérer comme des malades Gœthe, Bacon, Tennyson, pour ne citer que ceux-là ? Au contraire, ce sont des phares de la Raison et de l'Art. On argue que la plupart des hallucinations télépathiques, par le fait même qu'elles reposent sur des messages lointains d'agonisants et qu'elles ont lieu entre gens qui s'aiment, subissent la tare du sentimentalisme. Une telle critique présuppose une véritable ignorance chez celui qui la fait ; car il arrive que des messages télépathiques s'échangent entre indifférents et même entre « inconnus ».

La télépathie et les services qu'elle peut rendre.

Dans une audience privée, que la reine Marguerite a bien voulu m'accorder récemment, Sa Majesté m'a raconté que la nuit même de la mort du maréchal de Moltke, les sentinelles de son palais furent très étonnées de le voir à minuit s'accouder sur le pont au-dessus du fleuve. Elles relatèrent même le fait dans le livre de garde. Or, le lendemain, elles apprirent qu'à cette heure-là, le maréchal avait rendu dans son lit le dernier soupir. — M. Dieulafoy, arrivant de nuit à la campagne, eut un cauchemar que traversaient des civières où reposaient des corps rigides. A son réveil, il apprit que son métayer et sa fille (qu'il connaissait à peine) s'étaient noyés cette nuit-là à l'écluse du canal. On les avait portés dans la maison sur des brancards semblables, en tous points, à ceux de son rêve. (Je tiens le fait de M. Dieulafoy lui-même.) — Bien plus, je connais un homme d'affaires éminent pour qui la télépathie fut la source de sa fortune. J'ai étudié de près ce document des plus piquants, qui n'est pas un fait isolé et qui tendrait à faire croire qu'un jour les puissances inconnues de l'âme pourront être, au profit de l'homme, utilisées, comme tant d'énergies de l'univers, hier encore indisciplinées, ignorées même. Il s'agirait de ductiliser l'inspiration et de donner du flair et du tact à ceux qui en manquent. Vrai miracle ! Mais ne plaisantons pas. Cet homme d'affaires, inquiet d'un placement considérable dans une entreprise assez hasardeuse, se concentra un après-midi à la campagne et, dans un état quasi-hypnotique, eut une vision où il aperçut distinctement l'administrateur de la compagnie (qu'il ne connaissait pas) en train de consulter ses livres. Il lui en resta, au réveil, l'impression que l'entreprise réussirait pendant un certain temps. Voulant vérifier son pressentiment, notre financier demanda aux amis de l'administrateur des renseignements sur sa personne qui coïncidèrent avec l'apparition.

Ce premier point acquis, il s'enhardit et acheta plus d'actions encore. Elles montèrent ; mais, comme il n'avait eu l'impression que d'une hausse momentanée, il vendit, dès qu'elles eurent atteint un chiffre qu'il s'était d'avance fixé comme ne devant pas être dépassé. Bien lui en prit, car, au bout de quelques mois, ce fut une faillite colossale. Le visionnaire fut le seul, dans cette affaire, à s'être enrichi. J'ai consulté le dossier de ces péripéties où la télépathie donna le meilleur conseil, et j'en ai tiré cette conclusion que l'intuition, le génie, que ce soit en poésie ou dans le domaine pratique, méritent l'attention non seulement des psychologues mais de tout homme décidé à employer toutes ses facultés pour parvenir.

Le mécanisme de la télépathie.

Il reste à décrire le mécanisme de ces phénomènes mystérieux, mais profondément humains. Les recherches poussées dans ce sens ne sont peut-être pas définitives, mais elles éclairent d'un jour imprévu les intimités obscures de nous-mêmes.

Car, si j'ose employer des termes physiques pour donner une idée de phénomènes psychiques, c'est là, dans les profondeurs *inconscientes*, et non dans la personnalité éveillée, normale et *consciente*, que résident les appareils secrets de télégraphie sans fil entre les âmes. Cette découverte assez récente de l'inconscient en nous et de ses extraordinaires pouvoirs — notre moi les constate en se les croyant étrangers — explique la manière dont les âmes se comprennent et s'interpénètrent, et nous ouvre sur les phénomènes très réels, arbitrairement groupés sous l'appellation de « spirite », des aperçus nouveaux et rationnels. Ce qui est plus intéressant encore, l'étude de l'inconscient nous apprend, en nous connaissant mieux, à profiter de toutes nos ressources. La plupart des hommes sont pareils à ce prince aveugle de la légende qui se croyait pauvre parce qu'il ne voyait pas ses propres trésors...

Cet inconscient, les Anglais l'ont appelé le *subliminal self* (le moi au-dessous du moi, le moi au-dessous du seuil de la personnalité) ; Emerson, l'*Oversoul* (l'âme supérieure) ; les Français, le subconscient, la deuxième personnalité. Là tourbillonnent les « souvenirs oubliés », les pressentiments, les inspirations, les fantômes des vivants et des morts. Les mystères des anciennes initiations, déjà, nous décrivaient symboliquement ces cryptes, ces catacombes des âmes, qui, par des couloirs obscurs communiqueraient les unes avec les autres. Cette trop brève indication sera complétée dans notre prochain article, où nous étudierons *les fantômes des morts*. Et nous arriverons ainsi à une conception assez nouvelle et commode de l'*au-delà* qui devient *en deçà* ; car, au lieu d'exister hors de nous, d'une façon trouble et troublante, il habite en nous-mêmes et nous pouvons l'y surprendre et l'y analyser enfin...

Jules Bois.

(*Le Temps*, 13 juillet.)

LES FÊTES DE L'ENSEIGNEMENT

Dimanche a vu l'une des plus belles et des plus grandioses fêtes d'une époque.

Et faisant renaître les pages du passé, la Ligue de l'Enseignement a pu réunir des milliers et des milliers de citoyens et citoyennes françaises pour célébrer une date mémorable : celle de la remise du

pétitionnement monstre relatif à l'enseignement obligatoire, gratuit et laïque.

Mais laissons la parole à notre ami Emmanuel Vauchez, qui va nous rappeler les débuts de ce mouvement :

« Avant la guerre, nous dit l'ancien secrétaire général de la Ligue, un Comité fut fondé à Strasbourg, dans lequel figurait Macé. Au moment de la funeste déclaration de guerre, il avait recueilli 300 ou 350.000 signatures ; sur ce chiffre, j'en avais fourni environ 100.000 *à titre personnel*.

« Le Cercle parisien a été fondé vers la fin de l'année 1866, par moi, et le siège provisoire était dans mon local, 51, rue Vivienne ; un compte rendu a été publié en 1869 ; finalement, il s'est developpé et s'est installé, 175, rue Saint-Honoré. Macé n'habitant pas Paris, ne pouvait s'en occuper ; il n'a accepté d'en être le président que sur mon désir : mais c'est mon ami Javal, vice-président, qui présidait les séances.

« Après la guerre, j'ai voulu reprendre ce mouvement avorté. Le Comité et Macé lui-même, comme président, refusèrent par la raison que le moment était mal choisi, et que nous n'aurions sûrement qu'un insuccès. Certes, beaucoup de bons esprits pouvaient penser ainsi, mais pas moi. Après des luttes pendant six mois, à chaque séance, j'ai fini par l'emporter en menaçant de marcher tout seul : mais on ne m'a accordé que l'obligation et la gratuité.

« Comme je voyais le succès assuré pour les trois termes, j'ai, à coups de correspondance, obtenu la majorité avec l'aide de la presse pour les trois points.

« Avec les listes du Comité de Strasbourg, il a été déposé en deux fois 1.267.267 signatures ; mais plus de 100.000 signatures ont été envoyées directement aux députés et déposés par eux.

« La pétition n'ayant pas été rapportée par l'évêque Dupanloup, j'ai lancé une nouvelle campagne en m'adressant aux conseils municipaux ; et terrifié de voir des considérants d'une longueur trop forte pour être publiés, j'ai simplifié le problème en rédigeant un résumé avec l'un de mes collaborateurs, Victor Poupin, qui a été député du Jura. »

Nous avons déjà ici salué Emmanuel Vauchez et Victor Poupin, pour la part qu'ils avaient prise à ce splendide mouvement, à cette campagne si féconde en résultats.

La fête fut superbe et le *Matin* a réalisé une kermesse et des attractions comme nulle part au monde on ne pourrait le faire.

Il nous est agréable d'enregistrer la triomphante commémoration, présidée par M. Emile Loubet, accompagné de tous les ministres présents à Paris. Nous avons applaudi aux discours de MM. Chaumié et F. Buisson, persuadés que la Nation y puisera et un encouragement et de nouvelles leçons du civisme.

G. F.

(*L'Echo du IXe arrondissement*, 23 juin.)

CACOPHONIE

Un de ces beaux soirs d'été, cherchant un calme relatif au milieu de la nature en travail, je me fascinai devant l'immensité que m'offrait l'horizon du soleil couchant : soudain, un bruit étrange vint me sortir de cette torpeur analytique pendant laquelle on sent, on étudie le mouvement perpétuel de transformisme des choses et des êtres. C'est le *Rantanplan* des masseurs en goguette sous un nouvel accoutrement, avec leurs infirmiers armés d'un clysoir, prêts à fondre sur l'ennemi... Puis le *Petit Tambour* des magnétiseurs, battant aux champs à la venue de dame Vérité faisant appel à la justice.

Au milieu de tout ce fracas, je perçois nettement le clic-clac d'un fouet : c'est le meunier d'en face qui, attardé, veut rattraper un peu de temps perdu. Hue ! Dia ! Va donc Cocote, surtout ne chavire pas... Hélas ! Pauvre Cocote, le véhicule est bien lourd et la voie bien cahoteuse, le bourbier l'attire, c'en est fini ! Hue ! Dia ! vains efforts, Cocote reste là et le meunier s'aperçoit, mais un peu tard, qu'il s'est engagé dans une mauvaise voie.

Bizarrerie du sort qui rappelle un peu le mouvement général des masses, que l'on peut sans crainte identifier au véhicule du paysan, car tout ici-bas subit la même fluctuation du manque d'harmonie, sans en exclure les plus grandes forces et les puissances extrêmes qui font fausse route, s'enlizent et s'embourbent faute de direction dans la bonne voie.

Que pouvez-vous penser, chers lecteurs, d'une telle réflexion ? Certes, suivant les aspirations qui vous naissent des sentiments, travaux, temps et milieu, ne serez-vous pas tous de mon avis. Cependant envisagez les hommes et les choses, le fait et le geste, puis vous comprendrez aisément qu'il est triste, au commencement de notre vingtième siècle, d'assister à une telle cacophonie, chacun voulant en particulier ce qui ne peut exister qu'en général.

Voyez nos législateurs dans l'élaboration des lois, nos magistrats dans leur application !... On tendrait volontiers à croire que nul n'est maître de ses actes, que leur conscience est prisonnière d'une puissance qui s'impose à eux et qu'ils penchent toujours du côté d'où elle vient. Si nous voulions examiner de plus près le pourquoi des causes et conséquences dans l'ensemble des lois, par leur base et leur application, nous n'en finirions pas ; toutes ont une porte de sortie réservée en vue des poids et mesures à appliquer, suivant ce que sont les intéressés.

Celle du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine, qui nous occupe le plus particulièrement et qui n'est pas sans intéresser la société tout entière, peut nous en donner une preuve.

Comment fut-elle votée ? En toute conscience de nos législateurs ou par pression du corps médical ? Question à résoudre... en tous cas, elle n'a pas toute la clarté désirable puisque, à chaque instant, nous avons des jugements différents et parfois même ridicules, elle est imparfaite vu qu'elle laisse une latitude trop large aux magistrats et plaignants, de condamner *Pierre*, d'acquitter *Paul*, et de ne pas inquiéter *Jacques*. Tous les citoyens étant égaux devant la loi, elle ne doit permettre aucune faveur ni injustice ; suivant le sort, ils doivent être indifféremment poursuivis et condamnés ; par contre, absous devant la raison, la justice et l'équité. L'application de la loi de 92 ne comporte ni raison, ni justice, encore moins d'équité, elle condamne à tort et à travers suivant l'idée plus ou moins fantaisiste du juge ou l'ordre donné.

Si je raisonne ainsi, c'est parce que en 1897 (20 juillet) le président d'un syndicat médical a eu l'audace non seulement de l'avouer, mais d'écrire cette phrase : « Nous formerons une puissance avec laquelle la magistrature elle-même sera obligée de compter. » C'est donc bien là un ordre, ou mieux encore la soumission passive du magistrat s'il ne veut pas capituler devant la puissance, c'est le rôle de la force primant le droit. La revision d'une telle loi s'impose, non seulement parce qu'elle est imparfaite, mais surtout parce qu'elle intéresse la société tout entière en dehors des cas particuliers.

Nous avons pu voir par cette loi toutes les nuances de poursuites, de condamnations et d'acquittements, la plupart du temps au gré des syndicats médicaux qui, on pourrait le croire, ne s'acharnent que sur ceux susceptibles, en faisant mieux qu'eux, de démontrer publiquement leur extrême faillibilité soit par erreur, manque de savoir, etc. Faire mieux qu'eux, c'est dépeupler leurs officines aussi bizarres que patentées et saupoudrées de mille et un décors de marque académique destinés à entretenir — l'idée — du microbe. Or, tous ceux-là, il faut les poursuivre et les condamner, parce qu'ils font le bien ; quant à ceux qui ne font rien de bien, quand ils ne font pas mal, il faut les sauvegarder, c'est une source qui ne

peut que grossir la phalange de clients et la bourse des poursuivants.

Le cas du docteur Lasnes et de sa voyante Ery peut initier amplement sur cet état d'esprit.

Suivant les condamnations, d'après la loi, nul docteur ne peut couvrir de son titre une personne quelconque, et seuls les docteurs ont le droit de soigner et *guérir les malades quand le contraire n'existe pas.*

Alors, messieurs les médecins syndiqués et vous, messieurs les magistrats, que faites-vous de tous ces établissements d'hydrothérapie où masseurs et doucheurs travaillent, même sans contrôle ? Et quand bien même, le docteur Lasnes n'est-il pas l'égal de ses confrères, et le masseur, celui de la voyante Ery ?

Pourquoi ces pèlerinages de Lourdes avec tous ces prêtres et autres personnages non docteurs, qui coopèrent à établir des guérisons miraculeuses et n'obtiennent souvent que des morts malheureuses en cours de route.

Oui, messieurs, pourquoi ces faveurs, ces injustices? La cause est énumérée plus haut : tout ce qui peut créer des perturbations dans l'économie vitale d'un malade, il faut le protéger, le conserver précieusement, c'est un trésor où beaucoup de plaignants (sur ce qui guérit) puisent à larges mains. Quant à Lourdes, on y trouve quelque chose de mieux encore sans quoi il y aurait beau temps où les pèlerinages ne seraient plus qu'à l'état de légende ! En premier lieu, trois forces se coalisent et forment par *union*, *amitié* ou *camaraderie* une puissance redoutable qu'on peut nommer Trinité judicio-médico-religieuse. En sus de cela, le fameux mystère qui à lui seul doit cacher toutes les erreurs de l'infaillibilité; aussi nos bons disciples de Diafoirus de s'empresser à accorder le passeport qui doit régler la vie de ceux que leur ignorance n'a su arracher à la maladie; alors, en allant mourir à Lourdes ou ailleurs, l'honneur est sauf, l'Esculape se retranche derrière l'imprudence ou toute autre cause qui auraient fait une victime quand son faux savoir seul est en jeu. Vis-à-vis du bon sens, c'est tout simplement indigne et répugnant, mais en face la science, c'est bien noble, car elle reste intacte sur son socle de granit.

Tout le monde commence à connaître ces petits dessous, aux mille stratagèmes de nos doctes savants ; depuis longtemps déjà des chuchotements parcourent les rangs du peuple, lequel, aujourd'hui, comprend qu'il est une victime sacrifiée ; puisse sa voix formidable enrayer d'aussi tristes procédés !

L'imperfection de cette loi de 92, ainsi que sa mauvaise application, ont donc fait encourir de nombreuses poursuites et condamnations à nombre d'individus, dont le plus grand crime était de faire mieux et plus que certains médecins pour la santé publique. Par contre, certains êtres, privilégiés du sort, en quête seulement de bien vivre au milieu de leur insuffisance, ne sont pas inquiétés, solidaires qu'ils sont par leur action néfaste avec les fruits secs de la médecine officielle, seuls eux-mêmes à voir dans la santé humaine une question de métier ou une marchandise. Les bons médecins, les vrais savants, qui sont encore en assez grand nombre, heureusement pour l'avenir de la science médicale, s'associent au contraire tout ce qui peut coopérer à conduire au mieux les intérêts généraux de leur clientèle sans penser aux leurs ; leur conscience, assez droite, leur reprocherait de ne pas avoir rempli leur devoir devant la souffrance, quand tout leur savoir se trouve réduit à zéro.

C'est donc la cause et pour la circonstance, que masseurs et infirmiers (*sic*) ont chanté tout dernièrement le *Hozanna* à leur corporation sous le conseil bien sage d'adresser au ministre de l'Instruction publique une déclaration d'enseignement supérieur. Nous savons quel poids peut avoir cet enseignement, vu que leurs devanciers dans cet ordre d'idées, leurs maîtres si l'on veut, magnétiseurs à l'époque, ont fait cette demande qui leur fut accordée sans pour cela empêcher poursuites et condamnations. Ici, un point s'impose à l'observation : ceux qui font du bien sont condamnés, ceux qui ne font rien, ou qui coopèrent, sans le vouloir parfois, au mal ne sont pas poursuivis. Alors, Messieurs, soyez donc tout ce que vous voudrez, changez votre veste de côté, ou votre fusil d'épaule ; si vous êtes utiles à la société, par conséquent nuisibles à la bourse du docteur du coin, on trouvera bien un moyen de vous supprimer, même avec tout votre enseignement supérieur. Il est vrai que j'ai entendu soutenir des thèses vraiment cocasses, par des maîtres de votre art, dans un congrès assez récent : massage de la matrice dans certains cas, massage de l'œil, etc... avec quoi bon Dieu. Je m'abstiens de le dire ici et j'avoue que... ce que vous pensez sans doute.

Ah ! masseurs et infirmiers qui, par hasard, ne seriez mûs que par l'idée sincère du bien de vos semblables, méfiez-vous, restez ce que vous êtes sans parti aucun, car la vérité saura toujours percer le voile dont vous voulez la couvrir, et alors, mais alors seulement, vous reconnaîtrez que le conseilleur n'est pas souvent le payeur ; qu'au contraire, il se fait souvent payer grassement, quand, tout entier, il ne se lègue pas au dernier enchérisseur ; il y a tant de marchandises ici-bas.

Je répète donc que la revision de la loi de 1892, sur l'exercice de la médecine, s'impose: il faut reconnaître ou l'infaillibité du médecin, ou l'utilité de l'auxiliaire ; en tout cas, lui donner un sens absolu, un rapport avec le droit et la justice, de sorte que chacun y trouve l'équité nécessaire au lieu de l'exploitation qu'elle subit actuellement au gré de certains individus à coteries. C'est pour cela qu'avec *Rantanplan* et *Petit Tambour* je sonne le garde-à-vous de la vérité sur laquelle nous reviendrons.

CLAIRON.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

Lauzanus parle d'un jeune homme qui, après avoir regardé attentivement un malade atteint de pleurésie au moment où on le saignait au bras, fut, deux heures après l'opération, pris lui-même d'une vive douleur au bras, au point correspondant à la piqûre, et en souffrit près de deux jours. C'est là un exemple remarquable de la catégorie de névralgies qui sont causées par l'influence d'une excitation encéphalique sur les nerfs sensoriels. Dans ce fait et dans les suivants, il est impossible de faire la part exacte due à l'émotion.

Gratiolet rapporte qu'un étudiant en droit, assistant pour la première fois de sa vie à une opération chirurgicale, qui consistait à enlever une petite tumeur de l'oreille, ressentit lui-même à ce moment dans l'oreille une douleur si vive, qu'il y porta involontairement la main et se mit à crier. Gratiolet, témoin du fait, ne dit pas nettement si l'oreille affectée était du même côté que celle où se pratiquait l'opération : mais il le donne à entendre. Un de mes amis m'a affirmé qu'un de ses parents, ayant reçu dans la main un coup de pistolet, sentit au même endroit une douleur aussi vive que s'il eût été frappé lui-même et devint fort pâle.

Ces cas et d'autres semblables sont des exemples excellents d'une douleur simple causée par ce que l'on nomme ordinairement la sympathie, c'est-à-dire par une sensation simultanée. A vrai dire, l'émotion joue ici un rôle aussi important que l'imagination. Que s'est-il passé ? 1° L'étudiant a vu l'opération ; 2° étant très impressionnable, il s'est figuré qu'elle était très douloureuse ; 3° il a donc réveillé en lui une image très intense de la douleur ; 4° il a associé cette image douloureuse à la représentation interne de son oreille, ce qui a localisé la douleur dans l'organe lui-même.

Mais l'action de l'esprit peut être encore plus énergique ; les stigmates, nous l'avons vu pour les cas de suggestions corporelles, con-

(1) Voir le numéro des 1er-15 juillet 1904.

sistent dans le réveil des vibrations périsprïtales latentes qui ont été engendrées par les processus de troubles ou de désorganisation des tissus cellulaires produits par de véritables sinapismes, des brûlures, etc., et ces vibrations, en dehors des voies nerveuses centrifuges, peuvent être projetées dans l'organe du corps que l'imagination se représente et y engendrer des désordres plus ou moins grands, suivant la force de l'émotion. Les récits qui suivent, qui sont empruntés au docteur Hack-Tuke, appuient fortement cette manière de voir :

DOULEURS ET PLAIES PAR SYMPATHIE

Comme exemple de l'influence de la crainte ou de l'appréhension sur le système vasculaire, nous citerons tout d'abord le fait suivant : il concerne une dame extrêmement intelligente, que nous connaissons beaucoup. Bien que l'émotion qu'elle éprouva ait concerné une autre personne, elle n'en a pas moins ressenti elle-même l'influence.

Un jour, elle se promenait auprès d'un établissement public ; elle vit un enfant, auquel elle s'intéressait particulièrement, sortir par une porte en fer. Elle vit qu'après avoir ouvert la porte, il la laissait aller, et qu'elle était sur le point de se refermer sur lui ; elle crut même que cela se ferait avec assez de force pour lui écraser le pied ; néanmoins il n'en fut rien. « Il m'était impossible, dit-elle, de parler ou d'agir assez promptement pour empêcher ce que je redoutais ; du reste, je m'aperçus que je ne pouvais plus remuer ; une douleur si intense se développa dans mon pied, là même où j'avais cru que l'enfant serait blessé, que je pus seulement y porter la main pour en soulager l'extrême sensibilité. Je suis certaine de n'avoir fait aucun mouvement qui pût me donner une foulure ou une entorse. Le retour chez moi (j'avais à franchir environ un quart de mille) fut très pénible ; en retirant mes bas, *je trouvai autour de la cheville un cercle qui semblait peint avec un liquide rutilant* ; de l'autre côté, *il y avait une large tache de même couleur*. Le lendemain matin tout le pied était enflé, et je dus garder le lit pendant plusieurs jours.

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.

LETTRE A M. ÉLISÉE BERTON

En réponse à un « Extrait d'une étude sur les grèves et le socialisme » (1).

Lyon, 1er juillet 1904.

MONSIEUR ELISÉE BERTON,

Nous remercions cette civilisation, source d'un plus exact, plus éclairé sentiment de l'équité sociale, qui nous permet d'espérer l'avènement de lois plus humaines et plus justes. Quel reproche faire à ceux dont la volonté enfin raffermie, après dix-huit siècles de crainte et d'écrasement, réclame les moyens de vivre du fruit de ses labeurs ? de quel nom appeler ceux qui s'arrogent le droit d'être nos maîtres et vivent largement de notre humble travail ?... Nos maîtres sont les savants qui nous dictent nos droits et nos devoirs envers nos frères, ceux qui fouillent la terre, interrogent l'espace et nous instruisent de notre passé, de notre avenir, que nous voulons préparer meilleur à ceux qui nous suivront, grâce aux exemples, aux conseils, à la sagesse de cette élite savante et franchement progressiste que nous honorons.

Non, monsieur, le socialisme n'est pas l'anarchie, mais, jusqu'à ce jour, le capital fort et trop orgueilleux de son importance, de son ambition effrénée, ne voulant pas accepter le travail comme associé, le force à devenir son adversaire. Le bon socialisme est désormais le seul expédient qui peut éviter l'anarchie, il est l'avant-courrier de la solidarité universelle, c'est l'unification, c'est la charité, c'est l'amour, l'aide qu'on se doit les uns aux autres. Rien ne sera troublé par ce nouvel état de choses, sinon les privilèges injustement établis contre la classe la plus digne d'intérêt. N'est-ce pas à de pauvres pêcheurs, ses fidèles apôtres, que Jésus de Nazareth a lavé les pieds ? Le socialisme est un des noms de la Fraternité, lui seul apportera des jours plus heureux sur cette terre.

Eh quoi ! parce que l'iniquité a duré si longtemps, favorisée par l'ignorance, faut-il donc qu'elle ne cesse jamais ?

La loi de l'humanité, c'est le changement pour le mieux, par le déploiement d'une force jusque-là comprimée, progrès normal et salutaire, faisceau de volontés raisonnées luttant enfin contre l'égoïsme féroce de ceux qui ont accaparé ce qui appartient à tous, au mépris de toute justice, de toute moralité.

De cette doctrine socialiste, ne rejettez rien, n'en choisissez pas une parcelle, prenez-là tout entière, et croyez que le fond est une bienfaisante réalité.

Ce n'est pas la discorde que nous cherchons, c'est l'harmonie universelle, objet des plus chères espérances de nos profonds penseurs ; il n'y a qu'une patrie, c'est toute la terre, et tous les peuples devraient n'en former qu'un seul.

Je suis avec un sincère respect, votre tout dévoué,

F. BESSON, *socialiste depuis 1842*.

(1) Voir le n° 325 de *la Paix universelle*, dernière page, 1re colonne, avant-dernier paragraphe.

REVUE DES REVUES

Le Messager de Liège, journal bimensuel, continue à publier les nombreuses, autant que merveilleuses, guérisons obtenues sur des enfants magnétisés par le célèbre docteur Liébault de l'école de Nancy ; il rappelle que c'est en employant la méthode d'Adolphe Longpretz, qu'opérait le docteur ; à cette occasion, *le Messager* publie la biographie de son ancien fondateur, en la faisant suivre d'une note très élogieuse, que nous sommes heureux de reproduire en sa partie principale.

« M. Longpretz était aussi un fort magnétiseur. Comme Mesmer et ses disciples, il était persuadé qu'il réside en l'homme un principe fluidique qu'il peut communiquer à ses semblables par un acte de la volonté, dans le but de leur rendre la santé. Nombreux sont les malades qui vinrent chercher la guérison, ou un soulagement à leurs maux dans la demeure hospitalière de M. Longpretz à Chenée, et que notre ami soigna avec le plus grand dévouement et toujours gratuitement. »

Volontiers nous nous associons au *Messager* pour louer, glorifier la mémoire d'un tel homme de bien.

La Vie d'outre-tombe, revue mensuelle de l'organe de la Fédération spirite du bassin de Charleroi, publie, sous la signature d'Edmond Bridoux, président, le compte rendu des deux dernières séances. Nous croyons devoir — pour l'édification de nos amis fédérés — reproduire les déclarations qui soulignent ce compte rendu :

« Les débats aux séances de la Fédération sont libres, chacun peut y prendre la parole après l'avoir demandée au président ; le règlement est formel. Nous n'y sommes pas à un concile, chaque membre est invité à émettre son opinion ou du moins ses observations, et à raconter les expériences qu'il a faites ou observées en y apportant les preuves à l'appui.

« Notre but est précisément d'apporter, par une discussion approfondie, la lumière qui aidera à faire connaître les faits spirites. »

La Tribune psychique publie la suite d'une fort belle étude ayant pour titre : « l'Ivraie et le bon grain » de P. Grendel, donnée sous forme de relation psychique ; elle est d'un haut caractère philosophique. Nous y lisons avec intérêt le compte rendu de la conférence faite sur Jeanne d'Arc dans la salle des Agriculteurs par notre ami M. Jules Gaillard. Le savoir, le talent oratoire, l'ardente conviction du conférencier, autant que l'importance du sujet traité ont dû valoir à

M. Jules Gaillard une abondante moisson d'applaudissements. La lutte pour le spiritisme a ses déboires, mais combien est douce la consolation de consacrer ses loisirs à la diffusion d'idées justes parce que vraies!

Nous voyons avec une satisfaction bien vive que la Société d'études des phénomènes psychiques de Paris, dont *la Tribune* est l'organe, organise aussi souvent que possible des conférences ou causeries, dans le but de propager le spiritisme dans la capitale — dite la ville lumière trop hâtivement peut-être. Le Conseil d'administration, si nous en croyons le compte rendu de sa séance du 8 juin, éprouve certaines difficultés, bon nombre de membres du Conseil n'assistent pas aux séances et cela sans se faire excuser, c'est de la tiédeur; il n'y a pas comme les organisations spiritualistes modernes pour nécessiter à leur tête la présence d'hommes d'action; il ne faut à aucun prix des piétineurs sur place, mais des hommes toujours prêts à aller de l'avant! Dans les rangs, les je m'enfoutistes! Sociétaires, fédérés, spiritualistes, prenez ce qui précède pour règle, et à l'heure de former vos conseils, vos bureaux directeurs, faites choix d'hommes soucieux avant tout de l'existence du développement de vos groupes; méfiez-vous de ceux par trop prétendant à l'honneur de vous représenter; tôt ou tard, grisés par la gloriole, ils oublient tout, cause, société, fédération, pour ne songer qu'à leur moi!!!

A quand à Paris la Fédération de ce « nombre considérable de nouveaux groupes » et des anciens surtout.

La Lumière, de Mme Lucie Grange, nous apporte une série d'articles tous du plus haut intérêt, en dernier lieu un article de M. Valette de *l'Indépendant auxerrois* consacré à M. Barès du *Réformiste*.

La Coopération des idées a eu, elle aussi, son débat; comme chez nous, là on semble ne pas être bien d'accord et à l'abri de toute critique. Cette grande folle se faufile partout, il n'y a pas pour elle de barrières qu'elle ne franchisse. Sachons ne pas nous laisser intimider, ripostons aux attaques, mais en hommes conscients du vrai que nous défendons; allons de l'avant quand même.

Le Progrès spirite nous donne le compte rendu de la conférence qu'a faite sur Jeanne d'Arc à Bordeaux M. Léon Denis. Les lecteurs de *la Paix* ne doutent pas du légitime succès qu'a dû y obtenir l'apôtre bien connu et apprécié.

Une communication très remarquable y est publiée sous ce titre: « Relations entre le magnétisme et le spiritisme »; les guérisseurs pourront trouver en ces lignes des indications très précieuses; les explorateurs du monde astral s'en réjouiront nº 6 de juin 1904, p. 86 et suivantes.

La Revue de l'Hypnotisme publie des articles scientifiques de la plus haute importance. Dans le numéro de juillet, on y lit, entre autres, le compte rendu *in extenso* de l'une des séances de la Société d'Hypnologie et de Psychologie, où l'on trouve toute une série de communications scientifiques prouvant que la science moderne, aidée des découvertes récentes, force enfin les barrières qui la séparaient du Psychisme. L'une d'entre elles du docteur Baunis, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Nancy, mérite particulièrement l'attention des chercheurs; elle est intitulée: « Contribution à la psychologie du rêve. »

L'espace nous manque pour en citer les passages à connaître, à retenir surtout; les conclusions du savant, divisées en 17 paragraphes, se terminent ainsi: « La croyance à la survivance après la mort et à la vie future avec toutes ses conséquences philosophiques et religieuse a son germe dans le rêve. »

Dans *la Revue spirite*, nous lisons, en outre d'un article sur les forces psychiques et la constitution de l'Univers dû à la plume charmeuse de M. Léon Denis, le compte rendu des séances d'expérimentation avec le médium Baïlez à la Société psychique de Milan; les phénomènes de matérialisation s'y sont produits avec une intensité défiant tous les contrôles, le scepticisme le plus absolu.

La Revue scientifique et morale du spiritisme continue à relater les remarquables matérialisations de la Villa Carmen; elles sont de plus en plus sensationnelles. Mme Noël nous raconte que deux petits bengalis lui ont été apportés vivants par son guide; « A cette heure, dit-elle, ils habitent une jolie cage, ils chantent et gazouillent toute la journée. » Nous sommes loin des petites et humbles violettes couvertes de rosée, des pilules végétales, des branches d'orangers couvertes de fruits, etc., etc.

Dans *l'Écho du merveilleux*, Gaston Méry s'empresse de nous redire que Mme Martin a été condamnée par la cour de Versailles pour avoir tenté d'extorquer l'héritage de Mme Chapuis. Se demandant si vraiment on peut envoûter, il cherche à infirmer la théorie savante que le colonel de Rochas a faite sur l'envoûtement, ne la trouve pas satisfaisante, mais avoue à sa « honte », dit-il, ne pouvoir lui opposer une hypothèse quelconque. Tentez l'expérience, monsieur Gaston; faites-vous envoûter, c'est là sans doute l'unique moyen de trouver l'hypothèse à opposer à la théorie du savant.

On y trouve de tout dans cette Revue: les pierres de la Salette s'y promènent au milieu de prédictions remarquables; les eaux bienfaisantes de la piscine de Lourdes y arrosent charitablement des manifestations spirites — nous allions écrire: diaboliques — seul le million des chartreux et le héros, père Dom Michel, n'y ont pas fait leur apparition. Quel dommage!

Et la conviction de M. Gaston Méry reste à faire. Quel homme! Quelle singulière prudence!

La Vie nouvelle apporte à la diffusion des idées scientifico-psychiques le plus sérieux appui que nous pouvions espérer. Plusieurs docteurs s'attachent à y démontrer l'efficacité du magnétisme, sa supériorité sur la médecine classique; elle publie les cours faits par le docteur Foveau de Courmelles à l'Ecole pratique de la Faculté de médecine de Paris, lesquels cours tendent à orienter les études dans ce sens.

Le docteur Bécour y publie l'intéressante histoire du magnétisme à travers les âges; notre éminent ami le docteur Bertrand-Laroze y attire l'attention de tous sur les problèmes de l'occulte, s'attache à y démontrer les avantages que les thérapeutes peuvent retirer de toutes les connaissances qui en découlent. L'avenir est à ces savants — trop rares! — qui appuient ainsi de leur savoir l'évolution lente de l'humanité vers un meilleur idéal, et qui nous autorisent à dédaigner enfin les railleries pour ne pas dire le mépris dont nous gratifiaient et nous gratifient encore bon nombre de leurs trop complaisants confrères.

L'Initiation, revue philosophique des hautes études, mérite au plus haut degré l'attention des croyants, des spiritualistes modernes. Mise entre les mains des profanes, elle resterait incomprise, mais elle devient précieuse entre celles des personnes qui ont, par les manifestations spirites, acquis certaines connaissances.

Le docteur Encausse (Papus), son directeur, y publie des pronostics sur la guerre russo-japonaise qui ne manquent pas d'intérêt. « La guerre, nous dit-il, sera terminée à l'avantage de la Russie en 1905 au plus tard. »

Voilà qui n'est pas encourageant pour des pacifistes comme nous.

Et pourquoi par l'union de leurs pensées, spirites, spiritualistes, initiés ne chercheraient pas à modifier ce pronostic! Le directeur de *l'Initiation* ne s'en plaindrait certainement pas.

CÉLESTIN BRÉMOND.

Le Gérant: A. BOUVIER.

27-7-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 330. 10 Centimes. 16-31 AOUT 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

La Régression de la mémoire

La mémoire semble déposée dans le cerveau par couches successives, d'autant plus profondes qu'elles enregistrent des événements plus anciens. La maladie et le délire ramènent parfois au jour les souvenirs enfouis aux couches profondes et depuis longtemps oubliés par le cerveau bien portant.

On cite, entre autres faits, à ce sujet, les cas, rapportés par *The Lancet*, organe médical, paraissant à Londres, d'une malade septuagénaire qui, au cours d'une nuit de délire, chantait et discutait en langue hindoustanie. Or cette malade, Anglaise de race mais née dans l'Inde, avait quitté ce pays dès l'âge de trois ans pour revenir en Angleterre. Jusqu'à ce départ, elle avait été confiée aux soins de domestiques hindous. Et l'on reconnut qu'elle chantait, dans son délire, une berceuse que les bonnes hindoues ont l'habitude de répéter aux enfants. On l'entendait aussi demander, en hindoustani, à être conduite au Bazar pour y acheter des gâteaux. Cette personne qui, depuis soixante-six ans, ne parlait plus l'hindoustani, avait donc retrouvé, sous l'action du délire, ce langage de sa première enfance. Une fois guérie, on constata qu'elle s'en rappelait encore quelques mots, mais qu'elle était incapable de le parler ou même d'en composer une seule phrase.

Le phénomène de la régression de la mémoire peut se produire dans l'hypnose, sans délire et sans maladie.

M. de Rochas avait pour sujet, voilà une douzaine d'années, un jeune homme, Laurent X., qui préparait sa licence ès lettres. Sujet précieux, car il alliait à une grande sensibilité aux influences magnétiques une vive curiosité scientifique et un remarquable esprit d'analyse. M. de Rochas lui suggéra de se rappeler, à l'état de veille, et d'écrire, jour par jour, ce qu'il éprouverait dans le sommeil magnétique.

Laurent nota que, pendant un sommeil profond où il n'était plus en rapport qu'avec le magnétiseur, il avait perdu la mémoire des choses présentes. Pour établir avec exactitude jusqu'à quelle époque de sa vie le sujet rétrogradait, M. de Rochas lui demanda s'il avait fait ses classes de philosophie, puis de rhétorique, de seconde, de troisième, de quatrième. Le sujet répondait toujours non. Enfin il se rappela son professeur de huitième. Il ne savait plus comment se dit la rose en latin, il ne se rappelait plus le nom du successeur d'Henri IV, bien qu'il sût que David avait tué Goliath. (En huitième, l'Histoire Sainte lui était plus familière que l'histoire de France). Bref, toutes les connaissances après l'âge de huit ans semblaient complètement disparues.

Ce cas de régression de la mémoire se produisit spontanément à un moment où la force psychique de Laurent X. était extériorisée.

Mais la mémoire des années postérieures s'effaçait plus que ne ressuscitait la mémoire des années antérieures.

M. de Rochas vient de faire des expériences relatives à cette résurrection, spécialement. Elles sont publiées par *Luce è Ombra* (1), belle revue psychique italienne. Voici le résumé de quelques-unes.

Les deux sujets sont Joséphine, âgée de 18 ans, non mariée, habitant Voiron, et Eugénie, âgée de 35 ans, veuve avec deux enfants habitant Grenoble. M. de Rochas, qui séjourne fréquemment dans cette région et connaît les familles des sujets, a pu vérifier une quantité de détails particuliers relatifs aux souvenirs ressuscités dans la mémoire des hypnotisées.

Il a observé que, si l'extériorisation de la force et du double psychiques, leur expansion hors du corps matériel amènent l'effacement régressif des souvenirs plutôt que la résurrection des souvenirs anciens, cette résurrection vive se produit, au contraire, lorsqu'on oblige la force et le double psychique à se concentrer et se retirer de plus en plus à l'intérieur du corps matériel.

Sans dire au sujet qu'il veut réveiller en lui telle ou telle époque de souvenirs, M. de Rochas se borne à approfondir le sommeil, en

(1) Numéros de mai, juin et juillet 1904.

concentrant de plus en plus le double psychique à l'intérieur du corps charnel. Et à chaque degré d'approfondissement et de concentration correspond un degré de résurrection de la mémoire.

C'est ainsi qu'après un certain nombre de passes appropriées, une larme brille entre les cils d'Eugénie. Elle dit avoir vingt ans et venir de perdre un enfant. Les passes continuent : le sujet croit avoir dix-sept ans et être mariée depuis quelques mois. Les passes redoublent. Le sujet n'a plus que quatorze ans, puis onze ans, neuf ans, elle est tout attristée de la mort récente de sa mère, elle quitte l'école sachant lire, écrire et compter et devient apprentie couturière. M. de Rochas la fait écrire. On peut la lire très distinctement. Il approfondit le sommeil. Elle descend à six ans, à quatre ans, ne sait plus écrire et n'arrive à tracer que des barres et quelques voyelles. Enfin, sous l'influence des passes, elle n'a plus que sa mémoire de tout petit enfant, ignore son âge, ne sait plus parler et ne dit que : papa, maman. Démagnétisée graduellement, elle parcourt, en sens inverse, les mêmes phases et revit toute son existence jusqu'à son âge réel et actuel.

Ces expériences de M. de Rochas, déjà très curieuses, telles qu'elles sont, prendraient une portée considérable si on parvenait à les reproduire chez un grand nombre de personnes, à constater un rapport régulier entre les degrés de la magnétisation et les étages de la mémoire. Quel moyen merveilleux de rajeunir et de fortifier celle-ci ! Les élèves qui, d'une année à l'autre, oublient les connaissances acquises, les retrouveraient en quelques séances. La préparation des examens serait facilitée et les matières étudiées s'ancreraient dans le cerveau sans surmenage. On disposerait de plus de temps pour l'exercice de facultés autres et plus précieuses que la mémoire : l'initiative et le raisonnement.

Les littérateurs, les artistes, les explorateurs, les savants recourraient au magnétisme pour ressentir, dans leur vivacité première, des impressions disparues. Il faut souhaiter que M. de Rochas généralise sa découverte, rende applicable à tous la méthode expérimentée sur ses deux sujets. Qui ne voudrait pouvoir, à son gré, remonter le temps et se replonger dans la source fraîche de sa vie ?

(*Le Soir.*)

ALBERT JOUNET.

LA PHILOSOPHIE DU SPIRITISME

DANGER DES PASSIONS DÉRÉGLÉES

La vraie philosophie du spiritisme et des autres sciences hermétiques a, pour gouverner le monde, un sceptre léger et puissant avec lequel elle chasse les soucis rongeurs, l'orgueil insensé, l'égoïsme étroit et les tourments des vaines illusions. Elle porte dans l'âme malade la sérénité qui est le baume salutaire de la vie. Les rêves de l'infini reposent l'âme dans sa lutte contre le monde des passions et ranime la vie spirituelle, toujours prête à tomber sous les étreintes de la terrible et triste réalité.

Le sentiment du bon et du beau constitue la musique de la vie esthétique et l'harmonie de toutes les humanités ; car l'âme, transportée dans les sphères éthérées, se sent enveloppée de la lumière divine. La poésie du sentiment porte dans l'âme le bonheur le plus parfait qu'il soit possible de goûter sur notre terre, si pleine d'angoisses, de peines et d'ennuis. Le bonheur étant une lueur qui s'enfuit rapidement, il faut savoir le saisir en passant : c'est un météore qui apparaît et disparaît.

La véritable philosophie montre à l'homme le point qui doit lui servir de guide et d'appui, et lui fait envisager les flots changeants des phénomènes qui passent avec une rapidité qui dépasse toutes les prévisions humaines. Mais elle montre surtout le passé comme un leg sacré, l'avenir comme un but plein d'espoir et le présent comme un dépôt confié à la disposition de notre intelligence pour nos besoins moraux.

Le bonheur, ne reposant que sur une idée, ne peut résider que dans l'esprit ; car le sentiment du bien-être, ne reposant que sur les joies de l'intelligence, ne peut amener la douce quiétude et la tranquillité qu'à ceux qui savent apprécier les événements de la vie, tels qu'ils se présentent et sans illusions trop chimériques.

La terre est d'ailleurs un vaste tombeau. Il ne faut donc pas y attendre un bonheur permanent. Une joie brusque excite l'allégresse ; mais aussi elle épuise les sentiments du bonheur durable. C'est une affection qui élève l'âme, la tristesse enlève son énergie, mais l'amour constitue la joie unie à l'idée d'une cause plus durable.

Les passions, qui absorbent trop souvent les facultés des hommes, assombrissent leurs horizons. Elles sont toutefois destinées à se combattre les unes les autres. Ainsi, l'orgueil et l'amour, l'amitié et l'indignation, le rire et la colère se neutralisent réciproquement.

L'enthousiasme est une flamme qui alimente la vie de l'homme. C'est un sentiment élevé qui émane du cœur et du sentiment, tandis que l'indifférence domine le champ désert où règne l'inertie et la mollesse des sentiments élevés. L'indifférence a pour frère l'ennui et pour sœurs l'oisiveté et la nonchalance.

L'indignation constitue la colère calme et muette, qui devient digne lorsqu'elle peut ou qu'on sait modérer ses élans.

Platon appelait les passions des fièvres morales. Il faut donc savoir les maitriser.

Il y a, en principe, les passions actives et les passions passives. Les passions actives sont agissantes et énergiques, parce qu'en dehors de l'activité règne l'inertie. Les passions passives sont seules assujetties à la raison qui les guide.

Ces passions, douces et calmes, constituent les joies de l'existence humaine, tandis que les passions violentes l'assombrissent. Les affections fortes et tendres sont ce que le sublime est au beau.

Le courage et l'énergie constituent les principales armes pour combattre les mauvaises passions.

La douleur qu'éprouve une grande âme élève son cœur à la hauteur de toutes les situations ; loin donc de se laisser abattre par les adversités, elle triomphe de la puissance de la fatalité et des efforts des esprits malfaisants.

Ceux qui s'abandonnent aux passions violentes font acte de faiblesse ; ils manquent donc d'énergie.

De toutes les affections et des passions, l'espérance, cet ange radieux que le ciel nous envoie, est celle qui anime le plus agréablement ceux qui en sont bien pénétrés ; ce doux pressentiment céleste est toujours de bon augure : c'est généralement un messager de l'infini qui vient nous consoler et nous fortifier.

L'impuissance de ceux qui s'abandonnent à leurs mauvaises passions constitue l'abdication de l'esprit, qui est alors dépouillé de force et soumis à tous les entraînements et à tous les désordres de la vie.

Quelles que soient les tendances des hommes vicieux, les passions peuvent toujours être combattues utilement. La véritable énergie en vient toujours à bout chez ceux qui sont persévérants dans cette nature de combat.

Il existe trois manières de combattre les passions et les tempéraments désordonnés : l'habitude, la raison et les passions opposées qui peuvent neutraliser les passions contraires.

Mais le véritable calme de l'âme ne se trouve que dans les intelligences qui sont assez fortes pour dominer leurs mauvais instincts ; cette victoire n'est réelle que lorsque la raison est maîtresse de tous les mouvements de l'âme.

L'homme violent et emporté, qui, à force d'efforts persévérants, arrive enfin à calmer ses passions et à résister à ses emportements, est arrivé à la quintessence du progrès sur son propre tempérament.

La plupart des passions s'amortissent les unes les autres; il faut savoir apporter à leur violence une résistance ferme et énergique et leur opposer autant que possible des passions contraires.

Les passions étant soumises à notre libre arbitre, nous pouvons donc leur résister, avec une volonté bien déterminée et opiniâtre.

Il suffit d'avoir conscience de nos propres forces morales pour dominer nos passions. L'indécision, qui est un spasme de l'âme, peut seule paralyser notre résistance aux passions qui nous tyrannisent.

L'irrésolution et les hésitations sont des oscillations qui indiquent la faiblesse morale des individus.

Une volonté ferme et énergique peut seule donner à l'âme une direction droite et une force invincible; avec de la persévérance, on vient à bout de tout.

La vraie philosophie du spiritisme repose sur des principes qui sont de nature à soutenir le courage de ceux qui ont à combattre de violentes passions. Ils trouvent dans ses sublimes principes la direction qu'ils doivent suivre.

Déchaud, *publiciste à Oran.*

MAGNÉTISME & HYPNOTISME

Un de nos lecteurs nous adresse la lettre suivante :

« Pourriez-vous publier dans votre estimable journal une étude sur le magnétisme et l'hypnotisme, afin de mettre en garde le public contre les annonces scandaleuses qui paraissent souvent dans les journaux à grands tirages. »

Nous ne savons pas exactement à quelles annonces notre correspondant fait allusion, mais nous n'hésitons pas à lui dire qu'il a mille fois raison de se méfier des réclames que des charlatans peuvent faire pour exploiter la naïveté humaine, sous prétexte de mettre à la portée de tout le monde les secrets du magnétisme et de l'hypnotisme.

Longtemps on a cru, dans le public, que l'hypnotisme n'était qu'un simple truc de prestidigitateur, un vulgaire tour de charlatan, ne reposant sur aucune base scientifique. Il nous est arrivé souvent d'assister à de très intéressantes expériences de véritable hypnotisme et d'entendre des gens, qui se croyaient malins, dire bien haut que tout cela était truqué, que le sujet savait son rôle d'avance, qu'il y avait des compères et afficher un profond mépris pour tout ce qu'ils voyaient faire.

Ces gens-là étaient sceptiques par ignorance. — Mais il ne faudrait pas, maintenant, tomber dans l'excès contraire.

Il est, en effet, incontestable que le magnétisme ou hypnotisme est une science déconcertante, miraculeuse pourrait-on dire, mais qui n'en est pas moins une science sérieuse, dont certains médecins se servent, avec succès, dans beaucoup de cas.

Et il ne faut pas croire que seuls les grands savants peuvent faire des expériences d'hypnotisme : il est, au contraire, relativement très facile de produire des phénomènes hypnotiques, *mais c'est très dangereux.*

Et c'est pour cela que, tout en répondant à notre correspondant : oui, l'hypnotisme est une science réelle qui existe et qui peut rendre de grands services, nous ajoutons : mais méfiez-vous de ceux qui vous disent que l'on peut employer couramment l'hypnotisme dans les actes ordinaires de la vie.

L'hypnotisme est une science, non encore complètement connue, et sa pratique, généralement inoffensive pour des personnages habiles, peut provoquer des accidents graves, parfois même mortels, lorsque les expériences sont faites par des gens inexpérimentés.

On ne peut pas apprendre l'hypnotisme pratique dans un livre, et il est fou de croire que le premier venu peut se servir de l'hypnotisme pour « réussir en toutes choses », comme nous l'avons, en effet lu dans certaines réclames!

S'il est exagéré de croire que toutes les expériences d'hypnotisme sont des expériences de charlatans, nous répétons qu'il ne faut pas pour cela tomber dans l'excès contraire et nous sommes parfaitement d'accord, avec notre correspondant, pour dire que l'on ne saurait trop mettre en garde le public contre les entreprises de gens toujours prêts à exploiter, à leur profit, la crédulité humaine.

Le Républicain des Dombes, Trévoux.

L'ÉTHER ET LA FORCE PSYCHIQUE

ESSAI DE THÉORIE

(*Suite.*)

LES ONDES CÉRÉBRALES

D'après ce qui précède, on sait que l'éther traverse la matière, même la plus dense; il s'ensuit, tout naturellement, que les atomes du cerveau, qui sont la cause de toute opération cérébrale, baignent dans l'éther. L'éther étant très élastique et très mobile, la pensée (ou opération cérébrale), si elle est accompagnée de vibrations, doit indubitablement donner naissance, au sein du fluide éthérique, à des mouvements ondulatoires ayant pour centre les molécules du cerveau. Autrement dit, l'opération cérébrale exige une certaine dépense d'énergie parce qu'elle suppose la mise en mouvement de ces particules moléculaires du cerveau.

Tant que nous ignorerons la nature exacte du mécanisme mis en mouvement, nous ignorerons également la nature exacte des mouvements qui accompagnent un état actif du cerveau. Mais si un cerveau en activité émet une pensée, quelque chose est alors mis en mouvement; d'où, un cerveau absolument affranchi de produire une pensée doit être en repos en ce qui concerne ce genre de mouvement.

Par suite, lorsque le cerveau est mis en mouvement et, pour ainsi dire, frappé comme un instrument, les mouvements se produisent; mais comment se produisent-ils ? On pense peut-être avec raison, que l'afflux du sang dans le cerveau en activité qui accompagne toute opération cérébrale active est destiné à lui fournir cette force mécanique agissant sur cet instrument si sensible, éveillant les pensées dont il a reçu l'empreinte, jugeant les combinaisons et relations nouvelles, non présentées auparavant.

(*A suivre.*) A. Porte du Trait des Ages.

LA CRÈCHE SPIRITE A LYON

En juillet 1903, un appel se faisait entendre, celui-ci :

Une Crèche spirite se forme. Elle appelle tous les frères et sœurs spirites à donner leur obole à la fondation de cette œuvre qui a pour point de départ : l'enfant au berceau, parce que les bienfaits du spiritisme s'étendent sur l'homme du berceau à la tombe.

Puisque sa devise est : *Charité!* son principe : *Fraternité!* sa force est la divine loi d'amour qui, en réglant les actes de l'homme de son

premier jour à son dernier lui fait atteindre son but : Dieu ! vers lequel il ne va que par l'accomplissement du devoir.

Cette Crèche a pour dédicace ces simples mots :

Sous la protection de Dieu et de nos Maîtres et Protecteurs : Allan Kardec et Marie Ange.

Asile ouvert à l'enfance dès l'âge de quinze jours à trois ans, sans distinction de culte et de nationalité.

Y adhèrent :

L'appel béni a été entendu !

Aujourd'hui la Crèche s'ouvre ! Nos frères de l'étranger comme ceux de la France pourront la visiter de 2 à 4 heures. Elle est située : Place de la Croix-Rousse, 8, au deuxième étage.

L'amour est l'inspirateur de cette œuvre !

Il fait appel à tout esprit d'amour et de jugement. Nous espérons que son appel sera entendu et que chacun voudra coopérer à l'effort qui assiéra l'œuvre de la Crèche sur des bases solides qui lui permettront d'étendre ses bienfaits.

Aujourd'hui la société spirite pour l'œuvre de la Crèche a, à la caisse d'épargne, un dépôt de 10.000 francs dont 4.545 fr. 35 constituent un fonds dit : inaliénable ; 4.500 assurent approximativement le fonctionnement de la Crèche pour un an à l'avance et 954 fr. 65 pour l'année qui commence.

Nous croyons ce faible succès précurseur d'un plus grand ! nous croyons que les listes de souscription se couvriront à l'envi pour que sur notre sol français s'élèvent des asiles à l'enfance où, à la fois, l'enfant apprendra dès son premier jour à aimer et à respecter son frère dans la famille et dans la société.

C'est le but unique de la Société spirite pour l'œuvre de la Crèche avec celui de donner à la Nation une race vigoureuse sous l'effort de soins dévoués. Nous espérons que tout homme de bonne volonté lui aidera à l'atteindre.

Suivent les adhésions et les souscriptions.

STATUTS

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ SPIRITE DE L'ŒUVE DE LA CRÈCHE

En conformité des articles 10 et 16 des présents Statuts, le bureau de la *Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche* a été constitué comme suit :

Secrétaire, Mlle V. MEIFFRE, rue des Tables-Claudiennes, 34.

Trésorier, M. H. DELADURE, place Saint-Clair, 3 et 4.

Econome, Mme FAVRE, rue Mottet-de-Gerando, 14.

Directrice, Mlle A. DAYT, mandataire et représentant de la Société, rue Claude-Joseph-Bonnet, 11.

Ce bureau nommé pour trois ans fonctionnera jusqu'à la réunion générale de mars 1907.

Le Secrétaire, V. MEIFFRE. — *La Directrice de la Crèche*, A. DAYT.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DU RHONE

Le Préfet du Rhône, Officier de l'Ordre national de la Légion d'honneur,

Vu les paragraphes 2 et 3 de l'article 5 de la loi du 1er juillet 1901, relative au contrat d'association.

Donne récépissé à Mlle Dayt, demeurant à Lyon, rue Claude-Joseph-Bonnet, de la déclaration en date du 21 mars 1904, parvenue dans les bureaux du Secrétariat général pour la police le même jour par laquelle elle fait connaître en qualité de Directrice, qu'une association vient de se constituer sous le titre de *Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche*.

Cette association a pour objet l'*Education physique et morale de l'enfant*.

Son Siège social est fixé à Lyon, place de la Croix-Rousse, 8.

Enumération des pièces annexées à la déclaration :

1° Liste des membres du Conseil d'administration (Nom, prénom, profession et domicile) ;

2° Deux exemplaires des Statuts.

Fait à Lyon, le 22 mars 1904.

Pour le Préfet du Rhône et par délégation :

Le Secrétaire général pour la Police,

A. MARTY.

Extrait du *Journal Officiel* de la République Française, vendredi, 8 avril 1904, p. 2232.

Date de la déclaration, 21 mars 1904. Titre et objet : *Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche*. Education morale et physique de l'enfant. Siège social : 8, place de la Croix-Rousse, au deuxième, Lyon (Rhône).

Extrait de l'*Écho des Ministères*, journal officiel des Ministères. Jeudi, 28 avril 1904, page 8.

Date de la déclaration, 21 mars 1904. Titre et objet : *Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche*. Education morale et physique de l'enfant. Siège social : 8, place de la Croix-Rousse, au deuxième, Lyon (Rhône).

SOCIÉTÉ SPIRITE DE L'ŒUVRE DE LA CRÈCHE

But.

Cette Société se fonde en vue de l'établissement d'une Crèche placée sous la protection de Dieu et de nos Maîtres et Protecteurs Allan Kardec et Marie Ange.

Cette Crèche recevra tout enfant de quinze jours à trois ans, quels que soient le culte et la nationalité de ses parents.

Elle a pour but l'éducation physique et morale de l'enfant selon les principes de la doctrine spirite.

Statuts.

ARTICLE PREMIER. — Cette Crèche subsiste par des dons et des annuités.

Les dons sont facultatifs.

Les annuités sont facultatives à partir de 3 francs.

ART. 2. — Fait partie de la Société de la Crèche, toute personne qui y adhère soit par un don, soit par une annuité.

ART. 3. — Est inscrite à titre de *Bienfaiteur* toute personne qui fait un don de *cent francs* et au-dessus.

Est inscrite à titre de *Fondateur* toute personne qui fait un don de *cinq cents francs* et au-dessus.

Est inscrite à titre de *Bienfaiteur perpétuel* toute personne qui fait un don de *mille francs* et au-dessus.

Est inscrite à titre de *Fondateur perpétuel* toute personne qui fait un don de *deux mille francs* et au-dessus.

ART. 4. — Les dons sont destinés à assurer l'existence de la Crèche ; une part de ces dons est inaliénable ; l'autre part est affectée à la Caisse du *fonds de réserve*.

ART. 5. — Le *fonds de réserve* a pour but de parer aux éventualités dont sont juges les membres du bureau; il doit toujours être égal à 4.500 francs.

Art. 6. — Tout fonds de réserve dépassant le montant des frais annuels ou 4.500 francs verse ce surplus au compte des *fonds inaliénables*.

ART. 7. — Lorsque le *fonds inaliénable* donnera un revenu égal aux frais de la Crèche pour six berceaux, ce revenu sera affecté d'office à l'addition d'un nombre égal de berceaux ou à la création d'une nouvelle Crèche.

ART. 8. — Les fonds disponibles seront placés, au nom de la Société, soit à la Caisse d'Epargne, soit à la Banque de France, en obligations de chemins de fer français.

ART. 9. — Les annuités constituent le *fonds de roulement de la Crèche*; lorsqu'il dépassera 4.500 francs, le surplus sera versé au compte : *fonds inaliénable*.

ART. 10. — Cette Société est administrée par un bureau de 7 membres : un Secrétaire, un Trésorier, un Econome, trois Assesseurs et la Directrice de la Crèche.

ART. 11. — Les membres du bureau sont nommés en Assemblée générale : ils sont rééligibles.

Tout mandat est de trois ans.

Les séances du bureau sont mensuelles.

ART. 12. — L'Assemblée générale réunit tous les Sociétaires une fois par an.

ART. 13. — Le Secrétaire est chargé de la tenue du registre matricule sur lequel figurent le nom et l'adresse des Sociétaires avec leur désignation spéciale. Un tableau des Sociétaires Bienfaiteurs, Fondateurs, Bienfaiteurs perpétuels et Fondateurs perpétuels, sera placé dans l'une des salles de la Crèche.

Le Secrétaire fait le procès-verbal des séances du bureau et des Assemblées générales; il consigne sur un livre à part les décisions adoptées; il a le soin des archives, celui de la correspondance en général; il fait l'envoi des convocations, rend compte à chaque Assemblée des demandes, propositions ou réclamations qui intéressent l'Œuvre de la Crèche. Ces rapports doivent être approuvés par les membres du bureau.

ART. 14. — Le Trésorier perçoit les dons et les annuités, il en rend compte aux séances du bureau et en fait le placement selon que cela est stipulé, article 8.

Les dons seront portés au compte des *fonds inaliénables*, les annuités seront portées au compte : *fonds de roulement* de la Crèche.

Le Trésorier ne peut faire aucun déplacement sans l'adhésion par écrit du Secrétaire et de la Directrice.

ART. 15. — L'Econome a la charge de pourvoir aux approvisionnements jugés nécessaires pour le fonctionnement de la Crèche et dont le détail a été approuvé en réunion de bureau; il en donne le compte en séance de Commission.

ART. 16. — La Directrice de la Crèche fait de droit partie du bureau; elle a le choix et la nomination des gardiennes, qui ne peuvent être prises en dehors des femmes spirites dévouées aux principes de la doctrine.

La Directrice désigne elle-même celle qui est apte à la remplacer, de telle sorte que son décès n'apporte aucun arrêt ou changement au fonctionnement de la Crèche. C'est ainsi que se poursuivra le but visé dès la formation de cette œuvre.

La Directrice établit un compte rendu mensuel sur l'ensemble du fonctionnement de la Crèche.

L'ensemble de ces comptes rendus constitue le rapport annuel qu'elle présente à l'Assemblée générale.

La direction morale de la Crèche appartient à la Directrice, mais elle soumet ses projets à l'approbation des membres du bureau réunis en séance.

ART. 17. — Les rapports mensuels des Secrétaire, Trésorier, Econome, Directrice, sont approuvés et signés par les membres du bureau.

ART. 18. — Nul n'a le droit de demander la dissolution de la Crèche tant qu'elle a des moyens d'existence.

En cas de dissolution, une circulaire en avertira les Sociétaires, et les fonds restants seront partagés entre les Bienfaiteurs et Fondateurs au prorata de leurs dons.

Le Million des Chartreux

Nous venons d'assister à l'un de ces débats au cours desquels se révèlent avec ampleur l'honnêteté ou la malhonnêteté des hommes; au cours desquels se dévoilent les procédés honnêtes ou malhonnêtes que l'on emploie, chez les humains, pour assurer la défense de telle ou telle cause qui court des dangers.

Pour quiconque a suivi les débats de l'affaire dite : Le million des Chartreux et cela sans parti pris, mais avec toute l'impartialité d'un bon juge, en a tiré les conclusions que voici :

L'Eternel ennemi de la société, le clergé, n'a cessé, depuis l'existence de notre gouvernement démocratique, de livrer assauts sur assauts à cette forteresse qu'ont construite vingt siècles de revendications populaires, au nom de la justice, du progrès, de la liberté.

Ces assauts étaient d'autant plus à craindre, que les assaillants, au lieu de s'avancer vers elle, tête haute, l'arme au bras, en bataille rangée, se dissimulaient, rampaient, telle une nuée de sycophantes, en qui la lâcheté remplace la bravoure, chez qui la vertu du ventre fait toujours place au patriotisme.

Depuis 1876, nous avons eu une foule d'attaques dissimulées : la forteresse est restée imprenable; à son sommet, le fanion de l'émancipation, de l'affranchissement y brille de son plus vif éclat, sa hampe est de celles qui ne fléchissent plus, tant les épreuves l'ont fortifiée; c'est que la vérité s'abritant sous ses plis, comme la fée vigilante et préservatrice arrête au pied du donjon les projectiles destructeurs.

Devant cette impuissance des attaques multipliées, sans cesse renouvelées quoique infructueuses, l'ennemi ne désempare pas, feignant d'agir au nom de son Dieu anthropomorphique; tous les moyens lui sont bons pour vaincre, la corruption elle-même employée sans mesure conférera des titres à la gloire, à l'immortalité, assurera l'éternelle béatitude, la sanctification.

C'est alors que nous avons pu voir surgir les scandales à jamais célèbres de : La vente des décorations du Panama ! du Boulangisme ! de l'affaire Dreyfus ! de Thérèse Humbert ! et que nous devions enfin voir se dérouler celui : du million des Chartreux !

Dans toutes ces affaires, remuez, remuez, vous sentirez le moine. Dans tous ces gâchis formés de hachis cléricaux, toujours et toujours l'or, ce vil métal dont les rondelles étincelantes sont, a dit un savant naturaliste, les archives des misères qu'on appelle l'histoire, accapé dans l'exploitation de la bêtise humaine, jouera un rôle souverain.

Pourquoi, se demande-t-on, ce genre de procédé ? Bien simple la réponse, tous les autres employés négativement laissaient le progrès social se faire, assuraient à l'émancipation populaire, à la souveraineté prolétarienne, le soin de s'accomplir; dès lors, le clergé pouvait-il s'en montrer satisfait ? Son œuvre est avant tout une œuvre de domination !

Ne pouvant atteindre par ses forces en assaut les institutions que le peuple s'était données, il cherchait par dissimulations, fourberies de toutes sortes, à les corrompre, employant pour cela ce même or, arraché par terrorisation à ce même peuple, si tardivement ravisé, avide désormais de liberté de conscience. Triste et décevante ironie

du sort, que d'amers regrets, que de larmes de sang ne nous aurais-tu pas occasionnés !

Un homme d'Etat célèbre avait, avant l'heure, lancé ce défi à la conscience humaine : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Sa mort fut mystérieuse. Ce n'est que trente années après, que l'on s'aperçut qu'il avait dit vrai.

Un autre homme d'Etat, le Président du conseil actuel, s'inspirant de son expérience sacerdotale, ce qui le défend contre toute ignorance dogmatique, a compris que, la constatation étant faite, il fallait saisir l'ennemi au collet et, au nom de la raison, de la morale, lui supprimer toute prérogative, le placer enfin au rang de tous les citoyens français c'est-à-dire le soumettre, pour qu'il ne puisse plus nuire, sous la tutelle des lois communes. La résistance a été terrible et sans précédent, toutes les feuilles cléricales, principalement celles que surmonte l'image du grand crucifié, répandent encore journellement leur bave sur les ministres et leur majorité.

Tout a été vain, menaces, outrages, le progrès a suivi son cours, quand enfin, avant de prononcer la fameuse : « *Et consommatum est* », une dernière tentative a été faite : on a cherché à acheter l'homme que l'on n'avait pu vaincre et terrasser. Le marché est tout à l'honneur de celui-ci, l'acquéreur avait réellement conscience de sa valeur : Deux millions de francs, soit une rente aunuelle de soixante mille francs, le tout offert, nous dira-t-on, « pour qu'il soit permis aux Chartreux de rester en France ».

N'en croyez rien ; les Chartreux, les moines de même acabit, n'ont qu'une Patrie : Rome !

Ils ne s'attachent qu'au pays qu'ils parcourent en maîtres et où ils peuvent dire : « L'État c'est nous » ! Dès lors, peu leur importait d'être en France ou ailleurs sans cette prérogative; ce qu'ils voulaient, ce que Rome voulait, c'était la compromission, la corruption de celui qui avait osé leur parler en face, au nom de la conscience française qu'il représentait, pour la liberté de laquelle il combattait au nom du Dieu outragé par l'Église qu'en spiritualiste moderne dignement il défendait.

Voilà à quoi était destiné le million des Chartreux ! Félicitons-nous que la destinée prévoyante, contre laquelle le Dieu de Rome ne prévaudra jamais, ait confié le patrimoine des libertés conquises par l'histoire à un tel honnête homme; c'est grâce à sa moralité, à son énergie que la France n'est pas, à cette heure, livrée au pire des déchirements.

Le scandale du million des Chartreux s'est retourné contre ses propres auteurs. Il a suivi la route qui convient à tout acte malhonnête.

CÉLESTIN BRÉMOND.

REVUE DES REVUES

La Vie Nouvelle. Sous ce titre : Sensationnelle découverte, cette publication, où se coudoient en des dissertations éloquemment scientifiques, les plus grands penseurs de notre ère contemporaine, publie les expériences du savant Colonel de Rochas sur la : Régression de la mémoire : Deux sujets magnétisés, âgés l'un de quarante, l'autre de dix-huit ans, produisent le même phénomène avec une remarquable précision ; tous deux, vieillissant ou rajeunissant selon que les passes sont transversales ou longitudinales, montrent, avec une évidence à défier tout scepticisme, la persistance permanente du moi avant, pendant la vie et après la mort; de cette individualité indépendante du moi physique matériel, de ce même moi qui vagabonde pendant la nuit, pendant que la matière inerte dormant profondément, pèse non moins profondément sur l'oreiller.

Voilà ce que nous, spirites-magnétiseurs, avons affirmé de tous temps ; voilà ce que les cartons des savants expérimentateurs, s'ouvrant enfin à l'éclat de la nouvelle aurore, servent à la réflexion profane, à ces entêtés de la science classique myope, trop officielle, pour... « encaisser » autrefois les vérités palpables.

Le Colonel de Rochas devait, à cette heure de doute, d'incertitude, servir au monde de la pensée libre ; comme à celui des esclaves inconscients, l'exposé sensationnel des recherches ardues autant que délicates qu'il a faites de tout temps, dans le domaine de l'occulte.

Fédérés spiritualistes modernes, rendons-lui gloire ! L'auteur de : *L'extériorisation de la motricité de la sensibilité*; *des Etat superficiels et profonds de l'hypnose* avait conquit droit de cité dans les Annales scientifiques ; désormais ses travaux lui donnent droit à la reconnaissance de la postérité spiritualiste moderne, spirite.

Le savant, inquiet sur l'avenir sombre et triste que l'un de ses sujets lui a dépeint, se demande s'il doit faire mentir la prophétie, en prévenant son sujet de ce qui l'attend.

Ma voix ne saurait être suffisamment autorisée pour porter conseil auprès de l'expérimentateur ; en tout cas, m'étant fait son lecteur, et certes ! avec quelle passion, je lui dirais : Il fut un jour d'expérimentation avec Mme G. G. d'Avignon où le sujet me prévint que tel jeudi de tel mois, de telle année, il se rendrait chez moi muni d'un couteau de cuisine à longue et large lame avee l'intention de me tuer et d'avoir à prendre toutes les mesures nécessaires pour conjurer tout danger ; à l'heure dite, pas une minute de plus et de moins, et au jour indiqué, Mme G. G. se présente chez moi ; nous l'attendions ; ma femme, munie d'une corde, allait se précipiter pour lui attacher les mains. peine inutile, le sujet était bien là, dans une attitude menaçante, l'œil hagard — elle si douce à l'ordinaire — mais sans couteau.

Dès l'instant où j'avais été prévenu, chaque jour qui précéda la scène, pendant que le sujet était à l'état de sommeil, je lui suggérais de ne jamais venir chez moi muni d'un couteau ; à l'état normal, le sujet tout éploré se souvint qu'avant de partir de son domicile elle avait pris un énorme couteau qu'elle dut quitter pour pouvoir en sortir.

Quelques jours après, le même sujet me déclara qu'elle devait tel jour, à telle heure, se rendre sur le rocher des Doms, d'une hauteur de 40 mètres, et de là se jeter dans le Rhône qui coule au pied ; nous nous rendîmes, mon ami et moi, à un lieu d'observation, d'où nous pourrions observer avantageusement le phénomène. Comme dans le cas qui précède, j'avais suggéré au sujet qu'en passant près de mon habitation elle devrait y rentrer, c'est ce qui se produisit. Le sujet n'est pas encore noyé; pourtant là, disait-il, devait être sa destinée.

Une mère de deux jeunes enfants — autre sensitive — m'avait annoncé sa mort à jour et heure fixe. Ce jour fut précédé d'une maladie qui dura 29 jours; ma femme ou moi ne quittâmes plus son chevet. A 11 h. 55, c'est-à-dire 5 minutes avant que la dernière heure du jour fatal sonne, le sujet, revêtant un état tout particulier, me dit d'une voix faible dont le son était à peine perceptible : « Merci, grâce à vos prières je suis sauvée » ; elle le fut, puisque voilà 5 ans, et elle vit encore.

Ma belle-sœur phtisique agonisait, cours Charlemagne, 44, à Lyon ; prévenu, j'ai hâte de consulter un des deux sujets dont il est parlé ci-dessus. « Va — m'est-il dit — tes vœux se réaliseront, la mort sera retardée jusqu'à ce que les enfants soient élevés. » Ma belle-sœur vécut trois années encore, elle voyageait, elle vaquait à ses occupations sans trop de fatigue.

Rien n'est fatal en dehors des grandes lois universelles, et tout le reste de nos existences qui en dépend — je veux bien le croire — est d'autant mieux modifiable qu'il nous a été révélé.

Allant d'un point à un autre, nous allons vers ce dernier point,

mais à combien de détails ne pouvons-nous pas nous livrer en cours de route, sans que la longueur du trajet en soit diminuée, sans pour cela que nous ayons à dévier du but ?

Entre autres plusieurs articles du plus haut intérêt, la *Vie Nouvelle* publie un travail du docteur A. B. L. contre la médecine classique, offrant un réel intérêt. Le savant docteur formule une réelle accusation contre la chirurgie, la sérothérapie, qu'il taxe à juste titre, de Médication intempestive. L'un et l'autre de ces deux scientistes psychistes auront-ils leur contradicteur ? Nous ne le pensons pas, la découverte de la radio-activité ayant comme par enchantement guéri la folie des spirites.

Le Messager publie un interview de Louise Michel, dont plusieurs journaux prédisaient ces derniers temps la fin imminente.

Louise Michel est rétablie et raconte à qui veut l'entendre son voyage dans l'Au-delà ; elle se souvient de tout, elle a déclaré à un rédacteur de la *Petite République* qu'elle voyait son moi tout entier qui allait et venait dans sa chambre pendant ce que l'on croyait être son agonie. Ce même journal cite comme enfant prodige la petite Georgette Guller, âgée de huit ans, habitant Madrid, jouant à vue au piano tout ce qu'on lui présente.

La Vie d'outre-tombe nous donne comme faite l'union de tous les spirites du bassin de Charleroi ; les adhérents sont au nombre de quatre cents. Dans cette Fédération on a eu l'idée sage de créer une société dite : des enterrements civils, on l'a fait avec succès. Cette Revue mensuelle publie bon nombre de communications spirites d'une haute valeur morale.

L'Echo du merveilleux, fidèle à ses titres, nous parle des apports, des matérialisations à jamais célèbres du fameux médium Bailey, et enfin d'un pèlerinage non moins fameux ! qui eut lieu à la Salette en 1850.

Toutefois, il faut reconnaître, malgré le regain de cléricalisme que l'on découvre facilement dans la Direction du journal des merveilles, que le plus grand nombre de ses articles servent on ne peut mieux la cause de la propagande spiritualiste moderne. Toute pierre aura sa place aux murs du grand édifice scientifico-philosophique.

Grandes femmes de l'Histoire. Sous ce titre M. Edouard Michel fait paraître une brochure dont le rôle semble être de faire revivre le souvenir des grandes figures féminines, et il cite Sainte-Geneviève, Frédégonde, Blanche de Castille, Marguerite de Provence, etc.

Sans diminuer en rien la valeur de ces têtes couronnées pour la plupart, nous pouvons dire qu'elles se montrèrent bien au-dessous de nos femmes, de nos mères du peuple, lesquelles, souvent en haillons, allaitant avec orgueil leur progéniture, supportant les outrages, les brutalités d'un ivrogne fainéant, ne savent pleurer que seules, et vous accueillent toujours le sourire aux lèvres, ne laissant jamais percer-la honte de leur misère, la douleur de leurs peines.

Elles connaissent, celles-là, toute la grandeur du sacrifice ! elles sont seules, grandes femmes !!!

Le Progrès spirite publie une séance de spiritisme expérimental avec le médium Politi qui, on le sait, n'a pas eu en France le succès attendu, séance qui a eu lieu à Rome le 10 février dernier sous la haute Direction du professeur Milési.

Outre les coups frappés qui se firent entendre sur les meubles et les murs de la pièce où l'on était réuni, l'on ne cessa d'entendre le piano en des gammes fort bien jouées, une mandoline en fit de même souvent se balançant au-dessus des assistants. Enfin, neuf apparitions eurent lieu et purent être aperçues de toutes les personnes présentes.

Nous y trouvons dans un article de la *Nation* qui y est reproduit le compte rendu d'une conférence expérimentale faite dans les salons de ce grand journal par le célèbre Paul Buisson.

Celui-ci, à l'aide de son sujet intransé, a pu obtenir par vingt fois la lévitation d'une table sur laquelle six dames étaient montées ; laquelle table mesurait six mètres de long sur deux de large et pesait trois cent cinquante kilogrammes. C'est là un succès énorme que nous enregistrons avec plaisir, et d'autant plus volontiers qu'il s'est produit « par l'intervention seule d'esprits », a dit le conférencier, et devant des membres de l'Académie de médecine, ce sérail du septicisme.

Célestin Brémond.

Une Œuvre philosophique

« A la base de toutes les religions et de toutes les philosophies, a dit un écrivain contemporain, on retrouve une doctrine obscure, connue seulement de quelques-uns et dont l'origine, malgré les travaux des chercheurs, échappe à toute analyse sérieuse. Cette doctrine est désignée sous des noms différents suivant la religion qui en conserve les clefs ; mais une étude même superficielle permet de la reconnaître partout la même, quel que soit le nom qui la décore. » (Papus, *La Cabbale*).

Or, le chercheur consciencieux qu'est M. Porte du Trait des Ages ne s'est pas effrayé de cette lourde tâche. Dans le premier volume de ses *Etudes ésotériques à travers les philosophies et les religions* qu'il nous présente aujourd'hui, il cherche à soulever le voile qui nous cache ce mystérieux passé. Méthodiquement, pour plus de clarté, car il faut beaucoup de clarté dans une œuvre de longue haleine comme celle qu'il nous donne, il a divisé son livre en trois parties bien essentielles.

Dans la première, qui sert d'introduction, il nous parle fort savamment de la philosophie grecque. Le sujet, par lui-même, est classique ; ce n'est donc qu'en abordant la seconde partie que l'auteur nous apprend des choses assez peu connues, parce que trop dédaignées. En effet, cette seconde partie traite de la philosophie de l'Ecole d'Alexandrie, avec Ammonius Saccas, Porphyre, Plotin, Proclus, Jamblique, etc. Et c'est ici que nous commençons à trouver la trace de l'ésotérisme philosophique et religieux dont nous parlions tout à l'heure. L'Ecole d'Alexandrie, qui rayonnait d'un si vif éclat à la fin de l'antiquité, alors que le christianisme naissant faisait de rapides progrès, c'est toute une époque, toute une étude qui, elle-même, nous mènera insensiblement aux confins de l'ésotérisme égyptien, par une suite continue ininterrompue.

Comme on le voit, *l'Essai de Mysticisme antique* est une vaste œuvre synthétique, sérieusement approfondie et documentée, des systèmes philosophiques et religieux de la plus haute antiquité. Telle qu'elle est présentée, avec ses aperçus nouveaux et surtout avec sa documentation sur l'Ecole néo-platonicienne d'Alexandrie et l'ésotérisme antique, elle est neuve, elle est forte, elle est complète. Et les occultistes lettrés sauront apprécier la parfaite érudition en même temps que la somme de travail dépensée par l'auteur de ce beau travail philosophique.

G. Borelli.

L'Essai de Mysticisme antique, par A. Porte du Trait des Ages, est mis en vente dès aujourd'hui par souscription. Cet ouvrage d'érudition, qui se recommande tout particulièrement aux occultistes, aux mystiques et aux lettrés, tiré seulement à 350 exemplaires numérotés et signés, ne sera livré qu'aux souscripteurs. Prix du volume grand in-8° : 10 francs. — Adresser les souscriptions accompagnées

du mandat au Directeur de la « *Revue Hermétique* » à Saint-Michel de Maurienne (Savoie), ou à la *Paix Universelle*, 5, Cours Gambetta, Lyon.

Bibliographie

Les Phénomènes odiques ou *Recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du magnétisme, de l'électricité, de la chaleur, de la lumière, de la cristallisation et de l'affinité chimique, considérés dans leurs rapports avec la force vitale*, par le baron Ch. de Reichembach. Traduction française par ERNEST LACOSTE, ingénieur, membre des académies d'Aix et du Var, officier d'académie. Prix : 8 francs, bureau de la *Paix Universelle*, Lyon.

Cet ouvrage d'une valeur incontestable a sa place toute marquée entre les mains de tous ceux qui veulent étudier le magnétisme et ses effets au point de vue thérapeutique. Les nombreuses études du colonel Albert de Rochas donnent une idée des travaux du baron Charles de Reichembach sur la valeur des phénomènes odiques.

En traduisant cet ouvrage en français pour le vulgariser, M. Ernest Lacoste vient de rendre un véritable service à tous ceux avides de savoir. Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir signalé ce livre à leur attention.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 8 juillet. D'un vieux républicain	0 fr.	25
— 19 — Anonyme Isère	1	»
— 30 — De M. E. Filz	3	»
— 2 — De M. Doissin	1	05
Total	5 fr.	30

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE

à la mémoire

d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire

Du 8 juillet. D'un vieux républicain	0 fr.	25
— 2 août. De Madame Jacquot	1	»
Total	1 fr.	25
Listes précédentes	64	95
Total général	66 fr.	20

Le Gérant : A. BOUVIER.

10-8-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6 rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 331. 10 Centimes. 1er-15 SEPTEMBRE 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Fédération lyonnaise & régionale des spiritualistes modernes

FÊTE DU CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Continuant la tâche entreprise pour la diffusion du spiritisme, les spiritualistes modernes lyonnais et régionaux se préparent à fêter dignement le centenaire du fondateur de la doctrine spirite.

Afin de permettre à chacun de nos frères fédérés ou non de montrer par une manifestation imposante ce qu'est l'œuvre du Maître, tous auront à cœur de venir rehausser par leur présence l'éclat de cette fête appelée à faire date dans les annales du spiritisme.

La fête aura lieu le dimanche 9 octobre, salle des fêtes du restaurant Michaud, 230, cours Lafayette.

A 3 heures, grande conférence publique.

A 6 heures, banquet fraternel auquel tous nos amis sont conviés. Le prix du banquet reste fixé à 3 francs, vin compris.

On peut se procurer des cartes dès aujourd'hui aux adresses suivantes :

MM. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon;
Perrucat, 9, rue Franklin;
Malosse, 23, rue des Capucins ;
Desormiers, 14, rue des Tuileries ;
Bouvier, 15, chemin de Cusset ;
Roche, 23, rue Boyer.

Tous les groupements, sociétés ou isolés de Lyon ou de la région auront à cœur d'affirmer par leur présence la vitalité du spiritisme. Ils rendront ainsi hommage à l'œuvre immortelle léguée par le grand esprit qu'est Allan Kardec.

Pour le Bureau fédéral,
A. BOUVIER.

AUX FÉDÉRÉS

Le Bureau fédéral porte à la connaissance des fédérés que l'assemblée générale semestrielle aura lieu le dimanche 18 septembre à 3 heures précises, SALLE PAUL-BERT, 6, *rue Paul-Bert*, afin de préparer les travaux devant assurer la bonne marche de la Fédération.

Tous les fédérés sont priés d'assister à cette réunion dont l'importance ne saurait échapper à personne.

Après l'exposé des travaux de l'année et les délibérations prises, une séance expérimentale des phénomènes les plus divers sera présentée par M. A. Bouvier et ses élèves.

LE BUREAU.

Spiritualisme moderne ! Devoir civique !

Par ce fait seul que nous existons, nous avons le droit et conséquemment le devoir — parce que corrélatifs — de collaborer à l'œuvre sociale, c'est-à-dire de contribuer, par nos efforts de tous les instants, au bien-être général, dont l'intérêt prime tout intérêt particulier. Le devoir reste d'autant plus étendu que les facultés demeurent plus spéciales, mieux développées.

Voilà une vérité, qui n'a plus à être défendue, notre époque de révélations à laquelle l'histoire adjoint l'expérience des choses vécues assure sa défense autrement que ne pourraient le faire tel tribun de la chaire publique, tel écrivain de l'époque.

Cependant, elle reste une de celles qui doivent être redites, redites encore, redites sans cesse, redites toujours, parce que mal interprétée, et souvent incomprise, elle subit des atteintes, susceptibles de compromettre. ou tout au moins de retarder, d'amoindrir même les heureux effets de la transformation évolutive sur l'humanité.

Soulevons un coin du voile qui dérobe à nos regards le passé, observons un instant les phases qui s'en déroulent vers la fin du dix-septième siècle, et nous pourrons nous convaincre qu'un peuple qui ignore le droit civique, — parce que privé de ce droit, — constitue la pire des sociétés, que seul l'excès des malheurs tirera du chaos.

Que voyons-nous ! Nous voyons deux puissances coalisées, rivalisant de ruse, d'adresse, d'égoïsme pour apeurer, terroriser, dépouiller

la plèbe asservie qui constitue le seul élément productif qui soit : le peuple !

Mais laissons plutôt les historiens, témoins oculaires de cette ère de servage humain, nous en faire le tableau saisissant.

Taine nous dit : « Avec les misérables sous du peuple, le clergé donne à ses biens une valeur de quatre milliards; ils rapportent de quatre-vingts à cent millions, somme qu'il faudrait doubler pour en avoir l'équivalent aujourd'hui, outre cela le casuel et les quêtes. Il compte vingt-trois mille religieux en 2.500 monastères, trente-sept mille religieuses en 1.500 couvents, soixante mille curés et vicaires dans autant d'églises et de chapelles. »

Voilà donc un total prodigieux de : cent-vingt mille prieurs contemplatifs, vivant grassement — car on ne sait vivre autrement chez les grands disciples de Christ, — sans autre utilité pour la société qu'un surcroît de misères, de privations de toutes sortes. Toutes leurs prières n'ont pas arrêté le flot révolutionnaire, elles n'ont pas même servi à atténuer le choc en retour des misères que le peuple endurait pour leur bon plaisir. « Chacun récolte ce qu'il a semé ! »

L'observation de la charité chrétienne, de l'amour du prochain, ne pouvait avoir de pareils fruits ! Mais combien loin en fut le clergé.

Michelet nous dit (Voir *Histoire de France* de Calmann Levy, édit., Paris) : « Le commerce se faisait autour de l'église, les pèlerinages étaient des foires. Les marchandises étaient bénites, les animaux comme aujourd'hui à Naples étaient appelés à la bénédiction, il laissait approcher « ces petits ». Naguère à Paris les jambons de Pâques étaient vendus au parvis de Notre-Dame, et chacun, en les emportant, les faisait bénir. Autrefois on faisait mieux, on mangeait dans l'église même, et après le repas venait la danse. L'église se prêtait à ces joies enfantines. » Elle est si tolérante encore, que le récit de Michelet n'est pas fait pour nous étonner !!!

Enfin Taine, résumant le rôle des députés représentant le clergé, s'exprime ainsi : « L'intérêt du corps qu'ils représentent est leur seul guide, ils lui subordonnent l'intérêt général et le servent à tout prix, même par des attentats publics. »

La noblesse fournit les grands seigneurs, ce sont ceux-ci qui ont les biens les plus considérables et les droits féodaux les plus étendus; or, ils ne résident pas en leurs domaines. Ils habitent à Paris ou Versailles des palais somptueux, dépensant pour leurs plaisirs l'argent du pauvre monde et sollicitant des faveurs dans les salons et les antichambres du roi, ce sont les courtisans. Comment vit-on dans leurs terres ? Se le demandent-ils même ? Ils savent pourtant pour la plupart, par les échos de la sourde rumeur, que leurs paysans mangent de l'herbe pour économiser sou à sou les lourdes charges imposées par leur dépravation, leur faste, leurs orgies ! Peu leur importe ! Ces grands personnages ne songent en général qu'à toucher leurs revenus. Ils ne font rien pour le malheureux travailleur ! Ah ! si, ils font quelque chose, ils le livrent à des régisseurs fidèles, qui l'exploitent, le volent, le réduisent à la mendicité, l'assoment à coup de privations, d'infâmes injustices. Défense de faucher le pré, de couper les osiers, de retirer les mauvaises herbes qui étouffent le grain et gâtent les semences, dans la saison où cela pourrait gêner la chasse du seigneur. Telle est la noblesse, tel est l'allié du clergé.

Le roi, représenté par un personnage auquel clergé et noblesse ont ravi toute indépendance, n'existe que pour sanctionner les actes de l'un et de l'autre quels qu'ils soient, qu'il les réprouve ou non; sa passivité lui est d'ailleurs payée neuf cent cinquante-quatre millions l'an.

Le voilà le fait brutal de l'histoire d'où ressort pour un peuple la nécessité absolue du droit et du devoir civiques; il est là palpable, encore terrifiant : lisez-le, hommes qui doutez de leur nécessité, et si vous avez un cœur, une raison, ils tressailleront à la pensée que sans la connaissance, sans la restitution du droit civique, sans l'exécution stricte au devoir civique, nous en serions encore aux tristes temps d'alors !

Et l'on voudrait que nous, spiritualistes modernes, enfants du peuple d'aujourd'hui, enfants du peuple d'alors peut-être ! restions insensibles à ces récits rappelant aux générations de l'heure présente les tristes hétacombes de leur passé à peine éteint. Mais où faut-il donc qu'aille notre pitié ? Mais où faudra-t-il aller chercher les leçons utiles au présent, si ce n'est dans l'histoire, si ce n'est dans les mânes illustres de nos aïeux, dans les vies successives parcourues par nous-mêmes ? Où est donc la révélation ! Vous voulez que nous restions indifférents à la confection des lois, parce que croyants nous avons mieux à faire; mais, quand vous nourrissez votre esprit de telles pensées, c'est que celui-ci est insensible à la douleur, c'est qu'il n'a jamais souffert, c'est qu'il n'a pas connu la misère et les larmes, c'est qu'il n'a jamais su évaluer ce que pouvait coûter le pain noir, le dénuement d'une épouse, la faim des enfants; c'est que j'ose le dire, vous avez à souffrir pour savoir et grandir.

Comment ! vous placeriez Dieu et la croyance en la survie au-dessus de ce que vous appelleriez presque « les mesquineries humaines politiques », mais en cela vous vous mettez en contradiction avec Dieu même, dont l'œuvre est toute une législation. Est-ce que nos lois d'organisation sociale ne tendent pas à devenir des reproductions des propres lois de l'Univers ? N'est-ce pas sur les propres lois régissant celui-ci, alors qu'il nous est donné de les connaître, de les comprendre, que nous copions nos propres lois d'harmonie sociale ? Dès lors n'est-il pas insensé de nous désintéresser de leur collaboration ? Des êtres, un seul être, des hommes, un seul homme même, peut-il se considérer en dehors des lois établies, qu'elles soient universelles ou sociales ! Le spiritualisme moderne tient d'essence supérieure; qu'il soit en ses révélations peut-il se désintéresser d'une édification sociale meilleure sans porter une atteinte directe au caractère sacré de sa haute valeur ? Est-ce que les sentiments de fraternité, de solidarité, de justice sociale aussi qu'il inspire ne sont pas inséparables de l'exécution stricte du droit civique ? Les nations qui ont laissé à quelques privilégiés le soin de les diriger sont toutes allées irrémédiablement à leur perte, et de même que la force du clergé a été de tout temps dans son observation du droit civique dans son immixtion dans toutes les affaires politiques, de même le spiritualisme moderne, religion de l'avenir, appelé à égaler sa puissance, à acquérir la sagesse qu'il n'a jamais eu, doit ne négliger aucune affaire publique, aucune intrigue politique; il doit comme lui s'immiscer partout, l'y remplacer et réparer tout le mal que ses erreurs ont fait au cœur des hommes.

Oh ! certainement notre politique ne remplit pas les conditions voulues de sagesse et d'à-propos, mais là est précisément la raison qui fait que nous devons nous en préoccuper, tant pour la sauvegarde de l'intérêt général que pour la nôtre propre ! Que dirait-on d'un équipage qui laisserait le capitaine conduire le navire vers le récif, parce que le soin de la direction à lui seul a été confié.

Jusqu'à ce jour nos frères profanes, nous traitant de mystérieux, ont vu en nous des êtres étranges, peu soucieux de les seconder dans leurs revendications légitimes. Il faut que leur suspicion s'évanouisse devant notre concours dévoué, il faut que les spiritualistes modernes partagent leurs opinions politiques; rien ne les arrêtera plus pour épouser les leurs, et ainsi se fera cette fusion des cœurs dans une étroite solidarité sociale.

Il se peut qu'une telle perspective déplaise à bon nombre d'entre les croyants, je le regrette, toujours peiné que je suis de la moindre contrariété chez les autres, mais je proclame ici que la grande majorité des Fédérés spirites du Sud-Est, comme celle des Fédérés spiritualistes modernes lyonnais et régionaux, pensent ainsi et seront heureux au jour prochain où, dans une union étroite de toutes leurs forces, ils se proclameront hautement.

La cloche du spiritualisme moderne sera désormais religieuse et politique, qu'on le sache bien, cela parce que ses adeptes — à de rares exceptions près — ont compris que le devoir civique était inséparable du devoir religieux, que l'un était au progrès social ce que l'autre était à la transformation religieuse, et que enfin progrès social, progrès religieux étaient inséparables, ne pouvaient rien sur la société l'un sans l'autre.

Ainsi seulement s'opérera la grande révolution pacifique des idées, pour le plus grand bien du peuple, pour le triomphe de la justice.

Que l'on s'en console, le sort en est jeté !!

La religion qui nait de l'instruction à la lueur des enseignements de l'histoire et des esprits, n'aura pas de barrières, elle sera sans dogme, combattra le célibat, la contemplation permanente, sera la religion du travail, des arts, de la littérature, elle aura un enseignement d'où sera banni le mysticisme, enseignement qu'elle basera sur la science, la raison, la justice; son plus grand soin sera la défense du faible et de l'opprimé, recherchera les misères cachées, les réparera; elle ne dédaignera pas les manifestations, voulant avant tout s'affirmer; mais loin d'avoir ses foires aux jambons de Pâques comme le catholicisme du dix-septième siècle, elle aura la Pâque familiale, les noces fraternelles, — tel le banquet de 230 couverts — deux cent trente — du 31 mars à Lyon, — où tous les fidèles, de tous rangs, de toutes classes, réunis dans une même pensée commune, chanteront l'ère nouvelle, l'âge glorieux d'enchantement, de douce allégresse, qu'auront préparé l'observation stricte du devoir civique, l'observation constante du devoir religieux. Heureux ceux qui pourront voir cette ère, ils auront vécu !

CÉLESTIN BRÉMONT.

L'HYPNOTISME

Vers 1850 le docteur Simplice (Amédée Latour) faisait les délices de nos pères dans son feuilleton de l'« Union médicale ».

Il louait ou blamait, et critiquait surtout toutes les nouveautés médico-philosophiques; les panacées excitaient sa verve, il professait du dédain pour la pharmacolâtrie et savait bien qu'il y a plus d'erreurs à combattre que de vérités à établir sur la boule terraquée. Un livre lui tomba sous la main intitulé :

« Electro-dynamisme vital ou les relations physiologiques de l'Esprit et de la matière démontrées par des expériences entièrement nouvelles et par l'histoire raisonnée du système nerveux. »

Au moins, dit-il, voilà un titre, et là-dessus la presse médicale, scientifique, pharmaceutique et vétérinaire fit des gorges chaudes, et les plaisanteries les plus supercoquentieuses furent émises à la salle de garde et au Quartier-Latin.

L'ouvrage était d'un inconnu : *Philips*, docteur de 26 ans d'âge, réfugié politique (1052), qui s'appelait Durand de Gros.

Ce fut à la même époque que Braid, docteur anglais, s'occupait de neuro-hypnologie et que les deux Amériques furent remuées par la *pneumatologie* et les *rappings* de Kate Fox d'Hydesville.

Le docteur Durand est un de ceux qui n'ont jamais reculé, et, dès le début de l'hypnotisme, bâillonné comme proscrit, il écrivit ses premières œuvres à l'étranger.

L'Electro-dynamisme date de 1855, et le dernier de ses livres : le *Merveilleux scientifique*, date de 1894. Ce sont de bien curieux ouvrages.

Comme tous les précurseurs de cet ordre d'idées, Durand eut peu de succès, l'heure n'était pas sonnée pour l'annonce et la diffusion de ses idées dynamiques, et son manifeste n'eut qu'une vogue passagère.

D'autres se chargèrent de faire connaître le mot et la chose sous un nouveau vocable : *l'hypnotisme*.

Ce furent Velpeau, docteur et académicien, et trois agrégés, Azam, Broca et Follin, qui l'avaient *découvert*... dans le dictionnaire de Nysten ; heureux de cette trouvaille qu'ils communiquent *à l'Académie*, après avoir hypnotisé, la veille, une femme à l'hôpital.

Les académiciens font éclater des cris d'admiration unanime devant cette découverte étonnante.

Mais le docteur Burq, le métallo-thérapeute, douche l'Académie, disant :

« L'hypnotisme, mais c'est une vieillerie démodée, exposée dans un volume nommé : *Electro-dynamisme vital*, et signé d'un thaumaturge nommé *Philips*. »

Horresco, la vérité éclate, la bête de l'apocalypse apparaît, le *magnétisme* est là.

L'Académie s'évapore.

Broca et Follin rehypnotisent de façon ondoyante et diverse, échouent plusieurs fois et puis font les morts.

Durand connaissait Broca et résolut de faire une tentative auprès de celui-ci pour mieux l'initier ; il lui dit :

— Vous avez commis une imprudence étrange en vous posant d'emblée devant le corps médical et le public comme maître et docteur ès hypnotisme chirurgical, sans autre connaissance dudit art que les bribes ramassées dans un dictionnaire écrit de seconde et de troisième main. Plus ce qu'a pu vous en apprendre un premier essai pratique dans lequel le hasard vous a trop bien servi.

Bref, continua Durand devant Broca, je suis assez expert pour oser vous dire que vos échecs tiennent à ce que vous n'avez pas poussé l'opération *jusqu'au bout*.

Vous avez garni la clef de Garengeot, mais vous n'avez pas extrait la dent. (Broca jouait à ce moment avec cette clef dentaire.)

Durand explique sa propre méthode grosse de merveilles et de miracles, Broca avait compris, mais déclina les offres de Durand et avoua qu'il ne voulait pas jouer son *avenir scientifique*.

Il eût peut-être bien raison, c'était trop tôt, et, comme le dit Durand, il se fût heurté à l'opposition furieuse des vieux grognards de l'Académie, ayant fait campagne contre le magnétisme animal.

Bien plus tard, alors que l'hypnotisme battait son plein à Paris, le docteur Durand s'arrête à la porte d'un homme célèbre ; l'idée me prit, dit le bon Durand, d'aller fraterniser avec ce célèbre néophyte de l'hypnotisme. Je lui déclare mes noms et qualités, d'hypnotiste surtout, tout cela ne semble rien dire à l'homme éminent. Pour lui je n'existais pas, je n'avais jamais existé. J'osais lui énumérer mes travaux. Rien.

S'adressant à moi, chétif, de toute la hauteur de son imposante supériorité, le grand homme, académicien, professeur peut-être, etc., etc., me déclara net que le passé et l'histoire de l'hypnotisme lui étaient indifférents, mais que son *hypnotisme scientifique*, né d'hier, ne procédait que de soi-même.

Il m'invitait toutefois à des séances ; j'y fus, elles ne m'apprirent rien, me déplurent. Le résumé oral me plongea dans une admiration profonde : C'était mon cours de Braidisme découpé et recousu, inintelligible et disparate ! ! !

Je sortis l'âme troublée devant un tel dénûment de sens philosophique, scientifique, etc., etc.

Encore une fois le génie était au bas du chêne qu'il n'avait su escalader, tandis que l'intrigue avait su ramper.

Durand était un timide, il n'eut point osé combattre un plagiaire investi de la confiance de ceux qui se poussent mutuellement.

Il vécut vieux, ayant beaucoup souffert de l'exil il s'était créé une philosophie sereine et douce ; et arrivé à cette période de la vie où l'on ne craint ni l'envie ni la colère, où l'on dédaigne l'éloge et le blâme, où l'on repousse le sarcasme et l'injustice par un regard de

pitié, il met à nu l'âme de ceux qui ont *inventé* le magnétisme 400 ans après Paracelse, Pomponax, 200 ans après van Helmont, Robert Fludd et Kircher et 100 ans après Mesmer.

Il faut lire, dit le bon Durand le Gros, le rapport de l'académicien en date du 19 mars 1868 sur l'ensemble de mes travaux pour se faire une idée comme ma thèse d'une pluralité d'âmes et d'animaux dans l'homme (polyzoïsme et polypsychisme) paraissait réjouissante et comme on se complaisait à dérider ses graves collègues en leur retraçant dans sa folle excentricité une doctrine aussi démesurément inouïe.

Cependant, après cet incident, un physiologiste résolut de *s'approprier* mon idée; comme elle n'était pas à vendre il ne restait qu'à la voler.

L'illustre ne recula pas, le scrupule de conscience étant pour lui une de ces chimères métaphysiques sur lesquelles le positivisme l'avait édifié.

On s'est emparé de ma cassette, on ne put l'ouvrir, on s'escrime à détruire la serrure.

S'ils avaient été mus par l'intérêt scientifique, ils seraient venus droit à moi me demander la clef, je me serais empressé de leur offrir..... La généralité des physiologistes purs, ne se croyant pas tenus au moindre égard envers les lois de la philosophie de l'âme, passent outre et prononcent qu'il y a des sensations *inconscientes*, des volitions *inconscientes*, des discernements *inconscients*, des intellections *inconscientes*, des idées *inconscientes*, des pensées *inconscientes*; autant dire : il y a des *cercles carrés !!!*

L'homme machine enfin !

Cette verte critique de Durand peut s'appliquer de nos jours à tous les protagonistes du *subconscient* du *subliminal* qui suent sang pour donner le change à une foule de phénomènes qu'ils n'osent plus nier mais qu'ils contournent avec adresse.

L'académicien, ainsi mis sur le gril par le docteur Durand, avait bien saisi le côté original et primesautier des travaux d'un inconnu dont le rapporteur essayait de discréditer les idées et la pensée, en se moquant d'un véritable travailleur, prospecteur en psychologie.

L'ambition de la découverte dévorait l'académicien, il comprit qu'il y avait des idées neuves pouvant faire fortune et voulut les faire siennes.

Il en fit un pastiche et en réserva la primeur au public *d'une séance solennelle à l'Académie.*

Il nous est resté un vague souvenir de cette séance et des éloges dithyrambiques de la presse envers l'idole du jour, d'autant plus que la presse politique, qui n'y comprenait rien, sortit ses meilleurs qualificatifs de la boîte à clichés.

Il y eut chez les académiciens et les magnétistes un moment de stupeur en apprenant qu'on pouvait assimiler tous les ganglions à autant de cerveaux secondaires, ce que démontrait d'une autre manière l'électro-dynamisme et le polyzoïsme de Durand.

Les faits extraordinaires dévoilés jadis par Durand prêchant dans le désert de Londres et, plus tard, de Paris, sont devenus des vérités, mais on a prononcé là-dessus les mots d'hypnotisme, de suggestion, qui ont un air plus frais que le magnétisme dont l'Académie a fait *bonne* justice tant de fois ! Malgré ce vocable nouveau, le phénomène n'en est pas plus clair et il reste un mystère biologique des plus obscurs.

Tour à tour, le docteur Durand réfute les psychologues et les académiciens dans leurs explications et définitions, leur met le nez dans leurs emprunts, disant : « Vous prétendez avoir inventé ceci et cela en hypnose, mais vous l'avez lu dans tel livre soumis à l'Académie à telle date ; et vous, un tel, m'avez écarté, et vous, tel autre, m'avez pillé, tous vous avez pratiqué l'injustice. »

Au congrès de Londres, en 1902, beaucoup de néo-hypnotistes se trouvaient réunis, ils se couvraient des plumes du paon et l'un d'eux, plus hardi encore, s'attribuait la conception géniale, selon lui, d'appliquer l'hypnose suggestive au redressement des caractères mal conformés.

Or, en 1860, Durand traite dans son livre : le *Fario-Grimisme* (1) cette même question avec multitudes d'autres, qui font le bagage actuel des hypno-suggestionnistes de ce temps.

Rien qu'à la lecture du sommaire du livre de Durand de Gros, on constate l'antériorité de la description. En effet, il y est traité des applications médicales, chirurgicales, pathologiques, médico-légales, *orthopédie morale*, et physio-psychologiques, ce nous semble démonstratif.

En résumé, le docteur Durand de Gros, mort il n'y a pas bien longtemps, peut et doit avoir son nom gravé sur les tablettes d'airain de l'histoire du magnétisme, parce que, comme il l'a dit lui-même, il a combattu pendant trente ans, seul contre tous, en faveur d'une théorie hardiment originale et solidement scientifique.

Docteur BÉCOUR.

(*La Vie Nouvelle.*)

LE CHAPELET MÉDICAL

Je me suis laissé dire, sans être allé le vérifier par moi-même, que les Chinois avaient, à l'usage des âmes dévotes et pour la dévotion machinale et facile, inventé une machine à prier qui déroulerait, pour ainsi dire, mécaniquement comme un chapelet de prières.

Les chrétiens catholiques, mais avant tout apostoliquement ROMAINS, dans le but d'éviter tout effort intellectuel d'activité moralisatrice à leurs ouailles et aussi, sans doute, pour se livrer au petit commerce lucratif des petits chapelets bénis par tel ou tel pontife ou sanctifiés par telle ou telle terre sainte plus ou moins réputée miraculeuse, ont donné à l'article chapelet une extension telle que les Juifs commerçants de haute envergure n'ont pas craint de prêter leur génie mercantile à ce petit commerce. Si vous en doutez, allez à Notre-Dame de Lourdes et, pour peu que vous soyez physionomistes, vous verrez les boutiques bien achalandées en ces sortes d'articles tenues par des profils à la juive, qui se consacrent à arrêter au passage tous les pèlerins pour leur offrir le grand choix de chapelets de leurs bazars préalablement bénis, cela va sans dire, par les excellents Pères de la grotte.

Prêtez quelques instants d'attention, même distraite, à l'un de ces bazars, je dis distraite, car, pour un intellectuel en ces sortes d'observations, l'effort n'est pas de mise, et vous verrez que les perles de chapelets y amoncelées dans les vitrines ou suspendues de ci de là sont simples ou ouvragées, noires ou blanches, diversement colorées, il y en a pour tous les goûts. Chapelets de poche ou de ceinture se coudoient et vont de l'étalage du marchand juif dans la poche du pèlerin pour, plus tard, le suivre à l'église ou symboliser le souvenir de Lourdes, suspendu ou agrafé en volutes plus ou moins agréables de forme, tout autour du bénitier qui, lui-même, sera plus ou moins ouvragé suivant que son propriétaire sera puissant ou misérable.

Je ne veux pas examiner ici si la mystique occulte légitime l'usage de ces objets de dévotion, mais ce que je crois pouvoir annoncer, sans avoir cure de me tromper, c'est que l'abus qu'en font dévots et dévotes, sur les conseils de leurs curés, a pour corollaire *l'abus des indulgences* qui s'y rattachent, et dont le but ternaire et ultime est surtout l'entretien de l'escarcelle sacerdotale.

Par le chapelet et les autres petits commerces d'indulgences que je

(1) L'abbé Faria est suffisamment connu, mais *Grimes*, savant américain, l'est moins ; contemporain de Braid, il a écrit un volume sur l'électro-biologie qui n'est autre que l'hypnotisme.

n'ai pas à énumérer ici, les gros et moyens bonnets, représentants plus ou moins titrés du sacerdoce romain, vivent grassement sans souci du lendemain, et, pour eux, la lutte pour la vie est si douce qu'elle leur assure, par le calme de l'âme, longue vieillesse et vie.

Si le romanisme doit à la réalité de son symbolisme occulte tout ou partie de sa puissance, de sa force autocratique à travers les siècles passés, il doit aussi à l'abus des indulgences, au mercantilisme de ses prélats et de leur sacerdoce, la défaveur et la double décadence intellectuelle et morale, semble-t-il légitime, dont il est actuellement menacé.

Si nous considérons le rôle élevé du sacerdoce dans les initiations et théurgies antiques, nous sommes obligés de constater que les prêtres de ces religions si décriées par les dogmes contemporains depuis les chefs ou grands-prêtres, jusqu'aux plus petits d'entre eux, possédaient la sagesse scientifique à un degré plus complexe, plus élevé, plus philosophique, *plus cosmogonique*.

Ils avaient donc des vues moins étroites que les représentants des dogmes contemporains, et leurs connaissances générales étaient plus utilitaires à l'humanité parce qu'elles avaient pour base une connaissance plus grande des sciences universelles, qu'ils pouvaient ainsi mieux déduire ou absorber *de l'un* pour *le déverser sur l'individuel*, en vue de son évolution physico-psycho-animique.

L'étude psychologique du monde sacerdotal actuel indique hélas ! que la mentalité et l'harmonie des causes internes et externes qui guident leurs représentants dépendent *d'un moule atteint de vétusté ;* aussi présentent-ils des déformations des sens et des aberrations morales, qui ne peuvent dans l'avenir s'enrayer ou se modifier en vue d'un idéalisme plus positif parce que régénéré et adéquat aux conditions du cycle nouveau et de l'ambiance actuelle de la planète, qu'à condition d'éduquer et d'instruire le novice futur *doué du don du sacerdoce* suivant un mode à emprunter aux écoles initiatiques anciennes, qui seulement peuvent donner au don la clef de l'équilibre trinitaire quand il n'est pas septenaire.

Mais je m'aperçois que, de chapelet en chapelet, je perds de vue l'objet de mon article, qui est de vous parler du chapelet médical, pour vous décrire à vol d'oiseau le sphinx de demain, sans avoir préalablement demandé au destin si cette conception est conforme aux desseins de l'Éternel *Elohim*.

Elohim au nom duquel les humains forgent, organisent et agissent par art d'imitation sans doute, mais quel art ! Du plagiat où la déformation atteint un tel degré d'aberration que si l'on compare quelques instants seulement, on juge sans hésitation que la conception d'Elohim est grandiose dans son œuvre universelle ; tandis que celle de l'homonculus est ridicule et aussi niaise que vaine quand elle n'est pas inhumaine et partant nocive.

C'est, à mon sens, de ces dernières qualités négatives que relève le chapelet médical, qui doit son origine à la conception d'un polytechnicien doublé d'un médecin, inventeur de la seringue hypodermique.

Elohim conçut la cavité buccale et sa suite.

L'homonculus, médecin, mécanicien et mathématicien, conçut la seringue hypodermique et son aiguille.

Pour cette fois, je laisse à chacun le soin de différencier par comparaison quel est le maître en l'espèce.

En même temps, un autre homonculus, d'une cornue de laboratoire, du suc de pavot synthétisait la morphine.

Si pour le langage des mots vous avez une affinité de conception, pesez celui de morphine dans votre jugeotte et vous comprendrez aussitôt comment, entre les mains médicales, poussé par dame seringue, il devint de la maladie à la mort l'origine d'un chapelet qui eut pour siège la peau de ce pauvre corps humain.

Souffrez-vous dans le cœur sacro-pelvien, c'est-à-dire au niveau des reins en ceinture ; la chose est simple et facile ; faites appel à l'Esculape devenu Elohim contre la douleur par cette minuscule seringue.

Le voilà, il arrive, il vous pince dans la région sacro-pelvienne et entre deux peaux galamment et diligemment il vous glisse en poussant le petit piston de sa seringue la solution de morphine.

Non seulement votre douleur par elle se calme ; mais elle vous transporte en rêves au paradis de Mahomet, tout en vous laissant comme signature sous forme de *nodosité* un petit grain, qui pour être cutané et sous-cutané n'en est pas moins un premier grain de chapelet médical.

Si la douleur n'a pas voulu céder à ce premier grain et s'entête à se manifester au même *loco dolenti*, profanes daignez appeler votre médicastre ; il vous gratifiera en ce même lieu, et tout à côté, d'un nouveau grain de chapelet médical et d'un nouveau passage dans le paradis de Mahomet.

A ce jeu, si vous y gagnez par intermittences le paradis, toujours de Mahomet, lui le médicastre n'y gagne-t-il pas plus que son pain quotidien, et dame douleur, votre bête noir, cède sournoisement, pour quelques instants, assurée de revenir du centre à la périphérie faire des siennes et vous signaler sa présence ; car au centre elle gouverne, le médicastre sciemment et inconsciemment oubliant de disjoindre ou décomposer ses forces originelles.

C'est ainsi que de piqûre en piqûre, profanes, vous êtes tatoués d'un chapelet médical.

L'effort pour formuler et pour pousser par le piston de la seringue la solution était d'un tel dilettantisme, que d'autres solutions vinrent petit à petit concurrencer celle de morphine ou mieux se coassocier à elle.

Vous voyez donc d'ici l'effet ; dans le cas contraire, donnez-vous la peine de contempler la peau d'un profane relevant de maladie. Sur le bras il vous montrera son chapelet médical morphiné ; sur le bas flanc son chapelet cocaïné, biphosphaté, ergotiné, strychné et j'en passe, quitte à vous les réunir plus tard en un dictionnaire *en trente volumes* si vous m'en exprimez le désir.

A la longue, les représentants de l'art médical, devenant de plus en plus osés, trouvèrent le chapelet en tissus cutanés insuffisant comme dimensions des grains et de trop facile injection.

C'est alors qu'apparurent les chapelets intramusculaires ; mais pour les trouver, à moins d'être directement l'intéressé, il devient au profane difficile d'en apprécier sur son semblable le nombre de grains et leur volume et leur profondeur, étant donné que tout le monde n'est pas bien aise de se prêter à la palpation fessière, si ce n'est toutefois l'art médical en cure d'une belle profane.

A cette nouvelle expansion de la seringue, on dit que l'art médical prit intérêt, et que, par cette débauche thérapeutique nouvelle, les malades sont archi-ceints de ceintures de chapelets médicaux.

Un saint homme, un prêtre, à qui les chapelets de morphine, au lieu d'extérioriser la douleur, l'avaient plutôt enracinée, emporta, me dit-on, dans la tombe, une superbe collection de chapelets médicaux divers, que sur sa fin il faisait voir et toucher tristement à ses intimes, blasé, mais un peu tard, sur l'inanité du dogmatisme médical contemporain dans son commerce de chapelets.

Inanité des chapelets médicaux à entretenir la santé de la vie humaine, inanité des chapelets d'église à entretenir le feu sacré de la foi !

Ce saint homme fut mis en bière et de là en terre, comblé de ses chapelets médicaux et de ses chapelets d'église !

Attendons qu'il revienne, si vous voulez bien, pour savoir si les uns et les autres ont été de quelque poids pour le jugement de ses actes vécus et revenons aux chapelets médicaux, qui, par grâce académique, furent un beau jour transformés en chapelets *à gros grains* par un profane à ce sujet *immortalisé sur la planète*.

La seringue du petit module, par générosité d'âme médicale, se

transforme en grand module, et le sérum du quadrupède et du cheval entre en scène pour se marier *in situ* par voie sous-cutanée intramusculaire, quand ce n'est pas intraveineuse, avec celui du bipède qu'est l'homme.

Fabricants de seringues de tout module, fabricants de sérums antimicrobiens de cheval de concert avec thérapeutes modernes *à cheval* sur le nouveau principe, sans démordre de ce système peu banal, parce que non buccal, stigmatisèrent les bas flancs et les flancs de tous les profanes malades de chapelets médicaux, dont les nodosités grosses comme *le poing au moins* mettaient en branle les tissus anatomiques qu'Elohim le vrai avait, par sa géniale conception, fixés suivant un thème déterminé, mais que les physio-thérapeutes modernes dilacéraient violemment par voie de solution, à seule fin de les enrôler à une nouvelle fonction où l'intérêt vital de l'un escomptait l'intérêt vital de l'autre.

Si le sérum du quadrupède *sic* introduit dans l'organisme fait alliage avec celui de l'humain, attendez-vous donc peu à peu à voir une génération nouvelle qui, par ses formes anatomiques et cérébro-spinales psychiques, sera l'homme intermédiaire entre le cycle qui s'éteint et le cycle qui vient.

Mais, hélas ! trois fois hélas ! un académicien affirme qu'il n'en est rien et que ce sérum, malgré son dynamisme de quadrupède, passe directement par les voies rénales sans vouloir s'assimiler à l'onde du sérum humain.

Si, à se libérer par filtration rénale de ce liquide quadrupède, l'effort accompli par dame nature homoncule n'altérait pas le filtre humain, on pourrait se contenter de ce nouveau jeu du chapelet médical à gros grains, mais il paraît que souvent, pour éliminer ce produit quadrupède, il manque au filtre humain le filtre rénal du quadrupède.

Chaque source ne filtre bien que son eau, se prêtant de l'une à l'autre les éléments capables de diffuser leurs énergies réciproques harmonisées à cet effet.

On dit (cela encore sous le sceau du plus grand secret) que le grand chirurgien qui jugule le cœur du grand sympathique sacré en le dilacérant à pleine seringue de sérum, pour obvier à cet inconvénient ci-dessus signalé, propose de greffer dans les tissus sous-cutanés de tout profane malade, en imminence d'injection séreuse, un morceau, voire même un rein de cheval.

Cette nouvelle et originale opération, d'un haut intérêt spéculatif, permettra, assure-t-on, d'harmoniser dans le siège humain le sérum du cheval avec celui de l'homme et de fixer définitivement le type évolutif de l'homme du cycle prochain !

C'est avec de telles tendances thérapeutiques (*modern-style*) que l'art chirurgico-médical arrive à juguler le sympatique dans les inversions que subit son réseau inextricable *de fils ganglionnés* par voie primaire, secondaire, ternaire.

On dit que, de temps à autre, malgré les rigueurs de l'antisepsie moderne, les nodosités ne veulent point se fixer dans la peau et s'abcèdent.

La révolte est alors dans la place, l'organisme résiste à la seringue et à ses produits, la peau devient rouge-cerise, il ne reste au thérapeute modern-style qu'à insensibiliser le pourtour de l'abcès par une série de nouvelles injections cocaïnées, pour faire au profane la grâce d'ouvrir l'abcès sans douleur.

Et ce jeu, dans ce cas, et j'en connais de nombreux exemples, loin de décourager le modern-style, l'engage à recommencer derechef, malgré l'explosion d'abcès de dame nature.

Les modern-style sont gens têtus et férus, la nature s'entête contre leurs injectables produits ; ne désespérez pas profanes, malgré tous les abcès, ils ne se rendront qu'à la mort.

Si, à cette méthode, la foi du malade chancelle et que, d'une timide protestation, il en arrive à la résistance, aussitôt le thérapeute provincial de conseiller au profane d'envoyer prendre pour avis, ou encore d'aller voir à la Faculté de la capitale ou la plus voisine, le grand, le grand neuro-pathologiste, clinicien à la mode.

La suggestion aidant, le malade y consent ; avant de partir, un conseil de ma part basé sur ma propre expérience : n'oubliez pas au départ de vous munir *du code de déontologie médicale moderne*, car vous risqueriez d'être très mal reçu par le grand neuro-pathologiste.

A cette condition, je vous garantis, de sa part, bonne et gracieuse réception, et vous rentrerez chez vous, sinon guéri, toujours muni d'une formule encore injectable.

Oui, mon cher profane, il ne faut pas en démordre ; le grand neuro-pathologiste a parlé, il faut vous soumettre à une nouvelle série de chapelets médicaux, dont la confection est recommandée aux excellents soins de votre thérapeute X... par le grand, le grand neuro-pathologiste.

Profane, si de cette grande consultation vous n'aviez emporté qu'une ordonnance avec superbe formule pour injection hypodermique, vous auriez le droit de vous plaindre ; mais vous n'avez pas bien regardé, chantez un hosannah, gloire à ce grand neuro-pathologiste, il vous a confié sur son ordonnance la collection de syndromes et de symptômes dont votre mal vous afflige, dont il a lui-même découvert la plus grande partie grâce à sa grande sagacité clinique.

Arrivé par la chronicité de votre mal au seuil de la tombe, profane, vous emporterez les chapelets médicaux et le souvenir douloureux de toutes leurs piqûres et dilacérations, mais votre famille gardera précieusement l'ordonnance avec l'énoncé merveilleux de tous les symptômes dont vous fûtes affligé.

Ce que l'ordonnance ne dit pas, c'est de savoir si la persistance de ces signes vous est imputable ou s'ils relèvent de l'ignorance de l'orgueilleuse science !

Profane, si vous n'êtes point mort, vous êtes désormais atteint d'un mal chronique, mais l'honneur du modern-style est sauf, puisque le transcendant neuro-pathologiste vous a gratifié d'un chapelet professoral titré et avec g. d. g.

L'Etat protège, encourage et gratifie de larges prébendes en leurs laboratoires toute une pléiade de savants (?!) pour que, passant du cobaye au chien et au cheval, sans souffrances pour ces animaux (?!) *et sans souci de leur lendemain*, ils transforment leur sérum en un élixir de longue vie **INJECTABLE PAR SERINGUE** pour agrandir le champ d'action du chapelet médical.

Peuple, console-toi, un avenir superbe de régénération dégénérative t'attend.

Les savants d'Etat, de leurs laboratoires, te le préparent en se jouant de tes frères inférieurs ; on les gave de tes résidus, pour te gaver par la seringue **des leurs et des tiens**, à seule fin **par eux** de t'apprendre à vivre et à mourir avec ta peau pleine de chapelets médicaux, puisque de ceux d'église tu n'en veux plus.

Dr A. B. L.

P.-S. — Mon sixième sens me dit que je n'ai pas à compter sur la bienveillance de nos adversaires ; je prie donc nos amis qui connaîtraient des articles en réponse aux miens, de vouloir bien jusqu'*au jour écrit* me les faire parvenir par le canal de M. O. Courier, le directeur de la *Vie Nouvelle* ; je lui en exprime par avance ma vive reconnaissance, car je pourrais ainsi m'assimiler les arguments de nos adversaires et les leur retourner, digérés, *de l'astral*.

Dr A. B. L.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1)

Le docteur Marmisse (de Bordeaux) rapporte un fait très semblable; il concerne une servante qui vit saigner sa maîtresse à laquelle depuis longtemps elle donnait des soins assidus. Elle éprouva une émotion si puissante, qu'au moment où le chirurgien enfonça sa lancette dans le bras de la malade, elle ressentit au pli du coude une sensation de piqûre, *et bientôt* une *ecchymose apparut en ce point*.

Nous voici donc encore en présence d'actions localisées de l'âme sur le corps et, sauf le dessin de l'affection cutanée, dans des conditions tout à fait semblables à celles des effets produits par suggestion pour les vésicatoires et les sinapismes imaginaires, ou auto-suggestives pour les stigmates. Les faits suivants accentuent encore davantage cette comparaison :

« Tissot, d'après Hoffmann, rapporte un exemple intéressant d'affection locale causée par l'excitation de l'imagination. Un homme crut qu'il voyait un spectre le saisir, et fut terriblement effrayé. *Il eut immédiatement à l'un de ses pieds de la rougeur et des gonflements* et bientôt après *de la suppuration*. Il fut pris également de convulsion et de délire. On ne dit pas nettement s'il s'était imaginé que le spectre l'avait saisi par le pied malade. S'il en eût été ainsi, le fait serait encore plus intéressant, car la localisation du mal se serait faite au point même déterminé d'avance par l'imagination. Il résulte toujours ce fait que la frayeur a produit l'inflammation et la suppuration du pied.

« Hoffmann parle également d'un jeune homme qui, à la suite d'une colère, fut pris au pied d'un gonflement douloureux, et dont le genou devint ensuite également malade. Une crainte survenant au milieu du sommeil a pu, dit-on, causer une inflammation locale correspondant à un point dont l'esprit s'occupait en songe. Planque rapporte le fait suivant: « Un homme âgé de trente ans, sain et robuste, vit en songe un Polonais qui, tenant une pierre à la main, la lui jeta sur la poitrine. La violence du choc le réveilla, et il trouva qu'à l'endroit même il *avait une marque ronde, ayant les apparences d'une meurtrissure*. Le lendemain ce point était si gonflé, que l'individu fit venir un chirurgien qui, craignant un abcès, pratiqua des scarifications et procura du soulagement. La blessure ne tarda pas à guérir. »

Avec des détails aussi peu précis, il serait imprudent de baser sur ce fait une théorie; mais, en le rapprochant des cas précédents et d'autres cas également authentiques, il ne semble pas douteux qu'il y eût une relation de cause à effet entre le rêve et l'état inflammatoire de la peau. Voici d'autres exemples aussi significatifs :

Ce fait s'est produit en France : il a été observé par un chirurgien, M. Diez, chez une dame âgée de vingt-quatre ans, dont les lèvres et la bouche furent subitement envahies par un gonflement énorme, parce qu'elle avait vu un jeune enfant se passer entre les lèvres, sans même se couper, la lame aiguisée d'un couteau. Le gonflement dut être combattu par les moyens ordinaires. Il semble avoir eu l'aspect d'un gonflement produit par une piqûre de guêpe ou d'autre insecte venimeux; mais cette dame n'avait certainement pas été piquée de la sorte. Ce cas est intéressant parce que les parties malades furent les mêmes que celles de l'enfant qui avait, par appréhension, causé le sentiment nerveux de terreur éprouvé par la dame. Il est impossible de dire comment la nature a agi dans cette circonstance (2).

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

(1) Voir le numéro du 1er-15 août.

(2) Cette dernière remarque est celle de l'auteur du récit publié dans le *Journal de médecine et de chirurgie* de 1835. Aujourd'hui, on connaît peut-être un peu mieux le mécanisme de ces actions, malgré qu'il reste encore bien des obscurités à cet égard. Particulièrement dans cet exemple, il est étrange que l'idée d'une coupure produise les mêmes effets que ceux d'une piqûre de guêpe. (Note du docteur H. T.)

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux, au sujet de la mort de Jeanne Bellanger, nous rappelle les intéressantes observations faites par son directeur auprès de ce médium voyant de 11 ans, auquel seule la Sainte Vierge apparaissait ; pourquoi pas les autres anges, les autres esprits et tout au moins les parents défunts du médium ?

Entre autres merveilles, *l'Écho* rapporte un cas d'envoûtement fort curieux. Les objets intermédiaires employés en pareille occurrence avaient été jetés dans un puits situé au centre d'une cour d'hôtel ; or les cochers locataires des remises entendaient fréquemment des bruits partir du fond du puits, on résolut de le vider, on en retira les objets envoûteurs ; mais la jeune fille qui, malade, avait dû quitter l'endroit pour un changement d'air, n'en agonisait pas moins. « Là, dit-on à San Jacopo, Livourne, Italie, était l'œuvre d'un ancien amoureux qu'elle avait délaissé. »

« Les bruits sortant du puits — dit ce journal — doivent être attribués aux bulles des gaz putrides qui, à heure fixe, s'en échappaient. » Pourquoi pas aux forces mises en jeu par les éléments envoûteurs de concert avec la volonté de l'opérateur ? Et l'agonie de la victime coïncidant avec l'acte, à quoi l'attribuer ? Deux explications qui certainement n'auraient pas mis en vain à contribution les facultés de l'auteur de l'article.

A lire et à retenir une anecdote toute récente, qui met en garde les crédules contre les exploiteurs de croyances.

Un soi-disant docteur, Dowie, se faisant passer pour le prophète Elie, visitait les groupes sionnienset, sous le prétexte que la reconstitution d'une nouvelle Jérusalem est nécessaire pour recevoir le Christ, lors de sa prochaine venue sur la terre, recueillait les fonds qu'on voulait bien lui confier, puis il regagnait la frontière avec espoir de retour sans doute, mais aussi sans fonds.

Avis aux personnes de bonne foi, par trop confiantes aux beaux dires de ces chevaliers d'industrie.

Le Messager publie l'intéressant récit fait par M. André Godin, ancien député de l'Assemblée nationale, prouvant expérimentalement l'écriture directe des esprits. Les expériences citées sont un peu plus concluantes.

Puis des souvenirs sur Florence Corner ; on sait que ce médium, dont on a à regret enregistré la disparition de la scène terrestre, fut un des célèbres de l'époque contemporaine. C'est avec lui que le grand chimiste et physicien William Crookes tenta ses décisives expériences psychiques et qu'il y fut si bien secondé par l'esprit Katie King.

La Revue de l'Hypnotisme publie une étude due à la plume du docteur Henri Lemerle sur la cure du sommeil.

Après avoir démontré, à l'aide de documents historiques puisés à la meilleure source, que le sommeil « hypnotique», nous disons : magnétique, était une arme dont les Grecs, les Egyptiens firent le meilleur usage contre toutes les maladies, il l'indique comme étant la nouvelle méthode qui s'impose désormais au traitement des maladies nerveuses et psychiques.

Cette étude du plus haut intérêt nous rapporte que des milliers de malades retrouvaient la santé après avoir dormi du sommeil magnétique dans les temples d'Isis et d'Esculape. Nous pouvons bien mieux encore nous demander dès lors : Pourquoi cette opposition faite à la libre pratique du magnétisme ?

De nombreux autant que sérieux travaux sont contenus dans cette publication, mais elle reste hypnologique avant tout. Là est son rôle exclusif, sans doute, il faut nous habituer à ces sortes de variations dans la façon d'interpréter les faits et connaissances ; nous sommes d'ailleurs séparés par si peu ! Des mots !

Le Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille con-

sacre un long article au médium à effets psychiques, Mlle Pauline Rodière. Au cours de plusieurs séances, il est obtenu, par coups frappés entendus par toutes les personnes présentes, des réponses nettes à des questions mentales.

La Vie nouvelle a pris le premier rang parmi les publications traitant des sciences occultes et de toutes celles, nombreuses, qui s'y rattachent ; la sociologie y occupe sa bonne place, on y trouve un fort bel article dû à la plume du docteur Foveau de Courmelles sur le féminisme. L'étude sur le magnétisme s'y poursuit à la satisfaction de tous ses lecteurs. Des communications spirites d'un ordre très élevé y sont aussi publiées. Un entrefilet très goûté sur la rupture survenue entre la France et le Vatican. On y trouve la publication d'un ouvrage sur l'envoûtement, de M. Ernest Bosc. Avec raison nous disions que *la Vie Nouvelle* était comme la synthèse des sciences réunies et offrait toutes les garanties d'une publication sérieuse.

Le *Journal du magnétisme* offre à ses lecteurs un conseil pratique sur le traitement de la méningite et la fièvre cérébrale. Ce conseil, dont l'auteur est M. H. Durveille, est inspiré par une trop longue expérience pour qu'il ne soit pas pris au sérieux par tous les magnétiseurs qui le liront.

Le docteur Boucher y démontre l'inutilité absolue des vivisections. Sous la signature de G. Fabius de Champville, nous y lisons un travail très sérieux sur la transmission de pensée ; tour à tour y sont racontées les expériences sensationnelles faites avec le concours de Pickmann et Zamora, pour qui rien n'était caché.

Une étude sur la baguette divinatoire et le magnétisme humain, d'Emile Jansé, s'y poursuit avec intérêt. De nombreuses cures magnétiques y sont certifiées au nom des divers élèves de l'école pratique.

L'Initiation publie une conférence faite le 10 mai 1785, dans un milieu exclusivement maçonnique, par le célèbre Cagliostro, sur ce que le Sicilien initié aux sciences divinatoires appelait : sa méthode prophétique. Mis en demeure de fournir des preuves, le conférencier prophétisa d'une façon précise la fin tragique du roi Louis XVI et de la reine, pour 1793 ; on sait si les événements lui donnèrent raison.

De nos jours, nous avons des émules de Cagliostro, l'avenir nous dira si leurs prophéties furent exactes. Dans les sciences occultes, il y a devin et devin, prophète et prophète, astrologue et astrologue. Le pouvoir divinatoire doit, comme le pouvoir guérisseur, se mesurer à la valeur morale des uns et des autres. CÉLESTIN BRÉMONT.

L'étude sur la meilleure manière de concilier le socialisme avec l'état présent des sociétés

Édition sur beau papier, sous presse, qui sera adressée contre **2** fr. **75**, à Élisée H. Berton, 20, rue du Dragon, Marseille.

. . . .

. . . .

Pendant longtemps encore peut-être, le règne de la « matière » enserrera l'intelligence, l'ambition étouffera les sentiments du cœur, le despotisme des passions asséchera, paralysera, en l'amnésiant, la voix de vos consciences. Pour vous élever d'un degré dans la hiérarchie des « mondes », pour évoluer efficacement vers le progrès éternel et atteindre le niveau supérieur nécessaire à la floraison complète, à l'entier épanouissement des « principes » de liberté, d'égalité et de fraternité humaine, il vous faut purifier vos esprits de toutes passions, rejeter loin de vous tout germe contaminateur ; vous appliquer, en un mot, à générer de nobles pensées, de hautes aspirations.

..... Supportez avec stoïcisme les revers toujours possibles, les déboires, les humiliations, les sacrifices, dont la vie humaine est remplie sur votre terre inférieure et nullement civilisée, en dépit des apparences. . . . .

. . . .

Placez-les donc à même de devenir des « hommes » au lieu de les rejeter, « ombres souffrantes » demandant justice à Dieu, leur père.

Ouvrez à leur esprit de nouveaux horizons, *faites scintiller* à leur regard émerveillé les résultats obtenus par un incessant labeur.

Par des conférences suivies, dessillez leurs yeux non encore tournés vers la véritable vie.

Et ces êtres transformés deviendront des artistes amoureux d'idéal, des écrivains épris de saines idées, des voyageurs audacieux décidés à enrichir leur esprit par la comparaison et par l'étude des mœurs des divers pays.

Vous les enverrez, ces découragés changés en énergiques travailleurs, ces *démoralisés* devenus, sous le souffle vivifiant de réconfortantes paroles, les pionniers de la civilisation, vous les enverrez, disons-nous, coloniser au loin vos possessions et faire honorer, dans ces lointaines contrées, le nom et les sentiments français . .

. . . .

Nous ne pouvons plus dignement clore cette modeste étude, qu'en jetant aux privilégiés de la fortune, aux humains plus évolués, portés de par leur naissance ou parvenus par leur génie propre à des situations éminentes et élevées, ce cri, jaillissant des profondeurs de notre conscience loyale et droite, et auquel adhère pleinement notre raison :

« Riches,

« Le jour où, à votre porte, dans votre luxueux jardin, autour de vos élégantes pelouses, vos frères inférieurs, servis avec amour par d'aristocratiques mains, sentiront vraiment votre bonté, *en même temps qu'ils subiront votre puissance*, ce jour, disons-nous, la *fraternité* sera réellement implantée, définitivement établie sur votre terre. Les dissensions intestines seront résorbées, les âpres luttes de classes cesseront enfin, les amertumes et les gémissements du malheureux se fonderont en une douce résignation ; la *paix* et l'*union*, scellés par l'*amour* sincère et pur, prendront possession de la Terre et civiliseront efficacement votre société, s'intitulant le seul centre civilisé de l'humanité. »

Vous, civilisés ? Allons donc !

La vraie civilisation consiste dans l'amour entre semblables, résultant de la connaissance des *grands principes*, bases de toute société ; dans la fraternité des peuples, dans la cessation des luttes religieuses et des discussions de dogme résultant d'un profond respect de la liberté de conscience et de la connaissance de l'*ésotérisme*, de la *vérité* cachée jusqu'ici sous le voile des religions, voile nécessaire durant l'état d'enfance des humanités.

La vraie civilisation consiste dans l'émulation incessante, dans le désir intense de s'instruire et se perfectionner, dans la recherche ininterrompue du *vrai* et du *beau*, et dans la pratique ardente et sincère du *bien*.

En présence de notre commune petitesse, de la barbarie de votre civilisation, de l'insuffisance avérée de vos conceptions religieuses, de la faiblesse de notre intelligence et de notre vue, et de la grandeur, la magnificence des « œuvres de la Nature » attestant une puissance supérieure, ordonnatrice des mondes, présidant à l'évolution des terres sidérales, unissons-nous dans un harmonieux ensemble, pour offrir notre vibrant hommage au *grand architecte de l'univers*. ELISÉE BERTON.

L'étude sera adressée franco, contre 2 francs à l'auteur Elisée Berton, rue du Dragon, 20, Marseille.

Le Gérant : A. BOUVIER.

24-8-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6 rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 332. 10 Centimes. 16-30 SEPTEMBRE 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Le Bureau fédéral porte à la connaissance des fédérés que l'assemblée générale semestrielle aura lieu le dimanche 18 septembre à 3 heures précises, SALLE PAUL-BERT, 6, *rue Paul-Bert*, afin de préparer les travaux devant assurer la bonne marche de la Fédération.

Tous les fédérés sont priés d'assister à cette réunion dont l'importance ne saurait échapper à personne.

Après l'exposé des travaux de l'année et les délibérations prises, une séance expérimentale des phénomènes les plus divers sera présentée par M. A. Bouvier et ses élèves.

LE BUREAU.

FÊTE DU CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Continuant la tâche entreprise pour la diffusion du spiritisme, les spiritualistes modernes lyonnais et régionaux se préparent à fêter dignement le centenaire du fondateur de la doctrine spirite.

Afin de permettre à chacun de nos frères fédérés ou non de montrer par une manifestation imposante ce qu'est l'œuvre du Maître, tous auront à cœur de venir rehausser par leur présence l'éclat de cette fête, appelée à faire date dans les annales du spiritisme.

La fête aura lieu le dimanche 9 octobre, salle des fêtes du restaurant Michaud, 230, cours Lafayette.

A 3 heures, grande conférence publique.

A 6 heures, banquet fraternel auquel tous nos amis sont conviés. Le prix du banquet reste fixé à 3 francs, vin compris.

On peut se procurer des cartes dès aujourd'hui aux adresses suivantes :

MM. Bouvier, 5, cours Gambetta, Lyon;
Perrucat, 9, rue Franklin;
Malosse, 23, rue des Capucins ;
Desormiers, 14, rue des Tuileries ;
Bouvier, 15, chemin de Cusset;
Roche, 23, rue Boyer.

Tous les groupements, sociétés ou isolés de Lyon ou de la région auront à cœur d'affirmer par leur présence la vitalité du spiritisme. Ils rendront ainsi hommage à l'œuvre immortelle léguée par le grand esprit qu'est Allan Kardec.

Pour le Bureau fédéral,
A. BOUVIER.

LA SALLE PAUL-BERT

Les spirites lyonnais et les spiritualistes modernes lyonnais et régionaux connaissent pour la plupart la salle Paul-Bert; je ne vais donc rien leur dire qu'ils ne sachent sur elle, et certes, tout aussi chers que soient à leurs cœurs les souvenirs — qui pour tous — se rattachent à ce nom, ce n'est point pour leur réédification que je vais tâcher de la montrer aux honorables lecteurs de *la Paix*. C'est surtout ceux d'entre ces derniers trop éloignés pour s'y rendre aux jours de réunions ou de fêtes, que j'ai tenu à renseigner. C'est parce que très souvent j'ai cru les entendre se demander : « Mais qu'est-ce donc que cette salle Paul-Bert ? » que j'ai tenu à y consacrer mon article de ce jour.

Quand l'honorable directeur de *la Paix universelle* se sépara de la Société des spirites de la rue Teraille, il eut la très heureuse idée de louer dans les environs de son cabinet magnétique, sis cours Gambetta, 5, une salle assez vaste, où il pourrait installer une clinique magnétique gratuite et y continuer ses cours de magnétisme.

Le bon hasard — si ce n'est autre chose — le conduisit rue Paul-Bert, 6; là, tout à fait au fond de la cour et au premier étage, il loua un appartement dont la structure, l'aspect d'ensemble indiquent encore qu'il fut grenier à foin ou tout autre réduit.

La toiture, très élevée vers la partie nord, est au contraire très basse dans la partie sud, d'où deux fenêtres seulement donnent du jour, de concert avec deux vasistas pratiqués à cet effet dans la dite toiture.

C'est donc par la grande allée du nº 6 de la rue de ce nom que l'on a accès dans la salle Paul-Bert. Tout à fait au fond de l'allée une petite cour ; à gauche la loge légendaire du concierge, un grand monsieur à cheveux blancs, coiffé de la toge non moins légendaire, peu spirite peut-être, mais bon garçon tout de même ; à droite et en face, des ateliers de serrurerie. C'est entre le mur de clôture de la cour et lesdits ateliers qu'a été pratiqué autrefois le petit escalier étroit par lequel on s'élève jusqu'à la salle.

Les réunions ayant lieu principalement le soir, cet escalier étant mal éclairé, l'on se demande en arrivant dans quel lieu étrange on va pénétrer, de quel mystère on va s'éclaircir. Après avoir gravi toutes les marches, on est tout étonné d'y voir si clair ; en effet, la lumière électrique qui inonde la salle, éclaire de ses reflets le haut de l'escalier; en bas, c'est encore la nuit sombre; en haut, c'est la clarté. Contraste !

A l'entrée, le petit tambour traditionnel, à l'intérieur duquel, à droite le guichet où seront remises les cartes d'abonnement au journal *la Paix universelle*, donnant droit aux entrées ou le montant de ces entrées. C'est là que Mme Bouvier n'a plus à s'exercer aux délicates fonctions de recevoir un public familier, très sympathique ; c'est donc enfin par une deuxième porte que l'on pénètre dans la salle. Pardon, amis lecteurs, de ces divers arrêts ; mais je ne voudrais point qu'au retour de vos visites salle Paul-Bert vous puissiez dire que j'ai manqué de fidélité à mes souvenirs.

On est frappé en entrant par cet aspect d'ensemble. Des bancs, tout ce qu'il y a de plus ordinaire, pouvant contenir près de quatre cents personnes, sont formés en rangées. C'est à gauche de la première rangée, sur le prolongement même de l'entrée, que se trouve l'allée conduisant à l'estrade ; entre les deux rangées de bancs est celle dite de milieu pour la circulation.

Les murs de l'enceinte ont reçu à demi-hauteur une tapisserie des plus modestes ; dans la partie haute, viennent s'appuyer les extrémités de supports, soutenant en charpente la large toiture, toute cette partie blanchie à la chaux.

Sur la partie tapissée, les murs sont couverts d'une variété de dessins médianimiques fort remarquables et très originaux ; sur la face est le portrait d'Allan Kardec, sur l'estrade; la bibliothèque; c'est auprès d'elle, lecteurs, que vous remarquerez, au cours de vos visites, la dévouée vice-présidente de la Fédération, Mme Péter, inscrivant chaque mercredi sur un cahier spécial le nom des malades à faire soigner à distance et opérant avec célérité les entrées et sorties des volumes en lecture.

La salle ainsi aménagée est bien aérée et confortablement chauffée en hiver.

Lorsque, le 23 mai 1903, j'y fis ma première entrée, des souvenirs lointains, mais d'autant plus doux, se réveillèrent soudain en mon esprit. Je me revis au milieu des fondateurs de la Fédération spirite du Sud-Est à Pierrelatte, dans une salle bien moins spacieuse, et dans laquelle quatre-vingt-quatre délégués s'étaient réunis pour, en un jour, élaborer les statuts et élire le bureau de la Fédération. Je me revis dans la ferme du père Monge, je me revis dans l'obscure salle du bon père Violès, à Pont-Saint-Esprit, que ce saint vieillard était si heureux de voir remplir aux jours heureux de réunions qui étaient sa joie, son dernier bonheur terrestre. Je me remémorais enfin toutes ces réunions de spirites assemblés, tels les premiers chrétiens, en hommes suspectés du dehors, taxés par l'élément religieux de suppôts de l'enfer et fourvoyés souvent comme anarchistes.

Que de fois à Avignon et ailleurs, Madame la police — ailleurs on dirait : la Rousse, — toujours aux aguets d'une razzia fructueuse, a été surprise par l'un de nous, dissimulé au dehors à cet effet, écoutant par le trou des éviers ou les fentes des volets au bois vermoulu, sans qu'il lui fût donné de comprendre quoi que ce soit de dangereux pour la sécurité publique, et pour cause. Et je me sentis heureux de me trouver au milieu de tant de spirites avec lesquels désormais j'allai travailler à la recherche du mieux. Je compris mieux encore que tels, les enseignements de Christ, les enseignements des esprits devaient être entendus en des lieux modestes, dans ces enceintes où se font les grandes choses parce que obscures elles-mêmes, et pour qu'avec le poète nous puissions dire :

N'allons pas d'or, de jaspes, avilir à grand frais
Cette véritable demeure.
Sa rouille est son éclat, qu'immuable à jamais
Elle règne au milieu des dômes des palais.

C'est là, dans cette salle, qui n'est ni une église, ni un temple, ni une synagogue, ni un de ces lieux publics où l'on s'amuse, que l'on se sent profondément ému en entrant. Seule la pensée que deux mondes s'y relient, le visible et l'invisible, pour échanger leurs impressions, vous glace d'effroi, tout en vous réjouissant ; il y a là un sentiment d'émotion intime que l'on ne saurait définir.

C'est encore dans la salle Paul-Bert que tour à tour sont venus se faire entendre nos éminents conférenciers, de sorte que ce lieu, où les âmes incarnées ou non peuvent communier de la véritable vie spirituelle, où l'existence de celles que l'on ne voit point se sent suffisamment pour que l'on ne puisse douter, étant celui de rendez-vous de centaines de malades venant y recevoir des soins gratuits, est ce que l'on peut dénommer la véritable église de l'avenir, celle où sans prêtre ni pasteur sera enseignée la vérité, baume de l'âme, où sera pratiqué le magnétisme baume du corps.

En octobre prochain, la salle Paul-Bert aura vécu, mais pour renaître sous un nom non moins illustre, celui de Kardec. Telle est la décision prise par le bureau fédéral lorsqu'il conçut le projet d'ériger là un buste à la mémoire du grand apôtre spirite lyonnais.

Une artiste de grand talent, sur l'intervention de M. Emmanuel Vauchez, a offert de faire ce buste avec un désintéressement complet. La pauvreté est une vertu, fédérés, qui ne saurait atteindre les grands actes ; ceux-ci s'accomplissent toujours, même sans le nerf de la guerre.

Vous irez en passant à Lyon, chers lecteurs, voir la salle Paul-Bert, et comme moi, si vous assistez aux séances du mercredi et du vendredi, en sortant vous vous direz : Seul le nom de Kardec pouvait lui convenir.

CÉLESTIN BRÉMONT.

FÉDÉRATION LYONNAISE ET RÉGIONALE

des Spiritualistes Modernes

Désireux d'étendre et propager les nouvelles doctrines, le bureau fédéral adressait pour le dernier dimanche d'août la note suivante aux fédérés :

Monsieur,

Vous êtes prié de bien vouloir assister à la sortie familiale qui aura lieu le *dimanche*, 28 *courant*.

But. — Hygiène du corps et de l'esprit.

Lieu. — Le Mont Cindre.

A 3 heures, conférence au grand air par M. BOUVIER.

Sujet. — Nature et Liberté, où les étapes de l'être à travers le stade humain.

A l'issue de la conférence, expériences magnétiques par M. SUREL.

Organisation :

Chacun peut s'y rendre à l'heure et par les moyens qui lui conviendront le mieux.

Repas. — Un repas à volonté, sur l'herbe ou au restaurant. Vin depuis 0 fr. 60 le litre.

Moyens de transport :

Tramways. — Pont Mouton-Saint-Cyr.

Nota. — Pour ceux qui le désirent, un banquet est organisé au restaurant de l'Hermitage (prix 3 francs, vin compris). Bon service.

Une voiture d'excursion au prix de 1 fr. 75 par personne *aller et retour* partira de :

Cusset	à 8 h. 1/2	du matin.
Place des Terreaux.	à 9 h. 1/4	»
Pont Mouton.	à 10 h.	»

On peut s'inscrire, pour le banquet ou la voiture, chez M. Bouvier (5, cours Gambetta) jusqu'à vendredi, 26 courant.

Résultats :

Les poumons pleins d'air, l'esprit satisfait, seuls moyens d'entretenir la santé.

Etant donné le but poursuivi et les résultats à atteindre, j'espère, Monsieur, que vous voudrez assister à cette sortie familiale.

Pour le bureau fédéral :
A. Bouvier.

Malgré la distance qui sépare le Mont Cindre de Lyon — 15 kilomètres — nos amis se sont empressés d'accourir nombreux à cette réunion familiale où, dès midi, de nombreux groupes se dispersaient de chacun leur côté pour se livrer aux ébats que permettait une splendide journée tout en réalisant le programme tracé.

Ici c'est une famille assise sur l'herbe sèche, qui étale son repas froid sur une nappe apportée pour la circonstance ; là plusieurs amis réunis autour d'une table rustique ou sur un banc de pierre se font servir du vin au litre pour arroser le dîner qu'une ménagère alerte avait eu soin de préparer ; d'autre part, et c'était le plus petit nombre qui se réunissait sous la véranda du café de l'Hermitage pour s'asseoir au banquet organisé à cet effet, où 31 convives prenaient place, heureux de se sentir en famille tout en dégustant un menu des mieux servi, aux sons d'un orchestre ambulant faisant entendre les meilleurs morceaux de son répertoire, ce qui permit à nos amis d'activer la digestion de chaque met par une valse ou par une polka.

Au dessert, M. Bouvier porta un toast à tous les bienfaiteurs de l'humanité et en particulier à M. Emmanuel Vauchez, actuellement à Lyon, qui depuis de longues années lutte avec une énergie croissante pour la transformation sociale en donnant à l'enfance tous les moyens dont dispose la société laïque afin d'arriver à en faire des hommes ; il boit également à la santé de M. Bizeray, inspecteur primaire, officier d'académie, dont la présence au milieu de nous rehausse l'importance de cette réunion au grand air, faisant ressortir son rôle important dans les œuvres de société scolaire, de secours mutuels et de retraite donnant ainsi à l'enfant le moyen d'assurer son avenir.

M. Bizeray, prenant ensuite la parole, remercie M. Bouvier en termes chaleureux, lève son verre à la santé de tous et particulièrement de ceux qui se dévouent pour leurs semblables, de ceux qui distribuent leur vitalité au profit de tous.

L'heure de la conférence arrive, les rayons du soleil qui darde dans son plein empêchent de se mettre directement sous la voûte azurée.

C'est sous la marquise où vient d'avoir lieu le banquet, par devant plus de 250 personnes, que le conférencier aborde son sujet.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la belle nature qui s'étale devant lui, après avoir fouillé du regard les riants coteaux garnis de pampres verts aux grappes vermeilles, franchissant la plaine immense où, comme de longs serpents, se déroulent les deux fleuves, passant par-dessus les monts aux neiges éternelles qui se perçoivent dans le lointain, il nous fait franchir par la pensée les mondes de notre système, puis un point de l'immensité sidérale où les mondes se succèdent, soleils de l'infini tous plus resplendissants les uns que les autres, séparés par des espaces incommensurables, déserts du vide par delà desquels de nouveaux systèmes se meuvent, montrant ainsi que partout la nature est en fête, partout la vie se perpétue dans une lutte constante contre la mort qui, en somme, n'est que la transformation des êtres et des choses à travers le temps et l'espace.

Revenu à son point de départ, montrant d'un geste les carrières de Saint-Fortunat qui se trouvent sous nos pieds, c'est, dit-il, une première porte par où nous pouvons passer pour notre excursion et faciliter notre descente dans les entrailles de la terre, où nous pourrons reconstituer le passé dans ses différentes formes de la vie. Ici il est facile de reconstituer un point de notre histoire, de nombreuses formes fossiles sont incrustées dans la pierre. Ailleurs la faune ou la flore nous laissent des traces de ce grandiose et mystérieux passé, où partout et toujours la vie s'est manifestée selon les temps et les circonstances.

Arrivé aux limites les plus reculées de notre création, revenant sur ses pas, M. Bouvier montre l'étincelle *animique* passant par tous les règnes de la nature, évoluant peu à peu, revêtant différents caractères, montrant cette étincelle agissante partout où est le principe de la Vie. Que nous partions du ciron pour arriver à l'homme, pas de démarcation nettement tranchée, de sorte que tous ceux que nous foulons sous nos pieds sont des êtres appelés un jour à s'humaniser pendant qu'êtres humains nous continuerons de lutter pour nous spiritualiser davantage, pour acquérir la plénitude des facultés réservées à tous. Mais que de temps, que de milliards entassés les uns sur les autres pour accomplir ce travail gigantesque, qui, pour l'être évolué, reste l'éternel présent.

Pendant ce travail d'éternités entassées les unes sur les autres dans l'éternité réelle, les êtres sont-ils libres ?

Liberté relative. Oui ! Tout est soumis à des lois que nul ne peut enfreindre sans porter atteinte aux libertés collectives ou individuelles.

Les lois de la Vie nous obligent à boire et manger pour l'entretien de notre vitalité matérielle ; nous sommes libres de nous y soustraire, mais la fatalité, sous forme de faim ou de soif, nous oblige à accepter la loi commune, et nous buvons et nous mangeons.

Des désirs nous naissent sous formes multiples, nous travaillons à leur réalisation ; pas plutôt satisfaits en apparence, d'autres désirs, d'autres aspirations naissent, nous poussent vers le toujours mieux, et peu à peu nous constatons que nous sommes les artisans de l'œuvre divine ou les jouets de forces qui nous dominent et nous poussent vers des degrés supérieurs.

Or, si nos libertés ne sont que relatives, si nous sommes partis des bas fonds de l'animalité pour monter de degré en degré jusqu'à l'humanité, et l'humanité elle-même cherchant à se spiritualiser, nous pouvons dire que des liens communs nous unissent dès nos origines jusqu'à nos fins, et que partant nous sommes tous solidaires, et s'il en est ainsi, ce n'est que par l'amour des uns pour les autres que nous arriverons peu à peu à transformer notre société, tout en aidant nos frères inférieurs à gravir l'échelle du Progrès à travers le temps et l'espace.

Éternel présent d'un côté, infini sans bornes de l'autre, telle est la perspective de l'immuable création.

Au cours de cette conférence que nous n'esquissons qu'à grands traits, l'orateur fut souvent interrompu par de nombreux applaudissements.

Après la conférence, plusieurs expériences magnétiques des plus intéressantes furent présentées dans M. Surel, à la grande satisfaction de tous, puis l'heure du retour venue, chacun s'est séparé avec l'espoir de nouvelles sorties pour l'année prochaine.

En somme, bonne journée pour les spiritualistes modernes et aussi pour les débitants du Mont-Cindre.

Un Auditeur.

Diamagnétisme

Tous nos lecteurs savent qu'on appelle corps magnétiques ceux qui sont attirés par l'aimant ; tels sont le fer, le nickel, le cobalt.

Il existe également des corps qui sont repoussés par les aimants. Ainsi, en 1778, Brugman découvrit que le bismuth était repoussé par l'aimant.

L'antimoine, le zinc, l'étain, le soufre, le phosphore, etc., jouissent de la même propriété.

Ces corps s'appellent *diamagnétiques*.

On distingue donc en physique le *magnétisme* et le *diamagnétisme*.

Nos lecteurs savent également l'analogie qui existe entre le magnétisme *minéral* et le magnétisme *animal*.

Dans certains cas, les aimants peuvent remplacer l'action du magnétiseur.

C'est à Mesmer que revient l'honneur d'avoir employé le premier les aimants comme remède. Mais il reconnut bientôt que le magnétisme animal était supérieur à celui des aimants.

Il reste maintenant à examiner s'il existe aussi un *diamagnétisme animal*.

Les différents auteurs qui se sont occupés de magnétisme sont muets à cet égard. Cependant un savant instruit et consciencieux admet un magnétisme animal.

L'objet de cet article est de faire connaître ses idées à nos lecteurs.

Il s'agit du docteur Tony Moilin. Ce savant, après de longues années de recherches, publia un ouvrage sur le magnétisme. Nous sommes heureux de résumer les parties où il est question du diamagnétisme.

« Cette division de toutes les substances en *magnétiques* et en *diamagnétiques*, dit l'auteur, m'avait vivement frappé alors que j'étudiais la physique, et dès que j'eus commencé à appliquer le magnétisme au traitement des maladies, je m'empressai de faire des expériences pour savoir si les corps magnétiques et les corps diamagnétiques avaient les mêmes propriétés curatives. Or, j'eus bien vite constaté que ces propriétés sont dans les deux cas entièrement différentes.

« Les substances magnétiques guérissent uniquement les maladies de nature paralytique. Par contre, les substances diamagnétiques exercent une action extrêmement favorable sur les éléments microscopiques (*les cellules*) excités ou enflammés et ne donnent aucun résultat quand ces éléments sont atteints de paralysie. »

Arrivons au diamagnétisme animal.

D'après Tony Moilin, il y a deux espèces de volonté.

Tantôt elle réside dans l'intérieur du cerveau, d'où elle donne ses ordres à nos muscles. Cette volonté, qui se traduit extérieurement par des mouvements, est l'*action* ou la *volonté* proprement dite.

D'autres fois, la volonté a son siège dans les cellules nerveuses de la surface du cerveau. Elle perçoit alors les impressions venues des sens.

Dans ce cas la volonté ne se traduit par aucun mouvement apparent, mais elle représente un acte intime de la conscience et constitue l'*attention*.

Il est extrêmement important de distinguer ces deux formes de la volonté.

Ainsi, quand nous remuons les doigts pour écrire, quand nous tournons la tête pour écouter, quand nous portons les yeux à droite ou à gauche pour regarder, quand, en un mot, nous exécutons un mouvement volontaire quelconque, notre volonté est agissante.

Lorsqu'au contraire nous restons immobiles, tâtant la consistance et la température d'un corps, examinant sa couleur, appréciant sa saveur ou son odeur, alors la volonté n'est nullement agissante, mais elle est *attentive*.

Eh bien ! ces deux sortes de volonté produisent du magnétisme ; ces deux sortes de magnétisme sortent des corps en suivant des voies distinctes et diffèrent l'un de l'autre par leurs propriétés médicales.

En tendant fortement sa volonté ou son attention, on peut, à son choix, dégager du fluide de deux espèces et produire soit du *magnétisme de mouvement*, soit du *magnétisme de sentiment*.

Ces deux sortes de magnétisme animal correspondent aux deux fluides du magnétisme minéral : le *magnétisme* proprement dit et le *diamagnétisme*.

Pour magnétiser, il faut tendre sa volonté et la diriger sur les muscles de l'avant-bras et de la main.

Pour *diamagnétiser*, il faut, laissant sa volonté de côté, concentrer toute son attention et la diriger vers les mains, mais en se gardant bien de s'occuper des impressions reçues par ces dernières.

Les poses magnétiques conviennent dans toutes les maladies de nature paralytique, c'est-à-dire toutes les fois qu'il y a faiblesse, langueur ou véritable paralysie.

Les poses diamagnétiques doivent, au contraire, être employées dans les maladies de nature inflammatoire.

Les passes et les frictions magnétiques exercent une action mécanique sur les tissus, elles produisent du mouvement et déplacent les liquides contenus dans les organes.

Les frictions et les passes diamagnétiques donnent naissance, non à des mouvements, mais à des sensations diverses, de compression, de pincement, de plénitude, de tiraillement, de chaleur, de froid, d'odeur, de saveur, de son et de couleur. Lorsqu'elles sont appliquées sur les organes des sens, sur les nerfs, la moelle épinière ou le cerveau, elles peuvent amener la surexcitation des sens, la lucidité magnétique, les hallucinations, le somnambulisme et l'extase.

Quand le magnétisme animal sort du corps, il forme des ondes concentriques qui vont s'agrandissant et s'affaiblissant de plus en plus. Tantôt ces ondes se propagent librement dans l'intérieur du corps sans être brûlées ni coupées ; elles constituent alors le magnétisme *ondulant*.

D'autres fois, les ondulations magnétiques parties de points différents se coupent à angle droit. Elles éprouvent dans ce cas une modification profonde et forment une multitude de petits foyers d'où partent de nouvelles ondes. On dit alors que le magnétisme s'est *diffusé*.

Or, suivant qu'il ondule simplement dans l'intérieur des corps, ou qu'il s'y diffuse, le magnétisme animal possède des propriétés distinctes.

Le magnétisme animal se propage par ondulation toutes les fois qu'il rayonne d'une source unique ou du moins de sources assez lointaines pour que leurs ondes se coupent sous des angles très aigus. Pour magnétiser par ondulation, le magnétiseur se place à 1, 2 ou 3 mètres de la personne sur laquelle il veut agir. Le magnétisme ondulant ne peut jamais être dirigé sur un seul organe, mais il se répand dans tous les tissus de la personne magnétisée, qui se trouve ainsi comme imbibée de fluide.

Le magnétisme animal se propage par diffusion toutes les fois

qu'il rayonne simultanément de plusieurs surfaces magnétisantes situées assez près de la peau pour que leurs ondes se coupent à angle droit dans l'intérieur du corps. Il a pour caractère essentiel de pouvoir être dirigé avec précision sur les organes qu'on veut traiter et d'agir sur ceux-ci d'une façon toute locale. Son rôle se borne à agir sur les cellules altérées, à modifier leur texture et leur nutrition, à fortifier leurs courants électriques affaiblis et à rendre ainsi aux tissus les propriétés vitales qu'ils ont perdues.

Contrairement au magnétisme ondulant que les mains et les yeux dégagent également bien, la magnétisation par diffusion ne peut être pratiquée commodément qu'avec les mains.

En effet, les yeux constituent deux surfaces magnétisantes trop rapprochées l'une de l'autre pour que leurs ondes se coupent à angle droit à moins de les placer à 35 millimètres du corps du sujet. En écartant les mains l'une de l'autre d'un mètre environ, les ondes qu'elles émettront pourront se couper à angle droit. Ajoutons que pour obtenir une diffusion magnétique facile, abondante et efficace, la première condition à remplir, c'est que les mains soient appliquées sur la peau même de la personne magnétisée.

Il existe des ondulations magnétiques et des ondulations diamagnétiques. Pour dégager les premières, il faut se placer à 1 ou 2 mètres du malade et tendre sa volonté en la dirigeant sur les muscles des yeux, des avant-bras et des mains, en maintenant les yeux fixes et les mains immobiles. Les symptômes guéris par ce magnétisme sont : l'inertie, la faiblesse du système nerveux, le ralentissement de la circulation, l'appauvrissement du sang et des humeurs, en un mot, l'allanguissement simultané de toutes les fonctions.

Pour dégager des ondulations diamagnétiques, on s'éloigne de 1 à 2 mètres du malade, mais au lieu de tendre sa volonté, on laisse celle-ci oisive et l'on concentre toute son attention que l'on dirige vers les yeux et les mains. Elles servent à combattre les symptômes généraux de l'inflammation tels que : la fièvre, la chaleur de la peau, l'accélération de la respiration et de la circulation, la surexcitation du système nerveux, les malaises, les indispositions dont on ne saurait préciser le siège.

Terminons ici cet article peut-être un peu long. Nous avons exposé les idées du docteur Tony Moilin ; à nos lecteurs de les juger et de les soumettre à l'expérience.

Isidore Leblond.

AVANT ET APRÈS

Dans une modeste « Revue hebdomadaire de vulgarisation des sciences occultes et des sciences appliquées », qui porte ce titre : *La Vie nouvelle*, avec ce sous-titre : et *Philosophie de l'Avenir*, je viens de lire un article vraiment stupéfiant du colonel de Rochas sur la régression de la mémoire et la faculté de prévision.

« Sensationnelle découverte », n'hésite pas à s'écrier le directeur de la Revue, M. O. Courier ; « sensationnelle découverte », répètent avec enthousiasme les collaborateurs de la Revue, Mmes A. de Thèbes et Fraya, le docteur Papus, le docteur Pauthier, le général Fix, MM. Lucien Cornet, Ernest Bosc, L. Desvignes, Nantur, etc.

Hé ! quoi, vont riposter les profanes, il y a belle lurette que l'on ressuscite le passé et que l'on prédit l'avenir ; cela se fait couramment sur tous les champs de foire depuis... qu'il y a des champs de foire ; elle n'a rien de sensationnel, cette découverte ; elle n'est même pas une découverte...

Les premiers jours que l'on a fait de la chimie, les profanes se sont ainsi esclaffés : N'y avait-il pas des siècles que l'on faisait de la chimie sous le nom d'alchimie ? Est-ce que ce n'était pas toujours la même chose sous un autre nom ? Est-ce que les Becher et les Stahl, les Geoffroy, les Boerhaave, les Hales, les Scheele, les Priestley, les Cavendish et les Lavoisier ne faisaient pas les mêmes expériences, n'employaient pas les mêmes cornues que les Giaber, les Avicennes, les Paracelse, les Albert le Grand, les Nicolas Flamel et les Raymond Lulle ?

Et les profanes, gens de bon sens, de saine raison, hochaient la tête avec des petits airs de supériorité, et ne se doutaient même pas qu'ils assistaient à l'éclosion d'une des sciences appelées à révolutionner le plus les conditions d'existence de l'humanité.

Du même air inquiet, incrédule et presque narquois, les profanes d'aujourd'hui — vous qui me lisez, probablement, et moi aussi, hélas ! — contemplent les expériences psychiques du colonel de Rochas. Comme nous serions tous attrapés, cependant, suivant le mot qu'affectionne Montesquieu, si l'homme de science pure qu'est l'ancien administrateur de l'Ecole polytechnique faisait de l'hypnotisme et de la suggestion comme Lavoisier faisait de... l'alchimie !

Froidement, posément, comme il exposerait un théorème géométrique, M. de Rochas expose la méthode à laquelle il a eu recours pour faire ses expériences. Au moyen de passes longitudinales, on obtient tel résultat ; au moyen de passes transversales, tel autre ; il le démontre par des faits, signale les difficultés, les obstacles, les anomalies que l'on rencontre et que l'on ne peut encore que constater, sans les expliquer ; puis très tranquillement, sans emphase, sans charlatanisme, il rend compte des résultats qu'il a obtenus.

Il a endormi Mme Lambert, qui a près de quarante ans, et lui a fait remonter le cours de la vie jusqu'à l'époque qui précède la naissance. Je transcris :

« Elle a alors quatre ou cinq ans. Elle ne se voit pas, mais elle voit le paysage et décrit la maison qui lui servait alors d'habitation et dont elle n'a conservé aucun souvenir à l'état de veille.

« Continuation des passes longitudinales. — Elle éprouve une sensation de néant qui l'effraye beaucoup, puis une sensation vague comme celle d'une âme qui se forme. Elle se sent très fatiguée ; je la réveille au moyen de passes transversales. »

Dans une autre séance, M. de Rochas fait rapidement remonter le cours du temps à Mme Lambert jusqu'à l'époque qui a précédé sa naissance :

« Elle se voit alors, dit le colonel, comme une boule légèrement brillante errant dans l'espace, sans pensée. Elle n'a aucun souvenir d'une vie antérieure.

« Je n'essaie pas de la pousser plus loin en arrière et je la ramène d'abord lentement au temps présent à l'aide de passes transversales. Elle se sent dans le sein de sa mère, dont elle partage vaguement les impressions. Au moment de sa naissance, elle éprouve une sensation nouvelle et bien nette, celle de respirer. »

Le sujet, nous avoue franchement M. de Rochas, n'a pas voulu consentir à son « vieillissement » et l'expérimentateur s'est incliné. Il ne s'est pas reconnu le droit de faire violence à une femme qui ne voulait pas vieillir — même en songe.

Avec un autre sujet, Mlle Joséphine, qui n'a que dix-huit ans, M. de Rochas a été plus heureux. A dix-huit ans on est si sûr de ne jamais vieillir !

« Mlle Joséphine a consenti à voir ce que serait son existence. A vingt-cinq ans, elle se voit à M..., son pays natal, auprès de ses parents ; à trente-deux ans, elle éclate en sanglots ; elle s'est laissé séduire par un jeune cultivateur qui l'a rendue mère et ne veut pas l'épouser ; elle donne le nom de son Lovelace, Eugène F..., qui existe réellement et est né en 1885 ; à quarante ans, elle est toujours fort triste ; son enfant est mort et Eugène F... s'est marié avec une autre femme ; à quarante-cinq ans, toujours très triste, elle gagne sa vie en cousant des culottes pour un tailleur ; la voici, maintenant, très vieille, vivant avec peine, grâce à des travaux de couture ; mais elle a fini par oublier un peu ses malheurs.

— Voulez-vous mourir ? lui demande M. de Rochas.

Elle hésite beaucoup, mais finit par accepter quand on lui assure qu'on la ramènera à son état actuel.

Ici, je laisse la parole à M. de Rochas :

« Nouvelles passes latérales ; au bout de deux ou trois minutes, elle se renverse sur le dos de sa chaise avec une expression de vive souffrance, puis elle glisse jusque sur le sol. C'est l'agonie et la mort. Je continue vivement les passes pour franchir ce mauvais pas et je l'interroge. Elle est morte ; elle ne souffre pas, mais ne voit pas d'esprit. Elle a pu suivre son enterrement et entendre ce qu'on disait d'elle : « C'est heureux pour la pauvre femme ; elle n'avait plus de quoi vivre. » Les prières du prêtre ne lui ont pas fait grand chose, mais sa promenade autour du cercueil a éloigné les mauvais esprits. Les idées spirites qu'elle avait puisées chez son ancien maître lui ont été très utiles, parce qu'elles lui ont permis de se rendre compte de son état.

« Je n'ai pas cru prudent de pousser pour cette fois plus loin l'expérience. J'ai ramené le sujet à son état normal par des passes longitudinales qui ont provoqué, dans l'ordre inverse, les mêmes gestes caractéristiques de l'agonie et de la séduction pendant les phases de léthargie correspondantes. »

Ne sont-elles pas à la fois terrifiantes et consolantes ces deux expériences, l'une qui montre un être avant sa naissance, « boule brillante errant dans l'espace, sans pensée », et l'autre, un être, après sa mort, « se promenant sans souffrance autour de son cercueil » ?

L'homme en serait-il arrivé à savoir ce qu'il était *avant* sa naissance — ce qu'il sera *après* sa mort ?

Evidemment, tout cela est encore bien indécis, bien nuageux, bien vague, rempli d'obscurités, de mystères étranges, qui paraissent insensés et même ridicules à nos faibles intelligences.

Mais tout l'amas des connaissances humaines est là pour nous dire qu'il ne faut pas nier une chose parce que nous ne la comprenons pas aujourd'hui. Est-ce que tout ce que nous proclamons aujourd'hui vérité, n'a pas été traité par nous d'erreur, la veille ?

Profanes, penchons-nous modestement sur ces deux problèmes : *avant* et *après*, que l'humanité cherche à résoudre depuis qu'elle existe ; contemplons avec sympathie et non avec dédain les travaux de savants tels que les de Rochas, qui s'évertuent à poser les équations de ces affolants problèmes ; bornons-nous, comme Victor-Hugo, à nous laisser guider par l'esprit humain :

> Contre l'enivrement du splendide infini
> Il garde les penseurs, ces pauvres mouches frêles.

G. DE VORNEY.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

(*Suite*) (1).

LA MORALE CHRÉTIENNE

Le renoncement aux biens périssables, qui devait rester d'ailleurs un thème de sermon sans conséquences pratiques, n'équivaut pas à une théorie du travail, à un idéal de justice, qui doivent être réalisés dans la production et dans la répartition des richesses. Dès que la communauté comprend seulement quelques petits groupes, les fainéants ne se montrent que trop disposés à imiter les oiseaux du ciel, et saint Paul rectifie le précepte idyllique par sa simple et forte parole : « Qui ne travaille pas ne mange pas. »

En somme, les idées de civilisation et de progrès étroitement liées pour nous à la morale, au développement intégral de l'individu et de la cité, restent étrangères à l'idéal chrétien. La science, l'art, le travail collectif, la justice sociale, tout ce qui, unissant les esprits, révélant au-delà de l'égoïsme individuel et national ce qu'ils ont d'universel, de fraternel, nous paraît ici-bas manifester le divin, n'est plus que l'illusion qui nous cache notre incurable misère et qui abaisse nos yeux et notre pensée du ciel à la terre.

Sans doute, la croyance au progrès n'a pas laissé que d'être chez certains penseurs de ce siècle une forme nouvelle de la superstition. Pour les uns, le monde obéit à une pensée immanente, qui le dirige vers le bien et qu'ils retrouvent dans la suite des faits en y opérant les simplifications nécessaires : tout l'art est de négliger ce qui ne concorde pas avec la dialectique optimiste. Pour d'autres, un hasard, qui ressemble à s'y méprendre à la Providence, par les lois d'un mécanisme aveugle, conduit l'évolution cosmique de l'affinité à la vie, de la vie à la conscience, de la conscience individuelle à la conscience collective et de plus en plus, quelque dépit que nous en ayons, accordant les intérêts contraires, prépare le règne de la paix et de l'amour. Quelque douteuse que paraise cette métaphysique optimiste, et que si quelques-uns répugnent à ce fatalisme qui absout toute réalité naturelle et historique, il n'en reste pas moins que l'idée de progrès est désormais l'un des éléments de notre conscience et de notre foi morale.

Nous n'admettons pas que le mal soit la conséquence nécessaire du péché, qu'il réponde à la colère d'un Dieu vengeur, qu'il soit à ce titre un bien qui nous permet l'expiation ; nous pensons que le mal est un fait naturel, que la tâche de l'homme est de le corriger, non de s'y résigner passivement ; nous pensons que le péché n'a pas une autre origine, qu'il est sans doute, en un sens, dans la nature humaine, mais que celle-ci est en devenir, qu'elle se modifie lentement, et que sa raison de vivre est de contribuer par son effort à le rapprocher de l'homme idéal que nous élevons à mesure que s'élève l'homme réel. Notre conception de la vie morale ne se sépare plus de l'idée du travail, elle est essentiellement la volonté d'améliorer l'homme en nous-même et par nous, en ceux qui naîtront de nous ; la volonté aussi de transformer le milieu social par l'intelligence de ses lois en l'adaptant aux conditions de la vie proprement humaine.

III

L'homme moderne est avant tout préoccupé de faire sa besogne sur la terre, de modifier le milieu naturel et social ; le chrétien ne peut accorder une bien grande importance à une société où se déroulent sans doute ses actes matériels, mais dont sa pensée s'affranchit ; aux lois selon lesquelles se produisent et se distribuent des richesses qu'il méprise et qu'il redoute. Il a son salut à faire et tout ce qu'il donne de son cœur à la vie présente, à ses intérêts, il le soustrait à la vraie vie, aux vrais intérêts, qui ne sont pas de ce monde.

Voilà pourquoi, dans l'ordre politique et social, l'action du christianisme est en quelque façon négative ; il enseigne au pauvre la résignation, il lui offre le paradis ; il adoucit la brutalité des forts, il leur oppose la menace de l'enfer ; mais, s'il réussit à organiser le couvent, il n'a pas de principes selon lesquels organiser la société laïque. La vie politique et économique se déroule au-dessous des sphères sublimes auxquelles il prétend porter la pensée de l'homme : il l'abandonne aux lois naturelles, au lieu de chercher dans l'intelligence de ces lois le moyen de les plier aux exigences progressives de la conscience humaine. Par là même, il se condamne à s'adapter à toutes les formes de l'injustice et à absoudre ou justifier toutes les iniquités sociales.

On affecte de croire que la morale chrétienne est au-dessus de la discussion, qu'il n'a rien à y ajouter, rien à y retrancher. Quelques aphorismes banals, qui se retrouveraient chez Confucius, appuient ce lieu commun. La vérité, nous l'avons vu, est qu'il n'est pas facile, dès qu'on veut préciser, de dire ce qu'est la morale chrétienne. La

(1) Voir le n° 328 de *la Paix-Universelle*.

vraie pensée de Jésus scandalise les prêtres qui le proclament Dieu. Sans opposer les sectes les unes aux autres, sans triompher de leurs contradictions, sans contester la hauteur de l'idéal qui leur est commun, nous disons que la morale chrétienne, avec sa théorie de l'épreuve et de l'expiation, avec sa séparation radicale de la nature et de l'esprit, avec son rêve de cité céleste, avec ses sanctions éternelles, ne répond plus à notre conception de la destinée humaine.

Nous n'opposons plus violemment l'esprit à la nature, nous voulons que, par la science et par l'action, il s'exprime de mieux en mieux en elle ; nous ne remettons plus la justice, nous voulons qu'elle se réalise ici-bas dans les rapports des hommes, par notre effort.

Après vingt siècles d'expérience, la morale chrétienne a montré ce qu'elle peut faire ; ce qu'elle n'a pas fait dans le passé, elle ne le fera pas dans l'avenir. Son insuffisance sociale ne résulte pas de la malice des hommes, mais de ses principes mêmes. L'idée du droit lui reste étrangère ; elle franchit la justice sans la voir, d'un élan elle va jusqu'à l'éternelle fraternité : aime ton prochain comme toi-même ; tous les hommes sont les fils de Dieu, les enfants d'un même père, d'un père très puissant et très bon, qui est tout amour et qui veut que ses enfants s'aiment.

Vous croyez que vont naître la concorde et la paix, que de l'humanité va se former en une grande famille ? Attendez les interprétations et les commentaires de la théologie. L'idée même du Dieu père renferme tout ce qu'il faut pour changer l'amour en haine. L'individu, à le prendre en lui-même, est mauvais, corrompu ; il n'est pas une personne, il n'a pas de droit, il n'est aimable qu'en tant qu'il est aimé de Dieu et qu'il l'aime. S'il renie le vrai Dieu, s'il ne naît point par la foi à la vraie vie, s'il n'entre pas dans la famille sainte, il est fils du diable, damnable, haïssable, et tout sera permis contre l'hérétique.

L'humanité se rapetisse, devient la communauté ; là, seulement, sont les frères ; hors de l'Eglise, pas de salut. Mais les églises se multiplient, s'opposent, s'excommunient.

Au nombre des joies que donne la religion, il faut compter la joie de haïr et de faire le mal sans remords. Pour contraindre, on a besoin de la force ; avec des paroles de douceur on manie l'épée par les mains de César et on extermine ceux qu'on désespère de persuader.

Usant de la violence, on l'accepte, on la légitime. On associe Dieu le père au pillage, au meurtre, à toutes les brutalités de la guerre. Ce singulier père, qui n'a certes rien d'humain, donne la victoire à ceux de ses enfants qu'il préfère, et il préfère toujours ceux qui sont les plus forts. Il ne se contente pas de voir ses enfants s'entretuer, il prend parti, il égorge les uns par la main des autres, commettant un crime qui n'a même pas de nom dans les langues humaines. Vainement, l'homme prétendrait-il se soustraire à cette nécessité du fratricide, la guerre est dans les décrets éternels de notre père qui est aux cieux ; que sa volonté soit faite sur la terre ! Ce Dieu, qui est tout amour, a besoin de renifler le sang humain. Joseph de Maistre, le philosophe du catholicisme intransigeant, l'a dit, de pâles académiciens le répètent. Ce Béhanzin céleste, cette brute sanguinaire, n'est pas le Dieu de la conscience moderne.

Dans l'ordre économique, il en est de même ; ici encore l'histoire répond à la doctrine et en pose les conséquences. On laisse les phénomènes à leurs lois naturelles et on atténue le mal qu'on ne sait ni prévoir ni prévenir. On a tout fait quand on a prêché l'amour à des hommes que met aux prises une concurrence impitoyable. La charité reste dans les mots, devient une petite chose assez bénigne. Jésus l'entendait autrement et avait de plus dures exigences : Quelqu'un s'étant approché lui dit : « Bon maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Celui qui l'interrogeait était un pieux jeune homme qui pouvait se vanter d'avoir rempli tous les commandements, même celui d'aimer son prochain comme lui-même, — il exagérait. Jésus lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela viens et suis-moi. » Mais quand le jeune homme eut entendu cette parole, il s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens. Le pieux jeune homme sans doute se consola : comme lui, les disciples de Jésus depuis des siècles se résignent à la possession des biens de la terre et risquent bravement leur salut éternel.

(Extrait de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*).

(*A suivre.*) Gabriel Séailles.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

Dans un cas que rapporte Lauzanne, l'excitation mentale due à une cause légère produisit des signes de troubles vasculaires localisés ; il est probable que l'attention seule, sans l'émotion, n'eût pas suffit pour les produire. Une jeune femme vit donner un coup de bistouri dans un abcès de l'aisselle ; non seulement elle ressentit chez elle-même de la douleur au même point, mais elle eut ensuite de *l'inflammation et une suppuration abondante.*

Le professeur Laycock rapporte que sous l'influence combinée de l'attention et de l'excitation émotive, des douleurs utérines se développèrent chez une femme, âgée de 43 ans, qui assistait sa fille dans un accouchement très laborieux (2).

Une dame d'une nature *expressivement impressionnable* et vive éprouva une sensation très pénible pendant tout le temps que dura la visite d'un monsieur qu'elle recevait, parce qu'elle lui voyait sur la joue une petite tache ou plaie. Deux jours après, *il lui vint à elle-même sur la joue, et au même point, une tache semblable.*

Tous ces exemples nous démontrent que chez une personne très émotive la vue d'une plaie, d'une opération, ou simplement la représentation interne de la souffrance éprouvée par une personne sympathique, peut créer une image intense qui s'associe dans l'esprit de l'observateur à une place déterminée de son corps. La localisation est si parfaite que non seulement la douleur est sentie à cet endroit, mais encore il peut s'y produire des désordres organiques consécutifs à cette influence mentale et reproduisant l'image que le sujet a dans l'esprit. Ce sont justement des femmes de ce tempérament nerveux qui, lorsqu'elles sont enceintes, pourront transmettre à l'être qui est dans leur sein la même image qu'elles ont dans l'esprit avec sa localisation précise. Pour que cette interprétation ne soit pas purement arbitraire, il faut établir par des faits qu'il existe des relations psychiques entre la mère et le fœtus. Bien que l'attention des médecins ne se soit pas portée systématiquement de ce côté, on peut réunir quelques observations qui montrent que notre hypothèse n'est pas dépourvue de probabilité.

Influence de l'état psychique de la mère sur le fœtus

Sous l'influence de la colère, dit le docteur Ferré (3), les mouvements du fœtus se manifestent souvent avec une grande intensité ; et il en est de même dans les autres états psychiques violents.

J'interrogeais un jour une femme enceinte de 7 mois qui avait déjà un petit enfant : « Il me semble, me disait-elle, qu'il y a une sympathie étrange entre l'enfant que je porte et l'autre. Quand le second crie ou pleure, le premier s'agite extraordinairement au point de me donner des douleurs très vives. » D'autres femmes, qui ont eu plusieurs enfants, m'ont confirmé la réalité de cette remarque.

Un fait que je n'ai pas trouvé signalé, et qui me paraît très important, m'a été rapporté par plusieurs femmes. Souvent au milieu d'un rêve banal produisant une excitation très modérée, n'offrant pas les caractères d'un cauchemar dans lequel le sujet lui-même est

(1) Voir le numéro du 1er-15 septembre.
(2) Le réveil de sensations anciennes est ici tout à fait manifeste.
(3) Ferré, *Sensation et mouvement*, p. 93.

réveillé en sursaut par une contraction brusque de tout le corps sous l'influence d'une hallucination terrifiante ; au milieu d'un rêve qui, à l'état normal, n'aurait pas interrompu le sommeil, la femme est réveillée par les mouvements du fœtus. *Ce fait nous montre que les représentations mentales de la mère provoquent des réactions motrices chez le fœtus* (1), et que, même, tout comme pour les excitations sensorielles, ces réactions sont plus fortes chez lui que chez elle. Il semble qu'en raison de sa faiblesse il réagisse plus fortement à toutes les excitations et constitue une sorte de multiplicateur des réactions de la mère.

Quel est la cause qui produit ces mouvements ? Evidemment ce ne peut être le pur état d'esprit de la mère, mais seulement les mouvements physiologiques qui les représentent. « Les faits que nous avons rapportés précédemment, dit encore le docteur Ferré, montrent que toute action détermine des contractions non seulement des muscles de la vie de relation, mais encore des muscles de la vie organique (vaisseaux, intestin, vessie, etc.) ; il est certain que les fibres musculaires de l'utérus se contractent aussi. Le fœtus subit dans toute sa substance les effets de la compression déterminée par cette contraction chaque fois que la mère est soumise à une excitation quelconque ; et il en témoigne à sa manière par des mouvements de défense, variables en intensité. »

RÉSUMÉ

En résumé, nous pensons que les faits que nous avons rassemblés dans cette étude suffisent pour appuyer sérieusement la théorie d'après laquelle les nœvi seraient dus à une forte impression produite sur l'esprit de la mère et transmise au cerveau du fœtus, qui localise cette image mentale à un endroit déterminé de son corps, où elle persiste pendant le reste de sa vie.

1° Nous avons constaté, en effet, par de nombreuses observations médicales, qu'une émotion forte, produite par une sensation visuelle, crée, chez des sujets très sensibles, une image mentale intense, qui s'accompagne presque toujours d'auto-suggestion de douleur, et que celle-ci se localise à une place déterminée du corps, en rapport avec la sensation visuelle, et y produit souvent des désordres organiques ;

2° En second lieu, nous avons vu qu'il est possible de produire expérimentalement, par suggestion ou auto-suggestion, — toujours sur des sujets spéciaux, — des marques en forme de croix, de rectangles à pans coupés, d'S, de K, etc., et que ces dessins s'accompagnent de rougeurs, de vésication, de brûlure, exactement limitées par le contour de l'image mentale objectivée ;

3° L'auto-suggestion produisant les mêmes effets que la suggestion, nous pouvons admettre qu'une femme enceinte, de tempérament nerveux, peut naturellement, sous l'influence d'une forte émotion produite par une sensation visuelle, créer une image mentale intense et l'associer dans son esprit à une place spéciale de son corps : celle en rapport avec la sensation visuelle ;

4° Nous savons, par les expériences de la *Société anglaise de Recherches psychiques*, par celles de MM. Schmoll, Hennique et Desbaux, Biné-Sanglé, etc., que l'image mentale se transporte dans l'espace et peut être perçue par un sujet apte à recevoir ces sensations mentales ;

5° Le sympathisme vital qui existe entre la mère et le fœtus s'étend jusqu'aux états intellectuels intenses, — nous l'avons vu par les réactions du fœtus sous l'influence de l'état psychique de la mère, — ce sympathisme établit le rapport nécessaire pour la transmission de l'image mentale qui se produit involontairement, mécaniquement, comme pendant le rêve, à cause de l'intensité de l'émotion de la mère ;

6° Cette image contient, sous forme de mouvements associés tous les processus nécessaires à la création de la marque de naissance sur la périphérie du corps du fœtus, de même que les images de brûlures, de sinapismes, d'épistaxis, etc., contenaient tous les processus nécessaires à les réaliser physiquement ;

7° Enfin, comme l'état psychique du fœtus est tout à fait automatique, passif, il est éminemment apte à recevoir cette suggestion maternelle, et l'image s'incarne dans la substance périspritale et s'y maintient, non plus pendant quelques mois, comme dans le cas de la croix de cette jeune bonne du docteur Biggs, qui la conserva six mois, mais définitivement, le périsprit organisant le système nerveux pour maintenir cette modification cutanée d'une manière permanente.

(*A suivre.*) GABRIEL DELANNE.

(1) C'est nous qui soulignons.

LE CONGRÈS PERMANENT DE L'HUMANITÉ

Le *Congrès permanent de l'Humanité* tiendra ses assises ordinaires annuelles dans les cinq derniers jours d'octobre, à Paris, rue Serpente, Hôtel des Sociétés savantes ; les circonstances donneront à ces sixièmes assises une réelle importance par l'ampleur, l'utilité ou l'intérêt général des questions qui seront traitées et des décisions que l'on prendra.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 4 août,	Mme Etienne	5 fr.	»
5 —	Vieux Républicain	0	25
9 —	Giraudet (Saint-Chamont). .	0	75
23 —	» » . .	0	50
2 septembre,	Vieux républicain	0	25
2 —	M. Doyet	0	25
	Total.	7 fr.	»

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE

à la mémoire d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire.

Du 5 août,	Vieux Républicain	0 fr.	25
24 —	Anonyme	1	»
29 —	M. Bizeray	2	»
2 septembre,	Vieux Républicain	0	25
	Total.	3 fr.	50
	Listes précédentes.	66 fr.	20
	Total général.	69 fr.	70

ŒUVRE FÉDÉRALE

Du 15 août,	M. C. Boucher	2 fr.	»
29 —	Divers Grenoblois	1	50
	Total.	3 fr.	50

CRÈCHE SPIRITE

Du 26 août,	reçu d'un abonné	5 fr.	»
—	d'un ami de l'œuvre de la crèche .	5	»
	Total.	10 fr.	»

Merci à tous ceux qui viennent en aide à nos œuvres diverses.

A B.

Le Gérant : A. BOUVIER.

14-9-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 333. 10 Centimes. 1er-15 OCTOBRE 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

CHRONIQUE PSYCHIQUE

Le Médecin Bailey en Italie. — Louise Michel et le psychisme. — Petites informations.

La commission nommée par la Société d'Études psychiques de Milan, pour examiner la médiumnité de l'Australien Charles Bailey, vient de terminer son rapport dans la revue italienne *Luce e Ombra*.

Nous allons résumer le compte rendu des séances, afin de faire connaître à nos lecteurs les phénomènes provoqués par ce célèbre médium.

Les premières séances furent seulement préparatoires. Les diverses entités qui devaient se manifester par la bouche du médium se firent connaître avec leur caractéristique personnelle qui se conserva au cours de toutes les séances.

Ce sont : l'orientaliste docteur Robinson, le professeur Denton, très versé lui aussi dans l'assyriologie ; l'Indou islamite « Abdul », qui parle l'indoustani et un anglais très incorrect. Ils se bornèrent à donner quelques indications sur la marche des séances et sur les apports qui seraient obtenus.

Pendant la première séance, les assistants observèrent près du médium une légère phosphorescence.

A la deuxième séance, l'Indou Abdul ayant demandé l'obscurité, les assistants purent voir à la lumière rouge un petit nid de 6 centimètres de diamètre et de 4 centimètres de profondeur dans la main du médium. On constata que le nid était tiède et qu'il contenait un petit œuf de la grosseur d'une noisette. Abdul dit qu'il s'agissait d'un nid de *mumies*, petits oiseaux blancs connus en certaines parties de l'Europe. Au bout d'un instant, il redemanda l'obscurité et l'apport disparut.

A la troisième séance, l'Indou Sélim annonça qu'il était prêt à se rendre en Babylonie avec le professeur Robinson, afin de déterrer quelque tablette contenant des inscriptions cunéiformes et il demanda l'obscurité.

Abdul pendant ce temps causa de l'Inde. A un moment donné, il s'interrompit et cria à Sélim de déposer délicatement la tablette. On entendit alors un bruit sec, comme si l'on avait jeté violemment une pierre sur la table. Abdul demanda la lumière rouge, et les expérimentateurs purent voir sur la table une tablette recouverte d'une épaisse couche sablonneuse.

On la nettoya après la séance, et on constata alors qu'un côté était recouvert d'une inscription cunéiforme, que le professeur Robinson dit se rapporter au roi Sargon, qui régna 600 ans avant Jésus-Christ.

A la quatrième séance, le médium fut introduit dans un sac, tout habillé. Ce sac avait juste trois ouvertures permettant de laisser passer la tête et les mains, qui restèrent ainsi hors du sac. La chambre fut fermée à clef. La lumière rouge faite, le médium s'entrança aussitôt et l'Indou Sélim réclama un pot rempli de terre qu'il avait demandé dans une séance précédente. On apporta le pot préparé par le docteur Ferrari et on le plaça sur la table.

Sélim dit qu'il allait semer une plante de *bo*. Ayant placé la graine dans la terre, il dit qu'il la ferait croître peu à peu. Après un instant, les expérimentateurs purent voir une petite plante d'une hauteur de 2 centimètres environ. Enfin, après quarante minutes, la croissance de la plante avait atteint 8 centimètres, comptait cinq feuilles et un bourgeon. Tous les assistants constatèrent le fait.

Avant la cinquième séance, Bailey fut visité, puis enfermé dans le sac. Une entité indoue ayant réclamé l'obscurité, déclara avoir reçu un nid avec un petit oiseau. La lumière rouge faite, tous les assistants constatèrent dans la main du médium un oiseau dormant dans son nid. L'entité dit que cet oiseau appartenait à la famille des *mumies*, selon la dénomination indoue. L'obscurité faite à nouveau, on entendit un bruit sec produit par la chute d'une graine de *mango*. Abdul se présenta et réclama pour la séance suivante un pot plus grand que le précédent, afin d'y planter la graine de *mango*.

Le pot, préparé le jour même de la séance par les membres du comité, fut apporté. On le présenta au médium en même temps

qu'une carafe d'eau pour arroser la terre et un panier pour couvrir le pot.

Un des expérimentateurs, M. Brioschi, déposa dans la terre, environ à 1 centimètre de profondeur, le grain de *mango*. Le médium arrosa abondamment le pot et le recouvrit du panier.

Après un instant, la lumière rouge faite, le médium pria les assistants d'examiner le pot. Un bourgeon sortait de 3 centimètres environ de terre. On constata que la croissance s'était faite en vingt minutes.

Enfin, à la dernière séance, l'entité Achmed se manifesta et déclara qu'elle tenait entre les mains un petit serpent. Mais, s'étant opposé à ce que l'on augmente la lumière rouge qui avait été rétablie, les assistants qui étaient éloignés du médium ne virent rien de ce que racontait Achmed.

Tel est le résumé des principaux phénomènes produits par le médium Bailey dans les remarquables séances de Milan.

Après avoir donné deux autres séances à Rome, il fut obligé de partir subitement pour l'Australie d'où il avait reçu de mauvaises nouvelles de sa famille.

***

On sait que la fameuse anarchiste Louise Michel, la « Vierge rouge », a failli succomber, il y a quelque temps, à une violente pneumonie qui l'avait frappée à Toulon.

Les journaux avaient même parlé de sa maladie comme d'un cas absolument désespéré.

La vieille révolutionnaire, qui a eu trente-six heures de râle, a raconté à un journaliste parisien qu'au cours de cette longue agonie, elle éprouva des impressions étranges, des sensations bizarres.

« L'approche de la mort, a-t-elle dit, donne aux sens et à l'organisme une acuité, une tension extraordinaires. Mais, ce que je puis vous garantir, c'est que, pas un instant, mon cerveau, ni ma mémoire ne m'ont fait défaut. J'ai examiné, noté ce que j'éprouvais, en observatrice patiente et méthodique ; j'ai analysé pour ainsi dire toutes les minutes de mon agonie...

« Eh bien, ce qui vous paraîtra invraisemblable, abracadabrant, c'est l'incroyable intervention de mes facultés sensorielles. En voulez-vous un exemple ?

« J'ai lu avec mes doigts... oui, lu *avec mes doigts !...* »

Et comme pour ponctuer son affirmation, Louise Michel tendit sa main amaigrie, aux doigts légèrement spatulés...

« Ce soir-là, Charlotte, mon amie de quinze ans, m'apporta dans mon lit une liasse de télégrammes et d'adresses de sympathie... presque de condoléances. Nous étions dans la complète obscurité. D'un geste irréfléchi, à tâtons, je froissai un à un les télégrammes, et j'arrivai à indiquer, sans me tromper une seule fois, et leur provenance et leur contenu. Appelez cela intuition ou prescience, ou même occultisme... peu importe ! Les faits sont là, rigoureusement exacts.

— Et quelles sensations avez-vous éprouvées à votre entrée dans le râle final ?

— Il me semblait d'abord subir une sorte de courant, qui me faisait glisser dans les éléments et les choses. J'éprouvais ensuite une impression de dissémination des molécules de mon être, comme il en va de certaines odeurs subtiles... Je me sentais partir, glisser indéfiniment ; et cette sensation de glissement m'était très douce, très agréable. Par contre, j'ai souffert horriblement, lorsque je me suis sentie « remonter ». Il m'a semblé, alors, que toutes les parties de mon corps, de mon organisme, se rejoignaient, après une dislocation, et reprenaient vie en s'harmonisant les unes avec les autres... »

Ce phénomène de lecture avec les doigts n'est pas unique ni nouveau. Le célèbre professeur Lombroso et d'autres psychistes ont expérimenté avec certains malades et avec des hystériques, lesquels, grâce à un bizarre déplacement des sens, voyaient, lisaient avec leurs coudes, avec leurs talons ou avec un autre membre quelconque de leur corps.

***

Mme Eusapia Paladino, qui vient de terminer une série de séances très intéressantes données à un groupe de savants et autres personnes distinguées, à Rome, doit se rendre bientôt à Valence (Drôme), où elle sera étudiée par un autre groupe de psychistes, dont font partie MM. de Rochas, de Fontenay, le comte de Grammont, etc., et qui s'efforcera surtout d'obtenir des phénomènes de matérialisation.

J. BRICAUD.

Assemblée générale du 18 septembre 1904

DES SPIRITUALISTES MODERNES LYONNAIS & RÉGIONAUX

Invités par convocation personnelle, trois cents fédérés s'étaient réunis salle Paul-Bert, le dimanche 18 septembre, à 3 heures de l'après-midi, pour fixer l'ordre et la nature des travaux de l'année d'études qui va s'ouvrir.

M. Bouvier, dans le langage familier et clair qui lui est habituel, a retracé la création et le fonctionnement de la Fédération, très pénible à ses débuts et dans une situation encore assez gênée à l'heure actuelle.

Néanmoins, rappelant le chemin parcouru et le bien accompli, il a fait appel à l'esprit de charité et de solidarité de tous, afin de permettre à la Fédération de continuer à servir annuellement la pension viagère donnée aux vieillards nécessiteux qu'elle a pris sous sa protection. Dans ce but, une tombola a été organisée et l'on fait offrir des billets à 0 fr. 10 parmi toute l'assistance. Cette première collecte a donné déjà une recette de plus de 30 francs. Si ce bon exemple est suivi, les pensionnés de la Fédération seront satisfaits.

M. Bouvier cède alors la parole à M. Théron, le trésorier de la Fédération, qui expose clairement la situation financière de la société et montre par des chiffres à l'appui que cette situation va en s'améliorant de plus en plus pour le plus grand profit de l'œuvre et des malheureux qu'elle soulage.

L'ordre du jour amène ensuite à la ratification par vote à mains levées des nominations faites par le bureau fédéral de trois membres du bureau. Il s'agissait en effet de remplacer :

Le vice-président, M. ?...

Le secrétaire général, M. Brémond, obligé de quitter Lyon.

Et de nommer :

Un bibliothécaire, devenu nécessaire par le développement considérable de ce nouveau service.

A l'unanimité des membres présents, M. Saudier, ingénieur, a été acclamé vice-président ; M. Baradio, pharmacien chimiste de 1re classe, gradué en médecine, licencié ès sciences, etc., secrétaire général, et M. Malosse, Joseph, comptable, bibliothécaire.

M. Bouvier proclame ces résultats et en quelques paroles aimables présente les nouveaux élus en montrant que le choix du bureau ratifié par l'assemblée a été fait en vue d'assurer la bonne marche de la Fédération.

Il félicite et remercie les anciens membres du bureau de leur dévouement et les donne comme exemple aux nouveaux promus.

Le vice-président absent ne pouvait répondre, ce qui nous a certainement fait perdre une délicieuse causerie.

Le nouveau secrétaire général a remercié et tracé le plan de conduite dans le petit discours que nous reproduisons ci-dessous *in extenso* :

« Mesdames, Messieurs,

« Monsieur Bouvier,

« Permettez-moi d'abord de vous remercier sincèrement de la marque de sympathie, de confiance et d'estime que vous venez de me donner en ratifiant par votre vote la décision du bureau fédéral qui m'a honoré hautement en me proposant comme secrétaire général de la Fédération spiritualiste lyonnaise.

« Hier encore, inconnu à beaucoup d'entre vous, me voici aujourd'hui mis en lumière à un emploi qui m'honore et devrait me rendre fier.

« Mais laissez-moi vous dire que cette nomination — après tant d'autres — me rend heureux pleinement, mais pas fier. Car, à l'heure actuelle, plus encore que par le passé, l'orgueil n'est pas de mise; surtout entre nous, — les spiritualistes — qu'une seule pensée guide, qu'un seul but intéresse : le bien de ses semblables.

« ... Et tous ici, intellectuels ou travailleurs, vous avez remarqué au cours de votre existence que les hommes vraiment *de bien* sont modestes.

« Autour de nous, alors que nous voyons de plus en plus se séparer d'un fossé profond les *professionnels du mal* (dont le nombre grossit dans de formidables proportions tous les jours pour former l'*armée du crime*) et ceux que j'appellerai les *professionnels du bien*, nous trouvons ces derniers dans tous les milieux, dans toutes les conditions sociales. Et, si les soldats de l'armée du crime ne sont pas toujours reconnaissables, parce que leur mauvais instinct leur sert à mieux dissimuler ce qu'ils sont, les professionnels du bien sont toujours reconnaissables à leur modestie.

« Et, ici même, sans vouloir mettre en mauvaise posture celle de l'homme qui est l'âme de cette réunion et de l'œuvre que nous poursuivons, je ne puis me tenir de vous faire constater et de constater avec vous la modestie, la simplicité de cet homme de bien dont l'unique occupation et la préoccupation de sa vie consiste à soulager ses semblables. Qu'il me soit donc permis ici, au nom de tous, de vous apporter, Monsieur Bouvier, le faible tribut de sympathie, de gratitude et d'affection que nous ressentons tous à votre égard ! (*Applaudissements prolongés.*)

« Mais avant de continuer cette petite causerie que je ne veux pas prolonger au delà de limites raisonnables, permettez-moi de me présenter en vous expliquant en quelques mots ma présence au milieu de vous.

« M. Bouvier vous a dit que j'appartiens à l'Université et au monde scientifique officiel par plus d'un titre.

« Mais je vous dirai qu'à côté de la science officielle — qui a ses charmes, indiscutablement, mais qui n'offre pas à l'esprit une satisfaction absolue, — il y a la science officieuse qui, actuellement encore, en butte à un ostracisme jaloux de la part de ceux qui l'ignorent, n'a sa place qu'en marge de la science officielle — cette arche sacro-sainte et intangible dont nos professeurs sont les pontifes, et hors de laquelle ils n'admettent pas qu'il soit permis d'avoir une conception scientifique !...

« Patience, Mesdames et Messieurs, la Vérité est en marche et des voies plus autorisées que la mienne, comme celle de l'homme éminent qu'est Emmanuel Vauchez, feront bientôt admettre et reconnaître au grand jour cette science que nous étudions à côté de la science officielle et qui nous fait considérer comme des parias. Et nous devons être heureux d'avoir pour compagnons de cet exil, des hommes dont la haute valeur intellectuelle force l'admiration même de leurs adversaires : je veux parler des de Rochas, Moutin, Gibier, d'Emmanuel Vauchez et de taut d'autres qui nous ont montré le chemin et qui nous précèdent armés du flambeau de la science et de la volonté de faire le bien.

« Et j'ai cru faire œuvre utile en venant me joindre, moi, faible unité, à ce groupe déjà nombreux de passionnés de vérité, pour former avec eux et avec ceux qui viendront encore à nous, un faisceau, une force, pour faire luire aux yeux de tous la Vérité par le Bien. C'est pourquoi j'ai accepté le poste de combat que m'offre le bureau fédéral.

« Venant après M. Brémond que des circonstances inévitables ont forcé de nous quitter et que nous regrettons tous, je ne me dissimule pas que ma tâche sera lourde. Elle sera peut-être quelquefois au-dessus de mes forces : elle ne sera jamais au-dessus de mon désir de faire le bien.

« Et d'ailleurs, j'aurai pour me conseiller l'expérience et la sagesse de mes collègues du bureau et surtout la vôtre, notre vénéré Maître, Monsieur Bouvier.

« Notre but sera de rendre le plus intéressant et le plus profitable possible à tous la lecture du journal de la Fédération, afin de reculer dans la mesure de notre possible les bornes de l'erreur et de hâter l'avènement du jour où, guidés par des sentiments plus altruistes, les hommes, comprenant enfin le véritable sens de la vie, feront tous, d'un commun accord, du véritable socialisme et verront enfin resplendir sur l'horizon de la grande société humaine régénérée et affranchie de la servitude monacale, les mots flamboyants de douceur et d'espoir qui servent de titre à notre journal :

« *LA PAIX UNIVERSELLE* »

M. Bouvier remercie en quelques mots flatteurs le nouveau secrétaire général, et, comme la séance est déjà un peu longue, il procède de suite à quelques expériences de magnétisme, toutes instructives et pleines d'intérêt à l'aide de « sujets » pris au hasard dans l'assistance.

La partie expérimentale terminée, les fédérés se sont retirés en se donnant rendez-vous au 9 octobre prochain, se promettant de fêter dignement le centenaire d'Allan Kardec.

Francis Barudio.

COMPTE RENDU

de la situation financière de la Fédération lyonnaise & régionale DES SPIRITUALISTES MODERNES

Assemblée générale du 18 *septembre* 1904.

Chers Fédérés,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance la situation de trésorerie de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.

Ainsi que vous le savez, les débuts de notre « Fédération » furent pénibles, mille embûches suscitées de toutes parts ne purent en arrêter l'élan.

Je rends hommage au zèle et au dévouement des fédérés qui nous ont aidés dans les moments critiques.

Merci de leur obole qui nous a aidés à consolider l'œuvre qui aujourd'hui assise ne demande qu'à vivre et elle vivra, j'en suis convaincu, parce qu'elle a à sa tête un homme d'énergie, un homme qu'aucun sacrifice n'arrête : j'ai nommé son président M. Bouvier.

A côté des difficultés morales des débuts, nous dûmes organiser des fêtes populaires pour faire face à nos premières dépenses, les fêtes des 15 et 18 octobre de l'année passée aux « Folies-Bergère » sur lesquelles j'appelle tout particulièrement votre attention, furent désastreuses pour nos finances; aujourd'hui, nous luttons encore pour en amortir l'effet.

Je me permets de vous faire remarquer, chers fédérés, que les fêtes qui donnent à notre caisse quelques ressources sont encore celles qui sont organisées dans ce modeste local.

Ici, un don fluidique semble délier facilement les bourses; tant mieux pour les œuvres nombreuses que nous patronons et qu'un impérieux devoir nous force à soutenir. Tant mieux pour notre Fédération qui, le jour où elle sera riche, pourra plus grandement étendre son champ d'action, tant mieux pour nos pauvres vieillards, pour ces déshérités que le travail a rompus et que le sort de la fortune et de l'aisance a si peu favorisés.

Votre aumône collective leur réjouira le cœur, et cette manne qui tombe des mains des spirites est une manne fraternelle qui, aux heures de malheur, rend le pauvre si content, égaie son foyer.

Le noir hiver et son triste cortège de misères approche; il est encore plus dur que pour tout autre, car leur foyer éteint réclame une bûche; donnons-là cette buche et qu'elle soit grosse. Il est si beau de voir sourire la vieillesse, si grand, si doux d'entendre tomber de leurs lèvres engourdies et transies un « merci ».

Nous leur devons tout cela, le devoir nous l'impose, votre oreille ne sera sourde; pour eux donnons sans compter, car « l'aumône est sœur de la prière ». Donnons pour grossir chaque année la phalange des secourus.

Donnons pour nos vieillards.

Vous savez que notre « Fédération » ne vit que de l'obole que vous voulez bien lui donner, elle ne demande rien, toute cotisation étant interdite par ses statuts. Pour faire face à ses dépenses, elle organise des fêtes de tombola, fait des quêtes dans les différentes réunions et banquets.

Eh bien! donnez sans compter!

Grâce aux appels que nous avons dû faire, nous avons pu amortir notre dette qui, fin de l'année 1903, était de 705 francs et n'est plus aujourd'hui que de 403 fr. 80, soit une différence de 301 fr. 20.

C'est dans le but de nous liquider vis-à-vis de notre débiteur que nous avons créé la vente de 5.000 billets de tombola à 0 fr. 10 l'un. J'espère que tous ces billets seront facilement enlevés.

L'an dernier nous avons pu donner 18 pensions de 50 francs à 18 vieillards, soit la somme de .	900 fr.
En secours immédiats en cours de l'exercice 1903	333 fr. 95
Cette année en versements divers pour l'œuvre des vieillards nous avons reçu la somme de. . . .	84 fr. 90

Le chiffre est loin d'être aussi élevé que celui de l'exercice écoulé: Oh! nous ne désespérons pas, car nous savons la promptitude que vous mettrez à donner pour la somme qu'il nous faut.

Le service de notre bibliothèque qui fonctionne très bien nous a fourni quelques bénéfices que nous avons employés à amortir les frais de son installation et les nombreux achats de livres. Sa dette est minime, 31 fr. 45.

D'autre part, dans le courant de cette année, une souscription a été ouverte dans le but de l'érection d'un buste à la mémore d'Allan Kardec; le produit à ce jour de cette souscription s'élève à la somme de 69 fr. 70.

Telle est, chers fédérés, sommairement établie, la situation de notre caisse à ce jour.

Lyon, le 17 septembre 1904

Le Trésorier,
C. THÉRON.

LA PHILOSOPHIE D'EMMANUEL VAUCHEZ

L'*Eclair*, journal nationaliste de Paris, a publié dans son numéro du 19 août un article d'*actualité* sur notre ami, M. Emmanuel Vauchez.

Cet article qui vise à la modération, mais n'en est que plus perfide, commence par ces mots: « La Vendée après Paris, ou pour être plus exact une partie de la Vendée, celle que charment M. Combes et sa politique, accable un vieillard, son hôte depuis vingt ans, qui est une manière de prophète, M. Emmanuel Vauchez... »

Et l'auteur de l'article, tendant à présenter notre ami comme un disciple d'Allan Kardec, termine ainsi: « Comme on avait omis de faire connaître quelle doctrine morale propage cet adversaire des dogmes (c'est d'Emmanuel Vauchez qu'il s'agit), il y avait là une lacune. Nous le savons maintenant: c'est la doctrine inventée par le nommé Hippolyte-Léon Denizard-Rivail, qui se fit appeler Allan Kardec. Spiritualiste, mais anti-chrétienne, elle mérite à l'un de ses plus éminents zélateurs les apothéoses officielles de la République et les adresses des instituteurs chargés d'extirper du sol de la Vendée les dernières herbes de l'erreur et de la superstition. »

Notre ami, dont la doctrine est bien connue, surtout après la vulgarisation de son petit volume de propagande sur l'*Education morale* et après les remarquables chapitres qui terminent *la Terre*, son grand ouvrage (2 vol. in-8), n'a pas été peu surpris de voir défigurer aussi audacieusement sa doctrine. Aussi a-t-il cru devoir user du droit de réponse et écrire à *l'Eclair* la lettre suivante:

23 août 1904.

Monsieur le Rédacteur en chef,

« Si vous vous étiez donné la peine de lire mon ouvrage *la Terre*, dont vous avez reçu deux exemplaires, vous connaîtriez mes idées, et vous ne me donneriez pas le titre de prophète, auquel je n'ai aucun droit. Vous le réserveriez au pape Pie X qui est infaillible, tandis que je suis loin de l'être.

« Ma brochure sur l'*Education morale* a été faite pour la jeunesse des écoles, autrement je lui aurais donné un fond un peu plus scientifique; car c'est à la science à trancher la question qui nous divise, et j'ai la conviction que nous n'aurons pas de longues années à attendre.

« Dès à présent je puis affirmer qu'il y a une science de magnétisme et que cette science donne naissance à un art que je ne crains pas de pratiquer à l'occasion, en qualité d'amateur.

« Quant au spiritisme, c'est une philosophie dont la morale est bien supérieure, à mon avis, à la morale du catholiscime. Malheureusement cette philosophie me paraît, jusqu'à ce jour, assez mal comprise à cause de la naïveté de plus de la moitié de ses adeptes, qui se prétendent très sincèrement libres penseurs et, en même temps, suivent les pratiques du catholicisme, négation de la liberté de penser. Ils ont aussi le tort de croire que les expériences faites au moyen de tables et de sujets appelés *médiums* donne des résultats scientifiques: *je ne partage pas du tout cette manière de voir*.

« Je n'ai jamais traité les matérialistes d'imposteurs, puisque je ne vois moi-même partout, en me plaçant à un certain point de vue, que de la matière, et qu'ainsi je puis moi-même être appelé *matérialiste*.

« J'ai dit dans *la Terre*: « De son vivant, l'homme est matériel; après la mort cesse-t-il de l'être? » Non, car il conserve une organisation, une forme si l'on veut, qu'on peut encore envisager, à un degré quelconque, comme matérielle. Grâce à l'insuffisance du vocabulaire en ces questions, vous pouvez me traiter de *matérialiste* et de *spiritualiste* en même temps.

« J'ignore si vous êtes convaincu que Jésus-Christ est Dieu, que les papes sont infaillibles, que les dogmes catholiques sont des vérités indiscutables et que l'enseignement auquel ils servent de fondement est scientifique. Moi je ne crois pas un mot de tout cela.

« Voilà pourquoi j'ai réclamé la suppression des congrégations reli-

gieuses, la séparation des Eglises et de l'Etat, ainsi que le monopole de l'enseignement public par l'État, au moins pendant dix ans.

« Recevez, etc.

« Signé : EMMANUEL VAUCHEZ. »

Croyez-vous que cette réponse si nette et si ferme ait obtenu de *l'Eclair* l'insertion qui lui était due ? Ce serait bien mal connaître une certaine presse ; celle à laquelle appartient *l'Eclair* ment à jet continu et ne dément jamais. Il faut pour ses lecteurs que M. Emmanuel Vauchez soit une sorte de spirite adonné aux pires pratiques d'une superstition aussi sotte que celles de Lourdes et du sacré viscère de Jésus.

Nous verrons bien, d'ailleurs, si *le Publicateur* qui s'est fait, avec empressement, dans cette circonstance, le copiste de *l'Eclair*, aura la loyauté de mettre sous les yeux de ses lecteurs la lettre d'Emmanuel Vauchez.

Il n'en reste pas moins, pour tous les hommes impartiaux, qu'Emmanuel Vauchez est, non seulement le républicain ferme et clairvoyant que la Vendée est fière d'entourer de son estime et de son affection, mais encore un philosophe que n'épouvante aucune nouveauté, pourvu qu'elle soit scientifique, et qui ne craint pas, malgré les quolibets de l'ignorance ou de la mauvaise foi, d'entrevoir résolument, à la suite des grands penseurs de tous les temps, après Aristote et Leibnitz, pour ne citer que ces deux noms illustres, les solutions que préparent, dans le silence du laboratoire d'expériences psycho-physiologiques et psycho-physiques, les plus qualifiés de nos savants contemporains.

L'auteur de l'article publié par *l'Eclair* aurait besoin de retourner sur les bancs d'une bonne classe de philosophie, pour apprendre notamment que la vieille querelle toute verbale entre spiritualistes et matérialistes a fait son temps, que la matière résulte de la représentation donnée à chacune des forces de l'univers par la totalité des autres, que l'esprit n'est autre chose que chacune de ces forces se donnant en spectacle à elle-même dans l'intimité d'une conscience, que tout est matière par le dehors, esprit, *forme*, dirait Aristote, par le dedans, qu'en d'autres termes la matière et l'esprit résultent simplement de deux points de vue différents sur l'universalité des forces cosmiques.

Si le rédacteur de *l'Eclair* avait été plus instruit des choses de la philosophie, il n'aurait pas trouvé étrange que M. Vauchez estime s'être confirmé à lui-même par la méthode expérimentale ces intuitions de génie, et il eût compris le sens profond de cette phrase dans laquelle notre ami revendique à la fois le titre de *matérialiste* et celui de *spiritualiste*, parce que ces deux mots ne traduisent que l'insuffisance d'un vocabulaire suranné, en face de vérités qui passent peu à peu du domaine de la philosophie dans celui de la science. Il n'eût pas taxé de ridicule cette représentation du lendemain de la mort, telle que le conçoit Emmanuel Vauchez, après maintes recherches expérimentales. Pourquoi notre *moi* ne pourrait-il, après la mort physiologique de notre corps apparent, conserver assez d'empire sur les agrégations les plus délicates des forces qui l'ont servi dans la vie présente, pour qu'elles lui continuent leur concours comme un organisme supérieur, infiniment plus fluidique que le corps défunt, *double* de celui-ci dans l'existence actuelle, *périsprit* de notre *moi* dans l'au-delà ? Cette théorie, les Egyptiens l'enseignaient ; c'était chez eux la doctrine du *double*. Le christianisme, avec son dogme de la résurrection de la chair, l'a vaguement conservée en la dénaturant. Leibnitz l'a fortement exprimée. Et une infinité de manifestations semblent l'avoir justifiée expérimentalement.

Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'Emmanuel Vauchez la reprenne à son compte, après tant de grands esprits du passé et avec tant d'expérimentateurs sagaces du présent ?

Mais voilà, si, à *l'Éclair*, on avait de la philosophie, on ne serait pas nationaliste. L'ignorance est nécessaire au vague des politiques louches, tout autant qu'à la crédulité, mère des superstitions de certains spirites et des idolâtries de certains catholiques.

Et ce sera le grand honneur d'Emmanuel Vauchez d'avoir combattu toute sa vie, avec la même ténacité jurassienne, les politiciens louches et les exploiteurs de l'idolâtrie néo-catholique, sans tomber, comme on voudrait le faire croire, dans les absurdités d'un spiritisme à courte vue.

(*La Démocratie vendéenne.*) CIVIS.

L'Éclair, organe de la compagnie de Jésus, croit être fin en jetant la déconsidération sur la philosophie spirite lorsque, au contraire, les hommes noirs font tous leurs efforts pour mettre la main sur les spirites. D'un côté on insulte Allan Kardec et ses idées, de l'autre, on le félicite. Dire que ceux qui se laissent prendre sont des imbéciles, c'est trop peu, car souvent c'est l'intérêt qui les guident. Ceux-là ne sont que de vulgaires malfaiteurs.

17 septembre 1904.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Aujourd'hui, ce sont les riches eux-mêmes qui vont répétant : « Malheur à vous, riches, parce que vous avez reçu votre consolation. » (Luc, VI, 24). Ils savent qu'il leur est plus facile d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, ils le disent et ils tiennent à ce que les pauvres le croient. Quelle meilleure manière d'obtenir la résignation de ceux qui manquent de tout que de faire lever dans le désert de la faim le mirage des noces éternelles !

En fait, on ne réussit à tromper personne : tout le monde réclame le danger d'être riche et l'honneur d'affronter les feux de l'enfer ; tout le monde demande à remplir le devoir de charité, à prendre tout et à rendre ce qu'il lui plaît de ne pas garder. La charité n'est pas une vertu politique, elle est une vertu théologale, elle ne s'exprime pas en devoirs définis, elle ne pénètre pas les lois et les institutions de la société présente, elle ne modifie pas la condition légale des personnes, elle ne nie pas l'esclavage, elle ne change pas les formes de la propriété, elle laisse des riches et des pauvres, elle engage seulement ces frères ennemis à s'aimer en Dieu.

La cité céleste rétablira la justice ; qui s'élève, s'abaisse ; qui s'abaisse, s'élève. Mais si toute la vie sociale condamne les hommes à se battre, si elle les met violemment aux prises, si elle fait nécessairement des vainqueurs et des vaincus, comment, dans cette lutte, prendraient-ils d'autres sentiments que des sentiments de colère et de haine, et n'y a-t-il pas quelque chose d'absurde et de mensonger à demander à ces hommes tout chauds d'une bataille sans merci de s'aimer les uns les autres. S'ils s'aimaient, ils ne consentiraient jamais à vivre dans une telle société. L'amour ne peut sortir de la haine ; mettez l'amour au principe, si vous voulez le retrouver au terme. Le respect des personnes, la justice dans les rapports économiques, la justice qui ne va pas sans le sens de la solidarité humaine, feront plus pour préparer la fraternité que cette charité hyperbolique, indéterminée, que tout contredit, qui reste en dehors de la cité et qui, livrée à l'arbitraire des individus, ne s'exerce jamais.

Si la morale chrétienne a laissé les institutions politiques comme les lois économiques évoluer en dehors d'elle, ce n'est point par un accident, par une inconséquence de ceux qui la professent sans la

(1) Voir le numéro du 15-30 Septembre 1904.

pratiquer, cela tient à ses principes mêmes. On dira que la meilleure manière d'agir sur les collectivités est d'agir sur les individus ; qu'on fait les sociétés meilleures en diminuant l'égoïsme de leurs membres, en apprivoisant la bête féroce et lubrique, qui, en chaque homme, est l'ennemie de tous les autres hommes.

Je n'y contredis pas, mais d'où vient qu'après deux mille ans les sociétés ne soient pas plus pénétrées de cet esprit de fraternité qui est ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans le christianisme ? Faut-il accuser uniquement la malignité des hommes ? Mais les Eglises elles-mêmes ne savent qu'accepter le mal social, bien mieux, le légitimer, lui conférer je ne sais quelle autorité divine; elles ne voient rien au delà de la concurrence meurtrière des individus et des peuples; elles sanctifient, elles divinisent la guerre; il n'y a pas une iniquité consacrée par l'usage, à laquelle elles n'assurent la complicité de Dieu.

La vérité est qu'en dépit du fameux : « Aimez vous les uns les autres », le christianisme, dans la vie intérieure de l'individu, s'est trop attaché à ce qui touche l'individu lui-même, a trop négligé les éléments qui, en lui, dans ses tendances les plus hautes, fondent la vie sociale. Qu'importe au vrai chrétien, qui sait la vanité de ce monde et n'aspire qu'à s'en détacher, cette cité terrestre corrompue comme la nature, condamnée comme elle au mal de l'égoïsme et de la mort ?

Les meilleurs se retirent, forment des communautés qu'un même souci des choses célestes inspire; ils redoutent les affections qui les attacheraient de liens plus forts à la créature; ils préfèrent le célibat au mariage, la pauvreté à la richesse, la prière et la contemplation au travail ; déjà ils vivent en esprit dans le royaume de Dieu. Pour chacun des hommes, la parole de Jésus et de Paul reste vraie, le jour de Dieu est proche, la sagesse est de vivre dans l'attente de ce jour, qui commence l'éternité. Si la charité est dans nos cœurs, qu'importe la justice dans la répartition de vaines richesses que se dispute la folie des hommes. Le mal est pour les meilleurs l'occasion du sacrifice qui les sauve. L'homme a besoin de croire à la valeur de l'œuvre à laquelle il se dévoue : le christianisme n'a pas réalisé la justice sociale, parce qu'il ne croit ni à sa possibilité ni à sa valeur.

Cette indifférence pour les choses de la terre, cette manière de concevoir l'ordre moral, indépendamment de sa réalisation dans les sociétés humaines, qui sont abandonnées aux lois de la nature, ne va pas sans danger. Il ne manque pas de gens qui sont intéressés à ce qu'une religion, qui prêche aux pauvres la résignation et ne réclame des riches qu'une charité dont ils sont les seuls juges, garde son autorité sur les esprits. A mesure que la foi décroît, la religion trouve ses défenseurs dans ces riches et dans ces puissants, que théoriquement elle condamne. La justice est en bonnes mains dans les mains de Dieu ; elle aura son heure ; attendons ; il est utopique et impie de vouloir que cette heure sonne jamais aux horloges de la terre. Les risques ultra-terrestres, attachés à la possession des biens périssables, compensent amplement les avantages qu'ils apportent ici-bas ; le peuple a l'espérance du paradis, que seuls ses ennemis peuvent vouloir lui ravir : ne soyons pas de ces hommes malhonnêtes qui volent aux gens leurs illusions.

Ainsi, sous ce prétexte que l'ordre moral est réel, qu'il est arrêté dans le plan divin, qu'il est inéluctable, on s'abstient d'y travailler ici-bas et l'on remet à une autre vie son avènement dont on espère bien n'avoir point à souffrir quand on y croit. On abaisse par là le sentiment religieux qui n'est rien sans la sincérité profonde de l'âme qui l'éprouve. On subordonne la religion aux intérêts terrestres, on vante son utilité politique, on la réduit sans l'avouer à une sorte de gendarmerie spirituelle qui contient le peuple par la crainte des enfers chimériques.

Mais le peuple n'est pas dupe, sa défiance s'éveille et sa haine irraisonnée remonte jusqu'à Dieu lui-même. Il n'y voit plus l'être en qui la conscience humaine se regarde elle-même dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus pur, il y voit un policier géant, le plus haut des fonctionnaires de la bourgeoisie, le symbole de la puissance capitaliste, et il est telle assemblée populaire où le nom de Dieu ne peut plus être prononcé sans qu'il soit couvert par les huées.

(*A suivre.*) GABRIEL SÉAILLES.

RÉPONSE PAR LA TYPTHOLOGIE

à une question faite par un ami spirite, M. K...

OU VA L'AUBE

Où va l'aube ? as-tu dit, te réveillant songeur,
Un matin que la brume obstruait la lueur
Qui du sein de la nuit s'échappait fugitive,
Comme un pâle reflet de la lumière active.
Où va l'aube ?... Au grand jour ! répond sans hésiter
Sans réfléchir d'abord, sans prévoir, sans douter,
L'accent mystérieux qui vibre dans ton âme
Etincelle qui vient d'un brillant jet de flamme.

Combien d'aubes déjà, depuis longtemps ont lui !
Sans qu'un jour lumineux ait remplacé la nuit.
Sur leurs traces parfois on a pu voir éclore
Le pâle rayon bleu d'une incertaine aurore.
Lorsque le Sinaï proclamait Jéhova !
Quand Moïse enseignait où tout esprit s'en va :
C'était une aube aussi ! Mais sans amour la crainte
Ne pouvait affermir une croyance sainte.
Cette aube eut son aurore et chez le peuple hébreu
Le glaive remplaça le bûcher et le feu ;
L'ange exterminateur épargna chaque porte
Où le sang de l'agneau, douce victime morte,
Avait coulé, mêlant aux parfums de l'encens,
Aux cantiques sacrés une âcre odeur de sang.
L'eau jaillit du rocher et la terre promise
Aux enfants d'Israël se réveilla soumise.
Cette religion eut ses pontifes saints,
Ses prêtres, ses autels, ses prophètes divins !...
De cette loi toujours inflexible et sévère,
Que Jéhova donna par la voix du tonnerre,
Il ne resta bientôt que les commandements
Sur les tables de pierre, écrits ; saints monuments
Qui seuls traverseront et les temps et les âges,
Et verront seuls aussi la nuit sans noirs nuages...

. . . .

Une aube lumineuse apparaît, tout s'enfuit;
Plus de sang innocent, plus de glaive qui luit.
Voici le fils de Dieu qui descend sur la terre;
Salut !... Trois fois salut !!! auguste mandataire,
Qui vient nous révéler toute une loi d'amour,
Loi touchante et sublime, enseignant tour à tour
L'ardente charité qui console et pardonne,
Et la douce espérance où l'âme s'abandonne.
Aimez-vous ! aimez-vous ! Tel est le cri du cœur
Que prononça Jésus en condamnant, vainqueur,
L'injuste oppression et le dur esclavage,
Abaissant l'orgueilleux pour élever le sage.
Cette aube a deux mille ans !
Prêtres, pharisiens,
Scribes, docteurs et rois, pour les dogmes anciens
Levèrent l'étendard, et sur la loi nouvelle
Jetèrent l'anathème ! Elle grandit plus belle,
De dévoués martyrs rougirent de leur sang
Les temples, les parvis ; pour décimer leur rang
En vain le fer aigu faisait des hécatombes !...
Les chrétiens arrivaient en foule aux catacombes.
Le Christ leur avait dit : « Soyez frères ! Vos biens
Seront mis en commun. » Tels étaient les Chrétiens,

De bons et saints vieillards qu'ils appellaient leurs pères
Enseignant la doctrine à cet essaim de frères,
Les plus humbles de tous, ils pratiquaient la loi.
Hélas ! où sont ces temps pleins de zèle et de foi ?
Que sont-ils devenus ces pasteurs sans tiares,
Sans trône, sans couronne, et sans ces myriares,
Que pour des prêtres rois forment de grands états,
Des serviteurs de Dieu faisant des potentats,
Qui soldent des valets pour rehausser leur luxe,
Ne s'inquiétant pas lorsqu'un membre se luxe,
Membre actif et souffrant d'une société,
Que le maître absolvait avec tant de bonté.
Il n'aimait point l'éclat, le gardien fidèle
Du pur enseignement de l'Église nouvelle.
Hélas! ils ne sont plus tous ceux qui de leurs biens
Faisaient égale part à ceux qui n'avaient rien :
Méprisant les grandeurs, vrais disciples du Maître,
Ils allaient pardonnant l'erreur qu'on peut commettre,
Condamnant la torture et les affreux bûchers
Que la haine alluma, faisant de durs archers
De ceux qui se disaient successeurs des apôtres,
Vrais suppôts de l'enfer, disant des patenôtres,
Et qui n'étaient du Christ que des dénégateurs,
Enseignant son amour par de froides horreurs !...

. . . .

Revenez saints pasteurs de l'Église première ;
Humbles et doux de cœur, hommes de la prière;
Ah ! nous vous révérons, protecteurs de la foi,
Fidèles défenseurs de l'immortelle loi ;
Saluant avec vous cette aube vénérable
Qui pâlirait bientôt fille de l'immuable
Si pour la conserver, hélas ! Il ne restait
Que le masque imposteur qu'un pharisien portait

. . . .

Mais le monde étonné lentement se réveille,
L'homme ne dira plus que le Seigneur sommeille.
L'Esprit, souffle de Dieu, dévoile l'inconnu,
L'Infini se révèle à l'espoir revenu !...
L'aube fuit : Saluons l'aurore qui se lève,
Brillante elle s'avance et nous sortons du rêve.
Espérons ! espérons ! L'aube mène au grand jour,
Quand cette aube bénie est celle de l'amour.

S. P.

LE PLAISIR ET LA DOULEUR

Il n'y a pas de jour sans nuit, ni de roses sans épines, pas plus que de joies sans douleurs.

Les hommes riches, repus et rassasiés de tout ce que les sots, les illusionnés regardent comme heureux de la terre, sont assurément les plus tourmentés, les plus privés de véritables plaisirs ; car le bonheur n'existe pas d'ailleurs pour l'homme blasé. Le plaisir ne peut trouver place dans une existence vide et sans utilité pour le bien être général.

Disons toutefois que le sage, qui est bien pénétré de ces vérités, ne connaît pas les vains tourments qui obsèdent les ambitieux et les jouisseurs. Sachant que la vie humaine est mêlée de lumière et de ténèbres, le véritable sage traverse sans défaillance les sentiers terrestres, et accomplit dignement le pénible pèlerinage de la vie ; car les crépuscules de la fin du jour ne l'effraient jamais, parce que les jours ont aussi leurs brillantes aurores. Connaissant sa mission terrestre, il s'efforce de la remplir avec ardeur et courage.

La Providence a ménagé toutes les épreuves, conformément aux forces de chacun. Celui qui a appris à se connaître admire, au fond du cœur, les desseins du souverain dispensateur de tous les biens et le soutien bienveillant de tous les affligés ; il sait assaisonner à la douleur les joies les plus consolantes qui les compensent largement.

Pour l'homme, le but difficile à atteindre consiste à arriver à l'apogée de la morale divine, qui est le point culminant de la perfection des habitants de la terre.

Celui qui rêve l'uniformité dans les événements de la vie, et qui savoure la perspective d'un printemps éternel, possède un pressentiment de sa destinée future. Il convoite un bonheur qui lui est promis, mais qu'il n'atteindra que dans d'autres régions de l'espace destinées à le récompenser de ses efforts et des vertus qu'il aura acquises.

Les beaux rêves de l'idéal, qui est l'image de l'infini, seraient une surface sans couleur, une voix sans écho, si le bonheur promis aux âmes vaillantes, dévouées et bienfaisantes, était une utopie et une illusion chimérique. Envisageons donc notre existence telle qu'elle est, et nous saurons alors l'utiliser au mieux de notre avancement spirituel. La joie, sagement associée à la douleur, forme le tableau de l'humanité. Ce sont deux sentiments qui se succèdent et qui se confondent.

L'amour de Dieu, manifesté par l'amour de nos semblables, est le seul vrai, le plus pur et le plus parfait ; car ce sentiment absorbe tous les autres, il prend sa source dans l'intelligence et sa conception dans l'idéal éternel.

Le sage, s'abandonnant tout entier à l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme, ne cesse jamais d'agir en vue d'accomplir sa destinée.

Dans la vie de l'homme comme dans celle de l'univers, les contrastes se succèdent et se compensent ; car la loi des compensations constitue un principe inéluctable, qui ne peut varier. Ainsi, il n'y a pas de grain sans perte, ni d'élévation sans chute. Les alternatives de fatigue et de repos sont continuelles. Le sommeil et la veille forment le mouvement circulatoire de tout ce qui existe dans l'univers : ce sont des oscillations continuelles et constantes de transformations permanentes qui constituent la base du mouvement de la nature. Ces mouvements sont proportionnés à leur utilité ; car plus une sensation est vive, plus elle s'éteint rapidement ; plus un désir est violent, plus il se refroidit facilement ; plus la colère s'exalte, plus elle est près de cesser. Pour que l'équilibre de l'individu soit dans des conditions de durée, il faut qu'il soit proportionné aux besoins de la nature. L'équilibre de l'âme humaine constitue le fondement de la moralité de l'individu. Il faut d'ailleurs savoir supporter les déceptions au milieu des tourbillons des plaisirs et des jouissances de la vie ; car il ne faut jamais perdre de vue qu'il n'y a pas de plaisir sans douleur. On peut même affirmer, sans crainte de se tromper, qu'il y a presque toujours une affliction qui succède aux joies les plus vives. On dirait vraiment que le bonheur est un fruit défendu sur la terre. La douleur n'est pas seulement l'assaisonnement du plaisir, elle en est encore la condition essentielle.

La vie humaine consiste dans une constante alternative, qui passe continuellement du plaisir à la douleur. Assurément, le plaisir éphémère n'a par lui-même rien de bien réel : il est seulement un palliatif à la douleur. Le mélange de la joie avec la souffrance nous révèle la nature de notre mission terrestre, qui est une lutte continuelle.

Dieu a voulu que la douleur formât le caractère de l'humanité, et que le plaisir aiguisât l'esprit et l'anima de la patience et de la résignation aux épreuves de la vie.

Le plaisir et la douleur sont deux sentiments opposés nécessaires au développement de l'homme.

Le but de la vie n'est pas d'ailleurs la continuelle satisfaction de nos désirs, mais uniquement l'accomplissement de nos devoirs envers le prochain.

Il est nécessaire que la diversité des événements de la vie la rende plus agréable ; car l'insipide monotonie de la jouissance et des plaisirs produirait la satiété, le pire des fléaux de l'humanité. Mais les hommes qui ne réfléchissent pas cherchent leur bonheur dans les plaisirs et les richesses. Ils ne voient pas que les désirs inassouvis ne

font le désespoir que des sots ou de ceux qui ne comprennent pas leur véritable destinée.

La vie humaine est essentiellement changeante et versatile. Sa naissance constitue une page blanche qu'il doit remplir par la souffrance et la lutte de la vie. Chacun peut donc dire à la fin de ses jours : j'ai souffert, donc j'ai vécu. En effet, faire l'histoire de la souffrance, c'est faire l'histoire de tous les hommes. Mais si Dieu a créé la douleur, il a mis à côté la joie qui console. C'est la lutte de ces deux éléments qui montre la grandeur de notre destinée.

L'homme doit produire ses bonnes œuvres comme l'arbre produit ses bons fruits.

Dans toutes les phases de la vie, gardons toujours une sérénité inaltérable. Soyons bons et toujours bienfaisants envers nos semblables.

Notre passage ici-bas ne serait pas inutile ni stérile, si nous avions contribué seulement à apaiser une douleur, à éclairer une intelligence, à réconforter une âme chancelante et attristée, à faire renaître l'espérance dans un cœur désolé et à faire rayonnner aux regards des esprits attardés ou sceptiques les lueurs des vérités éternelles et des beautés infinies.

C'est là le but de tous nos efforts.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Un projet de M. Delanne

Tous les lecteurs de *la Paix Universelle* connaissent les savants travaux de M. Gabriel Delanne sur les sciences psychiques.

Outre ses ouvrages, M. Delanne publie depuis huit ans une revue dont le but est de montrer l'accord des phénomènes spirites avec les plus récentes découvertes de la science.

Après avoir étudié la matière cathodique, les rayons X, les rayons N, les radiations de l'uranium, du radium, etc., M. Delanne a montré au public que toutes ces récentes découvertes l'amenaient à prendre en considération la *matière immatérielle*, qu'elles réhabilitaient dans l'opinion les théories de Reichenbach et des magnétiseurs, en même temps qu'elles permettaient de parler des *fluides* sans faire sourire dédaigneusement les savants.

D'autre part, les travaux de la Société anglaise des recherches psychiques sur la clairvoyance, la prémonition, la transmission de pensée, le dédoublement ont montré que ces phénomènes sont incontestables.

Aussi, un mouvement progressif est-il né dans toutes les parties du globe et, grâce aux médiumnités d'Eusapia, de Rendone, de Politi, de Bailey, des savants et des hommes éminents comme le professeur Lombroso, l'astronome Schiapparelli, les docteurs Morselli, Milesi, le professeur Richet, M. de Rochas, sont-ils sur la voie qui les amènera à reconnaître la réalité des phénomènes psychiques.

Tout cela, certes, est réconfortant pour les spirites scientifiques : cela leur prouve qu'eux aussi sont dans la bonne voie. Aussi, M. Delanne croit le moment venu pour faire plus encore. Il veut faire venir à Paris de puissants médiums afin que « des commissions formées de spirites et de savants constatent, une fois de plus, la réalité de ces manifestations ».

C'est pourquoi il fait appel à tous ceux que ces questions intéressent et leur demande de lui prêter leur concours et de les informer de leur intention de se faire inscrire pour prendre part à ces expériences qu'il compte pouvoir exécuter dans le courant de cette année.

Nous avons tenu à signaler cette tentative aux lecteurs de *la Paix Universelle*, et nous serions heureux si dans leur nombre il s'en trouvait qui puissent aider M. Delanne à mettre son projet à exécution.

J. BRICAUD.

LES LIVRES

A CEUX QUI DOUTENT ET A CEUX QUI PLEURENT, par *C. Moutonnier*. — Tel est le titre — subjectif — d'un livre récemment publié par la Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. — Son auteur, M. C. Moutonnier, dont nous avons pu apprécier, il y a peu de temps, l'érudition dans un ouvrage traduit de l'anglais et intitulé *Matière, Force, Esprit*, vient de donner une nouvelle preuve de son talent d'écrivain et de sa grande pénétration d'esprit, par la production d'une œuvre originale qui a pour objet l'étude des grandes questions de l'humanité et la recherche du problème de l'énigme de l'univers.

M. Moutonnier a trouvé le mal qui, comme la lèpre au moyen âge ronge notre vingtième siècle ; ce mal, c'est le doute. C'est donc à ceux qui souffrent de ses tristes ravages que l'auteur s'adresse en faisant le siège de notre cœur et de notre raison qu'il conquiert autant par la perfection de son style harmonieux et serré, que par la lumineuse clarté de sa logique qui s'impose jusqu'à la conviction.

A CEUX QUI DOUTENT ET A CEUX QUI PLEURENT est un livre de chevet que chacun voudra avoir à portée de sa main et qui apportera la consolation et la sérénité à tous ceux qui liront cet ouvrage, comme il mérite d'être lu, avec un cœur et une pensée recueillis.

Pour le recevoir franco, adresser 1 fr. 50 à la Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

* *

CLAUDE DE SAINT-MARTIN, *le philosophe inconnu*. — Interprétation de la véritable doctrine et de son application comme base de la sociologie, par Saïr. Brochure de 42 pages, librairie P. Lessard, 15, rue Rubens, Nantes.

* *

TRAITÉ EXPÉRIMENTAL DE MAGNÉTISME, avec figures dans le texte, cours professé à l'École pratique de magnétisme et de massage par H. Durville. Physique magnétique, t. I ; prix, 3 francs. Librairie du magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE
à la mémoire
d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire.

Du 18 septembre.	de M. Bazan, à Lyon	1 fr.	»
22 —	de M. le Dr Thirion	10	»
24 —	Anonyme	0	25
	Total	11 fr.	25
	Listes précédentes	66 fr.	70
	Total général	80 fr.	95

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 17 septembre,	de M. Tarare	1 fr.	»
25 —	Anonyme villeurbannais	20	»
	Total	21 fr.	»

Le Gérant : A. BOUVIER.

28-9-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 334. 10 Centimes. 16-31 OCTOBRE 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Dans notre prochain numéro nous donnerons le compte rendu de notre fête du centenaire d'Allan Kardec, qui marquera sa place dans les annales du spiritisme et de la pensée humaine.

Nous sommes heureux de porter à la connaissance des intéressés que M. A. Bouvier a repris ses cours et conférences expérimentales sur le magnétisme et les sciences occultes en général le premier mercredi de ce mois, et qu'il les continuera comme par le passé jusqu'à fin juin tous les mercredis de 8 à 10 heures du soir, SALLE KARDEC, 6, *rue Paul-Bert*.

L. D.

CHRONIQUE PSYCHIQUE

La « Miraculée » de Notre-Dame-des-Victoires. — Les expériences de M. de Rochas sur la faculté de prévision. — Une « découverte » vieille de cent ans.

Les journaux cléricaux ont annoncé ces temps derniers, à grand renfort de réclame, la nouvelle d'un « miracle » — c'est le mot qu'ils emploient — relatif à la guérison subite d'une jeune fille. Voici les faits.

Marie-Madeleine Glaser a aujourd'hui 19 ans. Ses parents qui sont propriétaires d'un établissement de bains à la Villette sont, ainsi qu'elle même, très croyants.

Depuis trois ans, cette jeune fille était atteinte de tuberculose pulmonaire compliquée d'un emphysème des poumons et du cœur. Depuis six mois, elle ne marchait plus et ne prenait plus d'aliments.

Les nombreux médecins qui l'avaient tour à tour examinée avaient déclaré qu'elle était irrémédiablement perdue.

Sur ces entrefaites, la jeune fille voulut aller à Lourdes, à l'occasion du grand pèlerinage national. « La Sainte Vierge me guérira, disait-elle... Un pressentiment me dit qu'elle me guérira. »

Les médecins consultés refusèrent de lui laisser faire le voyage, déclarant qu'elle mourrait en route.

Marie-Madeleine partit néanmoins.

Arrivée à Lourdes, les médecins hésitent à lui permettre de prendre des bains dans la piscine. Marie-Madeleine insiste. On s'incline.

A chaque bain, son état s'améliore. Après le cinquième bain, le sommeil qu'elle avait perdu depuis si longtemps revient, mais la faiblesse demeure extrême...

On la ramena de Lourdes sans incident.

Le pèlerinage national est clôturé chaque année par un salut d'actions de grâce à Notre-Dame-des-Victoires de Paris.

Cette année, une foule nombreuse se pressait devant l'autel de la Vierge resplendissant de lumière. Au premier rang, on se montrait, étendue sur une chaise, une malade qui semblait expirante et que l'on éventait sans cesse.

C'était Marie-Madeleine.

Les prêtres et les fidèles implorèrent particulièrement la Vierge pour cette jeune fille qui semblait devoir mourir là, devant l'autel...

Tout à coup, a-t-elle raconté, elle sentit un grand souffle lui passer sur le visage, lui traverser la poitrine ; elle se leva sans le secours de personne, s'avança les bras tendus en s'écriant : « La Sainte Vierge m'a guérie ! »

On devine l'impression causée par cette guérison subite, sur l'esprit de la foule, et on l'emmena aussitôt pour la soustraire à la curiosité.

Aujourd'hui, elle boit et mange comme tout le monde ; le sang circule à nouveau avec la vie dans le corps de la miraculée.

La presse cléricale a crié bien fort : Au miracle ! et Rome vient d'être saisie du cas de Marie-Madeleine, pour dire si l'on est réellement en présence d'un miracle.

Mais la Science aussi a été saisie et une expertise médicale aura lieu pour examiner à son tour la miraculée.

Les psychistes au courant des phénomènes occultes auront immédiatement reconnu, dans le grand souffle qui traversa la poitrine de la jeune fille, le courant fluidique émané des assistants dont toutes les volontés étaient tendues vers un même but, et ils ne verront dans ce cas pas la moindre trace de miracle, mais tout simplement une bonne guérison magnétique.

Si l'on y joint l'influence de l'autosuggestion que démontrera sans peine l'expertise médicale, on aura l'explication scientifique du miracle.

Mais les lecteurs des journaux cléricaux n'en continueront pas moins à croire que la Vierge a opéré, de son propre cru, un miracle on ne peut plus authentique...

Braves gens, va !

***

M. de Rochas vient de faire, sur la faculté de prévision, des expériences très curieuses.

Un de ses sujets, Joséphine, a 18 ans. Elle habite Voiron où elle est servante chez un monsieur C..., qui est spirite.

Au moyen de passes transversales continues, M. de Rochas, après l'avoir fait passer par une phase de léthargie assez longue, la met en somnambulisme.

Il lui demande si elle est toujours chez M. C... — Non, dit-elle. Je l'ai quitté depuis trois ans ; je suis maintenant dans mon pays à M..., chez mes parents, et j'ai 25 ans.

Nouvelles passes transversales ; nouvelle phase de léthargie puis somnambulisme.

Elle est triste ; elle pleure. Pressée de questions, elle finit par dire qu'elle est toujours dans son pays, qu'elle a 32 ans, qu'elle s'est laissée séduire il y a deux ans. Impossible de savoir le nom du séducteur.

A une deuxième séance, même processus expérimental. Réveil à l'âge de 32 ans. M. de Rochas finit par la persuader de se confier à lui. Elle révèle alors le nom du séducteur : c'est un jeune cultivateur du pays, Eugène F..., dont elle a un enfant. (Renseignements pris, Eugène F... existe bien, il appartient à une famille de cultivateurs aisés, est né en 1885.)

Continuation des passes transversales. Elle a maintenant 45 ans et gagne sa vie en cousant des culottes pour un tailleur. Puis, après de nouvelles passes, elle est très vieille. Elle vit avec peine, grâce à sa couture, et finit par oublier un peu ses malheurs.

M. de Rochas lui demanda alors si elle ne désirait pas savoir ce qui lui arriverait après la mort ? Elle dit que oui.

Après deux ou trois minutes de passes, elle se renversa sur le dos de sa chaise et glissa par terre. C'est, expliqua-t-elle, l'agonie et la mort. Elle est morte, ne souffre pas, mais ne voit pas d'esprit. Elle a pu suivre son enterrement et entendre ce qu'on disait d'elle. Les prières du prêtre ne lui ont pas fait grand chose, mais sa promenade autour du cercueil a éloigné les mauvais esprits.

M. de Rochas n'a pas, pour cette fois, poussé plus loin l'expérience. Il n'a rien dit à Joséphine du sort qui l'attendait et il se demande s'il doit la mettre en garde contre la séduction dont elle est menacée et ainsi faire mentir la prophétie, ou laisser le destin s'accomplir malgré tout.

Il faut l'avouer, le cas est embarrassant.

Il est certain toutefois, qu'au point de vue scientifique, il vaudrait mieux laisser s'accomplir le destin, et si les choses se passent telles que les a prédites Joséphine, nous aurions là une observation d'une réelle valeur scientifique sur la faculté de prévision.

***

Deux docteurs, MM. P. Sollier et Comar, viennent de faire une « découverte ». Ils ont révélé au monde scientifique, sous le nom d'*autoscopie interne*, un phénomène que tous les magnétiseurs — ces exécrables et charlatanesques magnétiseurs — connaissent depuis bientôt cent ans : la faculté qu'ont certaines personnes, dans l'état somnambulique — ou même à l'état naturel — de voir dans l'intérieur de leur corps et aussi dans l'intérieur de celui des autres.

Ils ont observé que les personnes qui possèdent cette faculté peuvent non seulement établir avec exactitude le diagnostic des maladies, mais décrire également les altérations pathologiques de l'intérieur du corps, car elles perçoivent en détail la forme, la situation, la structure et le fonctionnement de leurs organes intérieurs.

Ils sont persuadés que les sujets de ce genre rendraient les plus grands services dans les cas où la science ne pourrait se prononcer sur le siège et la nature d'une maladie.

Pour ceux qui se livrent aux études psychiques, il est incontestable que ces messieurs arrivent un peu tard pour nous faire part de leur « découverte ».

Il faut dire aussi que dans le monde de la science officielle, comme celui où fréquentent les auteurs de la « découverte », on est toujours à la queue du Savoir humain en ce qui concerne les études psychiques. Et puis, après tout, comme dit le proverbe : Mieux vaut tard que jamais !

J. BRICAUD.

Trente-deux propositions morales élémentaires

L'idéal progressif pour dogme, les Arts pour culte, la Nature pour Temple.

I. — La loi, ou force qui gouverne l'univers, est la loi du *progrès* ou loi de la vie éternelle de plus en plus parfaite.

II. — L'instrument de la vie progressive est la matière que la vie transforme par le *travail*.

III. — La vie dans la matière accomplit son mouvement en avant, de la pierre à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'être humain qui doit devenir, en montant toujours et en *revivant* toujours, être divin ou parfait.

IV. — La vie progressive marche donc des ténèbres vers la lumière, autrement dit de l'ignorance vers la connaissance de la *vérité* parfaite.

V. — Ce que l'on nomme le *bien* est tout ce qui nous fait avancer selon la loi ; le mal est tout ce qui nous fait reculer.

VI. — Il y a dignité et grandeur à monter toujours vers la perfection ; il y a indignité et dégradation à redescendre vers l'animalité.

VII. — La vie qui progresse en nous, qui cherche la pleine lumière et ne peut rétrograder sans faillir à son *devoir*, est la force motrice de notre corps ; on a coutume de l'appeler *âme*.

VIII. — Cette force motrice est la plus puissante de toutes les forces ; la bien connaître, ce serait tout connaître.

IX. — La science qui nous apprend à connaître la vie en nous est la *morale*, qui est la première de toutes les sciences.

X. — Les autres sciences connues, toutes très grandes, très respectables, explorent le domaine de la matière qui est à la vie ce que le violon est au musicien, c'est-à-dire un instrument.

XI. — Le violon rend des sons d'autant plus harmonieux que le musicien est plus parfait. L'exécutant doit primer l'instrument, la morale doit primer les autres sciences.

XII. — La vie progressive en nous se manifeste par l'intelligence qui comprend, la sensibilité qui souffre ou jouit, la volonté qui est le mouvement, le progrès même, l'âme agissante.

XIII. — La loi qui dit : avance ! est inflexible, mais la volonté de l'âme humaine est *libre*, libre d'avancer ou de reculer.

XIV. — Mais reculer, c'est se heurter à la loi ; c'est donc vouloir souffrir ; se mettre au pas avec elle, c'est aller au bonheur.

XV. — C'est par la dure expérience de la souffrance que la vie en nous, à l'aide de son intelligence et de sa sensibilité, prend *conscience* et d'elle-même et du mouvement en avant vers le parfait qui l'entraîne, et contre lequel elle ne peut se retourner sans se meurtrir.

XVI. — Nous devons, avant de vouloir et d'agir, nous replier sur nous-mêmes et écouter cette *conscience*, c'est-à-dire ce *savoir* né d'une longue suite d'expériences.

XVII. — Si, emportés par la fougue de nos désirs égoïstes, nous négligeons notre propre avertissement, nous sentirons en nous une dure inquiétude ; c'est le *remords*.

XVIII. — Cette inquiétude vient de ce que nous avons appris à connaître intimement à mesure que nous progresserons à savoir : que toute cause produit son effet et que l'effet est toujours de même nature que la cause.

XIX. — A bons grains, beaux épis ; à mauvais grains, épis stériles. Chaque être récolte ce qu'il sème et fait lui-même sa destinée.

XX. — De là il ressort que nous devons rendre à chacun ce qui lui est dû, si nous voulons que pareille chose nous soit faite.

XXI. — Rendre à chacun ce qui lui est dû, cela s'appelle la *Justice*.

XXII. — La liberté qu'a la vie de choisir entre le juste et l'injuste, de chercher courageusement à s'épanouir vers la lumière ou de demeurer recroquevillée dans les ténèbres, est la source de l'*inégalité* morale.

XXIII. — L'inégalité morale entraîne l'inégalité physique et l'inégalité sociale, car la vie choisit toujours la forme matérielle et le milieu social appropriés à son mérite et à son degré d'avancement.

XXIV. — De l'inégalité dans la marche du développement de la vie ressort la nécessité absolue de ne demander à un être que ce qu'il est en état de donner.

XXV. — Le bien et le mal sont relatifs et une commune mesure n'est point applicable à la multiplicité des êtres qui composent un univers en évolution.

XXVI. — Tous ces êtres émanent d'un même centre de vie intense et y retournent dans une ascension superbe, toujours différents quant à leur développement, mais identiques quant à leur nature.

XXVII. — La note isolée du clavier ne produit qu'un bruit fatigant et inutile ; jointe à ses sœurs elle contribue à la formation d'une délicieuse harmonie. L'être qui dans le Tout universel s'isole, se complaît en lui-même et méprise ses frères, n'a pas sa raison d'être.

XXVIII. — Dans l'humanité, comme dans une famille unie et forte, les âmes, c'est-à-dire les plus évolués, doivent aider les plus jeunes dans le sentier pénible qu'ils connaissent pour l'avoir eux-mêmes parcouru.

XXIX. — Il résulte que la force acquise par un être doit lui servir à deux fins : 1° à suivre l'impulsion bienfaisante de celui qui le précède ; 2° à soutenir et à entraîner généreusement celui qui le suit.

XXX. — De l'évolution progressive jaillissent donc en une gerbe radieuse l'indulgence et la pitié d'une part, la *solidarité* ou *union* de l'autre, toutes choses qui constituent la charité ou loi adorable de l'*amour*.

XXXI. — Aimer, c'est s'oublier gaiement, c'est se sacrifier avec enthousiasme au bonheur de ses frères ; c'est pour travailler à sa progression, travailler sans relâche à la progression des autres. Aimer, c'est détruire l'illusion de la séparativité et remonter à sa source. Aimer, enfin, c'est comprendre les cieux.

XXXII. — Il n'est rien de plus grand que le joyeux sacrifice de l'être au bonheur de l'être.

L'*amour* est la synthèse de tous les courages, le dernier mot de la morale et le couronnement, dans les hauteurs vertigineuses où rayonnent le Bien, le Beau et le Vrai, de cette progression superbe qui entraîne l'univers matériel et l'univers moral dans un incessant et formidable labeur.

Les grands principes fondamentaux énoncés sont applicables : 1° dans la famille ; 2° dans la société ; 3° dans l'édification journalière de notre caractère, lequel est appelé à réagir sur nos semblables.

B.

LE MATÉRIALISME NÉANTISTE

Le matérialisme néantiste est la négation du progrès, l'injustice érigée en principe, la loi morale sans sanction, la confusion du bien et du mal, la douce espérance bannie de l'humanité, le néant comme seule perspective d'avenir heureux et le terrible désespoir comme couronnement de cette absurde croyance, qui est l'éclipse de l'intelligence et de la raison.

Peu instruit du passé, incertain du présent, aveugle sur l'avenir, le matérialiste néantiste est constamment ballotté sur la nacelle du doute et souvent de la négation ; enfermé dans les bornes vacillantes de l'erreur, parfois soucieux de sa destinée future et souvent lassé des recherches stériles, il s'abandonne généralement aux trompeuses voluptés des plaisirs éphémères et trompeurs des sens. Souvent blasé par la satiété, et s'oubliant lui-même, il effeuille dans son incertitude les heures fugitives qui lui échappent.

Le matérialisme néantiste est l'image de la mort universelle ; ses principes dissolvants répugnent à la raison ; ils sont dangereux pour l'homme et nuisibles à la société ; ne se croyant pas responsable, il n'aspire pas au progrès moral ; perdant de vue les consolantes espérances et les douces affections, ses horizons se rétrécissent, son ciel se ferme et sa vie est sans but et sans véritable objet.

Dans cette situation d'esprit, il est privé de tout idéal d'avenir de bonheur et des plus suaves espérances.

On distingue généralement trois classes de matérialistes : 1° Ceux qui sont sans aucune instruction et dont l'intelligence est bornée. Cette situation est aggravée pour ceux à qui, dépourvus de moyens d'existence, la lutte pour la vie forme toutes leurs préoccupations.

Ceux-là sont plus à plaindre qu'à blâmer.

Ils sont susceptibles d'amélioration par suite d'une destinée plus heureuse.

2° Les matérialistes courbés sous le poids de leur conduite déréglée et d'habitudes tenaces dans le vice, qui les portent à désirer le néant, pour échapper à la responsabilité de leurs actes vicieux ou criminels.

Ces matérialistes systématiques repoussent les lumières de la raison et les arguments de la logique, parce que leurs habitudes soucieuses et invétérées les retiennent captifs dans leur vie déréglée.

Leur obstination, souvent très opiniâtre, est quelquefois invincible.

3° Les matérialistes produits par l'enseignement abusif du cléricalisme. Ceux-là sont généralement des esprits droits et élevés qui repoussent les principes et les dogmes contraires à la raison. Ils ne peuvent admettre un Dieu infiniment bon et impitoyable dans ses vengeances. En face d'enseignements aussi contradictoires qu'absurdes, ils préfèrent la négation matérialiste aux étranges affirmations des cléricaux. Ces matérialistes, faciles à convaincre, ne nient pas d'une manière absolue l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; leur cœur et leur raison nient plutôt les formes invrai-

semblables sous lesquelles la religion cléricale de Rome présente la Divinité. Ses dogmes fallacieux constituent, en effet, un tissu d'absurdités aussi incroyables les unes que les autres, qui sont de nature à rebuter les esprits les plus droits.

Les matérialistes systématiques essaient en vain de se dissimuler la vérité éternelle. Dans leur rage du néant, ils ont beau chercher à effacer de leur cœur les noms de Dieu, de l'âme immortelle, de châtiment, de récompense et de bonheur futur, leur conscience et leur raison ne les harcèlent pas moins au milieu des étourdissements de la vie qu'ils se sont faite.

Il est toujours des heures calmes où la vérité se montre sous son vrai jour aux cœurs les plus endurcis et aux âmes blasées.

Ces esprits atrophiés, desséchés par l'égoïsme, l'amour des richesses, des plaisirs et l'horreur de la pauvreté, plient sous le poids de leurs ambitions et de leurs désirs non satisfaits. Plaçant audessus du bonheur de l'au-delà les jouissances terrestres et les voluptés des sens, leur intelligence voilée n'aperçoit pas les beautés infinies et les riantes perspectives de la marche ascensionnelle des êtres et des mondes. Dès que leur existence est saturée d'ennuis et de tristesses, ils sont désenchantés du bonheur de la vie ; le désespoir s'empare alors de leur âme affaissée sous le poids des tribulations et des déboires de la vie ! Le suicide est alors le souverain remède à leurs maux, surtout pour les âmes faibles.

Quelquefois aussi, l'homme, effrayé de ses théories absurdes, demande à la raison, ce critérium suprême, de lui montrer la vérité éternelle que rien ne peut effacer du cœur de l'homme ; car la raison éclairée des lumières divines reflète toujours les splendeurs de la justice infinie, comme une nappe d'eau réfléchit l'azur d'un ciel pur.

Les apôtres du matérialisme néantiste ne voileront jamais les lueurs radieuses des vérités immuables ; leurs sophismes peuvent, tout au plus, ralentir la marche du progrès, mais ils ne peuvent détruire la perfectibilité humaine, qui a pour synthèse l'harmonie universelle. Certains matérialistes semblent privés de sentiment ; ils paraissent, au contraire, frappés de surdité intellectuelle et morale ; et cependant la lumière éternelle n'est point bannie de leur cœur et de leur raison ; leur âme immortelle, rayon divin, ne peut vivre dans l'inconnu et dans l'incompréhensible.

Les matérialistes néantistes, qui s'obstinent dans cette erreur, méconnaissent leur destinée et gémissent sous le poids des tribulations qui les assaillent ; ils sont tributaires de la vie, qui est pour eux un lourd fardeau. Sous le lugubre aspect de la nuit du tombeau, ces âmes dévoyées de la voie harmonique, pliant sous le poids des vicissitudes de la vie terrestre, cherchent à croire à une dissolution totale de leur être et au néant.

Ces âmes égarées sont sourdes aux inspirations divines et repoussent la flamme immortelle qui les anime. Ces négateurs de tous les beaux sentiments de l'âme reculent devant les souffrances de la vie.

Mais il est difficile d'enténébrer perpétuellement l'intelligence humaine. On peut engourdir et corrompre même, pour un temps, les esprits oublieux de leur destinée et absorbés par leurs passions. mais la vérité finit toujours par submerger, dans un temps plus ou moins long, les ténèbres factices du néantisme ; car le réveil de l'idée consolatrice, épurée par la douce espérance, finit toujours par prévaloir.

Ces hommes, égarés sur la route de la vie, ne s'aperçoivent pas que l'être humain ne peut être enfermé tout entier dans son enveloppe corporelle ; que la plus noble partie de lui-même peut toujours triompher des obstacles matériels qui le paralysent.

Le matérialiste néantiste, méconnaissant l'existence de l'âme, ne peut envisager, dans toutes leurs splendeurs, les beautés sublimes de la patrie éternelle.

Loin de voir dans ces milliards de milliards de systèmes planétaires, qui échappent à leurs regards, un Moteur suprême qui dirige et gouverne cet univers infini, ces pygmées l'effacent de la création, déclarant que cette harmonie est l'effet du hazard.

Les matérialistes néantistes, méconnaissant les lois de l'harmonie universelle, souffrent de la désharmonie qu'ils causent. N'ayant pas d'autres perspectives que le néant, rien, absolument rien, ne peut ranimer leur courage.

Tout dans la nature marche d'après des lois harmoniques immuables. Ceux donc qui troublent cette harmonie en subissent les conséquences.

Toutes ces vérités méritent d'être propagées de toutes parts par les hommes réellement convaincus de leur mission terrestre. Ils doivent donc s'attacher à l'œuvre de la régénération morale et à l'amélioration sociale, en répandant les enseignements du spiritisme, dont la morale sublime est appelée à régénérer la société.

Soyons donc des esprits d'action ; mettons-nous à l'œuvre avec une véritable ardeur et montrons-nous les apôtres de l'humanité dévoyée, qui a abandonné la voie de la vie et de la vérité, persuadés que la bonne semence jetée parmi les incrédules fructifiera avec le temps au profit du progrès et de la civilisation.

La fraternité et la solidarité, qui forment le lien destiné à unir tous les hommes, constituent l'apogée de la morale du spiritisme.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

PSYCHISME OU SPIRITISME

A propos du cas de Mme Christmann, dite la « Sorcière de Versailles », un de nos confrères a interviewé M. César de Vesme, directeur de la *Revue des Sciences psychiques*, qui, en se défendant d'être spirite, lui a déclaré qu'il était *psychiste* comme le sont MM. Crookes, Lombroso, le docteur Richet, le colonel de Rochas et tant d'autres. « Nous étudions, a-t-il dit, les phénomènes supernormaux, tels que la télépathie, le mouvement des tables, mais nous nous bornons à les enregistrer scientifiquement. »

La question est de savoir si les phénomènes dont parle M. César de Vesme peuvent donner lieu à la création d'une science nouvelle, car ici l'expérimentateur n'est jamais le maître de ses expériences. En chimie, par exemple, les analyses et les synthèses se produisent toujours exactement, lorsque les conditions qui doivent concourir à la décomposition ou à la recomposition d'un corps sont normales ; or, il n'en est pas ainsi en psychisme ou en spiritisme.

M. Camille Flammarion écrivait jadis : « Quelle que soit la valeur scientifique de quelques sceptiques et l'ineptie de certains autres, il y a en réalité des *faits* dont ni la science ni la raison ne donnent la clé, des faits appartenant au monde de l'insondé, peut-être de l'insondable, et qui semblent placés en dehors de l'expérimentation physique. Ces phénomènes peuvent être niés par des hommes incomplets, mais ils n'en existent pas moins pour cela. »

Et, en effet, comment nier la réalité d'expériences qui ont pour garants des hommes tels que MM. Crookes, R. Wallace, Warley, en Angleterre ; Zœllner, directeur de l'Observatoire de Berlin ; Aksakoff, en Russie ; de Rochas, Richet, etc., en France? Et nous ne parlons ici que de savants, mais pour être littérateur, on n'en est pas moins perspicace, et chacun sait que Mme de Girardin, MM. Alexandre Dumas fils, Vacquerie, Sardou et *tutti quanti* n'ont jamais dissimulé leur croyance dans le spiritisme.

M. l'abbé Poussin, professeur au séminaire de Nice, a publié, il y a quelques années, sous ce titre : *Le Spiritisme devant l'Histoire et devant l'Eglise*, un livre où, tout en attaquant le spiritisme au nom du dogme chrétien, il reconnaît la réalité des phénomènes qu'on lui attribue.

« Des théologiens, écrit-il, des ecclésiastiques distingués, des hommes aussi remarquables pas la science que par la vertu, s'accordent de toutes parts à admettre certains faits extraordinaires du spiritisme comme incontestables... Sans doute, dit le Père Gury, tout ce qu'on attribue au spiritisme n'est pas vrai, mais dans cette multitude de prodiges, un grand nombre sont réels, car ils ont été vérifiés par les témoins les plus éprouvés et les plus dignes de foi. »

M. l'abbé Poussin, après avoir rapporté l'opinion bizarre de Littré sur ces phénomènes, qu'il expliquait par « la susceptibilité du système nerveux, surexcité de nos jours par les ébranlements de l'ordre politique et les secousses des révolutions » (?), ajoute :

« Lorsque des théologiens, des prêtres, des savants de profession, des catholiques comme le Père Matignon, le Père Ventura, le Père Gury et les rédacteurs de la *Civitta cattolica*, des rationalistes instruits comme MM. Figuier, Coquerel, de Gasparin, des évêques comme Mgr l'évêque de Québec, Mgr de Tours, des missionnaires comme MM. Huc, Bonduel et d'autres, quand tous ces esprits sérieux attestent les faits les plus étranges, comment pourriez-vous soutenir qu'ils ont cru voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas ? »

M. l'abbé Poussin affirme que les manifestations spirites sont dues à des causes intelligentes, mais il déclare, s'appuyant sur les Pères de l'Église, que ces causes émanent de l'esprit des ténèbres.

⁂

Nous ne recherchons ici nullement « l'essence » des phénomènes dont nous nous occupons, ce que nous voulons démontrer, c'est que ces phénomènes, quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine, paraissent réels, et que ce n'est pas une raison, parce que la science ne les explique pas, pour qu'ils soient inexistants.

Et d'ailleurs, est-ce que la science explique quelque chose ?

Voici une onde hertzienne. Elle se propage à travers l'espace sans qu'on sache en vertu de quel principe mystérieux. Et remarquez que cette onde est obligée, tout en conservant son autonomie, de traverser une foule d'autres ondes vibrant avec des intensités différentes : les ondes lumineuses, calorifiques, magnétiques, etc.

La lumière que nous envoie le soleil est composée, on le sait, de sept couleurs ; or, ces couleurs, le violet, l'indigo, le bleu, le vert, le jaune, l'orangé, le rouge, ont des ondes de grandeurs diverses, et ces ondes vibrent en plus ou moins grand nombre.

L'indigo, par exemple, fait 686 millions de millions de vibrations dans une seconde, avec une onde ou ondulation de 449 millioniėmes de millimètre, alors que son voisin, le violet, en fait 723 millions de millions avec une onde qui n'est que de 423 millioniėmes de millimètre. Eh bien, la petite onde hertzienne dont nous parlions tout à l'heure pénètre au milieu de toutes ces autres ondes, et arrive à son but sans subir de déformation et sans que sa vitesse initiale en soit ralentie. N'est-ce pas prodigieux ? C'est tellement prodigieux que les physiciens sages s'abstiennent de donner ici des théories dont la vanité serait vite reconnue... Que n'ont-ils toujours été aussi prudents !

Les spirites *Kaldécistes* défendent la doctrine de la réincarnation, mais sans que le corps mortel y contribue en quoi que ce soit. Cette réincarnation ne se produirait qu'après une sorte de stage, au cours duquel l'esprit s'épurerait plus ou moins, mais jamais avant un délai de plusieurs mois, ou plutôt même de plusieurs années.

Il est bien évident que, comme tant d'autres expérimentateurs, Eugène Nus, il y a une trentaine d'années, le docteur Gibier, tout récemment, la raison de Mme Christman a fléchi sous l'épouvante causée par certaines manifestations, permises seulement à quelques rarissimes initiés.

En résumé, et sans vouloir formuler d'opinion sur la cause des phénomènes si complexes, si curieux, si troublants dont nous venons de dire quelques mots, nous faisons des vœux pour qu'ils soient étudiés désormais sans parti-pris, et avec le noble souci de la Vérité !

(*Le Gaulois*, 30 août). Tout Paris.

DE LA DURÉE DES RAYONS N
dans l'eau magnétisée

MM. Charpentier et Blondlot, en faisant leurs expériences sur les rayons N, ont écrit que l'eau arrêtait ces effluves. Ils auraient pu ajouter que l'eau les conservait avec toutes leurs qualités.

Nous savions déjà que l'eau magnétisée se conservait pendant un certain temps avec ses propriétés bienfaisantes.

Le magnétisme semblait être ressenti par le malade ; mais rien ne démontrait d'une manière positive, que ce n'était pas une suggestion de la part du malade que de continuer à croire et même de ressentir un bien de l'eau qu'il buvait.

Les expériences que j'ai faites donnent une marque *certaine* que les rayons humains, absorbés par l'eau, continuent à y séjourner avec leur activité qui s'atténue progressivement pendant un certain nombre de mois.

La magnétisation que j'exerce sur une plaque photographique mise dans un bain révélateur, en touchant seulement le liquide du bain, a la propriété de colorer la plaque de différentes couleurs, *selon* mon état de santé ou mon état mental.

Donc j'ai mis des plaques dans du vieux révélateur ayant coloré en rouge lorsque je m'en étais servi pour la première fois, et j'ai eu la couleur rouge sur mes plaques.

Puis j'ai obtenu du jaune de la même façon.

Mon expérience la plus concluante a été celle-ci :

Il y a deux mois, j'avais pris un avoué pour régler une affaire en justice.

Quelque temps après, je m'aperçus qu'il trahissait son mandat et me faisait perdre mon affaire dans le but de la continuer devant une deuxième juridiction et de gagner plus d'argent.

Je me couchai donc un soir après avoir reçu une lettre qui me confirmait cette trahison.

Ayant mal dormi et me sentant, à 3 heures du matin, incapable de reposer, je me levai et allai à mon cabinet noir pour faire de la photographie fluidique. Je me mis une plaque sur le front et une deuxième dans le révélateur.

Ces deux plaques furent d'un violet très caractéristique.

Je recommençai l'expérience et j'eus le même résultat, toujours en me servant de révélateur neuf.

Je recommençai encore et même résultat. Je conclus alors que c'était ma colère, ma haine, mon ressentiment énergique qui étaient la cause de violet.

La quantité de révélateur des trois expériences, soit 1/6 de litre, avait été versée dans un flacon vide en verre blanc.

Ce liquide, au lieu de s'éclaircir au bout de quelques heures, était resté vert et trouble 12 heures après.

Je plongeai alors une pellicule vitrose dans un bain de ce liquide et, après avoir remué la cuvette pendant 10 minutes, je la mis dans l'hyposulfite et j'obtins une plaque encore violette.

Depuis, tous les huit jours, je fais une plaque avec ce liquide et toujours j'obtiens du violet ; de même que j'obtiens du rouge ou du jaune avec d'autres flacons.

Je dois dire cependant, et ceci d'ailleurs est naturel, que je laisse maintenant la plaque plus longtemps dans le bain et que, malgré cela, l'intensité du violet est moins forte ; il y a déperdition. En

résumé, *l'eau magnétisée conservera ses propriétés plus ou moins longtemps en raison de la quantité et de la qualité des effluves qu'elle aura absorbées.*

Je termine en disant que rien ne se fait sans peine, que la perte de mon procès n'est pas chèrement payée, et que je remercie profondément mon vieil avoué d'avoir été la cause de cette découverte.

Tours, le 27 août 1904.

Commandant DARGET.

Les mouvements subconscients et la transmission de Pensée

M. Fabius de Champville a publié dernièrement un long article sur la transmission de pensée. (Voir *Journal du Magnétisme*, 2e trimestre 1904.) A ce sujet, il n'est pas sans intérêt de dire le peu que nous savons ; peut-être ces quelques lignes provoqueront-elles un léger mouvement de curiosité dans la foule, toujours avide de choses merveilleuses.

La transmission de pensée peut encore s'opérer très facilement ; l'expérience est absolument concluante et pratique, et tout le monde peut la réaliser. Il est bien entendu qu'on ne doit pas se rebuter après une expérience avortée ; ici, comme en toutes choses, il faut apporter quelque persévérance. Du reste, j'ai moi-même expérimenté à plusieurs reprises, et si les premières tentatives ne me donnèrent pas des résultats satisfaisants, du moins, j'ai eu la satisfaction de voir mes efforts couronnés par un succès auquel j'étais loin de m'attendre, si promptement obtenu. En outre, cette expérience, qu'on connaît peut-être, n'engage à rien ; elle n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler scientifique ; elle constitue simplement un amusement, mais un amusement qui intéressera sûrement les personnes désireuses de connaître ce qu'il y a de vrai dans la transmission de pensée.

Il faut choisir un sujet, un « sensitif », qu'on envoie dans une pièce contiguë, afin qu'il ne sache pas ce qu'on veut lui faire dire. On se concerte ensuite, on se communique ce qu'on va faire, par exemple penser que le sujet mettra du sucre dans un verre d'eau (le verre d'eau étant posé sur une table, à côté d'un sucrier), ou encore qu'il prendra dans la poche d'un monsieur présent la montre de celui-ci, ou tout autre objet qui s'y trouve. Rappeler le sujet, et le faire vivement pivoter sur lui-même, pendant deux ou trois minutes. Ensuite, deux personnes lui appliquent les mains autour du cou, de telle manière que les doigts se touchent, mais sans appuyer. Il faudra, au préalable, avoir soin de poser un bandeau sur les yeux du sujet. Les deux expérimentateurs penseront, avec force, à ce que le sujet doit faire. Celui-ci hésite quelque instant, va, vient, presque automatiquement, et, finalement, atteint le but fixé, à la grande stupéfaction des spectateurs qui n'en peuvent croire leurs yeux.

Comme on le voit, l'expérience est très simple, et mérite seulement un peu de persévérance, si l'on ne réussit pas la première fois, ce qui est assez rare. Essayez et vous serez surpris vous-mêmes du résultat obtenu. En s'amusant, on s'instruit et c'est quelquefois d'une simple observation que naît une loi scientifique, témoin J. Gall, le célèbre phrénologiste. Il remarqua, étant encore écolier, que ses camarades dont les yeux étaient gros et repoussés à fleur de tête apprenaient beaucoup plus facilement leurs leçons que les autres, d'où est née la phrénologie.

9 septembre 1904.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.
(*Revue Hermétique.*)

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

Les considérations précédentes nous permettent de comprendre la formation des nœvi ; et pour édifier cette théorie, nous avons pu jusqu'alors nous appuyer sur des faits naturels ou des expériences hypnotiques qui expliquent chacune des phases successives du phénomène. Maintenant, il faut aller plus loin, et le terrain est moins solide, parce que les travaux des savants n'ont guère été orientés dans cette direction. Cependant, nous pensons qu'une induction légitime est permise et que c'est grâce à cette méthode que nous pouvons expliquer ces autres caractères du nœvus que nous n'avons pas examinés jusqu'ici.

Si nous admettons, par analogie, que la *forme* d'une marque de naissance soit donnée par l'image mentale de la mère transmise au fœtus, — comme une suggestion pré-natale qui s'exécute ensuite pendant toute la vie de l'enfant, — il semble plus difficile d'expliquer pourquoi certains nœvi sont colorés comme des objets naturels. Nous avons vu qu'un enfant est né avec les mains bleues ; qu'une jeune fille avait la peau tachetée de petites marques couvertes d'un poil brun, rappelant la fourrure d'un tigre ; qu'une autre avait sur le cou une chenille de chair dont la forme, les couleurs et les poils étaient ceux de cet animal ; qu'une troisième portait l'image d'une chauve-souris, avec les ailes étendues, etc. Essayons de comprendre le phénomène.

La substance pigmentaire qui donne à la peau de l'homme diverses couleurs, suivant les races, blanche, jaune, rouge et noire, peut aussi affecter les nuances les plus variées dans l'iris de l'œil et dans la coloration des tissus sous l'influence de la maladie. Nous savons aussi, par les expériences de Lister sur les cellules pigmentaires de la patte de grenouille, que les changements de coloration « dépendent des mouvements moléculaires, déterminés dans l'intérieur des cellules par l'influence des nerfs, et dans des circonstances qui excluent l'action du système vasculaire sanguin (2) ». Ce fait vient s'ajouter aux observations de Claude Bernard sur l'influence exercée par les systèmes nerveux sympathique et cérébro-spinal sur les vaisseaux sanguins ; le premier, comme modérateur, les contracte, le second, au contraire, lorsqu'il est stimulé, les dilate : « Voilà, dit-il, tout le mécanisme de l'influence nerveuse. » Ces différents modes d'action des nerfs nous semblent pouvoir expliquer tous les détails de coloration des nœvi, si l'on veut bien admettre que l'image mentale possède précisément tous les mouvements moléculaires qui produisent les couleurs.

Nous savons que l'image interne est colorée et la physique nous apprend que les couleurs sont dues aux différentes longueurs d'onde des rayons lumineux qui pénètrent la rétine. D'après la théorie de Helmholtz, trois couleurs seulement sont fondamentales : c'est le rouge, le vert et le violet. De même que l'on peut obtenir le blanc par le mélange de ces trois couleurs, de même aussi on peut produire toutes les nuances possibles par des mélanges variés de ces couleurs, ou ce qui revient au même, par le mélange des mouvements auxquels ces couleurs sont dues. L'image rétinienne colorée est détruite très rapidement, mais l'image interne conserve ses couleurs, puisque l'hallucination provoquée par suggestion fait renaître l'image avec toutes ses nuances les plus délicates. Les différentes longueurs d'ondes ont donc été enregistrées dans la substance périspritale en même temps que la forme de l'image, et lorsque celle-ci ressuscite des profondeurs de la subconscience, elle ramène avec elle les mouvements moléculaires qui déterminent la sensation des couleurs. A

(1) Voir le numéro du 1er-15 septembre 1904.
(2) LISTER, *Quaterly Journal of Science.*

plus forte raison l'image sensorielle qui produit sur la mère l'impression émotive violente qui est l'origine du nœvus, doit-elle posséder les mouvements vibratoires qui caractérisent les couleurs de l'objet qui a causé cette émotion.

L'image interne transmise et implantée par la mère dans le cerveau fœtal agira sur les différentes parties du système nerveux qui sont soumises à son action, et celles-ci seront polarisées pendant toute la vie du sujet pour reproduire sans cesse les couleurs de cette image, qui est incarnée dans la substance du périsprit, et sera dans la suite aussi indélébile que la coloration de l'iris, par exemple. C'est une sorte de photographie en couleurs de la pensée maternelle qui s'est imposée là l'enfant pendant cette période intra-utérine, où les agents qui modifient le périsprit auront une action constante pendant tout le reste de la vie.

Il nous reste à signaler maintenant la partie la plus importante de cette étude, celle des modifications cutanées qui donnent dans certains cas un relief au nœvus qui le modèlent pour reproduire avec de la chair l'objet matériel qui a impressionné la mère. Cette force plastique de la pensée se montre avec éclat dans les exemples que nous avons cités.

Rappelons-nous cette chenille qui simulait si bien un animal que le docteur Van Swieten voulait l'enlever du cou de la jeune fille. Dans l'exemple cité par le docteur Brandis, c'est la cicatrice d'un bec de lièvre dont la suture était visible et même les traces de la couture. Souvenons-nous également d'un cas dans lequel le moignon congénital ressemblait à celui du mendiant cause de l'effroi, au point de présenter les mêmes cicatrices et les mêmes saillies.

Nous savons bien, comme nous l'avons déjà rappelé, que tous les cas de monstruosités ne relèvent pas de l'action de la pensée de la mère sur le fœtus. Il existe des causes physiques intra-utérines ou extérieures qui amènent des anomalies pendant la gestation et depuis Geoffroy Saint-Hilaire cette question a été étudiée sérieusement. Mais on ne saurait confondre des cas tératologiques avec les nœvi, car ils diffèrent profondément quant à leur origine et se distinguent par leurs caractères extérieurs. Ce n'est pas un hasard physiologique qui peut produire des cicatrices sur un moignon, justement semblables à celles vues par la mère, pas plus que la nature ne s'amuse à simuler un bec-de lièvre opéré en figurant avec soin les points de suture. Quand de semblables phénomènes ont lieu, la liaison entre l'image perçue par la mère et la déformation produite sur le fœtus est trop intime, trop semblable pour qu'on n'y voie pas une relation de cause à effet et force est, dans ce cas, d'admettre que c'est l'imagination de la mère qui est la cause première, la force efficiente qui a imprimé ce stigmate au fœtus.

D'ailleurs, pour peu qu'on y réfléchisse, les cas de brûlure par suggestion nous amènent aussi à conclure que l'image mentale a non seulement une forme extérieure, mais aussi un volume déterminé, une épaisseur, puisque les effets de la brûlure se font sentir dans l'intérieur du tissu cutané jusqu'à une certaine profondeur, et non au delà. Ce pouvoir que possède une idée d'agir sur la matière pour en modifier les propriétés, pour la pétrir suivant une image spéciale, est tout à fait inexplicable avec les théories matérialistes, car celles-ci ne voulant pas admettre l'existence d'un principe pensant, ne connaissant pas la substance qui sert de représentation matérielle de l'idée, préfèrent nier ces relations que de les attribuer au pouvoir de l'esprit.

En poursuivant nos recherches, nous allons exposer les faits nombreux qui nous permettent d'affirmer l'existence dans l'organisme humain de cette matière subtile qui sert à rendre la pensée objective, en représentant visiblement, pour les yeux capables de percevoir cette forme éthérée de la substance, les conceptions subjectives de l'âme.

LA FORCE PSYCHIQUE

On se souvient peut-être que nous avons conclu à la matérialité de l'image mentale en constatant qu'elle possède les propriétés des corps physiques. En effet, elle a un contour déterminé, c'est-à-dire une étendue ; en second lieu, elle masque les images des objets réels devant lesquels elle se trouve, au moins dans beaucoup de cas, ce qui montre qu'elle a une certaine opacité, donc une épaisseur; ensuite, elle donne naissance à des couleurs consécutives et complémentaires comme le fait la sensation elle-même. Ce sont bien là, semble-t-il, des caractères matériels et il faudrait autre chose qu'une négation pure et simple pour infirmer ces déductions. Il est clair que nous n'avons jusqu'ici que des connaissances très vagues sur la nature de cette substance. Nous pouvons constater seulement que parfois, au moment où l'hallucination disparaît, il reste devant les yeux de l'esprit une sorte de brouillard qui est en quelque sorte la trame sur laquelle l'hallucination était dessinée. Dans la célèbre observation du libraire Nicolaï, de Berlin, sa guérison s'opéra par la diminution graduelle de la netteté des figures, qui devinrent vaporeuses et finirent par disparaître, comme une fumée qui se dissipe dans l'air. Voici ses propres paroles (1) :

« Quoique mon esprit et mon corps fussent, à cette époque, en assez bon état, et que ces spectres me fussent devenus si familiers qu'ils ne me causaient plus la moindre inquiétude, je cherchais cependant à m'en débarrasser par des remèdes convenables. Il fut décidé qu'une application de sangsues me serait faite, ce qui eut effectivement lieu le 20 avril 1791, à 11 heures du matin. Le chirurgien était seul avec moi ; durant l'opération, ma chambre se remplit de figures humaines de toute espèce ; cette hallucination continua sans interruption jusqu'à 4 heures et demie, époque à laquelle ma digestion commençait. Je m'aperçus que les mouvements de ces fantômes devenaient plus lents. Bientôt après *ils commencèrent à pâlir*, et à 7 heures ils avaient pris une *teinte blanche*; leurs mouvements étaient très peu rapides, quoique leurs formes fussent aussi distinctes qu'auparavant. Peu à peu, ils devinrent *plus vaporeux*, parurent se *confondre avec l'air*, tandis que quelques parties restèrent encore visibles pendant un temps considérable. A environ 8 heures, la chambre fut entièrement débarrassée de ces visiteurs fantastiques. »

(*A suivre.*) J. Delanne.

REVUE DES REVUES

L'Echo du Merveilleux est une des revues les mieux documentées. M. Gaston Méry étudie dans le numéro du 1er septembre les expériences de M. de Rochas sur la régression de la mémoire. M. Méry ne croit pas que M. de Rochas ait trouvé, par ces expériences, le moyen de faire la preuve de la réincarnation, et il dit que si M. de Rochas le croit, il se leurre. Du reste, prétend M. Méry, ces expériences de prétendue « régression de la mémoire » ne sont, à y bien regarder, que des expériences très ordinaires.

Le même numéro contient, entre autres, un article sur le cas curieux d'un éclair qui dessine l'image du Christ sur le dos d'un homme frappé de la foudre, et l'horoscope du tsarévitch par Vanki.

La Revue Spirite de septembre reproduit du *Temps* deux articles de M. Jules Bois, intitulés le premier : le Bilan du Merveilleux et le second : la Télépathie. M. J. Bois se montre comme toujours très

(1) Brierre de Boismont, *les Hallucinations*, p. 35.

au courant des sciences psychiques. M. de Rochas continue ses expériences sur la régression de la mémoire et la faculté de prévision sur lesquelles nous reviendrons dans notre prochaine *Chronique psychique*.

Dans le même numéro est reproduit du *Messager* de Liège un article de Paul Grendel prenant la défense de Mme Martin, la sorcière de Marly, qui vient d'être condamnée à 15 mois de prison.

La Lumière, que dirige Mme Lucie Grange, publie un article du docteur Lux sur « l'Age de la terre et l'Age de l'homme ».

L'auteur fait remonter les premières manifestations de l'intelligence humaine à 2.100.000 ans environ. Comme on le voit, nous sommes loin des 6.000 ans bibliques.

Le Messager de Liège nous apprend que Mazzini, dont on a récemment commémoré l'anniversaire à Venise, était spirite, tout comme son ami Garibaldi. Dans un opuscule intitulé *Dal Concilio a Dio*, il dit en apostrophant les évêques :

« Nous croyons en une série indéfinie de réincarnations de l'âme, de vie en vie, de monde en monde, dont chacune constitue un progrès sur celle qui l'a précédée ; nous pouvons recommencer le stage parcouru, lorsque nous n'avons pas mérité de passer à un degré supérieur ; mais nous ne pouvons ni rétrograder, ni périr spirituellement. » Il termine en disant que finalement « l'individu récupèrera la conscience et la mémoire de ses existences passées, en raison des progrès moraux qu'il aura faits ».

Les Annales des sciences psychiques, du docteur Dariex, sont toujours très bien documentées et rédigées. Dans le numéro de juillet-août, M. Petrovo Solovovo rend compte des séances tenues dans le printemps de 1902, avec le concours du médium Sambor. Des objets se déplaçaient, des instruments de musique jouaient et volaient dans l'air ; des mains lumineuses apparaissaient dans l'obscurité.

Mais les phénomènes les plus curieux furent sans contredit ceux présentant le phénomène du passage de la matière à travers la matière et les matérialisations.

Un homme inconnu, qui ne ressemblait au médium ni comme taille, ni comme apparence, ni comme vètements, entra subitement dans le cabinet d'expériences, puis au bout d'un instant devint invisible. Plusieurs autres matérialisations eurent également lieu.

Dans le même numéro, le docteur Joire, président de la Société universelle d études psychiques, annonce qu'il vient de fabriquer un instrument capable de démontrer l'existence d'une force émanant du système nerveux et s'exerçant à distance. Il a nommé cet instrument : le sthénomètre.

La conclusion de ses recherches faites avec cet instrument est la suivante :

« Il est prouvé au moyen du sthénomètre qu'il existe une force spéciale, qui se transmet à distance, émanant de l'organisme vivant et paraissant spécialement sous la dépendance du système nerveux. Cette force se trouve modifiée et troublée dans les diverses maladies du système nerveux, et la constatation de ces troubles au moyen du sthénomètre offre un grand intérêt pratique dans le traitement de ces maladies. »

Le Progrès spirite publie, de M. Laurent de Faget, son directeur, un intéressant article sur le « Spiritisme devant la conscience ».

Dans *la Vie nouvelle*, le docteur Foveau de Courmelles fait « l'histoire de la médecine par l'art » ; le docteur Bécour publie une bonne étude sur la « suggestion » à propos du mémoire présenté il y a quelque temps à l'Académie par M. Liégeois, de Nancy, sur l'hypnotisme, la suggestion et les théories de l'école de Nancy. Enfin M. Malgras commence une étude sur « Swedenborg, occultiste et spirite ».

Notons encore *la Vie d'Outre-Tombe* qui s'en prend cette fois à Monseigneur Méric, l'éminent directeur de *la Revue du Monde invisible*, qui prétend que « le spiritisme ne repose sur rien et est l'œuvre de l'imagination ».

∴

Reçu *la Revista Spirita*, *la Constancia* de Buenos-Ayres, *la Revelacion* d'Alicante, *Zeitschrift für Spiritismus* de Leipzig, etc.

J. BRICAUD.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 26 septembre,	de M. Bizeray, La Flèche .	5 fr.	»
27 —	de M. P., Rhône	1	»
28 —	de M. Pabion, Lyon . . .	5	»
30 —	de M. Farcy, Savoie . . .	0	60
1er octobre,	Anonyme, Saint-Clair. . .	3	»
2 —	de M. Damé, Lyon	5	»
4 —	de M. P., Rhône.	1	»
8 —	de Mme Esterle	5	»
10 —	de M. Violés, Pont-St-Esprit.	1	»
	Total	26 fr.	60

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE

à la mémoire d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire.

De M. Félix Perrin, 5 fr. — Mme Quidet, Lyon, 3 fr. — Mlle Maillet, 0 fr. 50. — Mme Mollard, 2 fr. — D'un Vieux Républicain, 0 fr. 50. — Mme Royannez, 1 fr. — Mme Lanthaume, 1 fr. — Anonyme, 2 fr. — Mme Tivollier, 5 fr.

Total de cette liste.	20 fr.	»
Listes précédentes.	80 fr.	95
Total général.	100 fr.	95

ŒUVRE FÉDÉRALE

De M. Bizeray	2 fr.	»
De M. Vialle	3	»
Total.	5 fr.	»

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Journée du 9 octobre par divers visiteurs à la Crèche, 46 fr. 25. D'un groupe de travailleurs collecte faite, 1 fr. 25. — De deux vieilles amies qui recueillent du linge pour l'œuvre, 0 fr. 75. — D'une pauvre femme qui regrette ne pouvoir faire mieux, 0 fr. 25.

Soit un total de.	48 fr.	50
Voté par la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes	20	»
De Mme Lanthaume	1	»
De Mme Royannez	1	»
De Mme Gallet, à Orange	10	»
De M. Violés, Pont-Saint-Esprit . . .	1	»
De M. Quintin, à Grenoble	1	05
Total.	82 fr.	55
Liste précédente.	10	»
Total général.	92 fr.	55

Le Gérant : A. BOUVIER.

19-01-04.—Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 335. **10 Centimes.** 1er-15 NOVEMBRE 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ
RAISON
JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE
SAGESSE
AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs et amis que M. Georges Fulliquet, docteur es sciences, recommencera ses cours et conférences, le dimanche 13 novembre prochain, pour être continués ensuite le deuxième dimanche de chaque mois, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert, à 2 heures et demie précises de l'après-midi.

Etant données les connaissances étendues du conférencier, la chaleur d'âme dont il anime ses discours, nous sommes certains à l'avance qu'il y aura toujours foule pour l'écouter.

Les entrées sont libres et gratuites.

L. R.

Fête du centenaire d'Allan-Kardec

Le 9 octobre, a été célébré, avec un éclat tout particulier, le centenaire de la naissance du grand précurseur fondateur de la doctrine spirite, qui compte aujourd'hui de nombreux partisans dans tous les milieux sociaux, malgré les railleries et les sarcasmes, voire même les injures, dont lui et sa méthode furent accueillis à son début.

La fête a été complète et réussie de tous points, et le programme, élaboré par le bureau de la Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, exactement rempli. Aussi dès le matin à 9 heures, le bureau fédéral, ainsi que de nombreux chefs de groupes et fédérés isolés, se réunissent à la salle Paul-Bert qui désormais portera le nom de salle Kardec.

Après avoir donné connaissance de divers télégrammes et lettres d'excuses de quelques groupements et fédérés, au nombre desquels plusieurs docteurs et professeurs empêchés par différentes causes, M. A. Bouvier le sympathique président de la Fédération passe en revue les travaux qui sont présentés, affirmant tous la valeur scientifique et moralisatrice du spiritisme.

Ici c'est un cas d'identité parfaitement établi; là c'est une réincarnation qui se prépare dans des conditions annoncées préalablement par une table ; ailleurs d'autres manifestations soit par l'écriture ou l'incorporation, en un mot partout des phénomènes du plus haut intérêt sont constatés.

Ces travaux feront l'objet d'un compte rendu spécial.

Après l'exposé de ces travaux, M. Bouvier remercie les nombreux chefs de groupes et isolés venus de divers points offrir dans un élan d'amour et de fraternité leurs hommages de profonde reconnaissance au Maître vénéré, à celui qui fut à la fois un grand penseur et un grand savant, dont l'œuvre immortelle est appelée à régénérer l'humanité.

Se tournant ensuite vers un trophée de drapeaux sous les plis desquels on devine un tableau il enlève un oriflamme qui en cachait la face, alors apparaît aux yeux émerveillés et ravis le portrait d'Allan Kardec, exécuté par un artiste lyonnais et placé là en attendant le buste qui y figurera dans quelques semaines, puis de nouveau, se tournant vers l'auditoire, d'une voix chaude et vibrante il s'exprima en ces termes :

« Vous savez tous ce qu'est l'œuvre du Maître que nous fêtons aujourd'hui, inutile donc de perdre un temps précieux à refaire sa biographie, rappelons nous seulement qu'il est venu, véritable phare lumineux éclairer les ténèbres de la pensée humaine en nous montrant ce que nous sommes en réalité, en nous faisant entrevoir ce beau spectacle de la vie future à travers les existences sucessives au sein de l'éternité. Il est venu nous montrer le dualisme humain esprit et matière agissant et réagissant sans cesse l'un sur l'autre dans une lutte sans trève à la recherche du mieux, de sorte qu'il n'y a plus de mort, c'est la vie partout, plus grande, plus intense encore après avoir franchi les portes du tombeau. Et ici l'enseignement n'est plus un article de foi imposé, mais bien de foi acquise par l'observation rigoureusement scientifique.

« Amis, chantons la gloire de Kardec, ce grand novateur venu à un moment bien propice pour agrandir la pensée en se révélant un précurseur de l'âge d'or tout en basant sa doctrine sur ce qu'il y a de plus sacré, de plus beau, la charité.

«Saluons ce tableau, véritable symbole de travail et d'émancipa-

tion de la pensée, et chaque fois que nos yeux se tourneront vers lui, pensons sérieusement aux enseignements que nous a laissés le grand précurseur ; en les suivant, nous deviendrons des hommes véritablement dignes de ce nom. C'est ce que je souhaite à chacun. »

Il est 10 heures et demie. Suivant exactement le programme, le bureau fédéral ainsi que de nombreux fédérés quittent la salle Kardec pour se rendre à la crèche spirite, où plusieurs de nos amis nous avaient devancés. Là sont admis les enfants de quinze jours à trois ans, sans distinction de culte et de nationalité. C'est quelque chose de ravissant. Douze petits lits blancs, très coquettement arrangés par des mains habiles et délicates, dirigées par des cœurs de *mères*, ont apporté à cette œuvre un luxe et un confort qui font le plus grand honneur aux fondatrices et organisatrices de cette œuvre éminemment philanthropique. Tout est prévu et déjà l'on sent que les bébés qui passeront par la crèche jouiront des bienfaits que seul peut procurer l'affection des âmes sensibles, qui en la circonstance, se sentent véritablement Mères.

Disons de suite que dans la soirée, à l'issue de la conférence, l'ordre du jour suivant a été voté à l'unanimité :

« Le bureau fédéral, après s'être rendu à la crèche spirite, 8, place de la Croix-Rousse, félicite ses fondatrices pour la bonne organisation de cette œuvre éminemment philantrophique.

« La Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes est heureuse de s'y associer moralement et, à l'occasion, pécuniairement. »

.·.

Mais voici qu'il est 3 heures. Les Fédérés, isolés ou par groupes, au nombre d'environ 600 pénètrent dans la salle où doit se faire la conférence.

A 3 heures et demie tout le monde étant placé, M. Bouvier, après avoir indiqué et résumé en deux mots les travaux du matin, présente aux auditeurs l'éminent conférencier M. Gaillard, du barreau d'Avignon, ancien député de Vaucluse, à qui il donne la parole pour la conférence impatiemment attendue. Et pendant deux pleines heures il a tenu l'auditoire sous le charme de sa parole chaude et vibrante aux expressions mordantes et satiriques, parfois originales et fortes, mais toujours empreintes d'une véracité et d'une allure de conviction absolue.

Auditeur captivé et, comme le reste de la salle, suspendu à la pensée, à l'idée et à la forme, je ne puis donner que bien faiblement, dans ce compte rendu forcément trop écourté, une esquisse légère de la magistrale autant que documentée causerie qu'il nous fut donné d'entendre.

L'orateur fit d'abord une biographie d'Allan Kardec : sa naissance, sa jeunesse, ses idées et ses aspirations :

« C'était le moment où l'on commençait, en France, à causer des tables tournantes. » Et Allan en rit quand M. Fortier, le magnétiseur, lui parla de ce phénomène.

« Puis il s'y intéressa et cessa bientôt d'en rire. Il dépouilla les cahiers de notes de plusieurs sociétés de France sur ce sujet, et, éclairé par un jugement sain et un esprit scientifique, il déduisit de cette lecture l'idée génératrice d'où découlèrent nombre des ouvrages qu'il écrivit dans la suite. Mais cela n'alla pas tout seul, et longtemps encore le spiritisme devait être en butte aux véxations du plus grand nombre et même des gouvernements.

« En 1861, Maurice Lachâtre, libraire à Barcelone, fit à Paris une commande de livres spirites dont la plupart étaient d'Allan-Kardec.

« On lui en adressa 300. Mais ils ne parvinrent jamais au destinataire. L'inquisition les avait confisqués à la douane ! Et le 9 octobre de la même année, à Barcelone, un bûcher fut allumé sur l'Esplanade, au lieu ordinaire d'exécution des criminels, pour brûler les 300 volumes sur le spiritisme. Et une feuille de l'époque donne les détails de l'autodafé accompli par la *Sainte Inquisition* ! pour détruire l'œuvre qualifiée de satanique et d'hérésiarque ! Heureusement que ces volumes n'étaient pas uniques, et l'œuvre ne devait pas disparaître de ce coup !

« A la suite de cet événement on commença à s'occuper d'Allan et de son œuvre admirable.

« Et le Lyonnais Hippolyte-Léon Denizard-Rivail, à qui les esprit avaient révélé que, dans une existence antérieure, il s'était appelé Allan Kardec, malgré de nombreux titres scientifiques et des ouvrages de pédagogie d'une valeur incontestée, fut en butte à la malveillance et aux sarcasmes de ses contemporains.

« Et Paul Jonet, professeur de psychologie et de philosophie dogmatique au collège de France, pensa lui porter un coup mortel en disant, au mépris de ses travaux scientifiques, qu'il était *vendeur de contremarques* ! appellation dégradante, non par pour Allan Kardec, mais pour celui qui osait lui jeter ce mensonge à la face. Car ses doctrines ont fait surgir une pléiade d'esprits féconds et autorisés : les C. Flammarion, L. Denis, G. Delanne, de Rochas et d'autres, qui se sont faits les continuateurs et les propagateurs de l'œuvre... Dans l'humanité, nous devons distinguer trois âges ou cycles bien distincts :

« 1° L'âge des religions enseignées et crues sur parole ; 2° l'âge de la raison et de la métaphysique, et 3° l'âge de la science positive, ou positivisme d'Auguste Comte.

« Cette doctrine est déjà un progrès, mais elle est entachée de nombreuses erreurs.

« Ainsi, Auguste Comte pose comme un axiome qu'il n'y a que trois états de la matière et considère comme impossibles certaines choses que la science a réalisées depuis, telle que l'analyse chimique des étoiles, faite par Fraunofer et Bunsen, cinq ans après seulement qu'Auguste Comte l'avait mis au rang des choses que l'homme ignorerait toujours !

« Et par cette découverte, la science entre dans l'invisible et dans l'impondérable 50 ans avant que Maurice Lévy, de l'Institut, ait écrit : « La gloire du vingtième siècle sera la connaissance de l'invisible ! »

« Et c'est l'effondrement du positivisme d'Auguste Comte. Car, pendant que les scientifiques affirmaient les trois seuls états des corps, Crookes et Ollivier Lodge, recteur de l'Université de Birmingham, découvraient l'état « radiant » dans l'empoule de Crookes.

« Ensuite, Rœntgen, à Leipsig, puis Charpentier et Blondlot, à Nancy, contournant ces recherches, découvraient les rayons N de trois variétés différentes, α, β et γ.

« Et malgré l'état actuel de la science, incontestablement très avancé, il règne encore dans le monde scientifique une ignorance absolue sur la constitution de la matière. Des savants minutieux sont arrivés, l'un (sir Lodge) à calculer la force électromotrice d'un atome ; l'autre (M. Perrin), le temps de révolution d'un sous-atome fondamental ! C'est bien là l'étude de l'invisible et de l'impondérable. Mais voici que le domaine de l'esprit est aussi le but des travaux de personnalités scientifiques.

« Et là encore, plus qu'en science physique l'ignorance la plus absolue règne en maîtresse.

« Les professeurs de philosophie de nos grandes écoles en sont encore à chercher une définition exacte de la conscience ! Mais, pour ne pas paraître pris au dépouvu aux yeux du public, ils essaient néanmoins d'en donner une, et voici, entre autres, quelques inepties ils ont commises à ce sujet.

« Le professeur Le Dantec, dans la *Revue philosophique* du docteur T. Ridot, dit : « La conscience est la propriété que possède « notre corps d'être *au courant* de sa structure actuelle ! ! !.. »

« Est-ce assez creux et vide de sens et de précision ?

« Et un autre, M. Hœckel, professeur de physiologie, écrit dans

son ouvrage : *Le Monisme* ces lignes d'un matérialisme révoltant : « La conscience est, de la même manière que la sensation et « la volonté des *animaux supérieurs*, un *travail mécanique des cellules ganglionnaires* et comme telle, se ramène à *un processus chimique* dans leur plasma... C'est un ensemble de vibrations du « plasma ganglionnaire !... »

« De pareilles monstruosités se passent de tout commentaire.

« Mais, Mesdames et Messieurs, je m'aperçois que voici deux grandes heures que je cause et je n'ai pas encore abordé mon sujet.

« J'ai donné quelques développements à ce que je ne voulais considérer que comme les prolégomènes de ma conférence. Il me resterait donc beaucoup de choses à vous dire ; mais le temps s'écoule et votre patience que j'ai mise à une rude épreuve a des bornes que je ne voudrais pas dépasser. Vos estomacs réclament aussi une nourriture plus substantielle que mes paroles ; je vais donc céder la place au restaurateur afin de lui permettre de disposer le banquet !... »

Cette péroraison humoristique a été saluée par les applaudissements nourris de l'auditoire, prouvant ainsi que l'orateur avait touché juste. La salle fut donc évacuée et pendant que les Fédérés s'entretenaient par petits groupes des grandes questions que venait de soulever l'éminent conférencier, la table était organisée pendant que de son côté le bureau rédigeait le télégramme ci-dessous pour être envoyé à MM. Emmanuel Vauchez, docteur Bertrand Lauze, docteur Moutin, présidents d'honneur de la Fédération, les bureaux de quartiers étant fermés il ne fut expédié que par voie postale :

« *Les Fédérés spiritualistes modernes lyonnais et régionaux saluent président d'honneur avec sentiments de reconnaissance pour l'énergie déployée dans la défense de la vérité* ».

A 6 heures et demie, cent quarante deux convives étaient à table, faisant honneur à l'excellent menu, très bien servi par M. Michaud.

Au milieu du repas, le président M. G. Fulliquet, docteur es ciences, toujours dévoué à la cause spirite, en quelques paroles pleines d'à-propos et de charme félicite M. Bouvier d'avoir réuni une aussi nombreuse société de Fédérés pour fêter le centenaire d'Allan Kardec.

Puis il donne la parole au doyen des Fédérés, M. Besson, un vénérable vieillard blanchi par le travail et la neige de 84 hivers. D'une voix forte, avec une grande sûreté, et d'une grande justesse d'expressions, M. Besson retrace les débuts pénibles du spiritisme avec Allan Kardec lui-même. Car l'orateur est heureux et fier de se rappeler qu'il a connu le grand Maître ; qu'il a causé avec lui ; qu'il s'est assis à sa table et qu'il est un de ses premiers partisans.

Rappelant l'esprit de charité d'Allan Kardec, M. Besson demande la permission de chanter une petite chanson d'autrefois, de son temps, du temps d'Allan, après laquelle il se permettra de faire une quête dans l'assistance pour les vieillards pensionnés de la Fédération.

La voix un peu chevrotante mais l'accent très énergique, M. Besson chante sa chansonnette qui est vivement applaudie par toute la salle, puis il procède à une quête, accompagné de Mme Bouvier, et chacun se fait un plaisir de laisser tomber son obole dans la main de ce vieillard quêtant pour d'autres vieillards deshérités de la fortune.

Après ce petit intermède, le repas continue.

Vers la fin, M. Bouvier en quelques paroles chaleureuses, remercie ceux qui sont venus de loin pour assister à cette fête de la Fédération : entre autres M. le docteur Thirion, médecin de la marine ; Mme Tivollier, déléguée des Fédérés de Marseille. excuse les absents, donne lecture de la dépêche suivante :

De Chambéry,

Indisposition, Élise, me retient, suis de cœur avec vous ; laissons dogmes, athéisme à nos pieds ; ils conduisent, les premiers, à l'anarchie du paradis ; le dernier, à l'anarchie terrestre. Élevons-nous avec la science vers l'idéal du beau, du vrai, du bien.

FARCY.

M. Bouvier termine en portant un toast aux absents et aux présents.

Puis il demande un instant d'attention pour le secrétaire général qui donne lecture des quelques lignes suivantes, écrites par la dévouée vice-présidente de la Fédération :

« Mes chers amis,

« Je ne serais pas femme si je ne commettais pas une petite indiscrétion : or... je suis femme ! Je vais donc vous répéter sans préambule ce que notre excellent ami, M. Fulliquet, nous avouait un soir en nous confiant la nouvelle de son départ pour un poste certes plus avantageux et beaucoup moins fatigant que celui qu'il occupe à Lyon.

« — Je regrette beaucoup, nous disait-il, de laisser nos amis spirites. — Vous n'étiez pas là pour l'entendre, vous ne pouvez donc l'accuser de flatterie. Heureusement, M. Fulliquet nous reste. Ces jours de crainte ont disparu pour longtemps, je l'espère, et pour le remercier de l'affection qu'il nous porte et du sacrifice qu'il nous fait de sa personne, je crois que nous lui ferons réellement plaisir en assistant toujours plus nombreux au cours qu'il voudra bien ouvrir pour nous encore cette année. Je demande en outre à toute l'assemblée de vouloir bien battre un ban spécial en son honneur et un second en l'honneur de tous ceux, ici présents, qui se dévouent à la cause sociale, sans en retrancher le côté spirite. »

SUZANNE PETER,
Vice-présidente de la Fédération spiritualiste.

Une longue salve d'applaudissements accueille ces paroles dans lesquelles on reconnaît bien la femme de cœur, si dévouée à l'œuvre de la Fédération et dont tous les fédérés ont déjà admiré le tact et l'abnégation d'elle-même dans les réunions précédentes. Le double ban qu'elle a demandé est exécuté avec enthousiasme par tous les Fédérés.

Le secrétaire général reprend alors la parole pour lire les quelques lignes suivantes, que nous reproduisons :

Mesdames, Messieurs,

« Après la magistrale conférence, admirable de précision, de clarté et de documentation que nous venons d'entendre, il semble qu'il n'y ait rien à ajouter, si ce n'est de remercier le puissant conférencier dont la parole chaude et la science puisée aux bonne sources est venue convaincre les plus incrédules s'il s'en trouvait parmi nous. Mais je crois qu'il n'y en a pas, et que tous, de cœur et d'idées avec le conférencier, nous voulons marcher en avant-garde de ce mouvement d'idées qui agitent aujourd'hui les masses, mouvement formidable, d'idées encore plus formidables qui changeront l'humanité.

« Mais, la caractéristique des idées modernes est surtout l'indépendance. Et ce désir, ce besoin d'indépendance d'idées est logique, absolument.

Et nos aïeux qui ont fait 89 et 93 nous ont légué un bien inestimable : la liberté.

D'autres, depuis, ont essayé de s'emparer de cette liberté, à leur profit et au détriment du développement des idées ; ils ont cherché à capter cette liberté qu'ils sentaient devoir grandir avec le temps et submerger les idées étroites et mesquines de leur obscurantisme entêté et intéressé. Car, pendant plusieurs siècles, les intelligences enserrées dans leurs limites, abêties par leurs théories et leurs règles aussi absolues que contraires à la liberté, sont demeurées inactives, jusqu'au jour où, le ferment de discorde qu'ils avaient semé eux-

mêmes, germant sous l'influence bienfaisante de la liberté, est enfin venu, faisant éclater cette enveloppe fragile de superstition religieuse dont ils entouraient leurs agissements pour en mieux dissimuler le but aux yeux du peuple.

« Et après les ignobles et atroces abus de l'Inquisition d'Espagne, au treizième siècle, et du fameux Conseil des Dix, qui fut la honte du clergé de ce temps et fit de Venise l'opprobre des nations civilisées, sous un déguisement et un masque hypocrite moins ouvertement et d'une façon plus insidieuse, celui qui l'a suivi a voulu faire ce que j'appellerai l'Inquisition des esprits et des intelligences. Mais la marche immanente de la liberté, née et développée, en France surtout, après 89, devenue un besoin, une nécessité de l'esprit est venue rompre cette digue résistante qui enserrait à son profit le besoin d'émancipation de la pensée humaine.

« Avec la marche du temps, la science a fait des progrès incontestables, dans toutes les branches des connaissances humaines, et avec la science croissante s'est développée dans les esprits une nécessité de communiquer autour de soi ces connaissances qui au début semblaient ne devoir être que l'apanage de quelques privilégiés. C'est de ce moment que date la création de ces sociétés au appellations et aux organisations multiples telles que les Universités populaires, dont le but, éminemment louable et beau est la diffusion de la science, l'échange des idées et l'émancipation de l'intelligence.

La capitale donna l'exemple, et de nombreuses sociétés d'enseignement populaire de tout ordre et d'éducation sociale y fonctionnent à merveille. La province suivit bientôt un exemple venu de la Ville-Lumière, centre de tout mouvement généreux de régénérescence de l'esprit.

Actuellement Lyon possède aussi ses Universités populaires où, le soir, au lieu d'aller perdre au fond d'un verre d'une boisson malsaine sa santé et le fruit de son travail de la semaine, l'ouvrier peut aller entendre des conférences sur des sujets instructifs, faites par des étudiants de l'Université de l'Etat ou même par quelques-uns de leurs doctes professeurs qui ne pensent pas déroger en venant répandre la science dans un milieu qui n'est pas celui de leur auditoire habituel, mais où ils rencontrent cependant des « intelligents » sinon des « intellectuels ». Et nous-mêmes les spiritualistes, ne marchons-nous pas vers le même but de perfection, d'amélioration, quoique par un chemin quelque peu différent ?

Car le spiritualisme, autant et plus que toute science, a pour but l'émancipation des idées et de l'intelligence. Sans vouloir vous faire aujourd'hui l'histoire du spiritualisme, que je réserve pour une prochaine conférence, je ne crois rien vous apprendre en vous disant que la caractéristique, l'idée dominante et rectrice du spiritualisme est le travail pour le bien.

Et du plan spirituel où il se trouve actuellement, plus avancé que nous tous vers la perfection finale, le grand précurseur dont nous fêtons aujourd'hui le centenaire doit éprouver une bien douce joie à nous voir tous réunis de corps et d'esprit dans ces agapes fraternelles pour manifester en cette réunion que nous avons compris ou du moins cherché à comprendre les grandes vérités qui sont le fond de sa doctrine et qui permettent d'envisager des temps meilleurs par le développement et la diffusion du spiritualisme moderne, qui est en somme le vrai socialisme et la religion de l'avenir!

Des applaudissements nourris viennent assurer l'orateur qu'il a été compris et qu'il a en quelques mots résumé la pensée de tous.

... Mais l'heure s'avance ; le repas est à peu près terminé, et la jeunesse réclame des distractions d'un autre ordre. Et pendant que l'habile personnel de M. Michaud débarrasse la salle en vue de la petite sauterie de famille qui va suivre, M. Bouvier émerveille l'assistance par quelques expériences d'hypnotisme et de suggestion réellement intéressantes et d'une réelle force magnétique.

Puis un orchestre composé de quelques fédérés, véritables virtuoses, sous l'habile direction de M. le professeur Lambert, attaque les premières mesures d'une danse entraînante. Et en famille, sans gêne ni contrainte, mais avec une correction parfaite, les couples se laissent aller aux charmes de l'art cher à Terpsichore, inlassablement.

Cependant minuit approche, et danseuses et valseurs songent au départ.

Enfin la salle se vide et on se sépare enchantés de cette journée de fête de famille, et on se dit au revoir en se souhaitant « bonne nuit ». Ainsi se termine la fête du centenaire d'Allan Kardec.

F. BARUDIO.

Disons, en terminant, que les quêtes de la journée ont produit la somme de 93 fr. 95.

Pour le centenaire d'Allan Kardec

Réunis sous ton nom, nous apportons l'hommage
Que l'humanité doit aux sublimes penseurs,
Nous saluons en toi le prophète et le sage
Qui nous délivre enfin des dogmes oppresseurs ;
Cher esprit fraternel, sur notre route sombre,
N'osant plus croire à rien, prêts à désespérer,
Nous disions au néant : Reprends-nous dans ton ombre
Puisque ne nous aime et ne nous voit pleurer...
Sans comprendre d'où vient l'éternelle infortune,
Pourquoi ces tristes jours et ces maux supportés,
Bons et méchants iront, selon la loi commune,
Dans le sein maternel, à jamais abrités,
Dormir paisiblement, quelle que fût leur vie,
L'honnête homme, opprimé par d'autres plus puissants,
Le talent méconnu, déchiré par l'envie,
L'ambitieux perfide, effroi des innocents !
Le proscrit vertueux près du bandit farouche,
Le monarque voulant affermir son pouvoir,
Qui, par un seul écrit, un seul mot de sa bouche
Pousse un peuple à la mort et croit ne pas déchoir...
Rien n'est changé, toujours recommence l'Histoire,
Tout désir aboutit à la fatalité.
Plus nous cherchons, hélas ! et moins nous pouvons croire
Au prix de nos efforts, à la juste équité !
Justice ! C'est en vain qu'on parcourrait la terre
Pour entendre ta voix... De malheurs abreuvés,
Nous voyons en ton nom se rallumer la guerre,
Les crimes des tyrans par toi sont approuvés ;
Comme la Vérité, sœur de même origine,
Vous avez fui bien loin, dans un monde plus beau.
Notre ciel nébuleux vaguement s'illumine
Aux trompeuses lueurs d'un factice flambeau :
De nos aïeux, courbés sous de viles puissances,
Nous déplorons le sort, voulant obtenir mieux,
Car nous nous instruisons au progrès des sciences.
Mais le bonheur, où donc le trouver sous les cieux ?
Comment le mériter, comment pouvoir l'atteindre ?
Tant de détours subtils nous viennent enserrer,
Que faut-il respecter... Quel juge faut-il craindre ?...
On peut être sincère et pourtant s'égarer !
Ce bonheur, où chacun promène sa pensée,
Nous le rêvons sans cesse et l'espérons toujours ;
Avant d'ouvrir les yeux notre âme fut bercée
Par ce doux mot appris aux célestes séjours !
Il fut promis, jadis, à la famille humaine,
Selon la volonté du Divin Créateur,
Quand il peupla les eaux, l'air, les monts et les plaines,
Donnant à la Nature un aspect enchanteur.
Plus tard, de grands esprits qu'un monde glorifie,
Pour apaiser les cœurs, de souffrance ulcérés,
Tracèrent les leçons de la philosophie,
Et la Grèce connut ces discours inspirés ;

Platon, de notre gouffre ayant sondé l'abîme
Sort de ce triste songe avec sérénité,
Il suivit le chemin qui monte vers la cîme,
Nous promettant déjà l'immense Eternité !...
Mais beaucoup, d'autre part, sans pitié, sans tendresse,
Voulant pour eux tous les plaisirs, tous les trésors,
Par ruse ou par terreur s'arrogent la richesse
Ecrasant la misère en amassant plus d'or !
De combien de martyrs la tombe éteint la plainte ?
— Tu ne savais donc pas, pauvre être désolé,
Que la douleur est bonne et que l'épreuve est sainte,
Qu'il n'est aucun chagrin restant inconsolé ?
— Lorsque l'âme vers Dieu s'élève et se confie,
Rien ne peut plus ici pour elle être un danger,
Le calice est amer, oui, mais il purifie,
La route paraît sûre et le fardeau léger ;
— Elle sait que ces jours, ce rapide passage
Lui sont donnés pour croître en mérite, en bonté,
Qu'à ce prix elle peut recouvrer l'héritage
Du bonheur infini, dans l'Immortalité.
Grâce à toi, noble cœur, nous acceptons nos peines,
Nous plaignons les ingrats, comme on plaint les souffrants.
Nul n'est abandonné... Les preuves sont certaines.
Ah ! verse tes rayons sur les fronts ignorants !
Ta clairvoyante foi dissipe nos ténèbres,
Le plus humble de nous s'ennoblit par l'effort,
Les obscurs d'aujourd'hui plus tard seront célèbres,
L'enveloppe est terrestre et retourne à la mort,
Mais l'âme, libre enfin, monte vers la lumière,
Tout en veillant sur nous qui la pleurons toujours,
Et ne demande rien qu'une ardente prière
Pour rentrer au foyer d'Universel amour !
— Gloire à ta charité qui nous rend l'espérance,
A ton savoir profond, ton labeur généreux,
De tes doctes écrits j'ai goûté l'éloquence,
Daignes guider nos pas vers les mondes heureux ;
Cet horizon sans fin, radieux, se dévoile,
Ton œuvre resplendit des plus vives clartés,
L'invisible est présent !... Du flot jusqu'à l'étoile
Les mondes sont unis dans l'espace enchanté !...
Maître, nous avons lu ton sublime « Evangile »,
« Le Livre des Esprits », et : « Le Ciel et l'Enfer : »
Comme un rare parfum dans des vases d'argile,
Ces grands enseignements nous seront toujours chers ;
Le railleur dit : « Cela n'est que simple hypothèse,
« Je n'ai rien vu ! »... Sans doute ! Il ne veut pas savoir,
Qu'avec les yeux de l'âme il lise « La Genèse »,
Alors, il sentira son esprit s'émouvoir...
Plus modeste, suivant l'instructive lecture,
Scrutant sa conscienee et son être moral,
En priant il dira : « Dieu, Justice, Nature !... »
Ses pas auront un but, son rêve un idéal !
— Tout acte raisonné que la sagesse impose
Ne doit tendre qu'au bien.
Grand parmi les meilleurs,
Reçois ici nos vœux, c'est ton apothéose ;
En ta course rapide entraînes tous les cœurs !
Toi, qui de nos destins a compris l'harmonie,
Viens convier le monde à la Fraternité ;
Inspires nos accents, prêtes-nous ton génie
Pour fonder ici-bas la Paix, la Vérité !

C. Mazoyer.

Septembre 1904.

CONTRADICTIONS

Je venais de lire dans mon journal que la Cour arbitrale de La Haye avait rendu un jugement concernant un léger incident international. Puis mes yeux attirés par la rubrique quotidienne — hélas déjà vieille de huit mois : *La guerre russo-japonaise*, j'apprenais qu'en Mandchourie quatre à cinq cent mille hommes venaient encore une fois de se heurter pendant quatre jours et que, de ce choc formidable, des milliers et des milliers d'individus avaient brusquement passé de vie à trépas ; sans parler des mutilés encore vivants, des blessés et des malades. On évaluait le nombre des victimes à quarante mille environ pour les belligérants et la dépêche se terminait par ces sinistres mots : la bataille continue avec acharnement sur toute la ligne !

Et je pensai dans mon humble jugeotte : c'est cependant le Czar magnanime qui fut le promoteur de ce tribunal arbitrale de La Haye.

Puis ma pensée évoqua malgré moi l'épouvantable axiome de feu de Moltke : La guerre est sainte et voulue de Dieu. Elle est le sel de l'Humanité, qui, sans elle, tomberait en décomposition ! »

Hum ! en fait de décomposition, j'oserai cependant formuler cette proposition : que les quarante mille cadavres en question devraient en faire une terrible dans les sinistres plaines mandchouriennes.

Quant à la sainteté de ces boucheries et à la volonté divine qui les aurait ordonnées, j'aime mieux n'en rien dire, de crainte de désobliger les économistes de l'école malthusienne, lesquels sont d'avis que plus on supprime de consommateurs et plus il reste à consommer... pour les autres.

La conclusion est d'ailleurs trop lumineuse pour être contredite.

D'autre part l'acharnement des combattants constaté dans les corps-à-corps et signalé par les dépêches plonge le penseur dans un certain embarras. Il ne peut en effet éviter de se poser cette question :

Ah ça, à quoi diable ont servi, pour les Japs, les enseignements du doux et humain Cakia-Muni ; aux Russes ceux non moins doux de Jésus, puisque nonobstant tant de suavités et de douceurs, les Jaunes et les Blancs mettent tant de férocité à se massacrer, que dans la mêlée ils en arrivent à se déchirer les chairs avec leurs dents !

Quel fauve est donc caché sous la peau humaine ?

Ce qui n'empêche pas, ô merveilles de la civilisation, qu'à côté du carnage, des ambulances soient établies et fonctionnent admirablement, par le dévouement sans bornes d'autres Japs et d'autres Slaves.

Eh oui, c'est bien cela, déclarent certains bons pantouflards — qui murmureraient si leur dîner était servi froid ou en retard, — que voulez-vous, c'est la guerre ; mais cela n'empêche pas l'humanité, car voyez-vous la guerre est sainte, etc., etc...

Navré, écœuré, halluciné presque par l'idée de ces fleuves de sang humain qu'il me semblait voir couler, je m'évadai, je sortis.

Le crépuscule tombait doucement sur les champs encore verts, nuançant de tons chauds, et variés les feuilles, dont quelques-unes, de temps à autres, glissaient doucement dans l'air calme, avec ce petit bruit discret d'une faible chose qui cesse de vivre.

Las et courbés, les travailleurs rentraient silencieusement vers leurs demeures et l'occident rougeoiait glorieusement à l'horizon, semblant répandre une étrange sérénité sur les choses.

Et l'obsession revient... je songeai que quelques heures auparavant, ce même soleil avait éclairé d'horribles scènes de carnage et que des Jaunes et des Blancs, la mort aux lèvres, avaient fixé sur lui leur dernier regard...

. . . .

Qu'importe, la guerre est sainte !

*
* *

Mais tout a une fin, même les plus saintes guerres. Quand le prétendu sel de l'humanité aura si bien fertilisé le sol aride des steppes mandchouriennes, que d'amples moissons jauniront au gai soleil, alors Jaunes et Blancs se diront peut-être que sans tuer tant de monde on aurait pu simplement engraisser les terres avec quelqu'autre

matière phosphatée et régler le grand différend par un arbitrage qui — si onéreux qu'il eût été — n'eût pas atteint la dix millième partie des frais de la sacro-sainte guerre.

Mais alors des générations auront passé, bien des douleurs se seront évanouies, les larmes seront oubliées ; bien des vérités auront enfin lui aux yeux désillés des Jaunes et des Blancs.

Les choses saintes seront la Justice et le Droit, la solidarité humaine et la Vérité, parce que la Science, c'est-à-dire la connaissance du vrai, sera devenue vivante en pénétrant dans les couches sociales où elle est actuellement lettre morte.

Si la gigantesque guerre de convoitises et de compétitions politiques qui ensanglante l'Extrême-Orient à l'heure présente, guerre, disons-le nettement, qui n'est pas en réalité une lutte de races, mais d'intérêts opposés, si enfin la guerre présente ne produisait pas, dans ce siècle même, les résultats que nous venons d'indiquer, il faudrait, ce semble, désespérer de voir jamais se réaliser sur notre planète une ère de civilisation réelle et universelle.

⁂

L'homme, ce roseau pensant, selon l'expression de Pascal, s'est fai. ici-bas une vie bien étrange et toute pleine de contradictionst

Par toutes ses facultés et ses besoins il tend à l'expansion vitale la plus large, par suite à la liberté la plus étendue dans ses moyens d'action. Il sent autour de lui planer un mystérieux inconnu, qui fait que, tantôt la nature elle-même l'aide comme une mère ou l'arrête comme un adversaire. Mais il pense! Et « quand l'univers l'écraserait, observe Pascal, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien ».

« Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la Nature ? se demande encore Pascal (*Pensées*, I). Un néant à l'égard de l'Infini, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans leur secret impénétrable ; également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti. »

Si la noble intelligence que fut Pascal eût eu connaissance des immenses progrès de notre science, quel autre langage il eût tenu, tout en maintenant sa juste observation de la faiblesse de l'homme devant la nature.

Depuis Pascal, deux siècles ont passé, au cours desquels l'Humanité a fait des pas de géant dans l'ordre des connaissances générales, du développement intellectuel, de l'amélioration sociale et individuelle, et cela sur tout le globe.

Mais cette prédominance mentale n'a pu encore amener l'apaisement. L'individu ou la collectivité tend toujours à l'accaparement ; l'être de proie subsiste dans l'homme.

On a beau dire et prouver qu'il y a sur la surface émergée du globe assez de place pour tout le monde ; même qu'il est d'immenses espaces inhabités quoiqu'habitables. Peu importe. C'est toujours ce qu'ont les autres que l'homme veut s'approprier.

Oh! je sais bien qu'il a pour cela les meilleures et les plus touchantes raisons : extension des relations commerciales, bienfaits apportés aux peuples par l'industrie, développement de la civilisation, que sais-je encore ?

C'est sans doute parfait.

Seulement, avant de faire à quelqu'un ce qu'on croit être du bien, il paraît équitable de lui demander s'il y consent ; car enfin, si Chinois, si centre-africain qu'on soit, on a tout de même un libre arbitre, qu'il est élémentaire, pour des *intellectuels ultra-raffinés* comme sont les autres, de respecter.

Eh oui, seulement voilà le *hic* : comme on ne respecte absolument rien — pas même soi — on tombe en cette contradiction qui est une pétition de principe :

Je suis un être supérieur, mes vues sont corrélatives à ma supériorité, je les impose à l'Humanité. C'est un sacerdoce que j'exerce, et si la force est nécessaire pour cela, je l'emploie, tant pis pour la logique d'Aristote.

Système des contradictions.

Et ainsi va le monde pendant un certain temps.

Mais gare au choc en retour.

Ces mêmes individus, ces mêmes peuples prétendument arriérés, auquels vous avez de force ingurgité votre civilisation, s'en imprègnent si bien, qu'un beau jour ils se relèvent de leur ancienne infériorité et vous disent : Tout beau, messeigneurs! votre civilisation, comme vous voulez bien l'appeler, nous a paru excellente à ce point que nous nous la sommes assimilée. Nous sommes devenus vos égaux! Eh que vous en semble? Eh bien, nous prétendons vous devancer, car nous sommes des peuples jeunes et pleins d'ardeurs que nous ne nous serions jamais soupçonnés, sans votre bienveillante intervention.

L'histoire de tous les peuples est faite de tels revirements, ce qui a fait dire que l'Histoire est un perpétuel recommencement. Erreur d'optique et la négation même du progrès, selon nous.

En effet, s'il en était ainsi, la vie des peuples ne serait plus une progression réelle dans le sens du mieux, mais, *au contraire*, une alternative de progrès et de régression, qui ne constituerait, en somme, qu'une lutte, je n'oserais pas dire stérile, mais lamentable pour les uns et les autres.

Vous y êtes presque, diraient les malthusiens école de Moltke, vous le voyez bien, la guerre c'est le sel de l'Humanité, c'est le renouvellement, l'alternance des influences, le mélange inévitable des races, c'est l'ascension par l'effort. C'est la lutte pour la vie : malheur aux faibles !

Encore une contradiction ; eh bien, et l'intellectualité, où donc serait sa prédominance dans ce cas ?

⁂

En fait, comme en équité, en logique, ce qui est juste et bon pour l'individu l'est de même pour la collectivité, pour toutes les collectivités.

La période des luttes sanglantes doit prendre fin sur notre globe.

Les différends doivent invariablement être réglés, non par la force, mais par le droit au moyen des cours arbitrales internationales.

Les guerres ne sauraient engendrer que d'autres guerres, et les peuples, au lieu d'avancer dans la voie lumineuse du progrès universel, ne feraient ainsi que piétiner sur place au sein d'alternatives de violences et de rapts.

Tel n'est pas, tel ne saurait être le but de la vie, et il n'est pas un être de bon sens et de bonne foi qui ne soit de cet avis.

La conclusion s'impose.

Assez de sophismes, de mensonges et de contradictions ont affolé les hommes. Il faut qu'ils sachent opter entre un état précaire et douloureux et la marche en avant pacifique et féconde ; vers un état toujours meilleur, plus intellectuel, plus conforme aux aspirations intimes des êtres qui composent l'Humanité et qui, à moins de folie, ne sauraient être considérés comme quantité négligeable !

J. BEARSON.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Si la morale chrétienne, à la prendre dans ce qu'elle a de pratique, dans son idéal de la vie, n'est pas cette morale divine, définitive, irrécusable au delà de laquelle il n'y a plus rien à chercher ; si elle laisse sans solution les problèmes qui se posent le plus impé-

(1) Voir le numéro du 1er-15 octobre 1904.

rieusement à nous; si lentement, sûrement se construit en nous une autre morale qui la supplante, parfois chez ceux mêmes qui la professent encore, que dire des dogmes qui l'appuient et des pratiques dont certaines Eglises la compliquent et la surchargent? Entre ces dogmes, ces pratiques et les idées qui, de plus en plus, par les progrès de la science et de la conscience, sont comme l'esprit même, nous retrouvons plus aiguë la même contradiction.

Nous n'admettons plus que les prescriptions de la morale soient les commandements d'un législateur divin et qu'elles ne soient sacrées qu'à ce titre. Nous savons d'expérience que Dieu s'élève ou s'abaisse comme la conscience humaine et qu'il n'édicte jamais que l'idéal qu'elle a créé par son propre effort.

L'homme est un être autonome, il ne subit pas une discipline extérieure que sanctionnent des châtiments redoutables, il se fait sa loi. Il n'accepte pas d'ordre qu'il ne contrôle; dès lors, ce n'est plus la morale qui est subordonnée à la religion, le connu à l'inconnu, la raison à la fantaisie. Dans ses pratiques et dans ses dogmes, toute religion relève de la conscience et doit se justifier devant elle. Le mystère et l'absurdité ne nous paraissent plus des raisons de croire, l'immoralité, sans autre examen, nous paraît une raison suffisante de nier. Sans nous étonner que nos pères aient fait Dieu à leur image et à leur mesure, nous refusons d'attribuer à Dieu ce qui serait désormais indigne d'un homme éclairé.

On peut admirer la théorie du péché originel, vanter sa profondeur, insister sur les phénomènes qui la confirment, sur cette loi d'inertie et de régression, trop négligée des psychologues, qui fait que l'habitude mauvaise aussitôt se fixe comme si elle était prédéterminée dans la nature, que l'habitude bornée, au contraire, jamais n'arrive à l'automatisme, toujours reste mêlée d'effort, et laisse le sentiment d'une résistance à vaincre. Les faits sont susceptibles d'une autre interprétation : l'homme s'ajoute à l'animal, il se crée lui-même, par une action incessante qu'il ne relâche qu'en retombant à l'instinct.

La nature n'en est elle-même ni bonne ni mauvaise, elle ne devient telle que quand l'homme la dépasse et la juge. Le péché originel est un corollaire de la création, il justifie Dieu, il explique le mal, en maintenant la volonté du bien à l'origine des choses. Mais cette théorie naïve, qui avait encore un sens quand la terre trônait au centre d'un univers où tout se rapportait à l'homme, n'en a plus dans la pluralité indéfinie des mondes. Et, ce qui est plus grave, quelle justice est celle de ce Dieu parfait qui condamne tous les hommes dans leur premier père, mauvais logicien qui confond le genre et l'individu, plus mauvais juge qui frappe au hasard le coupable et l'innocent?

Ce Dieu est placé à un point de vue qui ne peut plus être celui de la conscience humaine. On dira que la révolte est vaine, que la loi de solidarité est dans les faits, que la science, de plus en plus l'avoue et la met en lumière. Soit; mais la solidarité qui punit le fils des fautes de son père fait le mal physique et moral contagieux, qui donne aux groupes humains, quoi qu'en aient les individus, une sorte d'unité réelle, organique, la solidarité est une loi naturelle; qu'elle n'a, par elle-même, rien de moral, et c'est à l'homme qu'il appartient de l'interpréter, d'y ajouter les idées qui la pourront relier à une idée plus haute et plus près de la justice.

(*A suivre.*) G. Séailles

A l'éternelle gloire de l'immortel Pasteur

En un petit coin perdu de la vallée de Josaphat, à Grenelle en Paris, hier les grands maîtres ont causé.

Avec un touchant ensemble ils ont célébré la gloire du plus éminent d'entre eux, d'un vertigineux chimiste qui, sans la moindre connaissance thérapeutique et grâce à la complicité des farceurs et des arrivistes, des snobs et des journalistes politiques, bouleversa la thérapeutique.

Tous en cœur ils ont encensé, eux les maîtres positivistes, un extraordinaire voyant, qui, sans avoir observé la plus légère maladie, donna les règles pour traiter les différentes maladies et qui, sans avoir jamais su ni connu ce qu'était le terrain humain, ses actions, ses réactions et ses fonctions, l'empoisonna de ses ferments dont, en qualité de chimiste, il méconnaissait les effets. Puis, dans une touchante union, ils magnifièrent l'âme glorieuse de l'immortel, faite, dirent-ils, exclusivement de grandeur et de désintéressement.

A ceux qui désirent s'instruire et s'éclairer à ce sujet, je conseille d'ouvrir, aux pages 409 et 410, un livre fort intéressant paru en 1891 sous la signature de Lutaud, avec le titre : *Etudes sur la rage et la méthode Pasteur* et édité par le *Journal de médecine de Paris*, 35, boulevard Haussmann.

Ils y trouveront le compte rendu des procédés employés par le grand désintéressé pour se faire attribuer, avec le concours de Paul Bert, aspirant à l'Institut et rapporteur du budget, une pension de 15.000 francs, et ils comprendront comment, après avoir eu une bonne presse du côté droit, en qualité de fidèle et de croyant protégé de l'impératrice, Pasteur eut aussi une bonne presse enthousiaste du côté gauche, comme protecteur de Paul Bert. Ainsi se fit sa renommée fausse et truquée. Mais la foule qui ne sait rien, tout le bon peuple gobeur, à Grenelle hier se pressait et s'entassait sous un soleil meurtrier, pour adorer avec ses maîtres l'idole plus meurtrière encore que l'astre qui l'éclairait.

Toutefois je fus heureux de voir que si le président Loubet, les ministres et les diplomates, des journalistes, des préfets, des militaires, des gens de science, etc., géomètres, mathématiciens et chimistes, astrologues, bactériologues et romanciers honoraient la cérémonie, on n'y pouvait voir personne qui de près ou même de loin ressemblât à un médecin, à un savant de notre science.

Il n'y avait de l'étranger, comme gens marquants, que Behring, rossignol venu d'Allemagne pour faire la paire avec Roux, et puis d'illustres inconnus : l'un venu de Birmingham, Percy Frankland; Von Ennanger venu de Gand; Bordet, Heger et Errera, tous trois débarqués de Bruxelles et tous gens de laboratoire, n'ayant jamais vu des malades que les humeurs et les crachats.

Telle se trouvait représentée la science médicale étrangère. C'est à peu près comme si, chez nous, pour montrer la science française, on exhibait Brouardel, Roux ou Vallin, ou l'ineffable Remlinger, avec cet ancien inspecteur général de l'armée française, dénommé Dujardin-Baumetz.

Au fait, devant tout ce parterre d'étrangers à la médecine, on pouvait fort pompeusement, et sans crainte d'être hué, chanter la gloire de Pasteur et découvrir sa statue, dont le piédestal présentait en haut relief des figures allégoriques.

En première place, l'humanité implorant l'aide de celui qui, paraît-il, sut trouver des armes sûres et efficaces pour lutter contre la mort.

Puis, sur les autres côtés, des travailleurs des champs, goûtant la

sécurité depuis que, grâce à d'admirables découvertes, ils se sentent mieux préservés des terribles fléaux destructeurs de leurs vignes, de leurs récoltes, de leur bétail.

Des savants indépendants, comprenant notre belle science, des savants qu'on ne paye pas pour assister et faire figure aux cérémonies officielles, auraient violemment protesté devant une farce aussi grossière, ils auraient crié à la foule en lui désignant les tribunes :

Tous ces pontifes se trompent, te trompent et se moquent de toi. L'homme qu'ils honorent et qu'ils te disent représenter la science dans ce qu'elle a de plus haut et de plus pur, ne représente pas autre chose que la haute fumisterie; c'est pour cette raison qu'ils l'exaltent, car en cela il est le maître, il est leur maître.

Ils te disent qu'il guérit la rage. Eh bien! lis les derniers travaux faits par de consciencieux savants, vois les listes qui donnent les décès, et tu verras que la rage a partout doublé ses ravages depuis que, pour la prévenir et la guérir, on jette en les économies humaines les germes de cette maladie.

Lis les tout derniers mémoires présentés à l'Académie, et; en voyant que Charrin démontre le rôle néfaste de la stérilisation des aliments, tu comprendras *la vraie cause de ces hécatombes d'enfants* voués au lait stérilisé, pasteurisé.

Lis encore, foule qu'on abuse, et tu verras que les dernières observations, que les travaux de Kassovitz, de de Maurans, etc , etc., prouvent de façon *péremptoire* que le croup est *plus meurtrier* depuis que, pour le guérir, on *inocule* des sérums.

Et maintenant, excellent peuple, veux-tu savoir les résultats, sur l'animal, des sérums pasteuriens? Alors, écoute les conclusions de la commission sanitaire que le Gouvernement hongrois désigna pour étudier la valeur de l'inoculation préconisée par Pasteur contre le charbon; les voici :

« Les maladies les plus graves, pneumonie, fièvre catarrhale, etc., ont exclusivement frappé les animaux soumis à l'inoculation, il suit de là que l'inoculation Pasteur tend à accélérer l'action de certaines maladies latentes et à *hâter* l'issue mortelle d'autres affections graves. »

Et tu comprendras pourquoi le Gouvernement hongrois fit aussitôt interdire ces inoculations, qui ne sont plus d'autre part, pour les raisons indiquées dans le rapport, employées en aucun pays. Je vais ajouter maintenant que Lutaud, à la suite d'observations nombreuses et concluantes, exprime ainsi le résultat de ses recherches : « C'est par millions que se chiffrent les pertes causées, en France, par la vaccination charbonneuse. »

Mais maintenant voici la suite :

Dans un travail très documenté, intitulé : *Les Douze Travaux de Pasteur*, M. Paul Combes conclut, que les inoculations pasteuriennes contre le choléra des poules, n'ont jamais, si peu que ce soit, enrayé la mortalité. Ce procédé, comme d'ailleurs le précédent pour le charbon, est complètement abandonné.

Quant à la vaccination contre le rouget du porc, le rapport de Serres de Monteil sur l'immunité des porcs ayant reçu le vaccin, démontre que l'inoculation, non seulement ne guérit pas l'animal atteint du rouget, mais que parfois elle le tue lorsqu'elle est faite préventivement. Aussi, conclut-il, à notre avis fort justement : « Votre commission, Messieurs, s'en tient à conseiller la prudence aux éleveurs. »

D'autre part, le rôle exact de Pasteur dans les maladies des vers à soie est défini par de Masquart dans son ouvrage, *le Congrès séricicole international de Montpellier*.

« Le grainage des vers au microscope, dit-il, vulgarisé depuis longtemps par l'Arbabitien, Orimo, Cantoni, Joly, Consalia, qui avaient eu la bonne foi d'en reconnaître l'impuissance, repris par M. Pasteur à grands renforts de réclames, a achevé la ruine de la sériculture. »

Et pour terminer par des chiffres fournis par le savant séricicologiste docteur Luppi, de Lyon, nous dirons avec lui qu'à la suite des célèbres inventions du célèbre chimiste, la production française qui était en 1865 de 17 ou 18 millions de cocons, tomba par suite du bouleversement apporté dans l'art séricicole par les procédés de Pasteur à quatre, trois et deux millions ; j'ajoute que les comptes en dus des derniers exercices démontrent qu'elle ne s'est pas beaucoup relevée depuis.

Et dès lors, comment expliquer cet enthousiasme débordant des foules, adorant comme grand savant et comme bienfaiteur du monde le plus médiocre des chimistes et l'être le plus malfaisant, celui qui souille, qui empoisonne les terrains humains de ses virus meurtriers.

Comment l'expliquer, sinon par cette parabole toujours vraie de la vallée de Josaphat, en laquelle les derniers sont à la place des premiers.

Docteur H. BOUCHER.

Les Églises

Les églises diverses ont leurs partisans. Le Catholicisme a ses adeptes qui, n'osant reculer, se refusent à avancer ; mais quoique dise, quoique fasse le Catholicisme, il est forcé de suivre de loin le mouvement ; emporté par la loi séculaire qui veut que tout change, tout progresse.

Pour beaucoup de ceux élevés sur les genoux de l'Eglise, l'Eglise catholique est comme ces vieilles mamans pour lesquelles enfants et petits-enfants ont conservé cette sorte de vénération imposée par l'âge ; mais qu'ils mettent de côté dès qu'il s'agit de se faire habiller à l'ancienne mode.

Vieilles mamans : tant de pratiques
Qu'use le temps, quand il s'y met ;
Vieilles mamans ; saintes reliques
Que la Vérité compromet.

En vain s'assemblent les Synodes :
Conciles aux cent questions ;
La femme est à l'affût des modes
Et l'homme des professions.

Tout le vieux reste secondaire ;
Et l'âme, en sa perplexité,
Pour renoncer au légendaire,
N'attend qu'un peu de fixité.

TOMBOLA

C'était encore fête le dimanche 23 octobre chez les spiritualistes modernes de Lyon; aussi, dès 2 heures et demie, se pressaient-ils dans la salle Kardec pour assister aux curieuses expériences de M. A. Bouvier qui, pendant une heure, captiva son auditoire en démontrant ce qu'est l'action magnétique. Puis faisant appel aux bourses pour la vente des billets qui restent, ceux-ci sont bientôt enlevés et permettent de réaliser la somme de 64 fr. 10, qui sera bientôt répartie entre les diverses œuvres de la Fédération.

Ci-contre la liste des numéros sortis au tirage:

99	551	1089	1512	2032	2502	3040	186	679
1197	1678	2129	2633	3101	261	780	1264	1740
2203	2762	3205	373	808	1361	1874	2335	2819
3367	469	994	1401	1922	2482	2913	3462.	

Les lots peuvent être retirés tous les mardis, jeudis et samedis de 9 heures du matin à 6 heures du soir, chez M. Bouvier, 5, cours Gambetta, jusqu'à fin novembre prochain. Passé ce délai ils seront acquis à l'œuvre.

Le bureau fédéral.

Le Gérant : A. BOUVIER.

19-01-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 336. **10 Centimes.** 16-30 NOVEMBRE 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Afin d'aider à réaliser les fonds nécessaires pour notre œuvre de secours aux vieillards, le Bureau fédéral a décidé d'organiser un concert qui aura lieu le dimanche 27 novembre courant, à 2 heures et demie précises, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert.

En raison du but poursuivi et des nombreuses attractions qui y seront groupées, tous nos amis se feront un devoir et un plaisir d'assister à cette fête de famille.

Des cartes d'entrée sont délivrées dès ce jour, 5, Cours Gambetta, les mardis, jeudis et samedis toute la journée, les mercredis de 1 heure à 5 heures du soir, et les mercredis et vendredis de 8 heures à 10 heures du soir, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert.

LE BUREAU FÉDÉRAL.

Le centenaire d'Allan Kardec

Revue des travaux présentés, le matin du 9 octobre, à la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes à l'occasion du centenaire d'Allan Kardec.

Après avoir fait connaître le but de la réunion des divers groupements et avoir excusé ceux qui ne peuvent assister à la fête du centenaire, le président de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes examine les rapports qui lui sont parvenus, en donne lecture dans l'ordre d'arrivée et les commente lorsqu'il y a lieu.

Ne pouvant les publier *in extenso*, nous nous contenterons d'en donner les grandes lignes et plus particulièrement les points les plus saillants, ce qui permettra aux lecteurs de la *Paix Universelle* de juger des travaux qui se font au sein de la Fédération de même que dans divers groupements fédérés.

Le premier rapport vient du groupe Joanin, où des communications typtologiques d'une haute valeur sont données tant au point de vue doctrinal, sur lequel nous ne nous arrêterons pas que comme faits de prévision ; tel le suivant, dicté par la table à la date du 20 août dernier :

Mlle J... est avertie que dans un mois elle sera sérieusement malade et qu'elle devra avoir recours à une personne désignée. Le 20 septembre, Mlle J... est obligée de s'aliter des suites d'une hémorragie abondante, et la personne désignée est en effet appelée pour enrayer le mal.

Une autre fois la table annonce, toujours par coups frappés, qu'une maison voisine est en feu. Une heure après ce message, le tonnerre tombe sur la maison désignée et fit des dégâts assez importants dans une chambre à coucher et dans la salle à manger.

Est-ce simple coïncidence, ou bien des faits réellement prévus par le monde invisible ?

Groupe Desormiers

Dans ce groupe, les séances sont généralement intéressantes, tant par la table que par l'écriture ou l'incorporation, en ce sens que les esprits qui s'y manifestent donnent très souvent des preuves d'identité bien définies ; tel le cas suivant :

Après avoir, en maintes circonstances, donné des preuves de son existence spirituelle, le 6 juin dernier, un esprit ayant annoncé préalablement qu'il donnerait de nouvelles preuves, vint se manifester dans les conditions suivantes :

Sept personnes entourent la table, lorsque Mme Desormiers enchantée dit : « Ouvrez vos oreilles, et écoutez bien. » Le silence se fait, et, au bout de deux ou trois minutes, toutes les personnes présentes entendent très distinctement, d'abord quelques notes sur une mandoline, puis sur un piano, et enfin un violon, qui joua un morceau entier, reconnu immédiatement par Mme F... pour l'avoir entendu souvent interprété par son fils. Cette pauvre mère en fut littéralement bouleversée, ainsi que le papa, qui venait également d'entendre cette audition céleste.

Une personne de l'assistance, ne pouvant croire à une semblable manifestation, ouvrit la fenêtre pour s'assurer qu'il n'y avait pas de musique dans la rue : tout était silencieux, et dès que la fenêtre fut refermée, le violon acheva son morceau. D'ailleurs, il était 10 heures

et demie du soir ; la maison ne possède aucun musicien, et la table vint dissiper tous les doutes en disant : « Maman, papa, vous venez de m'entendre jouer la *Vision de Jeanne d'Arc* sur le violon ; c'était un des morceaux que vous préfériez. »

Le doute n'était plus possible, les personnes présentes se séparèrent sous l'empire d'une émotion facile à comprendre, et les pauvres parents emportèrent dans leur cœur une vision et une émotion inoubliables.

Ici, la même intelligence se manifeste, dans la même soirée, de trois façons distinctes : coups frappés, incorporation et musique.

Est-ce l'inconscient du milieu qui joue son rôle ?

Les groupes Servais-Rogès, Etienne, etc., également représentés, apportent aussi quelques faits, où les manifestations d'intelligences occultes sont parfaitement démontrées.

M. Blain, maire de Dardilly, le dévoué collaborateur de la *Paix Universelle*, nous rappelle ses idées un peu originales pour un spirite ; il ne croit pas à l'intervention divine dans le développement de la vie universelle, ni à la valeur moralisatrice de l'idée de Dieu.

« La loi du bien, la loi morale est naturelle ; elle est l'instinct de l'âme évoluée et devient peu à peu, avec le développement de la raison, du jugement, la loi suprême des individus et des sociétés.

« Je suis spirite, dit-il, parce que je crois à l'évolution de la vie, à l'immortalité de la personnalité commencée dans le règne animal, par conséquent à la pluralité indéfinie des existences d'un même être. De plus, à la communication possible entre vivants et morts, et à l'influence de ces derniers sur nos destinées. »

Il retient du spiritisme la partie principale. En fait, il laisse le côté qui touche à la religiosité, au rêve qui s'envole vers l'infini, auquel il préfère la pensée claire qui détermine l'action, l'action toute humaine.

C'est ensuite le rapport de M. D..., qui, par suite de longues observations, met les débutants en garde contre les surprises possibles qui peuvent naître de l'étude mal comprise ou mal dirigée dans l'observation des phénomènes du spiritisme.

Après avoir rappelé divers phénomènes dont il a entretenu jadis le président de la Fédération, il dit :

« Je dois ajouter qu'il m'a été donné, il y a deux ou trois ans d'assister à quelques essais de typtologie, dans une maison amie, lesquels ont été assez intéressants pour les assistants, quoique je ne puisse signaler aucun fait pouvant intéresser des personnes étrangères, les communications ainsi obtenues se bornant à des conseils et à des exhortations morales. Il nous est arrivé quelquefois de simples banalités, parfois de simples mouvements, indiquant une force qui semblait dépourvue d'intelligence.

« Il m'a été également remis, à titre de curiosité, certaines dictées médianimiques obtenues par des médiums de la localité et des environs. Parmi celles-ci quelques-unes étaient empreintes d'une haute valeur morale et philosophique, dépassant certainement de beaucoup le niveau de culture intellectuelle des écrivains ; mais, par contre, j'en ai lu de parfaitement ineptes, qui semblaient être le simple reflet des idées du milieu dans lequel vivait le médium.

« Mais ce qui m'a le plus vivement frappé, c'est le danger considérable que les pratiques inconsidérées du spiritisme peuvent faire courir à des personnes non préparées qui s'y livrent sans guides et sans études préalables.

« Parties souvent d'une incrédulité absolue, on les voit tomber dans une crédulité sans borne, acceptant sans sourciller les énormités les plus invraisemblables. »

M. D... constata ainsi le développement d'un véritable accès de folie presque foudroyant dans une famille qu'il connaît, à la suite d'essais de spiritisme qui avaient été très rapidement couronnés de succès. Averti immédiatement, il eut la satisfaction de ramener à la raison tous les habitants de la maison, en leur montrant l'absurdité des messages obtenus et en leur faisant prendre l'engagement de renoncer à ces pratiques, après avoir fait jeter au feu tous les objets qui avaient servi dans ces essais, et il raconte un fait d'obsession beaucoup plus grave où, après avoir été interné, malgré une surveillance active, l'obsédé mis fin à sa triste existence par le suicide.

Montrant toujours le revers de la médaille, M. D... continue ainsi : « J'ai encore vu d'autres personnes, saines d'esprit, abdiquer toute volonté et tout raisonnement, devenues incapables de prendre la moindre décision pour accomplir les actes les plus simples de la vie, de faire la moindre démarche, sans avoir recours au conseil des esprits.

« Je serais heureux de voir les ouvrages traitant le spiritisme mettre en garde les débutants inexpérimentés contre les inconvénients nombreux qui les attendent dans ce genre de recherches, s'il n'y ont pas été préparés par des études préliminaires : le mieux serait de ne jamais les pratiquer isolément et de se grouper avec des personnes sérieuses et instruites.

« Je crois que les évocations d'esprits ne doivent pas être faites à la légère, ni multipliées inconsidérément, ainsi que cela se pratique trop souvent. Celles-ci ne devraient avoir lieu que dans un but d'instruction ou dans celui de convaincre des incrédules, mais jamais par simple désœuvrement ou pour satisfaire une vaine curiosité.

« Je crois également que la présence des esprits n'est pas indispensable pour produire tous les phénomènes dits « spirites » et que, dans une partie de ceux-ci au moins, d'autres influences peuvent intervenir, telle que l'action fluidique ou magnétique, exercée soit par le médium, soit par les assistants, soit encore par d'autres êtres invisibles d'une essence différente de l'humanité terrestre.

« Comme conséquence à cette croyance, je serais d'avis qu'on se serve moins souvent du terme « spirite » pour désigner soit les études psychiques, soit les adeptes de la science nouvelle, et qu'on emploie pour cela une expression moins exclusive. Aussi ai-je applaudi à la dénomination de *spiritualisme moderne* adoptée par votre groupement, de même que j'aurais également admis celui de *christianisme*, puisque notre rôle consiste à reprendre l'ancienne tradition chrétienne, odieusement travestie et dénaturée par ceux qui s'en sont emparés et qui l'ont monopolisée pour le malheur de notre humanité. Et quelle croyance plus belle et plus harmonieuse que celle qui, continuant l'œuvre du Christ, vient annoncer à l'homme qu'il ne peut accomplir son salut que par la pratique de la charité et de l'amour de son prochain. »

Prenons bonne note de ces observations et sachons en faire profiter autrui.

Nous ne saurions passer sous silence les travaux des groupes Lanthaume et Royannez, où s'obtiennent des communications d'un très grand intérêt à un point de vue général concernant les connaissances humaines. Des dessins médianimiques d'une finesse excessive, obtenus dans ces groupes avec une rapidité vraiment surprenante, sont présentés aux fédérés, heureux de constater encore sous un autre mode les manifestations du monde invisible.

Un de ces dessins encadre une prière admirable, que nous voudrions voir dans tous les milieux où la pensée quittant le terre à terre s'élève vers Dieu. Nous regrettons ne pas avoir cette prière sous la main, nos lecteurs en profiteraient dès aujourd'hui ; l'original ayant été rendu à son auteur, ce sera pour plus tard.

Après quelques observations au sujet des communications précédentes, M. Collicart, de Voiron, remet le document suivant au président, qui en donne aussitôt lecture :

« Cher Monsieur Bouvier,

« Vous me demandez, cher Président, un résumé de nos faibles travaux. Je dois tout d'abord vous assurer que le mérite de ce qui s'est passé chez nous appartient à M. le colonel de Rochas, qui en a

déjà transmis les principaux détails à quelques annales psychiques ; je vais néanmoins vous exposer un abrégé des faits.

« M. le colonel a magnétisé une ou deux fois par semaine, durant quatre ou cinq mois, un sujet que je lui procurais dans le but de nous instruire. Sa haute compétence en matière de magnétisme nous a permis de constater la rétrogression du sujet en ses vies antérieures, nous l'avons examiné en différentes incarnations terrestres. Tantôt femme, tantôt homme. Le sujet est une jeune fille de 18 ans. Elle rétrograde à tous les âges de sa présente incarnation. A 7 ans, nous lui demandons ce qu'elle fait? Je vais à l'école. Savez vous écrire? Oui, je commence. Nous lui mettons une plume en main, elle écrit très bien papa et maman. M. le colonel lui dit de rajeunir encore, lui fait de nouvelles passes magnétiques, la ramène à 5 ans, lui dit montrez-nous comme vous écrivez bien. Elle écrit alors par syllabes, c'est-à-dire délié pa pa. Nous lui mettons en main un mouchoir, lui disant que c'est une poupée. Elle paraît très contente, se met à la choyer. Elle a tous semblants d'une fillette de ce même âge. Rajeunissez encore, et nouvelles passes. Elle est probablement au berceau, ne peut plus parler. Continuation des passes, elle n'est plus sur la terre, elle est dans l'ératicité, n'est plus Josephine, elle est Jean-Claude Bourdon, désincarné depuis peu, ne sait pas l'époque. Se plaint de ne rien voir, disant qu'il fait toujours nuit, le temps lui dure beaucoup. Nous lui demandons s'il voit son corps matériel. Oui. Oh! ne me parlez pas de mon corps, il me fait horreur, les vers le rongent, il en a peur. Il nous raconte différentes phases de sa vie. Il reprend son corps, les passes le font rajeunir et repasser par différentes étapes, il était cultivateur, avare, personnel, fainéant. Enfin continuité de passes. Il est ramené à 17 ans. Nous lui demandons ce qu'il fait, il travaille aux champs. Commencez-vous d'aller voir les filles? Avez-vous une maîtresse? Non, elles sont toutes miennes pour ce que j'en veux faire. Je vais être soldat, je n'ai pas besoin de ça. Passes transversales pour le faire vieillir. Il a 20 ans, il va partir militaire, il regrette une maîtresse qu'il nomme Jeannette, il ne veut pas se marier avec elle, elle n'a pas de fortune. Nouvelles passes. Il est militaire au 3e d'artillerie, à Besançon, dit le nom de sa caserne. M. le colonel lui dit qu'il est lui-même militaire arrivant, qu'il paie pot, lui demande s'il n'a pas quelques connaissances où ils pourraient s'amuser. Il se méfie, lui dit qu'il est trop curieux. Il insiste pour qu'il l'accompagne dans un café désigné. Il ne veut pas y aller parce que ce sont les officiers qui le fréquentent. Non pas là, à celui à côté où il y a des femmes. Il veut bien aller à ce dernier. Nous nous entretenons un certain temps avec lui sur différents sujets. M. de Rochas, connaissant Besançon, reconnaît beaucoup de vrai dans ses dires. Il ne fait que trois ans de service. La mort de son père lui épargne quatre ans de plus. Il revient dans sa famille, reprend les mêmes relations avec sa Jeannette, mais ne veut la marier. Si elle a un enfant elle se rangera comme elle pourra, comme elle voudra, il ne veut jamais s'embarrasser de femme, il ne serait plus libre de faire comme il voudrait. Il est brouillé avec son frère et ses deux neveux. Il ne veut pas tester en leur faveur. Il ne croit à rien après la mort. C'est le néant. A 70 ans il est malade, il ne veut pas sa Jeannette pour le soigner, elle lui volerait tout. Il meurt à 72 ans. Nous nous entretenons un certain temps avec lui, lui faisant observer que le néant n'est pas puisqu'il existe. Il s'en rend compte mais ne comprend rien à cette nouvelle vie qu'il trouve triste, etc., etc.

« M. de Rochas lui dit que puisque cette vie lui est si pénible, qu'il va le faire revivre sur la terre dans le corps d'une jeune fille. Oh! tu n'a pas ce pouvoir : Comment ferais-tu? Ah! si tu pouvais faire cela, je t'aimerais bien. Enfin il le fait réincarner dans Joséphine.

« Joséphine a rétrogressé une incarnation en Jean-Claude Bourdon, être peu évolué ; avant d'être Bourdon fut Philomène Carteron, moins évoluée que Bourdon. Avant fut une jeune fille morte à 4 ans qui ne put nous donner que son prénom. Avant elle était homme, assassin. M. le colonel lui appuyait le pouce sur le front pour la faire souvenir de ses autres existences. Elle déclare avoir été boucher des bois et singe. Il est entendu que Joséphine ne savait à son réveil ce que c'était qu'un boucher des bois et ne connaissait à Besançon ni caserne, ni café, n'y ayant pas mis les pieds étant Joséphine.

« Bien cher Président, ce n'est là qu'un faible résumé ; pour expliquer bien clairement les faits, il faudrait de nombreuses pages. Probablement, M. le colonel de Rochas fera le bien à ce sujet. »

« Tout vôtre

« J. Collicart. »

Nota. — Mlle Joséphine, étant la semaine dernière tombée d'une hauteur de 1 m. 50, s'est heurté la hanche sur l'angle d'une machine à coudre et s'est passablement meurtrie, ce qui la faisait boiter. M. de Rochas l'a endormie et a extériorisé son double et comme elle voyait bien la place du mal sur son astral, il s'est par elle placé la main sur le mal, l'a laissée deux minutes. Elle n'a ressenti aucun mal à son réveil.

Une communication de M. Émile Iselin, de Valence, nous apprend que depuis les conférences de M. Léon Denis beaucoup de petits groupes se sont formés et cherchent à s'instruire.

De bons résultats sont obtenus partout. Nos vœux pour l'union de tous et leur bonne marche à la recherche de la Vérité.

Enfin nous terminerons ce compte rendu par le fait suivant annonçant une réincarnation :

« Monsieur Bouvier,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance le résumé de plusieurs séances de spiritisme, tenues chez moi. Si le résultat obtenu eût été insignifiant, il va sans dire que je ne vous le mentionnerais pas, mais comme il s'agit d'une prédiction qui, selon toute vraisemblance, se réalisera point par point, je n'hésite pas à vous le faire connaître. J'arrive au fait :

« Vers le mois d'août 1902, Mme X..., ma femme et moi essayâmes d'obtenir quelques résultats par la typtologie. Après plusieurs séances infructueuses, nous invitâmes M. G. B... (je ne suis pas autorisé de publier le nom de ces personnes étrangères à ma famille, ce que je regrette vivement) à se joindre à nous. C'est ce dernier qui fut le médium. En effet, à la prochaine séance, à peine étions-nous installés autour de la table, que celle-ci nous donna le nom de F. B... C'était le nom d'un enfant du médium, mort en bas-âge. Il nous dit être heureux, mais que certains membres de sa famille, morts également, étaient un peu souffrants. L'un d'entre eux pria le médium de faire une chose qui lui répugnait visiblement, du reste c'était contre ses intérêts, et jusqu'à sa réalisation complète, l'esprit insista à chaque séance. G. B.., pour s'assurer que ce n'était pas une mystification de notre part, voulut à plusieurs reprises être seul à la table, ce qui n'empêcha pas d'obtenir la même communication et bien d'autres encore très intimes. Parfois, il obtenait des communications qui le froissait presque, car elles concernaient sa vie passée et qu'il n'aurait pas révélé. Ceci prouve que si c'était son subconscient, il agirait contre lui, ce qui est invraisemblable. Du reste, ce qui va suivre et qui forme le but de ma lettre mettra à néant, dans ce cas du moins, l'hypothèse du subconscient.

« Après plusieurs autres séances auxquelles je ne m'arrêterai pas, mais qui aideront beaucoup à former notre conviction sur leur identité, nous eûmes dans une séance ultérieure, où par hasard mon père se trouvait, une communication vraiment inattendue, d'autant plus qu'elle était spontanée. La voici dans ses propres termes : « J'ai demandé et obtenu à me réincarner. » C'était F. B..., l'enfant du

médium. Demande. Dans quelle famille. — Réponse. Dans la même. — D. Pouvez-vous nous dire l'époque? — R. Vers la fin de juin 1904. Ensuite une autre entité se manifesta et la séance se leva peu après. Des cinq personnes présentes il n'y avait guère que moi qui fut partisan de la réincarnation; le médium lui-même croyait à peine en l'immortalité. Néanmoins, nous eûmes une certaine confiance en cette réalisation, tant nous étions sûrs que c'était F. B... Dans la séance suivante, l'idée me vint de lui demander s'il ne s'était pas trompé sur l'époque? — R. Non. — D. Donc c'est bien en 1904 que vous devez revoir le jour ici-bas? — R. Non. — D. Vous avez fait erreur? — R. Non. Nous croyions à une mystification, quand soudain je lui demande encore: C'est peut-être en 1905? — R. Oui. — Vous vous étiez donc trompé? — R. Non. — Après un moment de réflexion: Veuillez donc nous dire l'époque en 1905? — R. Fin février. J'avais fait cette question pour savoir si elle coïnciderait avec la première. Vraiment nous étions tous dans la stupéfaction. Croyant avoir été joués, nous allions lever la séance, lorsque l'idée me vint encore de compter les mois à partir de juin jusqu'à février; je trouvais neuf mois. Dès lors nous eûmes l'explication de l'erreur qui nous avait déconcertés et qui n'était pourtant qu'apparente. La date que nous prenions pour la naissance n'était autre que celle de la conception. Je m'expliquai alors avec l'esprit, lequel nous dit que c'était comme çà qu'il avait voulu dire.

« Effectivement la femme du médium, selon toute vraisemblance, se trouve enceinte depuis le mois de juin et par conséquent elle devra se délivrer vers l'époque donnée par l'esprit, c'est-à-dire pendant le mois de février ou de mars, j'aurai le soin de vous le faire connaître.

« Dans une autre séance ultérieure à celle qui précède, la même entité nous dit qu'il devait, pendant la nuit qui devait suivre cette même séance, visiter le médium. En effet le lendemain celui-ci nous apprit qu'il avait fait un rêve ou plutôt, nous dit-il, je ne suis pas sûr si je rêvais ou si j'étais réveillé, tant les choses semblaient vraies. Je croyais tenir mon fils sur mes bras et l'embrassais avec bonheur. Sa femme ainsi que sa fille âgée de 8 ans, ont rêvé plusieurs fois qu'ils avaient un petit enfant. Ces dernières ignoraient complètement ce qui se passait chez nous.

« Je pourrais encore en dire davantage, mais bien des choses sont d'un ordre trop intime pour les divulguer. Et pourtant, c'est toujours l'ensemble de ces communications si intimes qui force le sceptique sans parti pris à devenir sinon croyant du moins respectueux pour cette sorte de phénomènes.

« Il me reste à présent à vous certifier sur mon honneur que tout ce que je viens d'écrire est la parfaite vérité.

« Vous êtes autorisé, en changeant le style (car il est mauvais), de publier ma lettre si vous le jugez utile.

« Veuillez recevoir, Monsieur Bouvier, mes fraternelles salutations.

« L. FERRAND. »

Rappelant ensuite très brièvement les travaux de la Fédération depuis sa naissance et la montrant pleine de vie, M. Bouvier laisse de côté ceux du Bureau fédéral constitué en groupe d'études, de même que ceux effectués dans cette salle qui désormais portera le nom de Kardec, où deux fois par semaine le grand public est appelé à juger de la valeur des doctrines que nous défendons par suite des questions qui y sont traitées tant au point de vue philosophique et moral qu'au point de vue scientifique et expérimental.

A 10 heures et demie la séance est levée pour permettre à chacun de se diriger vers la crèche spirite, afin que soit rempli le programme de la journée.

HONORÉ.

Le quatrième État de la Matière

A la fête du centenaire d'Allan Kardec, M. Gaillard dans un magnifique discours a prononcé ces paroles: « Pendant que les scientifiques affirmaient les trois seuls états des corps, Crookes et Olivier Lodge, recteur de l'Université de Birmingham, découvraient l'état *radiant* dans l'ampoule de Crookes. »

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur parlant de ce nouvel état de la matière ou plutôt de cet état récemment découvert, et, puisqu'il s'agit de M. Lodge, nous ne croyons pouvoir rien faire de mieux que de donner l'analyse d'une très remarquable conférence faite le 4 février 1903 au collège de Belfort par cet illustre savant anglais.

Nous nous sommes servi pour notre travail de la traduction qu'en a donnée la *Revue Scientifique* (mai 1903).

Nous y ajouterons quelques explications pour ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas au courant des nouvelles découvertes.

Pendant longtemps, personne n'imaginait rien de plus petit qu'un atome; on pensait qu'il était immuable dans sa forme comme dans son poids et qu'il était impossible non pas seulement à l'homme, mais à la nature de le diviser.

Pourtant vers l'année 1870, sir W. Crookes avait appelé l'attention sur les phénomènes qui se passent dans les tubes où l'on fait le vide et il pensait que les rayons *cathodiques* formaient un quatrième état de la matière. Expliquons ce que sont ces rayons:

Prenons une ampoule de verre de la grosseur d'un œuf environ. Faisons-y arriver les deux fils d'une bobine de Ruhmkorff; faisons-y le vide. De chaque fil, c'est-à-dire de chaque pôle il se dégagera des rayons, et comme le pôle négatif s'appelle *cathode*, les rayons qui se dégagent du pôle négatif ont été appelés *rayons cathodiques*.

Tous nos lecteurs connaissent les propriétés de ces rayons; on sait qu'ils rendent phosphorescent non seulement le verre de l'ampoule, mais encore la plupart des corps qu'on place sur leur trajet; concentrés sur un petit fragment de platine, ils le fondent; tombant sur les ailes d'un petit moulinet placé dans l'ampoule, ils le font tourner rapidement.

On ne crut pas sir W. Crookes, on le plaisanta plutôt au sujet de son quatrième état de la matière. Des recherches postérieures ont montré que sir W. Crookes avait parfaitement raison; la matière qui émane sous forme de rayons cathodiques n'est ni solide, ni liquide, ni gazeuse; elle n'est pas constituée, comme on le pensait, d'atomes lancés par la cathode, traversant l'ampoule et causant, là où ils frappent, la phosphorescence ou des rayons; mais cette matière est constituée par quelque chose de plus petit que l'atome, fragments de matière, corpuscules ultra-atomiques, choses minimes beaucoup plus légères que l'atome, choses qui semblent être les noyaux dont les atomes sont composés. Thomson a trouvé que la masse de ces particules était moindre que celle d'un atome d'hydrogène qui est l'atome le plus léger connu. Ces corpuscules auraient environ la millième partie de la masse d'un atome d'hydrogène. Il a fait en outre cette observation importante, que quel que soit le gaz qu'on ait introduit dans l'ampoule de Crookes, les particules dans lesquelles il semble être résolu par l'action électrique sont toujours les mêmes. Ceci suggérera l'hypothèse, qui ne peut être encore complètement vérifiée, que tous les atomes de matière sont composés des mêmes corpuscules. M. Johnstone Stoney a appelé ces particules de l'atome des *électrons*. Or, précisément, ce nom avait été donné autrefois par M. Stoney à la charge d'un *ion* en électrolyse. Quelques explications sont ici nécessaires.

Quand une dissolution d'un sel est très étendue, ce sel se dissocie, la molécule du sel se fractionne en ses deux parties constituantes, le *métal* et le *radical;* ce sont ces deux parties qu'on nomme *ions*.

Les ions possèdent des quantités égales d'électricités contraires.

Prenons comme exemple le *sel marin*. Il est formé de *chlore* et de *sodium*. Eh bien ! quand on met une petite quantité de sel marin dans une grande quantité d'eau, le sel n'y existe plus à l'état de combinaison, mais à l'état de chlore et de sodium ; les atomes de chlore sont chargés d'électricité négative : ce sont les *ions-chlore*. Les atomes de sodium sont chargés d'électricité positive : ce sont les *ions-sodium*.

Cela posé, quand on fait passer un courant électrique dans une dissolution saline, les ions chargés d'électricité négative vont au pôle positif, et les ions chargés d'électricité positive vont au pôle négatif. *Les ions sont donc les véhicules de l'électricité.*

Quant au mot *électrolyse*, il signifie l'*analyse d'un corps par l'électricité*. Ainsi la dorure, l'argenture s'effectuent par de véritables électrolyses.

Donc dans l'ion il y a deux choses : l'atome matériel et l'ATOME électrique, si l'on peut dire ainsi, c'est-à-dire la charge électrique que porte l'atome matériel. C'est cette charge électrique de l'atome que M. Stoney, avec un remaquable sens de divination scientifique avait appelée *électron*.

Or, en électrolyse, cette charge électrique est associée à de la matière; mais dans un tube de Crookes ces mêmes charges sont détachées de l'atome et circulent librement, fait précédemment sans exemple. Dans un liquide, la charge et l'atome voyagent ensemble, ndissolublement associés. Dans un gaz, il en est autrement; on dirait que les charges ont été fragmentées, charges d'électricité dissociées de la matière, charges sans corps, fantômes électriques parcourant le tube avec une vitesse prodigieuse évaluée à un trentième et quelquefois à un dixième de la vitesse de la lumière, qui est d'environ 300.000 kilomètres par seconde.

Toute chose qui se meut avec cette vitesse prodigieuse de quelques milliers de kilomètres par seconde doit avoir une grande somme d'énergie ; quand un obstacle l'arrête, des effets considérables doivent se produire.

Ainsi l'énergie d'un gramme de matière, se mouvant avec la vitesse de la lumière, serait suffisante pour élever toute la flotte anglaise jusqu'au sommet du Ben-Nevis (la plus haute montagne d'Écosse qui a plus de 1.300 mètres d'élévation).

La vitesse de nos projectiles est le repos en comparaison de celle de ces corpuscules.

Il y a des substances qui émettent ces particules sans stimulant et parmi ces substances l'uranium fut la première découverte. Que l'on place une feuille d'aluminium ou tout autre écran entre un morceau d'uranium et une plaque photographique, celle-ci sera influencée. L'étude de ce sujet a été poussée très loin par M. et Mme Curie, qui découvrirent le polonium et le radium, ce dernier ayant les propriétés de l'uranium à un degré extraordinaire. L'étude des rayons émis par ces substances offre un intérêt très grand ; ils ont un pouvoir de pénétration merveilleux et plus grand encore que celui des rayons X donnés par un tube Röntgen. Les rayons du radium ne pénétreront pas seulement une plaque d'aluminium ou de bois, mais aussi une plaque de plomb de 3 huitièmes de pouce, c'est-à-dire d'environ 9 millimètres d'épaisseur, et, après cela, leur pouvoir de pénétration sera encore aussi fort que celui des rayons de l'uranium. Ce phénomène semble être une sorte d'évaporation électrique, une émission de particules !

Il y a trois espèces d'émission :

1° Celle où les particules sont promptement arrêtées par les obstacles les rayons absorbables ; 2° celle où les particules ont un certain pouvoir de pénétration ; 3° les rayons X ordinaires. Les rayons X ne sont pas la lumière, mais bien quelque chose de cette nature. Les rayons pénétrants sont des électrons qui s'échappent. Les plus intéressants sont les premiers, ceux qui sont aisément arrêtés, car ils sont dus précisément à des particules de matière qui s'échappent avec une vitesse comparable à celle de la lumière. C'est la première fois que la matière se montre animée d'une vitesse comme celle-là, soit le dixième de la vitesse de la lumière. On suppose que tous les corps chauds et que tous les corps chargés d'électricité négative émettent de ces particules. Les gouttes de pluie qui tombent, les feuilles des plantes et la plupart des choses exposées au soleil sont radio-actives ; la difficulté sera de trouver quelque chose qui n'est pas radio-actif à quelque degré et la manière d'être la plus fréquente de la radio-activité paraît être le détachement des électrons.

La grandeur des électrons a pu être calculée ; elle est environ la millième partie du diamètre d'un atome. Les électrons sont les plus petits corps connus.

Il fut un temps où l'atome représentait la limite de la petitesse ; il n'est pas grand, c'est vrai, mais il devient une chose importante à côté de l'électron. Pour montrer la relation qui existe entre un atome et un électron, imaginons que celui-ci ait la grandeur d'un *point* d'imprimerie, celle d'un atome sera représentée par un édifice ayant 100 pieds de longueur, 80 de largeur et 40 de hauteur, c'est-à-dire 30 mètres de longueur, 24 mètres de largeur et 12 de hauteur, et comme dans un atome d'hydrogène, il y a environ 1.000 électrons, imaginons ces mille points jetés dans cet édifice, et nous aurons une idée de la relation qui existe entre l'électron et l'atome. Les électrons occupent l'atome effectivement ; ils sont énergiques, pleins d'impulsion, bien que petits. Ils occupent l'atome comme des soldats occupent une contrée, c'est-à-dire qu'ils ne laissent aucune partie isolée. Les électrons, par la force qu'ils exercent, rendent l'atome impénétrable ; ils leur donnent aussi ses autres propriétés, son action chimique entre autres.

Sir O. Lodge croit, que si l'atome n'a ni trop, ni trop peu d'électrons, il n'a aucune force chimique.

On ne doit pas supposer que l'électron soit stationnaire dans l'atome. Les électrons tournent l'un autour de l'autre, ou peut-être autour d'une masse centrale avec une vitesse prodigieuse ; ils sont séparés comme les planètes le sont dans le système solaire. La distance de la terre au soleil (153 millions de kilomètres) est au diamètre de la terre (12.754 kilomètres) comme la distance d'un électron à un autre est à la dimension de l'électron lui-même. Le fait est que nous arrivons à une astronomie atomique où l'atome devient comparable à un système solaire, à une nébuleuse, aux anneaux de Saturne, c'est-à-dire à un système composé d'un grand nombre de petites particules qui tournent autour d'un ou de plusieurs centres.

Elles sont si petites, que leurs collisions ne sont pas fréquentes.

On a suggéré que les systèmes solaires peuvent être eux-mêmes des atomes d'un univers plus grand... Ce sont là des questions très difficiles à étudier. Pourtant, il semble que l'univers n'a pas de limite, et tout ce que nous pouvons dire, c'est que *la probabilité qu'il soit infini est infinie.*

Isidore Leblond.

CONTRADICTIONS (1)

II

S'il est vrai que le doute soit le commencement de la sagesse, il ne l'est pas moins que l'incohérence soit l'antithèse de la raison.

Or, c'est au nom justement vénéré de la Raison, que certains scientistes — qui ne manquent hélas ! pas de disciples — se livrent aux affirmations les plus invraisemblablement osées.

Après avoir bien établi qu'on ne peut rien affirmer que ce que l'on

(1) Voir numéro précédent.

a pu constater, contrôler par les sens, puisque : « Rien n'existe dans la pensée que ce qu'on a perçu par ceux-ci, selon le sacro-saint adage : *Nil in intellectu quod non prius in sensu*, les positivistes déclarent que l'athéisme est la dernière étape de la libre pensée. (V. *Annuaire de la libre pensée.*)

Dans *Force et Matière*, Buchner déclare en débutant que : la force est la propriété inséparable de la matière qui lui est inhérente de toute éternité.

Or, comme il est évident que jamais Buchner ni un autre n'a pu constater ce prétendu fait et ce prétendu principe, par la raison suprême que c'est impossible, voici que nous prenons Buchner en flagrant délit d'affirmation gratuite, c'est-à-dire d'incohérence.

Mais cela ne suffit pas à ce scientiste impeccable, il poursuit imperturbablement :

« La matière est l'*origine* de tout ce qui existe. Toutes les forces matérielles et *intellectuelles* sont inhérentes à la matière ! »

Déduisons :

Le cerveau qui, vraisemblablement plus que les orteils ou les intestins, *secrète* la pensée, est fait de phosphore, d'albumine, de graisse, etc... de sorte que, lorsque vous pensez, eh bien, le résultat de cet acte c'est tout simplement du jus de phosphore, d'albumine, de graisse ou de n'importe quoi, composant votre cervelle.

Est-ce assez lumineux ?

C'est toujours avec une majestueuse certitude que ces inepties sont proclamées par les déments de l'École matérialiste, et cela leur donne une énorme influence sur les imbéciles, naturellement.

Et pourtant ils ont, parfois, bien du mal à s'entendre. Par exemple, Cabanis prétendait que la pensée était une sécrétion ; Broussais, de son côté, affirmait que c'était une condensation. Et nonobstant de telles extravagances, ce dernier prétendait doctoralement que : « Reconnaître dans l'homme autre chose qu'un système d'organes, c'est tomber dans les absurdités de l'ontologie ! »

Toutefois il est équitable d'observer que tous les positivistes ne sont pas de cette faiblesse.

Dans son système de la Logique, Stuart-Mill observe prudemment :

« Dans l'état présent, il est à peu près universellement admis que l'existence de la matière et de l'esprit est absolument indémontrable. »

Il y a soixante-dix ans que ce penseur est mort. Depuis, les sciences ont progressé ; il ne tiendrait pas ce langage.

D'autre part Littré, dans *Doctrine du réel*, proclame (p. 19) que les êtres vivants sont le siège de phénomènes que ne suffisent pas à expliquer les propriétés mathématiques, astronomiques, physiques et chimiques des corps bruts. »

Tiens, tiens, voyez-vous cela... Ainsi vous concevez une idée, vous combinez un projet, eh bien ! la substance grise de votre cerveau, le phosphate de chaux de vos os, nonobstant leurs intelligentes propriétés (!), ne paraissent pas, tout de même, devoir être les propulseurs de cette pensée, de ce projet ! — Entre nous, on s'en doutait bien un peu.

Mais (p. 27) Littré. laisse passer un autre aveu : « On ignore comment les diverses espèces végétales et animales ont paru sur la terre. »

Hélas, M. Littré, si encore il n'y avait que cela que vous ignorassiez !

Toutes les ténèbres énervent ce penseur matiéreux (pardon du néologisme), et il conclut (p. 47) que l'ordre et l'harmonie de l'Univers sont des entités imaginaires !

Mais Claude Bernard (V. *Doctrine du réel*) n'entend pas de cette oreille :

« L'intelligence, affirme-t-il, se révèle en dehors des êtres vivants, dans l'harmonie des lois de l'Univers. »

Cruelle perplexité : Littré dit blanc, Cl. Bernard dit noir, lequel croire ? Car enfin il est entendu, n'est-il pas vrai, que ce sont des astres de première grandeur dans le ciel de la Science ?

Et le plus déconcertant, c'est que, dans *Force et Matière* (pp. 47-49), une autre lumière professe ce qui suit :

« Le monde est gouverné par une raison suprême, éternelle, qui nous manifeste ses effets dans les lois immuables de la nature. Ce qui prouve le mieux que les lois naturelles sont des lois rationnelles, c'est que nous pouvons déduire par la pensée, de lois naturelles connues, d'autres lois inconnues, que l'expérience confirme. Il s'ensuit que les lois de la pensée sont en vigueur dans la nature. » (Docteur Œrsted.)

C'était trop beau, car (p. 47) nous lisons : « Partout selon la forme et le poids du cerveau, l'être remue et sent, se souvient et raisonne. » Mais il n'y a point de volonté libre, le libre arbitre est cette funeste chimère, chérie des métaphysiciens et des despotes, assure *la Libre Pensée*, p. 140.

Dans ces conditions, quelle différence y a-t-il entre l'homme, le lapin ou le manche d'un outil dans l'ordre moral et social ?

La note comique n'est pas exclue de ces belles cogitations matiéreuses.

Admirez cette perle dans *la Pensée nouvelle*, p. 244 :

« Il est permis d'entrevoir que, dans un avenir prochain, on pourra procéder à la culture des cervelles d'après une méthode rationnelle absolument conforme à l'observation et à la science expérimentale, d'après des règles fixes, aussi facilement qu'on fait aujourd'hui de la pisciculture et de l'ostréiculture. »

Eh bien, il y a trente-sept ans que cette lumineuse idée de traiter les cervelles humaines à la façon des jeunes huîtres a fait son apparition dans le monde. Hélas, peut-être les huîtres se sont-elles améliorées, mais qui oserait dire qu'il en est de même des cervelles humaines ?

Les contradictions abondent à ce point dans le champ de la philosophie matiéreuse, que nous y trouvons même des choses sérieuses, par exemple cette déclaration de l'illustre Cl. Bernard, dans son *Introduction à la médecine expérimentale* :

« La matière, quelle qu'elle soit, est toujours par elle-même dénuée de spontanéité et n'engendre rien. Elle ne fait qu'exprimer par ses propriétés l'idée de celui qui a créé la machine qui fonctionne. De sorte que la matière du cerveau ne manifeste des phénomènes de sensibilité et d'intelligence propres à l'être vivant, n'a pas plus conscience de la pensée qu'elle manifeste que la matière brute d'une machine inerte, d'une horloge par exemple, n'a conscience des mouvements qu'elle règle et de l'heure qu'elle indique ; pas plus que les caractères d'imprimerie et le papier n'ont la conscience des idées qu'ils retracent. Dire que le cerveau secrète la pensée équivaut à dire que l'horloge secrète les heures. »

Voilà sans doute qui est parfait et l'on se demande même qu'est-ce que cette belle intelligence que fut Cl. Bernard était allée faire dans cette galère positivo-matiéreuse où nous le vîmes un moment égaré.

∴

Et c'est en présence non seulement de contradictions aussi flagrantes, mais de bien d'autres encore, que la démence matérialiste ose se donner des airs de doctrine !

Ah ! ça, vraiment, est-ce que nous-mêmes ne sommes pas bien naïfs de nous donner la peine de les mentionner pour leur faire l'honneur immérité de les combattre ?

Eh non, il faut quand même mettre leur nez dans leur... œuvre à ces mauvais plaisants qui osent encore, en présence des faits, en présence de la Science qui les condamne, eux qui l'invoquaient naguère, en présence enfin de la vérité qui commence à se faire jour au sein de nos sociétés pourtant si troublées, si anxieuses...

Car il serait plus que puéril de s'illusionner sur la profondeur du trouble créé dans les âmes par les susdites prétendues doctrines.

Déjà il y a cinquante ans J.-P. Proudhon enseignait (!) dans son traité *De la Justice dans l'Eglise et la Révolution* :

« La joie de l'âme et ses remords sont la sanction des actions ; la sanction n'est rien de plus que le mouvement de la conscience, joyeuse quand nous faisons le bien, triste et malade quand nous sommes coupables. »

Dès lors plus de lois répressives, dit Proudhon, qui poursuit :

« Abolition complète du prétendu droit de punir, qui n'est que la violation de la dignité d'un individu en représaille de la violation de la dignité sociale. Avec la Justice, nous n'avons plus que faire de la Providence. La vie présente te suffit et n'a pas besoin d'une prolongation dans l'éternité. »

Extravagances qui n'avaient d'ailleurs pas empêché le même penseur d'observer, dans : *Création de l'ordre dans l'humanité*, page 448 :

« L'extinction prématurée des idées religieuses est funeste au peuple... Si une éducation et des habitudes méditatives et recueillies n'imposent pas à l'âme un nouveau frein, la conscience, rapidement abrutie, peut tomber en quelques jours au dernier degré de perversité. »

C'est à croire que mossieu Prudhomme est le réel auteur de cette dernière pensée.

Quoi qu'il en soit, nous assistons toujours au même tohu-bohu de contradictions, de sophismes ou de mensonges.

Et, maintenant, regardons froidement quelle a été la moisson de ces lugubres semailles.

Les malfaiteurs sont, dans la proportion de 75 p. 100, des jeunes gens de 16 à 25 ans. Ils constituent dans les grands centres des associations et se dénomment eux-mêmes *Apaches*, nom d'une ancienne tribu indienne renommée pour sa sauvagerie et sa férocité. Ils illustrent leurs groupements de noms pittoresques, tels que : les Faucheurs de la mort, la bande des Corbeaux, les Maquilleurs des halles, la bande du Toréador, de l'Horloge, des Chemises noires, des Pieds légers, les chevaliers du Soleil, les Monte-en-l'air, les Fric-Frac et les Terreurs... de partout.

Les malandrins dont s'agit sont, comme bien vous pensez, des esprits affranchis de toute crainte, de tout principe social, qui contiennent les autres citoyens dans l'ordre.

Eh bien, nous le demandons à toute personne sensée, est-il exagéré d'attribuer aux enseignements matérialistes une large part dans un tel état d'âme ?

Et notez que ceci n'est qu'un des côtés de la question, le plus grossier, mais aussi le plus violemment agressif.

Et, sans nous appesantir outre mesure sur ce point particulier, n'est-il pas équitable, rationnel et par conséquent vrai de déclarer que le monde, que les sociétés sont les victimes de ces monstrueuses contradictions qui affolent les âmes et les portent ensuite aux pires excès ?

Il importe donc de répandre dans la plus large mesure les enseignements contraires, c'est-à-dire ceux de la philosophie rationnelle, spiritualiste et scientifique.

Il faudrait (parlons au conditionnel) que cet enseignement fût mis à la portée des masses, qui en ont le plus impérieux besoin.

Cela est un devoir de conscience incombant à tous ceux qui, à un titre quelconque, ont une action sur ces masses.

Mais, ne l'oublions pas, c'est aussi un moyen de protection sociale, car il est devenu aujourd'hui impossible de nier les graves périls qui menacent les sociétés d'un effondrement dont les conséquences seraient telles, qu'on ne saurait les envisager sans crainte, car les moyens ne pourraient manquer d'être en rapport avec la mentalité qui les inspirerait.

J. BEARSON.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Il en est de la rédemption comme du péché originel ; le sang du juste rachète le pécheur, relève l'homme d'une « coulpe », dont il ne pourrait pas plus, par ses propres forces, rejeter les effets que dépouiller sa propre nature. La croyance à la vertu du sacrifice, la substitution d'une victime expiatoire au vrai coupable pour apaiser la divinité irritée, la communion, le partage du Dieu immolé entre ses fidèles, qui s'incorporent son esprit : ce sont les traits de toutes les religions antiques, les procédés de salut, les rites, que la crainte superstitieuse des puissances surnaturelles suggéra à l'homme au premier éveil de la pensée. Le christianisme recueille l'héritage de ces traditions immémoriales, il les purifie, il les idéalise, mais il les garde et il les transmet.

Certes, il y a quelque chose de sublime dans l'idée de ce Dieu qui descend sur la terre, prend corps, veut souffrir et mourir pour le salut des hommes, et chaque jour, sur l'autel, dans des millions de sanctuaires, renouvelle son sacrifice, reprend vie pour souffrir, mourir et se donner encore : voilà ce qu'est devenue l'antique boucherie des sacrifices sanglants. Mais, d'un autre biais, sous ces formes raffinées, la vieille idée demeure, aussi grossière, aussi blessante pour la conscience. Je ne parle pas de la substitution de victime, je laisse ce qu'il y a de matériel et d'odieux dans l'idée même du sacrifice, ce qui reste de l'imagination rusée du sauvage dans ce renversement des responsabilités et des expiations, je laisse l'arbitraire de la grâce, la négation de la justice, la magie du rite ; mais que penser de ce Dieu qui, gardant, malgré tout, la souillure des premiers âges et des premiers dieux qu'il continue, exige du sang pour pardonner, établit je ne sais quelle balance entre le mal moral, la souffrance et la mort, et, comme l'homme primitif, ne concevant l'expiation que par le sang, veut le sang le plus pur, le sang du juste, de celui qui n'a pas péché, et envoie son fils prendre un corps, pour qu'il puisse être égorgé et répandre le sang purificateur, que je ne sais quelle magie rend nécessaire pour laver le péché des hommes ?

Le progrès de la conscience humaine, l'horreur croissante du meurtre, de la torture, de toute souffrance inutile, aussi bien qu'une conception plus juste des lois de la nature, éliminent de l'esprit humain l'idée des sanctions cruelles qui, comme dans la nécessité du sacrifice, se retrouve dans l'enfer chrétien. Si l'homme fait Dieu à son image, il ne consent pas, du moins, à le dégrader au-dessous de l'humanité.

Nous ne comprenons plus quel rapport s'établit entre le mal moral et le mal physique, comment, par suite, celui-ci peut réparer celui-là ; dans le châtiment par la souffrance, nous ne voyons qu'un mal ajouté à un autre mal et nous jugeons singulière la politique d'un Dieu qui n'a rien trouvé de mieux dans le gouvernement de l'univers. L'imparfaite justice humaine, de plus en plus, dégage la sanction sociale de toute cruauté inutile, elle la ramène au droit de défense, elle n'admet le châtiment que dans la mesure où il peut être correction, et, par cela même, la justice divine ne peut plus être conçue à l'image d'une justice plus brutale et plus grossière (1).

(*A suivre.*) G. SÉAILLES

REVUE DES REVUES

La question des apparitions de Tilly-sur-Seulles rentre, d'après le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*, dans une nouvelle phase : un personnage mystérieux qui signe un X... qui pourrait

(1) Voir le numéro du 1er-15 novembre 1904.

dégager plusieurs inconnues, soutient la non-valeur et la mauvaise qualité des extases de Marie Martel. La question est bien difficile à trancher avec les documents qu'apporte cet X... mais, avec de nouvelles données, elle promet d'apparaître sous un jour nouveau et intéressant. Vanki a établi dans le même numéro l'horoscope du Kromprinz.

L'*Initiation* d'octobre contient une intéressante étude sur notre ami Albert Jounet, le distingué directeur de la *Résurrection*.

On sait que M. Albert Jounet, après avoir longtemps fréquenté les groupements occultistes kabbalistes et dirigé avec talent l'*Étoile* de concert avec le savant abbé Rocca et René Caillé, s'est tourné définitivement du côté du catholicisme romain, mais il y a apporté sa largeur de vues et son esprit de recherche indépendante et le but qu'il s'est proposé peut être défini ainsi : Réconcilier la *foi* avec la *raison*; *scientifier* la religion, *sanctifier* la science.

A lire également dans le même numéro une très bonne étude sur Swedenborg à propos du livre de M. Charles Byse : *le Prophète du Nord*, ainsi qu'un récit très intéressant des visions de Cazotte.

La Lumière, de Mme Lucie Grange, publie un intéressant article du docteur Lux sur Gœthe psychologue, psychiatre et mystique. La « Revue universelle » des faits psychiques est toujours très bien faite.

Le *Bulletin de la Société d'Études psychiques* de Nancy contient un important travail de l'occultiste Phaneg sur l'état de rêve. Pour lui le monde des rêves a une existence parfaitement objective, c'est le plan astral où nous ferons nos premiers pas après la mort. L'auteur classe les rêves en trois grandes catégories : 1° les rêves physiques; 2° les rêves du plan astral inférieur et moyen; 3° enfin les rêves du plan astral supérieur et même du plan divin dans lesquels nous recevons des enseignements tout à fait élevés, et où nous pouvons agir d'une façon réellement efficace sur la nature et sur les hommes.

La Vie d'Outre-tombe publie une étude de M. Edmond Bridoux sur la « Genèse de l'âme ». L'auteur s'en tient au classement des naturalistes, ce dont nous ne pouvons que le louer, quoiqu'il le qualifie d'apparent et d'artificiel.

La Vie Nouvelle est toujours l'intéressante revue de vulgarisation des sciences occultes que dirige M. O. Courrier. Nous avons particulièrement remarqué dans le numéro du 15 octobre l'article du docteur Foveau de Courmelles sur le radium et documents inédits signés Véritas, sur lady Caithness, duchesse de Pomar, la célèbre directrice de l'*Aurore*, revue de théosophie chrétienne et l'abbé Petit. Enfin M. Ernest Bosc y continue la publication de son livre sur la psychologie devant la science et les savants.

M. Georges Deherme, fondateur des Universités populaires à Paris, qui fut récemment dépossédé de son local et de son mobilier annonce par la voie de sa revue, la *Coopération des Idées*, qu'il va reconstituer l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine qu'il dirigeait sous le monde « Coopération des Idées ».

Le numéro de sa revue de septembre-octobre contient la plaidoirie prononcée devant la Cour de Paris en faveur de M. Deherme par Me Jacques Bonzon, avocat à la Cour. Nous ne pouvons que féliciter M. Deherme de l'admirable énergie dont il a fait preuve au cours de ce qu'il a appelé lui-même cette « pénible expérience ».

∴

Nous avons également reçu : *Constancia* de Buenos-Ayres, le *Messager* de Liège, *A voz maternal* de Saô-Paulo (Brésil) *A Nova Revelacaô* de Saô-Paulo, *Beitschrift für Spiritismus* de Leipzig et l'*Argus des Revues* de Paris.

J. BRICAUD.

ÉCOLE PRATIQUE DE MASSAGE ET DE MAGNÉTISME

L'École pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, a réouvert ses cours le vendredi 4 novembre, à 8 heures et demie du soir, 23, rue Saint-Merri.

Non seulement l'École forme des praticiens dignes de la confiance des malades et des médecins, mais elle met les gens du monde en état de se guérir et de guérir les leurs, sans recourir aux poisons de la science officielle qui font toujours du mal, même en guérissant.

∴

Les cours de magnétisme de A. Bouvier repris le premier mercredi d'octobre, se continueront comme par le passé de 8 à 10 heures du soir, tous les mercredis, jusqu'à fin juin 1905, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert, Lyon.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 10 octobre,	de M. Lapeyrouze	10 fr.	»
26 —	de Mme Baby	0	30
30 —	anonyme, Villeurbanne	50	»
2 novembre,	un militaire pour son père décédé	100	»
4 —	de M. Terras	0	25
	Total	160 fr.	55

Nous engageons vivement nos amis qui le peuvent à apporter leur obole dans notre œuvre de secours aux vieillards nécessiteux, nous sommes tous des pauvres qui voulons aider à plus pauvres que nous.

Aux riches qui possèdent et qui liront ces lignes, nous disons : Vous dont l'âme est angoissée à la vue des misères qu'engendrent l'hiver et la faim, vous pour qui *cent francs* sont moins que *cinq centimes* pour ceux qui ont besoin, venez à notre aide pour accomplir le bien, pour soustraire aux affres du froid et de la noire misère ces malheureux qui, pauvres honteux, n'osent tendre les mains.

A tous nous répétons avec le chansonnier :

Donnez, donnez au pauvre centenaire,
En sa faveur montrez-vous généreux,
Soyez humains, faites du bien sur terre,
Dieu vous rendra tout cela dans les cieux.

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UN BUSTE

à la mémoire
d'ALLAN KARDEC, à l'occasion de son centenaire.

Du 10 octobre,	de M. Chollet-Lebougre	1 fr.	»
26 —	de Mme Bouttier	2	»
	Total	3	»
	Listes précédentes	100 fr.	95
	Total général	103 fr.	95

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Du 31 octobre, d'un cœur de mère	5 fr.	»
Liste précédente	92	55
Total	97 fr.	55

Au nom de toutes nos œuvres, à tous les bienfaiteurs qui nous aident, merci.

A. B.

Le Gérant : A. BOUVIER.

10-11-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

Quatorzième Année. — N° 337.  Centimes. 1er-15 Décembre 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Vérité Raison Justice — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — Lumière Sagesse Amour

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Dimanche 11 décembre prochain, à 2 heures et demie précises, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert, deuxième conférence de M. Georges Fulliquet, docteur ès sciences, sur l'**Histoire des religions**.

En raison de l'intérêt sans cesse grandissant de ces conférences, tous nos lecteurs et amis voudront suivre M. Fulliquet dans cette étude, où l'homme, toujours avide de savoir, trouve enfin l'histoire de son passé liée d'une façon intime à son présent.

L. R

CHRONIQUE PSYCHIQUE

Un éclair qui dessine l'image du Christ. — Un château hanté. — Un sommeil de dix-sept ans. — Petites informations.

Un fait curieux, qui nous a été rapporté par les journaux américains, est sans contredit celui d'un nommé Albert Parker, de Morristown (New-Jersey).

Lors d'un orage, il fut frappé de la foudre et porté à l'hôpital de la « Tour des Saints ». Il avait été trouvé couché la face contre terre et les vêtements déchirés de l'épaule droite jusqu'en bas. Le dos portait de larges stries rouges. Peu à peu, ces stries prirent la forme d'une croix. Les médecins et les sœurs de l'hôpital assistèrent à cette curieuse transformation. Petit à petit, les traits devinrent plus distincts, s'accentuèrent et dessinèrent très nettement l'image d'un Christ cloué sur la croix.

Les clous des pieds et des mains devinrent très nets, ainsi que les épines de la couronne et la blessure au flanc. Or, on a remarqué que l'ensemble de l'image représente exactement le crucifix accroché au-dessus du lit du patient.

Pendant tout ce temps, l'homme était sans connaissance. Lorsqu'il reprit conscience et que, par une combinaison de miroirs, on put lui faire voir l'image imprimée sur son dos, il fondit en larmes.

A la demande du médecin, il assura qu'il n'avait jamais été tatoué, et d'autre part le docteur Griswold, médecin-chef de l'hôpital, déclara n'avoir absolument rien découvert qui puisse faire croire à un truquage.

Néanmoins les sceptiques disent qu'il s'était fait tatouer pour se rendre intéressant. D'après le *Cosmos*, un chirurgien qui a visité le malade a acquis, en examinant l'image à l'aide d'un microscope, « la conviction que les traits avaient été tracés avec une pointe fine déposant, dans le fond des piqûres, une matière colorante ».

Le cas de la foudre photographiant différents objets sur les corps foudroyés n'est cependant pas rare. Le docteur Wilson a déclaré qu'il avait constaté, en Europe, environ soixante cas de personnes dont la peau avait été brûlée par la foudre et portait des marques constituant les lignes d'un tableau ou d'un dessin placés dans le voisinage. Le 5 août 1882, à South-Framingham (Massachusetts), Miss Delta Moncrief fut foudroyée.

Lorsqu'on l'eut ranimée, on trouva qu'elle avait dans le dos l'image d'un arbre voisin de la maison qu'elle habitait.

M. Camille Flammarion a d'ailleurs réuni récemment, en un petit volume (1), des centaines de cas semblables, en examinant tour à tour la foudre en boule, les effets de la foudre sur l'homme, sur les animaux, sur les végétaux, le sol, les métaux, les objets, etc.

Il a tenté d'expliquer ces phénomènes au moyen de rayons d'une nature spéciale, qu'il appelle rayons cérauniques (du grec κεραυνος, foudre), « émis par la foudre et capables de photographier, soit sur la peau humaine, soit sur celle des animaux, soit sur des plantes, les images, droites ou renversées, confuses ou distinctes, d'objets plus ou moins éloignés, rayons d'ordres différents, produisant des effets différents selon les conditions de leur application ».

∴

Le château de Neuville, situé à 3 kilomètres environ de Dinan, est hanté.

Ce château, situé dans une propriété d'aspect triste et tranquille, est très éloigné des habitations.

(1) *Les Caprices de la foudre*. Paris, Flammarion.

Il est habité par deux vieux garçons, de 60 et 67 ans, et par leur sœur et leur nièce, la première âgée de 72 ans et la seconde de 38 ans.

En ce moment, elles ont avec elles une petite-nièce, venue à Neuville passer des vacances ; elle a 15 ans et habite ordinairement Saint-Brieuc.

Les « esprits » ne s'attachent qu'aux objets appartenant aux dames.

Les deux dames en sont tombées malades de peur ; quant à leur petite-nièce, elle n'en est pas du tout effrayée. Cela paraît même l'amuser beaucoup.

Les objets appartenant aux messieurs restent intacts.

Plusieurs personnes ont soupçonné une ancienne femme de chambre, que ses maîtresses avaient renvoyée quinze jours avant ces faits.

Mais, selon nous, il est plus probable que ces phénomènes sont dus à la jeune nièce — à son insu peut-être — ce qui explique très bien son air joyeux devant ces choses qui épouvantent les autres personnes.

Remarquons, d'ailleurs, que les phénomènes ne se sont produits que depuis son arrivée à Neuville.

***

Le jeudi 16 novembre 1903, se réveillait dans un petit village de l'Allemagne du Nord une femme qui dormait depuis dix-sept ans : cela, à l'occasion d'un incendie qui éclata à 2 heures du matin dans le voisinage. Elle recouvra d'emblée sa pleine connaissance et pensait s'être mise au lit la veille.

Elle avait déjà présenté pendant plusieurs années des périodes de sommeil de durée variable ; mais, le 22 août 1886, elle ne s'endormit que pour se réveiller au bout de dix-sept ans. Aucun moyen ne put la tirer de ce sommeil, pendant lequel on la nourissait et elle accomplissait la fonction de déglutition et toutes les autres consécutives. Les yeux étaient toujours fermés, et elle détournait la tête à l'approche de la lumière.

Le goût était conservé ainsi que l'odorat : témoin la répugnance observée à l'approche d'une odeur désagréable et les dents qui se serraient à l'introduction dans la bouche d'un aliment qu'elle n'aimait pas. Elle a traversé pendant son sommeil plusieurs maladies, qui ont évolué comme d'habitude.

A son réveil, elle reconnut toutes les personnes qu'elle connaissait auparavant, mais elle était étonnée de les trouver vieillies. Tous ses sens ont repris leur fonctionnement normal, mais on a été obligé de lui apprendre à marcher. Elle a toujours la crainte de retomber dans son sommeil. Elle a été observée avec soin par le docteur Farez, à qui nous devons ces détails.

***

Nous avions annoncé dans une précédente chronique la venue d'Eusapia Paladino à Valence chez des psychistes distingués, dans le but de produire des matérialisations d'une jeune fille morte il y a peu de temps. Son arrivée est retardée par suite de la maladie de son père, dont nous souhaitons le prompt rétablissement, afin qu'elle puisse venir bientôt donner la série de séances projetées.

***

Nous avons appris tardivement le décès de Mme veuve Gaétan Leymarie, à l'âge de 67 ans.

Après avoir passé par de douloureuses épreuves, elle n'a pas manqué un seul instant d'apporter tous ses soins à la direction de la *Revue Spirite*.

Son fils, Paul Leymarie, a accepté de prendre la direction de la Revue.

J. BRICAUD.

Religions et Révolution

Le sentiment religieux, c'est le besoin instinctif que nous ressentons de relier notre courte vie à l'éternité de la vie universelle. C'est aussi le désir de pénétrer le mystère de l'Inconnaissable, la hantise de connaître les origines et les fins, et je ne sais quoi qui, aux heures de faiblesses, nous fait synthétiser tous les inconnus en une puissance redoutable, vers laquelle nous crions grâce.

C'est sur ce sentiment, qui est le cri d'amour de notre être pour la vie, et sur les rêves obscurs qu'engendre le mystère, le grand inconnaissable de cette vie, que se maintiennent actuellement les religions, qui ont été et sont toujours de véritables organisations sociales.

Que sont nos religions ? Un ensemble de pratiques, une éducation, pour réaliser un but : en somme, une organisation de la vie d'après sa conception.

Que sont nos différents systèmes politiques ? l'organisation des sociétés humaines pour réaliser un but d'après la conception que l'on se fait de la vie.

Religions et politiques travaillent au même objet et sont parfaitement d'accord lorsque leurs principes sont communs ou identiques, et toujours en lutte dans le cas contraire.

J'ai lu bien des fois dans nos journaux politiques, comme je l'ai entendu répéter par bien des personnes sensées, que la République, issue de la Révolution et travaillant à réaliser ses principes, n'avait nullement l'intention de détruire la religion catholique : l'on ne demandait aux prêtes que de rester dans leurs églises et de n'enseigner que les matières de leur foi.

Eh bien ! c'est là une erreur profonde.

Pourquoi ? Parce que les principes de souveraineté humaine, qui sont la raison d'être de la République, sont absolument opposés aux principes de soumission et de direction des hommes, qui sont la raison d'être de l'Eglise.

L'éducation civique, nécessaire à un bon citoyen, qu'on le veuille ou non, en fait un mauvais catholique. Inversement, l'éducation catholique fait un mauvais citoyen.

L'enseignement républicain, la pratique de nos droits tueront l'Eglise. De même que l'Eglise, par son enseignement et son éducation, entrave l'action républicaine, et cela sans que, ni d'un côté, ni de l'autre, on y mette aucune volonté malveillante.

La Révolution française, on l'a dit bien des fois, ce n'est pas un simple fait historique, c'est toute une doctrine : c'est la substitution de la raison humaine à la volonté divine ; c'est l'homme s'affirmant son maître et prétendant organiser sa vie, la vie de la cité humaine suivant ses besoins, avec les seules règles de sa raison. Par ce fait la loi est toute humaine et ne tient aucun compte de la volonté divine.

La loi, expression des besoins, est laïque et athée, punit ou récompense, sans se soucier de la justice divine.

La loi, confirmant nos droits et veillant à l'éducation nationale, a pour but de réaliser une société d'après des principes et un idéal. A ces lois humaines, issues de notre souveraineté, modifiables à l'infini, l'Eglise, toutes les Églises, opposent de prétendues lois divines issues de révélations qui se perdent dans un passé lointain, et, par ce fait, immuables, auxquelles l'homme doit se soumettre aveuglément, parce que Dieu n'a pu ni se tromper ni nous tromper.

Révolution veut dire transformation, progrès, vérité humaine relative, en marche vers le mieux, expérience et science.

Religion veut dire immuabilité, soumission à une loi toute faite, croyance aveugle à une vérité totale révélée, où il n'y a aucune place pour la recherche scientifique et les modifications de l'expérience.

Toutes les tendances de l'esprit moderne sont opposées à nos vieilles religions ; et si elles subsistent encore, c'est que pendant de longs siècles les générations qui nous ont précédés ont vécu et pratiqué ces religions, qui sont passées dans nos mœurs et sont devenues un besoin irréfléchi auquel nous cédons machinalement.

Si la politique est l'ensemble des efforts faits, ou à faire, pour réaliser une forme sociale d'après la conception que nous nous faisons de la vie, de son but et de ses fins, cette formule s'applique de même à toutes les religions.

Il en résulte que, dans le passé, la religion fut la seule forme politique, parce qu'il n'existait qu'un droit : le droit divin ; de même que, dans l'avenir, la politique sera la seule forme religieuse, parce qu'il n'existera qu'un droit, le droit humain.

Le droit divin a sa source dans le passé, l'ignorance et la barbarie : il est la force extérieure irraisonnée qui plie à l'obéissance et conduit les hommes à l'état de troupeau.

Le droit humain est né de la connaissance et de la raison éclairée ; il est la force intérieure consciente, qui organise la société humaine pour la liberté et la dignité de l'être humain dans le plus d'égalité et de justice.

Tout le dix-neuvième siècle n'a été qu'une longue lutte entre ces deux conceptions de la vie, entre ces deux droits.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, le droit humain triomphera complètement de l'autre, les hommes organiseront leur vie sans le secours des prétendues lois divines ; et, s'ils éprouvent encore le besoin de croire à un Au-delà, ils seront assez raisonnables pour ne point s'en trop préoccuper et, surtout, pour ne point demander aux prêtres des renseignements sur cette patrie future, qu'ils n'ont aucun moyen de mieux connaître.

En résumé, les religions ne sont que l'exploitation du sentiment qui nous porte à relier notre vie à la vie universelle, l'exploitation de notre ignorance, de notre faiblesse et de vieilles habitudes passées dans nos mœurs, que nous acceptons sans rechercher leur valeur, ou leur danger.

Nous croyons, nous, que la Religion, telle qu'elle existe de nos jours, est le fait d'une mentalité encore primitive, où la raison n'a pas encore fortifié la volonté ; que dans l'avenir le sentiment religieux sera d'autant plus beau, dans la variété de ses expressions, qu'aucune Eglise ne l'enseignera et que Dieu, pour tous, sera devenu l'Universelle Vie. JOSEPH BLAIN.

LA CERTITUDE

Etre assuré qu'on est dans le bon chemin, qu'on marche vers la conquête de la Vérité, n'est pas chose banale, car il faut bien reconnaître qu'avec les plus pures intentions on peut se tromper et, de très bonne foi, tromper les autres.

La seule idée que cela est possible est une souffrance.

C'est précisément ce que nous nous disions à nous-même, il y a quelques jours, en lisant la lettre d'un ami, qui, peu enclin vers le spiritisme, lui préfère l'orthodoxie. Cet ami s'exprimait ainsi :

. . . .

« Je m'explique difficilement qu'étant donné la tournure positive et rationnelle de votre esprit, vous donniez dans l'occultisme et toutes ses rêveries (!) dépourvues de point d'appui exact (!!). A quoi bon vous donner tant de mal à prêcher — d'ailleurs dans le désert (!!!) — une doctrine prétendûment spiritualiste, alors que nous avons l'admirable religion catholique qui répond, j'imagine, à tous les besoins de l'âme, comme à toutes ses aspirations. Au surplus, votre spiritisme que vous semblez avoir découvert est vieux comme le monde ; les faits de communication des morts avec les vivants sont multiples dans l'Ancien et le Nouveau Testament, dans les Actes des Apôtres, etc. L'Eglise reconnaît les faits, les classe parmi les miracles et ne s'y confine pas, permettez-moi de vous le dire, comme vous le faites. Elle admire en silence (oh oui !) adore l'Eternel dans ces manifestations qu'Il jugea utiles jadis, mais qu'Il ne renouvelle plus qu'à de très rares intervalles, comme à Lourdes, par exemple. La moralisation des peuples demande autre chose : une action de tous les instants, une discipline cultuelle, qui courbe la raison humaine sous le noble joug de la Foi. Sans vous en douter (!), mon cher ami, vous faites et incitez à faire de la Magie et de la noire encore (!!), ce qui est œuvre diabolique, ne l'oubliez pas (Non).

« Et pourtant, je vous sais animé des meilleurs sentiments pour vos semblables. C'est cela précisément qui me confond, d'autant plus que, pour des causes diverses, vous ne pouvez ignorer que les masses sont trop inintelligentes, trop abîmées dans la matière, trop vicieuses, pour apprécier la pureté et l'élévation de votre doctrine; car, dans celle-ci, certaines pratiques seulement sont diaboliques (!), la morale étant d'ailleurs parfaite, puisqu'elle est exactement celle de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

— Vraiment, cher ami ! je ne lui fais pas dire.

Je vous fais grâce du reste, chers lecteurs, parce qu'il ne faut abuser de rien, pas même de la patience d'autrui.

Cette lettre, comme bien vous pensez, me procura quelques instants de douce gaîté.

Sur ces entrefaites, le facteur m'apporta le dernier numéro des *Temps Meilleurs*. J'y lus d'abord quelques extraits de lettres de l'abbé Loisy, ce prêtre qui paraît mal à l'aise dans l'étroitesse des dogmes et qui s'étonne que l'Eglise orthodoxe prétende réprimer ses velléités de liberté et exercer « cette poursuite où les travailleurs désintéressés semblent traqués comme des bêtes dangereuses », et il ajoute : « C'est là un spectacle peu glorieux pour l'Eglise de France. »

Eh oui, cher monsieur, c'est aussi notre avis... depuis longtemps !

Inutile d'insister, n'est-ce pas ? Le cas de M. l'abbé Loisy se présente si souvent, qu'il paraît manifeste que le fameux : *Credo quia absurdum* perd énormément de son empire.

Il n'y a pas à le déplorer, à quelque point de vue qu'on se place.

Encore un, me disais-je, qui se désabuse et qui voudrait bien ne pas être tout seul à le faire... publiquement. Allons, pour venir jusqu'à nous, il n'aura qu'à abandonner au vestiaire les impedimenta qui encombrent sa marche, ce qui, peut-être, est déjà fait.

Poursuivant la lecture des *Temps Meilleurs*, je lus l'apologie de la doctrine martiniste par un F.·. inconnu, et ce me fut un régal.

Impossible d'exposer plus clairement, plus nettement et plus succinctement une doctrine philosophique.

Je n'ai pas ici à apprécier celle-ci, admirable de tous points, basée qu'elle est sur la connaissance intégrale de soi-même par la raison, ce flambeau qui éclaire tout homme ayant atteint l'état de conscience.

Mais voilà, le Martinisme n'est pas une philosophie à la portée de la masse, il faut bien l'avouer.

Le F.·. inconnu nous le dit : « C'est l'autocréation de la personnalité par la volonté. »

Cela n'a l'air de rien ; en réalité, c'est énorme, et je n'en veux d'autre preuve que ces que ques mots d'explication fournis par le F.·. inconnu :

« C'est nous qui devons nous développer, qui devons créer en nous un homme, un homme qui pense par lui-même, qui marche par lui-même, un homme qui soit capable de juger sainement, à force de persévérance et de volonté, les systèmes philosophiques qu'on lui présente comme étant la vérité, et qui souvent ne sont que mensonge ; un homme enfin qui ne se laisse pas prendre aux gluaux

d'une erreur, pourvu que cette erreur flatte son orgueil ou sa sensualité.

« Vouloir pour oser, oser pour savoir, se taire quand on sait, voilà la formule des maîtres en occultisme ; méditez-la, travaillez sans relâche, et le succès couronnera vos efforts.

« Ces outils, ces matériaux mis par les maîtres à notre disposition pour que nous en fassions sortir l'œuvre personnelle, ces clefs et ces symboles sont, vous le savez tous, tirés de la Kabbale.

« Le Martin.·., comme tous les Ordres fraternels et secrets qui n'ont pas rompu la chaîne qui les relie aux Sanctuaires anciens, est un fils de la Kabbale. Nos maîtres directs : les Martinez de Pasquallis, les Saint-Martin, les Willermoz, les Henry Delaage, furent tous des adeptes de la Sainte Kabbale, et les clefs et les symboles qu'ils nous ont laissés offrent, par leur origine même, une garantie de vérité pour tous ceux qui ont quelque peu étudié cette science.

« La Kabbale, c'est la science sublime, la science colossale ; si colossale, que des générations d'hommes se succédant ne suffiraient pas à l'épuiser ; mais c'est aussi la science qui dans tous les âges a été la plus méconnue, la plus vilipendée. »

Nous le répétons, cela est très beau, mais peu à la disposition du vulgaire. Or, c'est pour lui que nous devons travailler ; c'est lui qui a besoin de lumière, lui qui n'a pas le temps d'étudier, puisqu'il lui faut gagner le fameux pain quotidien.

Une telle doctrine ne saurait lui convenir que mise au point pour être par lui comprise et pratiquée.

C'est là que je voulais en venir sans plus ample explication.

Eh bien, puisqu'il n'est que trop avéré que, du consentement universel, la Foi finit de s'effacer du concept des masses, puisque nous voyons tant de prêtres mêmes renoncer à pratiquer l'exotérisme de leur propre religion ; puisque, d'autre part, les hautes philosophies kabbalistiques exigent tant et de si grands efforts pour être assimilées aux intelligences contemporaines et qu'enfin, nous ne saurions trop le redire, sont absolument lettre morte pour les masses, c'est surtout celles-ci qui en ont pourtant le plus impérieux besoin, il paraît évident qu'en propageant la doctrine spiritualiste moderne, le spiritisme comme on l'appelait jadis, nous faisons œuvre utile, pratique et saine, et que dès lors nous sommes dans la bonne voie ; ce qu'il fallait démontrer.

Car il serait puéril de se le dissimuler, plus que jamais, peut-être, il importe que nos contemporains comprennent que la Vie a un but.

Il faut que les âmes se virilisent et s'élèvent au-dessus des mesquines contingences du siècle.

Les générations qui se forment à l'heure présente auront, cela est manifeste, un rude combat à livrer aux difficultés qui les attendent.

Les sociétés sont en marche vers de nouvelles conceptions, vers des organisations tout autres.

Quelque part que se portent nos yeux, nous assistons à des efforts épars aujourd'hui, mais qui trouveront leur point de concentration ; efforts tendant à l'accaparement ou à la conservation des puissances ou influences de toutes sortes, qui entretiennent la vie des peuples en créant par leur libre jeu, une économie sociale et politique, dont l'équilibre est visiblement instable.

Peu à peu se dessine un plan gigantesque, à peine anonyme et qui semble viser au partage d'une sorte d'hégémonie universelle, au sein de laquelle s'absorberaient de nombreuses nationalités.

Des faits de ce genre se sont déjà produits plusieurs fois sur notre planète, témoin les puissances colossales des empires indien, assyrien, perse, égyptien et romain. Même sans remonter au delà de notre ère, n'avons-nous pas à noter l'empire arabe fondé par Mahomet, dont les vestiges sont encore existants, et même l'antique Saint-Empire !

L'histoire, a-t-on dit, est un perpétuel recommencement, ce qui est logique, puisque l'homme n'est pas autre chose.

Mais de tels événements ne s'effectuent point sans provoquer d'immenses crises matérielles et morales, des cataclysmes sociaux épouvantables, des ruines irréparables qui exigent de la part de ceux qui y sont mêlés une âme bardée du triple airain dont parle Horace.

Seule, la connaissance du but de la Vie peut donner à l'homme une telle énergie, et cette connaissance est, en vérité, tout entière dans la grandiose et lumineuse doctrine enseignée par le spiritualisme moderne.

Sans grandes études préalables, sans approfondissement scientifique, elle prouve et dit à l'homme :

« Tu es une individualité distincte dont ton corps visible n'est que l'enveloppe.

« Ta vie est éternelle comme celle du Cosmos.

« Ton passage ici-bas n'est qu'un stade de l'immense route à parcourir.

« Le passage peut être fécond ou stérile selon ta volonté, car une sanction inévitable est attachée à tous les actes.

« Reste, si tu le peux, impassible devant toutes les contingences qui atteignent ton existence, car, lorsqu'elles ne sont point provoquées par ta volonté, elles ne peuvent avoir aucun retentissement sur la sanction à venir.

« Que si pourtant ton cœur défaille et se brise contre la dureté ou l'horreur de ces contingences, aie cette assurance en ton âme, c'est qu'elles sont nécessairement transitoires et qu'elles servent et serviront à la progression de la personnalité.

« Sache enfin que, quoi qu'il advienne, tu es le fils d'un Dieu mystérieux, mais plus juste encore que ta pensée ne saurait l'apprécier et que, dès lors, tu dois toujours tendre vers le Dieu et la Justice, en appliquant cette règle à autrui. »

Il n'y a pas autre chose dans l'ancien et le néo-spiritisme, non plus que dans l'ancien ou le néo-christianisme.

D'où il suit qu'en faisant tous nos efforts pour propager cette divine doctrine, nous sommes assurés de faire le bien, simplement parce que nous le rendons assimilable aux masses. Tout est là.

Cependant le jour où il nous serait duement prouvé qu'il est une doctrine meilleure parce que plus assimilable aux dites masses, nous nous engageons à la propager.

Il y a seulement six mille ans que le monde attend cette échéance : depuis Cakia-Muni !

J. Bearson.

L'Ame des Bêtes

Si la science acquiert de jour en jour, et de mieux en mieux, la certitude positive que l'âme humaine existe, il ne saurait en être de même en ce qui concerne l'âme animale.

Les moyens d'investigation en ce domaine manquent à l'homme, ou sont ignorés de lui, pour y analyser, en employant la même méthode, avec profit, le principe vital des êtres inférieurs. Des manifestations, fort rares encore, se sont pourtant produites ; on a vu, sans qu'il y ait eu hallucination, le double de tel animal vivant. Nous savons que des efforts s'accomplissent en ce moment à l'Institut psychique International, pour élucider cette importante question de l'âme des bêtes. Obtiendra-t-on quelques résultats ? Il serait téméraire de ne pas le croire, nous devons fermement espérer en la science, pour laquelle, bientôt, il n'y aura plus de mystère ; et puisque nos entités scientistes se décident enfin à se courber vers ces phénomènes de la nature, tant dédaignés il y a peu de temps encore ; puisque la réalité, malgré leur opiniâtreté à vouloir ne pas l'admettre, leur a inspiré plus de sagesse, espérons en leurs efforts dans le domaine des recherches, et, si par défaut de positivité dans les faits, nos grands princes ne concluent dans un sens

favorable, nous aurons du moins l'avantage, nous, de donner à nos subjectivités l'autorité de leur attention.

Avec les animaux, en tant que certitude animique, nous devons pour l'intant nous borner à des subjectivités; mais celles-ci ne conduisent-elles pas à la certitude positive? Que d'utopies actuelles seront les réalités de demain! Que de subjectivités, de nos jours, constituent les acquisitions positives de l'avenir! D'ailleurs, de quoi nourrissons-nous notre esprit, si ce n'est d'appâts subjectifs? La positivité n'ayant rien d'absolu vu le progrès incessant, faut-il en faire une règle appliquée sans réserve? Nous ne le pensons pas; les modifications apportées chaque jour aux découvertes, quand elles ne sont pas entièrement détrônées, semblent nous le défendre avec autorité.

Les théories sur la matière, qui ont eu et ont encore d'aussi nombreux que sérieux admirateurs, s'évanouissent dans la radio-activité; ce bloc, indestructible piédestal, qui devait rallier autour de lui tant de sceptiques, s'évanouit avec elles. De la matière blocarde, il n'en existe plus; la subtilité, l'effluve, composé de sous-atomes imperceptibles parce que infinitésimaux, en un mot, les théories fluidiques auront seules droit de cité dans les temples de la science moderne, avant peu de temps. Dès lors ce serait vouloir s'attarder que d'attendre un absolu positif pour l'édification.

Reconnaître de l'intelligence, du sentiment chez l'animal, se heurter à cette particularité pendant des années, l'observer avec méthode en rejetant rigoureusement tout ce qui paraît être dévolu aux instincts que la paternité, la maternité développent dans une large mesure, n'est-ce pas reconnaître l'âme animale? Peut-on trouver de la matière intelligente, sentimentale, aussi animée soit-elle?

A une époque encore peu éloignée, l'ancien secrétaire général de la Fédération Spirite du Sud-Est eut à donner connaissance aux Fédérés d'un long manuscrit dicté médianimiquement, et traitant cette question de l'évolution ininterrompue des âmes à travers les règnes de la nature, passant du minéral au végétal, à l'animal et enfin à l'homme; ce fut un *tolle* général que cette révélation, chez les spirites du Sud-Est; pourtant nos frères de l'espace ne faisaient que confirmer une théorie très connue; mais bon nombre de nos amis du Sud-Est ne voulurent l'admettre. « Comment — disaient les plus incrédules — nous avons pu être: minerai, ortie, ou cheval? Si le spiritisme vient maintenant nous enseigner choses semblables nous cesserons d'être au nombre de ses adeptes. » Une étude approfondie de la question fit cesser les appréhensions, nos amis sont revenus de leur stupeur et ont admis l'évolution animique, telle que nos professeurs spirituels avaient cru devoir nous la confirmer.

Toutefois, il faut bien reconnaître que le problème de nos préexistences, antérieurement à la phase humaine, reste encore le grand problème insoluble pour la masse, et nous devons nous considérer privilégiés de pouvoir nous assimiler sa résolution rationnelle, sans être autorisés, pour cela, à blâmer ceux qui n'ont pu y parvenir encore.

Quand le faux amour-propre nous fait récuser d'avoir appartenu à la grande famille animale, c'est que, sans doute, nous ne nous connaissons pas suffisamment; l'homme qui sait se considérer tel qu'il est, ne se voit pas à un degré d'élévation tel, qu'il n'ait pu se trouver si bas à un moment donné. Certes, nous ne devons pas nous mettre à niveau de nos frères inférieurs; mais en tenant compte des prodiges d'intelligence et de sentiments qui sont par eux réalisés, il nous est difficile de nous en éloigner au point de croire qu'il n'y a aucune corrélation entre leur existence et la nôtre.

De même que nous résolvons le problème de la Divinité, sans entendre, voir et peser Dieu, comme nous le faisons de l'âme humaine, de même nous pouvons résoudre celui de l'âme des bêtes que nous ne verrons, que nous n'entendrons, que nous ne pèserons peut-être jamais.

L'observation, subjectivement, nous donnera la solution; sans consulter le parc infini de la nature, nous trouverons chez les animaux domestiqués, ou attachés par nécessité ou par luxe à l'intérieur des familles, de sérieuses constatations à relever.

Nous connaissons une famille où depuis quinze ans vit une perruche qui n'a pas, comme la plupart des animaux de ce genre, la faculté d'énoncer des mots et des phrases, mais qui donne des signes de remarquable intelligence et de profond attachement; qu'on lui donne du sucre concassé et qu'on l'observe, on la verra tremper celui-ci dans son abreuvoir, avec assez de rapidité pour que l'eau n'ait pas le temps d'accomplir la dissolution; jamais elle le ne laissera tomber du bec pendant l'opération, elle le mangera ensuite, avec tout autant de rapidité qu'elle l'aura désiré, ce qui n'aurait pu se produire sans cette humectation pratique; qu'au lieu de sucre, ce soit du pain tout aussi dur, le mets sera tout simplement placé dans l'abreuvoir pour qu'il y perde entièrement sa consistance; des visites y seront faites par l'animal, qui s'assurera ainsi de l'apprêt. Quand celui-ci sera par lui jugé convenable, le pain sera retiré et absorbé.

Doit-on voir là le pur instinct? Nous ne le pensons pas.

Cette petite bête, très estimée de ses maîtres, qui peuvent la prendre en leurs mains sans le moindre danger, et qui la couvrent journellement de caresses et de bontés, sait éveiller leur attention quand ils paraissent oublier leur petite amie; elle jette les hauts cris, ou des coups de sifflets stridents, et si les maîtres font la sourde oreille, elle projettera à terre tout le contenu de sa mangeoire. Là est pour elle le moyen infaillible. La maîtresse de maison accourt au bruit des graines roulant sur le parquet et retire la mangeoire, pour qu'elle ne soit vidée complètement; pendant l'opération, la perruche, quoique grondée, vient délicatement déposer sur la main de sa patronne en colère d'abondants baisers: sa tendresse est telle que toujours elle apaise la colère, fait oublier son gaspillage, se fait rendre surabondamment ses caresses: le tour est joué.

Est-ce là encore le résultat du pur instinct? Nous ne le pensons pas davantage.

La nature, dans cet ordre d'idées, est tout un ensemble de précieux enseignements, mais restons-en au cadre intime. Voici une anecdote qui mérite d'être citée; elle nous fut contée par notre excellent ami M. Nourry, à une époque où M. Fabre, savant et sagace observateur naturaliste, publiait une étude des plus passionnantes que nous ayons lues, mais qui nous frappa tous deux par les conclusions réservées qui la soulignaient; cet auteur n'avait vu que des instincts chez les animaux observés par lui pendant de nombreuses années, en un parc qu'il avait spécialement aménagé à cet effet.

Parler à ce savant de l'intelligence, de l'âme de ses animaux, c'eût été vouloir le faire sourire dédaigneusement; nous sommes néanmoins persuadé que beaucoup d'entre ses lecteurs conclurent différemment, tout en rendant justice aux rigueurs d'observation, au talent, au tact de l'observateur.

Nous voici à l'anecdote: Un négociant rentrait chez lui, de retour du marché d'une des grandes villes du Midi, quand, à mi-chemin, il dut descendre de sa voiture, mettre l'attelage hors de la route et, passant derrière une haie, y satisfaire un besoin pressant; son chien, compagnon fidèle, suivait attentivement chacun des mouvements du maître. Le besoin satisfait, notre négociant remonte en voiture et lestement s'apprête à reprendre sa route; à peine était-il sur son siège, le fouet en main, que le chien, plaçant ses deux pattes sur le marchepied, se met à aboyer démesurément; le maître crut d'abord à une joie bruyante, fit éloigner l'animal pour reprendre sa route; le chien ne se tint pas pour battu et, au risque de se faire écraser, tenta à diverses reprises d'atteindre à nouveau le marchepied, tout en continuant ses aboiements désespérés; cette course de quelques dizaines de mètres avait mis l'animal en une telle surexcitation, que le négociant

le crut pris d'accès de rage ; il arrêta sa voiture, et à l'instant où le chien atteignait le marchepied, il l'abattit d'un coup de revolver. L'animal roula dans le fossé bordant la route, perdant son sang en abondance ; puis, rassemblant ce qui lui restait de force et de vie, il se traîna péniblement jusqu'à l'endroit où le maître avait dû s'arrêter et y tomba pour ne plus se relever.

Notre négociant avait suivi du regard son chien malheureux, victime peut-être d'une trop grande joie ! et, non sans tristesse, était résolu à l'abandonner là, quand, cédant à la pitié qu'inspire la fidélité qui s'en va et comme pour revoir son chien une dernière fois, il vint près de l'endroit où il venait de s'abattre. O surprise ! près du chien ensanglanté, il ramassa son portefeuille contenant plusieurs centaines de francs, qu'il avait laissé tomber et que seul le chien avait vu. Prenant la bonne bête dans ses bras, l'auteur inconscient du drame revint à la ville offrir large rétribution au vétérinaire qui lui sauverait son chien ; il était trop tard ! La bête, encore plus intelligente qu'elle ne pouvait le manifester, devait être victime de son dévouement.

Ce trait admirable démontre bien que les animaux ont autre chose en eux que des instincts, et que croire en leur âme n'est pas illusoire.

CÉLESTIN BRÉMOND.

Essence et Émanation de la Pensée

La pensée est une émanation de l'Être suprême, raison consciente de toutes choses et l'essence de toutes les facultés de l'âme. Elle est le foyer étincelant de toutes les aspirations de l'être et le rayonnement de l'Infini, qui alimente toutes les manifestations de l'intelligence et des beaux sentiments.

La pensée traduit toutes les intuitions et les inspirations : elle est donc la conductrice, l'inspiratrice et l'instrument d'émission de tout ce qui existe dans le monde universel.

Toute la dignité et tous les bons sentiments de l'homme sont manifestés par la pensée ; elle est donc l'instrument de toutes les belles et bonnes actions de la vie humaine ; elle est aussi l'inspiratrice de la bienfaisance généreuse qui honore les cœurs nobles qui l'accomplissent discrètement. Mais, malheureusement, la pensée, dévoyée par les vices et les basses passions, devient la cause de toutes les défaillances et de tous les crimes qui affligent la société.

Les principes de la véritable morale consistent donc à bien penser et à réfléchir sérieusement sur la direction que nous devons donner à nos pensées, à notre conduite et à nos actions. C'est d'ailleurs le moyen le plus sûr pour arriver à suivre la voie qui conduit à la vérité morale.

La forte et saine harmonie du sentiment et des aspirations rend les hommes meilleurs ; elle élargit l'intelligence, épure la pensée et mûrit la réflexion.

L'âme, dégagée de la matière, s'affranchissant des limites qui circonscrivent son action fluidique et éthérée, s'élance dans l'immensité de l'espace infini, où l'appellent les missions qui lui sont confiées. Mais heureuses celles qui ne sont pas attachées à notre pauvre terre par des entraves matérielles, qui les retiennent captives dans les régions arriérées du monde des épreuves et des réparations. Chacun doit tendre la main à ces âmes retardataires dans la voie de la vérité et de l'harmonie universelles. C'est là que doit se manifester la véritable fraternité.

La pensée qui révèle la vérité absolue est un rayon qui émane de la Divinité, nous montrant le progrès incessant de tous les éléments et de tous les êtres du monde universel. C'est une corde à nœuds tendue à l'homme pour le rallier à l'infini ; car l'homme n'est pas seulement la synthèse de son globe, il est encore le sommet des êtres qui composent les humanités.

L'âme qui a su comprendre sa destinée et remplir sa mission sur la terre, est heureuse de rejoindre sa famille spirituelle. Elle se précipite alors avec enthousiasme et bonheur dans les régions, trop peu explorées, de la pensée où vivent ceux qui ont su suivre et écouter le souffle bienfaisant des belles aspirations et des élans sublimes de leur cœur, leur montrant la voie du véritable bonheur et des joies non troublées des mondes translucides.

La pensée véritablement pondérée est la source de toutes les belles et bonnes actions et de toutes les inspirations généreuses, qui incitent les hommes à pratiquer la bienfaisance par toute espèce de bonnes œuvres. Ces pensées élevées, mises en pratique, forment la base de la véritable morale; mais l'homme bienfaisant ne doit jamais oublier que le bien fait à nos semblables doit être entièrement désintéressé, car la véritable gloire consiste à être vertueux et modeste sans chercher à le paraître.

L'homme, a dit Plutarque, n'a rien en propre; il administre les biens que Dieu lui a confiés. Le riche qui ne pratique pas la bienfaisance à l'égard de ceux qui sont dépourvus de moyens d'existence, est donc un intendant infidèle, qui abuse de la fortune qui lui a été confiée. Mais ceux qui pratiquent le bien et qui sont réellement animés de l'amour de leurs semblables regardent la mort sans frémir et sans regret : ils restent forts au milieu des joies et des espérances déçues : l'âme humaine sent alors son immortalité; mais elle décrit dans ses évolutions des courbes qui échappent aux conceptions terrestres.

Les beautés du monde invisible sont seules réelles; car celles que la terre peut donner, après avoir produit leurs fleurs éphémères, deviennent des tiges pâles et sans arome ni odeur ; elles tombent en poussière, lorsque le soir de la vie arrive, pour être foulées aux pieds par les passants. Les jouissances de la vie, en apparence si pleines de charmes, passent comme l'aurore d'un beau jour. Elles sont semblables à la surface unie d'un lac tranquille que le moindre souffle de vent ride.

Il ne faut pas toutefois perdre de vue que la plupart des malheurs, des peines et des ennuis qui nous arrivent, résultent généralement de l'ignorance de la loi des conséquences; car si tous les hommes étaient bien convaincus que le bien produit le bonheur et que le mal engendre le malheur, chacun s'efforcerait de faire le bien et d'éviter le mal.

Les bonnes pensées sont des perles fines, trop souvent ignorées. Il importe donc qu'elles soient répandues à profusion ; mais il ne suffit pas de prêcher les belles vérités de la bienfaisance par la parole et les écrits, il faut surtout les enseigner par l'exemple; car les beaux principes et les vérités d'une pure morale, enseignés par la pratique, pèsent quelquefois plus dans la balance éternelle qu'une génération d'hommes qui se débat dans un étroit égoïsme.

Ne laissons donc jamais échapper aucune occasion de semer dans les âmes de nos frères dévoyés des paroles de paix et de consolation. Notre vie, ainsi remplie, formera une chaîne d'or qui nous ralliera à l'Infini. Nos bonnes pensées sagement répandues, nos paroles consolantes et nos bonnes œuvres formeront un vêtement invulnérable et impérissable, que nous revêtirons lorsque celui qui couvre notre corps matériel aura été rendu à la terre.

Mais, en résumé, les pensées éthérées qui nous rappellent notre véritable destinée font le bonheur des hommes qui ne bornent pas leurs désirs aux faveurs que la terre peut donner, lesquelles ne sont que des illusions que la réalité détruit.

La force de la pensée est donc en raison directe du travail et des autres causes qui la provoquent. La pensée, suivant les efforts de l'âme épurée, est une puissance qui ne connait ni le temps ni l'espace; elle va par le monde sans qu'on puisse arrêter son essor. Les diverses facultés de la pensée forment un cycle immense dans son évolution, car la pensée comme l'*Infini* est infinie : son domaine consiste dans l'espace sans bornes; elle est éternelle et universelle. La raison trouve en elle l'élément le plus conforme à ses facultés infinies et à son étendue illimitée.

Il est sage d'interroger souvent sa pensée et de se demander ce que l'avenir nous réserve.

La pensée ne peut être emprisonnée, elle tend toujours à s'émanciper. Il importe donc de bien la diriger.

La pensée déploie sa puissance et son immensité devant le panorama sans bornes de la nature universelle, éblouissante et lumineuse, par les milliards de soleils qui sont semés dans l'azur du firmament. Tant de beautés et de grandeurs révèlent l'*Infini*.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Le docteur Alfred-Russel Wallace et le spiritisme

(Traduit de *Light*, 27 août 1904, par LOUIS GARDY.)

Dans *Pall Mall Magazine* de septembre, M. Harold Begbie rend compte d'une intéressante conversation qu'il a eue avec le docteur Alfred-Russel Wallace, au cours de laquelle plusieurs questions importantes ont été abordées. Nous mentionnerons quelques-unes de celles qui peuvent avoir pour les lecteurs de *Light* un intérêt spécial.

Interrogé sur l' « occultisme » et s'il pense que par son moyen nous parviendrons à la lumière et à la certitude en ce qui concerne les mystères de la conscience et de la personnalité, le docteur Wallace répond en souriant :

« Pourquoi vous effrayer de mot « spiritisme » ? Le spiritisme a rapport à la science de la nature spirituelle de l'homme ; or, cette science a droit, assurément, à une place dans les investigations de l'humanité. La géologie a son importance ; il en est de même de la chimie et de l'astronomie ; mais ce qui est surtout essentiel pour l'humanité, c'est l'étude de l'homme lui-même, et si vous ne tenez pas compte de la nature spirituelle de l'homme, vous n'étudiez pas l'homme du tout. Je préfère le mot Spiritisme (1). Je suis spirite (*spiritualist*) et je ne redoute ce terme en aucune façon ! »

« Va pour « spiritisme », répondis-je ! Est-il permis d'espérer que cette science nous fournira la preuve de l'existence de l'âme et de la persistance de notre état conscient au delà de la tombe ? »

« Je tiens pour certain que ces deux points sont déjà établis, répond-il avec un nouveau sourire. Ce n'est que parce que les investigations des spirites se confondent dans l'esprit des masses avec les subterfuges et les tromperies de quelques charlatans, que le public irréfléchi ne s'intéresse pas à la littérature spirite. L'étude de cette littérature, l'examen honnête et impartial des investigations spirites, prouveraient bien vite au monde que l'âme humaine est une réalité et que la mort n'implique pas la fin brusque et irrationnelle de la conscience. »

« Mais pourquoi, demandai-je, la science officielle est-elle généralement opposée à la théorie spirite ? »

« La science n'a pas toujours fait preuve de discernement en fait de vérité, répond le naturaliste, dont les yeux pétillent à travers ses lunettes. La science a eu ses bulles d'excommunication pour les justes aussi bien que la mère Eglise. Copernic, Galilée et même Harwey ! Pensez à l'histoire de ces hommes ! Qui donc se moqua des paratonnerres de Benjamin Franklin ? La Société Royale ! Qui ridiculisa l'idée d'éclairer Londres par le gaz ? Sir Humphrey Davy ! La savante *Revue d'Edimbourg* engageait le public à mettre la camisole de force à Thomas Gray, parce qu'il affirmait la possibilité d'établir des chemins de fer ; et lorsque Stéphenson proposa l'emploi de la locomotive sur la ligne de Liverpool à Manchester, des hommes de science prétendirent prouver qu'il n'était pas possible à une locomotive de marcher à raison de douze milles à l'heure. L'histoire de la science abonde en exemples de ce genre et j'en ai cité quelques-uns dans mon livre sur le spiritualisme. Il faut se rappeler qu'en aucun temps la vérité n'a obtenu gain de cause en ce monde, avant d'avoir passé par des angoisses et des tribulations de tous genres. Chaque vérité nouvelle doit affronter les flèches et la fronde d'un conservatisme à tous crins. S'imaginer que le monde se convertira d'emblée à une vérité nouvelle quelconque ou se ralliera à une nouvelle face de la vérité, c'est compter sur un de ces rares miracles qui jamais ne se produisent ! »

« Et cependant, lui dis-je, le mystère de la vie est un de ces sujets auquel le monde devrait prendre le plus grand intérêt. »

« Le monde s'y intéresse plus que bien des gens ne le supposent, réplique-t-il. Le nombre des spirites — des spirites honnêtes et déclarés — est actuellement considérable ; quant aux investigateurs timides et inavoués, ils sont légion. Cette étude de la nature spirituelle de l'homme s'impose de plus en plus aux investigations de bien des gens ; elle tend certainement à attirer toujours davantage l'attention des hommes de sciences, à mesure que la simple science physique épuise le champ de ses recherches. Lorsque vous parvenez aux confins du monde matériel, il ne vous reste qu'à vous asseoir ou à revenir sur vos pas, à moins que vous ne vous sentiez de force à aller au delà. Bien des physiciens de la jeune école se lancent maintenant dans la psychologie — et la psychologie n'est pas autre chose que le spiritisme élémentaire. Sitôt que vous abordez l'étude de l'esprit de l'homme, vous devenez spirite. »

Le docteur Wallace a fourni aux spirites leur manuel de science dans son ouvrage sur les *Miracles et le Spiritualisme moderne*. Aucun livre n'a produit autant d'effet sur les investigateurs des mystères de l'existence, et aucun ouvrage sur le Spiritualisme n'a eu aussi complètement raison des attaques du scepticisme et du matérialisme. Quelque désir que l'on puisse avoir de nier quelques-unes de ses histoires et quelque difficulté qu'il y ait à croire à certaines expériences spirites, je crois qu'il est impossible qu'un homme d'un jugement sain puisse prétendre que l'auteur n'a pas prouvé que les faits soient dignes d'examen. D'un bout à l'autre, ce livre tend à supprimer le mot ridicule de « surnaturel ».

Le docteur Wallace montre avec une logique irrésistible et un raisonnement extrêmement attrayant que le « surnaturel » d'une génération ou d'une contrée devient la loi naturelle d'une génération future ou d'une autre contrée plus éclairée. Il n'admet en ce monde aucune influence surnaturelle, et il proteste contre cette phrase : « Violation des lois de la nature », parce qu'elle donnerait à croire que l'humanité connaît toutes ces lois.

« Il est tout à fait absurde, me dit-il, de supposer que nous connaissons toutes les lois de la nature. Le radium est venu dans le monde pour prouver non seulement qu'il y avait une loi dont jusqu'ici les hommes de science ne s'étaient pas doutés, mais, en outre, que quelques-unes des lois et certains dogmes de la science étaient de pures hérésies provenant de connaissances insuffisantes. L'humanité a toujours à s'instruire. La connaissance n'a pas de limites. Si,

(1) Le docteur Wallace emploie le mot « spiritualism » (et dans ses écrits « modern spiritualism ») pour désigner en réalité le « spiritisme », terme plus précis et ne prêtant pas à confusion.

au lieu de s'imaginer qu'il suffit, pour démolir un phénomène et prouver que c'est un mythe, de le qualifier de surnaturel, les hommes voulaient étudier simplement le phénomène par le système qu'employait Darwin pour étudier les vers de terre ou Lyell pour étudier les fossiles, ils parviendraient plus vite à diminuer le nombre des mystères qui existent encore en ce monde. Ce n'est que parce que ces choses ne sont pas étudiées que nous continuons à faire usage des termes « miracle » et « surnaturel ».

Le docteur Wallace est incontestablement le plus courageux des hommes de science. D'autres hommes éminents ont examiné les phénomènes spirites aussi scrupuleusement et avec autant de soin que lui ; quelques-uns d'entre eux ont exprimé leur foi dans la réalité de ces mystères ; mais, dès l'année 1863 déjà, au début de sa carrière scientifique, à l'aurore de ses travaux dans un monde matérialiste et intolérant, cet homme brave et sérieux, ayant tout à y perdre et rien à y gagner, s'est mis en avant comme champion du spiritisme et a combattu pour sa conviction avec une ténacité qui, avec le temps, n'a fait que s'accentuer.

En le voyant si jeune et si vigoureux en dépit de ses quatre-vingts ans passés et en entendant le son bien timbré de sa voix lorsqu'il fait la critique du matérialisme, on se sent en présence d'une sorte d'héroïsme, d'une chevalerie extraordinaire et rare dans le monde intellectuel. Il a lutté ouvertement et sans crainte à une époque où sa réputation et sa position dans le clan scientifique auraient exigé qu'il gardât le silence. Son courage lui a suscité maint déboire, mais la foi qui le possède lui donne une telle assurance, il a une certitude si profonde des réalités spirituelles, que le nombre de ses ennemis ne l'émeut en aucune façon et qu'il ne redoute nullement les tracas qu'ils peuvent lui causer. C'est un des hommes les plus heureux et les plus tranquilles, un homme qui rit souvent dans sa barbe, content de suivre isolément son chemin, un homme qui n'aspire ni aux honneurs, ni aux flatteries de la foule.

Lorsque le docteur Wallace vit une matérialisation pour la première fois, c'était avec un ministre non conformiste pour médium et sous la seule direction de M. Hensleigh Wedgwood, M. Stainton Moses et de quelques-uns de leurs amis réunis pour des investigations. Ce fut un de ces Messieurs qui invita le docteur Wallace à une séance. En pleine lumière, ce ministre placé debout en face du groupe, un petit nuage blanc s'échappa de son flanc en vacillant, cherchant, semblait-il, à se séparer de lui. « Voyez ! dit-il avec beaucoup de calme, il est venu ! » et il parut s'intéresser à cette apparition autant qu'aucun des autres observateurs présents. Le nuage se mouvait, se déplaçait et prenait vie ; il grandissait et parvint bientôt à la hauteur de l'épaule du médium ; son apparence était tout à fait celle d'une forme féminine drapée. Mais il était toujours retenu au corps du médium par un mince ruban blanc dont il semblait chercher à se débarrasser. A ce moment, le médium battit des mains, et la forme se détacha subitement et s'éloigna de lui d'un yard ou deux. Puis lorsque le médium battit de nouveau des mains, la forme frappa aussi des mains, qui rendirent un son entendu de tous les assistants. Revenant alors vers le flanc du médium, elle se dissipa peu à peu en ondoyant et sembla être de nouveau réintégrée dans son corps.

Dès ce jour, il ne fut plus question de revenir en arrière. Preuve sur preuve lui furent données de la réalité de ces apparitions, et tous les efforts faits dans le but de découvrir de la supercherie ou d'expliquer les phénomènes par l'hypnotisme ou la prestidigitation n'eurent d'autre résultat que de fortifier sa conviction dans l'authenticité des faits.

Le docteur Wallace attache une grande importance à la photographie spirite. Anciennement, alors qu'on utilisait la chambre noire et que le photographe se servait de ses propres plaques et les développait sans contrôle, l'incrédulité pouvait trouver dans cette méthode un prétexte plausible. Mais maintenant, lorsque quelqu'un peut acheter ses propres plaques, les porter telles qu'elles chez un médium et que celui-ci se borne à placer sa main sur le paquet ; que l'investigateur l'emporte et développe lui-même ses plaques, il n'y a plus lieu à ridiculiser, comme provenant de tricherie ou d'accident, les figures qui se trouvent sur les photographies. Le docteur Wallace pense que ce mode d'investigation attirera probablement l'attention du monde scientifique.

Il n'est pas propagandiste, cependant. Il prend la défense du spiritisme lorsqu'on l'attaque et ne craint jamais d'affirmer ses convictions personnelles relativement aux phénomènes psychiques, mais il n'apporte pas au recrutement d'adhérents une bien grande ardeur. Ceux qui sont mûrs pour la vérité nouvelle l'accepteront ; il est bon que le monde parvienne à la croyance aux faits spirites démontrant l'existence future en y prenant son temps, comme il l'a fait pour parvenir à la connaissance de l'électricité ou de l'évolution. Rien ne presse.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Des	8 novembre,	Mme Hugon	0 fr.	50
9	—	Mlle Lili	1	»
»	—	Mme Boutier	0	50
»	—	Mme Feige	0	50
11	—	Anonyme	10	
»	—	M. Chevrot	0	20
		Total. . . .	12 fr.	70

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Reçu du Comité de propagande et de la Société française d'études des phénomènes psychiques de Paris	50 fr. »
Reçu du groupe l'Espérance du Comtat	5 fr. »
	55 fr. »
Listes précédentes.	99 fr. 55
Total	154 fr. 55

Le Gérant : A. BOUVIER.

10-11-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 338. 10 Centimes. 16-31 DÉCEMBRE 1904

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de bien vouloir nous faire parvenir le montant de leur réabonnement pour l'année 1905, afin de n'apporter aucun retard dans l'envoi du journal, ou bien de faire bon accueil au reçu de 3 fr. 25 pour la France et 4 fr. 50 pour l'étranger que nous leur ferons présenter par la poste courant janvier prochain.

L. D.

Pour la Fraternité, pour la Paix

A mon très cher Frère et Ami Bouvier.

A vous, cher Ami, dont l'existence, érigée en rythme de bonté, n'est qu'un hymne perpétuel à la Paix universelle, je pensais intensivement l'autre hier, en assistant, à Versailles, à la fête à jamais mémorable offerte par notre ville aux délégués des États scandinaves.

M. d'Estournelles, l'infatigable apôtre, nous les a amenés, ces bons et braves enfants du Nord, de haute taille pour la plupart, comme il sied à une race demeurée indemne des morbides décadences, avec leurs femmes et leurs sœurs aux yeux profonds, bleus comme la douce joie, aux abondantes chevelures, blondes comme l'or des moissons futures ! Il était une heure matinale encore : une vague neige tombait, pointillant le ciel de légers flocons, tout juste ce qu'il en fallait pour évoquer en l'âme de nos hôtes la pensée de l'autre patrie, celle qui s'étend là-bas sous l'azur hyperboréen !

Je suivais humblement à distance le cortège, qui avait pris la direction du château, cherchant à saisir à la volée quelques-unes des musicales syllabes qui frissonnaient autour de moi, lorsque mon excellent ami Eugène Réveillaud, le vaillant représentant du peuple, m'aperçut et vint à moi : « Mon cher Patriarche ! mais vous êtes ici chez vous. Avançons. Je ne vous quitte plus. » Et, grâce à cet aimable guide, j'ai pu tout voir, tout entendre, tout admirer, tout bénir !

Ce fut d'abord sous les voûtes du vieux palais la berceuse musique de l'hymme suédois, puis les claironnantes fanfares de *la Marseillaise.* M. d'Estournelles prononça quelques paroles de bienvenue, puis on procéda à la visite du musée. En ce moment, le savant M. de Nolhac, l'éminent conservateur du Palais de Versailles, prit la tête du cortège, émaillant ses explications de piquantes anecdotes et de charmants commentaires. Je vis, — et mon cœur de vieil humanitaire en tressaillit d'aise, — que les visiteurs s'intéressaient beaucoup moins aux peintures où s'étale l'horreur des combats qu'aux tableaux commémorant les pacifiques journées de notre histoire. Mais des joies plus grandes encore m'étaient réservées.

C'est l'heure du lunch. Les tables ont été dressées, — j'en ai d'abord quelque navrance, — au milieu même de la galerie des batailles. Chacun prend place. La présidence est donnée à M. Poirson, préfet de Seine-et-Oise. Nous voici au champagne. La série des discours s'inaugure. Que va-t-il se passer, que va-t-il se dire ? Il y a là un vieux général français, tout chamarré d'or, dont la présence m'inquiète vivement. Il est là sans doute pour jeter la note sanglante, le cri de massacre et de tuerie, au milieu des concerts pacifiques qu'ont déjà fait entendre le Préfet et le docteur Cavalle, un des délégués scandinaves. Il a sous les yeux, le vieux général, devant lui, autour de lui, brossées par les maîtres de l'art pictural, les grandes scènes militaires du passé. Il y a du sang sur les murs, il va voir rouge, il va parler rouge. Le vieux général se lève. Un frisson parcourt l'assistance. Le vieux général boit à la fraternité des peuples et à l'avènement de la paix universelle !

De telles paroles dans la bouche d'un guerrier ont une portée qui n'échappera à aucun des lecteurs de cette revue. Elles prouvent combien la Sainte Paix a déjà de profondes racines dans notre sol, puisque dans la poitrine d'un brave il s'est trouvé un cœur qui célébrât ses frondaisons prochaines et qui saluât la gloire de ses fleurs et de ses fruits.

Je voudrais pouvoir au moins résumer toutes les choses profondes,

toutes les consolantes pensées, toutes les ardentes espérances qui se sont exhalées de toutes ces âmes pacifiques, de tous ces cœurs fraternels ! Mais résumer, c'est mutiler. Mieux vaut, ce me semble, renvoyer mes lecteurs au compte rendu détaillé que ne manquera certainement pas de publier la Société d'Arbitrage international.

Je voudrais pourtant rappeler le très beau discours du comte Hamilton, qui fut aussi un vibrant dithyrambe à la Fraternité universelle et qui se termina par le cri de : Vive la France !

M. d'Estournelles, dont la verve intarissable et la mâle et fière éloquence ont constitué le leit-motiv de cet harmonieux concert, en a lui-même trouvé le mélodieux finale, en magnifiant, de son verbe tribunitien, « les beautés de cette inoubliable journée, où, dans un palais édifié par l'orgueil des rois, les peuples libres sont venus goûter l'agape de la Fraternité ! »

Je veux dire aussi un mot de la délicate surprise que notre cher Président de la Société d'Arbitrage sut nous ménager dans la galerie des glaces, en attendant l'heure du lunch. Des banquettes avaient été disposées en cercle au centre de la galerie. Les invités y prirent place : « Puisqu'on nous accuse d'être des rêveurs, nous, les pacifistes, dit encore d'Estournelles, justifions cette réputation, en nous plongeant quelques instants dans les délices du rêve et faisons revivre quelques gentilles marquises et quelques sémillants marquis d'autrefois et qu'ils viennent embellir cette fête du charme des menuets et des gavottes. » Et aussitôt apparurent, délicieusement costumées, les sœurs Marte, de l'Opéra, dont les rythmiques ébats, mille fois répétés par les glaces de cette magnifique galerie, laissèrent dans tous les yeux le souvenir d'une féerique vision du passé.

Puisse ce passé lointain, qui pesa si lourdement sur la France, ce passé si bien mort aujourd'hui, ne plus jamais ressusciter autrement que sous cette forme légère et charmante !

FABRE DES ESSARTS.

DES SENS

En apparence, nos sens semblent être du domaine matériel; en effet, qu'un tympan se perfore, aussitôt nous ne percevons que faiblement les sons émis par tout ce qui est extérieur, que la perforation s'étende aux deux tympans, toute perception devient alors impossible; ainsi il en sera de la vue et de l'odorat, si les nerfs ophtalmiques se paralysent, si les voies nasales s'obstruent.

En face de cette impuissance de nos organes, que deviennent les facultés de l'âme humaine? Voilà la question, sur laquelle nous voulions attirer l'attention des lecteurs de *la Paix*; pour que notre intervention n'en fût que plus utile, nous avons pensé qu'il leur conviendrait de lire les apréciations d'un profane, ne voyant, dans toutes les manifestations de l'être humain, que le résultat d'une constitution physique, soit qu'elle a été par la nature plus ou moins bien édifiée.

Lisons ces merveilles de la sensitivité matérielle !!!

Les aveugles peuvent-ils se diriger seuls ?

Quelques constatations. — Les sens de l'ouïe, du toucher, de l'odorat. — Remarques faites par les aveugles. — Ce que ne voit pas un clairvoyant.

(D'un correspondant particulier.)

L'AVEUGLE UTILE

« La cécité resserre, dans des limites très étroites, le vaste champ où s'exerce l'activité humaine.

« L'aveugle, dans ce qu'il peut faire, a fréquemment besoin de l'œil du clairvoyant, non seulement pour prendre connaissance des lettres qui lui sont adressées et se faire mettre au courant de force détails journaliers, mais encore pour marcher avec assurance et éviter les nombreux obstacles qui se présentent sur son passage dans les rues d'une ville populeuse.

« Or, l'obligation pour les aveugles d'avoir un guide dans toutes leurs courses est un des plus graves inconvénients qu'entraîne la cécité. Mais, dans bien des cas, les aveugles peuvent se soustraire à cette obligation. En général, ce n'est pas un esprit de vain orgueil ou d'indépendance exagérée qui les amène à se diriger seuls; mais bien le désir de pouvoir, tout ensemble, décharger ceux qui les accompagnent — le plus souvent des parents, des amis — et se mettre eux-mêmes en état de leur rendre, de leur côté, tous les services dont ils sont susceptibles.

« Enfin, il est certaines visites où l'aveugle est très contrarié de voir un parent, un ami, qui l'accompagne, faire antichambre pendant un temps plus ou moins long, mais toujours trop long. Et, si même le guide est introduit, c'est alors la personne que l'on visite qui peut se trouver gênée pour donner un conseil, indiquer une décision à prendre, etc.

SANS VOIR, ON PEUT SE DIRIGER

« On dit souvent que lorsqu'un sens nous fait défaut les autres se développent en compensation. Cela est peut-être exagéré. Cependant, les aveugles, au lieu de se résigner à ne jamais faire un pas sans guide, exercent les sens qui leur restent à remplacer la vue dans la mesure du possible. Ce n'est pas, en réalité, par le seul fait de la cécité, mais par suite d'une éducation méthodique et progressive que les autres sens suppléent à la vue absente.

« Les trois sens, ouïe, toucher et odorat, plus souvent et plus complètement interrogés par l'aveugle que par le clairvoyant, le mettent en relation avec le monde extérieur et lui fournissent de précieuses indications, lui permettant de savoir exactement sur quel point, à quel endroit il se trouve, et, par suite, de se diriger seul.

« Dans leur maison, leur jardin, à l'école, à l'atelier, à l'asile, les aveugles n'ont nullement besoin d'un guide; ils vont, viennent, montent et descendent les escaliers, se livrent à leurs jeux, à leurs travaux sans la moindre difficulté. Certaines femmes font leur ménage, entretiennent très proprement, coquettement même, leur maison. Et il en est qui ne sont nullement embarrassées pour faire leur petite cuisine.

« Sans voir, on peut faire une foule de distinctions entre les rues d'une ville, d'un village, les chemins en pleine campagne. Ce serait une erreur de croire que, pour l'aveugle, toutes les rues, tous les chemins sont semblables; il en est beaucoup qui ont pour lui un aspect bien tranché, ce qui lui permet souvent, sans le demander, de savoir où il se trouve, d'apprécier les dimensions de la chaussée, la nature du sol, le nombre et le genre de véhicules que l'on rencontre, les rues qui coupent les trottoirs, les plaques d'égout qui les émaillent, les magasins riverains : tout est utilisé, par l'aveugle, comme point de repère.

LES INDICATIONS DU TOUCHER

« Le toucher, pour lui, n'est pas localisé dans la main; il est répandu sur tout le corps. Même à travers le soulier, le pied de l'aveugle distingue le genre de sol qu'il foule; s'il marche sur du pavé plat ou pointu, sur le grè ou le bois, du macadam ou de l'asphalte, s'il passe sur une plaque d'égout, s'il est sur un terrain battu, dans une terre labourée, sur un pré, sur un champ, etc.

« Vous n'avez peut-être jamais remarqué que certains trottoirs, au moment d'être coupés par une voie, s'affaissent progressivement; cela est visible à l'œil, mais peut-être peu sensible au pied du clairvoyant. Le pied de l'aveugle ne s'y trompe pas, et cette déclivité du sol lui indique le point précis où il faut traverser la chaussée, comme

le bombement bien accusé de la chaussée indique le commencement du nouveau trottoir qui prend en face. Le pavage ou l'affaissement du trottoir à l'entrée de certaines portes cochères, de certains portails, les plaques d'égout, l'interruption et la reprise des bandes d'asphalte, les réverbères, les poteaux supportant les fils des tramways électriques et bien d'autres détails fixent exactement l'aveugle sur le lieu où il est.

« Le tact de la face, c'est-à-dire l'impression que fait l'air sur le visage, avertit l'aveugle de la présence d'un mur, d'un véhicule arrêté, d'un arbre, etc. Combiné avec la sonorité des pas, il annonce aussi à l'aveugle qu'il débouche d'une rue sur un boulevard, d'une route plus ou moins large sur un vaste rond-point.

« Les pas, en effet, résonnent différemment lorsqu'on est près d'une masse quelconque; puis, l'air plus comprimé agit sur la peau du visage. Cette dernière sensation est subtile, sans doute, mais elle existe si bien qu'avec un chapeau descendu très bas sur la figure on est moins à l'aise que nu-tête pour se conduire sans voir.

L'UTILITÉ DE LA CANNE

« L'aveugle, pour compléter le toucher du pied, se sert d'une canne, laquelle doit être très légère, autant que possible, car l'expérience a démontré que plus une canne est légère et plus elle avertit des rugosités du terrain et des objets qui peuvent gêner la circulation. Mais il est certains aveugles qui se dispensent complètement d'une canne, et il en est un qui parcourt plusieurs kilomètres en poussant une brouette.

« Les odeurs aussi sont bien différentes et bien caractéristiques; la viande fraîche, la pommade, le tabac, le cuir frais, les fleurs, ont des parfums divers qui permettent de reconnaître, sans l'ombre d'un doute, si l'on passe devant le magasin d'un boucher, d'un coiffeur, d'un marchand de tabac, ou d'un marchand de chaussures, d'un bourrelier ou devant un magasin de fleuriste. On ne se trompe pas en passant devant un soupirail qui vous envoie ses bouffées en pleine figure pour dire s'il flaire la cave d'un pharmacien, d'un droguiste, d'un restaurateur ou celle d'un pâtissier.

CE QUE DISENT LES SONS

« A tous les renseignements que donnent le toucher et l'odorat se joignent ceux apportés par l'ouïe. Outre que ce sens permet à l'aveugle de tirer parti du bruit de ses pas, il sert encore à le garder des véhicules en marche, à reconnaître même le genre de ces véhicules. Car le roulement d'un tramway n'est pas celui d'un omnibus, qui n'est pas celui du landau ou du coupé de maître, lequel ne peut être confondu avec une charrette chargée de marchandises quelconques, que l'aveugle peut pareillement reconnaître à l'odeur dans bien des cas.

« L'ouïe le prévient également des personnes qui viennent vers lui en sens contraire. Aux pas et à une foule d'autres indications dont il tire parti et qu'il serait trop long d'énumérer, il peut reconnaître à peu près le genre de personnes qui le croisent, ce qui lui est d'un grand secours pour sa route.

« Il y a des sons, des bruits bien caractéristiques : ici, c'est la cloche d'un couvent, l'horloge d'une église, d'un hôpital, d'une caserne; ailleurs, c'est le bruit que font un menuisier, un tailleur de pierres, les ouvriers d'une maison en construction, le déchargement devant un boulanger, d'une charrette arrêtée. Le non voyant ne peut ignorer la présence du bois, car le bruit que font les fagots qui sont lancés de la charrette sur le sol, le bruit qui se produit quand on les traîne pour les enfermer, fixent largement l'aveugle.

« Plus loin, c'est un groupe d'enfants jouant sur le trottoir. Les enfants sont faciles à reconnaître; leur babil, leurs pas irréguliers les trahissent.

A LA CAMPAGNE

« Tout cela, dira-t-on, est pour la ville ou le village. Or, en pleine campagne, la nature prend soin de donner à l'aveugle bien des indications qui sont de précieux jalons pour sa route. Ici, c'est un mouvement de terrain, une ornière, un passage rocailleux ou sablonneux, une clairière tapissée de gazon, de mousse, d'aiguilles de pin; là, c'est un bois résineux, un pré, une meule de foin, une touffe de genêts ou de fleurs sauvages; ailleurs, ce sera le chuchottement d'un ruisseau, le bruit des arbres et des arbustes. Le bavardage des coqs et des poules annonce l'approche d'une ferme. Tous ces détails sont marqués, associés et mis à profit par l'aveugle.

« Malgré tout, je l'ai dit déjà, l'aveugle a fréquemment besoin de l'œil du clairvoyant. Pour bien des causes imprévues, ce qui est assez rare pourtant, l'aveugle peut se perdre dans sa route. C'est alors sur la main d'une personne charitable, et elles sont nombreuses, qu'il compte pour le remettre sur son chemin. Si la voie est trop encombrée, cela arrive dans certaines villes et à certaines heures, c'est encore le secours de l'œil du clairvoyant qu'il demande pour l'aider à travers la chaussée. Personne ne s'y refuse et l'aveugle n'a pas besoin de le demander; dès qu'on le voit embarrassé, immédiatement quelqu'un va à son aide.

PENDANT LA NUIT

« Il va sans dire que, la nuit, l'aveugle n'est nullement gêné pour se conduire. Tout au contraire, il s'y trouve mieux à l'aise que dans le plein jour; les voitures sont moins nombreuses, de même que les passants. La voie est moins encombrée. Toutes circonstances dont l'aveugle profite, en ce qu'il est moins exposé à se heurter.

Un fort vent gêne considérablement le non voyant, car les sons dont il tire parti sont étouffés. Si vous observez un aveugle sans guide dans la rue, au moment où un régiment passe tambour battant, vous le verrez ralentir son pas et marcher avec précaution, car il n'entend plus rien et est exposé à se heurter, à faire une maladresse. Plusieurs grosses cloches sonnant ensemble, une charrette chargée de ferraille, sont aussi de redoutables rencontres; les bicyclettes trop silencieuses sont également à redouter.

« En sorte que, pour l'homme qui remplace la vue par l'ouïe, l'obscurité n'est pas dans le manque de lumière, mais dans le manque ou la confusion des sons.

« Il est aisé de comprendre qu'avec de telles ressources physiques les aveugles ne sont pas forcément des meubles encombrants, des êtres ennuyeux et ennuyés, incapables de se mouvoir seuls et ne pouvant être déplacés qu'au prix de mille précautions, au prix de mille fatigues.

AVEUGLES, DIRIGEZ-VOUS SEULS !

« Le plus grand nombre des indications qui précèdent et qui ont trait à la constitution physique de l'aveugle, empruntés à M. Maurice de la Sizeranne, le dévoué secrétaire général de l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles, m'ont largement aidé à démontrer que les aveugles peuvent se diriger seuls.

« Et je dirai maintenant que, dans la mesure du possible, ils doivent se diriger seuls. Ils doivent le faire avec beaucoup de prudence, mais aussi avec une réelle énergie, sans témérité et, cependant, avec une certaine hardiesse et surtout sans tenir compte des appréhensions exagérées que manifesteront toujours les clairvoyants, parents et amis, de leur entourage, lorsqu'ils commenceront à sortir seuls.

« Cependant, je terminerai en disant : « Vous qui avez des yeux, tendez toujours la main à ceux qui n'en ont pas.

« Constant Aussel. »

Voilà qui démontre — mieux que ce que l'auteur l'a voulu sans

doute — que quand le corps est atteint de cécité, l'âme peut y voir clair, quelle que soit la constitution de son enveloppe.

A l'appui de cette affirmation, nous rappellerons à l'auteur de ces « considérations » que les somnambules — qui ne sont pas l'exception sans pourtant être la règle — exécutent avec beaucoup plus d'assurance et de précision que les aveugles-nés des écoles spéciales, les travaux, promenades, etc..., auxquels il y est fait allusion, que ceux-ci n'ont que faire de l'obligeant passant, qu'ils ne craignent nullement les dangers, que de nuit comme de jour atteints, eux aussi, de cécité, — passagère si l'on veut — mais totale tout de même, connaissent l'heure exacte, ne s'aperçoivent jamais qu'ils ont les yeux clos. Est-ce là le résultat d'une constitution physique? Et quand nos lucides lisent nos pensées, répondent aux questions qui leur sont mentalement posées, avec quel organe opèrent-ils? Avec quel organe physique opérait Louise Michel, quand, au cours de son agonie, elle lisait au toucher les télégrammes de condoléances qui lui étaient adressés; elle ne sortait pas, que nous sachions, d'une école spéciale aux aveugles!

L'âme de l'aveugle privé d'yeux matériels, l'âme du sourd privé du tympan, etc..., développe par son désir constant, sa lutte incessante contre son infortune physique, sa sensitivité, et celle-ci supplée dans la cécité, comme dans l'état somnambulique, à la neutralisation des organes matériels.

Voilà de quoi satisfaire la raison autrement que cette explication qui veut que tout, dans l'être humain, soit le résultat de l'organisation physique.

CÉLESTIN BRÉMOND.

L'ÉTHER ET LA FORCE PSYCHIQUE

ESSAI DE THÉORIE

Suite (1)

Peu importe, dans ce cas, l'origine des vibrations; ce qui nous préoccupe, le voici brièvement résumé : il faut une certaine dépense de force pour produire lesdites vibrations, et, comme on le pense tout naturellement, cette dépense de force détermine un effort nerveux plus ou moins considérable, suivant le degré d'intensité mentale du sujet.

Cette énergie dépensée pour produire la pensée est dissipée lorsque l'on transmet des mouvements ondulatoires à l'éther ambiant (qui pourrait s'appeler aussi fluidité ou aura éthérique) et ces mouvements se répandent dans toutes les directions, rayonnant du cerveau, point essentiel.

Cette hypothèse relative à l'existence des vibrations moléculaires des particules du cerveau est incontestable, nous ne le nions pas. Ce mouvement n'est cependant pas purement hypothétique; certains médecins connaissent des faits tendant à corroborer notre théorie.

Si nous supposons que les ondes cérébrales peuvent être émises de tout cerveau en activité et que ces ondes traversent l'éther ambiant qui entoure le cerveau (2); si nous supposons encore que ces ondes cérébrales se trouvent dans l'éther ambiant, nous pouvons alors nous rendre compte des phénomènes qui se produiront. Il faut admettre que les vibrations se produisent au sein même de l'éther (3).

(1) Voir le numéro du 16-31 août.

(2) Ce qui serait analogue au phénomène des ondes communiquées à l'air autour d'un diapason.

(3) Les vibrations se produisant au sein de l'éther rentreraient dans la classe des vibrations transversales, se rencontrant dans l'éther, au même titre que les phénomènes de chaleur, lumière, électricité, magnétisme.

En conséquence, un cerveau en activité peut être regardé comme disposant l'éther qui l'environne suivant les ondes cérébrales qui rayonnent en dehors de lui et en tous sens.

En admettant que les radiations cérébrales tiennent de la nature des radiations lumineuses, électriques ou magnétiques, nous pouvons expliquer assez rationnellement les phénomènes télépathiques et de même ordre (1).

La transmission des vibrations cérébrales d'un cerveau actif (magnétiseur) à un cerveau passif ou récepteur (sujet) peut s'opérer par l'unique action des vibrations sympathiques (2).

Il n'est donc pas impossible qu'un cerveau puissamment actif et intense puisse agir comme un centre radio-cérébral, ou que ces radiations, émises par ce cerveau et projetées en tous sens, puissent en influencer d'autres sur lesquels elles tombent; il faut, naturellement, que ces derniers soient accordés de manière à vibrer à l'unisson.

Si cette hypothèse est juste, il en résulte que ces vibrations cérébrales doivent franchir l'espace exactement avec la même vitesse que la lumière (3).

Donc, la pensée se déplaçant dans le fluide éthérique, suivant un mouvement ondulatoire analogue à celui de la lumière, est par conséquent apte à circuler dans toutes les directions que peuvent suivre dans l'éther les rayons lumineux.

En admettant que les radiations cérébrales tiennent de la nature des ondes éthériques, on peut présumer qu'il existe pour elles des phénomènes correspondants à ceux de la radiation lumineuse, électrique ou magnétique.

Dans ce domaine hypothétique, nous prévoyons comme conséquence immédiate une série de faits nouveaux que l'avenir nous dévoilera. Notre théorie vaut ce que valent toutes les théories; nous ne concluons pas à son absolue application, mais nous pensons qu'elle servira de base aux recherches des expérimentateurs plus compétents que nous-mêmes.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

Nota. — Rappelons que cet article fut écrit bien avant la fameuse découverte des rayons N par MM. Blandlot et Charpentier. On voit par là que les psychistes connaissaient avant eux le mécanisme de l'extériorisation du fluide nerveux.

(1) Cette définition pourrait nous donner la solution de certains problèmes d'ordre psychique. Nous pourrions assimiler cette théorie des ondes cérébrales à celles des ondes magnétiques, que nous faisons entrer dans la même classe. Voir : l'*Envoûtement expérimental*, 1 vol. in-8°. Librairie du Magnétisme, 1904.

(2) Suivant Hertz, un conducteur électrique oscillatoire lance dans l'espace qui l'environne des ondes électriques animées de la même vitesse que la lumière et de même nature qu'elle. Si ces ondes électriques rencontrent un circuit accordé de manière à être capable de vibrer synchroniquement avec elles, elles y donnent naissance à des oscillations électriques ayant la même nature que celle du circuit extérieur.

(3) Les vibrations magnétiques égalent en nombre celles des rayons Röntgen. Ce sont donc les vibrations du 58e octave, le nombre des vibrations des rayons Hertz étant celles du 29e octave $\left(\frac{58}{2}\right)$ et égalant au moins 536870912.

Ajoutons que ces nombres, pour représenter ceux de l'harmonie naturelle, doivent être multipliés par la constante 101952125, tirée de l'équation connue en électrolyse :

$$\frac{9{,}8525 \times E}{9{,}8192 \times 426{,}66} = 23{,}04 \times E \text{ calories}$$

où l'on a :

$$\frac{9{,}8525}{9{,}8192} = 426{,}666 \times 23{,}04 = 9830{,}04$$

dont l'inverse multiplié par 10^3 égale bien 1,01953125.

Pour en revenir aux rayons précités, on sait que les rayons Hertz sont des ondes électriques participant aux propriétés des ondes lumineuses. Elles ont la même longueur d'onde, d'où :

$$V = \sqrt{536{,}870{,}912^2},$$

c'est donc le seul moment dans la série des octaves où les ondes électriques, perpendiculaires aux ondes lumineuses, les égalent en intensité.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Il faut croire que, si avec la foi la charité s'est affaiblie (je veux dire ce sentiment, *sui generis*, qui consiste à n'aimer la créature que dans son créateur, l'homme qu'en Dieu), la sympathie toute humaine qui fait qu'on ne peut assister au spectacle de la souffrance sans la partager, s'est singulièrement fortifiée dans nos âmes.

La charité a de mystérieux détours qui nous ramènent aux joies de la vengeance et de la haine. Déjà, le grand apôtre Paul, à la fin d'un chapitre plein de conseils excellents, ne craint pas de reprendre à son compte la vieille parole : « Ne vous vengez point vous-mêmes, mes bien-aimés, mais donnez lieu à la colère ; car il est écrit : c'est à moi que la vengeance appartient, je le rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire, car en faisant cela tu lui amasseras des charbons ardents sur la tête. » La charité ignore les hommes qui sont exclus de l'amour de Dieu, elle s'est conciliée sans peine avec le dogme de l'enfer, elle ne l'a point rejeté comme la négation d'elle-même.

Que les inquisiteurs brûlent les hérétiques pour leur assurer la félicité éternelle, j'y consens; une heure est bien vite passée; mais comment se consoler du supplice des damnés qui ne finira pas? Les pères, les saints nous affirment que les bienheureux y trouveront *d'incomparables jouissances, un contraste nécessaire au sentiment vif de leur béatitude. « Beati in regno cœlesti,* écrit saint Thomas avec gravité, *videbunt pœnas damnatorum, ut beatitudo illis magis complaceat* (2) ».

Et Tertullien, dans son traité des *Spectacles*, évoque, avec toute l'ardeur de son style africain, l'incomparable spectacle qui laissera loin derrière lui tous les jeux du cirque, le grand drame du feu au jour du jugement dernier, l'embrasement des innombrables générations humaines ; il ne se contient pas, son âme va de l'admiration au rire et à la joie, il « exulte », à la vue du grand incendie où, au milieu des gémissements, dans le parfum de la chair brûlée, se liquéfient les corps des rois, des gouverneurs de provinces qui ont persécuté les chrétiens, des sages qui ont nié la résurrection, des cochers et des athlètes, de tous ceux qui ont tourné en dérision « le fils du charpentier et de la prostituée ». Cette fureur épileptique ne nous indigne pas; nous ne la comprenons pas plus que la joie du Peau-Rouge qui attache son ennemi au poteau du supplice.

Nous ne sommes pas chrétiens, nous n'avons pas la prétention d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, nous savons que nous serions incapables de remplir pour autrui les humbles ou répugnantes fonctions de l'animal avec la complaisance que nous apportons à les remplir pour nous-mêmes ; mais la volupté que les bienheureux trouvent à voir souffrir les damnés nous est interdite. Même ici-bas, la joie ne sonne toute pure que dans le rire de l'enfant qui n'a pas encore vu souffrir. Le paradis doit être moins un lieu qu'un état intérieur de l'âme; la vision de l'enfer envahirait l'âme tout entière, la troublerait d'une pitié douloureuse, ne lui laisserait d'autre joie possible que celle d'éteindre les flammes éternelles et de libérer ses victimes d'un mal qui serait la négation de l'amour et la défaite de Dieu.

Aussi bien ces terribles images, qui ont pu jadis épouvanter les méchants et les détourner du péché, n'ont plus guère d'autre effet que d'amuser notre fantaisie. Je me suis arrêté souvent au musée du Trocadéro devant le bas-relief du portail de Bourges qui représente avec tant de naïveté le jugement dernier ; j'ai toujours été frappé de la gaîté avec laquelle les visiteurs détaillaient les épisodes de cette scène, qui n'est plus que comique, négligeant les anges et les justes pour ne voir que les grimaces des diables, leurs contorsions, leurs faces grotesques, les fourches dont allègrement ils piquent les pauvres pécheurs pour les jeter dans la gueule ouverte de l'enfer.

Auguste Comte, qui ne rit jamais, remarque avec gravité qu'étant données l'action de l'habitude et les lois de la sensibilité, qui ne s'exalte que pour se déprimer, les supplices des damnés se réduiraient nécessairement à l'impression atténuée d'une douche écossaise.

Je ne dis rien des pratiques dont certaines Églises, comme l'Église catholique, compliquent les prescriptions de la morale chrétienne. Beaucoup n'y voient que des surcharges et des altérations de la vraie doctrine. L'historien des religions y verrait plutôt une tendance régressive et atavique qui ramène l'homme aux formes primitives de l'émotion religieuse.

L'intervention nécessaire du prêtre, de l'individu qui est consacré, l'effort pour rompre par le miracle le déterminisme naturel, les rites, les formules, les actes extérieurs qui, par eux-mêmes, exercent une sorte de contrainte sur le Dieu ; les petits présents qui entretiennent l'amitié des saints, l'eau du baptême qui lave l'enfant de la souillure du péché, sans même qu'il ait besoin de connaître l'incantation dont il est l'objet; toute la magie des sacrements *ex opere operato*, le fétichisme, nous reportent aux premiers âges de l'humanité, nous montrent dans une religion éthique la survivance du vieil instinct, qui poussait l'homme primitif aux pratiques rituelles qui apaisent, concilient ou conjurent les puissances surnaturelles.

Mais cet instinct, que fortifiait jadis, avec l'égoïsme, l'angoisse de l'inconnu, répugne désormais à la science et à la conscience, il n'arrive à la réflexion qu'en se supprimant lui-même. Si nous refusons au prêtre le pouvoir de modifier, par ses gestes et ses formules, le cours des phénomènes naturels, plus encore refusons-nous d'étendre cette magie aux âmes et de substituer les exorcismes d'un homme, qui dispose de la grâce divine, au sentiment intérieur et à l'effort de la volonté.

(*A suivre.*) G. SÉAILLES

(1) Voir le numéro du 16-30 novembre 1904.

(2) Texte cité avec celui de Tertullien (*De Spectaculis*, chap. XXXIX), par F. Nietzsche dans *la Généalogie de la morale*, § 15.

CONSIDÉRATIONS ESTHÉTIQUES

L'âme de l'humanité a quelque chose de poétique qui découvre en elle-même les secrets des êtres et les exprime en des termes d'un yrisme infini et prophétique, qui retentissent d'âge en âge, et qui, lorsque le temps est venu, s'implantent dans l'esprit des masses pour en faire ressortir les véritables doctrines, qui doivent servir de règle fondamentale à tous ceux qui s'inspirent des grandes vérités psychologiques qui nous montrent notre véritable destinée et les moyens que nous devons employer pour l'accomplir.

Placés sur diverses étapes que nous devons parcourir et sur l'échelle des connaissances universelles, que nous devons acquérir, nous devons surtout nous soutenir mutuellement.

Dans ces perspectives infinies, on ne peut scruter les régions inconnues de la nature et chercher à se remémorer les événements du lointain des âges sans être saisi d'étonnement et d'admiration pour les choses ensevelies dans la nuit du passé.

Mais quelles que soient ces célestes visions, si brillantes qu'elles soient, peut-il y avoir des choses plus consolantes que la perspective pleine de charmes qui nous montre de nouveaux horizons illimités où se déroulent des milliards de mondes habités, d'une beauté incom-

parable, qui deviendront, dans la suite des temps, notre patrie ; que le cœur qui bat dans notre poitrine retrouvera dans ces mondes, actuellement invisibles, les êtres aimés qui nous ont dévancés dans ces régions éthérées et translucides ?

A travers le temps et l'espace, l'humanité gravite vers l'idéal du beau, du bon et du bien, qui sont destinés à devenir des réalités, et l'accomplissement du vrai bonheur par le triomphe de l'éternelle vérité ; car dans le champ de la pensée, les vérités absolues sont seules destinées à servir de ralliement aux âmes pures qui s'efforcent de graviter vers les régions infinies où règne le bonheur.

Dieu est ce grand Tout, composé de toutes les perfections. Il est la cause de toutes les causes, la tige éternelle d'où partent tous les rameaux de la nature. Seul auteur de tous les effets et de leur chaîne infinie, l'Univers n'est qu'un point de son immensité.

L'homme, qui envisage sa destinée dans toute sa grandeur, et qui élève son âme à la hauteur des beautés infinies, est heureux de s'élancer, par la pensée, dans ces régions sans fin et sans limites où rien ne peut affliger son regard ; il aime à planer loin de ce monde attristé et livré à toutes les fureurs de l'orgueil et de l'égoïsme. Sous l'empire de ces charmes inexprimables, et dominé par des perspectives qui le captivent, il oublie les peines et les ennuis qui ont abreuvé ses jours, passés dans la désolation.

Ah ! alors, s'élevant, par la pensée, de planète en planète, l'âme ravie du bonheur de la vie future, dont jouissent les hommes vertueux, est heureuse de contempler son avenir plein des plus suaves espérances.

Ces belles perspectives sont bien consolantes ; car elles nous montrent la vérité divine sous le doux aspect de l'espérance, destinée à devenir une réalité ; mais il faut éteindre le passé par une conviction ferme et inébranlable et une croyance invincible en Dieu et en l'âme immortelle.

Mais des rêves insensés peuvent quelquefois illusionner notre raison, pendant le sommeil de la pensée, pour les âmes qui manquent de fermeté et de clairvoyance.

Sur la terre, on est souvent obligé d'ensevelir dans un noir manteau nos sombres pensées, nos peines et nos ennuis, pour pouvoir supporter nos maux.

Il serait d'ailleurs illusoire d'attendre des jours toujours clairs et sans nuages, sur le théâtre de la vie. Il nous semble, en effet, que le char pesant du temps reste immobile et qu'il nous laisse traîner indéfiniment seuls le fardeau de la vie.

Les années instruisent généralement l'homme, mais elles ne le désabusent pas toujours des illusions de la vie.

Il faut bien se persuader que la vie humaine est une mer furieuse où l'homme est sans cesse à la merci des vagues et des flots.

L'homme, qui pense et réfléchit, ne peut regarder le passé sans se tourner vers la douce espérance qui lui montre l'avenir plus beau que le présent.

Quoi qu'il en soit, les hommes ne devraient jamais perdre de vue que tous les actes de la vie ont une conséquence réelle, car si nos actes sont mauvais, il en résultera le mal ; s'ils sont bons, leur auteur en recueillera le bonheur. Le bien et le mal sont donc la conséquence de toutes nos actions.

Mais les hommes, aveuglés par leurs passions, méprisent la voix de la sagesse. Il en sera ainsi tant que les individus et les peuples resteront sans orientation, sans morale rationnelle, sans idéal qui leur montre leur véritable destinée.

Ceux qui sont bien pénétrés de leur avenir aiment à se bercer dans de douces espérances qui leur font contempler sa beauté et la grandeur du créateur.

Les personnalités du monde invisible grandissent à mesure que notre horizon terrestre se développe. Ces deux progrès sont similaires. Ils nous font saluer le couchant de la vie avec joie et bonheur, la paix et les douces jouissances sont proportionnées à notre conduite, et les besoins des beautés éternelles se développent à mesure que l'âme avance dans la vertu.

S'il est des jours heureux, des élans de bonheur, ce sont ceux que nous employons à faire le bonheur des autres ; car l'existence actuelle n'est un bienfait qu'autant qu'elle est bien remplie. Une journée sans utilité est une journée sans soleil, c'est une nuit de l'âme.

Dans ces heures bénies, d'apaisantes clartés ensoleilleront le ciel embruni et apporteront le calme dans l'humanité terrestre, généralement si divisée.

L'héritage du passé et les brillantes éclosions du présent constituent des perspectives de bonheur pour l'humanité terrestre.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

LA FORCE PSYCHIQUE

Dans notre dernier numéro, nous avons énuméré les effets produits par cette forme de l'énergie qui émane du corps humain, à laquelle on a donné le nom de force psychique. Nous ne pouvons citer toutes les expériences faites depuis un demi-siècle qui justifient nos affirmations, il faudrait pour cela un volume, mais nous avons le devoir d'établir l'existence réelle, substantielle de cette énergie en signalant les traces qu'elle laisse sur la plaque photographique, ensuite nous montrerons que la pensée modèle cette énergie et peut la projeter en dehors du corps en lui conservant une forme déterminée, comme l'ont fait voir quelques résultats heureux obtenus par le commandant Darget. Cette impression photographique permet de saisir, en quelque sorte sur le vif, les formes de la pensée extériorisée.

Les premières recherches tout à fait sérieuses sur ce sujet ont été faites par M. Beattie, à Bristol, en 1872 et 1873. Voici comment Aksakof en rend compte dans son livre si documenté : *Animisme et Spiritisme* au chapitre intitulé : *Matérialisation d'objets échappant à la perception par les sens* :

« Il y a deux genres de matérialisations : il y a d'abord la matérialisation invisible à l'œil et ne présentant qu'un seul attribut physique, accessible à notre contrôle : il consiste en l'émission de rayons lumineux, qui ne produisent aucune action sur notre rétine, mais agissent sur la plaque sensible d'un appareil photographique ; pour les résultats ainsi obtenus, je propose l'expression : *photographie transcendantale*.

« Il y a, d'un autre côté, la matérialisation *visible*, qui est accompagnée des effets physiques propres au corps humain. Je crois que si nous réussissons à établir la réalité de la première forme de matérialisation, nous aurons acquis des arguments solides pour admettre l'existence de la matérialisation visible.

« En effet, si on établit le fait d'une formation médiumnique extracorporelle, c'est-à-dire de la formation de quelque chose en dehors du corps du médium, bien qu'imperceptible à l'œil humain, mais possédant certains attributs d'une existence réelle, alors le fait de la matérialisation visible et palpable se réduira à une question de matérialité. »

Il est certain, nous l'avons vu, que la pensée crée dans le cerveau des images mentales, celles-ci ont un contour déterminé, une couleur, une substantialité. Si cette image s'extériorise, est projetée en

(1) Voir le numéro du 16-31 Octobre 1904.

dehors du cerveau dans l'espace et saisie par la plaque sensible, c'est bien le début de la matérialisation, c'est-à-dire de l'apparition visible de l'objet qui existait dans la pensée. Une fleur, par exemple, peut être d'abord conçue à l'état d'image mentale, puis sortir de l'organisme sous forme de fleur fluidique, invisible, puis devenir enfin une fleur visible et tangible semblable à toutes les autres. Cet état dernier, que l'on constate dans les séances de matérialisations, est relié à l'image mentale par la transition de la forme déjà à demi objectivée, puisqu'elle n'est à ce stade enregistrable que par la plaque sensible, plus impressionnable que notre œil à ce genre de matière.

« J'ai connu personnellement M. Beattie, dit Aksakof, et c'est de ses mains que je tiens la collection de photographies dont je vais parler plus loin et dont une partie se trouve représentée dans les seize phototypies qui accompagnent le présent ouvrage. Il avait été lui-même un photographe de profession, mais il avait cessé de l'être à l'époque où il fit les expériences en question.

« Nous possédons quatre documents se rapportant à ces expériences. Une première lettre de M Beattie, publiée dans le *British journal of Photography*, numéro du 28 juin 1872, et dans le *Photographic News* de Londres : elle fut reproduite dans le *Médium* du 5 juillet 1872 ; une deuxième lettre de M. Beattie, la plus détaillée, parut dans le *Spiritualist*, Londres le 15 juillet 1872 ; une troisième lettre de M. Beattie, publiée dans le *British Journal of photography* du 22 août 1873 et reproduite dans le *Spiritual Magazine* de novembre 1873, ainsi que dans le *Médium* du 29 août 1873 ; enfin, le témoignage d'un tiers le Docteur Thompson, qui prit part à ces expériences ; ce témoignage en forme de lettre a été publié dans le journal *Human Nature* à Londres, 1874, p. 390. »

Ces expériences, évidemment, n'ont de valeur qu'à la condition que l'observateur soit une personne d'une réputation irréprochable, car on peut tout simuler en fait de photographie, et nous savons comment le fameux Buguet abusa de la confiance des spirites, à peu près vers la même époque. Il est donc de la plus haute importance que la probité de M. Beattie soit bien établie. Voici les renseignements que donne sur lui M. Taylor, éditeur du *British Journal of photography* qui, n'étant pas spirite, ne peut être taxé de partialité.

« Tous ceux qui connaissent M. Beattie témoigneront volontiers que c'est un photographe intelligent et instruit ; c'est un des hommes les plus difficiles à induire en erreur, du moins dans les choses touchant la photographie, *et un homme incapable de tromper les autres* ; c'est cependant cet homme qui vient nous affirmer, sur la foi d'expériences faites, soit par lui-même, soit en sa présence, des faits qui, à moins de leur refuser toute signification, démontrent qu'après tout, il y a quelque chose dans « la spirito-photographie » ; que du moins, des figures et objets invisibles dans la pièce, et qui n'étaient pas produits par l'opérateur, se sont développés sur la plaque, avec la même netteté, et parfois plus nettement que les personnes placées en face de l'appareil. »

D'autre part, l'éditeur de *Photographic News* en reproduisant une lettre de M. Beattie, l'accompagne des réflexions suivantes :

« M. Beattie, comme nombre de nos lecteurs le savent, est un photographe portraitiste extrêmement expérimenté, de plus, un gentleman dont personne ne songerait à mettre en doute la sincérité, la probité ni le talent. S'intéressant à la question du Spiritisme et dégoûté de l'évidente supercherie des photographies spirites qu'il avait eu l'occasion de voir, il avait résolu de faire personnellement des recherches sur cette question.

« Son récit donne le résultat de ces expériences. Il faut noter que dans le cas présent, les expériences étaient conduites par des opérateurs honnêtes, experts dans tout ce qui touche la photographie et qui les avaient entreprises dans l'unique but de s'en rendre personnellement compte ; donc, toute cause d'erreur était soigneusement écartée. Ils obtinrent un résultat absolument inattendu ; les images obtenues ne ressemblaient en rien aux revenants si laborieusement reproduits par les photographies frauduleuses. Pour ce qui est de la source ou de l'origine de ces images, nous ne pouvons offrir aucune explication ni théorie. »

Maintenant que nous sommes renseignés sur la valeur de l'opérateur comme compétence et au point de vue moral, il faut lui laisser exposer ses recherches et les idées théoriques qui l'ont guidé :

« Pendant de longues années, dit-il, j'ai eu l'occasion d'observer de près les étranges phénomènes qui, à peu d'exceptions près, n'étaient pas considérés dans le monde savant comme dignes d'être l'objet d'une investigation ; actuellement l'existence de ces faits s'impose à une impartiale et minutieuse vérification. Il y a peu de temps, M. Crookes a démontré que, dans certaines conditions, il se manifeste une force mécanique, que ce savant désigne comme « nouvelle » et à laquelle il a donné une dénomination à part (force psychique).

« Si la théorie de l'unité des forces est exacte, en obtenant une force quelconque, on doit obtenir aussi bien toute autre force. S'il est vrai encore que le mouvement instantanément suspendu, se transforme en calorique, en lumière, en action chimique et *vice versa*, alors, dans la force découverte et démontrée par W. Crookes, nous trouvons en même temps une source de force électrique et chimique. »

Si les nombreux instituts de recherches psychiques qui existent actuellement, et qui possèdent les capitaux nécessaires pour rémunérer des sujets et acheter des instruments, voulaient s'en donner la peine, ces vérités entrevues par M. Beattie deviendraient des certitudes en utilisant les découvertes faites depuis cette époque par M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité. On sait que lorsqu'un sujet capable de produire ce phénomène est amené à un état profond d'hypnose, sa sensibilité est projetée hors de lui-même et le second sujet dont les yeux sont hypnotisés voit cette sensibilité sous forme de couches brillantes, séparées par des couches obscures et suivant à distance toutes les sinuosités du relief du corps. Or, nous pensons que si l'on mettait un électroscope chargé en contact avec une de ces couches brillantes, on le verrait rapidement se décharger, l'air étant ionisé par les vibrations très rapides de la force psychique. En attendant que cette expérience bien simple soit réalisée, revenons à M. Beattie qui dit :

« Les expériences que je vais décrire ne sont peut-être pas nouvelles, mais les résultats obtenus (je n'ajoute pas s'ils sont exacts, car je *sais* qu'ils le sont) prouvent beaucoup de choses, notamment que dans les conditions données, il se produit une force invisible, possédant la faculté de susciter une puissante action chimique ; ce n'est pas tout : cette énergie est régie par une intelligence autre que celle des personnes présentes, attendu que les images évoquées ne pouvaient être le résultat de la pensée de ces personnes.

« Sans autre préambule, je vais procéder à la description de ces expériences.

« J'ai un ami à Londres, qui me montra, un jour qu'il était chez moi, ce qu'on appelait des « photographies spirites ». Je lui dis de suite qu'elles ne l'étaient pas, et je lui expliquai de quelle manière elles étaient obtenues. Mais, voyant que beaucoup de personnes croyaient à la possibilité de ces choses, je dis à mon ami que j'étais prêt à faire des expériences avec un « bon médium » que je connaissais : M. Butland. Après quelques pourparlers, celui-ci consentit à consacrer un certain temps à ces expériences. Je m'arrangeai ensuite avec M. Josty (photographe à Bristol) pour faire des expériences dans son atelier, à partir de six heures du soir, et je m'assurai la participation du docteur Thompson et de M. Tommy, en qualité de témoins. Je faisais toutes les manifestations moi-même, sauf de découvrir l'objectif, opération réservée à M. Josty.

(*A suivre.*) J. DELANNE.

Notre Fête du 27 Novembre

La fête de famille organisée par la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, le dimanche 27 novembre dernier à la salle Kardec, au profit des vieillards, fut des mieux réussies Dès 1 heure et demi et le public commençait à affluer, et ce fut devant une salle comble que l'orchestre attaqua les premières mesures de l'ouverture du Concert. Puis se succédèrent sans interruption des amateurs, des artistes lyriques, des instrumentistes d'élite, tels que M. Nicolas, professeur de mandoline, et M. Lejeune chanteur et monocordiste auxquels nous sommes heureux de rendre hommage autant pour leur talent que pour leur gracieux concours.

M. Sandier, basse chantante, Mlle Desrat, professeur de chant, nous tinrent sous le charme de leur voix harmonieuse, tandis que des monologuistes de choix nous firent passer quelques instants des plus agréables. Un assaut d'armes par MM. Revol et Martinaud tint en haleine les spectateurs pendant l'entr'acte, et la deuxième partie se continua devant l'auditoire des plus enthousiasmés.

Enfin pour clôturer, M. Bouvier présenta avec ses sujets des expériences magnétiques nouvelles et des plus captivantes. Prenant ensuite la parole, M. Bouvier remercie en quelques mots artistes et public pour leur concours si dévoué et termine par ses félicitations au distingué chef d'orchestre M. Lauber dont le merveilleux doigté nous charma pendant toute la durée de la fête, sans oublier M. Lauber fils et M. Lebec violonistes distingués.

En somme, soirée des plus charmantes et des plus agréables que les spirites aimeraient voir se renouveler plus souvent et qui laissa au fond des cœurs la plus complète satisfaction en même temps que quelques pensions de plus pour les vieillards, qui viendront les recevoir prochainement des mains de notre dévoué président.

REVUE DES REVUES

La Vie Nouvelle, si bien dirigée par M. O. Courier, est une de nos meilleures revues de vulgarisation des Sciences occultes.

Le numéro du 6 novembre contient une intéressante étude du docteur Foveau de Courmelles sur l'âme du chien et sur l'utilité de la vivisection. Véritas continue son article de souvenirs sur Lady Caithness, duchesse de Pomar, et l'abbé Petit; enfin l'érudit M. Ernest Bosc étudie l'art au point de vue occulte.

Le docteur A. B. L. dit son fait au professeur Legars qui a publié dans la *Semaine médicale* une lettre sur l'Expulsion du charlatanisme à Breslau. Inutile de dire que par charlatanisme le professeur Legars entend la médication naturelle, systèmes Kneipp, Biltz, magnétisme, etc.. ; bref, tout ce qui n'est pas « officiel ». L'étude sur Swedenborg, occultiste et spirite, que publie M. Malgras, est des plus intéressantes et très bien comprise.

Le Journal du Magnétisme du 3e trimestre 1904 publie de M. Durville : l'Application de l'aimant au traitement des maladies, étude historique et pratique bien documentée.

La Revue scientifique et morale du Spiritisme continue la publication des savants articles de M. Gabriel Delanne sur l'Extériorisation de la pensée, et la fin du récit des matérialisations de la villa Carmen, phénomènes obtenus à Alger par Mme la générale Carmencita Noel.

Le docteur Dusart poursuit l'analyse des séances du médium australien Bailey devant la Société d'Etudes psychiques de Milan.

La Résurrection, de notre ami Albert Jounet, est toujours très intéressante. Le numéro de septembre-octobre contient la réponse de l'abbé J.-A. Petit à Mme Claire G... sur l'action sacramentelle et la Communion, ainsi que le compte rendu de la réunion générale annuelle de la Société universelle d'études psychiques de Paris.

La Tribune psychique est l'organe de la société française d'étude des phénomènes psychiques. Elle publie dans son numéro de novembre la conférence faite à l'Alliance spiritualiste de Londres par Mme d'Espérance sur les phénomènes de matérialisations, et la suite de la conférence faite par Mme H... à la Société d'étude sur les rapports entre la Théosophie et le Spiritisme.

La *Revue bibliographique des Sciences psychiques* a pour but de rendre compte de tous les ouvrages traitant de sciences occultes et donne le sommaire des revues françaises et étrangères s'occupant de ces questions. Son but est ce à point de vue d'une utilité incontestable.

Parmi les revues étrangères signalons spécialement la *Contancia* de Buenos-Aires, organe de la société spirite *Contancia*. Cette revue hebdomadaire, rédigée de façon remarquable, publie les conférences faites par ses principaux membres et des articles de polémiques sur les points principaux du spiritisme.

Signalons quelques autres revues très intéressantes également : *La Evolucion* de Barcelone, la *Reviste Spirita* de Bahia, *The Worlds Advance-Thought* de Portland, *Verdade et Luz*, organe du groupe spiritualiste scientifique de S. Paulo (Brésil).

Reçu de Mlle France Darget une petite plaquette de beaux vers intitulés : *Pour la Défense des Oberlé*, à l'occasion de l'interdiction de la pièce tirée du roman alsacien *les Oberlé* de M. René Bazin. Mlle Darget a publié déjà plusieurs livres et brochures de poésies dont l'un : *Premières poésies*, a obtenu le 1er prix à l'Académie nationale de Bordeaux, ce qui est une notable recommandation de la valeur littéraire de la jeune poétesse.

J. BRICAUD.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 21 novembre,	d'un anonyme.	1 fr.
26	—	Mme Soffietts	0 fr. 50
»	—	Mme Desvignes	10 fr.
27	—	Mme Gallet.	5 fr.
28	—	Mlle Dayt	5 fr.
5	—	Mme Stephen.	5 fr.
Du 1er décembre		Mme Delaye	1 fr.
1	—	Mme Bazin.	0 fr. 25
2	—	Une Sabolienne	3 fr.
3	—	Mme Sigaud	10 fr.
3	—	Mme Ménard	2 fr.
		Total.	42 fr. 75

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

de M. Delaye	1 fr.
Listes précédentes	154 fr. 55
Total	155 fr. 55

Le Gérant : A. BOUVIER

10-12-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.